Joseph Pocard-Kerviler

Mémoires d'un capitaine de frégate

II- Campagnes du nouveau monde

1834 – 1839

Archives familiales
2010

Joseph Pocard-Kerviler

Mémoires d'un capitaine de frégate

II- Campagnes du nouveau monde

Brésil – Lisbonne - Mexique

1834 – 1839

Pierre de Boishéraud
Philippe Roussel
2010

Sommaire

3ème carnet

Introduction …… 9

Campagne du Brésil à bord de la corvette *l'Ariane* ……... 17

Congé …… 123

Garnison à Brest …….. 127

Station de Lisbonne à bord de la frégate *la Dryade* …… 131

4ème carnet

Introduction ……... 165

Station de Lisbonne à bord de la frégate *la Gloire* …….. 173

Campagne du Mexique à bord de la frégate *la Gloire* …… 203

Documents officiels ……...…… 313

Mémoire : Halage d'un vaisseau au moyen d'un cabestan …..…. 333

Notes du 3ème carnet …… 337

Notes du 4ème carnet …… 343

Lexique ……. 353

3ème carnet (1834 – 1837)

Introduction …….. 9

Campagne du Brésil (corvette *l'Ariane*) …….. 17

Congé …….. 123

Port de Brest …….. 127

Station de Lisbonne (frégate *la Dryade*) …….. 131

Introduction

Au 1er janvier 1834 Joseph Pocard a 29 ans et est depuis dix huit mois affecté au port de Toulon. Il s'y ennuie prodigieusement, la monotonie de la vie à terre n'étant brisée que par de trop rares et trop courtes missions de transport de troupes vers l'Algérie. Mais enfin, dans le courant de ce mois, il est promu lieutenant de vaisseau de 2ème classe, ce qui correspond au grade de capitaine, et se voit affecté comme officier à bord de la corvette l'*Ariane*, bâtiment placé sous les ordres du capitaine de frégate de Ricaudy. La corvette est destinée à faire une longue campagne dans les "mers du sud", autour de l'Amérique du Sud.

Comme toute corvette l'*Ariane* est un bâtiment de guerre fin, assez bas sur l'eau, capable de se déplacer avec rapidité, puisque il porte trois mats comme les bâtiments de plus fort tonnage, tels la frégate ou le vaisseau de ligne. Les spécialistes s'accordent à dire que la marine à voile est alors à son apogée, utilisant des navires remarquablement construits et efficaces, bâtiments qui sont surtout des corvettes et des frégates plutôt que les lourds vaisseaux à trois ponts qui faisaient encore la gloire des marines de guerre il y a moins de vingt ans. L'*Ariane* est une corvette dite de 1ère classe car elle porte 32 canons, et est servie par un équipage de 200 hommes. Chaque officier a en charge une "compagnie", c'est à dire un groupe de matelots affectés à un service particulier, par exemple la manœuvre des voiles, le service des mats, des bouches à feu ..... Joseph Kerviler ne nous dira pas quelle compagnie il a en charge, mais il s'agit très probablement des canonniers : les officiers de marine issus de Polytechnique étant en priorité chargés de l'artillerie du bord, arme toujours considérée comme « savante ». Il devra de plus assurer le quart à son tour, et un certain nombre de corvées qui sont réparties au gré des circonstances entre les divers officiers. A ce titre il héritera souvent de la charge d'acheter les vivres aux escales, ou de faire la paie des matelots. Sont dispensés de ces corvées le lieutenant, bras droit du commandant, officier qui sur l'*Ariane* sera un lieutenant de vaisseau de 1ère classe, l'équivalent de notre capitaine de corvette, et bien sûr le commandant. Il y a une douzaine d'officiers à bord, et un médecin

qui forment ensemble ce qu'on appelle « l'état major », et quelques élèves officiers qui font ici leurs premières armes et n'ont pas accès au « carré ».

L'*Ariane* doit rejoindre la station permanente de Rio de Janeiro, pour y relever une autre corvette rentrant en France après deux ans de campagne. Une station est en principe constituée par le regroupement de plusieurs bâtiments de guerre dans le port principal d'un pays où la France estime avoir des intérêts à défendre. La mission de ces bâtiments est donc de faire respecter le pavillon national, exercer la police maritime, et soutenir ou défendre les intérêts diplomatiques et commerciaux français, au besoin en protégeant les ressortissants nationaux. On distingue des stations principales, et pour l'Amérique du sud il s'agit de celle de Rio de Janeiro, placée sous l'autorité d'un amiral. Pour la période qui nous intéresse ce sont successivement les amiraux Maitre et Dupetit Thouars, qui ont la responsabilité des intérêts français dans toute l'Amérique du Sud. Pour cela ils disposent en permanence d'un certain nombre de vaisseaux de guerre. A charge pour eux d'expédier l'un ou l'autre de ces navires dans les différents pays du continent pour des séjours plus ou moins longs en fonction des circonstances politiques et diplomatiques du moment. Il est certains pays où la défense des intérêts français implique une présence quasi permanente, et cette permanence est assurée par une rotation des navires à partir de Rio. Cependant les difficultés et la lenteur des communications explique que tout navire de guerre français arrivant dans un port étranger devient automatiquement chef de station dans le pays considéré, avec les mêmes obligations et droits que l'amiral à Rio. Ce sera le cas de L'*Ariane* à Montevideo ou Lima. Il faut cependant garder en mémoire que la mission des commandants de station est une simple mission d'exécution. Ils ne peuvent prendre aucune initiative, car pendant leur séjour ils sont placés sous l'autorité des représentants diplomatiques français, ambassadeurs ou consuls généraux, seuls à même d'apprécier toutes les conséquences d'éventuelles interventions, selon le vieux principe de la subordination du pouvoir militaire au pouvoir politique. On verra que l'application de ce principe causera bien des frustrations à Monsieur de Ricaudy lors d'incidents avec les autorités locales à Lima.

L'*Ariane*, après avoir pris les ordres de l'amiral à Rio, et effectué un aller et retour sur Montevideo, va donc faire le tour de l'Amérique du Sud par le cap Horn, s'arrêter à Valparaiso pour rejoindre ensuite Lima au Pérou. La corvette reviendra par le même chemin, faisant escale également dans plusieurs autres ports du Pérou, puis après avoir touché à nouveau Montevideo et Rio, rentrera en France en faisant de courtes escales à Salvador de Bahia et Pernambouc. Au total le périple autour du continent aura duré plus de deux ans, et Joseph Kerviler obtiendra à la suite un congé bien mérité de quatre mois, congé qu'il s'arrangera pour faire prolonger de trois mois supplémentaires. Revenu à Brest, et cherchant un embarquement, il sera désigné pour aller remplacer un officier sur la frégate la *Dryade* assurant la station de Lisbonne, mais il arrivera en fin de campagne, et trois mois plus tard à la fin de l'année 1837, nous le quitterons en attente d'affectation au port de Rochefort.

Les mémoires traitent presque exclusivement des événements ou des observations que Joseph Kerviler a pu faire au cours de ses campagnes en Amérique du sud ou au Portugal. Il prévient qu'il ne les a écrites que pour son usage personnel, et qu'elles ne contiennent que " *des choses fort insipides pour celui qui les lit*". Mais on n'est pas obligé de le croire, et il n'aurait pas pris tant de soin à les transcrire, s'il n'avait pensé qu'elles

pouvaient intéresser au moins les personnes de sa famille, voire un public plus large. Il est vrai que ces longs mois de navigation sans événement majeur, sans combats, sans même une tempête remarquable, auraient eu de quoi être très fastidieux. Ce sera le talent de l'auteur de parvenir à nous intéresser à tout moment en décrivant la vie à bord, mais surtout en nous faisant partager son insatiable curiosité pour tous les aspects des pays qu'il va être amené à visiter.

De la vie à bord nous connaîtrons surtout ses jugements sur la conduite et le caractère du commandant, Monsieur de Ricaudy. Et au fur et à mesure que la campagne s'avance, ces jugements vont devenir de moins en moins favorables. Certes Monsieur de Ricaudy est un fort brave homme, le "*fond de son caractère est la bonté*", il s'inquiétera toujours du bien être et de la santé de ses officiers, mais quant à ses qualités de marin, mieux vaut ne pas en parler! Quelle pusillanimité: au moindre coup de vent "*on*" donne ordre d'abattre toutes les voiles et on court se mettre à l'abri; on passe à des dizaines de milles de la moindre terre émergée et on doublera le cap Horn à plus de trois degrés de latitude, si bien qu'on peut se demander à quoi servent les cartes, les instruments de navigation, les phares. En fait Monsieur de Ricaudy a "*peur de son ombre*" et bien que la corvette soit réputée pour sa rapidité, sous sa direction, l'*Ariane* est incapable de lutter avec les navires anglais. On peut malheureusement constater que le moindre navire de commerce est plus rapide que la corvette entre deux escales. Il est vrai que ceux ci sont commandés par de "*vrais marins*", qui n'iraient pas s'échouer « eux » sur des bas fonds en rade de Montevideo, alors que les chenaux d'accès sont parfaitement repérés sur les cartes! Le pire est que le commandant prend ses officiers pour des imbéciles, en voulant justifier ses décisions par des raisons manifestement grotesques et qu'il sait parfaitement non valables. De plus Monsieur de Ricaudy multiplie les balourdises lors des escales, flagorneur à certains moments à l'égard de ses homologues étrangers, multipliant les grossièretés dans d'autres circonstances. Toujours prêt à se donner de l'importance, menaçant de représailles les autorités locales en cas de différents, alors qu'il ne peut rien entreprendre sans l'aval des représentants français, il apparait le plus souvent ridicule.

Cela va si loin que lors du trajet de retour Joseph Kerviler se demandera si le commandant n'a pas "*le cerveau fêlé*". Il est en effet saisi pendant de longues semaines du délire de persécution, voyant des ennemis dans une partie de l'équipage et des passagers et ceci pour des motifs plus futiles les uns que les autres. Ajoutez à cela quelques qualificatifs plutôt péjoratifs, dont les mémoires de Joseph Kerviler n'hésitent pas à habiller Monsieur de Ricaudy, par exemple celui le décrivant donnant des ordres de départ tel un "*charlatan de foire*", débitant sa marchandise au milieu d'un fort brouhaha, et on aura une idée de l'estime que porte notre officier à son "*pacha*". De plus, et sans doute après avoir observé ce qui se passe sur d'autres navires, Joseph Kerviler s'inquiète du mode de formation des officiers. L'usage veut en effet qu'aucune initiative ne leur soit laissée à bord, surtout pendant la période où ils sont de quart. Formés ainsi à l'habitude de ne jamais prendre la moindre responsabilité, ils gardent ce tempérament quand ils sont amenés à leur tour à commander un navire. Il en résulte qu'on ne favorise en aucune manière le talent, la compétence, l'esprit de décision. On ne forme ainsi que des officiers parfaitement interchangeables, ce qui porte un grave préjudice à l'efficacité de la marine de guerre française. A plusieurs reprises on trouvera dans les mémoires des considérations sur le métier de marin, l'organisation du service, semblant pour le non initié frappées au coin du bon sens.

D'une manière générale Joseph Kerviler fait preuve de très peu d'indulgence pour les commandants de navires, ne manquant jamais de souligner leurs différents, leurs refus presque systématiques d'obéir à un ordre donné par un supérieur si cet ordre contrarie leur propre projet. Pendant les trois mois qu'il a passé sur la *Dryade*, si il reconnaît au commandant Mayer un peu de courtoisie et un souci d'écoute de ses officiers, il constate que, contrairement à ce qu'on lui avait laissé entendre, la discipline ne règne pas suffisamment à bord, que le navire est très mal tenu et indigne du rôle de représentation qu'il a pour mission de tenir. De plus Monsieur Mayer est partisan de ces exercices indéfiniment répétés à l'identique, qui n'apprennent plus rien à l'équipage, et transforment même les officiers en robots, incapables de faire face aux imprévus. Accessoirement il semble que les commandants de l'*Ariane* et de la *Dryade* soient fort myopes. Le premier manque de jeter son bateau sur les rochers d'Ouessant, quelque remarque qu'on ait pu lui faire, quant au second il confond un bric avec un navire de 60 canons! L'esprit critique que manifeste en toute occasion Joseph Kerviler le conduit à très souvent contester les décisions des commandants des navires sur lesquels il est embarqué : En rade de Lima il aura ainsi un accrochage violent avec le commandant de l'*Ariane*, à propos de la manière de lever le plan de la rade. Monsieur de Ricaudy ne lui en voudra pas, car c'est ce même travail qui sera mentionné de façon élogieuse dans les notes qui lui seront données à la fin de la campagne autour de l'Amérique du sud. L'auteur des mémoires est certainement un officier de qualité, au caractère affirmé, marqué par un souci d'indépendance, toutes qualités pas forcément nécessaires pour faire une carrière brillante dans la marine de l'époque

Des autres officiers, "*ces messieurs*", nous saurons très peu de choses, ce qui suppose qu'il s'est peu lié à bord sauf avec le médecin, qui semble partager avec lui son souci d'explorer les curiosités des pays visités. Il est possible que cet éloignement tienne, au moins en partie, à la formation de Joseph Kerviler. Seul officier à bord sortant de polytechnique, il a certainement une formation théorique et une ouverture d'esprit supérieures à celles de ses congénères. Il en résulte sans doute une certaine difficulté de communication. Ce caractère particulier est toujours relevé dans les notes qui lui sont attribuées, et comme ses prédécesseurs Monsieur de Ricaudy signalera que le lieutenant de vaisseau Kerviler est « particulièrement instruit ».

De l'équipage, il est peu question, sauf au moment du passage de la ligne, des anniversaires des membres de la famille royale, ou de la commémoration des journées de juillet 1830. Une désertion s'étant produite à bord, il note que la chose importante est de récupérer le canot avec lequel les mutins se sont enfuis. Par bonheur on retrouvera celui ci rapidement et des membres de l'équipage déserteurs, nul ne s'inquiétera de savoir ce qu'ils sont devenus. Il reste pourtant attaché à ses amitiés d'enfance, et fera tous les efforts nécessaires pour retrouver Jacinte Meslier qu'il a beaucoup fréquenté à Vannes, et qui est simple matelot sur un navire en rade de Brest.

Dans une campagne comme celle que mène l'*Ariane* autour de l'Amérique du sud, le commandant est amené à accepter de se charger de passagers qui peuvent être de toute nationalité. Cela peut conduire à des rencontres intéressantes par exemple avec un capitaine de baleinier dont le navire s'est brisé au large de la Patagonie, ou encore avec un jeune aristocrate russe que sa famille a envoyé faire son tour du monde, ou même avec un général de l'armée péruvienne qui a servi autrefois dans les armées napoléoniennes. Il

y a aussi des passagers français qui font le retour jusqu'en France, compagnie des plus agréables quand il s'agit de jeunes femmes avec qui l'on peut bavarder, ou faire salon tous les après midi. C'est d'autant plus agréable lorsqu'elles préfèrent la compagnie des jeunes officiers à celle de Monsieur de Ricaudy qui a pourtant multiplié les avances plus "ridicules" les unes que les autres et qui finira par bouder le reste de la traversée. On se demande d'ailleurs comment ces passagers, qui pouvaient être jusqu'à une vingtaine, supportaient des traversées de plusieurs semaines dans un bâtiment de dimensions réduites, et occupé déjà par un équipage de plus de deux cents hommes.

Les escales sont parfois fort longues, deux mois à Rio de Janeiro, trois à Montevideo, quatre à Lima. Elles seraient d'un ennui mortel si on n'essayait pas de faire des connaissances dans la bonne société locale. Joseph Kerviler s'efforce de participer à toutes les fêtes publiques dans les différents quartiers pour y chercher ce que "*les jeunes gens aiment tant rencontrer, les jolies femmes*". Célibataire il ne manque jamais de nous donner son avis sur l'aspect des représentants locaux du deuxième sexe. A Lima par exemple, où les femmes ne sortent qu'enveloppées de noir, ne laissant passer qu'un œil à la manière des femmes d'Alger, il trouve ridicule qu'on puisse trouver plaisante une femme dont on ne voit ni la figure ni la taille. Mais heureusement il y a d'autres occasions de faire des rencontres agréables : ce sont les bals que donnent les notables, bals auxquels tous les officiers sont généralement invités. De plus Monsieur de Ricaudy ne manque jamais d'organiser à bord des visites qui se terminent immanquablement par des réceptions. La préparation de ces festivités, leur déroulement, sont l'objet de longues dissertations, et l'occasion de nous donner un aperçu de l'aménagement des navires, ou des résidences de la haute société, de l'aspect et des toilettes des demoiselles à marier et de leurs accompagnatrices. La société peut parfois être très mêlée : à un bal donné à bord de *l'Ariane,* participeront les dames de petite vertu expédiées en Australie par le gouvernement anglais. Joseph Kerviler dès qu'il n'est pas de service ne manque pas un de ces bals, mais regrette de ne pouvoir mêler les plaisirs de la conversation à ceux de la danse, n'osant faire semblant de parler des langues qu'il ne connaît pas, ou maîtrise très peu. Il ne parle pas l'anglais, mais uniquement l'espagnol, et il notera l'avoir beaucoup amélioré lors de l'escale de Montevideo. A plusieurs reprises il traite de la vie à bord ou dans les escales avec beaucoup d'humour dans la description des personnages ou des lieux, mais également dans certaines circonstances particulières, notamment lorsque il assomme une de ses cavalières sur une poulie, ou encore quand il avance discrètement sa montre pour inciter ses compagnons à rentrer à bord avant la fin d'une réception au cours de laquelle il s'ennuie.

Mais ces escales sont surtout l'occasion de découvrir les pays visités. Ce qui frappe est l'insatiable curiosité de Joseph Kerviler. Il enrage souvent de ne pouvoir descendre à terre pour compléter ses observations, car tout l'intéresse ! Il y a d'abord l'aspect général de la contrée. Il relèvera donc la nature des terrains, l'importance et la nature de la végétation, le relief, le peuplement. Mais nous sommes en pleine période romantique, et le vocabulaire s'en ressent: les montagnes sont souvent des amas "*chaotiques*", les gouffres *"immenses ou vertigineux*", les vallées des "*déchirures immenses*", l'aridité de la côte, "*repoussante*"..... Il reste que cet intérêt s'étend à des domaines très vastes puisque il peut concerner aussi bien la formation du guano, que le mode de vie des "*gaoutchos*" dans la pampa argentine, ou encore l'anatomie des baleines.

Du fait des circonstances et de la difficulté à sortir des ports, c'est surtout de ces derniers dont il est question, et l'étude de l'urbanisme, des constructions et des monuments remarquables constitue un part importante des observations de Joseph Kerviler. Disons tout de suite qu'il est assez peu sensible à l'art colonial espagnol, et à ses manifestations d'un baroque exubérant. Imprégné d'art français, il donne la préférence aux monuments inspirés de l'art classique comme le château de Quélus au Portugal, ersatz de Versailles, ou au couvent de Marfa construit à la fin du 18ème siècle avec son architecture respectant toutes les règles de régularité et de sobriété mises à la mode par le retour à l'antiquité marquant cette époque. Il est beaucoup plus dubitatif devant le couvent des Hieronymites de Belem, chef d'œuvre du baroque portugais. Il reste partisan de la régularité même si point trop n'en faut. Il apprécie aussi la qualité des matériaux, et se désole de voir que tant au Brésil qu'au Pérou, le stuc remplace trop souvent le marbre, et le papier peint, la fresque. Cela ne l'empêche pas de visiter la totalité des sites remarquables, en donnant pour chacun d'entre eux un avis, dont on peut discuter la pertinence, mais jamais la spontanéité. En bon ingénieur il est surtout sensible à l'architecture, et il n'a de cesse d'essayer de comprendre pourquoi des édifices si élevés peuvent être construits dans des pays régulièrement ravagés par des tremblements de terre. Il finira par comprendre, et décrire de façon très complète les procédés employés, mélange d'armatures en bois, et de remplissage de briques en terre, le tout assurant la souplesse et la légèreté de la construction. De la même façon au Portugal il cherchera à identifier la nature des tours aveugles dominant les bâtiments, et finira par découvrir que ces sont les cheminées des cuisines, construites un peu à la manière de celles de l'abbaye de Fontevrault. Inversement son intérêt pour la sculpture est beaucoup plus superficiel, et rares sont les statues qui trouvent grâce à ses yeux, la situation étant pire pour la peinture locale, où il ne voit le plus souvent que "*croûtes*", dont nos marchands français ne voudraient même pas pour enseigne.

Cette curiosité ne se limite pas à l'aspect du pays ou de ses constructions, elle concerne également la situation économique, la vie politique, les mœurs des habitants. Cela nous vaut de longues digressions sur la vie des "*gaoutchos*", ou sur les raisons pour lesquelles il y a tant de filles à marier à Montevideo. Lorsqu'il ne peut pas observer par lui même, il n'hésite pas à transcrire ou utiliser des documents qui lui ont été communiqués au hasard des escales ou des relations qu'il a pu avoir avec les passagers transportés par l'*Ariane*. Dans le cours des mémoires on trouve donc de longues digressions, parfois un peu indigestes quand elles concernent l'étude économique d'une estancia argentine, ou les caractéristiques de la chasse à la baleine, mais aussi des descriptions beaucoup plus vivantes, telle celle de la traversée des Andes à partir de Santiago par exemple. A le lire on comprend mieux l'isolement des pays traversés et le maintien de comportements et de mœurs originaux. Il dessine aussi beaucoup, et cette activité est certainement un des moteurs de son insatiable curiosité. On comprend à cette occasion que n'a malheureusement été conservée qu'une faible partie de ses dessins ou aquarelles, ce qui aurait utilement complété ces mémoires.

La situation politique des pays où il fait escale l'intéresse également, mais il évite le plus souvent de donner son avis sur les intérêts en jeu. On ne saura rien de la sourde rivalité qui oppose dans la plupart des pays d'Amérique du sud la France et l'Angleterre. Même si nos moyens sont incomparablement plus modestes que ceux de la perfide Albion, nous défendons presque systématiquement dans chaque pays le parti opposé à

celui soutenu par les anglais. C'est le cas en particulier en Uruguay et nul doute que ce soit la raison du séjour prolongé que fait *l'Ariane* à Montevideo avant de revenir à Rio. De la même manière le départ vers les "*mers du sud*", sera marqué encore une fois par une escale en Uruguay. La situation est à peu près semblable au Pérou, ou à travers le récit de Joseph Kerviler on voit bien que nous ne prenons pas la même position que les anglais dans l'espèce de guerre civile qui ravage le pays à ce moment là. Les opinions du narrateur n'apparaissent que très rarement lors de la description des institutions ou de la situation politique locales. Tout au plus peut on déceler une certaine sympathie pour Salavery, officier rebelle au Pérou, qui tout en se réclamant d'une république idéale, vise en fait à établir une dictature personnelle : Joseph Kerviler décrit en détail les opérations en mettant en valeur l'audace de Salavery et la fermeté de son caractère. Dans le même esprit on peut noter qu'il ne porte aucun jugement sur les événements qui se déroulent en France, et pourtant Dieu sait si la période en question est difficile pour le gouvernement de Louis Philippe : révoltes à Lyon et à Paris, attentat de Fieschi, tentative de Louis Napoléon Bonaparte… Et pourtant ce n'est pas faute de suivre avec passion la situation politique : il suffit de lire la description qu'il donne de l'arrivée des journaux à chaque escale importante pour deviner que Joseph Kerviler a sûrement un avis sur tout ce qui se passe en France. Sur un autre plan il a très peu d'estime pour les américains, des "*rustres*", dont il n'y a rien à tirer même en matière de construction navale, et malgré la réputation qu'on leur fait en la matière.

Malgré toutes ces occupations la vie à bord reste d'une grande monotonie. Alors Kerviler se jette avec impétuosité dans une activité quelconque pendant plusieurs semaines de rang, quitte ensuite à l'abandonner pendant plusieurs mois: "*Je suis drôlement organisé; je n'achève jamais un travail que par raison. Le caprice, le goût du moment est presque toujours la règle de ma conduite, lorsque la raison s'en mêle elle ne m'a procuré que l'ennui*". Il en revient ainsi souvent à ses crayons, et on a conservé ainsi quelques vues pittoresques faites au cours de ses escales à Rio. Mais il peut aussi copier des vues du cap Horn et de la Terre de Feu faites par un officier d'une corvette anglaise, même si au bout d'un moment il peste d'avoir à achever cet ouvrage. Une autre fois il entreprendra une collection de coquillages, collection qui encombrera et empestera sa cabine pendant tout le trajet de retour sur Rio de Janeiro. On comprend mieux pourquoi il dit quelque part « *je déteste les petits bâtiments car lors même qu'on y commande, on y a à peine ses aises. Très souvent mouillé sur le pont sans que le temps soit mauvais, on n'a alors pour se retirer qu'une couchette, où sous peine d'être asphyxié on est obligé de laisser pénétrer un air d'un froid mortel. Que l'on soit assis ou couché, les mouvements du navire ne permettent pas de se tenir debout quand la hauteur de la cabine le permet. Au diable les commandements de ce genre, je préfère obéir à mon aise, qu'être gêné pour commander à une vingtaine d'hommes*. ». Heureusement sur l'*Ariane* il dispose tout de même d'une cabine particulière, et est encore plus à ses aises sur *La Dryade*.

Cette boulimie d'activités se manifeste aussi bien à terre qu'en mer. Affecté dans un port il craint toujours de ressentir "*un vide dans son existence*". Il lui faut toujours trouver en plus de son service une occupation "*utile*", "*sérieuse*". Alors il élabore des projets d'améliorations techniques, comme ce cabestan par différence, réalisé alors qu'il est en attente d'affectation à Rochefort en novembre 1837, projet qu'il envoie derechef au ministre de la marine. Il est vrai qu'il semble souvent assez peu respectueux de la voie hiérarchique. Pendant son séjour à Vannes ses occupations sont si prenantes, qu'il refuse

de sortir, de fréquenter ses voisins et la société en général, précisant bien qu'il s'y ennuierait. Il veut améliorer la maison achetée par son arrière grand père Michel Pocard en 1760, et en particulier aménager les greniers, en y construisant un escalier d'accès. Ce qui va l'obliger pour réaliser les plans correspondants à se replonger dans la géométrie descriptive, bien oubliée depuis ses années de Polytechnique. Il nous dira qu'il a été obligé de recommencer ses plans près de vingt fois, mais qu'il a fini par produire un projet sans erreurs, ce qui montre à la fois une compétence, et des qualités de persévérance certaines. Cette maison lui tient très à cœur, et il regrette presque qu'elle ne soit pas l'occasion d'un procès avec la mairie à propos d'une allée de tilleuls qu'il a fait abattre. Cela aurait été aussi une occupation sérieuse!

Néanmoins de retour d'Amérique du Sud on le sent un peu désillusionné sur son métier. Pressent-il qu'il aura du mal à faire une carrière brillante et rapide, alors que rien ne laisse présager à l'horizon une détérioration de la situation internationale. L'Europe est en paix et semble devoir le rester dans les années à venir. On peut se demander aussi si au sortir de Polytechnique il n'a pas choisi la marine de guerre par défaut, son rang de sortie, 88ème sur 102, ne lui permettant pas de postuler à des emplois publics plus prestigieux, ou correspondant mieux à ses goûts. On notera son acharnement à obtenir une prolongation de son congé, prolongation qu'il obtiendra d'ailleurs, avant de rejoindre à Rochefort *la Dordogne* en partance pour la station de Lisbonne, et les remarques un peu désabusées notées alors que de retour de Lisbonne, il attend à Rochefort un embarquement: si il possédait dix mille livres de rente, comme il jetterait l'uniforme aux orties, et vivrait tranquillement chez lui, pratiquant ces petites occupations sédentaires qui lui conviennent si bien.

Mais il ne faut pas y songer, la retraite n'est pas pour aujourd'hui! Il lui faut absolument trouver un embarquement qui lui permettra de faire les économies nécessaires à la réalisation des travaux envisagés dans la maison de Vannes. Justement il vient d'être affecté sur la frégate *La Gloire*, qui après armement va bientôt quitter Rochefort pour Lisbonne. Une fois encore il va devoir "se confier à son étoile".

Campagne du Brésil, de la Plata et de la mer du sud

à bord de la corvette *l'Ariane*

19 février 1834 – 31 mai 1837

Février 1834 – A Toulon, à bord de l'*Ariane* – cours d'aquarelle

19 février 1834 - Le 19, je me rendis à bord avec le commandant et le nouveau lieutenant pour prendre possession de la corvette. De tout l'ancien état-major, il ne restait qu'un lieutenant de frégate, le commissaire et le docteur. Dès le 20 nous fûmes au complet, et nous commençâmes à faire nos dispositions pour la campagne.

Je me promis dès lors d'en retirer quelque fruit en m'adonnant plus que jamais à l'étude de l'aquarelle chez Lourdouau. Toutes les fois que mon service ne m'empêchait pas de descendre à terre, je courrai à mes pinceaux, espérant au bout de quelques leçons encore pouvoir voler de mes propres ailes, et dessiner d'après nature pendant la campagne. Je fais donc d'amples provisions de papier et de couleurs. Bientôt, j'amoncelais aussi chez moi, de la poudre, du plomb, du savon arsenical, etc ... en un mot tout ce qui est nécessaire pour collecter des objets d'histoire naturelle. J'avais des intentions superbes, je formais des projets étonnants, il ne me restait qu'à persévérer dans ces belles résolutions.

Le 26, monsieur Mathieu de Clairvol, major général à Toulon et remplacé par Mr. De la Bretonnière, prend le commandement de la division navale du Levant que l'on répare ou plutôt que l'on reforme ici, et met son pavillon sur la frégate *le Didon* qui remplace *l'Iphigénie*. Cette division se compose maintenant des vaisseaux *le Suffren*, *le Nestor*, *le Duguesclin*, des frégates *la Didon*, *l'Artémise*, *la Bellone* et *la Victoire*; plus de quelques bâtiments légers.

On prétend d'un côté, qu'à l'exemple des anglais, nous venons prendre en France nos quartiers d'hiver; nous tenant ainsi en observation, et prêts à agir, si à la belle saison les affaires du Levant ne sont pas arrangées, et surtout si les Russes y interviennent, de manière à porter ombrage aux autres bâtiments. D'autres observent que tous ces armements inutiles ou à peu près se font pour appuyer le budget de la marine. Toujours est-il que la division est prête à mettre sous voile au premier ordre ; on pousse aussi beaucoup les réparations du *Montebello*.

Le même jour, la frégate *l'Astrée*, que j'attendais avec impatience pour voir La Pérouse avant mon départ, mouille sur rade, où elle doit purger dix jours de quarantaine.

En rendant visite à ces messieurs dans l'après midi, j'apprends que tout le bruit que l'on avait fait courir sur une révolte à bord des condamnés militaires que l'on transportait de Belle Ile à Alger, étaient exagérés, et basés seulement sur les dires d'un pilote de Quiberon qui, effrayé presque sans raison au départ de la frégate, en avait arrangé tous les détails à terre. Rien de tout cela n'avait été sérieux, et malgré près de 15 jours de cape essuyés dans le golfe de Gascogne, les passagers, quelque mal qu'ils eussent à se trouver à bord, s'étaient toujours assez bien comportés.

L'armement de *l'Astrée*, s'était opéré d'une manière assez bizarre à Brest. La marine en avait fait les frais; mais une fois à la mer, la guerre s'était chargée de toutes les dépenses, de sorte qu'expédiée en double, on n'avait eu ni le temps de la peindre, ni celui de l'installer un peu. Elle venait maintenant à Toulon prendre un chargement de canons et de vieux fer pour Rochefort.

Dispositions de départ pour le Brésil

Mars 1834 - 1er mars- Déjà nous avons presque entièrement désarrimé* la corvette afin d'en visiter toute la pointe; opération, sinon indispensable pour un bâtiment neuf, du moins fort utile lorsqu'il entreprend une aussi longue campagne.

Le commandant, tout en nous disant que le préfet le presse beaucoup, et qu'il doit être prêt à mettre sous voiles le 10, n'en ordonne pas moins à bord des changements qui ne sont nullement de nature à être achevés en dix jours. Aussi, quoi qu'il nous répète souvent de faire nos derniers préparatifs de départ, nous savons à peu près à quoi nous en tenir sur les ordres très pressés qu'il nous donne.

10 mars - Les ordres de départ pour aujourd'hui, dont Mr. De Ricaudy s'est si souvent servi pour pousser les réparations et l'installation de la corvette, sont pour le moins inexécutables. Il ne nous parle plus maintenant que du 20 mars. Cependant il a obtenu du ministre que *l'Ariane* entrât au bassin où l'on doit visiter son cuivre et sa fausse quille. Je ne sais si *le Montebello* en sera sorti à cette époque, mais ce sera tout au plus. Nous continuons toutefois à embarquer nos vivres, notre gréement et nos rechanges.

Je vois souvent La Pérouse à terre. Il part dans quelques jours avec *l'Astrée* pour Rochefort; Je le charge de plusieurs plans de terminés, ceux que m'a procuré Mr. Bérard, et que j'expédie à mon père.

Beaucoup d'on dit sur notre mission

Le bruit court à Toulon que Mr. la Traite est très malade au Brésil, et que *l'Astrée* prenant à Brest Mr. Le Coupé, doit y aller remplacer *l'Hermione* qui rentre en France. On dit aussi que *la Circé* commandé par Mr. Terrin, partie il y a quelques temps pour aller pratiquer la pèche de la baleine, entre le cap Horn et le cap de Bonne Espérance, est en relâche forcée à Cadix par suite de graves avaries, et que nous devons ou lui porter des dépêches à notre passage, ou même la remplacer dans la mission. On dit, ..., ma foi bien d'autres choses que je ne me rappelle pas maintenant, ou qu'il serait trop long de rapporter. Le mieux, je crois, est de n'ajouter foi à aucune de ces mille et une nouvelles que fabriquent sans doute de braves gens qui n'ont rien d'autre à faire, et qui, accueillies avec avidité par la masse des flâneurs, finissent par acquérir bientôt un certain degré de consistance, mais qui disparaissent quelques jours après comme elles ont été imaginées et mises en circulation.

Le 15 mars, nous entrons dans le port. Le 17, le vaisseau *le Montébello*, dont le doublage au cuivre vient d'être achevé, sort du bassin, où nous le remplaçons immédiatement. La corvette y entre toute armée, avec artillerie, gréement, vivres, etc ... Il ne nous manque que notre eau et quelques rechanges. On l'y laisse sans écoutiller les fonds. Dieu veuille qu'elle ne fatigue pas au point de faire de l'eau comme un panier en sortant de là.

Le 22 mars, nous quittons le bassin pour venir faire notre eau à la fontaine près de la direction du port. Les fonds de *l'Ariane* sont d'une élégance et d'une finesse qu'on ne soupçonnerait certainement pas à la vue des œuvres mortes. Le cuivre*, en très bon état, avait seulement besoin d'être un peu nettoyé, mais le commandant ne s'est pas contenté de cette opération, il a fait augmenter la fausse quille, et donner un suif* à toute la carène. Nous devons après cela marcher comme des poissons.

25 mars - Cette fois on nous presse tout de bon. L'ordre exprès a été donné d'appareiller demain, mais c'est encore une chose impraticable, malgré les travaux pénibles et presque extraordinaires que nous avons exécuté depuis trois jours. Il faut que nous soyons chargés pour le Brésil, de dépêches bien importantes, et qui ne doivent souffrir aucun retard, car on nous fait partir pour une longue campagne, dans le plus grand désordre, comme certes on n'expédierait pas un bâtiment qui doit ne faire qu'une traversée de quelques jours. Nous embarquons de tous les bords des rechanges pour neuf mois, nous amassons nos canons, nous guindons* nos mats, nous enverguons* nos voiles, tout cela par un très gros vent de N.O. qui

rend les communications avec le port tellement difficiles, que l'on n'aperçoit sur toute la rade que nos seules embarcations. Tout est à bord dans le plus grand désordre, nos chambres dans les postes n'ont encore ni serrures ni clefs, les meubles ne sont pas installés, nous permettant à peine de loger les malles et les effets que nous y amoncelons; et cependant après demain au plus tard, nous serons à la mer. On prépare déjà tout pour l'appareillage.

Appareillage pour Rio de Janeiro

28 mars - Hier matin nous avons mis sous voiles par un temps presque calme, appareillant de la petite rade de Toulon pour prendre immédiatement le large. Certes notre mission a quelque chose d'extraordinaire, car un départ aussi précipité pour une campagne du Brésil et de la mer du Sud est une chose inouïe.

Après avoir doublé le cap Cepet; vers six heures du soir, la brise de N.O. devenue très fraîche, nous a forcé de prendre trois ris* aux huniers, de sorte que nous avons passé la nuit dans un état pitoyable, occupés presque constamment à amarrer tout ce qui encombrait le faux pont et la batterie, et que de forts roulis renversaient à chaque instant. Cet après-midi, un beau temps, la mer moins grosse, et une faible brise nous permettent de mettre un peu d'ordre à bord.

Je suis horriblement fatigué, tourmenté que j'ai été toute la nuit par le mal de mer, après avoir été sur pied pendant la journée. Le mal que je viens d'éprouver m'a paru assez extraordinaire, je l'expliquerais si je n'avais pas été embarqué depuis longtemps, mais il n'y a pas trois mois que j'ai vu sur la *Meuse* du très mauvais temps, et des vagues très dures sans en avoir été le moins du monde incommodé. J'espère toutefois que ce tribut payé à mon entrée en campagne ne se renouvellera plus, car quoique l'habitude me fasse supporter cette maladie assez patiemment, il n'en est pas moins fort désagréable.

Des nouvelles d'Algérie

Le 29 mars, vers midi, nous avons connaissance d'un grand bâtiment français paraissant faire route pour Toulon. A trois heures nous passions près de lui à portée de voix. C'était la corvette de charge *l'Agathe,* qui depuis longtemps armée en guerre est commandée maintenant par Mr. Jouglas capitaine de frégate. Il arrivait d'Oran où, nous disait-il, un traité de paix venait d'être conclu entre le général Desmichel et la tribu du Carabac, la seule à craindre dans le pays, à cause de son influence sur les autres, de sa bravoure, et du nombre d'hommes qu'elle pouvait mettre sous les armes. Le marché d'Oran, lors du départ de la corvette, était abondamment pourvu de toutes espèces de vivres et de marchandises, et l'on s'occupait actuellement d'établir des communications par terre entre cette ville et Alger. Ces messieurs assuraient même que déjà l'on avait fait parvenir, et que l'on avait reçu du courrier.

Le dernier traité, si les exactions d'un côté ou de l'autre, ne viennent pas le faire rompre d'ici quelque temps, est un placement de fait pour la colonisation, et peut-être la civilisation du pays, du moins en ce qui concernent les tribus qui envahissent les deux villes. Bientôt le marché s'approvisionnant à Arzeu, Mostaganem et les autres villes de la côte, les colons pourront trouver dans le pays même des ressources pour y fonder de vastes établissements qui ne manqueront pas de prospérer s'ils viennent à jouir un jour de la sécurité si nécessaire aux cultivateurs.

Avril 1834 - Le 2 avril, nous doublions le cap de Gatte (1) avec de petites brises variables du S. ou N. Le lendemain, le vent fraîchit, et après avoir mis en travers toute la nuit afin de reconnaître la terre de Gibraltar, au point du jour nous passâmes le détroit, filant dix nœuds.

Dès le lendemain, dans l'océan, nous n'éprouvâmes plus que de faibles brises très variables qui ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin. Cependant chaque jour nous nous attendions à ressentir des vents de nord, car une grosse houle de cette partie nous fatigua constamment, presque jusqu'aux Canaries.

Le 13 avril, nous passions dans les îles, entre Ténérife et Gomère (2). Des calmes et de fortes brises nous retinrent trois jours, tant au nord qu'au sud de ces terres, et ce ne fut qu'après avoir changé dix fois de route avant d'y arriver, que le commandant s'est enfin décidé à donner dans une des passes, plutôt que de prendre le large. La terre à ce qu'il paraît, l'inquiète au point qu'il ne dort pas, lors même que n'en étant pas encore en vue, il s'en suppose à une distance qu'il puisse avec un fort vent franchir avant le jour. Cependant les côtes des Canaries sont assez saines et assez hautes, pour que l'on ne doive guère appréhender de les reconnaître.

Du 15 au 16, nous rencontrâmes les vents alizés, mais faibles, nous faisant filer au plus quatre ou cinq nœuds.

Le 20 nous passions entre la côte d'Afrique et les îles du Cap Vert (3) dont nous avions reconnu le matin l'île de Sel et Bonavista. Vers midi nous les doublâmes avec une bonne brise à cinq ou six lieues environ.

Le 25, nous trouvons presque un calme. Nous envoyâmes reconnaître un brick anglais qui se trouvait près de nous, et ayant appris qu'il retournait à Londres venant du cap de Bonne Espérance, nous lui remîmes des lettres pour France. Des nouvelles de la mer, par le 4ème degré de latitude nord, doivent certes y être reçues avec plaisir, aussi n'ai je pas manqué de donner des miennes à mon père.

Célébration de la fête du roi dans les deux hémisphères

Mai 1834 - Le 1er mai, après avoir assez péniblement traversé la bande de calmes qui au nord de l'équateur, sépare les vents alizés de l'hémisphère nord, des vents généraux dans l'hémisphère sud, nous trouvant déjà sous l'influence de ces derniers, nous coupâmes la ligne par 27°30’ de longitude ouest, vers quatre heures du soir. Le commandant voulut profiter de cette circonstance pour célébrer la fête du Roi dans les deux hémisphères : aussi quoiqu'à la mer, et sans témoins, fîmes nous à midi une salve de 21 coups de canon que nous répétâmes le soir au coucher du soleil à l'instant où, pendant le grand dîner de rigueur, on portait la santé du Roi. Je crois qu'il est rarement arrivé à un prince d'être fêté dans des circonstances aussi singulières.

Cérémonie du baptême du tropique

Une grande inspection du personnel et du matériel qui eut lieu dans la matinée fut suivie d'un discours délicieux que prononça le commandant. Puis, passant du grave au doux, du service au plaisant, nous commençâmes dans l'après midi la cérémonie burlesque du passage de la ligne. Les acteurs de cette mascarade firent certes de fort jolies choses; mais il nous manquait de ces acteurs ad hoc que l'on rencontre souvent parmi les matelots. Ils ne montrèrent pas cet aplomb que je les ai vu mettre sur *l'Hermione*, à critiquer d'une manière fort juste, sans être trop satirique, les officiers du bord. Ils ne trouvèrent pas ces bonnes

plaisanteries, qui sans être de fort bon ton, n'en sont pas moins du dernier comique; en un mot, mon attente ne fut pas complètement remplie.

Inquiétudes du commandant

Le 14 mai, au jour, nous atterrissions sur le cap Frio (8). Nous étant mis la veille presqu'en latitude, nous courions depuis environ douze heures pour lui passer à quelques lieues au sud, et certes si la côte s'était trouvé embrumée à la pointe du jour, nous risquions fort de ne pas le voir de la journée, tant d'après notre route, nous paraissions craindre de l'approcher de trop près. Je crois que l'on prend rarement plus de précaution pour venir chercher la côte de France qui, basse et hérissée d'écueils, est loin d'être d'un abord aussi commode que celle ci. Trop de précautions n'ont jamais nuit, dit-on; Cependant cette crainte que dans toutes ses actions, montre au grand jour le commandant, cette indécision, laissant trop voir qu'il n'est jamais sûr de lui, ne caractérisent pas selon moi l'officier d'un rare mérite, et bien des fois, j'ai remarqué qu'à bord on avait peur de son ombre.

Depuis notre départ de Toulon, avec deux montres marines, cinq ou six cercles, et un bon bâtiment, nous n'avons accosté, même la terre la plus saine, qu'avec la plus grande réserve et après avoir changé au moins vingt fois de route. Cependant à bord, on calcule et on observe toute la journée.

Dans les Canaries, par le plus beau temps du monde, nous mettions successivement le cap au milieu de toutes les passes, les observations de latitudes et d'angles horaires se multipliaient. Dans de si beaux parages, nous semblions au milieu du rocher, et à voir le commandant on l'eut dit dans la Manche, parmi les écueils de la Déroute ou du raz Blanchard. D'autrefois en pleine mer, il est malade lorsqu'il ne voit pas le soleil. Sous la ligne, lorsqu'il paraissait un grain, il montait sur le pont, parlait de tout ce qu'il venait de lire de sinistre à cette occasion dans Ausbourg et les autres navigateurs. Aussitôt on serrait le perroquet, on prenait deux ou trois ris aux huniers; Une rafale d'une demie heure passait; ce n'était souvent que de la pluie, et nous restions de deux journées sans faire de voile, parce que l'horizon menaçait encore.

Plus tard on craignait les courants, les montres* avaient peut-être varié, on avait pu se tromper dans les calculs et tout de suite la route changée d'un ou de deux quarts nous faisait passer à 100 ou 200 lieues du point où nous devions atterrir. Je n'ai jamais commandé; mais je crois que sans montres, sur un bâtiment marchand, j'aurais navigué du moins avec plus de sécurité apparente. D'après ce que j'ai entendu dire de beaucoup de commandants, ceux qui n'ont navigué que dans la Méditerranée s'effrayent facilement dans l'océan, des courants et du mauvais temps prolongé qu'ils rencontrent. Ceux au contraire qui, habitués à se trouver longtemps en pleine mer, viennent à passer le détroit de Gibraltar, craignent la terre comme si les courants les y portaient constamment avec une extrême violence.

Mr. De Ricaudy a bien connu l'océan, mais il y a de cela bientôt 20 ans, il n'était qu'élève, et à cette époque de la navigation on observe fort peu. Le jugement que je parais en porter est peut-être prématuré car je n'ai encore fait qu'une traversée sous ses ordres, cependant ce que j'ai vu est tellement clair, que je doute fort que sa conduite future le démente. Du reste à part toutes ces considérations et le peu de confiance qu'il a en ses officiers, c'est un homme d'un commerce fort agréable, que je suis enchanté de connaître, et dont le caractère nous promet beaucoup d'agrément dans les différents pays que nous sommes destinés à parcourir.

Le caractère de deux camarades au carré

Au carré, l'union est parfaite, condition bien essentielle pour pouvoir supporter patiemment les ennuis d'une longue navigation. Toutefois il y existe deux caractères assez extraordinaires pour mériter une mention. Ce sont ceux d'abord de David St. Georges, notre lieutenant qui, émettant une idée quelconque, la poursuit d'une manière tellement fixe qu'il la répète à chaque instant sans changer un iota aux mots qui lui ont servi à l'énoncer, et sans qu'aucun raisonnement soit capable de les lui faire modifier. S'imagine-t-il par exemple que quelque chose est bien, on lui démontrera en vain jusqu'à l'évidence qu'il n'y a rien de plus faux et de plus absurde, il répétera vingt fois son axiome sans l'appuyer en aucune manière, et enfin tout en ayant l'air d'être de votre avis, il viendra bientôt vous porter un dernier coup en vous disant : "cependant cette manière d'agir est excellente". Certes il serait insupportable s'il tenait le moins du monde à ce qu'on adopte son idée, mais fort heureusement, il ne donne pas dans ce dernier travers.

L'autre est un aussi excellent garçon, mais méthodiste au suprême degré. S'il s'est tracé une manière d'agir, s'il a adopté un plan de conduite, rien au monde ne le fera s'en écarter. Il n'y a rien là dedans qui puisse présenter matière à la critique; cependant il pousse le scrupule si loin qu'il en paraît souvent ridicule à tout le monde. Il doit être, d'après cela, et il est en effet, le plus scrupuleux observateur du règlement que l'on puisse rencontrer. Hors l'ordonnance, point de salut avec le bon Bernaert, excellent camarade, aimant beaucoup à obliger, il nous est d'une immense ressource quand, nous trouvant de service à bord, nous désirons descendre à terre, et comme un accommodement ne contrarie en rien les règles établies, nous le trouvons toujours prêt à prendre le quart pour nous être agréable.

Arrivée à Rio : échanges de nouvelles avec les bâtiments de la rade

Le 15 mai au matin, après nous être tenus toute la nuit à distance convenable du feu qui signale l'entrée de la baie de Rio, nous en reconnûmes la terre et la passe. Mais les vents nous forcent à louvoyer pour pénétrer; Les courants d'ailleurs nous portant au large, nous n'espérions guère y être avant la nuit, remettant forcément au lendemain le plaisir de manger des fruits et des vivres frais dont nous étions sevrés depuis longtemps.

A 10 heures nous aperçûmes un gros bâtiment de guerre sortir de la rade et se diriger sur nous en hissant pavillon français. Des signaux de reconnaissance se firent réciproquement, mais il nous fut impossible de le reconnaître.

Cependant il demanda bientôt à communiquer et se rangeant en panne au vent à nous, il nous laissa voir un arrière inconnu, arrondi et fort original, sur lequel, au moyen de nos longues vues, nous finîmes par lire le nom de *Thisbée.* Personne ne s'étonna alors de n'avoir pas pu décider d'avance ce qu'était le bâtiment qui désirait communiquer, puisque parti de Rochefort à son premier voyage pour la station du Brésil, la corvette n'avait encore jamais paru dans la Méditerranée, dont aucun de nous n'était sorti depuis longtemps.

Nous sûmes, par les officiers qui vinrent à bord, qu'elle retournait en France, que *l'Action* arrivée il y avait quelques mois était partie pour la mer du sud; que *la Victorieuse,* qu'en France on disait pourrie et incapable d'entreprendre le voyage, devait avoir doublé le cap Horn vers le mois de janvier; enfin que la *Favorite* n'était pas encore de retour et qu'on l'attendait. Ces messieurs nous assurèrent aussi que nous n'avions plus de station proprement dite dans les mers, mais que les bâtiments de guerre composant celle du Brésil allaient tous faire au Pérou

et au Chili le service de paquebots, chargeant sur toute la côte les dépêches des consuls, et les fonds des négociants, pour revenir ensuite relâcher à Rio, et retourner en France. Notre campagne se trouvait ainsi bornée à 15 ou 18 mois au plus, ce qui fut loin de contrarier la plupart d'entre nous.

Nous apprîmes aussi que *l'Hermione* n'avait pas bougé de Rio depuis son arrivée, que Mr. La Traite retenu presque constamment dans sa chambre par la goutte, et les rhumatismes était loin de demander son rappel comme on le prétendait en France, enfin que nous ne devions guère compter sur plus de 8 ou 10 jours de séjour dans la rade.

En nous accostant les officiers de *la Thisbée* s'informaient avec la plus grande inquiétude de l'état où nous avions laissé la France, et nous étonnèrent beaucoup en nous disant qu'à Rio il passait pour officiel qu'une nouvelle révolution avait éclaté à Paris, que les républicains, auxquels s'étaient joints plusieurs régiments, l'avaient emporté après un long combat sur la garde nationale; enfin que l'anarchie y régnait avec toutes ses horreurs, et que beaucoup de transactions commerciales avaient été arrêtées au Brésil lors de la publication de ces fausses nouvelles. Nous eûmes beaucoup de peine à les persuader que tout ce qu'on débitait en ville était de la plus grande absurdité, tant était profonde l'impression qu'ils en avaient reçu.

Ils voulurent bien en nous quittant se charger de nos lettres puis ils continuèrent leur route sur Baya où ils devaient relâcher en passant.

Le calme nous retint toute la journée à l'entrée de la rade où nous mouillâmes le soir à deux milles de la passe.

Vers 8 heures je fus expédié dans le canot major porter à l'amiral ses dépêches et je surpris au dernier point par ma présence tous les anciens camarades de l'Hermione qui ne s'attendaient à rien moins qu'à me voir au Brésil.

Les nouvelles de France furent partout à bord les premières dont on s'informa, tellement les faux bruits répandus avaient causé d'inquiétude. Je couchai à bord après avoir longtemps parlé avec ces messieurs et Bobinec : nous avions tant de choses à nous raconter, et le lendemain au jour je regagnai la corvette.

Le 16 mai à 5 heures du soir seulement, nous mouillâmes sur la rade de Rio à peu de distance de l'amiral, entre la ville et St. Dominique.

Le lendemain, nous y affourchâmes* nous préparant à visiter notre gréement, à nous peindre, à achever diverses réparations et surtout à rester quelques temps en repos.

27 mai - La frégate l'Hermione met sous voiles, nous laissant le commandement des bâtiments français se trouvant sur rade. Depuis deux jours qu'elle fait des préparatifs d'appareillage, nous connaissons les projets de départ de l'amiral; mais il n'a laissé entrevoir à personne qu'elle route il doit prendre. Aussi se confond-t-on en conjecture. A bord ces messieurs prétendaient aller à Ste. Catherine (4); Le journal brésilien dit que la frégate sort pour croiser; D'autres assurent que l'amiral a connaissance de l'arrivée sur les côtes du Brésil de plusieurs négriers dont il veut s'emparer.

Enfin on a été jusqu'à parler de son retour en France. Ce qu'il y a de certain c'est que personne n'en sait rien, et que la dernière hypothèse est la moins probable car notre commandant ne paraît avoir reçu aucune instruction à cet égard.

Aperçu de la rade et de la ville de Rio

Quoique j'eusse aimé parcourir les environs de Rio avec Bobinec qui, depuis longtemps dans le pays, en doit connaître tous les chemins, je ne suis pas fâché d'être débarrassé de la pâleur de Mr la Traite. Je pense que le commandant, qui ne sait pas assez se mettre au dessus de toutes les exigences souvent factices du commandant de station, nous laissera un peu plus libres de nos mouvements pour parcourir les délicieux contours de la baie.

Ce n'est pas sans raison que l'on cite la rade de Rio-Janeiro (5) comme une des plus belles du monde. Elle mérite ce titre à beaucoup d'égard. Outre sa sûreté et ses dimensions qui permettraient à plusieurs escadres de s'y loger et même d'y manœuvrer, ses alentours, couverts de la plus riche végétation, présentent les points de vue les plus riches et les plus pittoresques que l'on puisse imaginer. Ce sont d'un coté une ville d'un développement immense, couronnée par des montagnes accidentées, et couvertes d'arbres jusqu'au sommet, des mamelons sur lesquels on aperçoit des couvents qui les couvrent presque entièrement de leurs dépendances, de nombreux clochers s'élevant au dessus de la ville comme des jalons qui en font reconnaître les divers quartiers, et un port encombré de bâtiments de toutes les nations. De l'autre coté sur le flanc bleuâtre des montagnes se détachent une grande quantité d'îlots toujours verts et parsemés d'habitations charmantes, dont les toits rouges percent avec un effet merveilleux le feuillage touffu des arbres qui les entourent. Ce pays en un mot, est pour un admirateur de la nature, pour un peintre de paysage, un séjour enchanté où il trouvera toute sa vie à reproduire des sujets nouveaux, plus gracieux les uns que les autres.

Rio est une ville d'une très grande étendue, moins à cause de sa population, qui toutefois est considérable, que parce que ses maisons sont peu élevées, ses places très vastes et ses rues larges, surtout dans les nouveaux quartiers. Il paraît que depuis peu d'années on y a construit beaucoup, car la plupart de ses édifices semblent n'exister que depuis quelques jours. Ses limites sont pour moi assez difficiles à fixer d'une manière précise, car quoiqu'enfermée en quelque sorte dans une plaine, par plusieurs petites montagnes, de longues rues serpentent dans les vallées qui les séparent, se réunissent après les avoir entouré, puis se prolongent à de très grandes distances, formant ainsi des faubourgs de plus d'une lieue où l'on trouve une foule d'habitations qui ne le cèdent en rien aux plus belles maisons du centre de la ville.

Ces maisons n'ont en général qu'un ou deux étages, excepté près des quais où on en rencontre de bien plus élevées; mais elles sont toutes ornées de balcons en fer qui leur donnent beaucoup d'agrément et font le plus joli effet.

Les rues sont généralement bien alignées mais sales et mal pavées. Cependant des espèces de trottoirs en larges dalles permettent d'y circuler sans avoir trop à souffrir de la boue, si un cheval ou une voiture ne viennent en passant éclabousser le modeste piéton.

Cette ville offre en outre le caractère particulier que quoique renfermant dans son sein plusieurs monticules assez élevés, on n'y rencontre pas une rue dont la pente soit sensible; car ces hauteurs qui en sont seulement entourées n'ont sur leur sommet que quelques habitations de plaisance ou des couvents entourés de bois et de jardins.

Ses abords du coté de la rade, ou ses quais, sont bien loin de se ressentir de l'opulence apparente de l'intérieur et du grand commerce qui s'y fait. Quelques parties du rivage seulement sont garnies de môles et de parapets en granit, mais généralement on n’y trouve que de fort sales débarcadères en bois, en avant de hangars ou entrepôts passagers où l'on dépose les marchandises.

Nous débarquons ordinairement à la cale du palais de l'empereur. Cet édifice qui n'a guère plus d'apparence que beaucoup de maisons de la ville, a le seul avantage d'être en quelque sorte isolé au loin d'une grande place assez mal entourée.

En face de Rio, de l'autre coté de la partie de la rade où mouillent les bâtiments de guerre, se trouvent les villages de St. Domingue et de Praya Grande. Ils s'étendent dans une anse l'espace d'environ une demi lieue, en présentant une suite de fort jolies maisons de campagne où les habitués de Rio aiment à se réunir le dimanche. St Domingue est jusqu'à présent le but principal de nos promenades à terre, tant à cause de sa proximité, que parce que nous pouvons plus tôt nous lancer dans la campagne et jouir de la fraîcheur des chemins ombragés et des jardins que nous y rencontrons.

Procession de la Fête-Dieu

Le 29 mai jour de la Fête Dieu, je descendis à terre fort curieux de voir les processions qui dit-on sont fort belles dans ce pays. Malheureusement il avait plu toute la matinée, les rues étaient presque impraticables à cause de la boue, et la fête devait malheureusement beaucoup en souffrir. Toutefois vers 2 heures une procession sortit de la chapelle de l'empereur, située sur la place du palais. Ce devait être sinon la principale, du moins la plus curieuse puisque Don Pedro II (6) y assistait en personne. Aux dispositions prises, aux troupes, aux haies qui entouraient la place, nous jugeâmes qu'elle en ferait le tour, aussi nous plaçâmes nous de manière à tout voir de près à plusieurs reprises. Deux files d'individus assez drôlement costumés, paraissant appartenir à diverses corporations religieuses ayant chacune leur couleur et leur bannière, précédaient le clergé de la chapelle, au centre duquel marchaient les chanoines portant des mitres en étoffe d'argent. Un dais assez riche, mais d'un tissus très léger et ombragé de belles plumes de diverses couleurs, était porté par des diacres et protégeait le St. Sacrement. Venait ensuite l'Empereur, enfant de 8 à 9 ans, aux cheveux blonds et plats, à la figure intéressante, aux formes sveltes et chétives, mais qui à son air souffrant ne parait pas jouir d'une forte santé. Deux des principaux membres de la régence, qui paraissaient plutôt ses geôliers que ses mentors, lui donnaient la main. C'étaient le général Lima, président de la Régence, homme ambitieux et presque sourd, dit Mr. de St. Priest, qui passe cependant pour le premier homme de guerre du Brésil, puis José Bonifacio d'Audrade, son tuteur, vieillard assez instruit dit-on , et qui se charge de son éducation. Ils étaient suivis des autres conseillers et des grands dignitaires de la couronne qui fermaient la marche au nombre de 15 ou 20 individus. En France, dans nos moindres chef-lieux de département, le cortège d'un préfet ou d'un général est autrement brillant que celui de l'Empereur du Brésil, et je ne m'attendais pas à autant de simplicité dans l'entourage du chef d'un pays presque aussi grand que la moitié de l'Europe.

La procession rentrée dans la chapelle, nous parcourûmes quelques unes des rues principales où elle aurait passé sans doute s'il avait fait beau temps. Ces rues n'étaient pas tendues de blanc comme elles l'étaient en France au temps où ces cérémonies avaient encore lieu hors des églises, mais de belles et riches tapisseries, en soie pour la plupart, pendaient à tous les balcons, présentant à la fois l'aspect le plus riche et le plus élégant.

En vain cherchâmes nous dans les différents quartiers ce que les jeunes gens aiment tant à y rencontrer lors des fêtes publiques, de jolies femmes se rendant d'un coté et de l'autre aux divers points où la curiosité, bien moins peut-être que le désir de se montrer, les engagent à se réunir. Toute la population féminine de Rio, effrayée sans doute par le mauvais temps, s'était

tenue caché dans l'intérieur des maisons, et si quelques femmes paraissaient de loin en loin aux fenêtres, c'était sans ce luxe de toilette dont elles aiment à se parer en ce jour là.

Cortège de Saint Georges et Saint Julien

Nous revînmes donc vers la place du palais où le bruit des fanfares et les sons aigus d'une musique discordante attirèrent bientôt notre attention sur une scène digne des mascarades du carnaval, et contrastant beaucoup avec le sérieux des acteurs et le respect des spectateurs qui, la tête découverte, regardaient passer cette burlesque cérémonie. A la suite d'un piquet de cavalerie, et entouré de mulâtres drôlement enharnachés et de nègres faisant rugir des clairons et bruire des cymbales, paraissait, monté sur une mule, un chevalier aux armes noires. La visière de son casque était baissée, il avait la lame au poing, et de son bras gauche armé d'un énorme bouclier, il se couvrait la poitrine. Après lui marchaient plusieurs individus qu'à leur accoutrement on devait aussi prendre pour des hommes d'armes, mais qui, au lieu de lames d'épées, tenaient à la main de longs cierges allumés. Ils précédaient ou accompagnaient le personnage le plus important de la cérémonie : C'était un grand mannequin en lin, monté sur un cheval blanc, la tête couverte d'un casque doré qu'ombrageait un énorme panache. Son armure était complète et brillait du plus grand éclat. D'une main il tenait aussi sa lance, de l'autre une longue épée et sur son bouclier étaient gravé ses armes et sa devise, que j'aurai bien voulu lire. Un paysan conduisait son cheval par la bride, et derrière lui deux ou trois nègres portaient une bannière d'une dimension extraordinaire. Venaient ensuite une foule de domestiques à la livrée de l'empereur, puis une vingtaine de chevaux ornés de rubans et de plumes et portant sur des bats les armes de l'empire avec le nom de don Pedro II, tout cela se terminait enfin par un piquet de cavalerie qui arrêtait la foule.

Cette espèce de comédie, moitié plaisante à cause des costumes grotesques qui s'y trouvaient, moitié sérieuse par le respect que le public paraissait lui porter, était pour nous une énigme dont nous cherchions vainement à trouver le mot.

On nous expliqua enfin que le grand personnage en lin à l'armure dorée était Saint Georges, et que le chevalier aux armes noires était un autre saint (St. Julien je crois) son ami et son compagnon d'armes. Le tout suivait ordinairement la procession, mais le cortège de ces saints venant d'une église assez éloignée n'avait pu arriver à temps pour en faire partie. Pour sortir de la chapelle de l'empereur on avait profité d'un instant d'embellie, de sorte que Saint Georges en était réduit à promener seul dans les rues.

Défilé des troupes

Quelques instants après les troupes stationnées sur la place du palais défilèrent sous les fenêtres de l'empereur au son détestable d'une musique à contre mesure capable d'écorcher les oreilles les moins délicates. Les brésiliens ne sont pas forts sur cet article, et s'ils supportent ce brouhaha d'instruments, il faut qu'ils aient l'oreille bien mal organisée.

Depuis la révolte que suscitèrent dans l'armée les portugais qui voulaient se débarrasser de Don Pedro I actuellement régent du Portugal, les troupes presque entièrement licenciées par lui avant son départ du Brésil, le furent entièrement depuis sous l'empereur actuel, qui pour réprimer les désordres qui se renouvelaient continuellement dans la ville par l'absence de toute son armée, organisa une milice urbaine, ou garde nationale qui fait actuellement le service de presque tous les postes.

Les compagnies que nous vîmes défiler ont un uniforme vert assez régulier, mais paraissant pécher singulièrement sous le rapport de la tenue et des manœuvres. Ces forces suffisent sans doute à la tranquillité d'un pays qui ne peut être en aucune manière inquiété par ses voisins, et qui dépendant presque entièrement du commerce étranger, se voit forcé de se soumettre à toutes ses exigences.

Quelques vaisseaux peuvent facilement forcer les passes de Rio et imposer à la capitale telles conditions qu'il leur plaira, sans qu'il soit possible aux brésiliens de se défendre avec avantage. Ils ne pourraient dans ce cas que se faire à grands frais les protégés d'une autre puissance maritime qui, pour les secourir, leur demanderait peut-être plus que n'en exigeraient leurs ennemis.

Nous eûmes aussi à cette revue l'occasion de voir les princesses sœurs de l'empereur. Ce sont deux petites demoiselles encore dans l'enfance, ressemblant beaucoup à Dona Maria leur sœur, et n'ayant absolument rien de gracieux dans le maintien, ni dans la physionomie. Deux ou trois dames de la cour entre autres les accompagnaient au balcon.

Calcul de l'heure vraie du coucher du soleil pour dégréer les perroquets

Juin 1834 - Le 1er juin je reçus du commandant un petit sermon parce que dégréant les perroquets au coucher du soleil, j'avais fait exécuter cette manœuvre une minute trop tard. Sous ce rapport, il est extrêmement scrupuleux. Il fait calculer à sa montre marine l'heure du coucher vrai de l'astre, et il faut qu'à cet instant précis, le pavillon soit amené. La raison qu'il donne pour que l'on y mette la plus grande exactitude est neuve j'en suis persuadé, et par cela même digne de remarque. Il prétend que si nous le faisions trop tard, les bâtiments étrangers sur rade croiraient que nos montres marines sont mal réglées, comme si c'étaient leur montres qui chez eux déterminaient l'instant de cette manœuvre quotidienne. Jusqu'où peut être poussé l'originalité, je dirais presque le fanatisme des montres !

Un spectacle d'amateurs

Ce jour nous eûmes à dîner Mr. Dinoix, chancelier du consulat, et un autre négociant français, qui pour reconnaître l'honnêteté que nous leur avions faite, nous invitaient à assister ce soir à un spectacle d'amateur organisé à Rio depuis quelques temps. Ils nous offrirent en conséquence des billets d'entrée, et mon service ne me retenant pas à bord, j'eus le plaisir d'être de la partie.

Voici comment ce petit spectacle s'est monté : un individu fit il y a quelques années, la mauvaise spéculation de construire une salle pouvant contenir environ trois ou quatre cent personnes; il allait en être pour ses frais, lorsque que les jeunes gens se réunirent pour venir à son secours. Ils prirent 200 actions et représentant entre eux quelques pièces y trouvèrent le moyen de se réunir au spectacle et de s'y amuser. Maintenant les acteurs remplissent fort bien leurs rôles, et ont le talent d'attirer les applaudissements d'une foule de dames qui viennent assister à leurs soirées. J'avoue que ce fut bien plutôt pour voir le beau sexe que le spectacle que je m'y rendis, mais si il attira principalement mon attention, je ne fus pas moins étonné de la manière dont ces messieurs se tirent des rôles de femme qu'ils sont obligés de s'imposer, parceque ces dames n'ont jamais consenti à paraître en scène. Elles ont trop redouté les lazzis que à ce qu'il paraît emploient aussi les mauvaises langues de Rio. Toutefois, le rôle de Kethy a été fort bien rempli, et deux autres vaudevilles joués aussi bien que possible.

Visite à bord des passagères d'un bâtiment anglais à destination de l'Australie

Le 12, nous eûmes à bord la visite d'une quinzaine de dames. La veille, le commandant les avait rencontrées chez l'amiral brésilien, où il les avait engagées à venir voir le bâtiment. Aussi de grands préparatifs à faire paraissaient sur le cahier d'ordre où tous les soirs il écrit ce qui doit s'exécuter le lendemain. Au lieu de notre habituel « *propreté ordinaire de la batterie, fourbissage soigné* », on lisait *« propreté extraordinaire, fourbissage recherché, messieurs les officiers sont invités à se joindre au commandant pour faire assaut de galanterie auprès de ces dames* », etc, etc ... C'était à mourir de rire. Nos deux petites salles d'armes brillaient de tout leur éclat, les tentes avaient été doublées de pavillons nationaux, et des guirlandes de verdure ainsi que des bouquets de fleurs pendaient de toute part au plafond qu'elles formaient. L'idée de la verdure, entièrement due au pacha, était délicieuse; et je trouve qu'elle donnait à notre gaillard d'arrière un petit air guinguette qui ne laissait pas d'être assez ridicule.

Nous attendions nos visites dans l'après-midi, mais le ciel, très beau le matin, s'était recouvert de sombres nuages et si la pluie ne tombait pas encore, elle menaçait d'une manière désespérante.

Les dames appartenaient toutes à des familles anglaises qui, sur un grand trois-mâts marchand, se rendaient à la terre de Van-Diemen située dans le sud de la nouvelle Hollande (7), et dépendant de la colonie de Boterny Bay et du port Jakson. Les personnes qui se rendent dans ce pays y sont généralement expédiées aux frais du gouvernement et ne sortent pas, je le suppose, de la première société d'Angleterre, mais, au dire du commandant, elles faisaient exception à la règle, car à leur conversation ainsi qu'à leurs manières, il les avait jugées de très bon ton.

Elles nous arrivèrent à 2h. Voulant nous conformer à l'ordre du jour, nous les reçûmes à l'échelle, avec toute la galanterie imaginable, mais je fus bientôt obligé de me retirer avec plusieurs de ces messieurs, car ne sachant pas un mot d'anglais, il nous paraissait assez ridicule de promener sous le bras des femmes auxquelles il nous était impossible d'adresser une parole intelligible. Nous les laissâmes donc aux bras des cavaliers qui les avaient emmené et au commandant qui, sachant parfaitement leur langue, faisait tous les frais de la conversation. Bientôt il leur fit servir une fort belle collation. Tout le monde s'y rendit, et nous y reconnûmes que plusieurs au moins avaient vu la France pendant assez longtemps pour comprendre et même parler un peu notre langue. Après le thé, on chanta; Danser était difficile, un orgue était toute notre musique, et il pleuvait à torrents.

A 4 heures, ces dames chargées de manteaux et de capotes cirées nous quittèrent, paraissant enchantées du bâtiment et de la réception qu'on leur avait faite. Mr. De Ricaudy, contre l'ordinaire du commandant français, est très honorable, reçoit souvent et parfaitement bien. Nous voyons se confirmer l'idée qu'on m'en avait donné à Toulon : il aime à s'amuser, est enchanté quand les autres en font autant, et je suis persuadé que dans la mer du sud où il y a dit-on de la société, nous pourrons nous divertir à cœur joie.

Le même jour nous dinâmes chez M. le comte de St. Priest, notre ministre plénipotentiaire à la cour du Brésil. La soirée fut assez triste. J'y fis une foule de parties de billard pour chasser l'ennui qui chez les grandes gens accompagne ordinairement le modeste officier. En somme quand nous rentrâmes vers 2 heures après minuit, je baillais de la manière la plus brillante.

Le 15 juin, revenant de visiter plusieurs îles charmantes dans le nord-ouest de la baie, je vis arriver *l'Hermione* qui mouilla sur rade vers les 4 heures.

Visite du camarade le Bobinec sur l'Hermione

Le lendemain je fus à bord voir les camarades et m'informer de la campagne qu'ils venaient de faire. Ils étaient vexés au possible, comme des gens qui depuis plus de 8 jours ne mangent que du lard salé et des haricots, ce qui aigrit singulièrement le caractère.

Ils me dirent que comptant aller passer quelques jours à St. Catherine, ils n'avaient fait de provisions que pour 8 jours au plus; qu'au lieu de s'y rendre, l'amiral les avait conduit à 150 ou 200 lieues dans OE du cap Frio, où depuis leur départ ils faisaient des exercices continuels excellents pour former l'équipage, mais fort ennuyeux pour les officiers, quand faute de précaution ils en sont réduits aux vivres du bord.

Ce jour là ces messieurs se remettaient un peu des privations qu'ils venaient d'éprouver. Je restai dîner avec eux, et plus tard je cherchai à deviner par les on dit du bord ce que l'amiral pensait de nous et s'il comptait nous expédier promptement pour les mers du sud.

Le résultat de mon information à cet égard ne me donna absolument aucune certitude, car l'amiral paraissait particulièrement affectionner notre commandant qui présentait sur la rade un des bâtiments les mieux tenus en apparence qui s'y fussent trouvé depuis quelque temps. D'un autre côté il pouvait avoir de grandes raisons pour nous éloigner parcequ' acceptant fort peu d'invitations, et lui même ne recevant personne, il ne voyait pas d'un bon œil un capitaine de frégate avoir à sa table le ministre français, les amiraux ou commandants étrangers, en un mot représenter pour lui.

Ces raisons étaient bien fortes et je craignais que dans quelques jours nous ne missions sous voiles. Cependant M. de Ricaudy nous rassura en nous disant que rien n'était encore fixé pour notre départ. Il pensait même que nous serions encore à Rio à la fin du mois.

Je trouvai à bord de *l'Hermione* le Bobinec installé dans son nouveau poste d'aide de camp de l'amiral, en remplacement de Roquebert parti pour France sur la *Thisbée*, à cause de sa mauvaise santé qui ne lui a permis de faire aucun service depuis son départ de Brest. Les fonctions d'aide de camp seraient bien loin de me convenir, surtout avec un homme du caractère de Mr. La Traite, mais le Bobinec dans sa position a parfaitement fait de l'accepter. L'amiral protège assez chaudement ses amis, et à son retour en France, il a à gagner le grade de lieutenant de vaisseau, ce qui n'est nullement à dédaigner, même au prix de quelques petites vexations. Du reste, c'est l'homme qu'il faut à l'amiral : il est dans l'intention formelle de ne pas se laisser marcher sur le pied; sans être trop souple, il saura se plier aux fantaisies de Mr. La Traite, tant qu'elles ne blesseront pas son amour propre; son sang-froid contrastera fort bien avec les moments de colère de son chef, et s'il arrive à celui-ci de lui dire des choses désagréables, je me fie à l'aide de camp pour la riposte. D'un autre côté, son supplément de solde lui donnant les appointements de lieutenant de vaisseau, il va faire des économies qu'il retrouvera avec plaisir à son retour. Il paraît content de son nouveau poste dont il apprécie tous les avantages, sans s'en dissimuler les désagréments, et j'en suis enchanté pour lui.

Les nouvelles politiques que l'on fait circuler à Rio me paraissent de la dernière absurdité. Elles sont certes inventées par le commerce anglais, pour mettre des entraves aux transactions françaises.

Le changement partiel du ministère, qui donne M. Bouthier pour chef à la marine, paraît se confirmer; mais on y ajoute des troubles à Paris pendant lesquels le parti vaincu aurait perdu de 8 à 10 mille hommes; on place 80 et 100 mille hommes assiégeant Lyon qui présente la plus vigoureuse résistance (9); les troubles de l'ouest et du midi ont recommencé avec toutes

leurs exactions; en un mot, on met ici la France à feu et à sang. Heureusement que tout cela ne git que dans le cerveau fêlé de quelques politiques aux idées toujours noires, et sur les journaux du Brésil.

Bal à bord pour les anglaises

19 juin - Les dames anglaises qui se rendent à Van-Diémen, et dont la relâche à Rio se termine demain, ont tourné la tête au commandant, et à presque tous nos jeunes gens. Depuis la dernière visite, ce ne sont qu'allées et venues à bord de leur bâtiment. Enfin aujourd'hui, nous leur faisons nos adieux en les invitant à une soirée que l'on veut à toute force rendre dansante. Le pacha a fait préparer un fort beau thé; il a demandé la musique de l'amiral; tout est sur pied à bord pour les aller chercher et les recevoir.

20 juin - Voilà enfin les colons de Van-Diémen partis pour leur destination. Ils ont eu ce matin trois de nos canots pour les remorquer jusque dans la passe.

La soirée d'hier s'est prolongée jusqu'à deux heures après minuit. On a été longtemps à décider ces dames à danser; la musique de la frégate a fait je crois, plus que toutes les sollicitations, et une fois lancées, il a été difficile de les arrêter. Ce matin, ces messieurs n'en pouvaient plus. La flûte jouait faux, la clarinette faisait des canards et le cor ainsi que les basses déchiraient les oreilles: on pirouettait, on riait aux éclats; c'était une cacophonie qui était bien loin d'amuser l'équipage, et moi particulièrement qui me trouvant de quart les donnait à tous les diables. Cependant il y avait deux ou trois demoiselles fort jolies que j'aurais été bien fâché de voir damnées si mes souhaits avaient pu se réaliser. Dieu merci, les voilà partis, j'espère que nous aurons maintenant un peu de repos.

Le 24, le bric du commerce *l'Actif*, de Bordeaux, arrivant de France donne au moyen des journaux qu'il apporte des détails sur les fâcheux événements qui ont eu lieu à Lyon dans le mois d'avril, et nous confirme les mutations qui ont eu lieu au ministère. Tous les bruits que l'on faisait courir avant d'avoir vu l'annonce officielle de ces faits sont loin, ce me semble, d'être avantageux au commerce, et cependant je crois que ce sont surtout les négociants qui, à la bourse, fabriquent ou amplifient toutes ces nouvelles, pour faire monter ou baisser les prix de telle ou telle marchandise suivant qu'ils y trouvent leur compte. Tant pis pour qui s'y laisse prendre.

Le 27 vers midi, le commandant ordonne de tout disposer pour mettre sous voiles le 29. Il nous apprend que nous allons pour quelques jours seulement à Ste. Catherine d'où nous reviendrons à Rio. Nous sommes tous enchantés de cette promenade. Nous, qui nous attendions d'un jour à l'autre à partir pour la mer du sud, ne comptions déjà plus voir d'autres parties de la côte du Brésil que Rio Janeiro, et peut-être Baya à notre retour.

Sainte Catherine est, dit-on, une fort jolie petite ville où nous serons d'autant mieux reçus qu'il y va fort peu de bâtiments de guerre français. Nous aurons en outre l'avantage immense d'y faire à peu de frais des provisions de campagne qui se vendent au prix fort à Rio.

La monnaie brésilienne

Ici, l'argent se dépense d'une manière effroyable, et j'en suis déjà sans presque m'en être douté pour plus de 20 mille Reis. Il est vrai que le Reis du Brésil n'a pas tout à fait la valeur d'un franc. C'est une monnaie fictive à peu près équivalente à un denier, mais qui payée par milliers ne laissent pas que de produire bientôt une somme assez considérable. On voit fort

peu d'argent en circulation à Rio. Les monnaies courantes sont des billets de banque et du cuivre. Celles-ci consistent en pièces de 80, de 40 et de 20 reis, lesquelles valent environ 6, 3 et un sou et demi. Le papier fournit ensuite des valeurs depuis mille reis jusqu'à cent, deux cent, mille et au delà, de sorte qu'il est fort facile d'avoir sur soi des sommes considérables sans être le moindrement gêné par leur poids. Le mal est que n'étant pas habitué à ce genre de monnaie, et forcé de faire un calcul pour en connaître la valeur, je dépense ces billets comme s'ils ne représentaient pour moi que des chiffons de papier presque sans importance.

En route pour Ste. Catherine

Le dimanche 29 juin à 6 heures du matin, nous mîmes sous voile pour Ste. Catherine. Du très beau temps en ce sens que nous n'eûmes ni pluie ni fort vent, nous favorisèrent dans cette traversée. Toutefois elle eut été bien moins longue si nous dirigeant en droite ligne, nous avions pu profiter de tout ce que la brise pouvait nous donner de vitesse. Mais Mr. De Ricaudy, soit qu'il ne fut nullement pressé d'arriver, comme il répondit une fois à une espèce d'observation que je lui adressais à ce sujet, soit plutôt que selon son habitude, il se crut trop près de terre, lors qu'il en passait à 20 ou 30 lieues, et qu'il craignit le vent qui pouvait survenir, quand par le plus beau temps du monde nous ne filions pas trois ou quatre nœuds sous toutes voiles, Mr. De Ricaudy, dis-je, n'en courut pas moins au large se mettre en latitude à une grande distance avant d'atterrir, et n'en diminuât pas moins constamment de toile pendant la nuit. Cette manière de naviguer ne prouve autre chose quant à la route qu'une crainte de la côte assez commune chez les officiers chargés de la responsabilité du commandement. Seulement tous ne l'ont pas à un aussi haut degré. Mais diminuer de voile, comme nous le faisons à l'entrée de la nuit, avec l'ordre de n'en jamais établir aucune de quelque peu d'importance qu'elle soit sans un ordre express, ne dénote autre chose de la part d'un chef qu'un manque de confiance en ses officiers, qui n'y ayant pas encore donné lieu, se trouvent froissés maladroitement dans leur amour-propre, ou qui, dégoûtés de ne se voir considérés que comme des êtres presque nuls, ne mettent plus dans le service tout le soin et le zèle qu'on en aurait pu attendre.

Cependant, après avoir été trois jours en vue du port dont nous nous écartions toujours la nuit à cause de courants presque imaginaires, nous finîmes par entrer dans la rade de Ste. Catherine où nous mouillâmes le 5 juillet très loin de toute terre.

Ste. Catherine

Juillet 1834 - Malgré la grande distance qui nous séparait de la côte, les communications quoique pénibles n’en furent pas moins fréquentes de toute part, car il semble qu’en jetant l’ancre notre commandant dépouille toute cette inquiétude qui le tourmentait sous voile ; il retrouve son caractère aimable et bon, qui lui fait trouver du plaisir à voir ses officiers oublier en s’amusant les devoirs de la navigation. Aussi pendant les dix jours que nous restâmes sur la rade, pûmes nous en parcourir tous les alentours, visiter la ville de Sainte Catherine, qui se trouve à quatre grandes lieues, entreprendre des parties de chasse, en un mot disposer presque de notre temps, sans éprouver de sa part autre chose que de l’agrément, et des facilités pour mettre nos projets à exécution.

Une fois seulement je m’avançais avec le docteur jusqu’à environ deux lieues à l’intérieur. Nous suivîmes pour cela une route tracée je ne sais trop où, et le long de laquelle se trouvent un grand nombre d’habitations, ou plutôt de cases. Chacune paraît contenir une famille, qui cultive trois ou quatre petits champs environnants, et en retire sans doute de quoi vivre, avec

les volailles les porcs et quelques bestiaux qu'elle nourrit. Je n'ai vu nulle part un commencement d'exploitation de quelque importance.

Nous voulûmes vingt fois nous écarter de la route pour pénétrer, d'un côté dans la montagne que nous côtoyons, de l'autre côté dans un immense marais qui s'étendait à notre droite ; mais ici des terres tremblotantes entre des joncs, des buissons touffus et de grands arbres, ne nous offraient pas la moindre chance d'y circuler sans craindre de nous enfoncer dans la boue, peut être d'y disparaître. Là nous trouvions des forêts vierges impénétrables, et sans aucune culture qui indiquât le passage d'un homme. Nous dûmes donc nous contenter d'admirer la belle végétation que nous avions sous les yeux, sans arrêter de sonder la profondeur de la forêt où certes nous n'eussions pas manqué de rencontrer des sites admirables dans la nature prise sur le fait, mais il faut d'abord que des hommes, des haches à la main, frayent un passage à l'observateur au milieu des lianes et des herbages touffus, dont la base humide de la montagne favorise la végétation.

Le Brésil situé sous un beau ciel, à peu près exempt de ces maladies que l'on trouve presque partout sous la zone tropicale, deviendrait le plus riche pays du monde si une population nombreuse y établissait son industrie, mais jusqu'à présent l'or et le diamant que produisait sa mine, y ont seuls attiré l'étranger . Personne n'a songé qu'en venant à la surface d'un sol vierge, l'or que l'on retirait des profondeurs de la terre, ce sol payait au centuple la peine du cultivateur entreprenant et assidu.

Je ne sais pas en quoi put constituer le commerce de Sainte Catherine autrefois. A ce qu'il paraît on y faisait la pêche à la baleine avec assez de succès, car on a une immense quantité d'ossements de ces animaux qui couvrent presque toute la grève ; à l'entrée de la baie se trouve un ancien établissement où l'on préparait l'huile.

On rencontre en ville quelques peaux de toireaux (?) qui se vendaient autrefois dit on comme parure ou garniture de robe, mais dont on emploie maintenant la plume à faire des fleurs qui sont ensuite expédiées à Rio, réunies en bouquets. Ces fleurs de plumes paraissent être ici une branche du commerce, car il n'est pas une maison où les femmes n'en confectionnent, et certes ce n'est pas pour elles, ni pour la consommation des coquettes du pays, qu'elles y travaillent toute l'année.

Il faut que ces ouvrages trouvent des débouchés quelque part. J'ai vu de ces bouquets imitant parfaitement les œillets et la jalousie surtout. J'aurais sans doute favorisé l'exportation de cette industrie si, retournant en France, j'avais eu le pouvoir de les conserver dans leur fraîcheur, mais destiné à battre encore la mer pendant dix huit mois ou deux ans, elles se seraient détériorées dans une malle, aussi ai je préféré attendre une autre occasion pour m'en procurer au retour.

Le 15 juillet nous appareillâmes pour retourner à Rio, par un temps de très mauvaise apparence. Pendant trois journous eûmes des grains et des orages continuels. Le ciel fut constamment constellé d'éclairs, le tonnerre grondait à chaque instant. La pluie tombait parfois à torrents, et le vent souffla souvent de manière à nous pousser promptement vers notre destination, mais nous fûmes loin d'en profiter, car le commandant ne se trouva en sûreté que lorsque parvenu à 50 ou 60 lieues de la côte, il n'eut plus à craindre que les vents du large puissent l'y jeter. Alors seulement nous mîmes le cap sur Rio.

Mais la brise favorable d'abord, nous devint contraire, et nous fûmes six jours à faire une traversée qu'en naviguant convenablement nous eussions assuré en trois ou quatre jours avec le temps que nous avons eu.

Le 21 nous mouillâmes donc en rade de Rio, un peu plus près de la ville que la dernière fois.

En y arrivant nous remarquâmes tous les bâtiments anglais peints en noir. Ils portaient de manière ainsi singulière le deuil de l'amiral Seymour, commandant de la flotte, et mort il y a quelques jours.

La frégate anglaise *Dublin*, arrivant des mers de sud, et chargée de plusieurs millions, mouilla quelques heures après nous. Dès le soir nous eûmes des nouvelles du Pérou et du Chili, ces pays n'étaient pas tranquilles, mais ils le sont rarement. La *Favorite* attendue ici depuis longtemps étaient encore à Lima au départ du dernier bâtiment, ce qui n'annonçait son retour que sous plusieurs mois. Cependant il n'y avait encore rien d'arrêté pour nous. Nous devions attendre ici la fête de juillet, après laquelle l'amiral jugerait s'il y avait lieu de nous expédier immédiatement. Rien de bien remarquable enfin n'avait eu lieu à Rio depuis notre départ.

Première lettre de chez moi

Le lendemain 22 juillet je fus surpris par une des plus agréable nouvelle que je pusse apprendre. Le vaguemestre revenant de la poste me remit une lettre de chez moi. Bobinec n'en ayant pas reçu, m'avait assuré que le bâtiment français arrivé du Havre il y avait quelques jours n'avait rien pour lui, et j'étais loin de m'attendre à une missive datée du 9 juin, qu'on m'apporta.

Depuis quelques mois je n'avais absolument rien reçu de la maison, et je désespérai presque d'en avoir avant mon départ de Rio, ce qui remettait aux calendes grecques l'époque où elles pourraient me parvenir.

Il faut avoir été privé aussi longtemps de toute communication avec sa famille pour sentir tout le prix d'une lettre. Je la relus vingt fois, et toujours avec le même plaisir. La chose la plus significative que m'annonce ma sœur est bien plus intéressante pour moi que la chute d'un grand empire, ou qu'une révolution du globe, je finis par savoir par cœur tout ce qu'elle me dit, et je le répète encore, croyant causer avec elle. Oh si elle sentait bien tout ce qu'a de précieux pour moi un chiffon de papier arrivant de Vannes, elle m'écrirait tous les jours, fut elle bien persuadée que les trois quart des lettres ne dussent jamais me parvenir.

Promenade au Corcovado

Le 25, nous exécutâmes au pic de Corcovado (10) une partie de promenade projetée depuis longtemps, vingt fois elle avait été remise sous divers prétextes, et si nous avions délibéré longtemps avant de l'entreprendre, je doute qu'il ne se fut pas encore présenté quelque difficulté. Mais arrêtée la veille dans la soirée, il n'y avait que le mauvais temps qui put nous retenir. Munis de quelques provisions, nous nous fîmes conduire au point du jour à l'ambassade de France où réveillant en sursaut de Baral et la Bolière, nous les entraînâmes avec nous.

La montagne du Corcovado est l'extrémité d'une chaîne qui s'étend au loin dans l'intérieur, où elle paraît joindre celle dite des Orgues. A sa grande élévation, à sa forme taillée à pic presque de tous côtés. On juge d'avance du coup d'œil magnifique que doit présenter de son sommet la vue du Locada, et des terres moins élevées qui l'environnent, en même temps que des difficultés à surmonter pour y parvenir. Fort prévoyants sous ce rapport car nous savions qu'un chemin tracé y conduisait, nous nous lançâmes dans la campagne, sous

l'escorte d'un nègre portant notre déjeuner. Aucun de nous n'avait encore fait cette course, mais la route nous avait été indiquée de telle manière qu'il était difficile que nous pussions nous égarer ; d'autant plus qu'à chaque pas devait nous apparaître, comme la flèche d'une église gothique, le but de notre excursion. Ainsi nous longeâmes pendant plus de deux lieues un interminable aqueduc construit à je ne sais quelle époque, et qui fournit de l'eau à toute la ville.. Cette promenade est délicieuse, la pente du chemin n'est sensible que dans quelques endroits, mais à chaque instant, soit que l'on contourne dans la forêt le flanc de la montagne, soit que l'on suive la crête d'une colline, le long de laquelle on a du faire passer le cours d'eau, on aperçoit la ville et la plaine de Rio à travers les gorges et les ravins profonds qui présentent partout un terrain merveilleusement accidenté.

Vers neuf heures et demie nous arrivâmes aux sources principales qui jointes à une foule de canaux en brique, alimentent l'aqueduc. Un peu de fatigue, un bon appétit, et le site pittoresque présentant plusieurs cascades nous incitèrent à y faire notre halte du déjeuner. Nous nous assîmes sur un large bloc de granit, à l'entour duquel l'eau jaillissait de toutes parts : d'un côté des rochers, couvert de lianes et de plantes parasites, s'élevaient à pic au dessus de nos têtes à une hauteur prodigieuse ; de l'autre une forêt vierge couvrait la montagne, derrière, le torrent grondait en couvrant son lit d'écume, enfin sous nos pieds s'étendait un large vallon cultivé, où l'on apercevait, éparses, quelques habitations charmantes, entourées de jardins et de palmiers. Il est sans doute dans les Alpes tant vantées des sites plus âpres et d'une nature plus sauvage, mais je doute qu'on y trouve une réunion d'amateurs préparant leur déjeuner dans un endroit plus frais et plus délicieux, avec plus d'appétit et plus de gaieté que nous. Nous étions à peindre, déroulant la feuille d'un journal anglais qui renfermait le poulet, la dinde et le saucisson, mettant au frais dans le ruisseau où l'eau était la plus tranquille, le bordeaux et le champagne que nous allions savourer, recouvrant de feuilles notre table de granite, et nous asseyant en rond pour attaquer à qui mieux mieux les diverses parties du déjeuner.

Le plus grand silence s'observa d'abord ; chacun était trop occupé pour entamer la conversation, et je suis persuadé que celui qui s'en fut chargé, en eut été pour son monologue. Mais bientôt le bordeaux frais que nous buvions faute de verres dans le culot de la bouteille, fournit à tous une foule de choses spirituelles à raconter. Enfin le champagne vint compléter notre repas en rappelant à notre mémoire les plus joyeux couplets, et les plus gais refrains.

Nous continuâmes alors notre route en suivant d'abord un assez beau chemin, le long d'un ruisseau qui venait se réunir au torrent près duquel nous nous étions reposés. Mais bientôt nous aperçûmes sur nos têtes le sommet nu du Corcovado, qui nous effraya d'abord, lorsque nous songeâmes à l'escarpement du terrain que nous avions encore à gravir. En effet la route devint tout à coup sinon bien difficile, du moins très fatiguante. Les plus jeunes d'entre nous s'élancèrent toutefois presque en courant dans le sentier pratiqué au milieu de la forêt, mais nous les voyions bientôt s'asseoir à chaque instant pour attendre les traînards, qui continuant leur marche lente mais moins fatiguante, les laissaient derrière avant d'arriver au but. Enfin au bout d'une heure et demie environ, nous parvînmes au sommet de la montagne qui est composée de deux énormes blocs de granit, séparés par une espèce de large fente, sur laquelle on voit encore les débris d'un pont de bois qui avait servi de communication. Il y eut là autrefois à ce qu'il paraît une espèce de belvédère assez fréquenté, car les restes d'une rampe en fer entourent encore le rocher, et on peut s'y mettre à l'abri du soleil dans un abri qui n'est pas encore totalement démoli. Le pic du Corcovado paraît de son sommet être suspendu en l'air à une hauteur prodigieuse, car excepté du côté où l'on arrive il est impossible de voir le pied de la montagne ; on se croirait sur le chapiteau d'une énorme colonne.

Aussi, de là, la vue est elle merveilleuse, et par l'immensité du tableau et par la variété des sites : d'un côté la mer n'est bornée que par un horizon dont on distingue à peine la limite, de l'autre le terrain montueux qui s'étend du cap Frio (8), à Rio de Janeiro paraît s'être aplani pour laisser voir des lacs, des plaines et des rivières qui y serpentent. Dans la baie se dessinent toutes les villes qui en font l'ornement. La ville s'étendait à nos pieds, entourée de ses campagnes, entourée de jardins et de prairies. Enfin à peu de distance des quais on remarquait une foule de points noirs, dont plusieurs glissaient lentement sur la surface de la mer, et que l'on reconnaissait à peine pour les bâtiments qui du rivage semblent couvrir la rade.

Je fus longtemps à admirer toutes les beautés qui s'offraient à ma vue, car souvent aussi la riche végétation qui couvre le flanc de la montagne attirait mes regards, que je ne me lassais ensuite de promener sur tout l'horizon.

Après une heure environ passée dans une espèce de contemplation, nous nous mîmes en devoir de retourner sur nos pas. Ce retour n'était certes pas aussi pénible que la montée, mais il avait aussi son heure de fatigue, et une fois lancés dans la descente, il nous était difficile de nous arrêter sans éprouver dans tous nos membres de violentes secousses qui étaient loin de nous remettre. Parvenus au dernier ruisseau que nous avions rencontré en allant, nous résolûmes de changer de route et de descendre dans le beau vallon de l'Orangerie, que nous avions admiré déjà, et qui du sommet de la montagne nous paraissait large et presque nu. A peine y fûmes nous descendus, que nous nous étonnâmes de rencontrer des coteaux escarpés, qui présentaient plutôt l'aspect d'une gorge que d'un vallon, tant la perspective est différente lorsque le point de vue est en hauteur. Ces grands accidents de terrain étaient toutefois loin de nuire à la beauté du site. Une suite de jolies maisons de campagne longeant le bord du ruisseau et s'adossant de chaque côté aux forêts qui couvraient les chaînons de la montagne, étaient d'un effet admirable, aussi ce retour nous parut il délicieux.

Nous arrivâmes par là au village qui borde la base de la montagne, village charmant par le grand nombre de maisons de plaisance, et de là bientôt nous fûmes bientôt chez de Baral où nous prîmes, en nous rafraîchissant, une heure de repos avant de reprendre notre canot.

Bals et fête brillante pour les journées de juillet

Le 27 juillet (11) les pavillons sont mis en berne à bord des bâtiments français en mémoire de la première des trois journées ; un grand bal est préparé pour la soirée du 28, chez Monsieur de Saint Priest, mais ses appartements se trouvant beaucoup trop petits, il est obligé pour augmenter le nombre de ses salons, de préparer sur une terrasse des pavillons où l'on pouvait sinon danser du moins se réunir.

Dans ces circonstances, le bâtiment amiral qui eut du le favoriser de tous ses moyens, lui a refusé d'abord formellement sa musique, la seule supportable que l'on put trouver à Rio. Pavillons, tentes voiles, il ne put rien obtenir, et forcé d'avoir recours à quelqu'un, ce sont les anglais qui fournirent le tout, avec d'autant plus de plaisir qu'ils sentirent plus vivement la balourdise de la frégate. Monsieur de Ricaudy, qui s'il avait été seul eut prêté tout le bâtiment pour donner plus d'éclat à la fête, ne put envoyer que quelques bonnettes, de peur de paraître s'ériger en frondeur de la manière d'agir de l'amiral. Il est toutefois navrant de voir pour une fête nationale un ministre français obligé d'avoir recours à un bâtiment d'une autre nation afin de se procurer divers objets si faciles à fournir par un navire de guerre.

Le 28 au soir j'assistai à ce bal, où s'étaient rendus tout ce que Rio contient de personnages remarquables. Monsieur de Saint Priest avait tiré parti de son local étroit d'une manière surprenante ; on dansait dans quatre pièces différentes et trois appartements, dont un était

consacré aux tables à jeu, restaient encore disponibles pour les flâneurs et les conversations particulières.

La fête fut des plus brillantes, environ quatre cents personnes s'y trouvaient réunies. Le ministre, les ambassadeurs des diverses puissances, les sénateurs, les officiers de terre et de mer y brillaient de tout l'éclat de leurs broderies et de leurs décorations, et une quantité prodigieuse de diamants étincelait dans les parures des dames, en un mot tout ce que Rio compte de plus distingué y étalait tout le luxe parfois d'assez mauvais goût dont il était susceptible.

On dansa un peu, mais sur l'observation que je fis à de Baral, qu'il laissait languir le bal, il me dit qu'au contraire il était excessivement animé pour le Brésil, où on sépare ordinairement chaque contredanse ou valse d'un ou deux morceaux de chant ou d'un piano, exécuté par une dame de la société. Je me contentai jusqu'à minuit du rôle d'observateur, puis je me disposai à me rendre à bord remplacer Pichat qui de service le soir, n'avait pu encore y assister. Toutefois je ne voulus pas partir sans jouir au moins du coup d'œil de l'ambigu (12) préparé dans une des salles inférieures de l'hôtel. Pour juger de l'effet, je descendis seulement lorsque les dames se trouvèrent à table, environ cent cinquante couverts étaient placés autour d'une longue table elliptique, chargée de mets disposés avec la dernière élégance parmi les cristaux, les vermeils et l'argenterie qu'on avait prodigué partout. Les cavaliers rangés autour devaient ensuite prendre leur place, pendant que de nombreux domestiques faisaient circuler de toute part le madère, le champagne, et tout ce qui pouvait rendre le repas aussi commode que délicat. Comme je n'étais le chevalier d'aucune belle, je continuai encore là mon rôle d'observateur, puis avant que les dames laissassent le champ libre à la jeunesse tumultueuse, je partis pour me rendre à bord, achever ma nuit sur le pont .

Le lendemain 29 ce ne furent toute la journée, qui fut très mauvaise sous le rapport du temps, que cannonades de notre part et de celles des autres bâtiments de la rade qui saluèrent* notre pavillon. Le soir Monsieur de Saint Priest reçut la décoration de la Légion d'honneur des mains de l'amiral. Il y eut à la suite de cette cérémonie à bord de *l'Hermione* un grand dîner bien triste auquel je n'assistai pas à mon grand contentement, car rien n'est plus ennuyeux selon moi qu'un dîner de hauts personnages.

Le 30 juillet nous reçûmes l'ordre de compléter six mois de vivres à bord. Chacun se croit à la veille du départ ; je suis presque le seul à penser que l'amiral nous retiendra ici jusqu'à l'arrivée d'un autre bâtiment de guerre de la mer du sud ou de la France. Il est piqué au vif de se voir contre amiral, commandant une station sur une petite frégate de 44 : il s'en plaint souvent et doit tenir à conserver sous ses ordres immédiats un bâtiment dont la tenue, c'est à dire la propreté, est présentable à tout moment.

Courses pour payer l'équipage

Août 1834 - Le 5 et le 6 août, je fis mille comptes pour négocier l'argent que je dois distribuer à l'équipage. Cette opération est des plus désagréables et le gouvernement nous paye en francs, mais comme la monnaie courante au Brésil consiste en papier ou en pièces de cuivre d'un certain nombre de reis, nous devons chercher quel changeur ou quel négociant nous achètera notre traite en francs au plus haut prix en valeur courante. Le compte de chaque homme doit alors être établi à nouveau, puis comme dans la position où nous nous trouvons ici, nous pouvions d'un moment à un autre mettre sous voile, et que le papier ou le cuivre que je donnerai aux hommes, n'ayant cours qu'ici dans ce pays, il serait entièrement perdu pour eux une fois hors du Brésil, je me crois obligé de négocier de nouveau ce papier pour des

gourdes (13). par exemple, qui ont cours dans tous les pays, et qu'ils pourront conserver si bon leur semble. Or dans leur intérêt je vais voir aussi qui me cédera cet argent au meilleur marché, car l'argent au Brésil n'est pas autre chose qu'une marchandise dont le cours varie d'un jour à l'autre bien plus que celui du sucre ou du café. J'ai donc été obligé de courir cinq ou six maisons de change pour obtenir un prix qui n'occasionnerait pas aux hommes une perte trop considérable, d'établir ensuite un paiement sur une nouvelle base, enfin par une dernière opération qui n'est pas la moins ennuyeuse, de distribuer à chacun ce qui lui revient, sans pouvoir lui expliquer son compte d'une manière très intelligible, à cause des opérations qu'il m'a fallut exécuter sur diverses pièces de monnaie ; c'est bien la plus insipide besogne qu'ait jamais faite un commis.

Fête de l'avènement de Louis Philippe

Le 9 août la division célèbre l'avènement de Louis Philippe 1er d'une salve de 21 coups de canon.

Nous faisons à bord bien d'autres préparatifs. Le commandant a invité des dames françaises et brésiliennes à un déjeuner, et dans sa galanterie il transforme notre gaillard d'arrière en une espèce de salon tente, où des guirlandes de verdure, des pavillons de toutes les couleurs, rappellent les fêtes champêtres des environs de Toulon. Ces dames dont plusieurs sont ma foi fort jolies, reçoivent cette politesse avec enchantement, et complimentent Monsieur de Ricaudy sur son bon goût, ce qui prouve qu'elles ne sont pas du tout de mon avis, mais chacun le sien.

Après le déjeuner, et la promenade de digestion de rigueur dans toutes les parties même les plus secrètes du bâtiment, notre pont présentant un espace assez large, nous engageons ces dames à faire un tour de valse. D'abord elles durent refuser pour se faire valoir un peu, mais c'était un refus dans lequel il était facile d'apercevoir une envie des plus marquée qu'on ne les prit pas au mot, et qu'on les pressa un peu. Aussi ne furent elles pas cruelles, et dans quelques minutes toutes furent en danse.

Accident à ma valseuse

Je m'étais imposé auprès d'une grande et jolie demoiselle anglo-brésilienne avec laquelle je pirouettais à merveille, lorsque il me pris fantaisie de passer dans un endroit sans songer aux obstacles que je pourrais y rencontrer. Ils me semblaient d'une importance bien minime avec une bonne valseuse. Ce passage était derrière le mât d'artimon*, entre celui ci et un coffre à pavillons. L'espace était assez large, mais je n'avais pas aperçu la cloche suspendue au gui, et dans notre mouvement rapide ma malheureuse danseuse s'y frappa la tête avec beaucoup de force. Elle ne parut pas à l'instant y prêter beaucoup d'attention malgré la violence du coup, mais bientôt le sang lui ruisselant du front sur la joue, je fus obligé de l'arrêter et me confondant en excuses sur ma maladresse. Un mouchoir se rougissant en étanchant le sang, les autres danseurs nous entourèrent ; le docteur accourut, et au moyen d'un large morceau de taffetas d'Angleterre, auquel on ajouta un ruban noir en forme de bandeau, la blessée fut pansée. Il y avait réellement de quoi faire pâmer vingt de nos petites maîtresses prises au hasard, mais le sang brésilien ne porte pas si vite au cœur paraît il car après le pansement, pour me montrer qu'elle ne me gardait pas rancune, mon intrépide valseuse à la bosse au front et au ruban noir, me demanda à continuer. Nous l'engageâmes tous à prendre un peu de repos, mais plus tard elle ne manqua ni une contredanse, ni une valse, ni perdit de

sa gaieté, en un mot ce petit accident n'empêcha pas que la journée ne fut très agréable pour tout le monde.

Le 12 août un paquebot anglais arrivé le veille nous apporta les journaux dans lesquels nous apprîmes l'entrée au ministère de l'amiral Jacob. Chacun dans la division applaudit à cette nomination, parce que très bon administrateur, doué d'un esprit juste et droit, l'ancien préfet maritime de Toulon continuera sans doute la grande amélioration que Monsieur de Rigny (14) a déjà introduite dans le matériel de la flotte, ce que personne je pense ne lui conteste, et qu'il s'occupera peut être un peu plus du bien être du personnel négligé jusqu'à présent.

Les mêmes journaux nous ont en même temps donné connaissance de la dernière infraction aux lois sur l'avancement faite par le ministre actuel des affaires étrangères, car sur une promotion de sept lieutenants de vaisseaux, il en a nommé trois au choix, tandis que la loi dit expressément qu'il n'y en aura jamais plus du tiers. La même illégalité a eut lieu, mais d'une manière plus marquée pour les lieutenants de frégate. Ce qui nous a un peu étonné, c'est qu'il est allé prendre au choix des lieutenants de frégate qui se trouvaient les 170 et 180ème de la liste. Sous ce rapport il n'y a pas la moindre observation à faire ; ces messieurs avaient fait leur temps de navigation, et le ministre était dans son droit. Toutefois ces faveurs offraient un champ bien vaste aux protestations, tout en donnant à l'avenir des protégés et de ceux que leur mérite mettra en évidence, une teinte moins sombre que ne comporte leur rang sur la liste.

Le 14 août toute la division américaine, c'est à dire une frégate et deux corvettes, ont fait voile ; on ne connaît pas leur destination.

Fête du 15 août à Rio

Le 15 août jour de l'Assomption, il y a grande fête ou assemblée à la *Gloria*, chapelle d'un aspect pittoresque située à l'extrémité d'un faubourg de Rio sur un promontoire couvert de jolies habitations. Toute la ville se rend ordinairement ce jour à la chapelle ou aux environs. Chaque brésilienne y déploie tout le luxe de sa toilette pour se présenter dans son plus bel éclat à cette promenade, que l'on peut regarder comme l'ombre du Lonchamp parisien.

Malheureusement retenu à bord par une légère gastrite qui me contraignait depuis plusieurs jours à une diète sévère, me laisse à peine la force de faire quelques pas sur le pont, je ne puis examiner qu'à la longue vue les équipages et l'éminente population qui circule sous les fenêtres de Monsieur de Saint Priest. Une partie de mes camarades s'est rendue chez lui pour contempler à leur aise le beau sexe de Rio qui se dirige vers la fête, et qu'on n'a guère l'occasion de voir en masse qu'à de rares occasions. Les rapports de ces messieurs me présentèrent à leur retour la soirée surtout comme ayant été très remarquable, car la chaleur du jour ne permettait guère qu'on risque de sortir. L'empereur et toute sa cour s'y rendirent vers les cinq heures, et c'est alors que les dames prirent leur essor. Ils s'y trouvèrent une foule de voitures magnifiques qui y fourmillaient, en un mot au dire de ces messieurs qui me donnèrent le regret d'un instant de n'avoir pu y assister, la fête fut aussi brillante que possible.

Etat de la marine brésilienne

Le 27 août la frégate brésilienne commandée par le commodore Taylor mis sous voiles. Il sort pour quelques jours afin d'exercer son équipage neuf, composé d'hommes de cinq ou six nations différentes. Il a généralement des brésiliens pour officiers ; quelques matelots de cette nation s'y trouvent aussi mêlés avec des italiens, des espagnols, deux ou trois français, et

environ trois cents anglais qui lui sont arrivés de Londres, et qui sans doute ne sont pas les meilleurs sujets que possèdent la marine anglaise. D'ici longtemps peut être, le mélange de langages, d'habitudes différentes d'hommes renfermés dans l'espace étroit d'un bâtiment, ne fournira pas de grandes facilités pour que la discipline, quelque sévère qu'elle puisse être, puisse donner de grands résultats. Mais avec la persévérance, du temps, Monsieur Taylor qui, d'origine anglaise, se fera entendre de la plus grande partie de ses hommes, finira sans doute par en tirer quelque parti.

Dans l'après midi je fus porté à croire que la première sortie lui avait coûté cher, car sur les trois heures, il s'éleva un vent de sud ouest à fortes rafales, et j'aperçus un gros bâtiment en dehors des passes, démâté de ses trois mâts de hune. Nos longues vue nous trompèrent même quelque temps, et ce ne fut que lorsqu'il passa près du fort de Sainte Croix avec ses mâts à la remorque que nous le reconnûmes pour un navire marchand brésilien.

Le soir même la frégate sarde le *Desjouet* que nous avions vue à notre arrivée à Rio, mouillait sur la rade venant de Montevideo. Le lendemain Cintré et moi, nous fûmes à bord voir quelques officiers avec lesquels pendant leur dernier séjour ici, nous avions des relations d'amitié. Ils portaient aux nues les habitants de Montevideo pour les honnêtetés et l'accueil bienveillant qu'ils y avaient reçu de tout le monde. Ils s'étendirent longuement sur la société charmante qu'ils y avaient rencontré, puis nous donnèrent quelque idée sur les troubles qui règnent actuellement dans la république argentine, sur la fortune de ce pays qui consiste presque exclusivement en bestiaux, et sur la manière prompte et bizarre dont on y abat les bœufs. Dans quelques jours la frégate part de Rio pour Baya et Pernambouc, puis s'en retourne à Gênes, son port d'armement.

Promenade au jardin des plantes

Septembre 1834 - Le 1er septembre je fus avec Potel promener au jardin des Plantes. Le jardin botanique, qui n'en a que le nom, est situé à deux grandes lieues de Rio dans une plaine qui reçoit les eaux de la Corcovado et des autres montagnes qui l'entourent. Devant lui s'ouvre un grand lac d'eau saumâtre séparé de la mer par une langue de sable qui en arrête les vagues. Un espace immense qui n'est entouré en partie que d'une haie vive, est destiné au jardin qui sera, si il s'achève, d'une grande beauté, tant par sa situation que par les eaux qu'il sera facile d'y faire circuler de toutes parts. La partie du plan déjà exécutée offre une longue suite d'allées, plantées chacune d'arbres d'espèces différentes, et forment ainsi des carrés où seront distribués les différentes plantes que l'on y cultivera. Sur la gauche s'élève un monticule boisé que l'on doit transformer en jardin anglais, et pour cela il suffira d'y tracer un sentier, d'y creuser des grottes, d'y établir des plateformes de verdure, en y ouvrant simplement dans le fourré, ou en abattant quelques arbres.

Culture du thé

Je remarquai avec le plus grand intérêt, dans une portion de l'enclos, un champ de thé que l'on y cultive depuis quatre ou cinq ans, et qui paraît réussir à souhait. Le thé est un arbuste qu'en feuillage et au port je n'avais jamais reconnu comme produisant les petites feuilles sèches et roulées dont nous nous servons tous les jours. Mais en nous dirigeant vers un groupe qui paraissait travailler à sa culture, nous vîmes qu'on cultivait les feuilles éparses, et les fleurs qui couvraient toutes les petites branches. La plante n'ayant alors plus à nourrir des parties qui ne donnent aucun résultat, se couvre de nouvelles pousses dont les feuilles tendres sont coupées de nouveau, et qui séchées ensuite forment le thé du commerce. Un vieux

chinois implanté au Brésil depuis je ne sais quelle époque, dirige tous les soins que l'on doit prendre de la plante. C'est un homme de taille moyenne au teint jaune, à la barbe rare, aux narines ouvertes, le nez court sans être épaté ; ses yeux dont les angles internes sont rétrécis, se relèvent à la partie externe ; enfin sa structure grêle paraît dépendre de son âge avancé et non d'une conformation particulière. Il nous indiqua les soins qu'il donnait à son champ en mauvais portugais, à peine intelligible, et en échange nous lui fîmes cadeau de quelques cigares dont il fut enchanté, puis nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Visite au château de St. Christophe

Le lendemain nous dirigeâmes notre promenade vers Saint Christophe, château impérial, le Versailles du Brésil, moins le parc. Saint Christophe est une habitation d'assez belle apparence. Don Pedro 1er en a fait bâtir une aile à l'époque de son mariage avec mademoiselle de Beauharnais (15). C'est maintenant la seule partie meublée et habitable de l'édifice. L'autre aile jure beaucoup avec celle là, mais il est question de leur donner autant de ressemblance que possible. La partie du milieu est en grande réparation : l'empereur doit aller sinon y habiter constamment, du moins y passer quelques mois, et beaucoup d'ouvriers décorateurs, peintres, menuisiers, maçons y travaillaient. J'ai dit que la maison royale de Saint Christophe n'avait que de l'apparence. En effet lorsque nous y entrâmes, nous ne pûmes nous empêcher de remarquer que des colonnes de décoration qui nous avaient paru en marbre, n'étaient autre chose que du stuc, ou des pilastres en bois peint ; que ce qu'on prendrait de loin pour de la menuiserie, est plutôt l'ouvrage de peintres que de tout autre ouvrier, et que dans beaucoup d'endroits on a remplacé les peintures à fresque des plafonds qui paraissent de rigueur dans les grands appartements, par des papiers peints représentant divers personnages. La salle du trône n'a de remarquable que deux anges dorés d'une énorme stature, qui paraissent soutenir de leurs ailes le dais qui recouvre le siège de l'empereur. Ce sont bien les plus grossières sculptures que j'aie jamais vues. Dans la galerie longitudinale qui ferme l'entrée, et à laquelle on arrive de l'intérieur par un assez bel escalier en colimaçon, se trouvent quelques statues allégoriques d'une exécution assez médiocre.

Un beau bassin surmonté d'une jolie fontaine occupe le milieu de la place devant le palais. En face de l'entrée se trouve une porte remarquable en forme d'arc de triomphe, qu'accompagne des deux côtés un rang de colonnes fort bien travaillées, la liant à de petits pavillons destinés aux portiers.

Cet arc de triomphe fait sans doute partie d'un projet de rampe ou d'une avenue qui s'ouvrirait en face du château, car il n'y a là aucune issue. On nous dit cependant que cette idée devrait être mise à exécution. Sur la gauche du palais se trouve un assez grand jardin, mais encore presque entièrement en friche : on y travaille activement ainsi qu'à une vaste pièce d'eau que l'on voit presque achevée au bas du coteau.

Saint Christophe est situé sur une éminence étalée qui lui donne de loin une assez belle apparence, mais au milieu de murs solidement bâtis, d'ornements extérieurs ciselés, on reconnaît que presque tout n'est qu'un plâtrage, et que les travaux que l'on y exécute ne sont pas de nature à être admirés par la postérité, même la moins récente.

Le 7 septembre il y eut à Rio grande revue de l'empereur, à l'occasion du renversement de son père don Pedro 1er, et de l'adoption de la nouvelle constitution de l'empereur (16). Les forts, la rade et l'artillerie de la garde nationale, composée d'une batterie de huit pièces de campagne, célébrèrent cette fête par de nombreuses salves. Je descendis à terre voir cette parade, environ trois mille hommes de troupe, infanterie cavalerie et artillerie, défilèrent sous

les fenêtres de l'empereur, non avec cet appareil militaire, cette tenue et cette précision de manœuvre que l'on remarque dans nos revues françaises, mais cependant avec tout l'ensemble dont sont susceptibles de bons gardes nationaux qui ne prennent leur fusil que dans certaines circonstances, ou pour monter la garde.

En rentrant à bord nous apprîmes avec une surprise qui n'eut pour moi rien d'agréable, que l'amiral venait de nous donner l'ordre de nous tenir prêts à mettre sous voiles, le surlendemain 9 pour nous rendre à Montevidéo, et là attendre ses dernières instructions pour les mers du sud. Grande activité à bord pour achever nos remplacements de vivres, et faire les dispositions de départ.

Soirée en ville

Cela toutefois ne m'empêcha pas d'aller passe la soirée avec David et Bobinec, chez les dames anglaises et brésiliennes que nous avions reçu à bord il y avait quelque temps, et à l'une desquelles je faillis fendre la tête en valsant. Cette partie ne me souriait pas beaucoup, moi qui ne parle ni anglais ni portugais, cependant Bobinec m'entraînait, et il était décent qu'avant mon départ je fusse m'informer en personne des nouvelles de mon intéressante blessée, quoique je susse très bien que depuis longtemps il ne lui restait plus que la cicatrice.

Nous prîmes donc le canot major, et nous arrivâmes vers quatre heures au fond de la baie de Cataleo qui est à près d'une lieue et demie du bord.

Nous trouvâmes chez ces dames une assez jolie réunion, et la préparation d'une soirée fort gaie et très amusante. Malheureusement pour moi pas une d'entre elles ne parlait français. Cependant nous dansâmes d'abord, et comme en valsant on est trop échauffé pour avoir une conversation suivie, je n'éprouvais pas un ennui bien prononcé. Mais bientôt la conversation suivit les contredanses. Bobinec qui se croit naturellement polyglotte, se tirait merveilleusement d'affaire avec de l'anglais qu'il ne sait pas et du portugais qu'il parle à faire trembler. David jasais avec de vieilles mamans, qui riaient comme des folles, souvent sans le comprendre, et moi n'ayant pas assez d'aplomb pour dire des sottises à des personnes que je ne connaissais pas, j'étais réduit à me promener de long en large dans l'appartement, à regarder par la fenêtre les étoiles perçant à travers les feuilles des arbres, les mouches hésitantes qui voletaient sur les buissons, ou bien inspecter quelques coquillages rangés sur un meuble dans un coin du salon. Triste occupation lorsque elle se prolonge plusieurs heures. Si je m'étais retenu j'aurais baillé mille fois avec la meilleure grâce du monde. Cependant je finis par m'installer près du piano, où miss Isabelle, mon intéressante victime, me fit oublier pendant quelque temps, par ses accords et sa brillante exécution, les longues heures que je venais de passer chez elle.

On servit le thé, les conversations recommençaient et je n'eus d'autre ressource que de talonner Bobinec, qui paraissait s'amuser beaucoup, pour le déterminer ainsi que David à revenir à bord. Mes instances, et le coup de pouce donné à ma montre produisirent longtemps fort peu d'effet. Vers Minuit ces messieurs se déterminant enfin à s'en retourner me laissèrent respirer, et je fis du plus grand cœur mes adieux à ces dames, en jurant mais un peu tard qu'on ne m'y prendrait plus.

Comment les anglais se procurent du bois pour leur marine

Le docteur d'une gabarre anglaise, arrivé à Rio depuis quelques jours nous demanda passage dans notre canot, où grâce à tout l'anglais de Bobinec, nous apprîmes qu'après avoir

conduit des déportés mâles et femelles à la terre de Van Diemen, ils s'étaient rendu à la Nouvelle Zélande pour y charger des bois de mâts qu'ils transportaient en Angleterre. Le bâtiment nous dit il, était chargé d'environ cent pièces, pouvant servir à faire des mats de hune de vaisseaux à deux ponts. Ils avaient abattu cela dans le fond de différentes baies qui bordent l'île, sans la moindre opposition de la part des habitants. Il nous appris même que le gouvernement donnait une prime de quatre mille francs par pièce à tout navire marchand qui revenant de ce pays lui apporterait des matures.

Ce moyen que les anglais utilisent pour s'affranchir du tribut qu'ils payent comme nous à la Russie pour se procurer ces approvisionnements, est on ne peut mieux imaginé, et je ne vois pas pourquoi le gouvernement français n'en userait pas de même pour s'approvisionner de ces sortes de bois à Cayenne, à Valdivio dans les mers du sud, et dans beaucoup d'endroits où il suffit d'une exploitation dont nos matelots s'acquitteraient aussi bien que ceux des anglais.

Il était une heure et demie quand nous arrivâmes à bord, ces messieurs enchantés de leur soirée, et moi fatigué au dernier point.

A Rio on saisit avec empressement la moindre occasion de faire partie d'une réunion quelconque, elles sont si rares. Les étrangers, tous adonnés au commerce ne reçoivent pas, et se voient même rarement autrement que pour affaires. Les brésiliens renfermés chacun chez eux, loin de fraterniser avec les étrangers qui les traitent avec raison de bourrus et d'insociables, ne se réunissent jamais, se contentant d'une vie intérieure dont sans doute ils ne sentent pas la monotonie, de sorte qu'il est presque impossible, avec la meilleure volonté, de voir la société de cette ville toute commerçante.

Inspection de l'amiral

Le 8 au soir nous sûmes que notre départ était différé d'un jour, et que le lendemain l'amiral viendrait nous inspecter. Il choisissait là en l'annonçant, le moment le plus inopportun pour nous visiter : un bâtiment qui forcé de presser ses préparatifs de départ, est nécessairement un peu en désordre. Il eut mieux fait ce me semble pour juger de la tenue d'un navire, de nous tomber à bord à l'improviste. De cette manière il eut pu distinguer l'ordre qui régnait ou non dans nos préparatifs, et porter d'après cela un jugement sain sur la manière dont les opérations étaient dirigées.

On le passa au contraire dans l'embarquement des vivres qui nous arrivèrent le 8, et dont il ne pouvait pas voir l'arrimage, ou masquer tout ce qui aurait pu annoncer un désordre quelconque. Le 9 nous le reçûmes donc en armes sur le pont. Il passa la revue de l'équipage que l'on avait fait mettre dans la meilleure tenue possible. Il se rendit ensuite dans la galerie du commandant, et quand il sortit il trouva chacun armé à son poste de combat. Monsieur de Ricaudy parut lui imposer alors quelques tours d'exercice que nous exécutâmes, et surtout sa manière de faire monter les diverses divisions d'abordage, d'incendie et de mousqueterie. Mais sans attendre que tout fut terminé, il se retira, sans avoir donné aucun signe d'approbation ou improbation. Le commandant était furieux de ce silence. Dans son inquiétude sur les idées qu'avait pu prendre l'amiral de sa corvette, il nous demandait à chacun ce qu'il avait trouvé de mal. Il se creusait la tête pour deviner ce qui avait pu l'indisposer, car il prenait son silence pour de l'improbation, et il se récriait sur ce qu'il n'avait pas fait, et sur la part de la circonstance qui nous forçait à mettre sous voile le lendemain de très bonne heure.

Dans cet état d'esprit il quitta le bord pour faire à terre une visite de départ. Nous achevâmes pendant ce temps tous nos préparatifs d'appareillage, et le soir en arrivant à bord,

le commandant s'occupant peu de la besogne que nous avions faite, s'informa avec le plus grand empressement si l'amiral ne lui avait pas encore envoyé les dépêches.

Cependant Bobinec qui vint le soir nous faire des adieux, lui mit du baume sur le cœur en l'assurant que Monsieur de la Traite avait été enchanté du bâtiment, et qu'arrivé à son bord il avait manifesté hautement sa satisfaction. Plus tard Monsieur de Ricaudy, avec ses dernières instructions, reçut de lui une lettre très flatteuse, qui le mit au comble du bonheur. Il ne se possédait pas de joie, et ne trouva pas un mot à redire à ce que nous avions fait pendant son absence, tant il faut peu de choses à un homme envieux d'hommages et d'éloges, pour qu'il n'aperçoive plus d'épines, même sur une ronce.

Notre commandant passe d'ailleurs avec la plus grande facilité de la mauvaise humeur à la folle gaieté et réciproquement. Le mal est quelquefois que la dernière impression est pour lui la dominante, mais elle s'efface ensuite aussi facilement qu'il l'avait reçue, et comme le fond de son caractère est la bonté, il est impossible qu'après quelques jours, peut être même quelques heures, il conserve une mauvaise opinion de quelqu'un.

Départ pour Montévidéo – manière de naviguer du commandant

Le 10 septembre, d'assez bonne heure, nous désaffourchâmes, et à 7 heures nous étions au calme dans la baie remorqués par plusieurs embarcations. A 9 heures nous sortions des passes et à trois heures de l'après midi, une bonne brise du nord nous poussait rapidement vers notre destination.

Le 18 nous reconnaissions le cap Sainte Marie, pointe nord à l'entrée de la rivière de la Plata. Nous n'y arrivâmes pas sans de nombreux tâtonnements, sans des inquiétudes trop marquées de notre commandant lorsqu'il ne voyait pas le soleil, sans des observations presque infinies de tous les astres, lorsque ils étaient visibles, et souvent lorsque ils étaient à peine reconnaissables, enfin sans avoir salué en serrant une partie de nos voiles, et en amenant nos huniers des grains, qui ne nous donnaient la plupart du temps, ni vent ni pluie. Nous montrons dans ces circonstances une prudence trop extrême. Un marin doit juger sa position et le temps sur les apparences, et ne pas s'arrêter en route à des fantômes d'orages et de coups de vent. Les apparences sont souvent trompeuses, toutefois il en est qui ne comportent pas de ces erreurs qui peuvent compromettre la sûreté d'un navire, et c'est de celles là que je parle.

Le 19 nous passâmes entre la terre et l'île Lobos par une brume très épaisse, qui nous avait cependant permis d'en reconnaître parfaitement la position à une assez petite distance. A peine l'avions nous doublé que le brouillard se dissipa, et nous montra à tribord la tour de la petite rade de Madonado que nous longeâmes pour aller reconnaître le feu de l'île Flora à six lieues de Montevidéo, en contournant la pointe de l'île Labaix. Nous y aperçûmes un bric américain, et trois gros navires qui hissèrent pavillon français. Des embarcations baleinières qui croisaient à l'ouvert des passes nous accostèrent bientôt, et nous proposèrent leurs services pour nous piloter au mouillage, en nous disait que les trois bâtiments français étaient des baleiniers qui faisaient leur pêche dans les parages.

Le commandant dont les instructions portaient sans doute qu'il eut à s'informer des résultats et des inconvénients de cette pêche, laissa arriver des qu'il connut le genre de navigation de ces bateaux, et nous mouillâmes sur la rade un peu avant la nuit.

Il est peu de pays aussi dépourvus d'intérêt de points de vue pittoresques que les environs de Montevidéo. Une immense plage de sable borde la côte ; des dunes jaunes s'y élèvent de distance en distance, et un terrain plat et uniforme sur lequel on ne distingue que des

troupeaux de bœufs, s'étend au loin à l'horizon, qui n'est borné à l'ouest que par une petite chaîne de montagnes jusqu'au cap nord dans la rivière.

La pêche à la baleine

Les baleiniers que nous rencontrâmes étaient le *Solitaire* de Dieppe, gros navire de 500 tonneaux, l'*Armide* de Dunkerque, et la *Ville d'Orléans* du Havre. Les deux premiers, arrivés depuis quelque temps, après s'être beaucoup gênés réciproquement dans les premiers jours, avaient fini par s'accorder, et fait la pêche de moitié. L'autre d'un tonnage bien inférieur, armé d'un nombre beaucoup moindre de canots ne pouvait soutenir la concurrence, et devait donc sous peu mettre sous voiles pour continuer ses opérations sur les bancs dans le sud de la rivière.

Nous nous félicitions de cette rencontre, espérant y voir prendre et dépecer un de ces énormes cétacés avant notre départ pour Montévidéo, et cela avec d'autant plus de fondement que l'avant veille de notre arrivée on avait pris une baleine, et que tout le jour il s'en montrait dans les environs nous dirent les pêcheurs. Cependant soit impéritie ou maladresse de leur part, soit que ces poissons fussent plus méchants et plus difficiles à tuer dans ces parages qu'en pleine mer, ils nous avouèrent qu'ils en avaient harponné plusieurs sans avoir pu réussir à les tuer, et que souvent ils s'étaient vus obligés de couper la ligne, qui au moyen du harpon retenait leurs pirogues, en quelque sorte amarrée à la baleine.

Le lendemain au matin un des canots de la *Ville d'Orléans* en piqua une fort belle, et déjà elle avait reçu plusieurs coups de lance, lorsque par un mouvement de sa queue que le chef baleinier cherchait à couper, elle le renversa, et lui écrasa la tête sur le bord du bateau. Je fus presque témoin de ce malheureux accident, car suivant avec ma longue vue les mouvements de la pirogue que la baleine entraînait avec une incroyable rapidité, je vis qu'après un dernier bond qui couvrit entièrement d'eau les pêcheurs et leur pirogue, l'animal disparut sans qu'ils songeassent à le suivre. Le capitaine que nous vîmes quelques heures après était désolé de cet événement. Il perdait là un de ses meilleurs officiers de pêche. C'était même à son trop d'ardeur que ses camarades, qui avaient aussi couru les plus grands dangers, attribuaient sa mort, car ne laissant pas un moment de repos à la baleine, et l'excitant constamment par les coups qu'il lui portait, il dédaignait d'attendre la chance de la percer dans un endroit où la blessure eut été mortelle, s'exposant ainsi d'une manière inconsidérée à ses terribles coups de queue.

Mouillage de Maldonado : aspect du pays

L'après-midi nous fûmes promener à la ville. Située au delà d'une dune de sable, à environ une demi lieue de la côte, Maldonado n'est autre chose que l'assemblage de sept ou huit cents maisons, ou plutôt cahutes, éparses sur un grand terrain, mais parfaitement alignées, des deux côtés des rues qui les coupent parfaitement à angle droit. Une seule habitation que l'on achève présente quelque apparence. Elle n'a qu'un étage, mais montre une façade large et un intérieur spacieux. C'est presque un monument pour cette pauvre ville. Un américain, qui ayant acheté du gouvernement le monopole de la pêche de veaux marins, que l'on trouve en grandes quantités dans la baie, et qui par ce moyen fait de très gros bénéfices, consacre une partie de ses fonds à construire cette maison qui lui servira de magasin.

Les autres cases ressemblent toutes à des parallélépipèdes de briques rouges, percés d'une porte et de deux ou trois fenêtres. Quelques arbres croissent dans les jardins de l'intérieur, et

des environs de la ville, mais à l'extérieur l'œil ne se repose que sur une vaste plaine couverte de pâturages, où les troupeaux apparaissent de loin comme une foule de points noirs sur un immense tapis vert. Ces troupeaux sont du reste la seule richesse du pays, qui ne fournit à l'exportation que des peaux, du crin, de la corne et de la viande séchée et pressée dont se nourrissent presque tout le peuple et les esclaves du Brésil et de l'Amérique du nord.

Une partie de chasse

Le lendemain plusieurs de nos messieurs firent une partie de chasse dans les environs et revinrent chargés de gibier. Une espèce de caille grosse comme nos perdreaux s'y trouva en grande quantité. Les canards y fourmillent mais sont difficiles à approcher. Les oiseaux importunent par leurs cris, en se tenant à quelques pas des chasseurs ; enfin on tirerait plusieurs espèces de grives en aussi grand nombre qu'on le voudrait, si l'on ne craignait d'effrayer quelque gros gibier. Nos chasseurs nous apportèrent aussi une espèce de perdrix, ayant beaucoup du plumage de la caille, mais presque aussi grosse que la pintade, des bécassines des tourterelles…. Nous eûmes en une seule chasse, du gibier à discrétion pour quelques jours. Ce fut plutôt à la grande quantité de poudre et de plomb qu'ils dépensèrent qu'à leur adresse qu'il faut attribuer ce massacre, et ils nous avouèrent même qu'ils avaient été bien souvent maladroits.

Pompéros

Nous devions partir la nuit même, mais vers les quatre heures les apparences d'un coup de vent de S.O. appelé ici pampéro, nous firent non seulement rester au mouillage, mais bientôt l'on crut nécessaire de mouiller une seconde ancre, de dépasser* les mats de perroquet, et de caler* les mats de hune.

Les vents du nord qui reprenaient, les éclairs fréquents que l'on apercevait dans le S.O. à la nuit tombante ne nous trompèrent pas. Une brise d'ouest assez fraîche s'éleva en nous donnant de la pluie, et bientôt un long nuage noir d'où partaient des éclairs continuels, s'allongea de l'ouest au sud est, et s'élevait avec une effrayante rapidité, nous inondant par des torrents de pluie, suivis de coups de tonnerre et accompagnés par un vent dont la violence rendait presque illusoire toutes les précautions que nous avions prises.

Le 23 le temps s'éclaircit tout à coup, mais la brise ne s'amollit qu'à la nuit.

Le 24 le vent était de nouveau à l'œuvre mais ayant passé au nord est dans la soirée, nous fîmes les préparatifs d'appareillage.

Les deux jours qui suivirent nous fûmes constamment occupés à envoyer des grelins* et des ancres à deux de nos baleiniers qui ayant cassé une partie de leur amarre, s'en allaient sans nous à la côte, et sous ces rapports, de même que sous celui de la discipline fort difficile à bord de ces sortes de bâtiments, notre apparition dans la baie, ne leur fut on ne peut plus avantageuse.

Escale à Montévidéo

Le 25 septembre à trois heures du matin, favorisés par une bonne brise nous étions sous voile, en route pour Montévidéo. A midi, c'est à dire neuf heures après notre départ, nous avions fait les 28 lieues qui nous séparaient de cette ville, et nous étions mouillés sur la rade, si l'on peut appeler rade une espace de mer qui n'a d'autres limites que la cote au nord.

Le 28 suivant nous pûmes communiquer avec notre consul, et lui expédier les paquets à son adresse. Un fort coup de vent de sud est, bien autre pour la durée et la violence de ce que nous avions essuyé à Maldonado, nous retint quatre jours, en butte à une grosse mer qui ne nous permettait d'aucune manière d'y tenir une embarcation. Dans la journée du 28 la brise soufflait encore de la même partie, mais devenue maniable, il fut possible d'envoyer à terre. Le commandant avec une partie de l'état major fit des visites, et le soir nous sûmes qu'à Montévidéo nous avions de grandes chances d'amusement si le temps venait à s'embellir.

Octobre 1834 - Jusqu'au 9 octobre je n'ai pu quitter le bord que deux fois, encore n'ai je passé que quelques instants à parcourir les rues de la ville. Des coups de vent du sud est puis du sud ouest, se sont constamment succédé, nous interdisant toute communication avec la terre, car je n'appelle pas communiquer, faire près d'une lieue dans un canot par une embellie qui force cependant de prendre du ris aux voiles, et qui laisse encore la mer assez grosse pour que le trajet ne puisse s'achever sans que l'on ne soit mouillé jusque aux os. Il faut alors qu'un service pressé oblige à s'absenter du bord, et pour moi je goûte fort peu le plaisir de la promenade, lorsque je ne suis pas assuré de mon retour quand je me présente au quai pour m'embarquer. J'ai toutefois suffisamment parcouru Montévidéo pour en avoir une idée exacte.

La ville de Montévidéo

Cette ville bâtie sur une pointe, a toutes ses rues perpendiculaires entre elles. Celles ci ont environ dix mètres de large, y compris deux trottoirs en dalles réservés aux piétons, car le milieu n'est praticable que pour les chevaux et les voitures. Ces rues qui se coupent à angle droit, fournissent des îlots de maisons qui sont tous égaux, et qui peuvent avoir 100 mètres de côté, de sorte que la plus grande régularité est observée dans le plan de la ville. Les maisons généralement très basses, sont souvent séparées par des murs en briques qui les isolent, ou par des côtés ruinés qui laissent entre elles d'assez grands intervalles. Cependant dans plusieurs rues elles se suivent sans interruption, et on en rencontre même quelques unes d'assez belle apparence, mais à un étage au plus. Toutes sont sans toit et à plateforme, qui permettent dans les belles soirées d'été de se rassembler au frais sur une espèce de belvédère d'où l'on a d'un côté la vue sur la rade, sur l'autre sur les plaines immenses qui s'étendent dans la campagne.

A peu près au centre de la ville qui est la partie la plus élevée, se situe la cathédrale, édifice entièrement construit en briques, avec deux tours élevées sur l'avant, et une haute coupole qui couronne le chœur. L'intérieur d'une architecture moderne, est orné avec assez de goût : j'y ai remarqué seulement en face de quelques tableaux, et pour les remplacer d'ailleurs, de grandes glaces qui siéraient beaucoup mieux à un boudoir qu'au saint lieu.. Vis à vis de l'église se trouve une espèce de palais, qui contient les registres de l'état civil, la salle du Sénat et la prison.

Autour de la place on dressait des échafauds, où doit se placer le public aux jeux et courses de chevaux que vont amener la fête de l'affranchissement et de l'adoption de la constitution (16). Ces fêtes sont revêtues d'un éclat d'autant plus grand, qu'elles ne sont célébrées que tous les quatre ans. Elles commencent dit on le 12 de ce mois et doivent durer quatre jours.

A Montévidéo on est bien loin de rencontrer le mouvement commercial qui règne à Rio, où se trouve en quelque sorte l'entrepôt de tout le commerce de l'Amérique du sud. L'herbe croîtrait ici dans la rue si d'énormes tas de boue que l'on y voit à chaque pas, n'étaient constamment rassemblés par les chevaux qui traversent la ville en tous les sens, car il est peu d'individus qui marchent dans ce pays, et j'ai vu à la lettre de braves gens monter à cheval pour se rendre d'une maison à la boutique d'en face. Les chevaux du reste que l'on rencontre

partout ici, sont extraordinairement paisibles. Un cavalier entrant quelque part pour y passer quelques heures, une demi journée même, laisse sa monture la bride sur le cou à la porte, ne s'en occupe pas plus que si il n'avait jamais existé, et lorsque il sort, il le monte à la même place, sans que celui ci ait bougé d'un seul pas.

Course à cheval dans l'intérieur

Le 10 octobre pour prendre une idée des plaines qui entourent Montévidéo, nous sortîmes faire un tour de la campagne avec Monsieur Pieto dont nous avions fait la connaissance, nous prêtant des chevaux et nous accompagnant jusque à environ trois lieues de la ville, où nous nous arrêtâmes pour dîner. Cette partie n'eut d'autre agrément que d'être fort peu fatigante. J'ai cédé au plaisir de la cavalcade, car pendant toute la route la vue ne repose que sur des plaines de verdure, où l'on distingue de temps en temps quelques maisons isolées, comme des bâtiments sur la mer. D'un autre côté nous avions l'avantage de franchir avec rapidité des espaces considérables sans le moindre ennui, car les chevaux sont habitués à prendre le galop dès qu'ils sont montés, et nous faisaient rencontrer promptement les petites diversions qui pouvaient se présenter sur le chemin.

Tout l'intérieur du pays nous disait Monsieur Piéto, qui l'habite depuis trois ans, est absolument comme ce que vous pouvez voir maintenant, si ce n'est que les habitations sont peut être plus rares à quelques lieues d'ici, aussi les voyages que j'y fait souvent n'ont ils pas le moindre intérêt sous le rapport de la variété. Je parcours parfois 60 à 80 lieues sans apercevoir autre chose que ce que vous avez sous les yeux, et au point où nous nous arrêterons, je vous donnerai si je puis, des repas que je fais souvent au milieu de la plaine avec quelques paysans ou les voyageurs que je rencontre. Dans les environs de la ville, les routes sont à demi tracées par les charrettes, les troupeaux qui s'y rendent pour la consommation, et les habitants qui viennent pour leurs affaires, mais plus loin le meilleur chemin est le plus direct, et si l'on n'avait quelques côtes pour points de repère, on serait obligé souvent de se servir d'une boussole comme en pleine mer.

Les Gaoutchos

On ne trouve nulle part un relais ou une auberge, toutefois il n'est pas rare que les paysans ou « gaoutchos », ainsi que les propriétaires des estancias éloignées, fassent des 60 lieues, et quelquefois beaucoup plus, avec autant de célérité que nos diligences les mieux servies en France. Pour cela ils prennent quinze ou vingt chevaux suivant la distance qu'ils ont à parcourir, et en montant un, poussent le reste du troupeau devant eux, font prendre le galop à toute la bande, et quand ils jugent leur monture fatiguée, ils en changent en passant la selle et la bride à un autre cheval. Si dans la nuit le voyageur a besoin de repos, il a son lit tout prêt : il se compose de deux couvertures placées sous la selle ; il en étend une par terre, s'enveloppe de l'autre et de son manteau ou poncho, puis, le harnais lui servant d'oreiller, il dort à la belle étoile jusqu'à ce que remis de sa fatigue, il reprenne sa route. Pendant ce temps les chevaux paissent autour de lui, accoutumés qu'ils sont à ne jamais s'écarter d'une jument qui est une partie essentielle de la bande, et que l'on attache à un piquet près de là.

Si la route est longue, et que le gaoutche ait besoin de chevaux plus frais pour son retour, il en laisse un tiers à chaque tiers de chemin, et quand il passe de nouveau il retrouve des montures fraîches pour continuer avec plus de célérité. Telle est la manière dont on voyage dans tout l'immense pays qui borné au nord par le Brésil, s'étend jusqu'aux Andes ou la Cordillère à l'ouest, et comprend au sud toute la Patagonie.

Le cheval est absolument libre dès qu'on lui a ôté la bride, aussi son éducation assez pénible consiste d'abord à lui faire contracter l'habitude de se laisse monter, puis de ne pas s'écarter de la jument avec laquelle il a été élevé, enfin de revenir la trouver si on l'en a éloigné. Ces animaux ne se volent dans le pays, à moins que ce ne soit pour la selle qu'ils portent accidentellement : ils seraient trop communs, et les voleurs en seraient pour leurs frais, car à peine auraient ils laissé le cheval libre, qu'il partirait comme un trait pour regagner ses pénates.

Arrivés à une espèce d'auberge ou de bouchon, le dernier peut être que l'on rencontre à partir de Montévidéo, nous mîmes pied à terre pour préparer et prendre l'assado, le repas du gaoutcho. C'était une grande pièce de bœuf que nous prîmes au cabaret, et qu'après avoir traversé d'une broche en fer, nous plantâmes en terre à proximité d'un feu que nous allumâmes dans la plaine. Au bout d'une heure il fut parfaitement rôti, la branche fut plantée verticalement, puis assis sur des têtes de bœuf que l'on trouve partout et qui servent de sièges, nous commençâmes notre singulier repas, au loin dans la campagne. Le pain et le vin sont presque inconnus de sorte qu'un peu de sel, provision indispensable, et l'eau du ruisseau voisin complètent le dîner du gaoutche. Pour nous qui nous trouvant près d'une auberge, ne tenions pas précisément à cette simplicité que la nécessité commande, nous y prîmes du pain, de l'excellent beurre, et nous arrosâmes notre assado ou rossbeff, de quelques bouteilles de vin de Bordeaux qui furent loin de lui nuire, de sorte que soit bon appétit, soit qualité de la viande, je trouvai le dîner excellent, et surtout le lieu, la manière de le préparer puis de le manger, fort originale. Nous n'avions d'autres instruments que nos couteaux, pour aider ceux que la nature a donné à tout le monde.

Après cette équipée fort drôle, nous montâmes à cheval, nous piquions des deux et dans une heure nous fûmes en ville.

Le 12 la fête de la liberté commença à Montévidéo. Le canon tira une partie de la journée, et vers trois heures les danses et les courses allaient avoir lieu sur la place. Une foule de dames s'y étaient déjà rendue lorsque un violent orage vint déranger ces brillants préparatifs, en forçant chacun à se retirer chez soi.

Diner chez le consul de France – appercu sur la république de la Plata

Je dînai ce soir là chez monsieur de Baradère, consul de France. C'est un homme de 35 ans au plus, fort instruit, d'une figure gracieuse, d'une conversation agréable, d'une politesse distinguée, et dont l'accueil est on ne peut plus cordial. Pendant le dîner on parla beaucoup de la république d'Argentine, dont la capitale est Buenos Ayres, et de L'Uruguay qui a pour chef lieu Montévidéo. Celle ci s'intitule plus volontiers la bande orientale. On s'étendit sur les révolutions presque continuelles qui les minent et arrêtent les progrès de l'exploitation de leurs richesses, sur les changements de gouvernement qui ont lieu plusieurs fois par an, souvent même par mois, enfin on s'occupa des propriétés du nom des habitants, de la population intérieure du pays. Toute sa richesse consiste en troupeaux de chevaux de moutons qui fourmillent, les seuls produits qu'on exporte en échange des produits manufacturés de l'Europe.

Le territoire est généralement divisé en parties d'une lieue et demie carrées de terrain, au milieu duquel se trouvent deux ou trois mauvaises maisons, couvertes le plus ordinairement de chaume, demeures du paysan ou gaoutcho, attaché à la garde des troupeaux. Cette propriété constitue ce qu'on appelle une estancia, et il est tel ou tel propriétaire qui possède 6, 8, 10 ou même jusqu'à 20 de ces estancias. Les fortunes sont considérables, et je ne puis en donner une

idée plus juste qu'en copiant une note que nous a communiquée Monsieur Baradère, et qui donne la moyenne à peu près de la valeur et du produit de cette sorte d'exploitation territoriale dans les environs de Buenos Ayres.

Note sur l'éducation des troupeaux à Buenos Ayres et dans les autres provinces du Rio de la Plata

L'éducation des troupeaux constitue la principale, et presque la seule, occupation des habitants de la province du Rio de la Plata. La dépouille des animaux donne les seuls objets d'exportation qu'offre le pays au commerce européen. Le nombre de peaux de bœufs qui s'exporte annuellement de Buenos Ayras excède le million.

Les établissements où s'élèvent les troupeaux portent le nom d'estancias. On y élève des bœufs, des chevaux et des moutons, mais les chevaux ne sont destinés qu'au service de l'établissement, les moutons, dont la valeur est presque nulle, à la nourriture des ouvriers ; les bœufs forment la branche principale, la seule digne d'attention.

Le bas prix de vastes étendues de terrain, rendant cette entreprise très facile, le peu de frais qu'elle occasionne, le petite nombre de bras qu'elle exige, et les énormes bénéfices qu'elle présente, font que presque tous les habitants se livrent à cette spéculation de préférence à toute autre, elle est pour eux une source facile et inépuisable de richesse, aussi les estancias couvrent elles la plus grande partie de ces immenses contrées. Celui de ces établissements qui ne compte que deux ou trois mille têtes de bétail est réputé très médiocre, et il en est sur lesquelles paissent cinquante mille animaux.

L'éducation des troupeaux est abandonnée à la nature, et ils paissent toute l'année aux champs où ils errent en liberté. On les réunit seulement de temps à autre dans une enceinte formée de pieux ou de fossés afin qu'ils ne deviennent pas entièrement sauvages et qu'ils ne s'éloignent pas des limites de l'établissement.

L'habitation se compose de deux ou trois chaumières construites grossièrement et à peu de frais. Huit ou dix pasteurs s'associent pour une estancia qui ne dispose pas de 10 mille têtes, et quelque considérable que soit celle ci, il n'y a jamais plus d'une douzaine d'hommes employés. Leur nourriture se compose uniquement de viande de bœuf et de mouton bouillie et rôtie. Ils ne connaissent ni l'usage du pain, ni celui d'aucun autre espèce d'aliment. Ils passent leur vie à cheval, et couchent sur une peau étendue sur le sol. Le mobilier d'une estancia se réduit presque à rien, et l'on voit que cette spéculation offre le grand avantage de ne point absorber des sommes considérables en valeurs mortes, et de rendre productifs tous les capitaux que l'on y emploie.

Tous les ans les veaux sevrés sont marqués avec un fer chaud, et l'on coupe les taureaux qui ont dépassé ou atteint l'âge d'un an. On vend aussi chaque année les boeufs qui ont atteint l'âge de deux ou trois ans. Ils sont conduits sur le marché de la capitale où ils sont vendus soit pour la consommation des boucheries, soit pour des immenses établissements de salaison où l'on prépare la viande salée que l'on expédie au Brésil ou à La Havane.

On ne vend les femelles que lorsque l'on veut réaliser. C'est un résultat d'expérience qu'un troupeau augmente chaque année d'un tiers, déduction faite des bœufs en âge d'être vendus, et des pertes occasionnées par les maladies ou autres accidents. Ainsi le troupeau se trouve presque doublé à la fin de la troisième année, et a presque triplé à la fin de la sixième. En outre il a donné pour revenu un nombre de boeufs qui dès la première année est égal à un sixième du troupeau, de sorte que le revenu pour la sixième année est égal à plus de la moitié des animaux achetés au commencement de l'opération.

Achat et accroissement des troupeaux

Les troupeaux s'achètent par parties soit aux choix, soit sans distinction d'âge ni de sexe. Cette dernière manière d'acquérir est la plus avantageuse. Un troupeau ainsi acheté se compose d'un tiers de vaches de portées, d'un tiers de veaux à la mamelle, et d'un tiers d'animaux mâles et femelles de l'âge d'un ou deux ans. Les vendeurs ne livrent jamais de bœufs ayant atteint l'âge de deux ans, parce que ils se vendent à part, à un prix beaucoup plus élevé.

Les vaches portent tous les ans, les génisses engendrent à un an, et à deux ans elles ont déjà leur veau. D'après ces données en désignant par A le nombre d'animaux existant au commencement de l'opération, le tableau suivant indique année par année l'accroissement du troupeau, et le nombre de bœufs en état d'être vendus.

Époques	Répartition					nombre total d'animaux non compris les bœufs	Bœufs à vendre
	Vaches de portée	animaux de 1 à 2 ans		Veaux à la mamelle			
		mâles	femelles	mâles	femelles		
Commt de l'opération	$\frac{1}{3}$ A	$\frac{1}{6}$ A	$\frac{1}{6}$ A	$\frac{1}{6}$ A	$\frac{1}{6}$ A	A	0
fin de la 1re année	$\frac{1}{2}$ A	$\frac{1}{6}$ A	$\frac{1}{6}$ A	$\frac{1}{4}$ A	$\frac{1}{4}$ A	A + $\frac{1}{3}$ A	$\frac{1}{6}$ A
id 2e id	$\frac{2}{3}$ A	$\frac{1}{4}$ A	$\frac{1}{4}$ A	$\frac{11}{36}$ A	$\frac{11}{36}$ A	A + $\frac{7}{9}$ A	$\frac{1}{6}$ A
id 3e id	$\frac{11}{12}$ A	$\frac{11}{36}$ A	$\frac{11}{36}$ A	$\frac{91}{216}$ A	$\frac{91}{216}$ A	2A + $\frac{10}{27}$ A	$\frac{1}{4}$ A
id 4e id	A + $\frac{2}{9}$ A	$\frac{91}{216}$ A	$\frac{91}{216}$ A	$\frac{355}{648}$ A	$\frac{355}{648}$ A	3A + $\frac{13}{81}$ A	$\frac{11}{36}$ A plus d'½
id 5e id	A + $\frac{139}{216}$ A	$\frac{355}{648}$ A	$\frac{355}{648}$ A	$\frac{2867}{3888}$ A	$\frac{2867}{3888}$ A	4A + $\frac{52}{243}$ A	$\frac{91}{216}$ A
id 6e id	A + a	a	a	a	a	5A + $\frac{491}{729}$ A	$\frac{355}{648}$ A plus d'½

Observations :

1° : au passage d'une année à l'autre les vaches de portée de la 1ère colonne et les femelles de la 2ème viennent s'additionner à la colonne vaches de portée de l'année suivante. Les mâles de la 2ème colonne dont nous venons de faire sortir les femelles, figurent aussi pour l'année suivante à la colonne bœufs à vendre. Les animaux mâles et femelles de la 3ème colonne, passent dans la seconde, et la 3ème de cette nouvelle année provient de toutes les vaches de portée de l'année expirée, et lui est égale en nombre, les vaches comme nous l'avons dit mettant bas chaque année.

2° : les taureaux se trouvent compris dans les animaux des 2ème colonne ; on les châtre lorsqu'ils ont dépassé un an, ils se trouvent remplacés par ceux qui les approchent en âge, qui subissent à leur tour la castration.

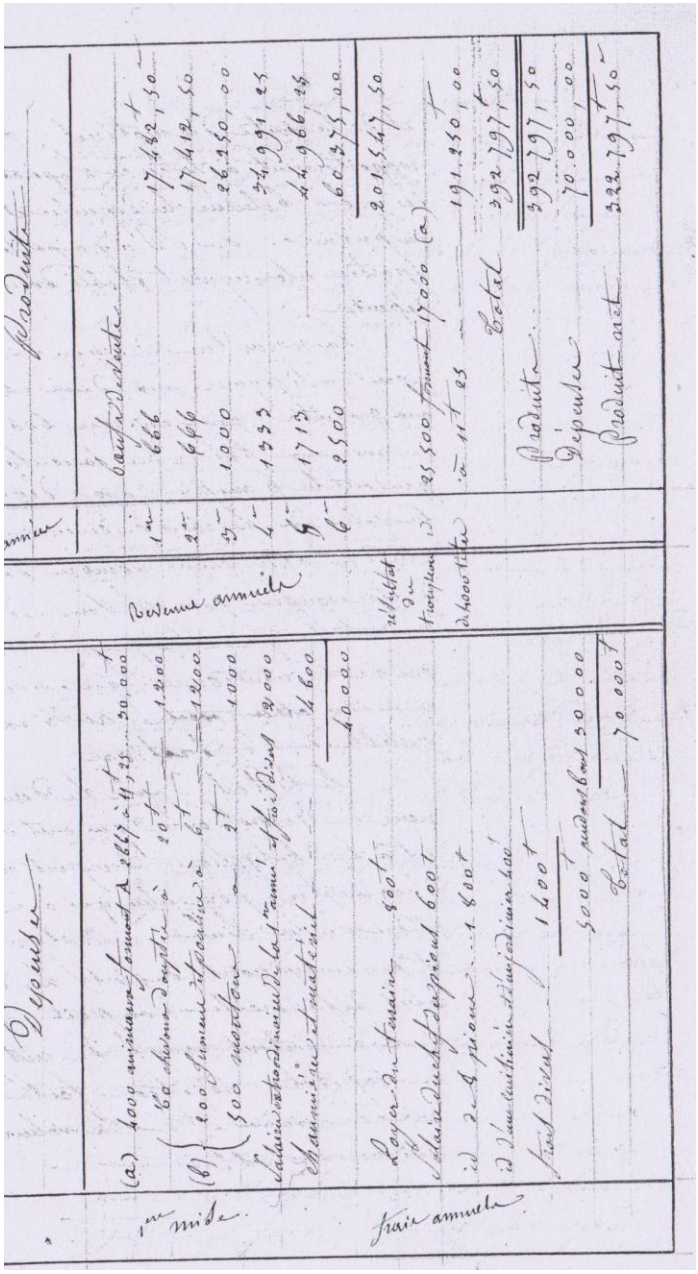
Le tableau suivant indique la mise de hors de fonds pour l'acquisition des animaux formant une estancia, et leur entretien pendant 6 ans. Il donne aussi les résultats obtenus au bout de ces six années, une grande partie du capital comme il est facile de le voir étant productive.

Observations :

(a) : Les veaux non sevrés n'entrent pas en compte, et se donnent par dessus le marché. Ainsi selon leur proportion d'un tiers avec le reste du bétail en payant un troupeau de 2667 animaux on en achète réellement 4000. Pour la même raison les 25500 animaux sur pied à la fin de l'opération ne sont compris que pour 17000 têtes.

(b) : on ne tient pas compte dans ce chapitre du produit des chevaux et des moutons, et de la vente du matériel. La somme qu'ils rapporteraient ici est négligée pour balancer les dépenses et les pertes imprévues, ou s'il n'y a pas lieu elle serait répartie selon ce qui est établi dans le tableau des dépenses.

Résultats pour une estancia de 4000 animaux pendant 6 ans



Dépenses		Produits	
1re mise	(a) 4000 animaux formant 2667 à 11,25 ... 30.000 f	Revenu annuel	Ventes annuelles
	60 chevaux d'occasion à 20 f ... 1.200	1re	666 ... 17.482,50 f
	(b) 200 juments reproductrices à 6 f ... 1.200	2e	666 ... 17.482,50
	500 moutons à 2 f ... 1000	3e	1.000 ... 26.250,00
	Valeur approximative de la 1re année d'après Dieul ... 2000	4e	1333 ... 34.991,25
	Mobilier et matériel ... 4600	5e	1713 ... 44.966,25
	40.000	6e	2500 ... 60.375,00
Frais annuels	Loyer du terrain ... 800 f	Résultat du troupeau	25.500 formant 17.000 (a) ... 201.547,50
	Salaire du chef d'exploitation ... 600 f		à 11 f 25 ... 191.250,00
	2 à 4 peons ... 1.800 f	24000 têtes	
	2 Mecaniciens et charretiers à 400		Total ... 392.797,50
	Total Dieul ... 1400 f		Produits ... 392.797,50
	5000 mudanzas ... 50.000		Dépenses ... 70.000,00
	Total ... 70.000 f		Produit net ... 322.797,50

La nourriture des gens de l'estancia devrait aussi figurer aux deux chapitres : aux produits pour environ 600 livres provenant des animaux tués pour la consommation pendant les 6 années ; aux dépenses pour la valeur de la chair de ces animaux, et celles d'un assez grand nombre de peaux destinées à être coupées pour le service de l'estancia. Ces articles pouvant à peu près se balancer, on ne les mentionne que pour donner une idée aussi exacte que possible de l'opération

Le bétail d'après les derniers prix courants reçus de Buenos Ayres qui ont servi de base, est à très bas prix. Il ne peut manquer d'augmenter pour celui qui a à se rendre sur les lieux.

Malgré cela et en imaginant les choses les plus désagréables, on peut compter sur un intérêt annuel de cent pour cent du capital, addition faite des six ans de revenu et de la valeur des animaux restant.

Les changements de gouvernements en Uruguay

D'après cette note les propriétaires des estancias jouiraient en 8 ou 10 ans de fortunes considérables, et c'est le résultat qu'ont obtenu quelques uns. La république de Buenos Ayres et de l'Uruguay seraient aussi bientôt parvenues à un point de prospérité que n'atteint aucune nation qu'après une longue suite d'années. Cependant ils ne faut pas se dissimuler que tout ce pays en veine de spéculation, soit à l'abri de toute vicissitude. D'abord sous le rapport du gouvernement à la merci du premier individu qui ait su prendre de l'ascendant sur une foule de gaoutchos et de gens sans aveu , aux yeux desquels le premier mérite est d'être le meilleur cavalier, choisissant une époque favorable ce chef les rassemble, fond à leur tête sur la capitale, et avec le mot de liberté qu'il ne connaît, et de droits de l'homme qu'il foule aux pieds, il s'empare de l'autorité et dilapide les deniers de l'état.

La chose la plus extraordinaire est que la capitale, quand bien même elle aurait des troupes à lui opposer, n'en serait pas moins à sa disposition, car au moyen de ses cavaliers qu'il paie par ses brigandages, et dont la nourriture ne lui coûte rien, il a bientôt bloqué la ville en arrêtant toutes les communications avec l'intérieur. Une de ses premières opérations est aussi d'enlever les troupeaux de ceux qui lui sont opposés, et qui se trouvant ruinés par ce seul fait, lui cèdent presque toujours la place pour se ménager plus tard les moyens de se relever du naufrage.

Dans les chambres de Montévidéo il n'est pas un député qui ne gémisse de la dilapidation des fonds publics, et cependant il n'en est pas un qui se sente assez d'énergie pour combattre ces actions, et demander des comptes à ceux qui administrent le Trèsor, persuadés qu'ils sont tous que leur estancia sera bientôt dévastée, et leur fortune perdue sans retour.

D'un autre côté il faut être façonné de bonne heure à ce genre de spéculation si lucrative dont nous avons parlé. Il est nécessaire d'assurer la surveillance la plus active de ces peones mentionnés dans la note, qui s'apercevant du faux coup d'œil de leur maître lorsqu'il voit rentrer ses troupeaux, ne se font pas le moindre scrupule de lui en soustraire quelque partie.

Les maladies ordinaires rentrent dans les calculs de l'exposé précédent, mais il ne dit rien de ces années de sécheresse pendant lesquelles les animaux périssent de la soif par milliers. Il ne parle pas des invasions qui font aller souvent sur les frontières des partisans qui se rassemblent dans les pays limitrophes.

Ces contrées si riches en bestiaux sont si pauvres en hommes, ceux ci se trouvent tellement dispersés, et l'homme toujours à cheval se transporte avec tant de rapidité d'un lieu à un autre qu'il est impossible d'y organiser un système de défense ou même d'administration régulière, aussi les mœurs à l'intérieur sont elles patriarcales. Le père de famille dirige sa maison d'après la loi naturelle, du moins s'en écarte bien peu. L'hospitalité se donne largement à quiconque se présente, et cela peut être sans aller de réserve, car peu d'abus se maintiennent au moyen de cette ressource parmi des hommes qui n'ont conservé que les vices de la civilisation, et qui, parcourant le pays en vagabond, sont toujours assurés d'une réception hospitalière, n'importe où ils la réclament.

De toutes ces considérations je crois pouvoir considérer que si les bords de la Plata, des fortunes énormes peuvent s'acquérir, non toutefois sans peine, ils sont aussi bien plus sujets que partout ailleurs à être en un instant à peu près anéanties. Cependant des années de

tranquillité, et les villes de Buenos Ayres et Montévidéo seraient les plus florissantes du monde, mais l'anarchie est permanente dans ces contrées sans qu'il soit peut être possible de l'anéantir avant que la population ne devienne plus nombreuse.

Avanie faite à l'état-major de la corvette lors d'un Te Deum

Le 19 les fêtes de la liberté, suspendues le 12 à cause du mauvais temps, recommencent.

Sur une invitation du gouvernement, le commandant et une partie de l'état major se rendent à terre pour participer à un Te Deum, qui doit se chanter à la cathédrale avec toute la pompe imaginable. Le soir tous ces messieurs rentrent à bord, vexés au dernier point. Arrivés un peu après le départ du cortège du lieu de la réunion, ils le rencontrent en chemin, mais l'aide de camp maître des cérémonies, après avoir placé le commandant, les laisse sans leur attribuer aucune place, et les fait même sortir du rang où ils veulent s'établir près du pacha. Ils prennent alors le bon parti d'aller mettre bas la grande tenue, et de se rendre en bourgeois voir la cérémonie.

A l'église le commandant même se trouve ne plus avoir de poste désigné, on lui montre à la fin un fauteuil presque isolé du cortège. C'est alors qu'il s'aperçoit qu'il n'a plus son état major. Il s'en plaint vivement à tout le monde, et le lendemain une belle lettre où il manifeste toute son indignation pour la conduite qu'on a tenu à l'égard d'un groupe d'officiers français, est adressée au consul, pour être présentée par lui aux autorités.

Le plaisant de l'affaire c'est que cette lettre où il met ses officiers en première ligne, nous est envoyée officiellement par lui, afin que nous puissions juger de tout l'intérêt qu'il nous porte, et de la manière dont il sait relever un espèce d'affront. Malheureusement toutes ces démarches firent fort peu d'effet sur nos cœurs endurcis, car c'était nous qui avions senti les premiers l'avanie : une fois placé dans le cortège, il ne s'était pas plus occupé de nous que s'il nous avait tous laissé à bord, et ce n'est en quelque sorte que quand il se vit mis à l'écart dans l'église, qu'il s'aperçut que ce n'était pas seulement sur nous que retombait le manque d'égards. Aussi sa lettre que nous trouvâmes fort amusante, fut elle épiloguée de main de maître.

Toutefois les autorités en tinrent compte, et dès que Monsieur Barrère leur en eut donné connaissance, ils vinrent eux mêmes s'excuser d'une maladresse qui ne cachait aucune intention malveillante. La faute fut rejetée sur le maître des cérémonies, de sorte qu'en somme la réparation fut complète et acceptée. L'affaire en resta là et nous restâmes les meilleurs amis du monde.

Le jour suivant, des courses, des manœuvres et des exercices de chevaux eurent lieu dans l'espèce de cirque construit sur la place. La plus jolie réunion de femmes y assistait, tant sur les estrades qu'aux balcons et jusque sur les toits plats des maisons. Des arcs de triomphe se rencontraient à chaque coin de rue. Toute la population était sur pied aussitôt après la chaleur du jour, de sorte que Montévidéo sortant de sa monotonie habituelle, paraissait une ville élégante, et mouvante comme une de nos capitales européennes. Le soir les illuminations, les spectacles, les bals, complétèrent les divertissements de la journée.

Bal remplacé par des manœuvres de grelins

Le 23 il y avait grand bal au gouvernement. Nous nous disposions à nous rendre à l'invitation qui nous avait été faite, lorsque vers midi le commandant vint à bord donner l'ordre de désaffourcher sur le champ, pour changer de mouillage et nous rapprocher de la

ville. A 3 heures nous étions sous voiles, mais soit que les positions de route fussent mal prises, soit plutôt que notre pacha, qui quoiqu'il en dise à la vue un peu affaiblie, se trompa de direction. Nous fûmes bientôt échoués à une distance du débarcadère bien plus grande qu'auparavant. Il nous fallut alors employer force grelins et ancres à jet pour nous tirer de ce bas fond où nous étions enfoncés avec trois ou quatre nœuds d'air. On travailla jusqu'à la nuit sans obtenir d'autre résultat qu'un demi évitage de la corvette, de sorte qu'il ne fut plus possible de songer au bal.

Le lendemain toutefois vers deux heures nous étions affourchés à environ trois encablures* du lieu de notre échouage. Les fonds n'ont pas ici le moindre danger car la sonde à l'eau nous donne partout de 8 à 9 pieds de vase molle où nous nous trouvons, il nous reste à peine un pied d'eau sous la quille, et la mer n'est pas aussi basse qu'elle le devient souvent.

25 octobre - je suis furieux contre le Bobinec. Quatre bâtiments de guerre sont arrivés de Rio depuis que nous sommes stationnés ici, et je n'ai pas reçu une lettre. Je conçois qu'il a pu ne rien m'arriver de France depuis notre départ, mais lui au moins aurait du m'écrire, me dire ce qu'il a reçu comme nouvelles de Vannes, ou s'il lui en est parvenu m'en donner connaissance. Aussi je lui ai expédié par le paquebot anglais une épître de reproches, la plus froide qu'il m'a été possible d'imaginer, qu'il la prenne comme bon lui semblera, je suis contrarié au delà de toute expression.

Bal à bord

Le 30 octobre le commandant donne à bord un fort beau bal aux dames de Montévidéo. Depuis deux jours on travaille à disposer la salle sur le pont et dans la batterie à dresser une table de 60 couverts. Les caronades* de l'arrière des gaillards ont été enlevés, des canapés longent les deux bords depuis le grand mât jusqu'à la dunette. Un espèce d'amphithéâtre a été établi pour les messieurs, et entre les dromes* on a construit un petit salon où les dames pourront déposer leurs manteaux, et réparer les déboires de leur toilette. Des guirlandes de fleurs pendent de tout côté sur les pavillons qui s'appellent les tentes, des bouquets sont disposés partout pour être présentés aux belles ; enfin le dîner s'apprête.

A 10 heures les embarcations reviennent de terre chargées d'une foule de jolies femmes composant la bonne société de Montévidéo, et vers midi sur 50 dames, nous avions au moins 40 demoiselles. Le bal fut charmant et très animé jusqu'à trois heures ; on descendit alors dîner dans la batterie, qui présenta instantanément le coup d'œil d'une fort belle galerie, d'un côté on lui avait conservé l'aspect tout à fait militaire, les canons, leur armement tout était à son poste, tandis que de l'autre, ornée de pavillons et de faisceaux d'armes, elle se trouvait en outre garnie d'une cinquantaine de minois charmants autour d'une table parfaitement servie.

Les cavaliers promenèrent ou servirent les dames jusque vers quatre heures, où ils les remplacèrent. Le repas fini, on dansa encore quelque temps, et le bal se fut peut être prolongé si un petit vent d'est qui s'éleva presque instantanément n'eut jeté une terreur panique parmi toutes les mamans. Une d'elles levée, toutes voulurent partir, de sorte que dès 7 heures nous n'avions plus personne à bord. La journée fut charmante.

Désertion de 5 hommes

Novemvre 1834 - Le 2 novembre il nous arriva un événement très fâcheux. Hier le consul anglais donnait un bal ; je restais seul à bord avec Piechat. Le service de nuit était réglé comme d'ordinaire, lorsque sur les 11 heures cinq hommes nous enlèvent le grand canot et

désertent. Dès que j'eus connaissance de l'absence de cette embarcation, je fis faire l'appel de l'équipage, et l'expédiai à sa recherche, mais la nuit était très sombre. Les déserteurs avaient choisi l'instant où l'officier de quart venait de descendre. Ils avaient pris eux mêmes la faction avant de s'évader, de sorte qu'il était presque impossible de savoir vers quel point ils s'étaient dirigés. Au bout de deux heures l'embarcation que j'avais envoyée à la recherche du grand canot revint sans avoir pu le rencontrer.

Je fus toute la nuit dans la plus vive inquiétude, cependant au jour on reconnut le canot à la plage sous le Cerro. Les hommes ne m'inquiétaient plus beaucoup, la chose principale était retrouvée. Dès que le commandant sut le lendemain ce qui était arrivé, il ne se posséda plus. On aurait dit que son honneur se trouvait compromis par cette désertion. Il menaça d'enquête sévère, mit Piéchat aux arrêts forcés, s'en prit au lieutenant qui était à terre, aux élèves, aux maîtres, et presque jusqu'aux hommes de quart.

Cet orage tumultueux s'apaisa enfin, et n'eut d'autre effet que de nous amuser quelque temps en voyant l'importance que l'on donnait à un incident malheureux, j'en conviens, mais qui peut arriver à tout le monde.

Le 4 à 7 heures le commandant part pour Buenos Ayres, où il doit passer plusieurs jours.

Le 4 je reçois par la corvette américaine l'Ontario une lettre de Bobinec, dans laquelle il me parle de paquets qui ont du me parvenir, et dont je n'ai aucune connaissance. Cela me rapproprie un peu avec lui, mais me jette dans une grande inquiétude car il me fait mention du choléra à Vannes (17), de l'idée duquel il faut dit il se distraire. Il me demande même à ce sujet divers renseignements que je n'ai pas reçu. Il m'est impossible de deviner ce qu'on pu devenir mes lettres. Je lui écris ainsi qu'à Vannes par deux bâtiments qui doivent partir sous peu. J'apprends par sa lettre le départ de *l'Hermione* pour Boya, et le prolongement bien probable de notre séjour ici.

Le 9 novembre 7 matelots d'une corvette brésilienne mouillée près de nous, enlèvent en plein jour une embarcation et désertent aussi au mont Cerra. On leur tire plusieurs coups de canon sans pouvoir les atteindre. Les désertions sont d'autant plus fréquentes ici que les hommes qui s'en rendent coupables sont sûrs d'un refuge chez les habitants, et que l'impunité leur est assurée du moins tant qu'ils resteront dans le pays.

Le 14 une corvette américaine arrivant de Rio nous dit avoir laissé sur la rade un bâtiment de guerre français autre que l'amiral, dont elle ne peut nous donner le nom. Je fais dans la journée une partie de campagne fort agréable à deux lieues environ de Montévidéo.

24 novembre - Depuis plus de huit jours je n'ai pas mis pied à terre. Le temps n'a pas toujours été beau, et rien ne m'attire assez à Montévidéo pour que je m'expose à être mouillé pendant le trajet, ou ne pas revenir à bord lorsque je le désirerai.

Crise de dessin

D'un autre côté, ayant terminé une expédition du côté du cap Horn et de la Terre de Feu prises par la corvette Le *Beagle*, long et ennuyeux travail que j'entrepris il y a quelques mois, sans trop apprécier ce qu'il devait me coûter de peine, je me suis mis à dessiner quelques vues plus pittoresques que j'avais recueillies pendant notre séjour à Rio. Puis comme ces goûts du dessin me prennent par boutades, je ne quitterais pas mes pinceaux pendant qu'elles durent pour les plus belles parties de promenade. Cette crise une fois passé, il est probable que je ne toucherai plus un crayon d'un ou deux mois, une autre occupation devient la favorite, pour

faire place quelque temps après aux courses à terre, à la chasse à l'espagnol, à l'anglais, que sais je !

Je suis un être drôlement organisé, je ne continue, je n'achève jamais un travail que par raison. Le caprice, le goût du moment, est presque toujours la règle de ma conduite, quand la raison s'en mêle, elle ne m'a procuré que de l'ennui.

Le 27 le commandant arriva de Buenos Ayres sur la goëlette du pays la *Rale*. Le lieutenant attendait son retour avec la plus grande impatience. Nous commencions à être gênés pour l'eau qui va nous manquer, et il ne pouvait s'en procurer ici qu'à grands frais. Aussi dès le soir même nous fîmes tous les préparatifs d'appareillage.

Le lendemain nous étions sous voiles pour remonter la rivière jusqu'à ce que nous recontrassions l'eau douce potable. A 9 heures nous trouvant dans le nord du banc d'Ortis, à 10 lieues environ de Montévidéo, l'eau de La Plata quoiqu'un peu trouble était très agréable à boire. Nous mouillâmes alors, et trois ou quatre heures après nous avions rempli toutes nos caisses. Le lendemain seulement au point du jour, nous levâmes l'ancre et le soir vers 5 heures, nous nous envasions à peu près à l'endroit d'où nous étions partis la veille. Avec beaucoup de peine à minuit nous fûmes affourchés et à poste pour assez longtemps sans doute.

La marine américane

Décembre 1834 - Le 2 décembre la division américaine, c'est à dire deux corvettes et une goélette sous les ordres du commodore revinrent de Buenos Ayres où elles se trouvaient depuis plus d'un mois. Ces bâtiments s'y étaient rendus pour appuyer les raisons que donnaient les américains dans je ne sais trop quelle contestation entre les deux gouvernements.

L'après midi je fus avec Cintré rendre une visite que nous devions aux officiers de la corvette *l'Eric*. C'est un gros bâtiment portant 22 caroudes de 42 que j'étais très curieux de visiter comme étant de construction récente, et le premier bâtiment de guerre américain à bord duquel je mettais le pied. Son pont excessivement encaissé, et beaucoup plus étroit qu'on ne peut en juger de l'extérieur, est encore raccourci par une dunette qui contient le mat d'artimon, et par un gaillard d'avant qui s'étend jusqu'au mat de misaine*. Ses bastingages ont au moins 8 pieds de haut Nous en avons inspecté avec soin toutes les parties, et je n'ai remarqué nulle part rien que de lourd et de grossier, tant dans la coque que dans le gréement. Pas une installation à prendre, tandis que nous pouvions lui en fournir beaucoup. La propreté même, le pont excepté, paraît des plus négligées. Ce bâtiment comporte 206 hommes d'équipage, tout compris. C'est plus que nous qui avons 32 pièces de canon à servir. Il est vrai qu'il lui faut 10 hommes pour manœuvrer ses lourdes caronades à coulisser, tandis que 4 hommes suffisent aux nôtres, et certes pointage compris, nous tirions deux coups sur un de cette corvette. Le *Natche* et *l'Ontario* paraissent beaucoup mieux tenus, mais c'est dit on à fort peu de choses près la même installation. Ma visite ne m'a point donné une haute idée des bâtiments américains.

Fête de Ste. Barbe

Le 4 nos canonniers célébraient la Sainte Barbe en donnant un dîner de 50 couverts fort bien servi. Toutes ces fêtes commencent à tomber en désuétude à bord des bâtiments français, cependant c'est un jour de plaisir que l'on enlève à des hommes qui, si ils ne se fatiguent pas

beaucoup ici dans la position où nous nous trouvons, du moins doivent s'ennuyer considérablement. Cette fête du reste s'est fort bien passée, un peu bruyante vers la fin, ce qu'il était facile de prévoir. Elle n'a donné lieu à aucun désordre, et c'est peut être plus qu'on ne devait attendre de braves gens qui sont restés 3 ou 4 heures à faire des libations à Sainte Barbe.

Grossièreté des américains et balourdise du commandant

11 décembre - Le commandant est d'une humeur massacrante. Le commodore américain donne bal demain à son bord, et il n'était pas invité. Lui qui il y a trois jours avait à dîner tous les officiers supérieurs de cette nation, lui qui n'a vu qu'eux presque exclusivement pendant son séjour à Buenos Ayres, lui qui à l'arrivée du commodore s'est écarté de l'ordonnance relative au service à bord des bâtiments français, en faisant hisser son pavillon à 9 heures pour imiter en tout les manœuvres de son ami, celui ci donne un bal à son bord et on l'a oublié ! C'est de la dernière malhonnêteté, c'est bien plus que cela, c'est une grossièreté que l'on ne peut qualifier ! Aussi la vengeance éclate, nous avons ordre de ne plus attendre nos amis américains : le pavillon sera arboré demain à l'heure ordinaire. Voilà ce me semble répondre à une impolitesse par une balourdise, mais plus épaisse que celle qui a fait déroger à un ordre établi, pour se rendre agréable au chef d'une division étrangère. Nous sommes à bord très fort sur cet article là , et ce qu'il y a d'excellent, c'est que nous avons la prétention d'un tact extrêmement délicat.

Un mariage espagnol – ce qui les rend peu nombreux

Le 12 j'assistais à la cathédrale à la cérémonie d'un mariage espagnol. Rien dans les usages de bien extraordinaire que le mariage lui même, parce que dans ce pays ils sont excessivement rares. Aussi les rues de Montévidéo et de Buenos Ayres sont elles pavées de demoiselles dont beaucoup passent la trentaine. La raison du peu de propension qu'ont ici les jeunes à contracter un engagement, c'est que pour se marier il faut être ou très riche, ou amoureux fou. Car d'après une coutume presque sans exception, les parents loin de donner une dot à leur fille, ne leur accordent même pas de trousseau de noce. Ce n'est qu'à leur mort que les enfants peuvent prétendre à quelque chose, puisque tous les chefs de famille sont encore dans la vigueur de l'âge, de manière qu'un mari se trouve chargé exclusivement non seulement de la nourriture et de l'entretien souvent fort dispendieux de sa femme, mais de la vêtir en quelque sorte lorsqu'il l'épouse. Aussi se fait il plus de mariages en un an dans la moindre ville de France, que dans toute la république orientale.

Sa population n'augmente pas moins pour cela. D'abord les familles sont très nombreuses, et puis beaucoup d'individus se marient de la main gauche. Toutefois dans la classe où la dépravation n'a pas encore été poussée très loin, les pauvres demoiselles végètent d'une manière étonnante. Il n'est pas rare de voir dans une maison de 50 ou 100 mille livres de rente, cinq ou six demoiselles de 20 à 30 ans qui n'ont pas pu trouver un mari, ce qui les rend sans doute si aimables.

Conjectures sur l'ordre de rentrer à Rio

Le 15 décembre le paquebot anglais arrivant de Rio mouilla sur la rade. Il nous annonça la rentrée de l'amiral dans ce port, et nous apporta l'ordre d'y retourner. Certes nous ne nous attendions pas à celui là. Les paquets de lettres que nous avions prises pour les mers du sud à

notre départ de Rio, la recommandation de Monsieur de la Traite de nous tenir toujours autant que possible au complet de vivres et d'eau, pour être prêts à doubler le cap Horn au premier ordre, tout cela ne nous permettait pas de douter que nous ne quitterions La Plata que pour nous rendre directement à Valparaiso.

Que conjecturer de ce rappel, à bord on s'y perdait. Devions nous ne plus aller dans la mer du sud ? Etions nous exclusivement attachés à la station du Brésil ? Cependant *l'Action* nous attendait avec impatience, la *Favorite* était sans doute arrivée à Rio, la *Victorieuse* en route pour s'y rendre, et aucun bâtiment n'étant encore venu de France, il nous semblait impossible qu'une station aussi importante fut abandonnée de cette manière.

Une longue lettre que je reçus le soir de Bobinec ne nous mit pas plus au courant sur notre destination future ; elle m'apprit seulement que l'amiral avait hésité vingt fois dans un jour avant de nous rappeler, et que si le paquebot avait tardé un jour, il nous aurait peut être expédié de Montévidéo. Il m'annonçait en outre que la *Favorite* était arrivée à Rio, puis repartie pour la France le jour même de l'entrée de *l'Hermione*, sans en être aperçue à cause d'une brume épaisse qui avait longtemps couvert l'horizon lors de leur atterrissage. L'équipage de ce bâtiment était presque entièrement démoralisé ; 51 hommes dont un officier, un élève et un chirurgien avaient péri à la suite d'une épidémie terrible qui les avait frappés à Guayaquil. Presque tout le monde en avait été atteint, et ce furent des indiens qui appareillèrent la corvette pour qu'elle se retire de ce gouffre. Elle se rendit de là à Payta où les progrès de la maladie diminuèrent, et la *Victorieuse* arrivant à son secours lui donna quelques hommes qui lui permirent d'achever son voyage, et de retourner à Rio. Lors de son départ pour Baya et L'Europe , elle avait encore beaucoup de malades.

Les journaux nous apprirent aussi le remplacement prochain de Monsieur La Traite par Monsieur Mathieu du Clairvol, mais Bobinec ne m'en parlait que comme d'une circonstance qui, pouvant avoir lieu prochainement, n'était cependant en aucune manière annoncée comme officielle.

En sommes nous retournons à Rio, mais qui deviendrons nous ? Nous nous plaisons à croire que nous n'irons plus dans la mer du sud.

Le 16 la division américaine appareille ; l'*Ontario* doit se rendre aux îles Malouines (18), les autres vont à Rio.

Le commandant donne l'ordre d'être prêt à mettre sous voiles le samedi 20.

Bal chez le consul sarde

Le 18 j'assiste à un bal charmant chez le consul sarde. Un nombre considérable de jolies femmes s'y trouvaient réunies, un concert instrumental le précéda, puis nous terminâmes par un ambigu splendide, où tout était à perfection. Le cuisinier du consulat est loin d'avoir le talent du nôtre, et ses vivres n'étaient pas de première qualité, mais il est impossible de s'en procurer d'autres à Montévidéo. La soirée fut des plus gaies et fort agréable.

Visites d'adieux

Le 19 je descends à terre faire mes adieux. Nous nous rendîmes d'abord à la maison Godefroy, et nous rencontrâmes plusieurs demoiselles qui y passaient quelques jours à la campagne. Je leur parlai espagnol avec une aisance et une facilité qui m'étonna, en me faisant regretter de ne pouvoir rester plus longtemps dans ce pays pour perfectionner la langue.

Bientôt il ne fut pas difficile de déterminer ces dames à faire un tour de valse. Un piano est ici un meuble presque indispensable à tous les salons, et la danse y est le triomphe des femmes. C'est là que leurs grâces se montrent avec le plus d'agrément, c'est là qu'elles sont vraiment charmantes, car dans la conversation, si quelques unes d'entre elles ne sont pas complètement muettes, du moins avec les étrangers il leur est impossible de sortir des lieux communs, du beau et du mauvais temps, de la partie de campagne projetée ou exécutée, ou bien du dernier bal que donna madame une telle.

Nous dansâmes jusqu'à la nuit, qui nous força à rentrer à Montévidéo. On nous donna des chevaux ; le commissaire, Blanc, et d'autres jeunes gens qui étaient venus nous rejoindre, et nous partîmes au grand galop au nombre de 10 cavaliers.

Je passai la soirée chez les dames Sanchez, je fis plusieurs visites, et le lendemain de très bonne heure, je rentrai à bord pour ne plus le quitter jusqu'à Rio très probablement.

Le 20 d'après l'ordre nous étions prêts à apareiller, mais le commandant ne vint pas à bord, et décida que nous attendrions encore , je ne sais trop pourquoi.

Parade d'adieux à bord

Le 21 grande réunion d'amateurs à bord : nous devons faire l'exercice de feu. Monsieur de Ricaudy l'a promis à toutes ses connaissances de Montévidéo, il y a depuis longtemps engagé beaucoup de monde ; on le presse de tous côtés, et quoique un exercice utile à l'instruction des hommes doive devenir une simple parade, il aura lieu aujourd'hui. C'est peut être pour cela, peut être aussi pour attendre des lettres de Buenos Ayres qu'il a retardé son départ. Nous avons à bord au moins 50 ou 60 étrangers, dont beaucoup sont de nos connaissances. C'est après le déjeuner que doit commencer le spectacle, mais le vent ne se montre pas favorable. Vers 10 heures il se charge dans le sud ouest : un pampéro noir, un pampéro d'été menace. La pluie tombe à torrents, donne un peu de vent, et nos convives assistent d'abord à un exercice de manœuvres, car sans pitié pour les hommes que l'on fait tremper jusqu'aux os, nos mats de perroquet sont dépottés, on garnit au rabettou les guinderesses* des mats de hune, et si le vent n'avait pas subitement molli après le grain, nous mettions tout en bas. Cependant la corvette anglaise mouillée près de nous n'avait pas même dégrée ses perroquets, et plusieurs navires marchands avaient conservé leurs cacatois. Nous étions les seuls à nous être épouvantés du temps. Vers 2 heures le temps s'embellit, et quoique à mon grand contentement l'exercice à feu parut ne pas pouvoir s'exécuter, on fit le branle bas de combat un quart d'heure après. Dans une heure nous tirâmes 170 coups de canon, et environ 1500 coups de fusil. Les divers abordages et les divisions de mousquetterie montèrent du pont, on fit jouer la pompe à incendie, enfin notre parade fut complète.

Nous reçûmes à dîner plusieurs de ces messieurs qui étaient enchantés d'avoir assisté à un tel exercice, mais plusieurs capitaines marchands que nous avions aussi à bord, ne parurent en aucune manière émerveillés de l'aplomb de notre pacha pendant le grain qui l'avait précédé.

Retour à Rio

Le 23 au point du jour nous mettions sous voiles, et nous quittâmes Montevideo par une bonne brise du NE. Rio était bien loin de nous promettre autant d'agrément. La chaleur dans le cœur de l'été où nous allions entrer, devait y être insupportable. Nous savions ne pas rencontrer dans les habitants l'aménité et la prévenance avec lesquelles nous avions été accueillis ici. L'amiral allait encore nous accabler d'ordres, et nous ôter cette liberté dont nous venions de jouir pendant trois mois. Nous regrettions presque tous les espagnols de La Plata.

Pour moi j'eus quitté ce pays avec la plus grande indifférence, mais je ne retournais à Rio qu'avec peine, et presque avec répugnance ; je n'y voyais qu'ennui, dégoût, et je ne sais quoi encore. J'appréhendais presque d'y arriver.

3 Janvier 1835 - A notre manière de naviguer, nos traversées, pour peu que nous soyons contrariés par le vent, deviennent extrêmement longues. Car que la brise nous favorise ou non, dès qu'elle fraîchit nous diminuons de voile au point de ne faire presque plus de route. Si l'on joint à cela la saleté de la carène du navire qui entrave la marche, nous devons mettre 15 jours pour achever notre voyage, qu'un bâtiment marchand ferait peut être en moins de temps.

Le 4 nous fûmes pris par où nous avions pêché. Nous trouvant avec de petits vents variables à environ 30 lieues de Rio, nous fûmes rejoints par la corvette anglaise *North Star* (Etoile du Nord), que nous avions laissée à Montévidéo, et qui nous n'en doutions pas , quoique le commandant piqué, fit toute la toile possible, arriverait encore avant nous. Dans l'après midi elle s'approcha assez pour que nous puissions lutter de marche. Elle nous gagna au bout de deux heures, mais peu de choses. Dans la nuit les vents nous étant à tous les deux contraire, nous courûmes des bordées différentes, et nous nous séparâmes.

Le 5 et le 6 les vents étaient de la portée du sud, brise inégale. Des pluies continuelles nous empêchaient d'apercevoir aucune terre, quoique nous trouvant sur les sondes de Rio, nous ne devions pas en être très éloignés. Le soleil ne parut plus, et notre pacha, qui de son propre aveu ne naviguait pas si il en était réduit à l'estime, redevient la proie de la plus vive inquiétude. Nous tînmes constamment le travers, jusqu'à ce que le 7 vers midi, les nuages s'élevant peu à peu, nous aperçûmes dans la brume une terre en forme d'îlot, que nous jugeâmes être l'île Ronde, à la distance d'environ quatre lieues. Nous laissâmes immédiatement porter dessus. Le soleil bien plus nous ayant alors donné une latitude, nous reprîmes toute notre assurance, et quoique la terre fut de nouveau embrumée, nous continuâmes notre route. Mais les vents étaient alors trop faibles pour nous permettre l'entrée de la baie, nous mouillâmes hors des passes vers 10 heures du soir.

Le lendemain 8 janvier nous jetâmes l'ancre en rade de Rio, à terre* de l'amiral. Nous y trouvâmes la *Victorieuse* arrivée il y a peu de jours de la mer du sud, qui abattait en bassin pour relever quelques feuilles de cuivre, la corvette de charge l'*Oise* se rendant à bourbo puis Pondichéry, et y transportant un gouverneur et une foule de passagers, Barbet y étant lieutenant, enfin la corvette anglaise mouillée depuis le jour où, n'osant entrer avec la brume, nous avions pris le travers.

Affreuse nouvelle

9 janvier - Hier soir je fus dans la plus grande inquiétude : le facteur ne m'apporta pas de lettre de la poste, et Bobinec qui ne m'en fit remettre aucune, se contenta de m'écrire qu'il avait à me parler, et que ne pouvant venir à bord, il m'engageait à me rendre près de lui. Je fus donc dans des transes mortelles toute la nuit ; impossible de fermer l'œil, les idées les plus noires me roulaient dans la tête.

Ce matin à 9 heures il vient à bord, et avec tous les ménagements que peut prendre un bon camarade, il me remet deux lettres qu'il eut mieux fait de me remettre la veille. Elles m'annonçaient la perte de mon père ... le choléra (17) ...

20 janvier - Les jours qui suivent l'affreuse nouvelle que je reçus en arrivant à Rio, je me trouvai donc dans une de ces positions terribles où la peine vous abat, où le courage vous manque, où indécis sur ce que l'on doit faire, il est impossible de juger du meilleur parti à

prendre. J'étais atterré, la vie m'était à charge. Bobinec m'engageait de toutes ses forces, malgré les obstacles qui pourraient se présenter, et qu'il m'assurait être à même de me faire surmonter, à retourner en France avec lui sur l'*Hermione* , qui présentait des chance probable pour être en France au mois de mai. En véritable ami, il m'offrit toutes les consolations imaginables, et d'abord je me rangeai de son avis. Je le priai même de hasarder quelque démarche auprès de Du Portail, pour savoir s'il consentirait à me remplacer sur l'*Ariane*. Mais réfléchissant ensuite à tête plus reposée, que je devais maintenant être le soutien de mes sœurs, que les consolations que j'irais leur porter, malgré tout le plaisir que nous aurions à nous revoir, seraient un peu tardives, pensant à ma carrière, à laquelle je devais tenir plus que jamais, pourrait souffrir de mon retour en France au milieu d'une campagne, persuadé que notre voyage ne serait allongé que de sept ou huit mois en allant dans les mers du sud, car nous venions de recevoir l'ordre de nous tenir prêts à partir, je me décidai à rester à mon poste, et à continuer les chances de mon embarquement. Au retour j'aurais mes deux ans de navigation exigés du lieutenant de vaisseau pour qu'il ait droit à l'avancement, un long congé me serait du, et je pourrais passer quelques mois tranquilles auprès de mes sœurs.

Ma décision prise, j'écrivai à Bobinec que je continuai la campagne. Il m'approuva, en me disant que déjà le commandant Ricaudy avait agi sourdement pour que ma demande, si elle avait lieu, me fut refusée. Je jugeai d'après cela que le grand intérêt qu'il me portait, cédait au sien propre, quoique il me fut difficile de dire sur quoi il était basé. Le lieutenant de frégate qui pouvait me remplacer était des plus anciens sur la liste, et la confiance qu'il semble accorder à ses officiers n'est pas telle, qu'il soit nécessaire d'un bien grand mérite pour naviguer sous ses ordres.

Je donnai aussitôt à Félicité connaissance de ma décision, motivée sur nos intérêts communs, et sur la dernière lettre où elle m'exposait la situation de nos affaires, puis je lui expédiai l'autorisation de toucher toutes les économies de ma campagne.

Je me résignai alors à tout événement, mais qu'il serait long le voyage que j'allais achever maintenant, sans aucun intérêt, sans aucun goût ; qu'ils allaient me paraître tristes tous ces pays qu'il y a quelque temps j'aurais parcouru avec tant de curiosité et tant de plaisir.

Le 16 janvier l'*Oise* avait appareillé pour Bourbon, où elle a des troupes à déposer, et d'où elle doit se rendre à Pondichery, où elle porte un gouverneur, j'avais vu Barbet un instant.

Le 16 la corvette américaine portant le pavillon du commodore appareilla on ne sait pour quelle destination. Des bruits de guerre entre la France et les Etats Unis circulaient depuis quelques jours. Ils étaient fondés sur le discours de président du Congrès américain, et sur la prétendue dette que la chambre des députés en France refuse d'acquitter. Le commodore en cette circonstance s'est comporté comme d'ordinaire, c'est à dire comme un rustre grossier.

Nos vivres sont presque achevés, nos rechanges s'embarquent pour six mois. Nous avons l'ordre d'être prêts à mettre sous voiles jeudi matin 22.

21 janvier - Dans la matinée, un bric français du commerce, l'*Actif*, arrivant de Bordeaux chargé de vins, se perd sur les rochers, en dedans du fort Santa Crux. Il chavire par suite d'une énorme voie d'eau qu'il s'est faite dans le flanc. Une foule d'embarcations s'y porte aussitôt ; on travaille à son sauvetage .

Vers midi la corvette française la *Thisbée* arrive de France pour faire partie de la station. A son retour à Rochefort on l'a réparée, puis réarmée immédiatement. Elle nous remplacera sans doute, aussi nous félicitons nous de l'avoir ici. Rien n'est décidé pour le remplacement de l'amiral, il peut encore rester longtemps à Rio. Nous désaffourchons.

22 janvier - Notre départ est remis au 25, et il sera peut être encore retardé : j'en suis fâché. Les jours que je passe ici maintenant me sont à charge, je désirerais être déjà dans les mers du sud, prêt à revenir.

Le 23 la *Victorieuse* qu'on a abattu en carène derrière l'île de Las Cabras, vient en grande rade* ; elle se prépare à partir pour la France.

Départ pour la « mer du sud »

Le 27 enfin dix mois après notre sortie de Toulon, nous appareillons pour la mer du sud. Les calmes, les courants, la brise nous contrarient toute la journée, mais le soir nous sommes au large, poussés par un bon vent de nord est. Puissent ils nous être longtemps favorables !

7 février 1835 - Nous ne sommes encore que par le travers de La Plata. Constamment contrariés par les vents nous n'avançons qu'à pas de tortue. Si au moins quand ils nous sont favorables, nous forcions de voiles pour en profiter, mais les orages, déjà, même la glace nous effraient, de sorte qu'à moins d'avoir vent arrière, nous restons en chemin faute de voiles. Pénible navigation, moi qui voudrait voler afin d'être plus tôt de retour.

Le 18 février nous nous trouvons par 40 degrés de latitude sans avoir encore beaucoup souffert d'un changement de température. Les pantalons de drap ont bien déjà remplacé ceux d'été, la capote même n'est pas de trop la nuit, mais la transition s'est faite plus insensiblement que je ne l'aurais pensé.

Premier albatros

Nous rencontrons le premier albatros, ou mouton du cap, grands oiseaux de mer de la grosseur d'une dinde, avec une envergure de 12 à 13 pieds. Nous en prenons plusieurs que nous empaillons, le docteur et moi, plutôt pour reconnaître jusqu'à quel point ils pourront être conservés, que dans l'intention de les ramener en France en bon état. La difficulté de garder à bord d'aussi grands oiseaux, oblige à les encaisser, sans leur donner le temps d'acquérir à l'air une siccité complète, et leurs plumes enduites d'une huile qui les rend impénétrables à l'eau, se tachent alors avec d'autant plus de facilité que, d'un très beau blanc, la moindre saleté qui s'y attache devient très apparente. Mais nous nous exerçons à dépouiller ces grands oiseaux par des méthodes qui pourront nous être utiles plus tard.

Un dauphin

Nous pêchâmes aussi l'autre jour un dauphin, sans contredit le plus beau poisson de la mer, un peu plus grand et la tête un peu plus busquée que la dorade. Il l'emporte de beaucoup sur elle pour la couleur. Celles de son dos et de ses nageoires sont tellement changeantes, que la même partie vue de points de vue différents même rapprochés, ne présente jamais la même nuance. Je ne me rappelle pas avoir vu dans la nature, des teintes aussi vives et aussi pures. Quelques instants avant sa mort toutes ces belles couleurs pâlissent, mais en changeant encore, et en donnant les plus brillants reflets suivant l'incidence de la lumière. Pendant un quart d'heure la vue du dauphin est vraiment un spectacle fort curieux.

Le 17 nous trouvant par 45 degrés de latitude, on délivra à l'équipage les capotes que nous a fournies l'*Hermione* pour les froids des hautes latitudes.

Le 25 février nous doublons le cap Saint Jean, pointe est de la Terre des Etats (19). Le temps est couvert et pluvieux, l'horizon peu éloigné. Le commandant cherche à apercevoir les montagnes de l'intérieur, mais je pense d'après la route que nous avons suivie et les observations d'hier, que nous passons à trop grande distance pour qu'on puisse les voir même d'un temps assez clair, à plus forte raison maintenant que l'horizon ne s'étend pas à une lieue.

Le 20 nous avons reconnu les Salvages, rochers au nord ouest des îles Malouines, mais quoique il nous fut assez facile de les doubler, les vents dépendant de l'ouest, assez frais, notre pacha n'a pas voulu s'engager à vingt lieues de la côte, à fait virer de bord, et nous a tenu trois jours dans les mêmes parages par des vents du nord, seulement nous avons donné entre les Malouines et la Terre de Feu. Jusqu'à ce jour nous n'avons pas éprouvé de mauvais temps, des brises fraîches, une mer un peu grosse, mais très ordinaire, des brouillards parfois de la pluie, mais sans grands froids. Le thermomètre sur le pont n'est pas descendu au dessous de 7 degrés, et dans les circonstances ordinaires il s'est maintenu à 12 ou 13 : ce ne sont pas des froids.

Immense quantité de baleines

Hier et ce matin nous avons été entourés d'une énorme quantité de baleines, on les eut compté par centaines. Elles couvraient l'eau de tous les points de l'horizon. Plusieurs d'entre elles se jouaient autour des navires, et malgré leurs énormes dimensions, elles nous dépassaient facilement, quoique notre sillage fut alors du 9 ou 10 nœuds. La baleine franche, celle que l'on cherche sur toutes les parties de l'océan et que l'on quête pour son huile, est beaucoup moins vive disaient plusieurs de nos hommes qui en avaient fait la pêche. Il est aussi bien rare qu'elle se rencontre par hardes. La baleine que nous voyons ici, ils la nomment, d'après les anglais, fine-back, et ils la reconnaissent aux ailerons qu'elle porte sur le dos, à une espèce de bosse, et surtout à son souffle beaucoup moins fort, qui ne fait pas jaillir l'eau aussi haut, et en aussi grande quantité que la baleine franche ou le cachalot. Cette espèce de fine-back ne se pêche même pas, peut être par la difficulté de l'atteindre puisque elle est beaucoup plus vive et plus méchante que l'autre, qu'à cause du peu d'huile qu'elle fournit, et qui ne lui permet de rester que très difficilement sur l'eau lorsqu'elle est morte.

Nous harponnons des marsouins

A bord on harponne quelquefois des marsouins que l'équipage mange presque avec délices : le lard ou le bœuf salé est alors laissé de côté par ceux qui peuvent en avoir un morceau. Nous en avons mangé nous mêmes au carré, et je préfère beaucoup cette chair qui a rapport avec le foie de bœuf, à celle bien moins ferme du requin. Les brochettes faites avec le foie de marsouin sont excellentes, et valent celles de veau ou de mouton.

Passage du cap Horn

Mars 1835 - Le 3 mars nous doublons le cap Horn, en ce sens que nous dépassons sa longitude, car nous nous trouvons par 59° 30 de latitude, c'est à dire par trois degrés et demie plus au sud. Déjà nous avons éprouvé plusieurs jours de mauvais temps, mais le vent fort n'a pas été de longue durée. Cependant le 28 février nous avons cassé notre vergue de perroquet de fourgue*, en posant les palanquins* pour y prendre le bas ris. Dans cette avarie, certes il n'y a pas de la faute de l'officier de quart, il ne commandait pas la manœuvre. Le 15 du même

mois nous avions craqué les vergues du petit hunier, plutôt pour l'avoir étarqué* outre mesure que par la force du vent.

Le 13 mars enfin, par 58° de latitude et 83° de longitude seulement, nous laisse porter N.O., avec une brise variable fraîche du S.S.E. au S.S.O. Ce n'était pas sans peine que nous nous décidions à remonter vers le nord, il a fallu des vents du sud et 83° de longitude pour prendre cette détermination, 16 jours après avoir dépassé la Terre des Etats, et navigué presque constamment entre les 58èmes et les 60èmes parallèles.

Quoique n'ayant pas éprouvé de bien grands froids, puisque le minimum du thermomètre n'a été que de 2 degrés au dessous de zéro, son maximum n'ayant pas passé 4 degrés, même les plus beaux jours. Je commencai à me fatiguer de cette température, et bien plus de l'appréhension du mauvais temps, que nous étions toujours à l'instant d'éprouver dans les parages. S'il n'a pas été continu du moins les vents, joints aux grains de grêle et de neige ont été violents par intervalles, et notre service s'est accru plusieurs fois par des indispositions de nos camarades, aussi étions nous enchantés de voir enfin les boulines* largués, la corvette filer les 8 et 9 nœuds, nos mats de perroquet en clef,* et les bonettes, qui quoique mises avec les plus grandes précautions, nous poussaient au moins pendant le jour.

Oh combien de temps font perdre les craintes exagérées des orages et des grains, des glaces, et le peu de confiance que l'on a en ses officiers. C'est au retour que nos traversées vont me coûter des sensations pénibles. Je tremble déjà qu'elles ne prolongent de deux mois notre campagne.

Le vent du S et du S.O nous poussèrent assez rapidement jusqu'au 48ème degré de latitude, mais là, des calmes et de faibles brises nous arrêtèrent encore, et ce ne fut que le 29 mars, après n'avoir éprouvé presqu'aucun vent contraire, que nous vîmes enfin la terre du Chili. A 6 heures du matin nous avions atteint la latitude de Valparaiso, mais la brume couvrant la terre, nous dûmes mettre en travers pour attendre le jour. Le crépuscule nous permit à 5 heures et demie d'apercevoir un assez gros cap. Nous fîmes route et à 8 heures nous étions au calme à l'entrée de la baie, où la houle nous battit longtemps.

A 2 heures nous mouillions sur la rade par 16 brasses d'un fond vasard, qui offre les chances d'une bonne tenue. Une embarcation fut presque immédiatement nous chercher les vivres frais dont nous sentions si vivement le besoin, et avant le dîner nous nous tînmes presque tous sur le pont, dévorant en quelque sorte des yeux cette terre de la vue de laquelle nous venions d'être privés pendant deux grands mois.

Valparaiso

Dans de telles circonstances, l'aspect d'une côte, fut ce un rocher aride, fait plaisir, et il faut arriver à Valparaiso après une longue traversée, pour se plaire à considérer et la ville et les environs du mouillage.

Au fond d'une anse en demi cercle on découvre une côte souvent interrompue de maisons en bois, écrasée par des masses énormes d'une terre rouge, s'élevant à pic à une grande hauteur, et coupée à de courts intervalles par des ravins profonds. Sur les flancs les moins escarpés de la montagne, paraissent un grand nombre de cahutes couvertes de chaume, communiquant entre elles par des sentiers où il paraît impossible de passer deux de front. Tous ces différents groupes de cabanes, avec la rue principale qui borde la mer, et qui est exclusivement occupée par les négociants, constituent la ville de Valparaiso. Toutefois sur la gauche s'étend une large plaine sablonneuse, où l'on reconnaît des jardins plantés en grande partie d'oliviers. Beaucoup de maisons, bien plus de baraques, et des terres rouges couvertes

de bruyères pour terminer le tableau, c'est le grand faubourg de la ville, c'est l'almendrale, où l'on va se promener au milieu de nuages de poussière.

Si la vue de Valparaiso comme ville est assez repoussante, celle de ses environs n'offre pas plus d'attraits. Des montagnes sans saillie, coupées par des ravins rougeâtres, une végétation parasite d'une teinte noire ; rien absolument rien n'est susceptible de recréer l'imagination sur cette côte que ses premiers habitants, ou plutôt ses premiers conquérants, décrivent du nom de vallée du Paradis, sans doute après les fatigues d'une navigation bien longue et bien pénible.

Si ce n'est pas le premier point où ils accostèrent sur ces bords, il faut que les autres parties de la côte du Chili soient bien âpres pour que Valparaiso ait pu mériter son nom. L'aspect à l'ouvert de la baie, quoique a peu près celui d'un mur sans bornes, nous offre au moins sur la droite une chaîne de coteaux bleuâtres, que surmontent à des intervalles assez rapprochés quelques pics blancs des cordillières. Là au moins l'œil se promène sur un large espace, avant d'être arrêté par ces masses de terres rouges et noires, qui sans accidents et sans variétés le choquent de trop près du côté opposé.

On nous a beaucoup parlé, on nous vante encore, les plaisirs de Valparaiso. Il faut qu'ils soient bien vifs et bien variés pour compenser le triste spectacle qu'offre la nature à celui qui pendant une journée à bord n'a guère d'autres moyens de repousser l'ennui que de promener ses regards sur tous les points de l'horizon.

Nous nous dédommageâmes à dîner du froid que nous avait laissé dans l'âme la vue du pays, par les fruits d'Europe qu'il nous procura, et les rafraîchissements de toute espèce qu'on nous apporta en abondance.

Le bric l'*Action*, que nous croyions trouver sur la rade nous attendant avec la plus vive impatience, n'y était plus. Il en était parti le 1er février pour stationner au Callao, à cause des troubles de Lima, qui à peu près permanents, présentaient cette fois un caractère plus sérieux que de coutume. C'était là qu'il devait attendre les ordres pour retourner à Rio.

Entre autres navires du commerce français, nous trouvâmes à Valparaiso le *Napoléon*, trois mats à barque de Bordeaux, que nous avions vu sur la côte de Patagonie (23), et que ses embarcations élevées sur portemanteaux, nous avions pris pour un baleinier. Il était mouillé depuis huit jours quand nous arrivâmes. Du reste son capitaine, lequel en était à son 8ème ou 10ème voyage, et connaissait mieux que nous les parages de la Terre de Feu, il n'avait pas dépassé 57 degrés de latitude, avait reconnu le cap Horn, et ne comptait que 69 jours de traversée depuis Bordeaux.

Le beau trois mats de 700 tonneaux le *Casimir Périer* s'y trouvait aussi depuis trois jours ; il y en avait 79 qu'il était parti du Havre. Il avait doublé la Terre des Etats le 28 février, par conséquent tous nos vents contraires il les avait essuyés. A la vérité ces navires ont peut être une marche supérieure à la nôtre, cependant il est affligeant de voir tous les navires de guerre qui viennent à Valparaiso, compter des traversées moyennes de deux mois depuis Rio, tandis que presque tous ceux du commerce ne mettent que quelques jours de plus pour arriver de France. Ils passent généralement beaucoup plus près de la terre, ce qui prouve assez que l'on ne gagne rien à battre la mer sur les 59ème et 60ème parallèles. Mais nos capitaines de vaisseau et de frégate s'effraient à l'idée de s'approcher d'une terre, et leurs officiers, sans partager peut être leurs craintes lorsqu'ils naviguent sous leurs ordres, seront aussi timides lorsque, moins jeunes, ils en viendront à commander à leur tour sans avoir pu apprécier et peser eux mêmes les avantages ou les dangers qu'il y a à tenir une route différente de celle qu'ont suivie leurs prédécesseurs. Je m'arrête avec peine sur ces idées, mais tels sont cependant les fruits que nous retirons de nos campagnes. Les capitaines au commerce, avec

des ressources incomparablement moins grandes naviguent plus en marins que nous, et il est dur d'être obligé de se l'avouer.

A presque toutes nos arrivées dans les ports après une longue traversée, nous avons été assez heureux pour rencontrer l'occasion de donner de nos nouvelles en France, le jour ou le lendemain de notre mouillage. Cette fois ci encore nous jouissons de cet avantage : demain matin le trois mats la *Bonne Aimée* appareille pour Bordeaux, nous lui remettons nos lettres.

Les désastres d'un tremblement de terre

Le 30 mars le commandant nous envoie faire une visite au consul et au gouverneur, que nous ne rencontrons pas. Au consulat nous apprenons qu'un violent tremblement de terre a détruit pendant le mois de février dernier les villes de Talcahuano et de la Conception (20). Presque tous les édifices se sont écroulés, et la mer après s'être presque entièrement retirée de la baie, s'y étant élevée de plus de trente pieds au dessus de son niveau ordinaire, a ravagé tout ce qu'avaient épargné les secousses de la terre le long du rivage. On assure qu'un bâtiment marchand mouillé sur rade, a été porté par un flot rapide et extraordinaire jusqu'au milieu de la ville, d'où le jusant l'a ramené dans la baie, sans lui faire éprouver d'autres avaries que la perte de ses ancres. Plusieurs centaines de personnes ont été victimes de ce terrible événement.

Nous devons ici compléter nos vivres, et aller sous peu à Lima pour porter les ordres de l'amiral à l'*Action*.

Révolution au pérou

Avril 1835 - Le 3 avril je dînais chez le commandant avec le consul de France, le capitaine du *Casimir Périer* et quelques autres invités lorsqu'on annonça l'arrivée en rade du trois mats barque français l'*Isambert*, venant de Callao. Il apportait au commandant des dépêches et des journaux qui ouverts immédiatement, nous apprirent qu'une révolution assez sérieuse venait d'éclater au Pérou. Un nommé Salavery (26), à la tête d'un parti considérable, s'était emparé des ports principaux, bloquait la capitale, et gouvernement de fait, proclamait des ordonnances et des décrets. L'un deux mettait en état de blocus les villes d'Islay (21) et d'Arica (22), et enjoignait aux bâtiments de toutes les nations, de ne se présenter devant ces ports qu'après leur soumission. Il avait disait on armé plusieurs navires qui croisaient dans les parages pour faire exécuter ses ordres.

Le consul général à Lima avait reconnu le nouveau gouvernement, mais les chargés d'affaires anglais et français tenaient encore pour celui de droit, de sorte qu'il ne paraissait pas décidé à qui l'on avait affaire au Pérou.

Toutes ces circonstances poussèrent notre départ ; il fut arrêté pour le mardi 7 avril.

9 avril - Le 7 comme il était facile de le prévoir, nous n'avions pas encore nos vivres à bord. Hier nous n'achevions de tout embarquer que dans l'après midi. Enfin aujourd'hui à midi nous mettions sous voile, ne laissant à terre que Pichat, à qui la terrible maladie qu'il vient d'éprouver ne laisse pas assez de forces pour continuer la campagne d'ici quelque temps.

Pendant cette maladie, nous avons pu juger jusqu'à quel point le cœur de notre pacha est excellent. Les visites nombreuses qu'il faisait à cet officier, sa tournure d'esprit pour chercher ce qui pouvait lui faire plaisir, ou lui porter quelque soulagement, et son inquiétude pendant

que la position du malade offrait quelque danger, ses soins pour qu'il fut à terre avec toutes les commodités possibles, inquiétude ou soins qu'il eut montré pour tout autre d'entre nous, en un mot l'intérêt qu'il porte à tous ceux qui tombent à bord entre les mains du docteur, décèlent un caractère qui fait pardonner bien des petites aigreurs. Aussi sous ce rapport, il n'est pas un de ses officiers qui ne lui rende ample justice. Un bon cœur est une chose bien précieuse dans un chef. Malheureusement ce bon côté prête trop au ridicule : pour des esprits un peu aigris par une campagne plus longue qu'on ne s'y attendait, rien ne voile assez de grosses bévues que l'on veut faire passer pour des modèles de tact, de savoir vivre et de talent, appuyés sur une longue expérience.

Le *Casimir Périer* appareillera en même temps que nous. La brise est forte, et à cinq heures il nous a déjà gagné deux milles. D'autres navires de commerce nous devancent de même, nous ne marchons plus, le commandant ne sait à quoi s'en prendre.

La ville de Valparaiso

Notre courte escale à Valparaiso ne nous a pas laissé assez de temps pour connaître la ville et apprécier le caractère de ses habitants. Je l'ai cependant parcourue à peu près dans tous les sens, depuis les deux extrémités de la rue principale, bien pavée en cailloux roulés comme quelques parties de Lyon, jusqu'aux abords des coteaux élevés qui la dominent, où on ne rencontre que des cabanes perchées les unes sur les autres, et n'ayant pour communication que des sentiers. Les édifices publics à Valparaiso se réduisent à deux ou trois églises ou chapelles basses, dont les parties supérieures écroulées attestent assez le peu de solidité du sol, puis à une douane, beau monument qui n'est pas achevé, et sur lequel les tremblements de terre n'ont pas encore agi. Les environs proches de la ville, loin d'être couverts de maisons de campagne qui en annoncent les approches aux voyageurs qui s'y rendent par terre, sont entièrement désertes et arides. Le mouvement à l'intérieur est celui d'une place entrepôt de la mer du sud.

Santiago capitale du Chili présente dit on un aspect bien plus riant. On s'y rend avec assez de facilité en voiture, et le trajet de 30 lieues qui sépare cette ville du port de Valparaiso, se fait en un jour. J'espère à notre retour ici pouvoir y faire une promenade.

20 avril - Depuis notre départ de Valparaiso nous n'avons jamais orienté au plus près, et nous n'avons jamais filé six nœuds. Toujours des calmes, ou de faibles brises en vent arrière ; charmante navigation, un peu lente, mais sans fatigue. Nos hublots s'ouvrent tous les jours, donnant de l'air à nos chambres, et leur ôtent cette odeur de renfermé qui les rendent presque inhabitables après un mois de mer. Nous pouvons travailler à quoi que ce soit sans être incommodés par du roulis, car l'habitude nous rend insensibles.

Les fréquents exercices d'abordage, de mousquetterie, de cannonage, viennent seuls couper mes occupations, et m'empêchent d'effectuer un travail de longue haleine que j'ai entrepris sans penser aux tracasseries continuelles auxquelles je dois être soumis. Il s'agit encore du détroit de Magellan, du Cap Horn et de la Terre de Feu dont je travaille les cartes et dessins.

Aspect de la côte du Chili et de la Bolivie

La côte du Chili et surtout de la Bolivie que nous avons parcourue sont de l'aridité la plus repoussante. Des rivages monstrueux coupés généralement à pic du côté de la mer, des sommets sans accidents bien marqués ; dans l'intérieur de longs coteaux dont les branches s'étendent dans tous les sens, et dont les surfaces soient parfois criblées d'une foule de petits

cônes qui de loin les fait paraître comme rugueuses. Tous ces terrains semblent crayeux calcaires ou volcaniques, d'une stérilité incroyable. Quoique souvent à trois ou quatre lieues, quelquefois moins, de la côte nous n'avons pas encore aperçu un arbre, un buisson dans le champ de nos longues vues. Des ravins sans eau, des plaines jaunes de sable ou blanches de craie, voilà l'aspect affreux que présente la contrée du côté de la mer. Au coucher du soleil seulement, lorsque ses rayons orangés frappent un sol dont les parties supérieures sont toujours rougeâtres, les différentes places de montagne se dessinent avec une teinte rosée, qui si elle ne paraissait extraordinaire dans un tableau à ceux qui n'ont pas vu ces tons dans la nature, serait du plus brillant effet.

Exercice et chasse à un bâtiment du commerce

Le 22 mardi, jour de nos grands exercices de combat, nous chassâmes un bric qui louvoyait sous la terre, et nous fîmes des préparatifs de guerre, comme si nous allions avoir affaire à une frégate de 60 canons. Toutes les gibernes furent remplies de cartouches à balles, les gargoussiers* garnis, 20 valets* montés par pièce. Les suspentes en fer des basses vergues, et les basses des manœuvres dormantes mises en place d'une heure à trois, nous fîmes un exercice et jusqu'à cinq heures les hommes durent rester à leur poste de batterie. Enfin à la nuit nous abandonnâmes notre chasse que le calme et la proximité de la côte ne nous permettait pas de continuer.

Le bric marchand anglais pour lequel nous nous mettions tant en frais, suivit alors tranquillement sa route.

Branlebas de combat et démonstration militaire à Arica

Le 23 ce fut bien autre chose. Vers huit heures nous reconnûmes la pointe qui marque l'entrée du port d'Arica. Ce port comme nous l'avions appris à Valparaiso, devait être bloqué par des bâtiments de Salavery, le chef du parti révolté au Pérou, et nous allions forcer le blocus pour reconnaître si quelques bâtiments français ne se trouvaient pas retenus dans la baie. Dès 11 heures nous trouvant encore à cinq lieues du mouillage, on fit le branle bas général. Tous les ustensiles de la batterie sont mis en poste près des pièces, les mèches sont allumées dans les bailles à demi pleines d'eau, deux aussières* sont lovées sur le pont et élongées en dehors, prêtes à être étalinguées* sur les ancres pour nous servir d'embosseur. Bien plus, ce que je n'avais encore jamais vu faire, même à Navarin et à Alger, les cloisons de l'hôpital et de la chambre du commandant sont démontées. Nous étions en un mot disposés à un combat à outrance, car le docteur avait aussi l'ordre de tenir prêts tous ses instruments.

Nous autres officiers subalternes, peu au courant des grands secrets de la diplomatie, nous pouffions de rire à la vue de tout cet appareil de guerre, que l'on développait avec emphase. Nous nous amusions des mugissements de cette montagne en travail, qui allait selon nous enfanter moins qu'une souris, car des gens mal instruits sans doute, nous avaient dit à Valparaiso, que les forts d'Arica, s'ils possédaient quelques canons, n'avaient que fort peu de moyens de s'en servir, et les bateaux de guerre péruviens n'étaient guère mieux armés.

Cependant nous approchions du port ; nos mèches fumaient dans la batterie ; on se débarrassait des voiles légères dont la manœuvre n'est que gênante dans l'action ; toutes les longues vues étaient braquée sur l'entrée de la baie, et bientôt on y aperçut six bâtiments. Quelqu'un les jugea tous navires de guerre, et embossés pour nous recevoir ; d'autres qui se piquaient d'y voir clair, assuraient que c'étaient des navires marchands, tous évités debout au vent. Quand nous fûmes plus près, nous distinguâmes deux pavillons français, l'un sur un

bric, l'autre à terre, hissé à mi mat. Pas le moindre doute d'une part que ce pavillon en berne, hissé sur la maison consulaire, n'indiquat que le bric était retenu par une force quelconque. Malheureusement tous les autres navires appartenaient à n'en pas douter au commerce de diverses nations.

Enfin sur les deux heures nous mouillâmes sans la moindre démonstration hostile au beau milieu de la rade.

Le capitaine du bric français vint bientôt à bord, et fut étonné au dernier point de tout notre appareil militaire. Il nous apprit que le commerce d'aucun pays n'avait encore été gêné en rien par la révolution péruvienne, que seulement le gouverneur d'où dépendait Arica tenant pour l'ancien gouvernement, on s'y disposait à repousser les attaques que pourraient venir faire deux goélettes, parties disait on de Callao, et pour cela on avait à terre six pièces de canon, avec au plus 25 boulets, sur lesquels la garde civile comptait beaucoup. Le pavillon en berne n'était pas sur la maison consulaire, puisque nous n'avions aucun représentant sur cette palace, mais bien sur celle d'un négociant français, qui était convenu de ce signal avec un trois mats qu'il attendait d'Islay (21).

Fin de la comédie

Grand fut le désappointement ! Il fallut éteindre les mèches, monter les cloisons, amarrer les canons, en un mot remettre tout en place, et nous jeunes gens sans expérience, ne doutant de rien, de continuer à rire sous cap. Nous disions qu'un branle bas de combat est si vite fait à bord, qu'il est inutile de le préparer trois heures d'avance. On était d'une humeur massacrante, tout était si bien disposé, un ordre du jour magnifique de quinze à vingt pages, avait paru il y a quelque temps pour l'armement en guerre des embarcations, elles devaient être chargées de monde et de munitions à couler bas.

La comédie se termina par l'assurance que la poudre était rare à Arica car un officier envoyé auprès du gouverneur pour traiter d'un salut, nous rapporta en réponse un honnête remerciement motivé sur l'attente où l'on était en ville des deux goélettes en question, et sur la pénurie de munitions de guerre à laquelle on se trouvait réduit.

Le capitaine de l'*Adhémar* dit ensuite au commandant que l'on prétendait le port d'Islay bloqué, qu'un trois mats français était parti pour ce point de la côte il y avait plusieurs jours, et lui même il comptait sortir le lendemain pour voir ce qu'il en était. Il fut décidé que nous l'escorterions.

La situation d'Arica

Arica n'est autre chose que le point où se débarquent les marchandises que l'on expédie à Tacua, ville située à 14 lieues à l'intérieur. On y aperçoit environ deux baraques en roseaux enduites d'une terre grise, et couvertes de chaume, deux chapelles écroulées dans les tremblements de terre qui bouleversent ces contrées, avec trois ou quatre maisons en bois près de la mer, composent les édifices les plus apparents de la ville. Elle est située au pied d'un moine* blanc et élevé, qui termine un chaînon de coteaux s'échappant des montagnes de l'intérieur, et laissant entre lui et ceux qui lui sont opposés une plaine inclinée, large de deux lieues, qui va s'étrécissant jusqu'à présenter bientôt l'aspect d'une rivière sinueuse dans les gorges de la montagne. Ces parties de terrain sont, avec quelques points sur la plage, les seuls endroits où l'on peut reconnaître de la végétation. Le reste du pays présente un aspect extraordinaire. Les coteaux peu accidentés jusqu'à la plus haute partie de la chaîne qui s'étend

à sept ou huit lieues de la mer, offrent une surface polie, presque soyeuse, comme si des cendres ou un sable très fin les couvraient en entier. A la longue vue on n'y aperçoit pas une pierre pas une aspérité. N'ayant pu descendre à terre, il m'est impossible de rien dire de la nature de ce terrain. Quelques pics couverts de neige, appartenant à la branche occidentale de la cordillière, paraissent à d'assez grands intervalles au dessus des montagne qui bornent l'horizon.

Excursion à l'île Guano

Le 24 je fis dans la matinée une excursion d'une heure à l'île nommée Guano, qui forme la pointe sud ouest de la baie. Ce rocher tire son nom du guano qui le couvre. Cette substance aussi extraordinaire que curieuse, dont messieurs Humbolt et Complan ont parlé dans leurs ouvrages sur la constitution physique et géologique de l'Amérique du sud, n'est autre chose, l'analyse le démontre, que la fiente desséchée des oiseaux, et cependant ils l'ont rencontré sur la côte en couches de 30 ou 40 pieds. Elle s'exploite et se transporte pour servir d'engrais sur beaucoup de points du Pérou et du Chili.

A l'île Guano, elle n'a qu'un pouce ou deux d'épaisseur, et les nuées d'oiseaux qui s'y reposent, en forment journellement, aussi bien que sur le moine d'Arica, et différentes pointes escarpées de la côte au sud de cette ville. Le guano, ou fiente d'oiseaux de mer, donne à tous les rochers une couleur blanche qui les fait apparaître de très loin. On les dirait couverts d'une épaisse couche de neige, car les trous au dessous des parties anguleuses des rochers, conservent leur teinte noire., tandis que toutes les surfaces supérieures sont d'une blancheur éblouissante.

Le guano d'après l'analyse est composé d'acide urique en grande partie, d'urate, de phosphate de chaux et d'ammoniaque, enfin d'une substance grasse, le tout mêlé à des parties terreuses ocracées. Sa cassure est compacte, d'un jaune un peu terne, mais la dernière couche est d'un blanc mat pur.

Islay

Sur les deux heures de l'après midi nous appareillâmes, faisant route pour Islay, de conserve avec le bric l'*Adhémar*, qui se signala bientôt par une marche bien supérieure à la nôtre.

Le 26 au matin nous y mouillâmes par un fond de 32 brasses. Notre chaîne fut filée jusqu'à l'étalingure du mat, ce qui ne permet pas beaucoup de facilité pour la retirer de là.

Islay est le port d'embarcadère d'Aréquipa, comme Arica est celui de Tacua. Une centaine de cahutes en roseaux, enduites de terre, et jetées pèle mêle sur un plateau près de l'endroit où il est possible d'accoster la terre dans la baie, constituent la ville. Pas un édifice, pas une maison d'apparence, les tremblements de terre en font à ce qu'il paraît souvent raison, et comme il ne pleut jamais au Pérou, il suffit pour s'y faire un abri de se préserver du soleil et des petites brises du sud, qui règnent constamment.

Le port n'était pas bloqué comme on nous avait dit à Arica, et cette fois, délivrés de la crainte pusillanime que les péruviens d'un poste quelconque se missent en hostilité contre nous, nous ne renouvelâmes pas nos extravagants préparatifs de défense du 23, et nous entrâmes bravement en rade. La corvette anglaise le *Satellite* s'y trouvait depuis quelques jours avec une douzaine de navires de commerce, dont deux français. Nous apprîmes qu'ici, comme dans presque dans tout le sud du Pérou, on se préparait à défendre opiniâtrement les

droits de l'ancien gouvernement, contre les prétentions de celui qui venait de se constituer sous la présidence de Salavery. Des partis pour et contre se formaient aux environs de la ville d'Aréquipa, mais il était rare qu'on en vint aux mains, car si le caractère péruvien est éminemment turbulent, il n'a rien de bien belliqueux, tout en s'intitulant comme tous les peuples de l'Amérique méridionale, la plus brave nation du monde. Ils ont fort peu contribué à l'affranchissement de leur pays, qu'ils doivent bien plutôt aux colombiens et aux chiliens (24) qu'à eux mêmes. Plein d'arrogance toutefois, un bric de guerre de Salavery n'a pas craint de venir à Islay, enjoindre à l'agent consulaire anglais, qu'il eut à faire sortir dans les 24 heures, tous les bâtiments de sa nation qui se trouvaient mouillés dans le port. La réponse à cette demande exagérée fut celle toute naturelle qu'on ne le connaissait pas, qu'aucun bâtiment anglais ou français ne devait en rien être gêné dans son commerce, et qu'à la moindre exaction, lui bric, aurait à en rendre compte à la station anglaise du Callao. La morgue péruvienne tomba aussitôt, et il ne fut plus question de faire évacuer la rade.

Aspect de la côte d'Arica à Islay

Depuis Arica la côte n'a plus cet escarpement que nous avions remarqué dans le nord. Les sommets des cordillères, couverts de neige perpétuelle, s'approchent plus de la mer que sur les autres points. Mais les chaînons élevés qui s'en détachent, sont plus éloignés du rivage où ils viennent mourir en pente plus ou moins douce. Cependant nous avons vu fort peu de plages de sable. Les bords de la mer, surtout à Islay, sont à pic au point qu'on n'y débarque qu'au moyen d'une échelle en corde, mais ne sont dans leur plus grande élévation que d'une centaine de pieds.

Le pays est encore ici sans aucune végétation, et presque toutes les petites vallées qui forment les replis de terrain sont couvertes d'une substance blanche, présentant absolument l'aspect de la neige. Ces blancheurs ne sont autre chose que les cendres des volcans d'Aréquipa, promenées par le vent sur la côte la plus triste et la plus aride que j'aie jamais vu. C'est au manque d'eau sans doute qu'elle doit cette aridité, car sa configuration se prête souvent à la plus brillante végétation.

En route pour Lima

Le 27 sur les deux heures nous apareillâmes pour Lima. On sentit alors que lorsque l'on ne mouille sur une rade que pour quelques heures, il est au moins inutile de jeter son ancre par plus de 30 brasses de fond, car tournevire*, marguerite*, tout cassa pour la lever, et nous l'avions encore à la traîne, deux heures après avoir mis sous voiles. La brise nous fut bientôt favorable, nous cinglâmes vers Lima avec une vitesse que nous n'avions jamais acquise depuis notre départ de Valparaiso. C'était au point que nous pensions célébrer du moins en partie, la fête du 1er mai en rade de Callao. Il est vrai que pour la première fois de la campagne peut être, nous portions les bonnettes la nuit, elles nous ont parfois fait atteindre une vitesse de sept à huit nœuds.

Fête du roi

Mai 1835 - 1er mai (25): Un ordre de jour magnifique, c'est à dire d'une longueur peu ordinaire, et terminé par un discours assez insignifiant, parut hier soir pour régler les dispositions de la fête du roi, et les récréations projetées pour l'équipage : d'abord grande inspection des armes, puis canonade à boulets sur un blanc* mis à la mer, suivie d'un tir au

fusil et au pistolet sur une cible disposée à l'extrémité d'un bout dehors de misaine, toutes choses qui devaient joindre l'utile à l'agréable, car il est toujours bon de faire servir les amusements des gens que l'on dirige, à leur instruction. Le commandant donnait ensuite deux moutons plus des pommes de terre en assez grande quantité pour régaler l'équipage d'un repas de viande fraîche. Depuis plus d'un mois les pauvres diables n'en avaient pas goûté.

Nous tirons à boulet sur des baleines

Outre tous ces beaux arrangements, il nous survint le matin un petit incident qui nous divertit beaucoup plus. Sur les sept heures parurent le long du bord quatre ou cinq baleines, qui semblaient se plaire à nous accompagner en passant et repassant sous la carène du navire. Le commandant permit de leur tirer quelques coups de canonnade, mais le pointage présentait d'autant plus de difficultés que ne se montrant que de temps en temps au dessus de l'eau, elles ne permettaient pas de diriger la pièce sur elles avec assez de promptitude. Un coup partit toutefois, et s'il n'atteignit pas son but, le boulet dut passer bien près. La baleine ne parut nullement déconcertée de cet accident, car quelques secondes après, on la vit encore se jouer tout près de nous. Un second coup fut plus heureux. L'animal fit un bond extraordinaire, et vint montrer à deux reprises son énorme tête, à une distance de quelques pieds d'abord. A ses mouvements il paraissait blessé, et en effet lorsque bientôt il s'éleva pour respirer, une longue gerbe de sang jaillit de ses naseaux, et l'on reconnut parfaitement sur son dos une large blessure d'où sortaient des flots de sang à teindre un assez large espace de mer. Nous crûmes que la baleine allait rendre le dernier soupir, et que bientôt nous pourrions nous en emparer, mais un boulet de 30 pour elle était moins qu'une balle pour un saumon. Quoique sans doute elle eut été traversée, elle ne fut pas blessée mortellement, car on la vit un peu plus loin dans la compagnie de ses camarades s'éloigner d'un lieu aussi dangereux pour elle que les environs d'un bâtiment de guerre qui se prenait pour un navire de pêche. Nous la perdîmes de vue dans la brume. Cet épisode toutefois nous amusa beaucoup, plus que ne le firent ensuite les cibles, car on voulut y mêler un exercice qui parut ennuyer très fort ceux qui s'y trouvaient soumis. Le soir il y eut dîner splendide chez notre pacha, un moment de liberté fut accordé à l'équipage dans la batterie, et on entendit jusqu'à sept heures des chants patriotiques et joyeux. Enfin le service reprit son cours ordinaire.

Nous ne sommes plus qu'à 15 ou 16 lieues de Callao, où nous espérons mouiller demain.

Le 2 et le 3 nous nous trouvâmes près de terres environnées d'un brouillard épais qui nous empêchait d'apercevoir aucune côte. On sondait d'heure en heure pour ne pas trop s'en approcher, car sans relèvement, sans observation, il nous était impossible de connaître le point où pendant le calme nous avaient drossé les courants. Le 4, dans une éclaircie de l'après midi, nous reconnûmes l'île San Lorenzo. Les calmes nous retinrent encore toute la journée hors des passes. La nuit du 4, nous longeâmes donc la baie avec de faibles brises, et le 5 à 7 heures du matin après avoir été remorqués par une foule d'embarcations, nous mouillâmes assez près de la terre à faible distance de l'*Actéon*.

Aspects de Lima et des environs de Callao

Sur la rade se trouvaient en fait de bâtiments de guerre la frégate anglaise la *Blonde*, la frégate américaine la *Brandywine*, une goélette de même nation, et une belle corvette péruvienne. Le trois mats français le *Casimir Perrier* et la *Delphine* du Havre, le bric français l'*Hudson* arrivant d'Islay dans l'après midi. Nous sommes le premier bâtiment de guerre qui ait salué le pavillon péruvien depuis la révolution effectuée par Salavery et ses partisans.

Du bord nos apercevions parfaitement les nombreux clochers de Lima, s'élevant au milieu d'une vaste plaine couverte de verdure, et à laquelle sont adossés plusieurs plans de montagne de la plus grande élévation. Cette capitale du Pérou est située à environ deux lieues de la baie et du port de Callao, formé par une assez belle jetée de construction récente. Un certain nombre de maisons en bois, derrière lesquelles une grande quantité de cahutes en roseaux se trouvent accumulées sans ordre, constituent la partie habitée du port. Sur une langue de terre à droite, est bâti le beau fort du Callao, point dont l'occupation a souvent décidé du sort du Pérou, et qui dernièrement encore , enlevé par Salavéry, lui a permis de dicter ses lois à Lima. C'est une place à bastions, fortifiée à la Vauban, et barrant la rade, la route de Lima et une grande partie de la plaine. Trois tours élevées dans son extérieur y offrent encore une défense aux assiégés, après la prise des divers bastions. Des casemates nombreuses permettent d'y loger une assez forte garnison, et c'est là que sont concentrées à peu près toutes les ressources militaires du Pérou. Aussi celui qui l'occupe avec quelques troupes peut il, sinon commander tout le pays, du moins s'y maintenir aussi longtemps que les vivres le lui permettent. De l'autre côté du village on rencontre un autre fortin dont les glacis, comme ceux du fort principal, se composent de morceaux de galets ou de cailloux roulés de la plage, au milieu desquels la tranchée serait je crois difficile à ouvrir.

Les montanéros, brigands des montagnes

La route d'ici Lima serait une agréable promenade si les habitants des montagnes, ou montanéros, vrais bédouins du pays, toujours en opposition avec le gouvernement existant, n'infestaient le pays de leurs brigandages. Presque tous les jours répandus sur la route, il attaquent et pillent les voyageurs qui se rendent à la ville. Souvent il leur arrive de changer de costume avec eux, tout cela avec toute l'honnêteté possible lorsque ils n'éprouvent pas de résistance. Des officiers, nous dit on, sont ainsi arrivés il y a quelque temps couverts seulement d'une chemise, d'une paire de bottes et d'un chapeau pour trois. L'entrée en ville devait leur paraître embarrassante dans ce costume, mais prenant la chose avec philosophie, ils eurent le talent de mettre les rieurs de leur côté, et s'en tirèrent à merveille : grimpés sur un âne qu'ils écrasaient de leur poids, ils se présentèrent gravement, saluant du geste toutes les personnes qu'ils rencontraient. Leurs éclats de rire se mêlant bientôt à ceux de la populace, il fut impossible de les trop bafouer, et une maison de connaissance se présentant bientôt, ils s'y jetèrent pour demander quelques vêtements.

Malgré tous les dangers que l'on encoure pour la bourse en se rendant à Lima, je compte bien la risquer dans quelque temps, car on ne peut pas dire avoir été au Pérou sans avoir vu la capitale, quand surtout on a séjourné dans son port.

Monsieur Noroy, commandant l'*Actéon*, aussi pressé de rentrer en France que nous le serons dans quelques mois d'ici, se rendit à bord presque aussitôt après notre arrivée, nous demanda des vivres, puis dut faire part au pacha de la situation du pays, et de ce qu'il y avait fait. Il transpira fort peu de choses de leur conversation. L'un deux dit seulement à l'un d'entre nous : « Il était temps que j'arrivasse, car ce diable de Noroy n'est pas fort. Il a fait de bonnes choses, mais il allait tout embrouiller » ; il est heureux prétendait l'autre à son bord, que Ricaudy ne soit pas venu plus tôt. Il n'eut pas su se tirer d'affaire ; tous ces cancans nous amusent beaucoup.

Tribut que voulait lever Salavery sur les étrangers

Le fait est qu'après la révolution opérée, Salavery pour payer ses troupes, frappant un impôt extraordinaire sur tout le pays, voulut forcer les étrangers à s'y soumettre. Monsieur Noroy fut sans, doute d'après l'avis du consul général de France à Lima, le premier des commandants de la rade qui s'opposa formellement à cette mesure. Après une discussion souvent acerbe, les français furent enfin affranchis de ce tribut, et l'amiral anglais sur ce précédent gagna la même cause pour ses compatriotes. Une alliance défensive s'établit alors entre les deux chefs de station, sur tous les points les bâtiments de guerre devaient protéger le commerce des deux nations.

Le 8 dans la nuit, la corvette péruvienne la *Libertade* appareille avec un bric de même nation. On ne connaît pas leur destination.

Fermeté de notre pacha à l'égard du commandant de l'*Actéon*

Le 9 la corvette anglaise la *Satellite* arrivant d'Islay nous apprit qu'elle avait rencontré les deux bâtiments péruviens se dirigeant vers le sud. A cette nouvelle le commandant Ricaudy écrivit de suite au commodore anglais que l'*Actéon* partait le lendemain pour la France, et que si il le désirait, il allait lui donner l'ordre de passer à Islay et Arica, où le commodore anglais pouvait avoir besoin de la présence d'un bâtiment de guerre. Le commodore fut d'autant plus flatté de cette ouverture, qu'il avait l'intention, disait il, d'en parler le premier à Monsieur de Ricaudy, et le soir même il en fut question auprès de Monsieur Noroy. Celui-ci, vexé de voir ainsi son retour retardé, fit tous ses efforts pour se soustraire à cette mission qui, disait il, contrariait les intentions de l'amiral. Il ajouta même qu'il protesterait contre l'ordre de s'écarter de sa route qui le conduisait directement à Rio. Et bien lui répondit Monsieur de Ricaudy, pour prouver au commodore anglais que l'alliance que nous avons faites avec lui n'est pas une convention de mots, si d'ici demain je reçois de lui la moindre communication écrite manifestant la crainte que les intérêts du commerce anglais ne soient compromis à Islay ou Arica par la présence de la corvette péruvienne, je vous donne l'ordre de vous y rendre, et j'accepte votre protestation. Cette contenance ferme déconcerta un peu le commandant de l'*Actéon*, qui habitué à voir les ordres céder à ses exigences de bord, ne comptait pas sur tant d'aplomb. Il se rendit alors chez le commodore, et fit tant qu'il le détermina à ne pas s'adresser à Monsieur de Ricaudy, et à y envoyer le *Satellite*, dont le commandant relevant d'une maladie grave, arrivait de la mer . Dès six heures du matin le 10 il était à bord, rapportant à notre pacha la condescendance du commodore anglais, et cherchant à presser son départ pour se soustraire à tout espèce d'incident qui pourrait désormais le retenir.

Nous trouvâmes cette manière d'agir peu digne d'un capitaine français, qui s'était targué de n'avoir laissé échapper aucune occasion d'être utile au commerce, et d'avoir provoqué dans la mer du sud cette alliance des deux nations, à laquelle un intérêt personnel leur faisait manquer d'une manière peu délicate. Nous approuvâmes au contraire la contenance de Monsieur de Ricaudy, comme digne de sa position, certains que dans la circonstance où se trouvait Monsieur Noroy, il n'eut pas balancé à accepter la corvée d'Arica.

Il partit dans l'après midi et nous laissa seuls sur la côte.

Sur la révolution qui a placé Salavéry à la tête du gouvernement

Le Pérou, du moins la province de Lima et quelques autres districts, sont maintenant sous l'autorité de Salavery, qui s'est emparé de la présidence dans le courant du mois de février dernier. Lorsque la révolution éclata, il n'était que simple colonel d'infanterie, mais ambitieux, d'un caractère entreprenant, il ne lui manquait qu'une occasion de faire plier sous sa volonté ferme tous ceux qui dirigeaient alors les affaires.

Le congrès assemblé à Lima, discutait l'élection d'un président. Obrigado était encore chef de la République, lorsque les troupes qui occupaient le fort de Callao se révoltèrent contre l'autorité existante, exigeant je crois le paiement d'une solde arriérée de plusieurs années. Les soldats enfermèrent leurs officiers, et un sergent à leur tête, dans la première et peut être la seule place forte du pays, ils imposèrent pour la présidence le général Lafinenté, qui résidait momentanément à Callao, et qu'ils appelèrent pour les commander. Celui ci ne voulant prendre aucun parti dans cette affaire, refusa leurs offres, et c'est alors que Niéto, avec Salavery sous ses ordres, fut envoyé à Lima pour sommer les mutins de se rendre au gouvernement de droit. Salavery vint en parlementaire leur notifier les sommations, mais refusant d'accepter aucune condition, ils l'engagèrent à se retirer promptement. Craignant d'être inquiété sur la route de Lima que bat plusieurs bastions du fort, celui ci traversa les rues de Callao pour regagner les siens à travers les prairies qui bordent la rivière, mais les révoltés le voyant prendre cette direction, crurent qu'il allait enlever la prévôté, et sortant précipitamment de la citadelle, se répandirent dans la ville et sur le môle, fusillant toutes les embarcations qu'ils voyaient s'éloigner du quai. C'est dans cette circonstance qu'un officier anglais reçut à la cuisse une blessure, dont il mourut quelques jours après.

Cependant Salavery avait rejoint les siens, et tandis que Nieto se rendait à Lima annoncer au congrès le refus formel d'obéissance des troupes qui occupaient le fort de Callao, avec trois cents hommes déterminés, il s'y porta la nuit, les surprit, l'enleva, comprima les rebelles, en fit fusiller plusieurs, et assura aux autres la solde qui leur était due.

Bientôt jugeant que les péruviens avaient besoin d'une main de fer pour les diriger, il s'assura de Nieto, dont l'influence pouvait contrarier ses vues, le déporta à Poÿta, et marcha sur Lima, se proclamant chef de la République, en dépit du congrès assemblé.

Les membres de l'ancien gouvernement s'enfuirent tous à son approche. Il frappa une contribution sur le pays, solda les troupes, et s'occupa des moyens d'écraser Nieto, qui soulevait la province de Trivailla, et Orbigado, pour qui tenaient les provinces du sud. Plusieurs décrets furent lancés contre les chefs de parti, quelques exécutions sans jugements, qui lui aliénèrent beaucoup d'esprits, eurent lieu à Callao, mais comptant sur les troupes régulièrement payées, il arma quelques bâtiments, et se rendit à Trivailla pour combattre son ancien général.

Leurs armées, qui ne s'élèvent pas à plus de mille ou douze cents hommes chacune, sont maintenant en présence, et l'on attend avec impatience le résultat de cette lutte qui doit décider du sort du Pérou.

Tout le monde, les gens désintéressés surtout, considèrent Salavery comme un homme de tête, ambitieux mais ferme, aussi brave qu'entreprenant, et capable de donner une bonne direction aux affaires du pays.

13 mai - Les Monténéros inquiètent plus que jamais la route de Lima et les environs de la ville. On fait aujourd'hui, peut être pour les maintenir, une grande levée de chevaux, et rien

n'est plus commode et plus original en même temps. Des piquets de cavalerie sont expédiés sur les chemins, où ils invitent les voyageurs à descendre, et à leur céder leur monture. D'autres envahissent les écuries de la ville, accaparant tout ce qui convient à la remonte ordonnée. Donne-t-on aux propriétaires de ces chevaux un bon sur le trésor public pour les indemniser de leurs pertes, je n'en sais rien ; le fait est généralement rapporté. Deux chevaux appartenant au commodore et à un officier anglais, ont été pris comme les autres. Ces messieurs espèrent bien toutefois les recouvrer en adressant leur réclamation au gouvernement.

On répand aussi le bruit de la marche du général bolivien Santa Cruz (27) au secours d'Orbigaso. Il est, dit on, à la tête de treize mille hommes armés susceptibles de conquérir dix fois le Pérou. Depuis longtemps la Bolivie a des vues sur la province d'Aréquipa, de Tachua à cause des ports d'Islay et d'Arica, qui fournissent d'importants débouchés à son commerce ; et sans aucun doute Santa Cruz, pour indemnité du secours apporté au gouvernement déchu, réclamera ou s'emparera de cette partie du Pérou. Les partisans de Salavery tremblent ici aux seules nouvelles de son approche.

Nos distractions sur l'île de san Lorenzo

Nos occupations se bornent ici à la pêche et à la chasse sur l'île de San Lorenzo. La pêche y est si abondante qu'au retour de notre canot, après avoir donné du poisson à tout l'équipage, en avoir fourni aux bâtiments de guerre anglais et aux navires français de commerce, nous sommes encore obligés d'en jeter à la mer, car celui que nous prenons généralement à la sirène (?), se corrompt du jour au lendemain. La chasse nous fournit des espèces fort variées d'oiseaux de mer, que nous empaillons Potel et moi, avec l'intention d'en faire une collection aussi complète que possible. Ces occupations nous emploient un temps qu'il serait bien difficile de passer sans beaucoup d'ennui sur une rade dont les environs, s'ils ne sont pas sablonneux et déserts, recèlent une foule de bandits très disposés à dévaliser même les collecteurs solitaires.

18 mai - Nous apprenons dans la soirée, l'arrivée de Salavery à Lima. Son entrée, dit on, n'a été rien moins que triomphale. On l'a reçu froidement. Il amène avec lui le général Nieto, suivant les uns abandonné de ses soldats, selon d'autres les ayant vendu à son adversaire. De fait il est exilé, et doit se retirer à bord du *Casimir Périer* pour se rendre ensuite au Chili sur ce bâtiment. Peut être aussi va-t-il y attendre le dénouement du drame qui ne tardera pas à s'effectuer à la première rencontre d'Orbigado et du chef actuel de la république.

Soirée donnée à bord aux dames Salavery

Le 14 le commandant ayant réuni à bord la mère et les sœurs de Salavery, quelques dames de Callao, et les commodores anglais et américain, leur donna une fête à l'instar de celle de Montévideo. On fit beaucoup de frais, mais on fut loin d'atteindre cette gaieté qui caractérisait la première réunion. Les femmes étaient en trop petit nombre, et les anglais ont beaucoup plus de gravité que les montévidéens que nous avions rassemblé.

Le 16 la corvette anglaise le *Satellite* part pour Islay et Arica. Il y a à cette occasion une espèce de brouille entre notre pacha et le commodore, parce que les instructions que celui ci a donné à la corvette ne sont pas conformes à ses idées. Il reconnaît sinon le blocus, du moins le droit de visite des employés du gouvernement de fait, ce que nous autres n'admettons pas. Dans l'après midi Monsieur de Ricaudy part pour Lima voir à ce sujet Monsieur Barère, afin

d'agir de concert avec lui. D'une manière bien déterminée il abandonne ici plusieurs dîners auxquels il était invité. Toutes les affaires le pressent. Pour nous un peu plus libres quand il est parti, nous ne sommes pas fâchés de l'escapade.

23 mai - Plusieurs de ces messieurs partent pour Lima, et assisteront lundi à un combat de taureaux qui doit avoir lieu et réunir beaucoup de monde. Le commandant de retour est enchanté des dispositions de Monsieur Barère. Il nous rapportait à l'égard du blocus des ports non soumis à Salavery, que les représentants des nations étrangères en conseil, avaient manifesté tous des opinions différentes. L'américain le reconnaissait entièrement, l'anglais à moitié, le français pas du tout et le chilien s'en moquait. Tous attendent les événements.

Le gouvernement de fait chancelle dit on, tout en montrant de l'assurance. Orbigado approche, aidé par la cavalerie de Santa Cruz. Nous sommes à la veille de voir s'effectuer une grande crise. Salavery battu se réfugiera dans le fort de Callao, où il est décidé à se faire assiéger ; tout cela sera fort curieux.

Visite à bord des généraux Niéto et Otéro - grand branlebas de combat en leur honneur

26 mai - Les généraux exilés Niéto et Otéro viennent à bord faire une visite au commandant, assistent à notre branle bas général de combat du mardi, et en paraissent enchantés. On déploie devant eux tout le luxe d'exécution dont nous sommes susceptibles. Le premier paraît avoir environ 35 ans ; il est de taille moyenne et de figure assez ordinaire. Rien sur sa physionomie ne décèle un homme de génie, il y a tant de généraux comme cela ! Il passe toutefois dans le pays pour un tacticien habile. Otéro porte de 45 à 50 ans. Je n'ai aperçu en lui rien d'extraordinaire. Du reste impossible d'en parler sous le rapport de la conversation, ils ne savent que l'espagnol, et nous autres sommes trop petites gens pour approcher de tels personnages lorsque le pacha est à bord.

31 mai - La frégate anglaise *La Blonde* met sous voiles pour Valparaiso ; elle emporte nos lettres pour la France. On s'est quitté en bonne intelligence.

1er juin 1835 - La *Brandy Wine* part pour Porto.

Le 2 la goëlette américaine le *Boxeur* arrive de Valparaiso ; il ne nous apporte aucune nouvelle.

Deux arrestations par les péruviens

4 juin - Nous apprenons aujourd'hui que Monsieur Alies, négociant à Lima, a été arrêté par ordre de Salavery, et conduit au fort de Callao. Il est accusé d'être l'auteur d'un écrit incendiaire qui vient de paraître dans le journal chilien contre le gouvernement actuel du Pérou. Notre commandant est furieux de cette arrestation. Le consulat ne l'en a pas prévenu, il a appris cela par voie indirecte. Je suis envoyé deux fois au fort pour parler au prisonnier. On ne me reçoit pas ! J'apprends seulement par Boulanger que Monsieur Alies a prié le consul de ne pas intervenir dans cette affaire, avant que l'on ne connaisse les résultats d'une démarche que font ses amis pour le faire sortir. Il prie aussi le commandant de ne rien précipiter. On apprend le soir qu'il vient d'être mis en liberté. Le pacha est très vexé de cette affaire, il eut voulu faire quelque chose ; il parlait de s'embosser, de bloquer le port de Callao, de s'emparer d'un bâtiment de Guerre péruvien….etc… .

8 juin - J'arrivai hier soir à Lima, où je m'étais rendu la veille avec Potel et Bernard. Notre intention était de ne rentrer qu'aujourd'hui, afin d'assister au spectacle du dimanche. Mais à

trois heures hier, Dubarry fut envoyé en estafette porter une lettre à Monsieur Barère, et nous donner l'ordre de revenir immédiatement. L'élève de 2ème classe du Parc venait d'être arrêté, et mis au fort de Callao pour avoir été surpris dessinant la porte de cette place. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, toutefois nous trouvâmes le commandant atterré, et manifestant son étonnement de ne pas nous voir consternés comme lui. Nous étions en appareillage, il écrivait lettre sur lettre au consul et au commandant du fort, qui parti pour Lima, ne répondait rien. Il ne savait que dire, que penser. Cet état d'inquiétude cessa le soir seulement : du Parc vient d'être relâché du fort pour passer un mois à la fosse aux lions.

La ville de Lima

Notre promenade à Lima, quoique interrompue avant le terme que nous avions assigné à sa fin, n'en fut pas moins agréable. Nous avons à très peu près tout vu : l'hôtel de la Monnaie, où nous avons assisté à toutes les opérations que subit l'argent (28) pour passer à l'état de piastres ; le musée où l'on a réuni quelques tableaux croûtes, une trentaine d'oiseaux empaillés vermoulus, peu de minéraux et quatre momies indiennes ; l'académie dont la salle est assez belle, mais la construction très ancienne ; le palais, réunion de bâtis sans apparence, enfin des églises et des couvents, innombrables et remarquables par leur construction.

Dans un pays où toutes les maisons sont en bois, et en briques au rez de chaussée seulement, où on n'en rencontre aucune avec deux étages à cause des tremblements de terre fréquents qui les renverseraient au premier choc, on voit cependant beaucoup d'églises à clochers très élevés, à larges dimensions, à voûtes en plein cintre d'une très grande portée, enfin à coupoles élégantes et légères (29). De vastes cloîtres, d'une fort belle architecture mauresque à doubles galeries dans les couvents, où le frais est entretenu par de nombreux jets d'eau. Le grandiose en un mot existe dans tout ce qui se rattache au culte.

Les constructions et les tremblements de terre

Ce n'est pas sans étonnement que songeant aux fréquentes et fortes secousses qu'éprouve le Pérou, j'ai envisagé la hardiesse de ces édifices. Mais bientôt à l'aspect d'une chapelle en construction et d'une chapelle en ruine, j'ai promptement deviné l'énigme.

Tous les bâtiments, même les plus considérables, sont construits à la base en briques cuites ou séchées au soleil, maintenues intérieurement et extérieurement par des solives en bois, liées entre elles au moyen de fortes mains de fer. Les voûtes si élégantes, chargées de rosaces et d'arabesques, les colonnades avec leurs corniches, les clochers même sont tous en bois. Les intervalles que laissent entre eux les poutres ou les montants, sont remplis par de la terre que soutiennent seulement des roseaux entrelacés. Ces roseaux jouent le plus grand rôle dans la décoration de l'architecture à Lima, car ce sont eux qui partout constituent les motifs des ornements. L'enduit de chaux qui les recouvre, ne fait que leur donner la forme que l'architecte a jugé convenable, et dans un pays où il ne pleut jamais, leur solidité est à l'épreuve d'un assez long espace de temps.

La plupart des autels m'ont frappé par la ressemblance qu'ils ont avec ceux de nos églises de campagne en Bretagne. Ce sont des colonnes torses qui supportent des entablements chargés de décorations, des guirlandes entourent une foule de niches, où l'on a entassé tous les saints et les anges du paradis. Ici seulement tout est bois, souvent doré ou argenté. La cathédrale possède de même une Vierge et un tabernacle, dont les colonnes assez fortes sont

en argent massif. La richesse, la matière et les dimensions plus considérables font la seule différence de ces sanctuaires avec une de nos chapelles construite en tuffeau ou en plâtre.

Les rues de Lima sont droites, paraissant larges à cause du peu de hauteur des maisons, mais les pavés quoique assez unis en masse, sont raboteux, difficiles et fatigants à cause des cailloux roulés qui les forment, et surtout du trop grand écartement que l'on a laissé entre eux.

L'extérieur des maisons n'a rien de remarquable, mais leur intérieur, vu de la grande porte d'entrée, offre les plus jolis coups d'œil. Un large couloir de quelques pas conduit à une petite cour, au fond de laquelle règne un joli péristyle à colonnes. Derrière est une antichambre, puis vient le salon ; enfin un petit jardin avec un jet d'eau se détache sur un mur peint représentant, ou un château en perspective à l'extrémité d'une longue avenue, ou un pavillon chinois, ou tout autre dessin susceptible d'orner le fond d'un tableau. Les portes de communication des divers appartements que j'ai décrit, sont toutes sur une même ligne droite avec le grand portail de l'entrée. Leurs séparations consistent seulement en larges fenêtres vitrées, dont la forme gothique, mauresque ou d'imagination, donnent plus ou moins d'originalité au caractère de l'habitation, et permettent d'en apercevoir de la rue, tout l'intérieur. Ce qu'il reste de muraille dans la cour est couvert de peintures figurant des guirlandes de fleurs, des personnages allégoriques, ou bien une continuation de la perspective du péristyle. On s'imagine à chaque pas dans cette grande ville, voir au travers les nombreux portails qui représentent une jolie décoration de théâtre.

La partie commerçante de Lima, ville où les négociants établissent sur la rue leur boutique, ne peut évidemment pas être bâtie de cette manière, mais toutes les maisons des propriétaires sont construites dans ce genre, qui rend fort agréable la promenade dans les rues.

Le costume des femmes de Lima

La population de Lima au mouvement qui règne dans ses rues, paraît assez considérable. La chaleur, quoique seulement par 12 degrés de latitude, n'est pas ici tellement forte qu'elle empêche comme dans les autres villes du midi, les femmes de circuler en plein jour. Seulement elles sont alors presque toutes masquées et dans un costume particulier aux péruviennes. Il consiste principalement en une robe appelée « saya ». Cette robe est formée par une infinité de plis longitudinaux sur l'étoffe, et liés sans doute par des coutures, qui lui donnent l'apparence d'un sac élastique, serrant parfaitement tout le corps. Ces dames portent avec cela une espèce de voile noir, qui s'engage à la taille en dessous de la saya, et dont elles s'enveloppent le dos, les bras et la poitrine, ne laissant le plus ordinairement apercevoir qu'un œil.

Beaucoup de gens trouvent cet habit charmant, parcequ'il dessine bien les formes. Pour moi je pense que d'abord il remplit fort mal ce but, et qu'en outre il est plutôt ridicule que gracieux. Une femme masquée, enveloppée dans un sac, et dont on ne voit ni la figure ni la taille, n'a selon moi rien qui puisse plaire. Avec ce bizarre accoutrement, elles affectent le plus grand luxe dans la chaussure : des bas de soie très fins, des souliers de satin blanc ou de couleur tendre, sont de rigueur pour la partie aisée de la population féminine. C'est le seul point soigné de leur costume, car souvent les élégantes même, sortent avec une saya vieille et déchirée, peut être pour qu'on les reconnaisse moins facilement.

On trouve encore le pied des Limaniennes charmant. D'abord il est petit, vu que rarement leur taille ne dépasse quatre pieds, mais il est selon moi, gros, court, déformé, rabougri, ce qui ne constitue pas un joli pied. Dans la soirée dit on les dames changent de costume, pour s'habiller à l'européenne. Nous les eussions jugé au spectacle, sous le rapport de la figure au

moins, si l'ordre du commandant de retourner à bord n'était venu entraver nos projets de plaisir.

Nous montâmes donc en voiture à 4 heures. Nous vîmes sur la route le soleil dorer encore les 59 clochers de Lima, puis se coucher dans le brouillard qui couvrait presque constamment l'horizon de la mer, et nous rentrâmes avant la nuit, le docteur et moi, plus fatigués de nos courses, qu'enchantés de ce que nous avions vu.

Cancans sur la prise d'Islay par la *Libertad*

Le 14 juin un trois mats péruvien arrivant d'Islay, nous apprend la prise de cette place par la corvette la *Libertad*. L'occupation s'est effectuée presque sans coup férir. Les 15 ou 20 hommes qui pouvaient armer quatre canons établis sur la côte, n'étaient pas en état de se défendre. On assure aussi que deux jours après cette expédition, une forte poussière ayant été aperçue sur la route d'Aréquipa, les occupants, craignant que ce ne fut un fort parti de l'armée d'Orbigado qui leur tombait dessus à l'improviste, loin de défendre leur conquête se sont embarqués avec toute la promptitude possible, après avoir jeté du haut des rochers à la mer, les pièces qui avaient défendu l'entrée de la baie. C'était le meilleur moyen d'empêcher qu'on s'en servit contre eux. Malheureusement pour leur prompte détermination, ce parti ennemi n'était qu'un convoi de mulets, et les canons sont perdus. La corvette le *Satellite* arrivait à Islay en même temps que la *Libertad*.

Le 14 le bric l'*Adhémar* part pour Valparaiso ; nous le chargeons de quelques lettres. Depuis mon retour de Lima, la collection de coquilles que j'ai vue chez Madame Deruelle chez qui nous sommes descendus, m'a enflammé d'un beau zèle pour cette partie de l'histoire naturelle. Je suis donc allé plusieurs fois draguer dans différentes parties de la rade, où si je n'ai rien trouvé de très beau, j'ai pu du moins me procurer un grand nombre d'individus. Ma chambre et celle du lieutenant infectent par l'odeur qu'y répandent les coquillages encore mal desséchés, mais la passion devrait encore faire supporter ce petit désagrément.

J'ai aussi commencé à prendre des angles de plusieurs points pour lever au moins en croquis le plan de la baie. Ce ne sera pas une petite besogne si je continue.

Epreuve de force avec le gouvernement péruvien

27 juin - Toute l'armée navale de Salavery se trouve maintenant réunie devant Callao. Elle se compose d'une corvette, de deux brics dont un de 20 canons, et quatre ou cinq goélettes. La grosse gabarre le *Monteaduyo* seule n'est pas encore à son poste.

Arica a été enlevé comme Islay, mais c'est mieux défendu. Les habitants ont tiré sur l'ennemi leurs 23 boulets avec la poudre que leur a vendue l'*Adhémar*, et se sont ensuite soumis à la force. On prétend maintenant que les deux places ont été repris par les partisans de Gamarra et d'Orbigado, personne n'étant resté pour les défendre. On n'a d'ailleurs aucune nouvelle de la marche de ces deux généraux, pas plus que celle de Santa Cruz. Le gouvernement intercepte toute communication ; il publie seulement les proclamations de ces chefs, menaçant de la peine de mort tout individu qui agira de quelque manière que ce soit contre les intérêts de la république, c'est à dire contre son chef. Il paraît aujourd'hui détesté de tout le monde, mais il s'en moque, il habille ses troupes, les exerce et lance une foule de décrets.

Dernièrement il publia que tout bâtiment étranger qui arrivant sur Callao, aurait touché de bord à Arica ou Islay, ne serait reçu à vendre ses marchandises, qu'en payant une augmentation des droits de 40 pour 100 sur tous les articles. Il a aussi signifié aux boutiquiers français qu'ils aient à se faire inscrire à la chancellerie péruvienne, et à payer avant deux mois la contribution extraordinaire frappée sur toutes les marchandises péruviennes et étrangères, sous peine de se voir forcés à fermer leur magasin après ce laps de temps écoulé. Monsieur Barère notre consul général, proteste contre cette ordonnance. Il a déclaré aux français se trouvant dans ce cas, que celui qui se ferait inscrire perdrait par là même tout droit à sa protection. Cette conduite ferme est approuvée par tout le monde. Ce n'est d'ailleurs qu'une suite de sa manière d'agir lorsque dernièrement, l'*Actéon* étant encore ici, on a voulu faire éprouver aux commerçants je ne sais quelle vexation.

Notre commandant à Lima joue un peu le rôle de la mouche du coche. Il court chez l'un, chez l'autre, les engageant à ne pas payer ou se faire inscrire, quand la plupart n'en ont pas la moindre envie. Il parle à tous de l'*Ariane*, à bord de laquelle ils peuvent venir en masse, et qui les protégera envers et contre tous. Arrivé depuis ce matin, il ne rêve et ne parle que de « barouffe ». Barouffe est un mot de son cru, qu'il a le talent de placer dans presque toutes ses phrases sur ce sujet. Sa signification indique petite guerre, coups de canon, hostilités. Il veut tantôt s'emparer de tous les bâtiments de guerre péruviens qui tenteront d'entrer en rade, tantôt il enlève la *Libertad* et les bâtiments de guerre. S'il osait il attaquerait le fort. Nous autres beaucoup moins pétulants, savons bien qu'il ne peut rien faire sans l'autorisation du consul, sous peine d'en prendre toute la responsabilité, persuadés de plus qu'il faut de bien grandes raisons à un chargé d'affaires pour abandonner son poste, et que des réalisations de fonds commerciaux ne se font pas dans un jour. Nous rions du barouffe, et nous laissons dire. Il est quelquefois possible de voir un commandant s'avancer devant des négociants, et même des étrangers, qui n'ignorent pas que les pouvoirs d'un chef de station sont subordonnés aux besoins de l'emploi de la force réclamés par un consul.

Pour faire diversion à toutes ces idées plus ou moins extraordinaires, nous devons aller mouiller quelques jours près de San Lorenzo, où nous exercerons nos canonniers à tirer sur des buts placés à terre, ou près de la côte, afin de nous ménager les moyens de retrouver nos boulets.

Le 29 nous appareillons dans l'après midi, et nous mouillons à San Lorenzo près d'un petit pont en bois établi pour faciliter l'embarquement de pierres à bâtir que l'on extrait tout près de là. Le lendemain nous faisons notre exercice à boulets, 5 coups par pièce. Ils sont généralement bons, mais à bord sept de nos bragues* ont cassé : nous devons faire un autre exercice en nous servant des parties de bragues restantes amarrées d'un côté avec un cul de porc*, de l'autre en portuguaise. Nous retrouvons tous nos boulets, plus une quarantaine d'autres, du 32 anglais, qui quoiqu'un peu plus petits que les nôtres, nous serviraient avantageusement au besoin.

Prise du plan de la baie

2 juillet 1835 - Le commandant comme je m'en doutais, a voulu se mêler du plan de la baie que j'ai commencé. Il prétend faire d'une certaine manière qui pourrait réussir dans certaines circonstances, mais qu'il est plus qu'impossible d'appliquer dans ce cas sans s'exposer à de graves erreurs. J'ai cherché à le lui démontrer, mais très inutilement. Il ne voit qu'une base mesurée à terre quelle que soit sa longueur et sa position, et il s'inquiète fort peu de savoir où elle le conduira. Il calculera dit il tous les triangles. Très bien, mais il y en aura dont les angles

au sommet seront tellement petits, que ses résultats seront aussi incertains que s'il employait la construction graphique. Enfin il veut faire, n'y entend rien, et déraisonne de la manière la plus curieuse pour prouver qu'il emploie un excellent procédé.

De mon côté je m'occupe du détail de la partie de l'île où nous nous trouvons. Elle sera exacte je pense, mais cette base de travail d'un mille ou deux au plus, est beaucoup trop petite pour déterminer les points qui sont à 9 et 10 milles de lui dans la direction plus ou moins oblique, et surtout où on ne peut aller observer. Tels sont entre autres Lima, le fort, un monticule derrière le Rima…etc….

Grande alerte pour un navire en vue

4 juillet - Grande alerte : le coucher du soleil, nous donne connaissance dans le nord d'un gros navire, très haut sur l'eau, et que la brume nous empêche de bien distinguer. On le prit pour la frégate américaine. Or les bruits de guerre avec les Etats Unis nous donnent souvent des terreurs paniques. Cette fois on envoie lever les affourchages des deux canots, qui ont servi à établir notre base en mer pour le plan ; on lève l'ancre à jet qui nous avait affourché pour présenter le travers au but servant de mire à nos canons ; on donne l'ordre de charger les batteries à boulets, on fait en un mot tous les préparatifs d'un branle bas de combat, crainte d'une surprise. Cependant le lendemain matin le gros navire en question n'est que le transport péruvien le *Montiayoudo* qui a mouillé en rade cette nuit. Nous continuons alors nos observations relatives au plan projeté, nos exercices et nos recherches de coquilles.

L'île San Lorenzo

Une excursion que je fis le 6 avec le docteur sur l'île de San Lorenzo, nous offrit des accidents de terrain, et des sites du plus sombre pittoresque. Toutes les collines de l'île sont composées de pierres schisteuses, très peu liées entre elles, et qui permettent à peine d'en gravir les hauteurs. Elles s'éboulent sous les pieds qui s'enfoncent encore dans un sable fin dont elles sont couvertes, ce qui rend la marche des plus difficiles. Des moines noirs à côté de montagnes jaunes de sable dans la partie des vents régnant, rendent ce désert d'une âpreté affreuse du côté du large surtout, où une grosse houle vient battre en blanchissant les rochers sombres qui forment la base de l'île. Des nuées d'oiseaux habitent les falaises à pic qui dominent l'océan de ce côté, et lorsque comme suspendus sur le rocher à plus de cent toises au dessus des vagues, on les entend d'un côté mugir à ses pieds, tandis que de l'autre côté des condors contournent en planant avec majesté les flancs décharnés et croulants des pics de l'île, on éprouve une espèce de saisissement que fait naître la grandeur du spectacle, la solitude, et l'apparente fragilité du sol. Plus loin au vent, tout est couvert d'un sable jaune et fin dans lequel on enfonce jusqu'aux genoux, et qui donne une idée du désert le plus aride.

Le 7 juillet un bâtiment américain arrivant de Valparaiso, nous apporte une lettre de Monsieur le chancelier de France, qui nous annonce le départ du paquet que nous lui avions adressé. Il nous apprend aussi que le *Challenger*, corvette anglaise venant de Rio, s'est perdue sur les îlots de la Mocha, entre Valisia et la Conception. L'équipage a réussi à se sauver, mais on craint de le voir exposé aux attaques des peuplades sauvages qui habitent cette côte. La frégate commodore la *Blonde* venait d'arriver de Valparaiso le 17 juin, lors du départ du navire qui nous apportait des nouvelles.

Perspective de barouff à Lima

Le 9 nous apprenons que Salavery a définitivement établi son camp à Bella Vista, où sont réunis environ 2000 hommes, et où il attend de pied ferme l'ennemi. On ne sait trop encore où sont Gamarra et Orbigado, toutes les nouvelles qui pourraient en parvenir à Lima sont interceptées.

Le même jour nous allons prendre notre mouillage du Callao.

Dans la soirée du 11 le commandant reçoit une lettre du consul général, qui l'invite à se rendre à Lima pour causer avec lui d'une affaire importante. Nous apprenons que son autorité vient d'être méconnue par le gouvernement péruvien, qui a déclaré positivement qu'il ne voulait plus correspondre avec lui en aucune manière.

En partant le 12, le commandant donne l'ordre de mettre immédiatement en place toutes les bragues neuves, d'avoir sous la main 25 coups par pièce, et de se préparer à faire six mois de vivres.

Le 14 il arrive à bord monté au plus haut diapason d'enthousiasme. « Eh bien mon cher », me dit il en m'abordant, « êtes vous paré dans la batterie à faire un feu soutenu ? Il y aura enfin barouffe, ou j'y perdrai mon nom ». Monsieur Barère jeune, le neveu du consul l'accompagnait.

Le soir et la journée du lendemain, les projets les plus chimériques pour la circonstance furent émis : on enlevait le *Libertad*, on coulait tous les bâtiments de Salavery s'ils osaient se présenter pour entrer et sortir. Nous prenons six mois de vivres à tout prix, et Dieu sait si nous les payons cher ; on confectionne des coins de mire* de rechange qui nous reviennent à plus de 5 francs pièce brute. On fait même des filets d'abordage de 13 pieds de haut à bord d'une corvette de 32 canons et 200 hommes d'équipage ! !. On ne parle que réparation de l'insulte faite au consul, qu'hostilités qui vont commencer….etc….. Tout cela est fort juste, mais doit venir du consul, lui même embarqué à bord. Malheureusement Monsieur Barère veut positivement attendre. Il prétend qu'un gouvernement qu'il ne reconnaît pas lui, peut bien le méconnaître, qu'avant de s'embarquer et de réclamer la force, il est nécessaire que les intérêts commerciaux des français de Lima soient à couvert. Il est tellement ennemi de la barouffe, qu'il a notifié au commandant qui veut en venir à tout prix à des moyens de rigueur, que s'il tirait un coup de canon sans qu'il le réclamât, il le chargeait de toute la responsabilité de cette affaire, dont il ne calculait pas les suites. Et les instructions du pacha portent d'un autre côté, qu'il est à la discrétion des consuls généraux pour les moyens de rigueur à employer. C'est ce qui nous rend furieux. Comment, une aussi belle occasion se présente, et nous ne ferons rien pendant que les autres bâtiments qui nous ont précédé, ont su mettre à profit des vétilles, et ont reçu des éloges du commerce pour leur fermeté !

Cependant après une lettre adressée à tous les marchands français de Lima, dans laquelle on leur offrait l'*Ariane*, non seulement pour site inviolable, mais comme la vengeresse de toute insulte qui leur serait faite, on en a reçu une réponse flatteuse dans laquelle ces messieurs comptaient sur nous dans toute circonstance. De plus une autre lettre a été envoyée au ministre des Affaires Etrangères péruvien, pour réclamer du gouvernement une réparation éclatante de l'injure faite à notre consul. On attend maintenant la réponse du gouvernement.

Le 15 au soir cette réponse arriva portée par un des officiers du port. C'est un coup de foudre ! Le ministre n'a pas même daigné écrire, c'est son aide de camp qui parle. On y cède seulement à la politesse, car le commandant d'un bâtiment de guerre n'ayant auprès du

gouvernement aucun caractère politique, on devrait regarder ses réclamations comme non avenues. On désire cependant que les liens d'amitié qui existaient entre la France et le Pérou ne soient pas rompus dans cette circonstance, où on reproche seulement au consul quelques mots durs contre le ministère. On finit en assurant qu'en tout cas les intérêts du commerce français ne seront en rien lésés dans le conflit qui s'engage.

Cette lettre froissa rudement l'amour propre, et l'amour propre offensé pardonne rarement. Aussi, ce qui n'est pas du reste rare à bord, on déraisonna de mieux en mieux, la barouffe fut de plus en plus imminente. Un officier devait le lendemain porter cette réponse au consul.

16 juillet - Monsieur Barère au lieu de répondre immédiatement, a désiré réfléchir, et remet à demain sa décision. Ce qu'il y a de plaisant est que les bruits les plus extraordinaires ont couru au Callao et à Lima. Des feux de position mis dans la nuit à bord … pour un bâtiment que l'on croyait entrer au mouillage, ont fait à terre charger les pièces de l'arsenal. On disait partout hier soir que nous devions canonner et détruire la ville de Callao. Aujourd'hui on arme des chaloupes canonnières pour défendre les approches du môle, en un mot on se tient le mieux possible sur ses gardes contre toute attaque. A bord nous poussons l'embarquement de nos vivres, afin de nous mettre hors de portée des canons de la place dès que nous les aurons complétées.

Une nouvelle lettre, très forte dit on, vient d'être adressée au gouvernement. Elle ne lui sera remise que lorsque nous ne serons plus sous la volée de ses batteries. Pour moi je pense que de tout cela il ne sortira que du vent. Le consul s'embarquera ou non, s'il vient à bord. Il ne se permettra sans doute aucune hostilité, de peur d'en faire supporter les conséquences à nos compatriotes de Lima. S'il reste à Lima, le barouffe est impossible. Je conclu que nous en serons pour nos beaux préparatifs d'attaque et de défense. Fasse le ciel que notre jactance produise quelques résultats avantageux, on peut attendre cela, dit on du caractère péruvien.

17 juillet - Ce matin Monsieur Barère jeune vient à bord, et annonce au commandant la détermination qu'a enfin prise le consul général de s'embarquer. Il doit demander dans la journée ses passeports au gouvernement péruvien. Notre pacha est aux anges, il aura fait quelque chose. Il embrasse sur le pont le porteur de cette bonne nouvelle, manifestant ainsi d'une manière beaucoup trop ouverte ce me semble, le plaisir de voir ses projets réussir, et ne cachant pas assez, auprès des étrangers surtout, l'intérêt personnel qui le dirige. Car nous autres savons à quoi nous en tenir sous ce rapport. Certes le patriotisme peut inspirer une résistance ferme pour s'opposer aux vexations d'un chef de parti, ou venger une insulte faite à la nation dans la personne de son représentant, mais malheureusement on a trop parlé, on s'est trop appesanti sur différents détails de cette affaire, pour ne pas laisser apercevoir le moteur de toute la machine.

Dans la journée un canot de la goélette le *Dolfin* nous conduit à bord un matelot français déserteur de la corvette péruvienne la *Libertad*, où il avait pris du service. Cet homme, épouvanté des bruits de guerre qui circulent et des menaces de ses camarades, s'est sauvé à la nage pour rejoindre son pavillon. Il nous dit qu'à bord de la *Libertad* depuis deux jours on couche aux postes de combat, que les pièces ont été chargées à boulet dans la nuit du 15 de crainte d'une attaque de notre part, et que le passage d'une embarcation sur la rade après le coucher du soleil, y met tout en émoi.

Dans la nuit, après les menaces faites au gouvernement péruvien, le commandant craignant à se trouver plus longtemps à la portée du fort, appareille sans bruit par un temps très sombre, et nous allons mouiller au large de la frégate américaine à plus d'un mille de la côte. Là aussi, timides et peut être plus précautionneux que les péruviens, nous courons la grande bordée*.

Des rôles* pour l'armement de toutes les pièces du gaillard, et désignés sous le nom de « rôles de surprise » sont établis, la chaloupe armée en guerre est envoyée mouiller par notre travers à portée de voix, pour nous signaler les manœuvres que l'on pourrait faire contre nous ; une haussière d'embossage* est frappée sur la chaîne ; enfin le commandant lui même passe presque toute la nuit sur le pont. Deux vieilles chaloupes canonnières de la darse nous inspirent toutes ces craintes pendant les négociations, car la *Libertad* change maintenant son mat de misaine, et n'est certainement pas en état d'appareiller. Je ne sais qui les manifeste le plus ouvertement, les péruviens ou de nous, c'est à faire de la peine.

Le 18 pas de nouvelles du consulat. Nous enverguons nos voiles neuves afin qu'elles nous donnent plus de marche. Même précautions que la veille pendant la nuit.

Le 19 silence absolu de la part de Monsieur Barère ; on ne sait qu'en penser.

Dans la journée nous recevons un gros paquet de lettres de Valpraiso. Elles proviennent de Rio ou de France ; pas une ne m'est adressée ; m'oublie-t-on ? Je ne le pense pas. Suis je toujours plus malheureux que les autres, ou bien cherche-t-on encore à retarder pour moi l'annonce de quelque fâcheux événement ? Ce serait me laisser dans une inquiétude plus cruelle que la certitude de l'événement lui même. J'aime mieux penser que mes lettres sont restées en arrière, ou que quelqu'un a empêché qu'elles me parviennent en même temps que les autres. Quoiqu'il en soit les nouvelles que nous recevons sont excellentes, en ce qu'elles nous font voir la France d'un peu plus près. La frégate la *Flore* est arrivée à Rio dans le courant de mars, et c'est elle qui nous envoie toutes les dépêches. Elle est commandée par Monsieur Moulac, et doit venir prendre la station de la mer du sud, indépendante maintenant de celle du Brésil, dès qu'elle sera relevée à Rio par la *Sirène* que l'on attend de jour en jour avec l'amiral Dupetit (30).

L'*Hermione* a du partir du 30 mars ou 1er avril. Le 21 du même mois la *Thisbée* était à Montévidéo en partance pour le Chili, après avoir conduit à Buenos Ayres Monsieur Vente de Pessac. Elle a du prendre Monsieur Mandeville qu'elle transporte à Valparaiso. On parle encore du *Dallas* qui viendrait aussi faire partie de la station, mais d'un autre côté il aurait été expédié aux Etats Unis, et serait remplacé par je ne sais quel autre navire.

Toutes ces nouvelles sont de nature à nous donner pleine confiance dans notre remplacement prochain, et à nous faire supporter plus patiemment l'ennui que nous éprouvons ici, maintenant surtout que les circonstances nous consignent à bord.

21 juillet - Le gouvernement de Salavery n'a encore rien répondu aux lettres du pacha, et à la demande de passeports de Monsieur Barère. On tient dit-on, conseil pour nous. Toujours mêmes précautions de nuit, même vigilance recommandée. Cependant des goélettes de guerre péruviennes battent la baie dans tous les sens avec la plus grande sécurité. Si elles ne craignent pas nos attaques, je ne vois pas pourquoi nous redouterions tant une surprise de nuit.

Dans l'après midi la corvette américaine le *Vincennes* met sous voiles pour la Chine

Le 24 le bric de guerre anglais la *Parawhowk* arrive de Valaparaiso en huit jours. Il nous ramène Pichat que nous avions laissé très malade. Des courses à Santiago, l'air de la campagne qu'il a habité, et bien plus peut être les soins et le repos, l'ont parfaitement rétabli. A son départ la *Blonde* était à la Conception faisant le sauvetage des chaloupes. On attendait tous les jours la *Flore* et la *Thisbée* ; le *Casimir Périer* allait partir pour les Intermédios.

29 juillet - Nous célébrons l'anniversaire de la révolution de 1830 par trois salves et un pavois. Tous les bâtiments étrangers de la rade prennent part à la fête, répondant à notre salut,

les péruviens exceptés, qui affectent même de ne pas mettre leur pavillon ce jour là. C'est une bien petite récrimination, à laquelle nous ne devrions pas faire attention.

Relativement aux affaires du consul on en est aux protocoles. A chaque note qu'adresse Monsieur Barère au gouvernement, est jointe la demande de ses passeports. On répond vaguement à ses réclamations, on temporise.

Août 1835 - Le 5 août le commandant reçoit une lettre de Monsieur le consul dans laquelle il lui marque qu'il vient d'envoyer au gouvernement son ultimatum, indiquant l'espèce de satisfaction qu'il exige. Il ajoute que s'il n'y a pas une réponse, il se rendra à bord de l'*Ariane* avec ou sans papiers.

Nouveaux préparatifs d'attaque ou de défense, plus minutieux encore que les premiers s'il est possible. 200 boulets sont tirés des puits*, et montés dans le faux pont. On s'inquiète surtout de nos bragues neuves qui donnent beaucoup de mou. Des coins de mire en bois, qui s'écraseront à ce qu'on prétend au premier coup, sont recouverts de paille rembourrée, et bien plus on en confectionne en toute hâte des recharges avec des valets* de 30 et de 18. Nous coupons encore 10 brasses de câble pour avoir au moins 12 bragues de rechange. Il y a l'ordre d'y faire des culs de porc* afin qu'elles soient susceptibles d'être mises plus promptement en place quoi qu'il arrive. Je les paye si elles servent avant notre arrivée en France, mais « on ne peut jamais assez prendre de précautions »

Le 6 nous attendons avec la plus vive impatience le fauteuil consulaire, car ce sera le signe certain de l'arrivée à bord de Monsieur Barère. Asmatique depuis trente ans il ne peut se coucher sans souffrir beaucoup, de sorte que le fauteuil où il repose est son meuble indispensable de voyage, et il doit le précéder de quelques heures seulement. Les malles sont prêtes dit on depuis deux jours.

Les péruviens pavoisent en mémoire de la fameuse bataille d'Ayacoucho (31), qui en 1827 je crois, décida de l'indépendance du Pérou.

Salavery désarme le fort de Callao

Nous apprenons ce matin que Salavery désarme entièrement le fort de Callao. Il en vend tous les canons en bronze. Ce qui reste de pièces en fer sont placées du côté de la mer pour pouvoir faire ou rendre les saluts. Il doit ensuite avec les parapets et les glacis, combler les failles du côté de Bellavista, et transporter ici toute la douane de Lima. Son intention avouée est de couper court aux révolutions annuelles qui minent le Pérou, en enlevant aux chefs de parti qui les ovationnent, les moyens de commander la capitale par le fait même de l'occupation du fort. C'est comme tous les autres la route qu'il a suivi, et qu'il veut rendre maintenant impraticable. Il doit alors faire de Callao un entrepôt de marchandises à l'instar de Valparaiso, ce qu'il est impossible d'exécuter la citadelle existant, à cause des inquiétudes bien fondées qu'en éprouveraient les négociants. Il a sous ce point de vue beaucoup d'approbation au port et dans les environs, mais tout le monde pense que son intention secrète est de se procurer de l'argent à tout prix, car le matériel du fort se donne bien au dessous de sa valeur réelle.

A 8 heures du soir le canot d'une goélette péruvienne arrivant de Pilao nous jette à bord un négociant génois qui vient nous confier des fonds, craignant dit il, de se les voir confisquer à terre. Il nous apprend que le port, occupé par quelques troupes d'Orbigado, vient d'être enlevé par les 60 hommes que Salavery y a envoyé sur un bâtiment marchand. La garnison surprise a été égorgée dans les batteries, et les nouveaux venus occupent maintenant la place. Beaucoup

de négociants, craignant une nouvelle rixe, s'empressent d'abandonner le pays, et viennent se réfugier à Lima.

Résolution diplomatique

A 9 heures un courrier du consulat apporte des dépêches importantes : c'est la nouvelle d'une satisfaction complète qu'a obtenue le consul.

Le 7 août au matin, le commandant nous convoque tous dans sa cabine pour nous donner communication des pièces relatives à l'affaire qui vient d'être terminée si honorablement pour Monsieur Barère.

A l'occasion du décret qui exigea des étrangers un impôt extraordinaire, le représentant de la nation française protesta seul contre une ordonnance, qui sous un régime républicain, n'étant pas ratifiée par une assemblée législative, ne pouvait avoir force de loi, et ce furent ces raisons qui, injurieuses pour le gouvernement existant, avaient motivé la déclaration de celui ci de ne plus considérer comme chargé des affaires de France, un consul qui ne le reconnaissait pas. Dans la lettre qui contenait cette insulte, on la mitigeait cependant en quelque sorte, en déclarant que quoique les communications fussent rompues entre le gouvernement du Pérou et leur agent, les français seraient protégés, tant dans leur commerce quel qu'il fut, que dans leurs personnes et leurs propriétés.

C'est à la suite de cette lettre que le commandant menaça, et que Monsieur Barère demanda ses passeports. Cette dernière démarche fit réfléchir le ministère, qui en vint jusqu'à dire qu'il n'avait pas envoyé les passeports, sur la demande que Monsieur le consul en avait faite, c'était parce qu'il désirait des explications sur sa protestation première.

Monsieur Barère répondit qu'il n'avait rien écrit sans réflexion, et qu'il demandait une réparation éclatante, ou ses papiers. On lui demanda alors de préciser quelle espèce de réparation il exigeait, et c'est dans l'ultimatum dont j'ai parlé plus haut qu'il imposait les conditions suivantes : Le décret qui faisait peser sur les français une contribution extraordinaire serait rapporté, ou du moins son exécution serait ajournée jusqu'à ce qu'ils aient le temps de réaliser leurs fonds ; ses relations avec le gouvernement reprendraient le cours qu'elles avaient auparavant, enfin le ministre lui même répondrait aux lettres qu'il avait reçu du commandant de la station. Telles furent les concessions du 6 août, et dont on nous donna connaissance.

Le commandant enchanté leva notre consigne ; nous pûmes descendre à terre sans avoir d'ennuis à craindre, et l'on ne songea plus ni aux coins de mire, ni aux bragues, ni au barouffe.

Nous apprenons dans la journée par des journaux de Buenos Ayres que Monsieur Espinard, commandant de la *Thisbée*, y est mort le 16 mai d'une maladie aiguë. Ses obsèques ont eu lieu le 19, et c'est cet événement sans doute qui retarde l'arrivée de son bâtiment dans la mer du sud. Cette nouvelle est une des plus mauvaises que nous ayons reçu depuis longtemps, car notre retour en France sera d'autant plus retardé que le remplacement du capitaine de le *Thisbée* traînera plus en longueur. Pour moi je n'attends pas même à Valparaiso l'un ou l'autre des deux bâtiments avant le 15 août.

Le 9 la frégate anglaise la *Blonde* mouille sur rade arrivant d'Arica

13 août - le bric le *Passahowk* met sous voile pour les Intermedios.

Guerre civile au Pérou

Nous apprenons que le général Gamara, qui avait fait il y a quelque temps des propositions d'arrangement à Salavery, vient après avoir éprouvé un échec de la part d'Orbigado, d'accepter les conditions du président de fait, et doit joindre son armée à la sienne.

Ayant d'abord réuni des troupes presque de concert avec le président déchu, et reçu de lui des armes et de l'argent, Gamara s'en est séparé ouvertement parce qu'il appelait à son secours Santa Cruz et les Boliviens. Il voyait avec horreur disait il, une armée étrangère envahir le sol péruvien à la sollicitation d'un gouvernement sans pouvoir.

Après la scission il a fait la guerre pour son compte, et maintenant il vient se joindre à ceux qui défendent le sol de la patrie. Salavery après la jonction de ces renforts, doit partir en campagne en laissant Gamara président du ministère.

Le 17 nous appareillons pour San Lorenzo, où nous devons encore employer notre temps en exercices de canon, dans le but de faire donner du mou à nos bragues, pour les reprendre ensuite, les amarrer définitivement, et les goudronner. L'équipage devra aussi descendre à terre prendre un peu de mouvement.

25 août : Nos exercices terminés, cinq coups par pièce, nous revenons mouiller au Callao. L'équipage a pu promener dans les moines* deux jours de suite.

J'ai sondé la passe entre Lebour et l'île. Il y a passage pour un vaisseau à trois ponts, mais il est étroit, sinueux entre des bas fonds, et difficile peut être pour ceux qui s'y aventureraient sans de bons relèvements. Cependant quoique on en contesta l'existence parce que qu'il n'est pas suffisamment sondé sur aucun plan de la baie, il est très praticable par temps clair surtout. Pendant notre courte traversée nous chassons les pélicans à coups d'espingoles* chargées à mitraille : on en ramène deux à bord.

Le 24 août à 4 heures de l'après midi nous reconnaissons à la pointe nord ouest de San Lorenzo une frégate portant cornette*. Les commodores anglais, américains et péruviens se trouvant sur rade, ce ne pouvait être que le commandant Moulac, et en effet la *Flore* mouille à l'heure du soir. Nous sommes tous au comble de la joie, non pas, pour moi du moins, que je pense qu'elle doive nous relever, mais parce que nous ne serons plus seuls ici, et que nous n'avons absolument qu'a attendre un remplaçant. Elle m'apporte enfin des lettres de chez moi ; j'en suis privé depuis les premiers jours de janvier.

Je retrouve d'anciens camarades, Grignard, de Chardonnayère, Beyne…. Le commandant Moulac a entrepris la campagne fort malade, et sa santé est loin de s'être améliorée depuis son départ. On a craint plusieurs fois de le perdre, et il est encore très souffrant.

La *Flore* nous a donné peu de nouvelles de la *Thisbée* à son départ de Rio, cette corvette y était rappelée. On nous annonce aussi la *Nayade* comme devant faire partie de la station. Elle a du passer au parc* avant de se rendre à Rio. J'apprends par une lettre de Bobinec datée de Baya, que l'*Hermione* devrait partir de ce port pour la France le 28 mars. Il y a longtemps qu'elle doit être à Brest.

Le 29 août le gouvernement péruvien publie un bulletin annonçant la défaite complète de l'armée de Gamara par les troupes de Santa Cruz. L'affaire dit le journal a été sanglante, mais les forces de l'ennemi se sont ensuite accrues de toutes les défections qui ont eu lieu dans la division péruvienne. Gamara a réussi à s'échapper, il est dans je ne sais quelle province, où il ne lui manque que de l'argent et des armes pour équiper de nouvelles troupes.

Salavery à cette occasion, s'appuyant sur l'imminence de l'envahissement total du pays par les boliviens, et sur le danger de la patrie, a décrété une levée en masse à Lima et dans les environs. Mais comme personne n'a répondu à d'autres appels à la nation qu'il a fait précédemment, le décret dit que tout homme de 15 à 40 ans qui ne se sera pas présenté soit pour s'enrôler, soit pour faire valoir ses droits à l'exemption de service, sera passé par les armes.

Tout individu qui en aura caché d'autres, susceptibles de marcher, sera fusillé. Tous ceux qui ont en leur possession des armes de quelque espèce qu'elles soient, sont tenus de les déposer au palais du gouvernement sous peine de mort. Tout célibataire qui cacherait ou favoriserait la retraite d'un jeune soldat serait chassé du pays. Enfin tous les esclaves doivent être présentés à l'enrôlement par leurs maîtres, sous peine de mort et de confiscation des biens.

Pour appuyer ce terrible décret, Lima a été déclaré en état de siège. Toutes les issues en sont gardées ; les visites domiciliaires s'exécutent de toutes parts, et les étrangers au mieux ne peuvent sortir de la ville qu'avec un sauf conduit du gouvernement.

9 septembre 1835 - Nous recevons l'ordre de partir le 6 pour Cabija (32) et les Intermédios nord. De retour ici dans six semaines nous serons immédiatement expédiés pour la France, si notre remplaçant est arrivé, sinon nous irons sans doute l'attendre à Valparaiso.

Le décret de Salavery, dont tous les articles sont mis à exécution, a porté la terreur dans tout le pays, en ville et à la campagne des malheureux sont tous les jours traînés au camp, où on les enrôle, tandis que d'autres sont fusillés dit on par cinq ou six à la fois.

Si Santa Cruz se présentait maintenant, il serait sûr d'un soulèvement général de la population en sa faveur, et si les péruviens étaient susceptibles de la moindre énergie, le tyran devant lequel ils n'osent lever la tête serait écrasé, tant les forces sur lesquelles il s'appuie sont faibles, et tant l'indignation est générale.

Nous devions partir le 6 au soir mais une lettre du consul au commandant de la station, exprimant le désir que manifeste le commerce de Lima de voir plusieurs bâtiments de guerre français sur la rade pendant la crise qui se présente, nous fait donner l'ordre de rester.

Nous soupçonnons, tant nous nous ennuyons ici, le commandant d'avoir non sollicité, mais déterminé cette démarche de quelques meneurs, auxquels les boutiquiers ont acquiescé. Monsieur Allier, à qui Préchat devait remettre une lettre en mains propres, n'a pas agi avec assez de circonspection à la table de l'hôtel Dernée. Il a trop parlé pour que nous ne devinions à peu près le nœud de l'intrigue. Notre départ est tout à la fois définitivement ajourné, et comme nous ferons certainement les Intermédios, c'est autant de perdu sur l'époque de notre retour. Nous sommes tous furieux à bord.

Les exécutions de Salavery ne se sont pas prolongées. Après huit ou dix fusillades pour l'exemple, et 1000 ou 1200 conscrits rassemblés, voyant les rues de sa capitale désertes, les campagnes abandonnées, il a publié que ses levées étant faites, personne ne serait dorénavant poursuivi, excepté ceux qui, sans ordres exprès, recruteraient de nouvelles troupes. On prend ce dernier décret pour une ruse, il n'a rassuré que fort peu de gens.

10 septembre - Le commandant Moulac se rend à Lima, où le repos, un régime alimentaire plus facile à suivre, quelques promenades, contribueront peut être à l'amélioration de sa santé. Son médecin seul l'accompagne. La *Flore* le même jour, s'approchant de terre, vient mouiller à une encablure de nous.

26 septembre - Le trois mats le *Pentale*, le *Casimir Périer*, et la *Bonne clémence* sont sur rade. Ces bâtiments arrivant des Intermédios, nous annoncent que Santa Cruz marche sur Lima avec huit mille hommes de bonnes troupes. Mais il y a si longtemps qu'on nous répète cette nouvelle, que nous n'y ajoutons plus aucune foi. Il aurait pu faire dix fois la route depuis qu'on le dit au Conséo.

Salavery ayant aussi l'intention de se porter en avant, embarque ses soldats sur tous les bâtiments dont il peut disposer, s'épargnant ainsi des marches pénibles dans les montagnes, et surtout évitant certainement les désertions qu'aurait favorisé ce mouvement. Il ne reste plus au camp que la cavalerie, quelques centaines de conscrits, qui n'étant pas encore armés faute de fusils, s'exercent journellement dans le fort.

Si son expédition ne réussit pas, il aura du moins montré aux péruviens des ressources militaires qu'ils ne soupçonnaient pas, car depuis plus de trois semaines, ayant enrôlé tous les ouvriers armuriers et forgerons, il a fait réparer dans le fort plus de 600 fusils dont on n'avait jamais pu tirer parti, et maintenant encore il en sort chaque jour une vingtaine de ses ateliers. Son matériel est de même, ou reconstruit, ou mis en état. Jusqu'à présent lorsque une arme était détériorée, elle était mise au rebut, et remplacée par une autre que l'on payait très cher aux négociants européens, dans ces circonstances on ne s'était avisé de rien réparer dans le pays. Le manque total de ces objets sur la place a fini cette fois d'avoir recours à l'industrie péruvienne, et ses résultats dépassent ce qu'on était en droit d'en attendre.

Le 27 le chef suprême de la République, quoique atteint d'une dysenterie assez grave, part avec toute sa cavalerie qui se monte à 900 ou 1000 hommes. Il se rend par terre à Piséo, et doit y rencontrer les diverses expéditions qu'il a dirigé par mer. C'est là qu'il concentre ses forces, afin de garder les gorges qui bordent la côte de la province de Lima.

29 septembre : La corvette anglaise le *North Star* mouille sur rade venant de Valparaiso en sept jours. Elle nous fait le plus grand plaisir en nous annonçant l'arrivée dans la mer du sud de la *Thisbée*, qui devrait la suivre sous peu de jours. Enfin nous aurons un remplaçant et rien ne s'opposera à notre retour.

Dans la soirée le *Monte à Gando* et un bric marchand péruvien rentrent avec de graves avaries : il manque au premier son petit mat de hune, et plusieurs voiles, le bric pareillement sa misaine, son grand hunier enlevés par le mauvais temps. Cette relâche fera le plus grand tort à l'expédition de Piléo, ce sont 600 à 800 hommes de moins, et le principal matériel de l'armée qui forme le chargement de la gabarre. Des ordres sont donnés pour que l'on n'épargne rien afin de mettre promptement ces navires en état de prendre la mer.

Salavery a nommé Gamarra président du conseil des ministres en son absence, mais il paraît que celui ci n'est pas encore à Lima, ou qu'il refuse de prendre part aux affaires. Rien ne paraît encore en son nom.

1er octobre 1835 - Nous voyons enfin entrer la *Thisbée* qui mouille dans l'aprés midi. Elle vient de Valparaiso en huit jours, et n'en a été que 45 pour se rendre de Rio dans ce port. Il paraît qu'on a fait de la toile, car sa marche n'est dit on rien moins que supérieure. Elle est commandée par Monsieur Fournier capitaine de frégate, qui a quitté la *Nayade* au Brésil. Sur cette base se trouvaient à son départ le *Cuirrassier* et le d'*Assas* destinés pour la mer du sud. Plus d'espoir en cas que Monsieur Moulac vienne à succomber ici de continuer à commander la station à bord d'une frégate, aussi presse-t-on notre départ.

Le 2 la frégate anglaise la *Blonde* appareille pour Valparaiso. Nous recevons l'ordre de nous tenir à mettre sous voiles au premier signal.

Le 3 notre commandant revient de Lima. Il a l'ordre de se porter le plus tôt possible sur les Intermédios, Cabija, Arica et Islay, puis de revenir au Callao, d'où il effectuera son retour à Rio, en touchant à Valparaiso et Montevidéo. Nous ne pouvions pas manquer les Intermédios. C'est un voyage de deux mois, car quoiqu'on paraisse extrêmement pressé, nos traversées pour peu qu'il s'y trouve deux ou trois femmes sont si longues, que nous mettrons, je n'en doute pas, un grand tiers plus de temps que tout autre navire à nous rendre à Rio. Il nous reste l'espoir de nous trouver en France dans le courant de mai 1836.

Spectacle à bord de la *Flore*, mais bal impossible

Le 4 les officiers de la *Flore* donnèrent à bord une grande fête. Spectacle, bal, ambigu, rien ne devait y manquer. Malheureusement les dames ne vinrent pas. Sur plus de cinquante invitations, tant à Lima qu'au Callao, quatre vieilles s'y rendirent. Ici petite ville s'il en fut jamais, elles firent les bégueules. A Lima elles craignaient les Monténéros sur la route. J'assistai seulement au spectacle, qui fut fort bien rendu par les acteurs du bord, et qui eut certainement beaucoup amusé les dames, mais leur absence rendit le bal impossible, et le reste de la soirée fort triste.

Le *Monte à Gondo* et le bric en relâche ont été réparés avec une activité incroyable au Callao. Ils ont mis sous voiles dans l'après midi, emportant mille hommes de vieilles troupes au lieu des conscrits qu'ils avaient à bord la première fois, et qui restaient au Callao. Le régiment commandé par le colonel Rivar, homme dévoué au gouvernement actuel, avait été envoyé il y a quelque temps pour observer la marche de Santa Cruz, avec l'ordre exprès de ne pas se faire entamer. Ayant rencontré et reconnu il y a quinze jours environ l'avant garde bolivienne, il a battu en retraite, et laissant la direction de sa marche au corps qui le poursuivait, il a rallié Lima à grandes journées.

Départ pour Cabija

Le 5 nous appareillons enfin, remorqués par toutes les embarcations de la rade.

24 octobre - Notre traversée de 19 jours fut une des plus remarquable de la campagne. Le commandant pendant la plus grande partie de temps s'abstint de nous ennuyer suivant sa manière d'agir habituelle. Il ne parut que rarement sur le pont, fit même un peu de voiles, et chose étonnante laissa plusieurs fois la nuit les perroquets à la disposition de l'officier de quart. Il paraissait s'occuper exclusivement de mnémotechnie, aussi le premier de nous qu'il rencontrait en montant, était certain de recevoir la bordée des principales époques de l'histoire de France et d'Angleterre, ainsi que la nomenclature des rois, avec la date de leur avènement au trône, la durée de leur règne, et les formules qui lui servaient pour cette mémorisation. Sursaturé de ses recherches, vers la fin de la traversée, peut être aussi à cause de la haute latitude de 33 degrés par laquelle nous nous trouvions, il ne se montra plus pendant la nuit, et plus sévère sur les balayages fréquents de la batterie et du pont.

Si les vents nous avaient un peu favorisé, non par leur direction, mais par leur force, dans les dispositions où nous nous trouvions au départ de Callao, nous eussions pu nous rendre en moins de 15 jours à Cabija. Mais de faibles brises ne nous permirent pas, vu notre marche très inférieure, de faire beaucoup de chemin, et ce soir seulement nous mouillâmes dans l'anse plutôt que sur la rade de Cabija.

Prise de Cabija par les péruviens

25 octobre - Dans la soirée d'hier, et à la visite d'aujourd'hui que je fis avec le commandant au consul et au gouverneur, j'appris le grand événement dont ce pays avait été le théâtre il y avait à peine un mois.

La corvette péruvienne la *Libertad* partie de Callao le 4 septembre avec environ 300 hommes d'infanterie sous les ordres du colonel Quiroga, s'était dirigé sur ce seul port de la Bolivie avec l'ordre de s'en emparer, d'exterminer la garnison, et de détruire tout ce qui s'y trouvait d'établissements publics et de fortifications. Le 21 septembre elle avait débarqué ses troupes sous Morillones, pour qu'elles vinssent attaquer par terre, tandis que se dirigeant vers le port, elle les soutiendrait du côté de la rade. Le 23 après avoir traversé plus de 15 lieues de pays presque sans vivres, et surtout sans eau, les péruviens surprirent la ville, et en moins de deux heures, ayant refoulé la garnison et les habitants armés sur la pointe qui ferme la baie du côté du sud, ils les forcèrent à se rendre à discrétion, avant que la corvette que le courant et les calmes avaient sous-ventée de deux ou trois lieues, put rejoindre le port.

Le colonel Quiroga s'était parfaitement comporté dans cette circonstance. Malgré les ordres d'une sévérité extrême que lui avait donné Salavery, il épargna la garnison et tous les intérêts particuliers, ayant seulement détruit la propriété du gouvernement, enlevé les armes et les munitions, et mis hors de service les canons qu'il ne pouvait emporter. Le 26 il s'était embarqué avec tout son monde pour Arica et Islay.

Cabija réarmée depuis longtemps et s'attendant tous les jours à une attaque d'un bâtiment péruvien, non seulement n'avait reçu aucun renfort, mais même négligeait tout moyen de défense. Les 50 hommes de troupes réglées qui s'y trouvaient n'avaient pas été payés depuis six mois, et on manquait de fourrage pour les 30 chevaux qui composaient la partie la plus active de la garnison. Presque jusqu'à ce jour, à l'apparition d'un bâtiment vers le cap Morillon, on expédiait immédiatement la cavalerie faire une reconnaissance, mais cette fois, loin de s'inquiéter des deux voiles qui avaient été signalées, on avait envoyé les chevaux au vert dans la montagne. Aussi les péruviens eurent ils beau jeu. Avec un peu plus de prévoyance de la part du gouverneur, ses quatre vingt hommes, et les deux compagnies de garde nationale qui devaient les soutenir, auraient pu arrêter complètement l'ennemi dans les défilés qu'il fut obligé de franchir à deux ou trois milles au sud. Mais à la nouvelle reçue le matin que les bâtiments en vue un peu sous le vent, étaient bien la *Libertad* et une goélette péruvienne, on s'était contenté de prendre les armes et de se diriger vers les batteries, tandis que les troupes de débarquement débouquaient* sur le plateau qui couronne la ville. Trois ou quatre coups de canon à mitraille, loin de décourager les agresseurs, les font charger avec plus d'activité. La partie opposée à la batterie tenue par la garde nationale à qui on n'avait pas eu le temps de faire passer de la poudre, ne put résister, et perdit plusieurs hommes.

Les premiers navires de Cokijo se portèrent à la pointe où s'était réfugiée la garnison. Une vive fusillade s'engagea d'abord, mais bientôt le gouverneur qui commandait en bourgeois, étant tombé percé de plusieurs balles, les soldats mirent bas les armes. Les pertes de part et d'autre se montaient à environ 20 hommes tués et 40 blessés, dont plus d'un tiers de gardes nationaux, qu'on avait laissés armés sans munitions, et qui cependant ne se rendaient qu'à la dernière extrémité.

L'attaque vive et bien combinée de Quiroga, ainsi que sa générosité après la victoire, lui font autant d'honneur que la défense de la ville montre l'impéritie du colonel bolivien, et l'insouciance du gouvernement laissant le seul port de la république à la merci du premier navire qui pourra jeter une poignée d'hommes sur la plage.

Importance de la ville de Cabija

Cabija entrepôt de tout le commerce extérieur de la Bolivie, ne comportait il y a quatre ou cinq ans qu'une douzaine de cases en terre couvertes de vieilles voiles de navire, et jetées ça et là sur la côte. Actuellement une rue qui longe le rivage est garnie d'une centaine de maisons en bois, petites, sans étages, mais paraissant propres et commodes. Des cours sur l'arrière et des magasins assez vastes, contiennent une grande quantité de marchandises qui s'expédient par convois vers l'intérieur. Ces transports doivent être extrêmement coûteux, car ils se font à dos de mulet. Le premier gîte que l'on rencontre est à 40 lieues dans la montagne, et les villes où on les dirige sont au moins à 100 ou 150 lieues. C'est cette difficulté de communication qui fait à Santa Cruz convoiter Arica, moins éloignée du centre du pays, et offrant de bien plus grandes ressources pour l'écoulement des produits d'importation étrangère.

Les environs de Cabija sont arides au delà de toute expression. Les montagnes escarpées qui longent toute la côte, ne présentant généralement d'autres traces de végétation quand on les examine de près, que l'espèce de cactus appelé cierge du Pérou. A l'époque cependant où nous nous y trouvions, les brouillards continuels qui couvrent les hauteurs, y font pousser des sortes de petites plantes, qui après la floraison disparaissent entièrement.

On ne boit en ville qu'une eau saumâtre, que l'on est souvent obligé d'aller chercher à une demi lieue, dans un ravin escarpé. La source n'est pas assez abondante pour s'écouler jusqu'à la mer, et la sécheresse des sols inférieurs l'absorbe à moins de vingt pas du rocher d'où elle s'échappe. On a construit dans cet endroit un bassin en plomb, où l'on recueille le filet d'eau aussi soigneusement que le vin en France qui s'écoule du pressoir.

Mines de cuivre

Toutes les montagnes de la Bolivie sont extrêmement riches en minéraux métallifères. Dans les environs de Cabija on n'exploite que des filons cuivreux d'une assez grande richesse, car les difficultés que rencontrent les mineurs pour l'extraction, et surtout le transport de ce qu'ils retirent, ne permettent pas de s'occuper des mines de qualité secondaire.

Un français, Monsieur Chéron, a fondé à trois ou quatre lieues de la ville un établissement où il éprouve tout les minerais qu'apportent les indiens, qu'il ne paie ensuite que d'après le titre de leurs récoltes. Il y perdrait beaucoup dit il à l'extraire sur les lieux même, et préfère l'expédier ainsi brut en Angleterre ou en France.

Un seul filon, ou deux filons très voisins, fournissent en même temps des sulfures pyriteux, des carbonates, et surtout plusieurs oxydés. Il s'en rencontre parfois qui donnent jusqu'à 50 pour 100 de cuivre pur, mais la moyenne des épreuves n'est généralement que de 25 ou 30 pour 100.

Le procédé d'extraction, et surtout de réduction, assure Monsieur Chéron, sont si imparfaitement connus sous le rapport économique dans le pays, qu'un individu qui avec de l'instruction se chargerait de l'exploitation d'une mine quelconque, ne pourrait manquer en procédant avec quelque régularité, de faire en peu d'années une immense fortune.

En Bolivie tout individu qui rencontre une mine, en acquiert immédiatement la propriété pourvu qu'il l'exploite mais la force et les bras manquent ordinairement, de sorte qu'après s'être contentés de gratter la surface du sol, la plupart des individus qui commencent à se livrer à ce genre de spéculation, l'abandonnent promptement.

Les mines d'or ruinent dit on ; celles d'argent ne donnent aucun profit. L'extraction du cuivre seule procure quelques bénéfices, mais cela tient à ce que les travaux sont mal exécutés.

Novembre 1835 - Le 1er novembre, après avoir passé une grande semaine à Cabija, discuter l'importance du séjour d'un bâtiment de guerre sur la rade, et le tort de n'avoir pas expédié un navire de Callao pour suivre la *Libertad* dans son expédition nous partons avec trente cinq mille francs seulement.

Des calmes continuels nous retinrent trois jours en route, et le 6 à 10 heures du soir seulement nous pûmes atteindre le mouillage d'Arica.

Blocus d'Arica par les péruviens

10 novembre - La ville était au pouvoir de Salavery. Un petit bric de 8 canons l'*Orequipignon* avec une demi compagnie de débarquement occupait un point important de la côte. Le nombre d'hommes armés qu'en cas d'attaque le bric et le détachement pouvaient compter, s'élevait tout au plus à cinq cents, et cependant cette poignée d'hommes tenait la campagne à une ou deux lieues de la ville, quand des partis de cavalerie bolivienne, débarquant des gorges, venaient se montrer dans la plaine. Quoique presque tous les jours ces derniers fissent des reconnaissances, jamais ils n'avaient oser se mesurer avec les indiens de Salavery, qu'ils ne laissaient même pas approcher à portée de fusil. Le soir, les matelots du bric rentrant à bord, le détachement se retranchait sur le môle, où des tentes le mettaient à couvert, une seule chaloupe leur était accordé comme dernière retraite.

Arica est ainsi bloqué, mais ce blocus mal tenu y laisse pénétrer les vivres presque aussi facilement qu'auparavant. Un gouverneur, le colonel Carillon, commande aux troupes et à l'*Orepignon*. Tachua au contraire appartient à Santa Cruz, qui y a laissé 400 hommes de cavalerie, mais ses divisions ne s'avancent pas jusqu'ici, quoique la distance ne soit que de 12 lieues.

Sur cette partie de la côte comme à Cabija, les intérêts du commerce étranger, et même ceux des indigènes avaient été respectés. Il y avait seulement une entrave à la circulation des marchandises à cause du double droit que voulaient percevoir, et les partisans de Salavery dans le port, et ceux d'Orbigado à Tachua. Le gouverneur Carillon avait toutefois consenti à favoriser le transit en n'exigeant que la moitié des droits, mais les douaniers ne voulaient entendre parler d'aucune diminution. Notre commandant, heureux de saisir une occasion de terminer ce différent, venait d'écrire à l'agent français dans l'intérieur, se proposant même de faire le voyage de Tachua si la circonstance l'exigeait.

Dans le port, les magasins de la douane encombrés, faisaient considérer cette mesure comme urgente, mais la route était de 12 lieues qu'il fallait faire à cheval. Il y avait à regarder à deux fois, et je doutais fort pour mon compte, qu'à moins d'une réussite presque certaine, il se determinat malgré ses avancées, à entreprendre ce voyage. Lorsque on lui fit répondre que les consuls étrangers avaient employé inutilement tous les moyens imaginables pour déterminer le gouverneur bolivien à un accommodement, et qu'on pensait bien que, n'étant muni d'aucun pouvoir, lui simple capitaine d'une corvette de guerre, ne réussirait pas mieux.

Cette réponse susceptible de piquer un amour propre moins délicat que le sien, rendit notre pacha maussade toute une journée, et détermina notre départ pour le surlendemain, ce qui nous fit le plus grand plaisir.

On avait aussi parlé, mais je pense parceque que la chose n'était pas praticable, de retourner à Cabija, vu que le bric péruvien le *Congrès* était parti pour ce port huit jours avant notre arrivée ici.

Pendant notre séjour à Arica nous fîmes de l'eau. Une partie de chasse dans les bois d'oliviers que l'on aperçoit au fond de la plaine, nous fournit un énorme pâté de tourterelles. Nous exécutâmes quelques fouilles infructueuses dans des tombeaux d'indiens de l'autre côté des moines, enfin nous flânâmes plus d'une fois dans les jardins qui longent le rivage sur la gauche de la ville.

Le 11 novembre nous partîmes avec une jolie brise, emmenant avec nous le général Castillon et sa femme, jeune mais non jolie, ayant embrassé le parti d'Orbigado dès le début de la dernière révolution. Castillon avait commandé pendant plusieurs mois un corps assez considérable de ses troupes dans les départements du sud, mais désapprouvant la démarche du président de droit lorsque il appela à son secours Santa Cruz et les boliviens, il s'était retiré du service, exilé depuis, et se rendait à Lima avec l'intention de se ranger sous les ordres de Salavery, ou d'attendre des temps plus heureux.

Mouillage à Islay

Le 13 au soir nous mouillâmes à Islay. Deux ou trois heures avant notre entrée dans le port, nous en vîmes sortir quatre brics faisant route au large. Quelque temps après un d'entre eux, le *Sparowhawk,* vint nous reconnaître, et faillit même nous faire manquer le mouillage, car le commandant voulant à toute force communiquer courut vers lui au risque de se sous venter. Mais bientôt l'anglais prenant le large, nous laissa arriver sur le port, assez désappointés de ce que l'on appelait une grossièreté du capitaine Pierson.

J'appris le soir à terre que le consul anglais auquel nous sommes obligés de nous adresser à Islay faute d'agent français, était parti sur le *Sparowhawk* pour Arica, afin de tâcher, de concert avec Monsieur Cosley, d'arranger l'affaire des droits de douane à payer aux deux partis qui se disputent le gouvernement du Pérou. Nouvelle vexation : aux dires du général Cotilla, les deux prétendants ont l'intention de rétablir les anciennes limites du Pérou en y faisant rentrer la Bolivie et la république de l'Equateur. Ainsi Salavery après la victoire marche dans le sud sur Chaquisaca et La Paz, pour se jeter ensuite dans le nord sur Quito et Guayaquil. Pour Santa Cruz il n'aura qu'à continuer sa route jusqu'à l'Equateur.

Ce qui me semble le plus extraordinaire dans ces projets de conquête, c'est que douze ou quinze mille hommes au plus sont en présence, et la partie victorieuse de ces troupes seule doit les réaliser, c'est à dire s'emparer d'un pays plus grand que la moitié de l'Europe. Notre campagne de Russie sous le rapport des marches n'était qu'une promenade auprès de celle ci. Je ne pense pas que nous ayons le temps de voir de grands résultats.

Promenade et partie de chasse

18 novembre - Pendant notre séjour à Islay je fis seulement une promenade sur la côte vers les rochers de granite rouge, qui avec deux ou trois îlots couverts de guano forment la baie du côté du sud ouest. Des crevasses magnifiques, des déchirures effrayantes occasionnées par les tremblements de terre avec les ruines de deux ou trois batteries de côtes, fut tout ce que nous vîmes de remarquable.

Une partie de chasse dans la montagne nous procura aussi quelque amusement. La grande quantité de tourterelles que nous rencontrâmes, nous fournit une quarantaine de pièces de gibier pour résultat de notre excursion, et des baies d'olivier, des coteaux tapissés d'une belle verdure émaillée de fleurs, enfin un déjeuner fait du plus grand appétit le long d'un ruisseau et sous les larges feuillages d'un figuier, furent une diversion agréable à la monotonie du bord.

Dans cette saison les montagnes qui s'élèvent à environ une lieue d'Islay sont couvertes jusqu'au sommet d'un gazon très tendre, qui s'étend presque jusqu'à la côte, tandis que plus bas une couche de cendres d'un blanc mat, déposée dans les vallées, et ressortant sur un terrain rouge, contraste singulièrement avec la teinte des coteaux. Cette cendre provenant sans doute du volcan d'Oréquipa, et s'amoncelant par l'action des vents dans toutes les sinuosités du terrain présente souvent des couches de plusieurs pieds d'épaisseur.

Le 19 nous quittâmes le port pour nous rendre au Callao, où pour la première fois le commandant paraît pressé d'arriver.

Retour à Callao – arrivée de Salavery

25 novembre - Notre traversée fut cette fois sinon courte, du moins ordinaire. Nous avions contre notre habitude fait la nuit toute la voile possible. Les vents furent aussi un peu plus frais que de coutume, de sorte que le 23 au soir nous mouillâmes au Callao. Quelques heures avant notre arrivée la corvette la *Libertad*, venant de Piséo, disait on, étant entrée en rade ayant à son bord Salavery.

Un retour aussi inattendu du chef suprême de la République, était de nature à mettre en mouvement toutes les imaginations. S'il quittait son armée il fallait qu'elle fut détruite ? Mais s'il devait partir sous peu de jours, que venait il faire à Lima ? Tous ses bâtiments se réunissaient à Piléo, quelles pouvaient être ses intentions ? Il n'avait donc pas franchi la cordillère comme on l'assurait à Islay ; puis c'était un nouveau plan de campagne qu'il méditait : il devait se jeter sur les provinces de Tachua, et pénétrer de là au centre de la Bolivie, mais Santa Cruz avançait à grandes journées, et il était probable qu'il occuperait la capitale du Pérou longtemps avant la grande diversion méditée par Salavery. On ne savait à quoi s'en tenir, qu'imaginer. En un mot cette arrivée subite du personnage le plus important du pays, fait dans la station même presque autant d'effet que la nouvelle de la machine infernale qui a éclaté sur les boulevards à Paris en juillet 1835 (33). Toujours est il que notre général Castillo s'abouche avec lui, et qu'il prend du service sous ses ordres (34).

Les brigands

Les Monténéros, cette fois ci ce ne sont plus quelques nègres marrons des environs de Lima, infestant plus que jamais la route, et pénètrant même très souvent dans la ville, où ils séjournent quelques fois. Ils sont organisés pour la plupart en bandes, ayant des officiers qui agissent disent ils pour Orbigado et la contre révolution. Toutefois ils n'en veulent absolument qu'à l'argent des voyageurs. Si l'on ne se défend pas, ils se contentent des piastres que l'on a sur soi, et payent galamment à la ligne quelques rafraîchissements aux dévalisés, ou bien les escortent jusqu'aux portes de la ville, afin que d'autres bandes ne les insultent pas pour ne rien trouver à prendre. Ils ont même accordé la vie à quelques individus, qui croyant n'avoir à se défendre que contre deux ou trois hommes, s'étaient servi de leur arme, et avaient été bientôt écrasés par le nombre.

Un officier de la *Thisbée* fut dernièrement arrêté vers dix heures du soir sur le pont au milieu de la ville de Lima. Traversant assez vite, il n'avait pas aperçu quelques hommes assis aux encoignures du parapet. Lorsque bientôt un vieux nègre, sans se déranger, lui cria de s'arrêter, c'était un excellent moyen de le faire se presser davantage. Lorsque trois individus le couchant en joue à quelque pas devant lui, le déterminèrent à ne plus avancer, il vit bien alors que le vieux nègre n'avait point prononcé de vaines paroles, mais croyant encore trouver son salut dans la fuite, il fit volte face, et se disposa à retourner en courant d'où il venait. A peine avait-il fait vingt pas, qu'un homme se jeta devant lui pour l'arrêter de nouveau. Résolu de faire au moins peur à celui ci, il porta la main à la poche de son habit, en tira une clef, et la présentant comme un pistolet, il comptait se frayer un passage, lorsque un autre bandit lui mit le canon de son fusil sur la poitrine, et lui cria en espagnol : « Si vous faites un pas, vous êtes mort ». Montrant alors la clef qu'il avait à la main, Challier rassura le brigand sur ses intentions, et se laissa conduire au vieux nègre. « Pourquoi ne vous êtes vous pas arrêté quand je vous ai appelé » lui dit il. « Parce que je trouvais beaucoup plus économique de passer mon chemin », répondit l'officier. « Avez vous de l'argent sur vous ? », continua celui qui paraissait être le chef de la bande. « Trois piastres, rien de plus : fouillez moi ». « Alors vous pouvez continuer votre chemin ; vous êtes français je le vois bien, et ce que vous me donneriez, ne vaut pas le bruit que nous faisons ici ». Enchanté des dispositions du nègre, Challier partit au plus vite, de peur qu'il ne lui prit quelque remords de sa bienveillance, mais les Monténéros en sous ordre, moins généreux que leur chef, et capables de prendre aussi bien trois piastres que trente, l'appelèrent à quelque distance de là, en lui offrant d'ailleurs un cigare, ce à quoi il se garda bien d'acquiescer.

Dans une partie de chasse que firent plusieurs jours avant deux ou trois officiers de la *Flore*, ils furent cernés pendant qu'ils se reposaient près d'un fossé par plusieurs bandits, qui s'emparèrent d'abord de leurs armes. Mais sur la remarque de Cédaige, qui avec tout le sang froid qu'il soit possible de prendre, leur représenta, qu'étrangers, et chassant pour s'amuser dans leur pays, il était absurde qu'ils y trouvassent des gens aussi inhospitaliers, et que d'ailleurs ces fusils à pistons ne pourraient leur être utiles. Les Monténéros, après avoir accepté un verre de croe (??), compagnon indispensable des chasseurs, rendirent les fusils en leur souhaitant tous les exploits possibles dans leur partie de chasse.

Mille autres faits semblables prouvent que si ces braves garçons en veulent à la bourse des habitants de Lima ou des voyageurs, ils respectent les amateurs qui savent se plier à leurs manières, et se mettre bien avec eux. Il n'est pas possible d'être détroussé plus honnêtement. C'est une fantaisie que je me payerais volontiers, si j'avais de l'argent à perdre.

Il n'y a pas encore deux jours que nous sommes au Callao, et cependant que nous ayons bien ou mal agi diplomatiquement dans notre campagne, ce que je ne mêlerai pas de décider, le commandant Moullac nous presser de partir pour retourner en France. Nous devons être partis samedi, donc le 28, nous rendre à Valparaiso, où cinq jours nous sont accordés pour renouveler nos vivres, et prendre des fonds, passer ensuite à Montévidéo, et nous rendre ensuite à Rio aux ordres de l'amiral, qui n'ayant reçu depuis plus de six mois aucun bâtiment des mers du sud, ne manquera pas de nous envoyer en France au plus vite. Notre campagne prend ainsi une tournure à se terminer maintenant dans cinq mois si le vent nous pousse.

28 novembre - D'après l'ordre positif de ne rester au Callao que le moins de temps possible, nous avons complété au plus vite nos vivres et quelques rechanges. Nous avons pris la solde d'un mois dû à l'équipage, et dans la soirée, au grand contentement de tout le monde, un seul peut être excepté, nous mettons sous voile pour Valparaiso.

Départ pour Valparaiso et le cap Horn

Le pont est encombré de malles, de ballots envoyés à bord par huit ou dix passagers que nous emmenons au Chili. A notre table nous avons accepté deux officiers américains malades, allant se reposer quelque temps à Valparaiso des fatigues de leur campagne. Monsieur Bénair, armateur, ou plutôt subrécargue* du trois mats la *Bonne Clémence*, et Monsieur Titacheff, officier dans les gardes du corps de l'empereur de Russie, circassien d'origine, parlant cinq ou six langues avec la plus grande facilité, et fort aimable garçon nous a-t-on dit. Il voyage pour son instruction et son agrément (35).

Le commandant a chez lui Monsieur de Cortez, descendant du fameux Fernand. Il est chilien et ancien contre amiral de la marine espagnole, le capitaine Bell, de la goëlette américaine le *Dolfin* vendue dernièrement au Callao, enfin une dame avec ses trois enfants, dont une demoiselle de 15 à 16 ans, assez jolie mais boiteuse. Le tout est accompagné de domestiques et d'une immense quantité de bagages.

Au milieu de tout le charivari qu'occasionne à bord l'arrivée presque simultanée de ces hôtes, avec les amis et connaissances qui venaient les accompagner jusqu'au départ, nous fîmes, en présence de plusieurs officiers des autres bâtiments de la rade, un appareillage extrêmement curieux, sous le rapport du flafla, des ordres ronflants donnés à tort et à travers, et de l'impatience qu'on crut devoir se donner devant ces messieurs, qui sous cape s'en amusèrent beaucoup.

Qu'on se figure huit ou dix dames amies de nos passagères, assises sur le pont, des masses de paquets entrant de tous les bords, et encombrant une partie du gaillard d'arrière, quinze ou vingt étrangers, les uns apportant des fonds, que le lieutenant reçoit au carré, les autres se promenant ou causant de côté ou d'autre, personne ne s'attendait à partir à la minute. Le commissaire, à l'arrivée duquel on avait promis de mettre sous voile, monte à bord. Aussitôt le commandant, sans prévenir ni les dames ni personne, s'empare du banc du quart, et donne l'ordre à haute voix de mettre les barres au cabestan*, et de hisser les trois embarcations à la fois. Les matelots qui ne demandent pas mieux que d'augmenter un désordre lorsque l'occasion s'en présente, se portent aux gorous (??) et aux barres avec d'autant plus de vivacité que dans le mouvement ils culbutent des caisses, des paquets, des chaises que les dames effarées abandonnent pour se précipiter après leur adieu trop court à l'échelle d'embarquement, où d'autres amateurs aussi pressés qu'elles de s'en retourner appellent leur canot. Tout cela détermine sur le passe avant* une réunion d'individus que les pas lourdement cadencés des matelots hissant nos embarcations, vient encore dissiper, en augmentant le tumulte. C'était à mourir de rire. Cependant rien ne pouvait se comparer au sérieux du pacha, ordonnant gravement les manœuvres de dessus le banc de quart, et ressemblant à un charlatan qui débite sa marchandise au milieu du brouhaha d'une foire.

Le contraste était d'autant plus frappant pour les étrangers surtout, que quelques minutes avant, on l'avait vu accabler ces dames de politesses, et recevoir gaiement les salutations de tous ses hôtes. Maintenant il ne répondait à aucun salut, et loin de faciliter l'écoulement prompt de tout son monde, en s'excusant sur la nécessité qui le forçait à les congédier si tôt, il ne s'apercevait pas qu'il gênait leurs mouvements et les siens. Tout cela était absorbé par l'idée de faire un brillant appareillage devant les officiers étrangers qu'il avait encore à bord. Messieurs Gournier, Vrignaud et Baligand en rirent à cœur joie, de fait je n'ai rien vu de plus amusant dans toute la campagne.

En somme à six heures nous étions sous voile. La musique de la frégate américaine, à poupe de laquelle nous passâmes, nous joua un air analogue à la circonstance, et une heure après nous doublions la pointe nord de San Lorenzo.

L'amiral Cortez

24 Décembre 1835 - A dix heures du matin nous mouillons à Valparaiso après 26 jours de mer. Cette traversée, un peu plus que moyenne, ne fut marquée par aucun événement notable. Si les vents nous avaient un peu plus favorisé, nous eussions pu arriver plus tôt à notre relâche, car le commandant nous laissa pour la voilure plus de liberté que jamais. Constamment occupé de ses passagères qu'il ne quittait qu'à son corps défendant, nous éprouvions pendant les quarts une tranquillité peu ordinaire. L'amiral Cortez, forcé souvent de se retirer quand il faisait la cour à ses dames, nous procurait alors sur le gaillard l'agrément de sa conversation. Fort instruit, ayant beaucoup navigué, j'avais le plus grand plaisir à l'entendre raconter les diverses particularités de sa carrière militaire. Cela valait cent fois les lectures insipides de voyages, parce que ce qui peut intéresser chacun est enfoui dans un fatras de relations ennuyeuses, qui dégoûtent selon moi d'en parcourir les pages. Ici au contraire, mes questions lui indiquaient de suite ce que je désirais connaître, et sa mémoire prodigieuse, ses observations profondes, rendaient très instructifs les récits qu'il nous faisait.

Avant la scission entre la France et l'Espagne sous l'Empire, il avait navigué longtemps de conserve avec beaucoup de nos anciens officiers. Il se trouvait avec eux à Trafalgar, et dans les diverses circonstances où les deux marines agirent de concert, vers la fin du Consulat. Plus tard il fit partie du régiment de marine espagnole, et prit part dans les rangs de ses compatriotes au désastreux combat de Baylen. Après avoir fait longtemps les voyages de Philippines, au Mexique, il commanda plusieurs divisions chargées de porter des secours au Chili et au Pérou travaillés par des dissensions intestines. Enfin on lui confia en dernier lieu une frégate avec laquelle il dut bloquer la Vera Cruz. Ce fut dans cette circonstance qu'abandonnant les espagnols après avoir donné sa démission, il passa au service des mexicains. Devenant libre, il fut là leur premier amiral, mais disgracié bientôt il revint au Pérou, où on lui confia la bibliothèque et la direction d'un collège maritime. Cette institution ayant été anéantie dans une des nombreuses révolutions qui ont agité cette république depuis l'indépendance, il retourne maintenant achever paisiblement ses jours dans une assez belle propriété qu'il possède près de Santiago du Chili.

Quoiqu'entendant parfaitement le français, il s'exprime ordinairement en espagnol même avec nous, mais son langage est si simple, si distinct, que je n'éprouve pas la moindre difficulté à le comprendre, et ses manières sont si entraînantes, sa conversation si agréable, si instructive, que j'ai toujours le plus grand plaisir à causer avec lui.

Monsieur Titacheff

Monsieur Titacheff notre russe, est un jeune homme de moyens, qui a aussi beaucoup voyagé, sur terre principalement. Ayant parcouru l'Europe entière dont il parle toutes les langues avec une égale facilité, il a depuis deux ans exploré une grande partie de l'Amérique en commençant par les Etats Unis. Il est descendu de là visiter le Mexique, la Colombie, le Pérou, pour se rendre ensuite au Chili, sur les bords de la Plata et au Brésil. Il a beaucoup vu et lu, mais ses observations sont un peu superficielles. Nous avons souvent causé de la France, et bientôt il m'a été facile de reconnaître qu'il n'avait vu que les monuments de Paris, et qu'il n'avait aucune idée de son organisation intérieure. Quoique très dégrossi, il est encore un peu

russe, et conçoit difficilement notre administration et notre discipline militaire. Sur ce rapport, il a du en apprendre plus à bord que pendant son voyage en France, car il nous a été facile de voir qu'il n'avait fait que passer à Paris. Hôte agréable du reste, et sachant son monde, il ne nous a pas été un instant à charge, malgré les ennuis assez communs que procurent à bord les passagers.

Les vents du sud est nous accompagnèrent jusque par 33° de latitude, où en nous abandonnant, ils nous laissèrent aussi loin de Valparaiso que nous en étions au départ. Des brises du nord ouest nous prirent alors, et après nous avoir fait longer le 20 et 21 Masafeurie, et Juan Fernandez, elles nous conduisirent presque jusqu'au port, circonstance assez extraordinaire à cette époque de l'année.

Valparaiso

Dès le jour de l'arrivée, le commandant donna l'ordre de compléter cinq mois de vivres avec la plus grande célérité, de prendre les rechanges dont on aurait besoin, de tenir et visiter le gréement sans perdre un instant, en un mot d'être prêt à mettre sous voiles le 1er janvier.

Tous ces ordres généraux nous effrayent fort peu, car il les donne sans calculer le temps nécessaire à leur exécution, ou les entraves qui pourraient se rencontrer. Toutefois, plus pressés que lui peut être de quitter la mer du sud, je mettrai pour ma part comme président de la commission de vivres, toute l'activité possible pour ne pas retarder notre départ. Dès ce jour même nous allons à terre goûter et examiner les échantillons de tout ce qui doit nous être fourni.

Relativement aux affaires du Pérou, dont nous nous occupons du reste fort peu depuis notre départ de Callao, nous avons appris par un bâtiment anglais venant d'arriver d'Arica, qu'au moment où il quittait la rade, il y a environ quinze jours, la ville était canonnée par le *Congrès* et l'*Aréquipegna* qui l'avaient en partie démolie.

D'un autre côté le gouvernement bolivien armait à Valparaiso une goélette montée de 60 hommes, tous déserteurs étrangers, vrais forbans, avec lesquels il comptait surprendre à l'abordage un des bateaux de guerre de Salavery, sans compter de nombreuses prises qu'il ferait au commerce péruvien. Malheureusement, d'après une discussion qui venait de s'élever à ce sujet entre le représentant de la Bolivie et le chargé d'affaires du Pérou, et à la suite de laquelle le capitaine de la goélette avait été coffré, il était bien possible que l'on aurait vent sur la côte de cette expédition, longtemps avant qu'elle put faire mal à personne. Ces affaires doivent se traiter ce me semble beaucoup plus secrètement qu'on ne l'a fait pour qu'elles offrent quelques chances de réussite.

1er janvier 1836 - Dans l'après midi tout est prêt pour notre départ, et je ne vois pas trop pourquoi le commandant ne met pas immédiatement sous voiles. C'est maintenant lui ou le consul qui apportent quelque retard. Il est évident toutefois, que quoique il ait refusé au commissaire la permission de rester dîner à terre, nous n'appareillerons plus que demain. La brise tombe, et le calme de la nuit met dans l'impossibilité de sortir de la baie.

Pendant notre séjour à Valparaiso chacun paraît s'être beaucoup amusé, voire même le lieutenant, qui partout ailleurs n'a presque jamais bougé du bord. Les parties à cheval à la campagne, un ou deux bals, plusieurs soirées ont occupé les instants libres de ces messieurs. Pour moi, retenu à bord par un fort rhume, je ne suis descendu à terre qu'en service, et après tout rien ne me fait beaucoup regretter les plaisirs de la ville. Je ne rêve plus que prompt départ, courte traversée, et retour en France.

Malgré l'encombrement qu'occasionnent à bord les vivres et provisions de toute espèce que l'on embarquait chaque jour, nous avons reçu diverses visites de fort jolies dames venant en parties de plaisir inspecter, peut être pour plusieurs le huitième ou dixième bâtiment de guerre qu'elles eussent vu. Car il est assez commun au sexe de Valapraiso de courir la rade. C'est un passe temps, un but de promenade comme un autre. Les vents frais ne sont même pas susceptibles de les effrayer ; nous en avons gardé un jour jusqu'à huit heures du soir, la brise pendant laquelle elles étaient venues dans l'après midi, ne leur permettant pas de s'en retourner à cause de sa violence.

Retour vers Montévidéo

Nous transportons en France cette fois plusieurs passagers qui se sont résignés à la table des élèves, et l'équipage d'un baleinier du Havre, naufragé il y a environ un mois sur les rochers de l'archipel de Chorion. Les malheureux à la mer depuis le 18 mars n'auront pas gagné un sou à leur retour dans le port de départ.

Le 2 janvier, par une brise trop faible qui nous force à louvoyer six heures pour sortir de la baie, nous mettons sous voile pour Montévidéo. Enfin nous quittons la mer du sud !

20 janvier - Comme nous devions nous y attendre dans les premiers jours de notre traversée, nous eûmes des vents du sud peu variables, et des courants contraires qui nous empêchèrent de doubler Juan Fernandez et Matafura. Nous longeâmes donc ces deux îles au nord, mais le 17 nous ne les apercevions déjà plus. Quoiqu'alors, à une distance de terre assez grande pour espérer des brises dépendantes de l'ouest et du sud ouest, les vents se maintenaient au sud avec une opiniâtreté tout à fait désespérante, variant d'un ou deux quarts seulement. Ils nous forcèrent à louvoyer jusqu'au 19, et le commandant ne voulant pas s'approcher de la côte à moins de 200 lieues en prenant le large, lors même que la bordée* nous donnait encore beaucoup du sud, nous fit perdre un temps précieux qui nous eut valu de la route. Nous ne comptons plus maintenant sur moins de 50 ou 60 jours.

Passage du cap Horn

29 janvier - Le 20 enfin dans la nuit nous eûmes des vents d'ouest et du nord ouest qui faibles d'abord, nous poussèrent bientôt de manière à nous conduire en sept jours au cap Horn. Le 27 en effet dans la soirée nous atteignîmes la terre des Etats (36) que nous longeâmes avec des brises du nord entremêlées de calmes. Cette fois nous n'avons rien à reprocher à notre pacha pour la toile, et nous étions même tellement étonnés de voir la corvette filer dix nœuds sous ses huniers hauts et ses basses voiles avec grosse mer, des grains et des brises à comporter franchement les ris, que nous nous épuisions en conjectures sur ce qui pouvait déterminer cette anomalie dans sa conduite. Il ne devait pas être si pressé d'arriver qu'il s'imposât à casser mats ou vergues, car jusqu'au 20 nous n'avions rien fait d'extraordinaire, et cette fois le navire, mats voiles, tout fatiguait. Les uns prétendaient que recevant de l'arrière une assez forte lame, et craignant qu'elle ne défonçat sa bouteille*, ou la fenêtre de sa chambre, il voulait la fuir par une grande vitesse . Pour d'autres c'était cette longue pointe d'Amérique, si hérissée d'archipels et d'écueils qu'il voulait à tout prix doubler le plus promptement possible. Tant il est vrai que lorsque on est accoutumé à déprécier la manière habituelle d'agir d'un supérieur, si parfois s'en écartant il tombe d'accord avec ses principaux détracteurs, ceux ci trouvent toujours dans son caractère des raisons qui seules ont pu déterminer ces anomalies. La corvette étant très fine de l'arrière, il ne cachait pas du reste la crainte que quelques lames ne vinssent à enlever ses bouteilles, aussi en fit il condamner de

bonne heure les portes ainsi que les sabords de retraite, ou les fenêtres de la galerie. De fait nous reçûmes quelques secousses assez violentes : la mer nous longeant de l'arrière à l'avant du côté des armures*, même une fois l'officier de quart sur son banc, mais nous n'eûmes rien d'avarié, et en somme ce n'était pas un grand mauvais temps.

Aujourd'hui vers midi, nous trouvant presque entre les Malouines et la côte de Patagonie, nous laissâmes arriver avec des vents d'ouest pour passer au large des îles. L'intention avouée du commandant était de traverser le canal à cause des glaces que l'on peut rencontrer au dehors, mais à l'instant d'y entrer la brise assez faible halant l'ONO et le NO, il se détermina à contourner cette terre, ce qui après tout n'allongeait pas beaucoup le chemin.

9 février 1836 - Nous sommes maintenant à peu près à l'embouchure de la Plata, par le travers du cap Saint Antoine. Sans avoir été bien favorisés depuis les Malouines, les vents ne nous ont pas manqué, et surtout n'ont jamais soufflé de manière à soulever une grosse mer, et à nous incommoder.

Comment on reconnaît les baleines

Pendant la traversée j'ai puisé dans le journal du capitaine baleinier que nous avons à bord, ainsi que dans diverses conversations avec lui et son chirurgien, des renseignements assez curieux sur les diverses baleines que l'on rencontre, leurs noms, les moyens que l'on a de les reconnaître de loin, et la nature des produits qu'elles fournissent.

On distingue plusieurs espèces de baleines parmi les cétacés que poursuivent les pêcheurs : la baleine franche, right whale des anglais, la seule que l'on pêche pour son huile, le cachalot que l'on chasse aussi pour son huile, supérieure à celle de la baleine, mais surtout pour le spermacète* qui se trouve en grande quantité dans sa tête ; la baleine à ailerons, fine back anglais, qui ne fournit presque pas d'huile et est très méchante, enfin la baleine à bosse ou hump back, que l'on ne poursuit pas plus que celle à ailerons. Ces deux dernières espèces sont celles que les naturalistes décrivent sous le nom de baleine à ventre lisse, et de baleine à ventre plissé.

Il y a ensuite divers autres cétacés qui donnent peu d'huile, et que les pêcheurs ne chassent que pour exercer les harponneurs, ou qu'ils évitent comme les tueurs. .

Tous ces poissons viennent à divers intervalles à la surface de la mer pour souffler ou respirer et c'est à partir de leurs diverses manières de lancer l'eau par le souffle qu'on les reconnaît de loin.

Les cétacés n'ayant pas de branchies comme les autres poissons, et devant toutefois engloutir avec leur proie une grande quantité d'eau, ont besoin d'un mécanisme particulier pour s'en débarrasser. Il se compose, comme je l'ai bien remarqué dans la dissection d'une tête de molaire, de deux cavités situées le long du canal nasal qui traverse toute l'épaisseur de la tête, et dont l'orifice extérieur est généralement dirigé en haut. L'eau entrée dans la gueule en même temps que les aliments, s'arrête avant que ceux ci pénètrent dans l'œsophage, et est introduite par le mouvement de la langue dans l'arrière bouche, et par suite dans la première cavité à l'orifice inférieur, de laquelle une valvule ou soupape l'empêche de descendre. Une contraction musculaire la fait passer de la dans la cavité supérieure, plus grande, où elle est de même retenue, et qui sert de réservoir à une seconde gorgée d'eau si je puis m'exprimer ainsi, et c'est sans doute quand l'animal sent le besoin de respirer, que venant à la surface, l'air chassé avec force de ses poumons se mêle à l'eau du réservoir, et détermine une contraction musculaire de la paroi de la cavité supérieure, qui forme un jet élevé que l'on aperçoit de loin,

et qui le vide entièrement afin de permettre l'inspiration. La baleine plonge alors entre deux eaux, pour reparaître une minute après, ou profondément pour environ un quart d'heure chercher sa nourriture au fond de la mer.

La baleine franche que l'on pêche sur la côte de Patagonie, soit à l'est sur les bancs, soit à l'ouest sous les archipels de Chiloï et de Choma, a de 40 à 50 pieds de long. Sa tête est à peu près le quart de sa longueur totale. Sa peau, noire comme l'ébène, a environ 6 lignes d'épaisseur, et est formée pour le tiers supérieur d'un espèce de duvet très fin et très serré paraissant se diriger perpendiculairement à la colonne dorsale. Elle a le dos uni, le corps, déprimé verticalement sur ses extrémités, et comme tous les cétacés une queue horizontale, qu'elle sort de l'eau quand elle plonge profondément, et qui la distingue de la baleine à ailerons, qui ne la montre jamais. Ses nageoires latérales sont courtes et presque sans mouvements. Elle a deux narines placées au sommet de la tête, et à environ 9 pieds de son extrémité, de sorte que son souffle est bifurqué et forme deux jets d'un blanc volumineux, ressemblant assez à un V. Ses yeux à paupières épaisses, qui ne paraissent pas plus grands que ceux d'un bœuf, sont placés des deux côtés de la tête, un peu en arrière, ce qui fait que la baleine ne voit pas devant elle. Sa mâchoire supérieure, garnie de chaque côté d'un rang de fanons artistement arrangés en forme de jalousies, est garnie à l'intérieur de fibres déliés comme les crins du cheval, est en partie recouverte par la lèvre inférieure en forme de lipe. Les fanons tapissent presque entièrement la voûte du palais que remplit une énorme langue, tissus fibreuse rempli de graisse. Son gosier très étroit ne lui permet d'avaler que de petits poissons ou des mollusques.

Ses organes génitaux sont ceux de tous les cétacés. Elle ne fait qu'un petit, qu'elle allaite pendant cinq ou six mois, elle devient alors très maigre et donne fort peu d'huile. La baleine est d'un caractère craintif, et fuit devant tout ce qui lui porte ombrage, et ne combat que lorsque elle est attaquée. C'est avec sa queue qu'elle porte alors des coups terribles. Sa tête n'est jamais à craindre : piquée légèrement dans cette partie elle s'enfonce subitement. Lorsque son petit est blessé par les pêcheurs, elle devient furieuse, et ne l'abandonne qu'après sa mort. Plusieurs baleines sont elles ensemble, elles se défendent mutuellement jusqu'à ce que l'une d'elles ayant reçu une blessure grave vienne à souffler le sang .

Un des caractères qui font reconnaître la baleine franche, c'est qu'elle ne reste jamais plus d'un quart d'heure sous l'eau sans remonter souffler. Elle reparaît alors huit ou neuf fois à intervalles égaux d'une minute entre lesquels elle plonge à petite profondeur, formant alors un remous qui indique la route qu'elle suit. Enfin elle souffle une dernière fois, bien plus profondément que la première, et on la reconnaît à ce qu'alors sa queue paraît toute entière hors de l'eau. C'est à la direction de cette queue que les pêcheurs devinent la route qu'elle va tenir, pour aller l'attendre dans les parages où il est probable qu'elle va reparaître. Ceux qui la chassent doivent aussi éviter de passer dans ses remous, car c'est la direction dans laquelle elle les apercevra le mieux, même de très loin. Elle s'enfuit alors avec la plus grande vitesse.

Une baleine ordinaire fournit de 60 à 70 barils d'huile de 8 ou 10 tonneaux. La langue seule en donne trois ou quatre

L'espèce dite baleine à ailerons, baleine à ventre lisse, fine back anglais, beaucoup plus commune que la baleine franche , ne se pêche pas à cause du peu d'huile qu'elle fournit, du peu de longueur de ses fanons, de la grande rapidité avec laquelle elle nage, et de la terrible résistance qu'elle apporte aux assaillants.

Sa forme est bien plus allongée que la première, sa tête est plus pointue, ses nageoires latérales plus petites. Son nom lui vient de l'aileron vertical qu'elle porte sur le dos, et qui la

fait reconnaître dès qu'on l'aperçoit. Elle n'a qu'une narine, ainsi son jet est unique, droit haut et mince, et produit l'effet d'un boulet de canon frappant la mer. Le temps qu'elle reste entre deux eaux pour venir souffler, le nombre de ses jets et le temps qu'elle passe à de grandes profondeurs, sont très irréguliers. Enfin elle ne lève jamais la queue en plongeant. Le fine back n'est nullement farouche, on les voit rôder souvent en troupes autour des navires.

La baleine à bosse, ou ventre plissé, hump back, se reconnaît à la bosse qu'elle a sur le dos, à sa queue qu'elle lève en plongeant, mais qui est blanche en dessous, et à son souffle bifurqué comme celui de la baleine franche, mais beaucoup plus volumineux. Ses ailerons sont aussi bien plus grands que dans les deux autres espèces, ils atteignent jusqu'à 15 ou 16 pieds. Les raisons qui ont fait abandonner la pêche du fine back, empêchent de chasser la baleine à bosse, qui outre la queue , trouve encore un formidable moyen de défense dans ses ailerons.

Le cachalot que divers bâtiments américains chassent exclusivement, diffère sous tous les rapports des autres baleines. Il est gris, sa peau fine est couverte d'inégalités, ses ailerons sont petits et s'appuient à volonté le long de son corps. Il porte une bosse d'environ 18 pouces de hauteur. Sur le dos, la tête presque carrée forme le tiers de la dimension totale. Il n'a qu'une narine, large, ronde, placée à l'extrémité antérieure de sa tête, ce qui rend son jet unique et très volumineux, presque horizontal en avant, à moins qu'il ne nage debout à une forte brise. Sa gueule, ou fanons, est armée à la mâchoire inférieure seulement, de 40 à 46 dents d'ivoire de forme conique, régulièrement placées, et allant s'enclaver dans des trous pratiqués à la mâchoire supérieure qui en est dépourvue.

Son gosier est très large, et contrairement aux autres baleines, susceptible d'avaler des morceaux de la grosseur d'une barrique. Le cachalot habite les eaux profondes bleues et limpides. On le rencontre souvent en troupeaux; il montre sa queue quand il plonge, reste sans paraître de trois à quatre heures, et souffle de 50 à 60 fois à intervalles égaux d'une minute. Attaqué il combat avec la mâchoire et la queue, mais il ne fait agir celle ci qu'en donnant des coups de haut en bas.

Son huile est de beaucoup supérieure à celle de la baleine, mais n'atteignant que des dimensions moindres, il n'en fournit qu'en petites quantités. C'est principalement pour le spermaceti vulgairement appelé blanc de baleine, renfermé en grande quantité dans sa tête, qu'on le poursuit avec tant d'activité.

Cette substance extraordinaire est renfermée dans une cavité formée par un évidement des os du crâne et de la mâchoire supérieure, qui recouvre un tissus cartilagineux très serré, et à l'épreuve de l'acier ou du harpon. Cette cavité, tout à fait distante de celle qui contient le cerveau, est encore séparée par une cloison très épaisse oblique, allant de gauche à droite à partir de l'arrière, qui la partage en deux compartiments d'inégale capacité.

C'est là que se trouve le spermaceti, principal bénéfice du pêcheur. Il paraît que des canaux remplis de cette substance existent dans plusieurs parties du corps communiquant avec la cavité de la tête, et s'entrelaçant même sous le lard ordinaire, car les baleiniers qui percent cette tête pour y puiser comme dans un puits, ont remarqué que pendant que l'animal est encore chaud, à mesure qu'ils enlèvent le spermaceti sous forme d'huile, il s'en rendait de nouveau dans la cavité d'où ils la tiraient.

Le souffleur n'a guère que 15 ou 20 pieds de long: sa tête est ronde comme une boule, sa narine unique, son jet petit et grêle. Il a une bosse sur le dos, sa gueule est garnie de dents longues très aiguës, ses yeux sont petits et à paupières.

La pêche du souffleur, quoiqu'il fournisse une huile de très bonne qualité, n'est qu'un accessoire à celle de la baleine. On la fait en se rendant aux principaux lieux de pêche, et on vend l'huile aux diverses relâches pour se procurer des rafraîchissements.

Le tueur ou l'épaulard des saintongeais de Cuvier, est un poisson noir de 20 à 30 pieds de long, ayant un très grand aileron vertical et triangulaire. Le dessous de sa mâchoire inférieure est blanc: elle est armée de dents coniques très aiguës. Il souffle par deux narines, mais son jet est bien plus petit que celui de la baleine franche. C'est son ennemi le plus redoutable, et celle ci ne doit le plus souvent son salut qu'à une prompte fuite. Réunis quelquefois en troupes nombreuses, les tueurs la poursuivent, se précipitent sur elle, s'y attachent avec leurs dents, la font couler, la croquent et la dévorent. Cuvier dit qu'ils la harcèlent jusqu'à ce que elle ouvre la gueule et alors ils lui mangent la langue, mais je crois l'opinion un peu hasardée. La voracité de ces poissons est d'ailleurs telle, qu'ils viennent se jeter sur la baleine lors même qu'elle est amarrée le long du navire, et les pirogues qui en remorquent une que les pêcheurs ont tué, doivent constamment veiller les épaulards, et sont souvent obligés de se séparer pour les chasser à coups de lance, afin d'empêcher qu'ils ne leur enlèvent leur prise en les faisant couler.

Généralement d'ailleurs la baleine a abandonné les lieux où l'on trouve les tueurs, et les pêcheurs qui les rencontrent forcent de voiles pour s'écarter de ces parages qui ne fourniraient rien à leurs recherches.

Tels sont les cétacés que l'on poursuit ou que l'on évite, dans les nombreuses expéditions qui sortent des ports d'Angleterre, des Etats Unis et de France.

Nos baleiniers, dont le nombre augmente tous les ans, pêchent sur les fonds à l'est de la Patagonie jusqu'à la Plata pendant une certaine saison, à la fin de laquelle ils se dirigent sur ce qu'ils appellent le faux banc. C'est l'immense espace de mer situé entre le 33ème et le 30ème degré de latitude sud, à l'est de l'Amérique. Lorsque leur opération a réussi dans ces parages, ils vont souvent achever leur pêche dans les baies de la côte d'Afrique, depuis la cap de Bonne Espérance jusqu'au golfe de Guinée. D'autre part si la pêche sur le faux banc ne donne pas de résultats satisfaisants, ils viennent longer la côte ouest de Patagonie. Chiloe (37) est alors leur relâche principale: il s'y trouvait cette année 15 ou 20 navires français, tous pêcheurs. Ils prennent d'autant plus vite cette détermination que la prime augmente presque du double lorsque ils ont doublé le cap Horn.

Le capitaine du *Rhône*, qui s'est perdu à Chorion, et que nous rapatrions maintenant, sur des indications qui lui furent données par un américain pêcheur de cachalots, se dirigea directement de Chiloe dans la mer artique, au nord des îles Sandwich (38) par les 40 et 45, et là entre la haute Californie et le Japon, il rencontra beaucoup de baleines franches, d'une grosseur prodigieuse presque moitié plus grandes que celles du sud. Elles étaient beaucoup moins farouches mais sondaient* plus profondément: ses lignes trop faibles, ainsi que ses pirogues, mais surtout le peu d'adresse de ses officiers de pêche, un seul excepté, ne lui permirent pas d'atteindre le résultat sur lequel il comptait. Il fut obligé d'abandonner la partie faute de lignes.

Mouillage à Montévidéo

15 février 1836 - Nous mouillons enfin sur les cinq heures de l'après midi en rade de Montévidéo, mais très loin de la ville, et presque échoués sur les bancs du Cerro. Le commandant n'a pas pu faire autrement dit-il, la corvette ayant constamment labouré la vase, et étant difficile à gouverner. Cependant il existe une espèce de canal très large et un peu plus

profond que l'endroit où nous sommes, et qui conduit avec de l'eau beaucoup plus près du débarcadère. Nous l'avons traversé, et nous devrions au moins le connaître après trois mois de séjour sur la rade. Avait-il d'autres raisons qu'il ne voulait pas faire connaître pour s'écarter ainsi ? C'est possible, mais je lui en veux toujours de nous en donner une mauvaise lorsque nous dussions en rien nous en formaliser, garder le silence sur tous les motifs qui le font agir, car après tout ce n'est pas nous qui les lui demandons. Avec sa manière ordinaire, de deux choses l'une, où il pense les sottises qu'il nous dit, ou il froisse notre amour propre, en nous prenant pour des enfants à qui l'on peut faire croire toutes les balivernes qu'on leur débite. Il ferait beaucoup mieux de nous laisser au moins à penser qu'il a des raisons puissantes de prendre tel ou tel parti, plutôt que tel ou tel autre qui nous paraît plus simple et meilleur.

Depuis le 9 que nous nous sommes trouvés par le travers de La Plata, l'inquiétude que fait naître ordinairement à bord toute espèce d'atterrissage, a été poussé cette fois à son plus haut période. Le commandant ne vivait pas, il passait toute la nuit sur le pont, a fait sonder pendant trois jours, souvent deux fois par quart, sans trouver fond, et quand il l'a une fois rencontré, c'étaient des sondes continuelles, non d'heure en heure quoique nous n'allassions presque pas de l'avant, mais tous les quart d'heure, comme si nous nous trouvions dans des parages parsemés de bancs dangereux, et fort peu explorés. Or alors nous n'avions pas encore reconnu l'île Labat, que nous attaquions presque en latitude, et par conséquent nous étions au moins à 40 lieues du banc anglais et d'Archimède. Mais les différences d'une, de deux, et quelquefois de trois brasses qu'il trouvait avec celles que devait donner la carte, lui faisait manifester des craintes que nous autres qui ne commandions pas, trouvions exagérées, et qu'un chef ce me semble lorsqu'il les éprouve ne doit pas laisser paraître. Quoique à Montévidéo le mouvement des navires soit de mille environ par an, les courants avaient pu agir sur nous avec violence, des hauts fonds existaient peut être sans qu'on les eut reconnus, une carte anglaise en marquait un dans la sud de Labat...., que sais je ce qu'il ne racontait pas à qui voulait l'entendre, et tout cela à quoi bon ? Cet état d'inquiétude nous mettait souvent avec lui dans des positions fort ennuyeuses. Très irritable, alors, non seulement il fallait toujours abonder dans son sens, mais il imaginait qu'on ne pensait qu'à contrôler ses actes. Il cherchait de mauvaises chicanes à tout le monde. Cintré fut mis aux arrêts parceque il ne l'avait pas prévenu à 8 ou 9 heures du matin, que les vents ayant adonné*, il se trouvait à la route fixée pour la nuit dans le journal !

Controverse avec le commandant

Les arrêts n'avaient eu lieu, il est vrai, qu'après une discussion assez vive sur le pont. Deux jours avant il me fit appeler dans sa chambre, me reprochant d'avoir porté sur le journal " forte brise", un jour où nous avons deux ris aux huniers, disant que quand il réglait ainsi sa voilure, et qu'il faisait carguer la grande voile, il voulait "grand frais". Or grand frais représentait pour moi un vent à mettre à la cape. J'avais beau lui démontrer que la force du vent exprimée sur le journal devait être en rapport avec la voilure, puisqu'elle l'était avec l'état de la mer et le sillage du bâtiment, il ne voulut jamais me comprendre. Il me dit qu'il n'admettait le mot brise que pour des vents faibles, ou ceux que l'on rencontre près de terre, et que ce que j'en faisais n'était que pour médire de ses ordres. La discussion s'échauffa, nous nous adressâmes, fort honnêtement du reste, des paroles très dures, et je sortis de chez lui sans aller aux arrêts, mais ayant cru vingt fois qu'il allait m'y consigner. Nous nous tînmes trois ou quatre jours en quarantaine, et plus tard, quoique raccommodés, j'ai toujours soin de me mettre à distance respectueuse, et surtout d'être autant que possible de son avis.

L'arrivée des nouvelles

23 février - Arrivés à Montévidéo, nous étions avides de nouvelles, aussi assaillîmes nous de questions ce bon Bernaert qui le premier descendit à terre en service. Nous n'en fûmes pas plus avancés, car en homme extrêmement distrait, il avait entendu beaucoup de choses tout de travers, et nous les rapportait de même. Heureusement il s'était procuré une grande quantité de journaux, que chacun se mit à dévorer au plus vite. Rien n'est plaisant à bord comme l'arrivée des journaux après une longue traversée. Avant qu'on les possède, les amateurs sont généralement sur le pont, à la piste de toute espèce de nouvelle. On s'entretient de ce qu'on a pu raccrocher du bateau de la Santé, ou de tout autre qui a pu accoster le bâtiment; on commente de mille manières la moindre parole venue du dehors. Mais celui qui apporte du papier remonte-t-il à bord, on le suit à la file, chacun s'empare d'un ou plusieurs numéros, on entoure la table à rangs serrés, et au brouhaha des conversations précédentes, succède un morne silence, interrompu seulement à de longs intervalles par l'annonce d'une nouvelle qui peut intéresser tout le monde, telle qu'une promotion, des armements. C'est ainsi que nous connûmes bientôt la mort de l'amiral de Rigny, que je considère comme une perte pour la marine parceque il en avait déjà beaucoup amélioré le matériel, et que plusieurs autres réformes importantes fussent venues plus tard, non peut être de son administration, mais du moins de son influence. D'autres officiers supérieurs ou chefs d'administration avaient été aussi victimes du choléra à Toulon. Des armements considérables se faisaient dans nos ports sous le prétexte de la guerre américaine, dont on ne parle cependant que comme d'une chose qui n'aura jamais lieu. Fasse le ciel qu'à notre arrivée en France cette fièvre de guerre soit calmée au moins pour un an, et que le désarmement général ayant lieu, il me soit permis d'obtenir un congé auquel je tiens bien plus maintenant, qu'à tout l'honneur et le profit que peuvent procurer les combats.

Modernisation de Montévidéo

Montévidéo s'est considérablement agrandi depuis un an. En dehors du fort, des rues entières ont été bâties; les anciennes fortifications se démolissent; on rase, on aplanit, on construit beaucoup, et dans quelques années la ville présentera un tout autre aspect. On a aussi formé le projet de curer le port et la rade, un bateau cure-molle* à vapeur se construit pour cela, mais je crois qu'un aussi grand travail demande un développement de moyens plus considérables, car s'ils sont mesquins la réussite est impossible. La partie nettoyée sera à nouveau remplie avant qu'on ait pu entamer un autre point situé seulement à 200 brasses du premier. Au lieu d'une cure-molle, il en faudrait au moins dix desservies par cent bateaux plats à soupapes qui seraient eux mêmes remorqués au loin par des bateaux à vapeur, au moyen desquels on ne laisserait jamais chômer les machines principales. Il me semble qu'une entreprise aussi vaste que d'enlever cinq pieds de vase sur la rade de Montévidéo ne peut être exécutée par des moyens tels que ceux que j'indique. Encore suis-je peut être beaucoup en dessous des besoins réels, mais comme l'entretien postérieur n'exigera pas un plus grand déploiement de force, il serait inutile je crois de songer à une dépense plus considérable. Je ne puis admettre que l'entreprise actuelle fasse autre chose que débarrasser peut être les seuls environs des môles, que le premier pampéros viendra de nouveau combler.

L'émigration vers les Amériques

Il se fait maintenant en France une émigration considérable de Basques pour la bande orientale. Les bâtiments de transport se succèdent avec assez de rapidité, et jettent sur le pavé

à chaque voyage de 150 à 180 de ces braves gens. Le gouvernement du pays qui sent le besoin d'une augmentation de population, sourit à ce mouvement et le favorise. Cette sorte d'exploitation se fait principalement au moyen d'une compagnie qui paie le passage à ces basques. A leur arrivée ici ils sont immédiatement désabusés, car les belles promesses qu'on leur a faites au départ de France, la fortune assurée et facile à saisir que leur ont montré des pouflets (??) publics dans leur pays, les ressources immenses que sans aucun travail fourniraient les pampas de La Plata, tout est évanoui pour faire place à des travaux pénibles exécutés sous un soleil ardent, et à des moyens d'existence beaucoup plus coûteux. Obligés de travailler longtemps pour payer le passage que leur a avancé la compagnie, plusieurs d'entre eux dont l'industrie n'est pas très productive, comme cela arrive généralement chez les individus qui s'expatrient, ont été contraints de se mettre pour ainsi dire en esclavage chez des maîtres qui sont intéressés à n'acquitter leurs dettes que le plus tard possible.

D'autres au contraire, bons ouvriers, se sont placés avantageusement, mais cette immigration qui s'élève déjà à plus de trois mille individus, se continue encore quelque temps sans relâche. Beaucoup périront de faim, ou deviendront vagabonds. On abuse trop en France de la crédulité de ces pauvres paysans, dont le gouvernement, s'il n'est trompé lui même, devrait éclairer l'ignorance.

Nous devons partir après demain sans attendre les dépêches de Buenos Ayres, qui sans doute ne sont pas près d'arriver car les bâtiments paquetés*, trouvant à ce qu'il paraît fort peu de fret, ne partent plus d'un port ou de l'autre qu'à de longs intervalles. Le commandant tout en ayant l'air très pressé d'expédier à Buenos Ayres la nouvelle de son arrivée, a laissé partir deux goélettes le lendemain de notre mouillage. Un bric français est aussi sorti sans le prévenir, ce dont il a été furieux, mais ce qu'il n'a pu empêcher puisqu'il séjourne à terre depuis ce temps. Le paquet n'est parti que hier, et il attendra sans doute longtemps la réponse. Le capitaine de la corvette américaine l'*Ontario* veut bien se charger de lettres pour Rio, où il doit se rendre le mois prochain, de sorte que rien ne peut plus nous retenir ici.

A Montévidéo j'ai fait quelques visites, une partie de cheval à la quinta de Monsieur Godefroy, et plusieurs corvées pour des rechanges dont le bord avait besoin.

3 mars 1836 - Le 28 février nous partions définitivement de Montévidéo. Ce ne fut pas sans peine car les eaux étant très basses, nous nous trouvions échoués, et le vent ayant fait abattre la corvette du mauvais côté, nous fîmes sur la rade un long circuit qui nous permit tout juste de doubler la pointe Perava; le lendemain vers midi nous étions hors de la rivière.

Une heure avant d'appareiller nous fûmes assez étonnés de voir arriver à bord notre passager russe de Callao Monsieur Titacheff, dont nous n'avions plus entendu parler depuis notre départ de la mer du sud. A Buenos Ayres depuis 18 ou 20 jours, il n'avait trouvé aucune occasion de se rendre à Montévidéo, et la veille au soir il y débarquait d'une goélette américaine, que nous avions vu passer à poupe. Il venait nous demander encore l'hospitalité jusqu'à Rio, et quoique il fut décidé unanimement entre nous que désormais nous ne prendrions plus de passagers imposés par les gouvernements, nous ne pûmes décemment pas le refuser, après les offres que lui avaient faites antérieurement plusieurs de ces messieurs. Il retourna donc à terre prendre ses effets, et nous étions déjà sous voiles lorsqu'il nous joignit avec son bagage.

Les dangers de la Cordillère des Andes et de la pampa argentine*:*

Nous ne tardâmes pas à l'accabler de diverses questions sur les circonstances de son voyage dans la cordillère, et les pampas des pays plats qui la sépare de Buenos Ayres. Il avait

fait cette route avec toute la promptitude possible, presqu'en courrier, et il ne s'était arrêté qu'à Santiago et à Mendoza, villes dépendant de la République Argentine, et situées à la limite des pampas au pied de la montagne.

Les passes de la Cordillère ne sont praticables qu'à une certaine époque de l'année, et même alors, bien des endroits présentent de très grandes difficultés à cause des torrents, des avalanches, et surtout des éboulements de terrain. Car excepté dans quelques régions où les roches granitiques sont à nu, le sol, sur des pentes extrêmement rapides, ne se compose que de débris pierreux mêlés de sable qui s'éboulent à chaque pas. Or on est obligé de longer presque constamment le flanc de la montagne, sans rencontrer aucune sorte de route. On se trouve souvent comme suspendu sur un terrain sans solidité, entre des précipices dont l'œil ne peut apercevoir la profondeur, et des pics neigeux d'où se détachent des avalanches qu'il est impossible d'éviter.

Ces montagnes sont d'un caractère tout particulier, car ici on ne rencontre pas les rochers abrupts qui forment ces saillies énormes, ou déchirures profondes, qui rendent les Alpes et les Pyrénées par exemple, si pittoresques. Presque partout ce ne sont que des pentes unies, le plus souvent d'une rapidité impraticable à cause de la mobilité du terrain, et s'étendant à perte de vue. Autrefois, outre les quelques maisons de poste que l'on trouve sur la route, on avait bâti des espèces de cahutes en pierre, afin qu'on put se mettre au moins à l'abri des vents violents qui règnent dans les gorges alors impraticables, mais les tremblements de terre ont tout détruit, et repassé le niveau sur toutes ces petites inégalités artificielles. Maintenant on n'en voit plus que quelques traces, et le voyageur fatigué se repose indistinctement près du premier torrent venu.

On traverse nécessairement la Cordillère du Chili à dos de mulet: les chevaux et les hommes eux mêmes n'ont pas le pied assez sûr pour monter sur un plan incliné et mouvant, encore moins pour franchir les pas difficiles. Les journées sont petites, de 15 à 20 lieues au plus, et le froid très vif surtout la nuit: il paraît qu'un orage y est effrayant. Le vent acquiert alors une grande violence du sud-ouest à l'ouest. Il détache et enlève des quantités considérables de neige et de sable, qui forment des tourbillons d'une étendue immense, s'abattant sur les flancs de la montagne, en renversant ou engloutissant tout ce qui se présente. On est ordinairement de cinq à six jours à faire le trajet, qui du reste n'offre tous les dangers dont j'ai parlé que durant l'espace de 30 ou 40 lieues.

Mendoza où l'on arrive après ces marches fatigantes, est susceptible par sa seule vue de faire revivre le voyageur épuisé. Ses environs, bien cultivés, couverts de vignes, enrichis d'une belle végétation, présentant à ce qu'il paraît un spectacle d'autant plus riant que le pays que l'on vient de parcourir est plus aride.

C'est une ville d'environ trente mille âmes, où l'on ne trouve pas une auberge, mais où l'hospitalité se donne, et c'est cette hospitalité franche, avec ses soins, ses attentions de tous les instants, ses prévenances délicates, et surtout son bon visage d'hôte. On est enchanté d'avoir un étranger à sa table ; les amis se rassemblent ; on lui donne des fêtes, on l'entoure pour écouter ses narrations, il passe si peu d'étrangers à Mendoza!

A partir de là, on a encore plus de 200 lieues pour se rendre à Buenos Ayres, mais ce ne sont plus des montagnes à gravir, ce n'est plus un sable mouvant sur lequel on s'achemine avec lenteur, c'est un terrain légèrement ondulé, peu riche en végétation élevée, couvert de broussailles ou de hautes herbes, que l'on franchit avec toute la rapidité du cheval.

Les gaoutchos

Toutefois aussi dépourvu d'habitations que la montagne, on n'y rencontre de dix lieues en dix lieues à peu près, que des maisons de poste où l'on change ses chevaux. Là quatre murs en terre recouverts d'un méchant toit de chaume, avec plusieurs selles, des bolas, des lassos et deux ou trois broches en fer constituent l'habitation avec son mobilier. Un ou deux hommes et quelques enfants qui servent de postillons ou de guides, en sont les seuls habitants.

Leurs chevaux particuliers sont toujours sellés à la porte, et les propriétaires prêts à s'éloigner à la première alerte. Les lassos servent à s'emparer de ceux que les voyageurs réclament, et qui paissent parfois à une ou deux lieues de là. Les bolas, qui se composent de trois balles en fer ou en plomb, estrapées et bien liées entre elles, sont l'arme terrible des gaoutchos. Avec elles ils chassent également ce qui fourmille dans ces plaines, l'autruche, le guanaco ou petit lama, et le daim. Souvent même ils attaquent le tigre (39) qui sort rarement victorieux de la lutte. Mais les ennemis les plus à craindre dans la pampa, ceux auxquels les gaoutchos sont trop faibles pour résister, et qu'ils fuient à toute bride lorsqu'ils les aperçoivent ou les sentent, cette expression n'est pas trop forte, ce sont les indiens sauvages qui parcourent souvent le pays pour se jeter sur les habitations, où ils pensent trouver quelque butin. Ils ne se montrent jamais qu'en troupes, tribus ou familles, et la guerre à mort qu'ils ont déclaré à tout ce qui n'est pas de leur race, les rend la terreur, non seulement de ceux qui traversent la contrée, mais encore des pauvres gaoutchos qui tiennent les maisons de poste. Aussi ceux ci ont-ils constamment l'oreille au guet. Ils entendent de très loin le piétinement des chevaux de leurs ennemis, et toujours accompagnés de leur meilleure monture, ils se hâtent de mettre un long espace de terrain entre eux et les indiens. Quelques postes cependant se sont mis en état de défense, entourant les côtés d'un large fossé, bordé intérieurement d'une haie épaisse de cactus appelés cierges du Pérou. Là les habitations sont tranquilles, car à l'abri de ces palissades, et munis de quelques carabines, cinq ou six hommes défieraient toutes les tribus sauvages. Ce sont de vrais blockhaus, dont ils n'achèteraient la possession qu'au prix de beaucoup de sang, et qu'ils préfèrent ne pas attaquer.

Du reste on ne traverse pas toujours en poste les pampas de la République argentine. Des marchandises partent souvent pour Mendoza et les autres villes de l'intérieur, mais alors ce sont des chariots et des bœufs qui les transportent, et le voyage se fait en caravane. Cette troupe est-elle attaquée par les sauvages, on forme un cercle de toutes les voitures, l'attelage vers le centre, on les serre le plus possible, et cachés dessous, on reçoit les indiens à coups de fusil. Le combat est souvent vif et meurtrier, mais ils n'abandonnent pas facilement l'idée de s'emparer d'un butin considérable. Leurs bolas lancés avec une adresse incroyable tuent ou blessent quelques assiégés, mais comme c'est pour les commerçants et les voituriers, non plus une question d'argent mais un combat à mort, il est rare qu'ils ne forcent pas leurs adversaires à abandonner le combat.

Une chose remarquable c'est l'esprit d'indépendance que l'on rencontre chez les gaoutchos des pampas. Monsieur Titacheff leur a demandé plusieurs fois s'ils ne préféreraient pas, lorsqu'ils ont ramassé de l'argent, la vie plus douce de Buenos Ayres ou de ses environs à cette existence pénible qu'ils mènent dans le désert, et surtout à cette inquiétude continuelle que leur cause la crainte des indiens. Tous ont répondu qu'ils sont plus libres dans la pampa, que l'air de la ville est empesté et corrompu, qu'ils se trouvent trop resserrés dans le rues où les maisons les empêchent de voir autour d'eux, que la grande quantité de monde que l'on rencontre gêne leurs mouvements, en un mot qu'il n'était rien de tel que l'air pur de la plaine,

et la liberté que l'on y avait de se transporter sans obstacle dans la direction que l'on juge le plus à son gré.

Ce sont généralement des hommes grands et forts, à mine rembrunie, à longs cheveux noirs. Leurs traits sont remarquablement beaux et bien prononcés; leur caractère doux mais très porté à s'approprier ce qui peut leur convenir chez les autres, aussi est-il bon lorsque l'on voyage ainsi de ne pas étaler à leurs yeux un luxe qui pourrait les tenter. Le plus grand cadeau qu'on puisse leur faire consiste en une poignée de sel et quelques cigares, mais n'attendez d'eux aucun remerciement, aucune démonstration de reconnaissance: ils s'offenseraient de croire que vous ne partagez pas avec eux, de même que vous pouvez user sans crainte de toutes leurs provisions.

Escale à Rio de Janeiro – le commandant perd la tête

Le 11 mars vers une heure de l'après midi, après avoir jeté pendant la nuit un pied d'ancre en dehors des passes, nous mouillâmes à Rio, à peu près à égale distance de la ville et de Saint Domingue. La frégate la *Sirène*, sur laquelle l'amiral Dupetit a son pavillon se trouvait sur la rade, ainsi que le bric le *Bison*.

Notre traversée a été moyenne de treize jours seulement, mais quelle traversée! Jamais nous n'avons tant soupiré après une relâche..... Notre pauvre pacha était démoralisé, il avait perdu la tête. Des idées qui ne pouvaient sortir que d'un cerveau fêlé, pour ne pas dire plus, l'occupaient exclusivement. Tout cela paraissait dériver de niaiseries qui avaient pour lui l'importance d'un complot formé par quelques hommes de l'équipage, et dont il était la victime.

L'histoire en est trop curieuse pour que je n'en note pas les détails, afin de ne les jamais oublier. N'ayant rien de mieux à faire qu'à passer et repasser en revue ses collections de coquilles, de minéraux...., il crut s'apercevoir qu'il lui manquait plusieurs objets. Soupçonnant un mousse, son domestique, il se fit apporter son sac par le capitaine d'armes, les visita, et y rencontra un tas de mauvaises coquilles, qu'il crut lui avoir été soustraites. Mais ce qui frappa le plus son attention ce fut un morceau de sucre, soigneusement renfermé dans du papier. Je ne sais ce qui le porta à croire que le sucre était empoisonné, et qu'on s'était servi d'un enfant pour attenter à ses jours. Il fit part de cette idée au lieutenant et au docteur, qui en rirent d'abord, mais qui bientôt peinés du sérieux qu'il y mettait, employèrent tous les moyens imaginables pour lui faire sentir l'absurdité d'une telle hypothèse.

J'eus moi même avec lui à cette époque une longue conversation sur les poisons, qu'il provoqua d'abord, et qu'il ne laissa tomber que lorsque je lui eus débité tout ce que je savais sur l'arsenic, l'acétate de morphine, l'acide sulfurique.... etc... Ne me doutant de rien, je donnais à plein dans son sens en lui présentant le danger que présentaient l'emploi et la manipulation de ces substances. Toutefois il m'interrompait souvent pour me demander si je ne connaissais pas de poison lent, ce à quoi, ne pénétrant pas le fond de sa question, il m'était très difficile de répondre.

Depuis quelques jours ces idées le préoccupaient lorsque il trouva dans sa chambre une lettre anonyme, où on lui disait qu'il eut à se mettre sur ses gardes. Quelques uns des baleiniers que nous avions pris à bord, et qu'il avait menacé de faire passer à Rio sur un des bâtiments de la station, avaient du dire sur le gaillard d'avant, qu'il eut à veiller à ses épaulettes s'il persistait dans son projet. Une lettre anonyme! C'en était assez pour lui faire perdre la tête. En vain le lieutenant, auquel il conta sa peine pendant plus d'une heure, chercha-t-il à le détourner de ces absurdes idées, en vain tous les renseignements pris

montrèrent ils jusqu'à l'évidence qu'aucune idée de révolte ne s'était manifestée à bord, et qu'il n'avait été tenu que des propos de matelots énoncés en l'air, et sans importance, il soutenait que l'argent que nous avions à bord tentait une partie de l'équipage. On avait l'intention d'échouer la corvette après s'être défait de sa personne, et de jeter le navire à la côte, où les révoltés se retireraient dans l'intérieur après l'avoir pillée. Puis quand on lui parlait de la difficulté d'une telle opération, en admettant qu'il y eut complot, il se rejetait sur des exemples qu'il allait chercher dans la bibliothèque des voyages, et dont il se repaissait du matin au soir. On avait beau lui représenter qu'il ne serait pas la seule victime d'une telle catastrophe, que tout l'état major courait les mêmes risques, et que si quelque chose de semblable venait à percer, chacun serait intéressé à rechercher les coupables, rien ne put non seulement détruire, mais seulement calmer ses craintes, et les plus grandes précautions furent ordonnées. Des hommes de confiance furent nommés par le lieutenant, et ils firent seuls la faction à sa porte. Le capitaine d'armes et le maître canonnier accompagnés d'hommes sûrs, reçurent l'ordre de faire en armes une ronde tous les quarts d'heure. Des paquets de cartouches furent déposés dans la dunette sous la surveillance de l'officier de quart, qui, au moindre mouvement dans la chambre du commandant, devait y envoyer la moitié du quart avec des quartier maîtres armés. Il était même écrit sur le cahier d'ordres, que si par des circonstances que le commandant ne pouvait prévoir, il se trouvait dans l'impossibilité d'agiter la sonnette, il tirerait un coup de pistolet, auquel l'officier de quart s'empresserait d'envoyer des secours, et à cet effet il en fit mettre dans sa galerie une paire chargée, et un paquet de cartouches. Il était allé jusqu'à dire au lieutenant que s'il venait à périr dans cette circonstance, ses affaires étaient en règle, et les notes qu'il laissait après lui pouvaient servir au jugement et à la condamnation des coupables. Comment ne pas voir là un trait de folie des mieux caractérisés.

Ces ordres que nous lûmes le soir, produisirent chez nous tous un sentiment de peine mêlé de pitié, qui nous engagea à nous rapprocher du malade, car réellement il l'était, pour tâcher de détruire chez lui ces effets d'une terreur aussi absurde que susceptible de démobiliser jusqu'au dernier matelot. L'équipage, car rien ne peut être secret à bord de l'*Ariane*, parut être instruit avant nous de tous ces préparatifs, et s'en indigna. Ce n'était le lendemain que réclamations auprès du lieutenant; quelques hommes furent mis aux fers pour s'être exprimés avec trop d'énergie. On parlait d'espions, de calomnie, de noire délation, c'était à n'y pas tenir.

Heureusement tout cela ne dura qu'un instant, et c'est justice à rendre à nos hommes, les précautions continuèrent sans que personne ouvrit la bouche. On peut juger après cela si nous désirions arriver à Rio, et si nous appelions de tous nos vœux, les vents qui nous y conduiraient le plus tôt possible.

A Rio le 14 mars seulement, nous commençâmes nos vivres, et déjà on nous pressait beaucoup tout en nous ayant faire perdre trois jours. Des bruits qui paraissaient fondés, nous envoyaient à Brest au lieu du retour à Toulon, auquel je m'attendais avec peine depuis notre départ du Pérou. L'amiral avait reçu l'ordre, ou prendrait sur lui, d'expédier dans le premier port tous les bâtiments qui reviennent de la mer du sud avec de l'argent. D'un autre côté le commandant intrigue pour rentrer à Toulon, mais comme l'annonce faite depuis longtemps de notre destination pour Brest a fait préparer à cette adresse toutes les dépêches et les lettres de commerce, nous avons tout lieu de croire que nous nous rendrons dans le nord.

Départ pour Bahia et Pernanbouc

20 mars - Tout est maintenant prêt pour notre départ. Les vents de S.S.O. bien frais qui viennent de s'élever ce soir peuvent seuls nous empêcher de mettre sous voile. Les passagers que nos ramenons en France, au nombre de vingt ou vingt cinq dont quatre dames, nous arrivaient hier avec leurs bagages par une pluie battante. Les ordres donnés par l'amiral étaient précis, et c'est définitivement à Brest que nous retournons. Ce n'est pas un petit avantage pour Potel et moi. Comme mes sœurs vont être étonnées de mon arrivée, elles à qui j'ai écrit de Valparaiso et de Montévideo de m'adresser leurs lettres poste restante à Toulon. Comme je me trouverai heureux d'être aussitôt si près d'elles! Je ne sais ce que les circonstances m'imposeront à mon arrivée, mais ce sera beaucoup de tomber pour quelques jours à si peu de distance de la maison.

Rien d'intéressant pendant notre séjour à Rio, quelques dîners reçus et rendus, le plaisir de revoir une partie de ses anciennes connaissances. Beaucoup de corvées par une chaleur presque insupportable, voilà toute mon histoire.

Des nombreux passagers que nous transportons en France, trois seulement sont à notre table, Madame de Curel, sa demoiselle et son fils. Les autres se sont logés où ils ont pu, c'est à dire très mal, chez les maîtres, à la cambuse*, ou à des plats de matelots*. Si ces messieurs, dont plusieurs ne sont certainement pas à leur place, savaient ce que c'est qu'un bâtiment de guerre, ils ne s'y jetteraient pas à corps perdu sans s'être primitivement assurés d'une table quelconque. Ils viennent en aveugles, et reçoivent une leçon qui doit les guérir pour toujours de ces sortes de passages, et en effet dans ces pays où la chaleur est presque insupportable à bord, ils trouvent à peine une place, et la très simple nourriture du matelot à laquelle beaucoup sont probablement fort peu habitués.

Le 21 nous sommes sous voiles, devant passer à Bahia et Pernambouc (41). Des vents assez forts nous favorisent les trois premiers jours. Nous avons doublé sans peine le cap Prio, et déjà nous nous trouvons par 22° de latitude chose presque extraordinaire. Mais de là jusqu'au 5 avril des calmes ou de trop faibles brises, nous ont à peine permis de filer plus de deux nœuds. Quand serons nous de relâche si cela continue ?

Nombreux passagers

Nos passagers, dont je puis maintenant donner une idée, se composent de Monsieur Gobert, charmant garçon commis dans la maison Amando, se rendant seulement à Baya, et mangeant à la table du commandant; Madame de Curel et sa demoiselle, hôtes très agréables, ou au moins fort peu gênants, dont le pacha s'amuse en les ennuyant fort, ce qui le distrait un peu de ses idées sombres. Du reste ses lubies n'ont plus repris depuis qu'il a mis sur le *Bisson* cinq ou six prétendus conspirateurs, en partie les plus inoffensifs qu'un autre eut pu trouver. Ensuite viennent deux artistes fort aimables, l'un avec sa femme, grisette de Bordeaux, peu jolie mais d'assez bonne compagnie, l'autre peintre maniant fort bien le crayon, car j'ai vu peu de ses autres ouvrages. Ces trois personnages se sont installés aux tables de la cambuse ou des seconds maîtres. Enfin un Monsieur Barat, brésilien renforcé, se rendant en France pour achever ses études. Aide de camp de l'empereur, il est chamarré de crachats et de décorations, ce qui ne l'empêche pas d'être logé par le gouvernement chez les élèves, où il peut compter rester longtemps en vue des caps Lorck et Fayala. Les autres, parmi lesquels nous comptons un ex capitaine au long cours avec sa femme enceinte et trois enfants, sont trop insignifiants pour que je prenne la peine de les mentionner. Notre cher lieutenant a casé tout cela comme il

l'a pu, vu l'exigence de l'autorité supérieure qui n'entend pas raison. Chacun n'est trop à son aise, cependant le tout arrivera je le pense sain et sauf sur le sol natal.

Commission de vivres

Avril 1836 - Le 9 avril après avoir tourné deux jours autour de l'entrée de Baya, nous mouillâmes enfin. Le commandant parut être ici comme sur des épines. Il a déjà annoncé que le mardi 12 nous serions sous voile, et quoique ce soit demain dimanche, il a demandé une citerne pour faire immédiatement son eau. Tant mieux ma foi, moins de temps dans nos relâches, plus tôt nous arriverons en France. Toutefois de peur que nos venions à rester encore plus de trois mois en route, nous prenons ici quinze jours de vivres. Cette décision a été prise ce soir, et demain l'honorable commission dont je fais toujours partie doit fonctionner, c'est à dire courir de boutique en boutique sous un soleil brûlant, suer beaucoup, boire encore plus bière ou limonade, en somme fort peu s'amuser à la recherche de cinq ou six barils de lard, autant de barils de farine, et quelques quintaux de biscuits.

12 avril - Diverses choses, des pièces à régler je crois, nous ont empêché de partir aujourd'hui, mais ce sera sans faute pour demain.

La ville de Baya : monuments publics peu remarquables

Baya, ou plutôt San Salvador, est une ville d'un caractère tout particulier. Bâtie en partie sur une étroite plage, les rues s'élèvent ensuite à une hauteur prodigieuse sur les crêtes d'un terrain très accidenté, de sorte que deux rues, parallèles je suppose, sont séparées entre elles par un ravin souvent profond, où croissent sans apparence de culture aucune, des bananiers, des cocotiers, et autres arbres ou plantes du pays. On conçoit d'après cela que toute régularité dans la distribution d'une pareille ville ait été impossible, aussi après avoir descendu une rue coudée, en rencontre-t-on une autre aussi tortueuse. Cependant les maisons y sont généralement bien bâties, élevées et de belle apparence.

Les édifices publics, c'est à dire la salle de spectacle, le palais encore plus mesquin qu'à Rio, mais surtout les églises et les couvents, occupent tous les sommets des moines, et sans toutefois être d'une hauteur très considérable, se présentent en saillie très prononcée sur les maisons particulières.

Nous avons visité quelques uns de ces monuments, presque tous fort peu remarquables. L'église de San Francisco (40) seule, dont l'architecture est tout ce que j'ai vu de plus bizarre, a retenu notre attention. Quoique très petite relativement aux nôtres en France, elle est cependant bien proportionnée. Ses murs, ses pilastres, ses autels, ses voûtes, sont couverts d'une infinité de sculptures, de boiseries dorées d'un effet extraordinaire, car la nef n'étant éclairée que par une large fenêtre au dessus de la porte d'entrée, et la lumière ayant encore à traverser une tribune ou jubé qui soutient les orgues, arrive d'autant plus faible dans le chœur, et donne un caractère des plus sombres à cette partie de l'édifice. La tribune qui s'avance au mieux jusqu'au milieu de l'église, a ses balustrades et tous ses ornements criblés de découpures et de ciselures donnant de prodigieux effets de lumière. Le tout est considérablement surbaissé, et parait avoir une coupe elliptique très aplatie. On y aperçoit d'anciennes peintures, encadrées entre les voûtes, dont les points d'intersection viennent pendre en saillie très prononcée.

N'étant descendu qu'une fois à terre sans y être de service, les environs de Bahia ont échappé à mes observations, mais de la rade du moins, la côte parait charmante, couverte de

cette belle végétation intertropicale. Elle est parsemée de jolies habitations, où les négociants et les gens riches du pays vont respirer l'air pur du soir, ou bien passer la saison qui leur est incommode en ville. Il parait aussi que les derrières de Baya ne le cèdent en rien à la côte sous ce rapport, et que sans y trouver la vue de la baie, on n'en jouit pas moins d'un air frais, et d'une foule de points de vue pittoresques.

Baya, comme Rio et toutes les villes du Brésil, est en grande partie peuplée de nègres esclaves, mais je ne sais si cela tient au climat, ou à la partie de l'Afrique d'où on les tire, leur race est remarquable par la taille, la force et les belles proportions. Les femmes nègres sont aussi les plus belles que j'aie vu.

22 avril - Le 13 nous quittâmes Baya, où peut être dans toute autre circonstance nous eussions désiré rester plus longtemps, mais notre campagne est maintenant si longue et si pesante, qu'il n'est plus pour nous de relâche agréable avant celle que nous ferons en France.

Pernambouc

Après neuf jours d'une traversée qu'il n'a pas été possible de faire plus courte vu la faiblesse des vents que nous avons rencontré, nous mouillons aujourd'hui devant Pernambouc: nous devons n'y rester que 24 heures, prendre les paquets du commerce, et y compléter notre eau si c'est possible.

La rade est en pleine côte, mais le port est formé par un long relief qui s'avançant en digue devant la ville, y laisse un espace de la largeur d'une rivière, où les navires amarrés à quatre sont parfaitement en sûreté, et n'éprouvent aucun des inconvénients de la houle.

La ville nous dit Pichat en revenant le soir de sa corvée, contraste par sa distribution avec toutes celles que nous avons vues. Comme elle est coupée en tous sens par des canaux naturels sur lesquels sont jetés une foule de ponts, et où circulent un nombre considérable de bateaux, une espèce de grand lac, ou plutôt un large marais à chenal sinueux entoure Pernambouc presqu'en entier, en laissant de distance en distance de jolis îlots plantés de cocotiers. Ces arbres du reste paraissent la végétation presque exclusive du pays, car de la rade on en aperçoit une foule immense bordant la côte, et s'élevant même quelquefois assez haut sur la colline. Le pays est plat, un peu accidenté seulement dans l'intérieur.

Départ pour France, passage de la ligne

Le 14 après avoir pris dix ou douze tonneaux d'eau, qui nous furent envoyés dans une large chaloupe, nous appareillâmes, quittant enfin la côte d'Amérique que nous paraissions n'abandonner qu'avec regret, tant à notre retour nous en avons visité de pointes. Demain, j'espère, nous n'en apercevrons même plus la côte. D'après les nouvelles que nous avons recueillies sur un bâtiment anglais arrivant de Londres en 36 jours, il n'y avait rien d'extraordinaire en France, la question américaine était encore en suspens.

1er mai 1836 - Hier dans la nuit nous passons la ligne, non pour entreprendre une campagne, sans savoir quand et de quelle manière nous pourrons la terminer, mais cette fois pour rentrer en France après la fatigue d'une longue navigation, et bien plus les ennuis dont on a pu l'assaisonner dans maintes circonstances. Presque toujours d'une humeur charmante, j'avalais maintenant de longs traits de café, pour m'apercevoir qu'il est amer. Je ne pense plus qu'à l'arrêter. Toutefois il me vient au moins de temps à autres des idées empreintes d'une sombre tristesse. Nous savons que le commandant a écrit de Rio en France pour demander

qu'après avoir déposé à Brest ses passagers et les fonds dont il est chargé, on l'expédie immédiatement à Toulon. Eh bien la peur que j'ai de l'y suivre présente à mon imagination les images les plus noires. Aurai-je le temps de débarquer ? M'accordera-t-on ma demande appuyée de toutes les raisons valables que je dois faire valoir ? Celui ci ne s'opposera-t-il pas à mon débarquement ? En serait-il capable ? Non, ce serait trop fort ! Enfin j'ai peur, mais je ne veux plus y penser.

Les vents faibles mais favorables, nous ont toujours permis par jour de faire notre degré en latitude. Peut on demander beaucoup mieux aux approches de la ligne ?

La fête du Roi s'est passée aujourd'hui comme à l'ordinaire, c'est à dire avec inspection, dîner chez le pacha, et discours nécessaire, où entre autres bonnes choses, il nous disait emphatiquement, qu'au sein de nos familles à pareil jour nous nous rappellerions l'*Ariane*. Tout le monde a bord a souri à cette idée, mais quels sensations et souvenirs laissera-t-il ? Pour beaucoup, certes ce ne sera pas une sensation agréable.

Le 13 nous tropiquons*, quatre ou cinq jours perdus dans les calmes, puis de jolies brises, puis enfin à vent à nous faire filer 9 nœuds au plus près, quoique on prétende que la corvette soit faible sous l'écoute*, nous on fait quitter cette zone torride, où nous avons tous souffert de la chaleur.

L'installation des passagères

Cette traversée me paraîtra certainement longue à cause du désir toujours croissant que j'ai d'être en France le plus promptement possible, mais d'un autre côté elle peut être contée, du moins jusqu'à présent, pour une des plus agréable que j'ai faite. La société des dames de Curel nous procure souvent des soirées charmantes; on se promène sur le pont, on cause, on chante, on rit, et quelque fois même dans le beau temps, on danse. Mademoiselle Marie a environ dix sept ans, elle est gaie, vive, ne manque pas d'esprit, et sans être jolie, sa physionomie a beaucoup d'expression. La mère, femme d'un officier de l'ancienne armée, a beaucoup couru le monde, est instruite sans être savante, et nous a montré parfaitement que, tout en se tenant à sa place, elle avait tout l'aplomb nécessaire pour y remettre ceux qui tenteraient de s'écarter de la leur. Notre bon pacha par exemple, dont la galanterie est remplie d'exigence, s'y est fait mordre tout d'abord. Sans usage du monde quoiqu'il prétende, quelques unes de ses balourdises ont été sévèrement relevées, soit sérieusement, soit d'une manière plaisante. Piqué de ce qu'on n'acceptait pas ses services, il en était pour ses frais et quelques bouderies, qui plus tard l'ont montré un peu plus raisonnable.

En partant de Rio il dit par exemple à ces dames, qu'à Baya il leur offrirait sa table, si Madame Armando, jolie femme sur laquelle il comptait, ne lui demandait pas passage pour la France. Puis désappointé à Baya, il eut la bonhomie de vouloir faire accepter sa proposition, mais cette espèce de pis aller ne convint nullement à la mère, qui lui répondit que, comblée de politesses au carré, elle ne se déciderait jamais à faire une démarche qui pourrait nous être désagréable. Quelques jours après, vexé de ce que ces dames nous recevaient toute la journée dans leur petite chambre de la batterie, il les engagea à aller travailler dans sa vaste et commode galerie, où elles seraient beaucoup plus à leur aise, et où certes il leur eut certainement imposé sa société soit dit en passant un peu fatiguante. Pour nous, nous en étions par là même privés, mais il lui fut répondu encore, que comme on avait beaucoup de plaisir à nous recevoir, on préférait les petites incommodités qu'on avait si bien supporté jusqu'à ce jour, aux avantages qu'il avait la bonté d'offrir, et que si il voulait bien le permettre, on le recevrait lui même dans la petite chambre. Nouvelle bouderie, dont on ne tient pas plus

compte que des premières. Du reste comme il garde fort peu rancune, et qu'il vit qu'on ne se plierait pas à ses caprices, il se résigna. Ses visites furent plus rares, car il rencontrait souvent quelques uns d'entre nous, mais il n'en fut que plus aimable tout en étant moins gênant.

Tout va pour le mieux maintenant, et j'ose espérer qu'il en sera de même jusqu'à notre arrivée. A notre égard, il n'a presque plus de ces mouvements d'humeur qui le rendaient si maussade sans qu'on sut pourquoi. Il est au contraire gai et souvent raisonnable. Comme un retour en France est délicieux sous ce rapport. Nous sommes tous charmants.

28 mai - Aujourd'hui nous doublons les Açores, que nous devions reconnaître en passant, mais desquelles, à cause du temps couvert, nous passons à 25 lieues. Les vents du S.O. nous poussent rapidement, et s'ils veulent encore donner huit jours seulement nous sommes dans Brest. Qui sait ce qui m'y attend ? Arrive qui voudra ! J'aurai toujours des nouvelles de mes sœurs quatre jours après notre arrivée. La corvette maintient une marche supérieure, qui tient un peu à présent à ce qu'on lui fait porter plus de voile qu'à l'ordinaire.

3 juin 1836 - Depuis le 28 les vents favorables, sans conserver la même force, nous poussèrent constamment en bonne route, mais le temps toujours couvert, pluvieux, chargé d'une brume épaisse, nous faisait trembler pour l'attérissage*, en ce sens toutefois que nous serions peut être longtemps sans nous hasarder à approcher la côte, et qu'aux moindres nuages qui couvriraient le ciel, nous tiendrions le travers plutôt que de faire bonne route. Cette fois cependant, je fus assez heureux pour me tromper. Le 9 à midi, le temps se trouva assez beau, nous pûmes observer et bien connaître notre position. Nous étions encore à 210 milles ou 70 lieues d'Ouessant. Quoique nous allions constamment 7 noeuds, j'avais bien peur que le lendemain nous restions en mer.

Le 4 au matin je désespérais presque : le vent était toujours bon et frais, mais l'horizon était couvert d'un épais brouillard, et il n'y avait pas apparence que nous pussions apercevoir la terre de loin, et je m'imaginais à chaque instant entendre le timonier venir porter à l'officier de quart l'ordre de serrer le vent. Cependant nous approchions filant à 9 nœuds. A midi nous avions eu heureusement une assez bonne latitude, mais la brume était constante dans le N.E. Les vigies, aussi pressées qu'aucun d'autres d'entrer à Brest, se multipliaient d'elles mêmes à l'extrémité des mats. De fausses alertes avaient été plusieurs fois données, la terre avait plusieurs fois disparu du coin où on avait cru l'apercevoir. Enfin à 2 heures 15 minutes, Sireuil, quartier maître de timonerie, l'homme par excellence pour la portée de sa vue et la confiance qu'on pouvait porter à son annonce, s'écria qu'il avait parfaitement reconnu Ouessant dans une éclaircie de brouillard.

Appréhensions pour l'attérissage à Brest

Il y avait alors de grandes chances d'arrivée. Il n'était pas deux heures et demie, la brise était grand large maniable, et le flot commençait tout à la fois. Nous n'étions pas sans inquiétude: sans pilote, nous étions presque certains de ne pas donner dans les passes. Allions nous en rencontrer ? Nous ne changions pourtant pas de route, et nous approchions d'Ouessant, dont bientôt nous n'étions plus qu'à quelques milles. Le pavillon du pilote flottait en tête du mat de misaine. Il avait été appuyé de deux coups de canon, et nous n'apercevions autre chose qu'un bric dans l'est qui semblait sortir de l'Iroise. C'est alors que je tremblai que nous ne fissions quelque sottise. Le commandant, qui s'était toujours montré si timide à l'approche d'une terre, courait sur les rochers qui s'étendent loin au large dans le sud-ouest des îles Molen et Béniguet. Avec une vitesse de 7 à 8 noeuds nous faisions le N.E., tandis que notre route alors devait porter l'E.S.E ou plutôt le S.E. pour doubler les Pierres Noires. La

brise allait donc nous devenir presque contraire, et le courant nous portait avec rapidité dans les parages du Tromveur. Il m'avait demandé plusieurs fois: "Mais où diable sont donc vos Pierres Noires, que vous prétendiez si visibles ?" Je lui avais répondu que notre route ne nous en approchait pas, qu'elles étaient donc dans le S.E., ou l'E.S.E. ou moins, mais prenant alors un air atterré quoique rêveur, il ne tenait aucun compte de mes paroles. J'étais le seul officier du bord qui eut passé plusieurs fois dans l'Iroise. Enfin nous reconnûmes un bateau pilote, courant au large toujours même route, et de tous côtés nous apercevions les brisants. Si je n'avais pas craint quelque bourrade, j'aurais dit que le pilote courant au sud nous indiquerait notre route, mais je connaissais l'homme, et dans ces circonstances je me suis bien gardé de lui adresser la parole. Toutefois le bateau vira de bord, en un clin d'œil il fut à nos côtés. "Le cap au S.E., et même au S.S.E. si vous pouvez y venir, s'écria-t-on aussitôt, et forçons les voiles".... Oh comme ces paroles, et la présence du pilote sur le pont me réjouit le cœur! De quel poids accablant je me sentais déchargé! Il est certain que nous allions entrer à Brest. Je l'aurais embrassé d'aise! Ce n'est pas que je craignisse la perte du navire: la passe du Troumeur à l'entrée de laquelle nous nous trouvions, quoique hérissée de rochers des deux bords, est encore assez large, et nous en eussions été quittes de la descendre avec le courant, et pour aller louvoyer et capeyer* peut être encore deux ou trois jours à l'entrée de la Manche dans le nord d'Ouessant. Comme cela eut été gai!..... Le pacha fut stupéfait des indications précipitées que venait de donner le pilote. "Nous étions donc bien près de la côte" lui dit-il ? "Encore à environ un mille de la chaussée des Pierres Vertes, mais vous alliez vous engager dans la passe de l'est d'Ouessant, d'où vous n'eussiez pu vous tirer qu'en la traversant, et en allant vous mettre sous le vent de l'île" La brise était toujours fraîche, et quand en venant au sud est, nous prîmes le plus près, la corvette donna une bande telle qu'on fut obligé de veiller*les drisses des huniers. Toutefois nous nous élevâmes bientôt, le commandant vit enfin les Pierres Noires tant décriées, nous traversâmes promptement l'Iroise, nous entrâmes dans le goulet, et à sept heures et demie nous mouillâmes dans Brest.

Toutes mes appréhensions sur mon retour à Toulon disparurent alors, je ne sais pourquoi. Il me semblait qu'il était impossible maintenant, non seulement que moi, mais même la corvette put y retourner de sitôt. Le commandant fut charmant pour l'entrée à bord du pilote, tous les visages étaient rayonnants. Il y avait si longtemps que nous avions quitté la France, que chaque homme semblait renaître à son aspect.

Désarmement de l'Ariane

12 juin - Jusqu'à ce jour on s'est occupé à déposer et visiter le gréement. Toutes nos manœuvres courantes ont un besoin urgent d'être changées, et il n'est pas possible qu'on nous envoie à Toulon dans cet état. Des bruits de toute espèce circulent sur notre destination: un jour on doit nous expédier tels quels, un autre nous désarmons certainement à Brest, toutefois la compagnie seule débarquait, bientôt l'état major entier resterait à bord ...etc...

Cependant j'avais reçu avec une joie extrême des nouvelles de la maison; plusieurs lettres de mes sœurs m'étaient parvenues, et je ne pouvais m'ôter l'idée que quoiqu'il m'arriva, je ne quitterais pas Brest avant d'avoir obtenu le congé que je demandai au ministre en arrivant. Le commandant, soit qu'il fut persuadé qu'il retournait à Toulon avec la corvette, soit qu'il tint à le paraître, me manifestait toutefois la presque certitude que je ne le suivrais pas, chose qu'il ne m'aurait jamais accordée autrefois, si elle avait été en son pouvoir. Aujourd'hui il me paraît certain que nous quitterons tous la corvette. Nous venons de recevoir l'ordre d'entrer demain dans le port, les longueurs qu'entraîneront nos réparations une fois entamées, ne me laissent pas douter que le commandant, l'état major et l'équipage, ne soient remplacés.

Le 13 nous entrons dans le port, nous sommes du côté de Recouvrance. Nous travaillons à tout mettre sur des pontons. On doit visiter la corvette au bassin. Le 16 nous y entrons, et le 17 nous reprenons notre ancien poste, déjà depuis deux jours. Monsieur de Ricaudy est remplacé par Monsieur Duhauvilly, une compagnie et demie est désignée à la division pour remplacer la nôtre, en un mot tout est changé à bord. Le 20 il n'y a plus de l'ancien état major que David, Pichat et moi, et le 21 je reçois l'ordre de débarquer avec ma compagnie, et de me rendre immédiatement à bord du transport la *Marguerite* qui doit la transporter à Cherbourg.

Nouvelles transes pour moi : Bernaert mon lieutenant, sur l'annonce de la maladie de sa mère, était parti pour Dunkerque il y avait quelques jours, avec l'autorisation d'y attendre son congé, et craignant alors d'être forcé d'aller conduire mes hommes à Cherbourg, j'avais sollicité du major général mon remplacement dans la compagnie. Il me l'avait promis, mais le remplacement n'avait pas lieu, et cela m'inquiétait beaucoup. La *Marguerite* avait l'ordre de mettre sous voile le lendemain. Je me rendis en toute hâte à l'amirauté, où l'on m'assura que l'on s'occupait de moi, et le soir en effet je reçus l'ordre de remettre ma comptabilité à du Portail. J'expédiai mes affaires au plus vite, le lendemain tout était fini. Mon congé était arrivé, de sorte que je paraissais pouvoir en profiter quand bon me semblerait. Mais il n'en fut pas ainsi: j'appartenais au conseil d'administration de l'*Ariane*, on était encore indécis dans les bureaux de quelle manière on exigerait les comptes, et comment le nouveau conseil opérerait maintenant. En un mot on n'en finissait pas. D'ailleurs les effets d'habillement nous retardaient encore, une inspection générale avait lieu au magasin, on ne pouvait les recevoir. Ce fut pour moi un ennui mortel, un supplice de quelques jours. Enfin la commission s'assemble, le commissaire passe deux jours en chicanes, tout se termine le 9 juillet, nous signons et je n'ai plus qu'à prendre mon congé et partir.

Distractions à Brest

Ma vie à Brest ne s'est pas continuellement passée à bord, ou en additions de comptes. J'y retrouvai quelques connaissances, où je pus passer d'agréables soirées. Madame Cholet, que je fréquentai comme autrefois, Madame de Patel à qui je fis plusieurs visites, enfin les dames de Curel, nos passagères, à qui nous fîmes voir les environs de Brest, nous procurèrent aussi quelques promenades charmantes, ainsi que plusieurs soirées musicales chez Monsieur Pétiton où elles demeuraient. Enfin le spectacle après trois ans d'absence, me fit aussi goûter le plaisir de la nouveauté. On sent bien l'agrément de notre civilisation, et la liberté que l'on rencontre en mettant pied à terre sur les côtes de France, après s'être trouvé depuis si longtemps emprisonné à bord entre le ciel et la mer, ou bien après n'avoir rencontré en pays étranger que des individus auxquels on porte si peu d'intérêt, et avec qui les différences de langage vous empêchent souvent de communiquer.

Le 12 libéré enfin, on me délivra un congé de six mois à deux tiers de solde. Ah que ce jour me parut long! Je ne pus obtenir ma permission que dans l'après midi, et impossible de quitter Brest avant le lendemain. Deux jours après j'étais à la maison; j'embrassai mes sœurs, revoyai ma famille. Presque tous les chefs y manquaient il est vrai depuis mon départ, mais le plaisir de me retrouver avec ceux qui restaient l'emportait sur la peine que me faisait éprouver la perte de mon père et de mon oncle, et je savourai ces moments de bonheur que je ne connaissais plus depuis longtemps.

Congé

du 13 juin 1836 au 25 mars 1837

Les agréments d'un congé

Janvier 1837 - Voici mon congé à peu près terminé, et mon journal, que j'ai toujours eu l'intention de continuer comme à l'ordinaire, est resté au croc. Mais aussi que diable écrire pendant un congé ? On n'a plus alors à signaler cette variété d'événements qui surgissent à chaque instant durant le cours d'une campagne, on n'a plus à noter le vent qui nous pousse, ou la brise qui vous est contraire; on n'a plus à décrire le pays nouveau où l'on arrive, les particularités remarquables des mœurs de ses habitants, l'aspect du sol, la douceur ou l'âpreté du climat, en un mot une foule de choses souvent fort insipides pour celui qui les lit, mais toujours intéressantes pour celui qui ne les consigne sur le papier que pour se les rappeler au besoin. Tant s'en faut toutefois que je ne me plaigne chez moi de n'avoir rien à consigner sur une tablette, car ce n'est plus comme à Brest, à Toulon, où l'ennui que j'éprouve rend mes journées d'une monotonie presque insupportable. A la maison au contraire le lendemain ne ressemble jamais au jour qui le précède. Mes occupations sont continuelles, et m'intéressent au point que je sors fort peu, que je n'ai pu m'astreindre à faire des visites, à fréquenter la société, qui maintenant n'a presque plus d'attraits pour moi, parceque j'y suis gêné, qu'il faut faire toilette pour m'y rendre, que ma conversation ne peut pas y être franche, en un mot parceque je ne m'y amuse pas.

Les travaux de la maison de Vannes

En fait d'occupation aujourd'hui, je nettoie ou j'arrange les outils de mon atelier. Demain je répare ma forge, je tourne différents objets, je menuise, et par dessus tout je fais force architecture, force plans. Mes greniers, que je veux à mon prochain retour rendre habitables, m'ont occupé une grande partie du temps. Je faisais les plans de chaque appartement puis de leur ensemble, puis d'un escalier particulier que j'ai l'intention d'y construire, mais ici mes épures n'allaient pas de roulettes. Ce que j'avais appris de géométrie descriptive à l'école polytechnique avait fui de ma mémoire, il fallait m'y remettre. La charpente est assez difficile, je me trompai vingt fois, mais je recommençais, et je finis par réussir. Mon temps se passait ainsi avec une rapidité effrayante. Cependant je faisais provision de bois, j'achetai des planches, j'entreprenais l'exploitation de quelques bois abattus à Beau-Ségato, et je pouvais souvent assurer n'avoir pas un instant à moi. Cette manière de passer un congé peut paraître insipide, et pire que la plus longue campagne de mer à beaucoup de gens, mais chacun son goût, son caractère. Elle ne m'a pas permis d'éprouver un seul instant d'ennui.

Et puis un procès que j'ai failli avoir avec la commune pour avoir abattu des tilleuls qui bordaient la rue devant la maison. C'est chose amusante un procès à soutenir pendant un congé, il n'y a rien de tel pour procurer des émotions. Malheureusement le conseil municipal a jugé contre Monsieur le maire, que j'avais trop raison. Il n'a pas osé m'attaquer. Et puis une promenade à Nantes où j'achetai un fusil, et puis quelques parties de chasse à Muzillac et Sarzeau, et bien d'autres choses qui font passer le temps agréablement le temps des vacances.

Quand on est si bien chez soi, il est tout naturel de chercher à y rester le plus longtemps possible. Aussi dès que j'ai vu le mois de janvier s'avancer rapidement vers moi, et me dire que je n'avais plus que quelques jours à rester à Vannes, me suis je empressé de demander une prolongation. Je trouvai pour cela très simple de m'adresser au ministre. Je n'y avais rencontré aucun inconvénient la dernière fois que je lui écrivis pour le même objet. Mais cette fois je fus refoulé avec perte, et un beau jour croyant que ma prolongation arrivait, je reçus une belle

lettre de Paris où on me tançait fermement de ce que je n'avais pas adressé ma demande par la voie ordinaire, c'est à dire par l'intermédiaire du préfet maritime de mon port, qui devait en prendre connaissance. Je m'empresse donc de me conformer au règlement, mais j'étais désespéré car je n'ignorais pas qu'il y avait fort peu de lieutenants de vaisseau à Brest. Le préfet expédierait-il ma demande ? Quelle apostille y mettrait-il ? La réponse, en cas qu'il fit parvenir ma lettre au ministre, ne tarderait-elle pas trop à me parvenir ? Serait-elle favorable ? Tout cela m'inquiétait, car si je tenais beaucoup à cette prolongation, d'abord parceque je préférai le séjour de Vannes à celui de Brest, ensuite parceque une foule de mes projets que je devais mettre à exécution pendant ce congé çi ne sont pas encore réalisés.

Au jour de l'An, j'avais commencé mes visites, pensant peut-être que c'étaient des visites d'adieu, lorsque le soir je reçus pour étrennes une prolongation de trois mois à demi solde. J'étais enchanté, il me semblait presque que mon séjour à Vannes ne dut plus finir. J'en avais jusqu'au mois d'avril, et déjà je faisais mille plans de travaux et de courses pour bien employer le temps qui me restait.

25 mars 1837 - Déjà ma prolongation terminée! Comme les mois s'écoulent ici bien plus vite qu'en rade de Callao, ou à bord de l'*Ariane*. Cette fois cependant une affaire des plus importantes s'est terminée, et je n'ai plus que mes malles à faire. Ce que j'ai à désirer par dessus tout maintenant c'est en arrivant à Brest, de trouver un bon embarquement qui me permette d'entreprendre une campagne d'environ dix huit mois ou deux ans, afin de faire les économies nécessaires aux réparations de la maison. Il faut donc prendre son parti en brave, et partir. Pourquoi n'ai je pas dix mille livres de rente ? Comme je jetterais promptement le froc, et comme je vivrais tranquillement chez moi! Car je suis sur les plus grandes dispositions pour planter les choux. Oh je les alignerais en carrés, en cercles et même en ellipses ! Mais je n'ai pas dix mille livres de rente, et avant ma retraite je ne puis pas prétendre à ce repos, à ces petites occupations sédentaires qui me conviendraient si bien.

Brest

du 26 mars 1837 au 20 mai 1837

En garnison à Brest

30 avril 1837 - Me voici à Brest depuis quinze jours, et quoique en arrivant je me fusse trouvé le premier sur la liste d'embarquement, je ne pense pas que je parte de sitôt. La promotion Mouster du 10, où plus d'un brave homme a été cruellement désappointé, est venue me reculer de plusieurs rangs, en plaçant devant moi quelques nouveaux promus, débarqués depuis longtemps. Enfin je suis attaché à la direction du port, où je resterai autant qu'il plaira à Dieu. Cet emploi tant recherché, tant sollicité autrefois, est maintenant donné au premier venu, et j'aurai reçu l'ordre sans que j'y songeasse le moins du monde. Cela prouve la pénurie d'officiers au port de Brest, tandis que nous apprenons que Toulon en regorge. Ma fois tant mieux, on est plus sûr d'embarquer.

Je m'ennuie beaucoup moins à Brest cette fois que les autres, et cependant je m'y trouve pour ainsi dire en camp volant. Un ordre d'embarquement ou de départ peut être donné d'un jour à l'autre, de sorte que je n'ai encore même pas défait mes malles. J'en tire seulement ce dont je ne puis me passer, et je les tiens constamment prêtes à partir. D'un autre côté Madame Lebreton a la complaisance de me louer une chambre, où elle me traite comme si j'étais de sa famille. Mes soirées se passent chez elle, j'y cause jusque vers dix heures. La conversation de ces dames est fort agréable, et je ne sens plus le vide qu'autrefois je rencontrais toujours en rentrant chez moi. Pour mes journées elles se passent à la direction, à la bibliothèque ou en promenades sur le port.

Une semaine de garde

20 mai 1837 - Comme huit jours de garde sans pouvoir s'absenter sont longs à passer! Du 8 au 13 j'ai été ainsi prisonnier, et la semaine suivante, j'ai eu des corvées chaque jour. Dès quatre heures et demie du matin j'étais debout pour rentrer des bâtiments dans le port, la *Syrène* d'abord, arrivée du Brésil, l'*Alcyone* venant de Lisbonne. Oh il n'y avait pas moyen de faire le paresseux ! La marée commandait, et les vents contraires nécessitaient des précautions prises de bonne heure par des difficultés qui pouvaient se rencontrer dans l'application des mouvements. Difficultés tellement réelles que dans une marée, il m'a été impossible de conduire la *Loire* à son poste : j'ai été obligé de l'arrêter en route, et le directeur était furieux. Toutefois ma garde de huit jours n'a pas été entièrement sans résultat, je l'ai employée à faire mon courrier, et j'ai écrit à tout le monde chez moi. Je n'avais certes rien de mieux à faire.

Retrouvaille avec un camarade d'enfance

Oh je me suis trouvé l'autre jour dans une drôle de position ! A bord de la *Syrène,* se trouvait Jacinthe Meslier, mon ancien camarade d'enfance. Il n'était que matelot, et j'étais allé à Rio à bord de sa frégate sans qu'il voulut alors me reconnaître. J'ignorais alors qu'il s'y trouvât. Cette fois j'en savais trop: si je devais aller à sa rencontre, je redoutais au possible une entrevue. Etait-il un mauvais sujet, car je savais qu'il n'avait pas toujours été sage. Ne me rebuterait il pas ? Notre intimité s'était terriblement refroidie avant notre dernière séparation. Je me serais de plus vexé s'il m'avait reçu froidement, et depuis dix ans nous étions séparés. J'étais sur des épines. Quelle distance entre nous maintenant, lui simple matelot, moi lieutenant de vaisseau. Oh ! cette distance ne m'effrayait en rien: un honnête homme est honorable dans quelque position qu'il se trouve. Lorsque je fus chercher la *Syrène* en rade, je le demandai à bord: il venait de partir en corvée. Le lendemain j'étais à bord de la *Loire*, et dans le port je vois inopinément se présenter un homme qui me regarde fixement, et qui

immobile comme un piquet, reste là sans dire un mot. Je le reconnais, c'était lui! Je le nomme, je lui serre la main, il ne me répondait pas, mais de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Je lui saute au cou, je l'embrasse. "Mon vieux camarade, comme je suis heureux dit-il, tu ne me repousses pas malgré ton grade."...., et il pleure encore. J'avais bien envie d'en faire autant.

Ma corvée était finie, nous quittâmes la *Loire*, et en rentrant dans le port, il me dit qu'il m'avait déjà rencontré à Toulon en 1830, qu'il m'avait fort bien reconnu à Rio, mais qu'il n'avait jamais osé m'aborder de peur d'être reçu avec hauteur, chose qui lui eut été insupportable. Cependant il m'avait écrit plusieurs fois, mais il avait toujours déchiré ces lettres avant de me les envoyer. Pauvre garçon! Je l'enmennai déjeuner. Il ne pouvait rien manger, tant disait il, le plaisir d'avoir reçu un bon accueil de ma part lui faisait impression. J'étais heureux moi même. Nous nous sommes revus depuis plusieurs fois.

Pendant quelques jours j'ai été ici dans des transes cruelles. Je me trouve encore premier sur la liste d'embarquement, et il se présentait le bric l'*Alcibiade,* commandé par Monsieur de la Guerre, mauvais coucheur dit-on. Il ne pouvait s'arranger avec son second, et faisait tout pour le débarquer, donc moi je courrais de très grandes chances d'être lieutenant de bric, parceque il déplaisait au commandant de ne pas vouloir du sien. J'étais furieux.... Toutefois je rencontrai hier Laffont, qui accepte la place. Il m'a ramené la joie dans l'âme en me disant cela. Je suis tranquille maintenant pour La *Dryade,* où deux compagnies se présentent encore, mais ici j'accepte volontiers, arrive qui voudra.

Station de Lisbonne

à bord de la frégate *la Dryade*

du 1er juin 1837 au 1er novembre 1837

Embarquement sur *la Dordogne* pour le Portugal

1er juin 1837 - A la direction du port je trouve ce matin l'ordre d'embarquer comme passager sur la corvette de charge la *Dordogne*, pour aller à Lisbonne à bord de la frégate la *Dryade*, remplacer un lieutenant de vaisseau, qui y manque par suite du grade de capitaine de corvette qu'a obtenu Monsieur Harosse de la Vicardière. Revenu en France il y a quelque temps, il y retourne lui même avec la gabarre pour succéder comme chargé du détail à Monsieur Fournier du Plan, qui en prend le commandement. J'avoue que je ne m'attendais plus à cette botte. Il y avait longtemps qu'on ne s'était plus occupé de Lisbonne à la majorité*, et je comptais rester à Brest au moins un mois attendre ou l'armement de l'*Amazone*, ou l'arrivée d'un navire quelconque manquant d'un officier. Après tout je ne suis pas trop contrarié, et j'ai laissé agir mon étoile. Monsieur de Mayer qui commande la *Dryade* n'est dit-on pas très aimable, mais je ne serai probablement pas longtemps sous sa coupe, et puis nos relations seront si rares, si insignifiantes. La frégate est armée depuis longtemps, et on l'attend à Brest pour le mois de septembre ou d'octobre. Le pis est que je ne fais là qu'une fin de campagne. Nous désarmerons très probablement à l'arrivée, et je vais me trouver de nouveau à terre avec une compagnie, moi qui tiens tant à compléter promptement mes deux ans de campagne pour pouvoir demander ensuite un congé ! Nous devons partir dans quinze jours environ, nous toucherons à Rochefort, et il s'en faudra de peu que nous n'arrivions à Lisbonne qu'en juillet seulement. Quoiqu'un peu contrarié, je prends mon parti. Je vais voir le Portugal que je ne connais pas, je n'aurai pas le temps de m'y ennuyer beaucoup, et ma fois ensuite je me confierai encore à mon étoile.

9 juin - Nous allons aujourd'hui en rade, devant appareiller lundi 12, si toutefois le temps le permet.

Rattachement au port de Brest

Vers la fin du mois dernier une dépêche ministérielle fut envoyée dans les ports, enjoignant aux préfets de prendre toutes les dispositions pour que les officiers qui se trouvaient sous leur direction, sans appartenir au port où ils se trouvaient, puissent rejoindre promptement le leur. Or j'appartenais au port de Toulon, et quoique je n'aie pas grandement à craindre de la mesure vu que Brest manque actuellement de lieutenants de vaisseaux, comme à mon retour on pourrait m'expédier à Toulon sur le premier bâtiment venu, ce qui me contrariait fort, je pris le parti d'adresser au ministre une demande d'être immédiatement attaché à Brest, et je remis ma pétition au major général, qui loin d'y faire opposition, m'a assuré qu'il la ferait immédiatement porter. J'aurais désiré, pour faire une demande de cette nature, attendre la fin de la campagne que je dois entreprendre, afin de me décider alors pour Lorient ou Brest, mais un travail se prépare maintenant dit-on pour répartir définitivement les officiers dans les différents ports, et j'ai peur qu'en ne prenant pas mes mesures d'avance, il me fut plus tard fort difficile d'obtenir un changement, si on me classait dans un port qui ne fut pas à ma convenance.

Considérations qui nous font presser notre départ pour Rochefort

21 juin - Arrivé en rade le 9, et amarré sur un corps mort*, nous étions en position d'appareiller d'un moment à l'autre. Toutefois ce n'était que le 12 qu'on avait fixé le jour du départ, et si nous devions rester plus longtemps les vents seuls pouvaient nous retenir, car le commandant désirant voir le plus tôt possible sa famille de laquelle il était éloigné depuis quinze mois, ne manquerait pas de mettre sous voiles dès qu'il le pourrait. Un autre motif, non moins puissant, le poussait encore à s'éloigner au plus tôt: comme il n'allait à Rochefort que pour prendre des matelots destinés à la *Dryade*, et qu'en outre les approvisionnements qu'il portait étaient attendus avec impatience à Cadix et à Toulon, il craignait que l'*Alcyon* ne se trouvant bientôt prête, on ne l'envoya lui directement à Lisbonne, laissant au bric le soin de prendre les hommes du quartier de Rochefort.

Aussi deux cents cinquante passagers pour Toulon et Cadix ayant été envoyés à bord le 11 au matin, nous avions l'ordre de coucher à bord le soir même. Le pilote pour nous sortir devait arriver avant le coucher du soleil, en un mot nous n'avions plus qu'à border nos voiles, et filer notre chaîne. Mais le mauvais temps en décida autrement: les vents de S.O., les brumes, les pluies ou les calmes plats furent permanents jusqu'au 15, et ce jour même nous pûmes descendre à terre, avec l'ordre toutefois de veiller le bâtiment. Le ciel était beau, mais pas la plus légère brise. A 8 heures un coup de canon et le pavillon de partance* nous rappela. Un souffle de N.E. s'était élevé ! Le commandant avait cru à la brise tant il était sur les épines en rade de Brest, mais une heure après il n'existait plus, et nous couchâmes tous à bord, fort tranquilles sur l'appareillage de la nuit.

Le lendemain 16 il y avait déjà huit jours que nous étions sortis du port, brouillard épais, vent d'O. Cependant sur les midi la brume se leva, le jusant commençait, il y avait chance de passer le goulet en louvoyant. Nous le tentâmes et à 5 heures du soir nous avions doublé Berthome. Le flot devant bientôt reprendre, la brise mollissant, le pilote nous mouilla au beau milieu de l'Iroise entre saint Mathieu et les rochers de la Paquette. Nous passâmes ainsi la nuit sans la moindre inquiétude, par un temps superbe. Le 17 au point du jour nous mîmes sous voiles, et nous sortîmes définitivement. Un jour de vents contraires, deux de calme, enfin une bonne brise de N.O. nous mirent le 20 au soir en rade de l'île d'Aix, après avoir longé la côte de cap en cap le jour, et de feu en feu la nuit.

Mouillage en rade de l'île d'Aix

La rade de Rochefort est vaste, soumise aux courants impétueux de la marée et de la Charente, mais elle est bien peu fermée et doit être détestable en hiver. Je me faisais une toute autre idée de l'île d'Aix près de laquelle nous étions mouillés. D'après ce qu'on m'avait dit je la croyais nue et aride, n'ayant d'habitation que la caserne d'un fortin. Au lieu de cela je reconnus, surtout en allant à terre, une petite ville fort bien murée, en dehors de nombreux champs cultivés, des blés magnifiques, et des vignes en fleur. Ici les maisons sont basses, blanches mais mal bâties, les rues droites, larges et tristes je ne sais pourquoi, mais en les parcourant je m'imaginais me trouver au milieu d'une ville étrangère. Elle me rappelait en petit Montévideo ou Maldonado avec ses maisons sans toits, peut être la Villa Carlos près Mahon. Dans une heure on peut faire le tour de l'île. C'est maintenant un point parfaitement fortifié, et susceptible d'une belle défense.

26 juin - Nous sommes aujourd'hui hors des pertuis, courant vent arrière avec une jolie brise de l'est, et faisant route pour Lisbonne. Puisse-t-elle se maintenir, et nous mener promptement à destination !

Visite de l'arsenal et de la ville de Rochefort

Le séjour de la *Dordogne* à l'île d'Aix n'a pas été pour moi dénué d'intérêt. J'ai pu visiter Rochefort malgré la distance qui nous en séparait. Notre commandant s'est fort bien prêté à toutes excursions. En conséquence vendredi dernier 23, je me suis embarqué avec le lieutenant Monsieur Gouy et un autre officier du bord dans la chaloupe du stationnaire*, qui se rendait au Verjou, une poudrière que l'on rencontre environ trois lieues en rivière. Nous fûmes obligés de remonter la Charente en louvoyant contre une brise assez fraîche, et quoique le flot favorisait beaucoup nos bordées, nous restâmes cependant plus d'une heure en mer. De là nous nous rendîmes en voiture à la ville, et je proposai à ces messieurs de visiter le port avant dîner. C'était le but de ma course, aussi comme nous arrivions tard, je tenais beaucoup à faire mon inspection pendant que les ateliers étaient ouverts, et que les ouvriers s'y tenaient encore.

Pour un arsenal de second ordre celui de Rochefort a beaucoup d'étendue. Il borde la rivière en avant de la ville, mais l'ensemble de ses édifices de bas étages, et leur disposition irrégulière, ne présente nullement cet aspect grandiose qu'ont en général les établissements du gouvernement dans les autres ports, même à Lorient. Rien n'y paraît aussi bien entretenu qu'ailleurs, les travaux semblent y languir, et l'on rencontre à chaque pas au milieu du chantier, des herbes que l'on coupe sans doute bientôt à l'état de foin très correct. Douze vaisseaux ou frégates figurent sur les chantiers comme de vieux monuments auxquels on ne touche que fort rarement pour les peindre. Enfin les bords de la rivière que baignent les côtes sont couverts de roseaux et de joncs.

L'ingénieur Hubert seul pourrait donner de l'activité à Rochefort. Outre ses deux moulins, l'un à scier les bordages ou les planches, l'autre à laminer le plomb ou à broyer la peinture, et à barrer l'entrée du bassin, il a établi un bel atelier d'ajustage mu par une machine à vapeur, qui au moyen d'un élégant appareil, communique le mouvement à une foule de tours ou d'autres mécanismes ingénieux. En somme je suis bien aise de m'être fait une idée du port, mais je n'ai rien vu qui fut digne d'attention.

La ville est régulière sans être belle. Les promenades publiques y abondent, mais rien n'est gracieux, agréable, rien n'est bien comme le jardin public situé en face de la préfecture, mauvaise bicoque qui jure devant cette délicieuse promenade.

Le lendemain, après nous être rafraîchis d'un bain, nous nous dirigeâmes vers le canot qui nous attendait au Verjou. Nous visitâmes en passant l'hôpital tant vanté, duquel je m'étais aussi fait une merveille, que je fus loin d'admirer quand je pus l'apercevoir de près. C'est un beau monument peut être, le seul bien remarquable à Rochefort, mais je l'avais toujours cru bien plus vaste, d'une architecture plus belle, mieux entendue qu'elle ne l'est réellement.

Favorisés par un jusant très fort, nous fûmes moins d'une heure et demie à nous rendre à bord, et tous excepté le commandant qui était près de sa famille, nous désirions

maintenant partir le plus promptement possible. Le soir il reçut ses ordres pour appareiller le lendemain au plus tard.

En route pour Lisbonne

Les vents, contraires dans la matinée, nous retinrent encore tout le jour, toutefois dans la soirée la brise s'étant faite au N.N.E. peu avant le jusant, nous en profitâmes pour mettre sous voiles à 9 heures du soir. Aujourd'hui nous sommes au large, courant vent arrière avec un joli vent qui nous fait espérer, sinon une courte traversée, du moins une navigation tranquille.

Un orage sous le cap Finisterre

Le 30 juin en doublant le cap Finisterre, nous essuyâmes un orage très fort. J'étais de quart, et quoique une partie du mauvais temps fut déjà passée lorsqu'on vint me relever, ce fut avec la plus grande satisfaction que j'abandonnais la direction du bâtiment à mon estimable remplaçant. Depuis un jour nous étions environnés d'une brume épaisse, qui, surtout le soir, nous empêchait presque de voir d'un bout du navire à l'autre, lorsque vers 10 heures je vis le brouillard traversé par de fréquents éclairs, d'abord éloignés. Ils se rapprochèrent bientôt, et pénétrant les couches denses de vapeur qui nous environnaient, ils jetaient sur le navire une lumière blafarde, qui cependant nous éblouissait par opposition aux ténèbres qui l'avaient précédée. Bientôt le tonnerre se fit entendre, la pluie commença, la brume se dissipa, puis une ondée de grosse grêle nous assaillit avec tant de force, qu'il devint impossible de regarder en l'air au risque d'avoir la figure meurtrie par de grêlons de la dimension d'une noisette. Les éclats de la foudre, perçant à chaque instant les nuages, et tombant tout autour du navire, étaient alors si violents, la lumière si vive, que je ne savais plus si j'étais encore sur une planche au milieu de la mer, ou au centre d'une ardente fournaise. S'il eut venté beaucoup dans cette circonstance, je ne sais trop quelle manœuvre j'eus pu faire exécuter, car les hommes se heurtaient les uns contre les autres sans savoir où ils allaient, tant la vivacité de la lumière à laquelle succédait la plus profonde obscurité, leur avait fait impression sur les yeux. L'orage fuyait dans l'est lorsque je quittai le quart, et à la partie de l'horizon vers laquelle nous nous dirigions, le ciel nous apparaissait pur et parsemé d'étoiles.

Entrée dans le Tage

Juillet 1837 - Le 9 juillet au soir nous reconnûmes le cap de La Roca, que bientôt nous doublâmes pour longer la côte à une très petite distance jusqu'à Coslar, où le calme nous prit. Le pilote alors nous fit mouiller à cause du jusant qui allait se faire sentir. A minuit nous essayâmes d'entrer dans le Tage. La brise était bien faible, mais le flot nous poussait, et à deux heures nous rangions* à longueur de gaffe le fort Saint Julien, sous les remparts duquel se trouve la petite passe. A 4 heures, le calme et le courant qui portait alors au large, nous força de jeter l'ancre une seconde fois. Nous étions alors très peu en dehors de la tour de Belem. A 8 heures enfin nous remîmes sous voiles, pour cette fois, après bien des contrariétés, venir mouiller à midi entre la frégate la *Dryade*, et le bric l'*Alcibiade*. Une corvette et trois vaisseaux anglais stationnaient sur la Tage un peu au

dessus de nous, enfin quelques bateaux de guerre portugais avec leurs mats déposés occupaient le fond de la rade.

Lisbonne

Lisbonne vue du fleuve présente un aspect de grande ville, à peu près dans le genre de Rio de Janeiro, moins le charmant paysage qui entoure cette dernière ville. Deux collines comme à la capitale du Brésil, laissent ici entre elles un coteau moins élevé sur lequel sont bâtis les principaux quartiers, mais ce terrain est plat à Rio, et les collines manquent de la belle végétation qui décore partout l'Amérique intertropicale.

Ma chambre sur la frégate la *Dryade*

Le 4 je fis mes adieux aux habitants de la *Dordogne*, pour aller m'installer sur la *Dryade*, belle frégate de 1er rang, où j'occupe une vaste chambre aménagée de la manière la plus confortable. On a beau dire, la navigation n'est supportable que lorsque, n'étant plus de service, on peut en se retirant chez soi y trouver des commodités. Pour mon compte je déteste les petits bâtiments car lors même qu'on y commande, on y a à peine ses aises. Très souvent mouillé sur le pont sans que le temps soit mauvais, on n'a alors pour se retirer qu'une couchette, où sous peine d'être asphyxié on est obligé de laisser pénétrer un air d'un froid mortel. Que l'on soit assis ou couché, les mouvements du navire ne permettent pas de se tenir debout quand la hauteur de la cabine le permet. Au diable les commandements de ce genre, je préfère obéir à mon aise, qu'être gêné pour commander à une vingtaine d'hommes.

Visite de Lisbonne

Le lendemain de mon embarquement sur la *Dryade*, je pus descendre à terre le soir. Nous accostâmes à la cale Soudray, près d'une petite place sur laquelle aboutissent des rues fort belles. Puis nous nous dirigeâmes vers le jardin public que l'on fermait à notre arrivée. Pour nous y rendre nous avions traversé un quartier magnifique, largement percé de rues à trottoirs, et bâti de maisons peut être trop régulières. J'aime à voir de la régularité dans une suite de constructions, mais le trop de symétrie devient parfois monotone. Cependant Lisbonne a dans cet endroit du grandiose qui n'appartient qu'à une capitale. Cette partie de la ville est plane mais des deux côtés il faut bientôt monter, je dirais presque gravir, des rues plus variées d'esprit, mais que le terrain n'a pas permis d'aligner à angle droit comme les premières.

Le spectacle

Il faisait nuit alors, et bientôt nous entrâmes au spectacle: une belle salle vaste, richement ornée, des décorations de théâtre bien entendu et d'un bel effet, de brillantes tenues, de bons acteurs, une musique harmonieuse, enfin tout ce qui peut charmer un amateur s'y trouve réuni. Moi, pour qui la musique italienne surtout, à laquelle je ne comprends rien, n'est pas tout sur un théâtre, j'ai trouvé fort long l'opéra de Bélisaire

que l'on représentait (42), et je ne me suis laissé intéresser que par les décorations, les costumes, les femmes qui se pavanaient aux loges, et un assez joli ballet entrant dans le programme du spectacle.

J'eus aussi l'émotion de voir ce jour la reine Dona Maria (43) qui vint prendre place dans la loge avec la princesse Isabelle, sa tante et son mari le prince Ferdinand de Saxe Cobourg, neveu du roi des Belges. D'après les gravures que j'en ai vues en France à la porte de tous les magasins d'estampe, je me figurai la fille de Don Pedro fort laide, mais ma foi je ne l'ai pas trouvée très mal. Elle a pour son âge, dix huit ans, un énorme embonpoint, qu'augmente encore son état de grossesse, mais ses traits n'ont rien de désagréable quoi qu'on dise. Elle était peut être dans son beau. Le prince Ferdinand son mari est un fort joli garçon, élancé, bonne tournure, mais qui fait trop contraste avec l'épaisse souveraine du Portugal. Quelques dames d'honneur, jeunes et vieilles, et quelques chambellans l'accompagnaient au théâtre. J'ai vu des dames parées avec goût, mais à peine une jolie femme.

Promenade aux environs de la ville

Le vendredi nous avons célébré la fête du mariage du duc d'Orléans (44), et j'ai profité d'une après midi libre pour aller visiter hors ville quelques édifices importants du pays. Nous nous sommes faits débarquer pour ce à Belem, en face du palais de l'impératrice mère, veuve de Don Pedro. Cette habitation est loin de mériter le titre dont on la décore. Elle pourrait passer en France pour une belle et agréable maison de campagne, mais ni ses dimensions, ni sa décoration, ni ses jardins, fort beaux du reste, ne peuvent s'élever au rang de ce que j'entends par le mot palais. De nombreuses statues décorent les parterres, de forme assez bizarre, mais pas une d'elle qui ne dut faire honte au plus modeste sculpteur français.

La pierre que l'on montre aux environs de Lisbonne et qui sert à presque toutes les constructions, est un calcaire grossier qui, poli et bien posé, se prête facilement à la sculpture de sorte que les édifices publics un peu considérables, bâtis avec ces énormes blocs, ont de l'apparence lors même que le travail de décoration y manque.

Le couvent de Belem

Le couvent de Belem (45), monument curieux par l'architecture bizarre, et chargée de sculptures du Moyen Age du portail de son église et de son cloître, m'a montré un genre qui m'était inconnu mais qui je crois est une des mille modifications apportées au style lombard et maure. L'intérieur de l'église surtout, est d'une hardiesse et d'une légèreté surprenante. Ce ne sont plus ici les longs pilastres qui soutiennent les ogives des monuments gothiques, on n'y voit que six colonnes sculptées de haut en bas, mais d'un très petit diamètre pour leur élévation de plus de 100 pieds, et qui supportent une large voûte surbaissée, et chargée de nerfs partant de chaque sommet des colonnes comme des feuilles de palmier, et vont s'entrelacer en tout sens sur les diverses parties des pleins cintres. L'effet en est vraiment admirable, et m'a seul frappé. Aussi ai je déjà presque perdu de vue un double et beau buffet d'orgue, situé des deux côtés de stalles d'une précieuse menuiserie, et surmonté de tableaux représentant divers saints, le chœur et

l'autel que j'ai à peine examinés. Dans le couvent sont réunis maintenant et entretenus aux frais du gouvernement, environ quatre mille enfants des deux sexes, appartenant sans doute à des familles dont les chefs servent dans l'armée.

Le jardin botanique

En sortant de ce couvent pour nous diriger vers le palais d'Adjouda (46), nous étions soumis à l'action d'un soleil ardent et perpendiculaire, qui à cet instant de la journée force presque tous les habitants du midi à suspendre leur travail pour le repos de la sieste, et qui nous fit nous autres prendre la direction peu détournée du jardin botanique, où nous espérions nous asseoir sous un ombrage frais. En effet nous pûmes bientôt nous mettre à l'abri de la chaleur sous quelque platane, et nous eûmes de plus la satisfaction de nous reposer près d'une magnifique fontaine. Là des serpents, des dauphins, des cygnes, et une foule d'animaux de diverses espèces, arrosaient des plantes sur de petits îlots aménagés au milieu d'un vaste bassin.

La distribution, le grandiose et le magnifique de ce jardin sont vraiment dignes de la résidence royale près de laquelle il est situé. De belles serres chaudes contiennent un fond de plantes exotiques, et une longue galerie avec des appartements fermés lors de notre passage sont destinés aux délassements de la cour lorsqu'elle vient y promener.

Palais royal d'Adjouda

Tout près, et devant s'y lier par de belles constructions, est situé le plus grand édifice de Lisbonne, le palais royal d'Adjouda, dont l'architecture si elle est un peu lourde et massive, n'en présente pas moins un dessin à grands traits, un travail vraiment monumental. Sa forme présente un petit rectangle sur les petits côtés duquel on a établi les deux façades. Ses quatre angles sont flanqués de quatre pavillons carrés, plus élevés que tout le reste du bâtiment, et sur la balustrade supérieure desquels sont placés différents trophées d'armes. La décoration, et surtout la hauteur de ce palais m'ont paru à l'extérieur plus considérables que celles du Louvre à Paris, mais l'édifice étant double, la cour intérieure en est bien moins large. Tout un côté reste encore inachevé, les fonds manquent! Le gouvernement portugais est si pauvre qu'il n'a pu dernièrement faire face à l'armement d'une corvette et d'un bric pour les Acores.

Les appartements du palais d'Adjouda répondent certes pour la forme à l'intérieur de l'édifice, mais quelle décoration bon Dieu! Seulement deux ou trois tapisseries de haute lisse, après cela partout des peintures à fresque, vraies croûtes auprès desquelles la plupart de nos enseignes de boutiques à Paris sont des chefs d'œuvre. Dans la salle du trône pas une moulure même en plâtre, tout ce qui doit les représenter est peint jusqu'aux corniches des plafonds. Il est malheureux qu'on n'ait pas cherché en Italie ou en France quelques artistes dont le pinceau eut été digne de l'édifice car il est vraiment beau. Les sommes dépensées pour badigeonner tout cela auraient certes fourni de quoi confier les décors d'un grand nombre d'appartements à la main d'un bon maître. J'eus préféré voir le reste tapissé de papier peint.

Nous achevâmes notre course à la côte Soudray en omnibus, en longeant le palais des Mussitades, qu'habite habituellement la reine. Ce palais, puisque on lui donne ce nom,

n’a aucune apparence. Il peut paraître extraordinaire à Lisbonne de voir l’omnibus, avec sa forme nouvelle adaptée aux idées modernes, auprès des carrosses et des équipages dont la forme bizarre et antique font reculer l’observateur de plus d’un siècle en arrière. Il en est de même des charrettes ou voitures de transport qui, attelées par des bœufs, avec des roues pleines et massives à essieux tournants, n’ont bien sûr pas changé de forme depuis la fondation de la monarchie.

L’église de Saint Vincent et les tombeaux des ducs de Bragance

Lundi dernier j’ai vu plusieurs jardins publics fort agréables, et l’église de Saint Vincent où sont les tombeaux de la famille de Bragance. Qu’on se figure un appartement assez long, tendu de noir, où sont amoncelés au milieu et sur les côtés, d’énormes malles en cuir ou en drap noir, avec des étiquettes des franges et des fermoirs mesquinement dorés, et l’on aura une idée de cette parodie de Saint Denis.

Ce qui m’a le plus satisfait dans cette promenade c’est la vue du fleuve et de la partie de la ville que du bord nous ne pouvions apercevoir. Montés sur la tour de Saint Vincent, nous découvrions à nos pieds l’immense bassin du Tage, avec ses nombreux bateaux à voiles blanches et pointues, ainsi que les coteaux qui l’entourent. Le panorama est magnifique!

La place du commerce

Nous nous étonnâmes en traversant la magnifique place du Commerce (47), au centre de laquelle est élevé sur un piédestal un marbre entouré de plusieurs groupes allégoriques sculptés, la statue colossale en bronze de Joseph Premier. Cette place, ouverte sur le fleuve par un beau quai, est entourée par le palais du ministère, belle construction à galeries et arcades dans le genre de la rue de Rivoli à Paris. La longue et grande rue du Commerce y aboutit sous un arc de triomphe inachevé, qui porterait à un haut degré le magnifique de ce quartier. Des deux côtés de la place, en arrière du ministère, on trouve l’arsenal et la douane, bâtiments dont les façades sur la mer sont d’un grandiose que je n’ai jamais rencontré dans nos ports. Je n’ai pas encore eu le temps d’en juger à l’intérieur.

Monsieur de Mayer n’est pas si diable qu’on le faisait voir à Brest

15 juillet - D’après ce qu’on m’avait dit à Brest du commandant de la *Dryade*, et du bâtiment lui même, je m’attendais à trouver à bord un chef exigeant, haut, fier, désagréable dans ses relations, permettant rarement des descentes à terre, et une frégate parfaitement tenue, car la suite d'ordres de service que m'a fait lire pendant la traversée Monsieur de la Vicardière, me paraissait de nature à fournir de bons résultats. Mais il n’est rien de tel que de voir de près les hommes et les choses, pour changer ou rectifier bientôt le jugement qu’on avait d’abord porté sur eux.

Monsieur de Mayer est un homme froid, mais extrêmement poli, et bien plus, il ne m’a jamais paru porté à chercher les occasions de prendre ses subordonnés en défaut. Si les ordres qu’il donne sur différents points du service présentent des difficultés d’exécution

qu'il ne soupçonnait pas, si quelques articles de l'ordonnance sont en contradiction avec eux, et bien il écoute avec calme les observations qui lui sont faites, paraît les discuter franchement, et modifie souvent en conséquence ce qu'il a ordonné. Je l'ai vu dans plusieurs manœuvres ne pas s'emporter quand on allait mal, ne pas assommer l'officier de quart par une série d'ordres donnés coup sur coup, et dépendant les uns des autres, avant que l'exécution du premier soit achevée. En un mot il m'a paru un homme avec lequel il doit être, sinon bien agréable de naviguer, du moins tel que, sans être injuste, on ne puisse pas s'en plaindre. Ajoutez à cela qu'il paraît sans rancune contre ceux qui lui résistent, et Olivier le prouve bien puisque il vient d'être décoré à sa demande. Par exemple, il a la manie de ne pas aimer voir les officiers s'absenter du bord, et de croire qu'ils sont tous nécessaires pour que les hommes marchent. Je lui trouve en outre le tort, qu'il partage je crois avec de nombreux commandants, de fatiguer son monde par des exercices insignifiants, que l'on fait depuis un temps infini, que chacun sait, et qui n'apprennent plus rien. Entre autres choses on fait faire depuis huit mois, et pendant deux heures tous les jours, samedi et dimanche comptés, l'exercice du sabre et du pistolet, avec les hommes de l'abordage, et l'officier chargé de cette instruction est tenu d'y assister. Il y a selon moi de quoi décourager le plus zélé des instructeurs, comme les élèves les plus patients. C'est une marotte, une lubie qu'il étend à beaucoup d'autres choses. Aussi tout cela s'exécute-t-il avec un laisser aller, une nonchalance prodigieuse, mais qui n'a pas ses idées à soi, plus ou moins bizarres, qui n'a pas ses ridicules, si toutefois cela en est un.

Il y avait déjà longtemps que le commandant cherchait à se rapprocher de ses officiers, qui depuis quinze mois n'avaient plus avec lui que des rapports de service, par suite de la défense qu'il leur avait faite de coucher à terre dans les ports de Brest et de Toulon. Ils avaient refusé alors toutes ses invitations, et lui cependant venait de réclamer et d'obtenir des faveurs pour eux. J'arrivai à bord à l'époque du raccommodement, scellé par deux grands dîners donnés réciproquement, et nos relations n'ont été jusqu'à ce jour que fort agréables.

Tenue de *la Dryade*

Quant au bâtiment presque tout s'y exécute sans beaucoup d'ordre, les sous officiers n'ayant comme partout ailleurs pas assez d'autorité sur les matelots. Il y a loin de là à la bonne tenue à laquelle je m'attendais. La propreté se fait, grâce à beaucoup de monde, assez bien dans les diverses parties du navire. Le commandant en passe tous les jours l'inspection, mais quelques heures après, il serait difficile de trouver des traces de ce que l'on a obtenu le matin, surtout dans la batterie, l'artillerie exceptée, qui est bien. Chargé du faux pont, j'ai voulu empêcher que les matelots y séjournassent tous les jours, ou qu'ils en descendissent à chaque instant sous les prétextes les plus futiles, mais je paraissais tellement extraordinaire, l'habitude était tellement enracinée, j'étais si peu secondé, que ma fois j'ai fait comme tous les autres, j'ai laissé courir, d'autant que comme me le disaient ces messieurs, la campagne finit.

Quant à l'équipage il est excellent, aussi primions* nous de manœuvre avec tous les bâtiments qui viennent sur rade, un vaisseau anglais le *Malabar* excepté, auquel nous le disputons.

Le 19, le bric l'*Alcyon* nous arrive de Brest, après avoir passé par La Corogne. Elle m'apporte des lettres de chez moi, qui me procurent quelques instants un bien vif plaisir. Le lendemain Monsieur Fournier commandant de la *Thisbée*, qui a la dernière promotion a été fait capitaine de vaisseau, est remplacé dans son commandement ainsi que Picard et Dubarry, tous deux nouveaux promus, sont embarqués à bord de la frégate pour y attendre un bâtiment qui put les conduire dans leur port. L'*Alcyon* a pris ces messieurs à La Corogne sur la *Thisbée*, et nous les remet avant son départ pour Toulon qui doit avoir lieu incessamment.

Le 21 l'*Alcibiade* revient de Gibraltar après avoir passé par Cadix. J'y revois Laffont un de mes bons camarades, qui prenant la place de second sur ce navire, m'en a épargné la corvée avant mon départ de Brest.

Annonce du prochain retour en France

26 juillet - Nous apprenons de grandes nouvelles: la *Loire* venant de Brest, et nous apportant des vivres et des rechanges, mouille dans le fleuve. Plusieurs lettres qu'elle nous remet nous font connaître que Monsieur de Mayer est remplacé dans son commandement de la *Dryade* par Monsieur l'Aîné, et que celui ci attend impatiemment la frégate dans un port de France. Cependant nous ne recevons aucun ordre de départ. Le commandant lui même paraît très étonné de cette nouvelle que lui donne Kergritt d'après une lettre de sa mère. Dans les ports la chose paraît lointaine. Quoique bien déterminé à ne faire plus aucune démarche, et à suivre mon étoile, cet événement me contrarie un peu, car il n'y a pas deux mois que je suis hors de France. Toutefois puisque la *Dryade* est donnée à quelqu'un, c'est presque une certitude qu'on la destine à de simples réparations pour qu'elle recommence une campagne. Mais elle est dit on si pourrie, si mauvaise, qu'une fois entre les mains des ingénieurs, il est bien probable qu'elle n'en sortira plus. Quant aux autres officiers du bord ils sont tout enchantés de la rentrée à la maison: ils ont des droits à un congé ! La circonstance est charmante pour débarquer et l'obtenir. Les matelots sont heureux, en serrant les voiles, ils les ont presque escamotées, tant une bonne nouvelle donne d'énergie.

5 août 1837 - Aussitôt l'arrivée de la *Loire*, nous nous occupâmes de prendre les vivres qu'elle nous apportait. Les fêtes de juillet vinrent bien un peu entraver cette opération, mais les jours suivants elle était poussée avec d'autant plus d'activité. Le 2 le bric l'*Alcibiade* a été expédié à Cadix et Toulon. Son commandant se berce de l'espoir de servir de mouche au vaisseau l'*Hercule*, qui doit promener le prince de Joinville de France au Brésil, et du Brésil aux Etats Unis. Mais je crois qu'il est trop en retard pour que son attente ne soit pas trompée. Le prince doit s'embarquer dans les premiers jours d'août, et comme certes il ne séjournera pas longtemps à Toulon, il y a de grandes chances pour qu'il soit parti à l'arrivée de Monsieur de la Guerre.

Enfin le 4 nous expédions la *Loire* chargée de nos lettres, et y emmenant les trois passagers que nous a laissé l'*Alcyon* à son retour de La Corogne.

Le commandant a déjà reçu par la poste l'avis officiel de son remplacement à bord par Monsieur l'Aîné, mais ni l'époque de son retour en France, ni le port qu'il doit rallier n'ont été déterminés. Aussi nous attendons encore un remplaçant pour commander la

station, ou des ordres. On parle en attendant d'une promenade à Cadix que nous devons effectuer dans sept ou huit jours.

Permission de quatre jours pour aller à Cintra

11 août - Depuis longtemps je projetai avec plusieurs de ces messieurs une course à l'intérieur, à Cintra, ville située à l'extrémité d'une petite chaîne de montagnes se terminant au cap de la Roura, pays délicieux disait on, à quatre lieues seulement du célèbre couvent de Marfa (48), résidence royale, et le plus beau monument du Portugal. Jusque ici le commandant paraissait ne pas nous interdire cette excursion, mais les circonstances n'avaient pas été favorables. Les troubles de Lisbonne, émeutes de paroles et de cris, se renouvelaient souvent, et les quelques jours qui les suivaient, tout le monde était en émoi. Il n'était pas alors décent de demander de faire une absence de plusieurs jours, nous nous exposions à un refus. Cependant l'autre jour le 6, Monsieur Aroudja fournisseur de la station française et brave garçon, connu de plusieurs d'entre nous, proposa la partie au commissaire qui nous en parla. On accepta et la demande de s'absenter quatre jours fut faite au commandant. Il se rejeta d'abord sur la situation du pays, puis sur le nombre de jours, enfin accorda de bonne grâce, en nous proposant tous les renseignements possibles pour que notre campagne put s'exécuter avec fruit, en voyant tout ce qui se trouvait de remarquable dans le peu de temps dont nous disposions. Il avait déjà lui même visité les lieux.

Les faubourgs de Lisbonne

Munis de ces instructions, de quelques lettres de recommandation qu'il nous fit obtenir, et de bon nombre de crusados, nous partîmes le 8 à six heures et demie, dans une voiture commode attelée de quatre mules qui devaient nous mener à Cintra. Les faubourgs de Lisbonne se prolongent très loin dans la campagne, et sont charmants. Jolies habitations, dont quelques une rivalisent avec divers palais royaux, délicieux jardins, kiosques élégants sur des terrasses couronnées de tonnelles qui bordent la route, rien n'y manque, si ce n'est un pavé commode. Celui qui existe est solide, mais composé de cailloux irréguliers, petits et très durs; il est on ne peut plus fatigant.

La campagne au loin paraît bien cultivée et très fertile. La récolte était faite et le pays portait la teinte jaune rouge du chaume du sol, et l'on apercevait près des fermes les bons paysans occupés à battre leur grain, ce qu'ils font au moyen de bœufs ou de chevaux qu'ils promènent sur l'aire. L'aspect du Portugal a beaucoup d'analogie je trouve avec celui de la Provence: des fossés en pierre, des vignes, des oliviers, de petites fermes à peine ombragées de quelques figuiers, si ce n'est dans les vallons où l'humidité développe une végétation plus vigoureuse. On voit aussi partout une grande quantité de petits moulins à vent sur les hauteurs, ou de longues lignes d'aqueducs sur leurs penchants, car l'eau est rare dans le pays pendant l'été. Les sources se tarissent dans la montagne, qui ne sont rien moins que très élevées jusqu'à Cintra. Les ruisseaux sont à sec, et ce sont les aqueducs seuls qui fournissent l'eau à Lisbonne, comme à tous les villages des environs. Si les routes et les communications dans le pays avaient été considérées comme aussi nécessaires que les provisions d'eau, le Portugal serait

excessivement riche, car la culture y est soignée et le paysan qui est loin d'être paresseux, pourrait avantageusement se défaire d'une partie de son travail. Mais le besoin de routes se faisant partout bien moins sentir que celui de l'eau, qui se rattache de plus près à la vie matérielle, celles là ont été négligées, et les richesses du pays restent enfouies à la surface du sol.

Nous traversâmes pour arriver à la montagne plusieurs beaux villages, en particulier Benfica, qui ferait honte à beaucoup de nos villes de France. Il est vrai qu'il n'est qu'à une ou deux lieues d'une capitale très riche autrefois. Nous passâmes près du château royal de Kélas (49) que nous devrions visiter au retour, et à dix heures nous entrions à Cintra en contournant les flancs escarpés d'une haute montagne de granit.

Cintra

Cintra est une petite ville d'environ huit à dix mille âmes, qui située sur un coteau dont la pente est parfois effrayante, ne peut évidemment comporter aucune régularité. Telles de ses maisons sont à plus de quatre cents pieds au dessus des autres, mais d'un autre côté sa position est délicieuse: elle domine plusieurs beaux coteaux, puis une vaste plaine. Chaque riche propriétaire de Lisbonne y possède une habitation pour passer l'été, et ces propriétés sont charmantes sous le rapport architecture. Ce coteau est une vraie macédoine: a côté d'une villa italienne vous retrouvez un manoir tout à fait gothique, et plus loin un kiosque turc domine un petit temple grec, tout près d'une maison couverte d'arabesques avec des fenêtres doubles et ses frêles colonnes ressemblant à de jeunes palmiers. Tout cela est entremêlé de jardins d'orangers, de citronniers, de bois de châtaigniers, d'ormes et de chênes liège, dont les troncs gris s'échappent d'énormes rochers. Un ancien palais royal, bâti peut être du temps des maures, occupe un petit plateau au milieu de Cintra. Ce plateau est je crois à la limite des terrains calcaires de la plaine, ou des hauteurs de Lisbonne, et du terrain granitique pur de la montagne qui le domine. Celle ci du reste ne présente pas de ces déchirements profonds, de ces grandes masses imposantes qui forment à elles seules tout un pic escarpé. On dirait que pour la former des géants y ont accumulé de grosses pierres. Tout le sol y est brisé, tous les blocs qui le forment ont leurs parties saillantes et leurs angles émoussés. Le peu de dureté de ce granite aura sans doute permis au temps de le ronger ainsi. Les sommets de la montagne sont nus, un peu plus bas se développe une végétation prolifique, entremêlée de bruyères, mais à mi côte elle est belle élancée, vigoureuse. L'eau y abonde et c'est là que l'on en a profité d'une manière si variée et si pittoresque.

Après avoir jeté de la route et des fenêtres de l'hôtel où nous descendîmes, un coup d'œil rapide sur les beautés naturelles et artificielles dont nous étions entourés, comme il était près de onze heures, qu'en route on prend de l'appétit, et surtout que la vue ne remplit nullement l'estomac, dès qu'on vint nous annoncer qu'un déjeuner confortable nous était servi, nous nous précipitâmes dans la salle à manger, nous nous lestâmes de manière à ne pas tomber d'inanition pendant l'excursion de l'après midi. On déjeune ma foi fort bien à Cintra.

Vers midi nous prîmes des ânes et des guides pour nous conduire aux différents endroits que nous avions à visiter. Nous achetâmes pour quelques menues pièces de monnaie des bâtons de saule, recourbés en forme de houlettes, que les bonnes gens du

pays vinrent nous offrir, et nous partîmes. Ces bâtons paraissent indispensables à Cintra à tout voyageur ou promeneur, car nous rencontrâmes beaucoup d'individus qui en étaient munis, et plus loin tombant près d'une jolie maison de campagne au milieu d'un groupe de jeunes et jolies demoiselles qui prenaient le frais sous de grands platanes, nous vîmes qu'elles avaient toutes la baguette de saule sacramantelle.

Couvent de Capucho

Nous trottâmes longtemps par monts et par vaux sur le flanc de la montagne, dont les chemins souvent ombragés par de vieux pins ou des chênes liège, mais impraticables pour d'autres véhicules que les mules ou les ânes, et nous parvînmes enfin presque sur le sommet d'un pic élevé, au milieu des landes, des mousses et des bruyères. Je cherchai le couvent dit du Capucho ou du Liège, où nous nous dirigions. Impossible, d'immenses blocs de granite, quelques chênes s'échappant de leurs interstices, des lauriers des arbousiers ou des pins qui le couronnaient, paraissaient seulement à quelques pas devant nous. Nous nous arrêtâmes bientôt près d'un escalier ombragé d'un platane, et laissant là nos montures fatiguées, nous pénétrâmes sous une espèce de porte formée par deux gros rochers s'appuyant l'un sur l'autre. Dans une petite cour où quelques maisonnettes étaient accolées à d'autres grosses masses de pierres. Nous étions dans le couvent! Qu'on se figure une espèce de chaos résultant de l'amas confus de prodigieux blocs, quelques sources serpentant au travers parmi des arbustes ou de grands arbres, et au milieu de tout cela des cabanes communiquant par des sentiers tortueux, on aura une idée de la résidence des moines. Maintenant dans leurs cellules, dans leur réfectoire, dans leur chapelle, partout en un mot, boiseries, poutres, portes, sont recouverts de plaques de liège artistiquement arrangées, ce qui donne à ces minces demeures un aspect fort original. Plusieurs d'entre elles n'ont pour parois latérales et pour voûtes que le granite nu. Elles se trouvent formées par l'intervalle qu'ont laissé entre elles les gros blocs en s'éboulant. De grande croix en pierre bien simple surmontant les principales sommités du roc, ressortent sur le vert sombre des vieux pins, et rendent ce lieu un des plus pittoresques que j'aie jamais rencontré.

Depuis la dernière révolution du Portugal, tous les couvents ayant été abolis, les vieux et certainement pauvres moines habitant ces demeures ont délogé, de sorte qu'on n'y trouve maintenant qu'un berger, qui s'y est établi avec ses enfants.

Coteaux de Cintra

En descendant du couvent des Capuchos, nous découvrîmes tout le flanc de la montagne recouverte de forêts, de beaux villages blancs, de jolies maisons de campagne, une plaine ondulée, immense, sur la droite, la mer à gauche, enfin les sables du rivage qui s'étendent au loin, et dissimulés par des pins qui arrêtent ou modèrent du moins leur envahissement sur toute la contrée.

Nous nous dirigions dans le vallon enter les villages de Coulario et Pénido, ayant devant nous la petite baie, la plage où débarquèrent les anglais pendant la dernière guerre, lorsque ils vinrent combattre les français au Portugal, nous nous arrêtâmes quelques instants à la questia de Monsieur Diaz, dont nous visitâmes la maison, le parc et le jardin

orné de parterres, de jolies tonnelles, d'une pièce d'eau et d'une belle cascade de près de cent pieds de haut, où l'eau descend d'abord en nappes, puis se brise sur des rochers artificiels décorés de statues mythologiques. Elle vient ensuite remplir un bassin entouré de petites chambres où l'on peut se reposer et prendre le frais pendant les fortes chaleurs. Nous traversâmes après Coulario, village beaucoup plus joli de loin que de près, en ce que vu à une distance un peu grande, il paraît sur un monticule encadré de jardins, et la belle verdure du bois. Nous passâmes à la quinta d'Aqua Força, où sous un bosquet d'ifs dans un bois d'orangers, nous nous désaltérâmes à une fontaine d'eau minérale très vantée dans le pays, puis nous arrivâmes après une heure de marche au château détruit de Montserrat.

La quinta de Montserrat

C'est une maison de plaisance presque fantastique, dans un style arabe des plus élégants, admirablement située sur une saillie du terrain qui sort du flanc presque vertical de la montagne, au milieu d'une forêt de chênes liège aussi vieux qu'elle. Cette fastueuse demeure, d'où la vue est superbe, est encore entourée d'une balustrade de fer qui lui servant d'ornement, empêche qu'on ne tombe imprudemment dans le précipice qui l'entoure. Quelques vieux ifs s'échappent çà et là du rocher pour en augmenter encore le pittoresque.

La quinta de Montserrat est composée d'un vaste corps de logis avec deux pavillons en rotonde, tombe en ruine. Elle appartient à un riche portugais qui habite les Indes orientales, et qui préfère la laisser ainsi se dégrader, plutôt que de la céder à un autre, qui la réparerait et lui rendrait son état primitif. C'est, à ce qu'il paraît, un vieil entêté à qui on en a offert des sommes énormes.

Promenade du soir à la campagne du marquis de Mariolva

Cette visite fut la dernière de la journée, notre excursion avait duré cinq heures, et nous étions horriblement fatigués. Un bon dîner pouvait seul nous remettre en état de recommencer le lendemain. Nous le trouvâmes à l'hôtel. Toutefois à la tombée du jour nous ne pûmes résister à une promenade à la campagne du marquis de Mariolva, autrefois un des plus riches et des plus puissants gentilshommes du Portugal. Presque tous les soirs les dames de Cintra ont l'habitude de s'y rendre prendre le frais. En effet nous en rencontrâmes de charmantes en beaucoup plus grand nombre que je ne m'y attendais, mais c'est qu'aussi cette promenade est délicieuse. On contourne un coteau ombragé de grands arbres, et l'on parvient sur une grande esplanade entourée de sombres avenues. On a en face un superbe palais, séparé en deux par un arc de triomphe élevé à la mémoire de je ne sais plus quel roi. C'est là que fut signée la capitulation dite de Cintra entre Junot et les Anglais (50).

Rentrés assez tard nous prenions un thé avec accompagnement de jambon bifsteak et gâteaux, puis nous fûmes coucher sur des lits portugais, c'est à dire durs comme la planche.

Château de Cintra

Le lendemain avant déjeuner, nous visitâmes le château royal de Cintra, vaste édifice très irrégulier de construction mauresque. Le premier appartement où nous entrâmes fut la salle dite des pies, parce que sur tout le plafond en voûte et à carreaux sont présentées une foule de ces oiseaux, tenant au bec une banderole blanche portant l'inscription "Por ben". L'origine de cette singularité remonte à Jean II, qui, surpris là par sa femme avec une maîtresse, répondit à ses reproches que c'était pour le bien du royaume, "por ben", qu'il agissait ainsi. Or une pie renfermée dans une cage, prit la fenêtre, saisit le mot du bon roi, et le répéta à satiété. Jean II nous dit notre cicérone, trouva la chose plaisante, et après la mort de l'oiseau, pour que le souvenir de son bavardage ne se perdit point, il fit peindre sur tout le plafond les pies que l'on y voit encore. Nous passâmes de là dans la chambre du conseil où fut décidée en 1568 la fameuse expédition d'Afrique contre Tanger, où périt le roi Don Sébastien, puis nous vîmes celle qui servit de prison à Alphonse VI, détrôné pour cause d'impuissance par sa femme, qui épousa son frère Don Pedro. Tous ces appartements, pavés de dalles et décorés de faïences peints (51) à la manière des maisons, des édifices que j'ai vus en Turquie et surtout à Alger, n'ont de mérite que leur antiquité, et les souvenirs qu'ils rappellent. Bientôt on nous introduisit dans la salle dite "du Noble", bizarrement décorée: d'abord les murailles de côté comme toutes les autres, représentent divers sujets peints en bleu sur de petits carreaux de faïence, mais au plafond, très concave et en menuiserie à panneaux, on a peint soixante douze cerfs portant sur le flanc les écus armoriés des nobles, tandis qu'entrelacés dans leurs bois, flottent des banderoles blanches sur lesquels sont écrits leurs noms. Au centre on voit les écussons des infants, entourant les armes du royaume. Cette salle, vaste et des plus bizarres, ne reçoit le jour que par une de ses tours percée de trois doubles fenêtres d'architecture arabe. Elle fut décorée par Don Emmanuel.

Nous descendîmes ensuite visiter les appartements qu'occupe actuellement la reine lorsque elle se rend à Cintra. Ils forment une suite de salons, petits, extrêmement frais, tapissés en indienne perle, avec des rideaux et des draperies semblables, tout cela étant simple, mais d'un fort bon goût.

Les cuisines

De l'extérieur j'avais remarqué au château deux tours bleues, énormes, sans ouverture latérale, s'élevant en forme de pains de sucre au dessus des autres sommets de l'édifice, et j'étais bien curieux de savoir quel était leur usage. Rien jusqu'à présent ne m'avait encore indiqué leur présence à l'intérieur. Notre cicérone portugais ne comprenait nullement les explications que je lui demandais à ce sujet, lorsqu'il nous introduisit dans la cuisine. Qu'on se figure deux vastes appartements pavés en larges dalles, avec de nombreuses rigoles pour que l'eau put facilement s'écouler dans un conduit, plusieurs fontaines à robinet, des fourneaux drôlement installés, de grandes tables en marbre, plusieurs foyers, mais pas une seule cheminée, on aura une idée des deux grandes cuisines. Et bien qu'on imagine maintenant au lieu de plafond, ces deux espaces recouverts de deux énormes entonnoirs renversés, s'élevant à plus de cent pieds de haut, et l'on comprendra les cônes extérieurs qui m'ont tant torturé l'imagination. C'était par ces conduits extraordinaires que s'échappait la fumée. Je ne m'en serais jamais douté en

les voyant du dehors couvrir de leur masse une grande partie du palais. Ces cuisines sont si sonores avec leurs longs capuchons, que lorsque elles étaient meublées de cuisiniers, marmitons, tourne broches et valets de toute espèce, il devait s'y faire un tapage à assourdir qui que ce fut, et à empêcher que personne put s'entendre à deux pas. De nos jours les cuisines sont placées presque dans les caves d'un hôtel, l'architecture s'en occupe à peine. A l'époque à laquelle celles ci ont été construites, il fallait qu'elles fussent d'une grande importance, car aux décorations et aux ornements près, elles paraissent avoir attiré toute l'attention de l'ingénieur. Elles figurent ici comme des clochers à une cathédrale.

La cour des bains

Enfin nous passâmes en sortant par une jolie cour, au milieu de laquelle s'élève un jet d'eau au dessus d'une espèce de colonne torse représentant trois serpents roulés autour d'une tige fictive. A côté on trouve une salle destinée à prendre des bains, ou le frais à volonté. On doit y passer fort agréablement quelques heures pendant les fortes chaleurs de l'été, mais si l'on ne sait pas que la muraille en est criblée à environ sept ou huit pieds du sol d'une foule de petits trous, on est exposé à être en quelques secondes trempé jusque aux os, car il suffit d'ouvrir un robinet extérieur pour qu'un millier de trous fassent jaillir une pluie serrée qui inonde toutes les parties de l'appartement. Pour échapper à ce déluge il faut sortir dans la cour, et là, au jet d'eau du milieu, s'ajoute une autre gerbe horizontale et circulaire, qui n'épargne personne en quelque endroit qu'on la traverse. Sans doute les rois du Portugal lorsqu'ils séjournaient à Cintra, s'amusaient là à faire de bonnes plaisanteries à ceux de leurs courtisans qui ne connaissaient pas les lieux. Peut être était-ce aussi à eux une manière particulière de prendre un bain.

Campagne de Don Juan de castro

Vers neuf heures, après déjeuner, nous fûmes promener à l'ancienne campagne de Don Juan de Castro, gouverneur de l'Inde, célèbre par les deux sièges de Dier. Cette propriété appartient maintenant au marquis de Soldania ou Saldagne. Nous ne pûmes visiter la maison, mais nous parcourûmes son jardin et son parc, assis de la manière la plus pittoresque sur le flanc de la montagne, que nous gravîmes au milieu des grands chênes et des vieux sapins de ce parc jusque Pigna Verdi, deux petites chapelles circulaires, élevées sur des pointes de rocher qui percent au travers de la forêt. On a de là un point de vue admirable : à ses pieds Cintra avec ses jolies habitations et son vieux château, à droite un pays immense, devant soi une plaine ondulée jusqu'aux montagnes dont la chaîne se termine aux Borlingues, à gauche les beaux villages de Contario et Pérido, et la côte avec ses sables et ses forêts de pins, puis la mer pour horizon, enfin sur sa tête les à-pics rocheux qui forment la crête de la montagne, et au bas des précipices d'une profondeur extraordinaire, mais couverts de la plus belle végétation. Le coup d'oeil est vraiment magique, on semble de là suspendu comme l'aigle sur le bord de son aire.

Quinta d'Agua Régoléra – couvent de Nostra Senora da Peina – château de Ramalhao

Nous nous rendîmes ensuite à la quinta d'Agua Régoléra, jolie habitation dans les jardins de laquelle se trouve la fontaine qui dit-on, fournit la meilleure eau du pays. Elle est effectivement fraîche, au point que l'on a les mains glacées quand on l'y tient quelques minutes. Il nous fallait maintenant grimper au couvent de Nostra Senora da Pena, Notre Dame des Sept Douleurs. Ce couvent est bâti sur des pics les plus escarpés et les plus élevés de la chaîne. La construction de son petit cloître de sa chapelle, de ses cellules, le tout assez insignifiant, est je pense du genre lombard, et paraît remonter à des temps très reculés. On y domine tout le pays, et un vieux château fort bâti par les maures, qui un peu plus bas, entoure d'une double enceinte de murs, de tours, tout le sommet d'une colline. De là nous vîmes l'entrée et une grande étendue du Tage, Bougie, Cacérès, Saint Julien. Lisbonne nous est masqué par les hauteurs qui la dominent. Nous descendîmes vers une heure à Ramalhao, château appartenant autrefois à Don Miguel, qui a réuni dans ses grands appartements une grande quantité de tableaux. Quelques uns sont très anciens et fort beaux, d'autres, quoique peut être de la même époque, n'ont certainement pas le même mérite. Enfin une grande quantité d'assez mauvaises gravures, de méchantes peintures sans doute portugaises, en tapissent les murs. Ses jardins sont beaux et assez bien entretenus, une assez jolie pièce d'eau décore la façade de l'édifice du côté du jardin, mais la seule chose remarquable est la salle à manger. C'est un appartement sur les murs duquel sont peints à fresque de grands arbres, dont les branches chargées d'une foule d'oiseaux aux plus riches couleurs, viennent presque se réunir au centre du plafond. Au milieu est un rocher factice surmontant une large table elliptique, placée sur des pieds en bois de liège. Tout le tour en est garni. Les sièges sont en liège, des troncs d'arbres en liège figurent aux angles et portent des robinets, qui fournissent l'eau et le vin qui doivent servir aux convives, tandis qu'autour le rocher qui sert de surtout, des canards et autres animaux en donnent aussi de diverses qualités. Cette table n'a d'autres tapis que différents dessins figurés au moyen je pense de lignes de colle forte, saupoudrée de sables de diverses couleurs. Quand tout était frais on devait se croire dînant dans un joli bosquet, d'autant que les nombreuses ouvertures sont disposées de manière à entretenir la plus grande fraîcheur dans l'appartement.

A deux heures nous rentrâmes à l'hôtel pour nous restaurer, et Monsieur Aroudja désirant se trouver à Lisbonne le lendemain soir pour des affaires pressantes, à cinq heures et demie nous partîmes pour Mafra, toujours sur nos ânes. Nous autres auxquels il avait été accordé quatre jours, nous aurions bien préféré ne partir que le lendemain, car après avoir couru toute la journée, il se présentait encore une marche de cinq grandes lieues à faire, mais nous devions d'autant plus céder aux exigences de notre brave compagnon de voyage, qu'il s'était montré pour nous un guide extrêmement utile et fort complaisant. Cette route fut fatiguante et longue. Les chemins auraient été presque impraticables pour des chevaux, mais joyeux voyageurs, nous ne nous aperçûmes de cela qu'à l'arrivée. Il était nuit close depuis longtemps, neuf heures du soir, et pour comble de malheur nous ne trouvâmes à la seule hôtellerie de la ville que du mauvais thé qu'on nous fit attendre fort longtemps, et des lits encore pires.

Couvent de Marfa

A huit heures le lendemain, nous déjeunâmes avant de visiter le couvent. Oh ici c'était du beau, du grandiose, une architecture large, un développement immense sur une façade de trois cents pieds! Au centre un vaste portique surmonté de deux clochers, ressemblant presque à deux pagodes chinoises, deux pavillons carrés aux extrémités, l'église derrière avec sa coupole légère, et d'une grande élévation, un monument vraiment imposant par la masse, et curieux par la construction.

Cet édifice bâti par Jean V en 1730 sur l'emplacement du plus pauvre couvent du Portugal, eut pour architecte Frédéric Ludivici, orfèvre italien, qui l'acheva en treize ans. Il coûta quinze millions de cruzados, environ trois cent soixante millions de francs, en donnant à la cruzado d'alors la valeur qu'elle a aujourd'hui. Il est presque carré, et contient entre l'église cinq cours principales formées par des bâtiments qui se croisent dans l'intérieur du quadrilatère. Le plan en est parfaitement entendu, nous avons pu en apprécier le détail du haut de la coupole.

Le pavillon du centre forme la façade de l'église. Son péristyle est orné de quatorze statues de saints en marbre blanc d'une grande dimension, et d'un travail de maître. Au dessus de la porte à l'extérieur on remarque un bas relief oval représentant l'Assomption. L'intérieur de cette église, de dimensions moyennes, répond au grandiose et à la magnificence de l'édifice: bas côtés, coupoles, voûtes, parvis, tout est en marbre de diverses couleurs, qui mariées entre elles sont du plus bel effet. Les espèces principales sont le calcaire coquillé de la contrée, les marbres rouges de Cacérès, et un autre d'un noir bleu qui se rencontre non loin de Lisbonne. Les blocs en sont énormes: il n'est pas rare de voir les côtés d'un large portique d'une seule pièce, tandis que la voûte en plein cintre d'une autre issue, a été exécutée dans le même morceau. Des deux côtés du fronton extérieur de la porte ressortent admirablement deux statues colossales représentant la foi et la religion.

La nef a la forme cruciale de toutes nos églises. Huit petites chapelles hémisphériques en forment les bas côtés, et contiennent chacune, outre un énorme bas relief rectangulaire formant tableau au dessus de l'autel, et deux autres demi-circulaires couronnant les portiques, quatre statues colossales d'apôtres ou de saints. Un Christ de plus de quinze pieds entouré d'une gloire, le tout en marbre blanc, a été placé en fond de choeur, en ressortant sur une muraille et quelques décorations noires. Il s'en détache avec un effet magique. En somme la partie intérieure de l'église contient quarante quatre statues et quatre bas reliefs admirables, de dessin, de pose, de forme et de travail. Six buffets d'orgue en acajou ont été placés des deux côtés du choeur et des grandes chapelles qui forment les bras de la croix. Au centre, au dessus de la grande rosace du parvis s'élève à une grande hauteur la coupole, élégante et gracieuse. Cette église ne renferme que deux ou trois tableaux, mais ils sont d'un grand prix. On n'y aperçoit ni or ni argent. Les balustrades sont en fer mêlé de cuivre; les trois énormes candélabres à sept branches des autels principaux, ainsi que tous les ornements qui comportent un métal précieux, sont en cuivre jaune, mais du plus beau travail.

Au sortir de l'église nous pénétrâmes dans la sacristie, qui contient quatre grandes commodes ayant chacune vingt quatre tiroirs, dont six de front, ce qui permettrait à vingt quatre prêtres de s'habiller en même temps, et comporterait les ornements de quatre vingt

seize ecclésiastiques. Derrière on trouve un magnifique lavabo, où l'eau vient par des têtes de lion ou d'autres animaux sculptés, tombe dans quatre grandes conques, le tout en beau marbre blanc. Plus loin une grande salle contient les buffets, où sont enfermés les ornements de l'église. Là encore, ni or ni argent, toutes les broderies sont en soie jaune ou blanche sur des étoffes de soie ou de velours de diverses couleurs, mais d'un merveilleux travail en bosse sur de magnifiques dessins. Plusieurs tableaux décorent ces grands appartements ainsi que ceux qui contiennent les candélabres, un autel tout entier en cuivre, et divers autres objets du culte.

Nous sortîmes de là pleins d'admiration, et après avoir traversé une longue suite de corridors tous voûtés, nous entrâmes à la bibliothèque, la mieux distribuée la plus gracieuse que j'aie jamais vu. Elle contient vingt neuf mille volumes renfermés dans seize cents cases. C'est une longue galerie au milieu de laquelle a été pratiquée une belle rotonde. Tout le parquet représente des roseaux de diverses couleurs correspondant aux divers ornements de la voûte. Une balustrade en bois parfaitement sculptée ressort sur les casiers, et les sépare en deux divisions, l'une supérieure, l'autre inférieure. Tout ce travail de menuiserie est d'une richesse rare. Chaque embrasure de fenêtre contient un cabinet avec table et chevalet pour lire commodément.

De la bibliothèque nous descendîmes au réfectoire, précédé d'une salle circulaire contenant quatre magnifiques fontaines à nombreux robinets, et d'une vaste antichambre de trente six pieds de long. Il en a lui même soixante cinq, et contient sur quatre rangs trente six tables en bois massif de jacaranda du Brésil avec des bancs à dossier. Cet appartement comme tous les autres est voûté à grande hauteur, et tout en marbres de diverses couleurs.

Nous visitâmes ensuite les cuisines, la salle elliptique du chapitre, diverses chapelles intérieures, puis nous montâmes sur les combles. Tout est voûté dans cet édifice, pas de toits, ce sont des briques, liées entre elles au moyen d'un mortier imperméable, qui forment des plateformes recouvrant toutes ses parties.

Après avoir contourné une grande partie du bâtiment, nous entrâmes aux clochers, qui contiennent chacun un carillon de cinquante sept cloches de toutes dimensions. Chaque carillon est mis en mouvement au moyen de rouages assez compliqués, et d'un appareil armé de crans comme le cylindre d'un orgue de barbarie. Tout cela a du coûter des sommes immenses. De là nous grimpâmes sur la coupole de l'église qui est en marbre à l'extérieur comme à l'intérieur, avec cette différence seulement que le poli des divers ornements, et le mariage des diverses couleurs de pierre, est plus perfectionné au dedans qu'au dehors. De là l'oeil plonge sur un pays immense, et dans l'ouest sur des forêts de pins et vingt lieues de mer à l'horizon.

Il nous restait le palais de Civitte, édifice où sont les appartements destinés à la cour lorsqu'elle venait s'y installer. Certes la partie architecture, la partie murailles, corniches, voûtes, ne le cède en rien en grandeur et en perfection à tout le reste du bâtiment, mais ici les peintures du plafond, les lambris, ne sont que des badigeonnages, auprès des quelques tableaux que nous avons aperçu dans la salle dépendant de la sacristie. De belles fresques y existaient cependant autrefois, nous dit notre cicérone, mais elles ont été détruites il y a quelques années.

Une enceinte de murs ou parc de sept lieues de tour dépend encore du couvent de Mafra. Ce parc est peu boisé à l'exception d'un espace d'environ un mille carré qui était réservé aux moines, mais en revanche il est parfaitement cultivé en céréales, et renferme de beaux jardins.

Depuis que les ordres monastiques ont été indistinctement expulsés du Portugal, le soin et l'entretien de ce beau monument, le seul peut être que le pays puisse montrer avec orgueil aux étrangers, est abandonné aux soins de quelques gardiens, mais le gouvernement actuel, trop pauvre pour fournir les sommes nécessaires à son entretien, le laisse tomber en ruines, car quoique les réparations doivent être très peu de choses pour un édifice qui ne comporte ni toiture ni boiserie, il est cependant nécessaire de prévenir les dégradations occasionnées par le temps lorsque l'humidité, pénétrant bientôt l'intérieur des murs, des lézardes se montreront partout, et à quelque temps de là Mafra ne présentera plus que des ruines. Pourquoi n'y avoir pas conservé les moines par respect pour le couvent?

On ne dîne pas à Mafra à beaucoup près aussi bien qu'à Cintra, aussi fûmes nous très lestes à grimper sur nos ânes pour regagner Lisbonne. Nous avions encore à voir sur la route le palais de Kélus qu'on nous avait beaucoup vanté. Pour moi je n'avais plus rien à visiter après l'architecture simple mais grandiose de Marfa et les belles statues de saints. Cependant à deux heures et demie nous étions à cheval, trottant péniblement sur les cailloux pointus de la route, à travers un pays mamelonné, généralement cultivé, mais sans arbres, et où nous n'apercevions de temps à autre que quelques villages, beaucoup de moulins à vent, puis sur les hauteurs de grands bois de pins dont les arbres sont émondés jusqu'à la cime. Ces branchages fournissent uniquement le bois à brûler du pays.

Château de Kélus

Nous arrivâmes à Kélus peu de temps avant la nuit vers six heures. Nous avions à visiter là les jardins et le château où naquit et mourut Don Pedro, l'empereur du Brésil. Mais nous faillîmes bien ne pouvoir y pénétrer. Le butor d'intendant préposé à sa garde, à la porte duquel nous frappâmes plus d'un quart d'heure, n'ouvrit enfin qu'avec un air des plus mécontent, nous disant qu'il était beaucoup trop tard, et qu'il n'avait aucun ordre de la cour pour nous introduire. Grand fut notre désappointement! Toutefois un ami qu'avait rencontré à Kélus Monsieur Aroudja, se pencha à l'oreille du susdit intendant, lui glissa quelques paroles, et au même instant il devint souple et poli comme un courtisan qui reçoit un prince, et nous introduisant dans les divers salons, il s'excusa de ce que le peu de jour qui restait encore ne lui permettait pas de nous montrer une foule de détails. Il faisait ouvrir portes, fenêtres, enfin il était d'une aménité charmante. Qu'avait on pu lui dire pour l'avoir fait quitter aussi subitement son air boudeur ? Nous parcourûmes alors des appartements bien mieux décorés, bien mieux entretenus que ce que j'avais vu jusqu'alors, et pendant notre promenade, et à Lisbonne même. Beaucoup moins de peintures à fresque portugais, d'assez jolies tentures, quelques meubles antiques, mais riches et bien conservés, de magnifiques ouvrages chinois en ivoire représentant soit des jonques soit des pagodes …, enfin du goût dans beaucoup d'endroits. Après mille détours, nous entrâmes dans la salle du baise main, vaste appartement entouré de glaces

étroites, et embossées dans une foule de panneaux de différentes formes. Le plafond en voûte surbaissée, est soutenu par quatre colonnes à huit pans couverts de glaces, qui sont bien loin de produire beaucoup d'effet. D'assez bonnes peintures ornent le plafond, et d'énormes vases en porcelaine de Chine, remplissent les intervalles entre les croisées. Il n'y a guère là que du clinquant.

Après avoir parcouru une longue suite de corridors, nous fûmes introduits dans deux salons de bal fort beaux. La voûte surbaissée du dernier est soutenue par quatre cariatides de composition portugaise sans doute, mais bien préférable à ce que j'avais déjà vu dans le genre.

Les salles se suivent dans le sens de la longueur. Une espèce de tribune est réservée pour l'orchestre près de l'intervalle qui les sépare, et lorsqu'elles sont ornées d'une réunion de femmes suffisamment nombreuses, elles doivent présenter un magnifique coup d'oeil. Junot nous dit-on, les y fit installer pour Napoléon lorsqu'il dut se rendre au Portugal.

Nous vîmes ensuite la chambre où mourut Don Pedro. Elle est octogonale et d'une construction fort bizarre, avec ses portes pratiquées dans un angle rentrant, ses espèces de niches, sa petite voûte hémisphérique. Des glaces l'entourent de toutes parts, et au dessus a été toute l'histoire de Don Quichotte. Ces petits tableaux semi circulaires qui couronnent les panneaux sont vieux, mais bien conservés.

Le plancher de cette petite chambre, presque entièrement occupé par un grand lit en damas bleu, est artistement parqueté avec des bois du Brésil de différentes couleurs, formant des élégantes rosaces. Enfin nous y vîmes le buste en albâtre, parfaitement ressemblant dit-on, du roi Jean VI. Il est vrai que l'on y retrouve tous les traits de sa petite fille Dona Maria, la reine actuelle.

La nuit allait bientôt nous priver du peu de choses intéressantes nous restant à voir, et nous sortîmes dans le jardin. Rien de plus gracieux: un dessin charmant, de nombreuses pièces d'eau ornées d'une foule de groupes d'après les grands maîtres, une immense quantité de statues jetées au milieu de bosquets d'arbres verts, et dans les angles du parterre, pouvant le faire comparer à une miniature de Versailles. C'est que toutes les statues ne sont plus ici des masses de marbre aux formes grossières comme celle que l'on rencontre dans les autres jardins royaux, ce sont presque toutes des copies coulées ou modelées en plomb sur les meilleurs modèles.

La vue du château prise du jardin est aussi charmante qu'irrégulière. Là règne près d'une terrasse, un beau péristyle soutenu par des colonnes corinthiennes, avec un large escalier à balustrade descendant dans la partie inférieure du parc. Ici l'architecture a un autre genre, mais toujours gracieux. Plus loin une autre aile présente un autre aspect. Les allées sombres percées dans la vaste étendue des bois qui descend du coteau, sont agréablement terminées par un joli jet d'eau, un beau bassin ou un groupe en plomb blanchi à la chaux. Kélus est vraiment ce que j'ai vu de mieux, tant à Lisbonne qu'aux environs. C'est sans contredit une habitation royale, encore Don Miguel dit-on y a beaucoup dégradé pendant le séjour qu'il y a fait.

Il allait être huit heures quand nous rejoignîmes nos ânes pour rentrer à Lisbonne. Nous étions horriblement fatigués, mais nous avions à Benfica la perspective de trouver

un omnibus qui nous reconduirait en ville. Pas du tout, il était trop tard ! Les voitures ne circulaient plus sur la route. Monsieur Aroudja tenait beaucoup à rentrer le soir, et ma foi nous nous laissâmes entraîner. Nous poussâmes donc nos malheureux baudets deux grandes lieues, avec le postérieur plus ou moins avarié. Aussi fîmes nous souvent la grimace à notre estimable directeur, car nous eussions certes bien pu coucher à Benfica, et achever notre route le lendemain matin.

Nous finîmes par arriver en ville à dix heures. Nous souhaitâmes le bonsoir à Monsieur Aroudja, et au citoyen Jacinto, gros papa qui nous avait partout accompagné et qui n'en pouvait plus, puis nous nous jetâmes dans un bateau au moyen duquel nous fûmes bientôt à bord de la *Dryade*, où aucun de nous ne se fit prier pour se coucher.

Grande nouvelle : l'ordre de rentrer en France

19 août - Pendant notre promenade à Cintra, je me rappelle avoir entendu dire plusieurs fois à Béjou : "Vous verrez, en rentrant à bord, nous trouverons des ordres pour rentrer en France". Ma foi il ne s'est pas trompé, car de retour le 9 au soir, nous vîmes arriver le 12 la frégate la *Médée*, commandée par Monsieur Turpin, qui vient remplacer par intérim Monsieur de Mayer au commandement de la station, et nous apporter l'ordre de rentrer à Rochefort, où nous sommes impatiemment attendus. Grand mouvement et grande joie à bord, ces messieurs sont ici depuis si longtemps! Pour moi cela est à peu près égal. Si nous ne désarmons pas, ou bien si l'on me fait passer sur un autre bâtiment, je ne tiens qu'à faire promptement mes deux ans de navigation pour demander un congé. Le commandant, après dispositions prises, visites faites, mit notre départ à demain 20. En conséquence nous ne faisons que saluer toute la journée ambassadeurs, consuls, ministres..... Cela n'en finit plus, mais le soir il a changé d'avis. C'est lundi que nous partons définitivement, en passant probablement à Porto.

Lisbonne en émoi

24 août - Le dimanche 21 donc, dans la soirée, nous embarquons nos canots, prêts à désaffourcher le lendemain matin, lorsque vers huit heures on nous apprend que Lisbonne est en rumeur. Les citoyens courent sur armes, tout y est en émoi. Le marquis de Soldahna ou Soldania, qui avec un fort parti agissant dans le sens de la constitution de 1826 (52) ou de Don Pedro, se tenait à plusieurs lieues dans les villes environnantes, s'est rapproché de la capitale, et menace ses lignes. Il n'y a pas de troupes à Lisbonne, où le peuple s'est déclaré, et a proclamé depuis septembre dernier la constitution de 1822, de sorte que tous les chauds partisans de cette espèce de république, courent défendre les lignes. Le maréchal duc de Térure rassemble en outre des troupes dans les environs de Calcaïs. Les républicains sont dans les transes. Un club, une espèce de Comité de Salut Public, composé de membres de la commune, gouverne en ce moment, et lance des décrets et proclamations on ne peut plus incendiaires. Les chartistes ont été mis hors la loi. Comme les portugais en général sont bien plus criards qu'hommes d'action, les lignes se sont trouvées les premiers jours fort peu garnies de défenseurs. Le club s'est alors vu obligé de procéder à des visites domiciliaires, pour forcer tous les citoyens en état de porter les armes à se rendre aux retranchements. Toutes les boutiques sont fermées, les

rues désertes, et l'eau même manque en ville car Soldania a coupé l'aqueduc qui la fournit en très grande partie.

La reine Dona Maria, à la veille d'accoucher, n'ose rien dire à tout cela. Ses ministres sont sans pouvoir, quoiqu'ils soient tous dans le mouvement. C'est le club de la commune qui gouverne. Que résultera-t-il de tout cela, je n'en sais trop rien. La montagne est terriblement en travail, et nous restons ici indéfiniment.

Le *Ducoïdic*, bric de 20, a mouillé hier sur rade. C'est un joli bâtiment qui dix minutes après avoir jeté son ancre, avait déjà ses embarcations à la mer. Il paraît mené par un maître homme. J'ai vu peu de mouillages aussi bien faits. Le soir je n'en étais plus étonné: c'est Monsieur Bonnat qui commande, Bonnart, le zélé Bonnart est son second.

25 août - Le 25 nous apprîmes que Lisbonne avait retrouvé son calme. Soldania était parti; ses intentions du reste, disait on, n'étaient pas d'attaquer à cause des exactions qui auraient pu être commises à l'égard de la reine, dans l'exaspération où se serait trouvé la populace à la moindre effusion de sang. Il ne devait, à la porte de Lisbonne, que se tenir en observation, gêner et fatiguer les habitants, afin de les désunir et de les forcer à la capitulation.

Départ pour Rochefort

Cependant il fut décidé à bord que nous partirions aujourd'hui. En effet hier nos embarcations ont été toutes hissées, et notre ancre de flot* levée. Ce matin à quatre heures, par le plus beau calme plat, nous nous sommes laissés dériver jusque dans l'ouest de Belem, où la mer montante nous a contraint de mouiller. A deux heures cet après midi nous avons appareillé, et le soir nous sommes hors des passes faisant route pour Rochefort.

Le 30 août dans la soirée nous arrivâmes devant Porto. Nous devions mouiller sur la côte, car la barre ne permettait pas à la frégate de la franchir pour entrer dans le Douro. Les officiers pouvant descendre à terre étaient déjà désignés, lorsque un gros nuage ayant l'apparence d'un fort grain passa, nous donnant de la partie du nord, un vent à serrer les perroquets. C'en fut assez pour nous faire virer de bord immédiatement, et prendre le large. Adieu Porto! Cependant la brise s'établit au nord et au nord-nord-est, nous voulûmes le lendemain revenir à la charge, mais les courants assez violents sur la côte du Portugal, nous avaient considérablement drossés vers le sud, la voile que nous avions faite la nuit avait été loin d'être suffisante pour nous soutenir, et nous dûmes continuer nos bordées. Quatre jours se passèrent ainsi au bout desquels le commandant abandonna l'idée de toucher à Porto, et nous ne songeâmes plus qu'à doubler promptement le cap Finisterre.

Malheureusement les vents continuèrent de la partie du nord, les courants surtout près de la côte étaient contre nous, de sorte que nous ne parvînmes à nous élever au dessus du cap qu'au bout de cinq ou six jours. Je crois que nous eussions mieux fait de nous maintenir à 40 ou 50 lieues de la terre.

Septembre 1837 - Le 9 septembre enfin, nous avions les bonnettes, et une jolie brise d'ouest nous poussait vers la France, de manière à nous faire espérer y arriver dans trois ou quatre jours au plus.

Notre traversée jusque là s'était trouvée marquée seulement par des expériences sur nos affûts à Bonne, et par des exercices à feu de nuit et de jour, pendant lesquels nous avons jeté plus de quatre cents boulets à la mer, sans beaucoup de résultats instructifs pour nos hommes, vu que nous n'avions rien sur quoi pointer.

Le 12 enfin, oh ce fut un jour d'angoisse, puis de bonheur! Le matin, calme, pas d'espoir d'arriver; vers huit heures nous avions encore près de trente lieues à parcourir. La brise se forçait, mais elle ne paraissait nullement devoir prendre assez de force pour nous permettre d'apercevoir la terre avant la nuit. L'île d'Oléron est très basse, la frégate ne marche pas, et nos provisions, il y avait trois jours qu'elles étaient épuisées, que nous étions à la ration presque pure des matelots. Cependant vers midi nous filions presque cinq noeuds, et pour peu que cela continuât, nous pourrions apercevoir la tour de Chassiron vers cinq heures, et ma foi alors un pilote, et nous étions sauvés.

Effectivement les vigies la signalèrent environ une heure et demie avant le coucher du soleil, mais alors nous avions au nord ouest un horizon qui était loin d'annoncer le beau temps. Les vagues s'y accumulaient avec une très vilaine apparence, les vents étaient variables et halaient le sud, une saute de vent était imminente. Si Monsieur de Mayer y avait vu un peu plus clair, il était myope au possible, de manière à apprécier le temps, je crois qu'il eut pris le large. Et puis pas un pilote en vue, il y avait de quoi désespérer de l'arrivée ce jour là. Cependant avec des feux comme ceux de Chassiron et de la Baleine, on doit se débrouiller, ou bien ils sont inutiles, mais dans la marine militaire nous sommes trop prudents. Ensuite nous atterrissions trop sud pour rencontrer des pilotes, qui se tiennent toujours dans les parages de l'île d'Yeu, où les navires de commerce viennent ordinairement les chercher.

Vers six heures le soleil se couchait, le temps avait l'apparence du vent et de la pluie. Nous n'étions plus qu'à quelques milles des passes, on allait bientôt allumer les feux, lorsqu'un petit grain nous fit serrer à l'avance nos perroquets. Bien peu s'en fallut que nous prissions alors la bordée du large. Le commandant était bien de cet avis, mais sur l'observation que nous étions trop avancés pour reculer, que les vents étaient imminents au nord-ouest, lesquels nous acculeraient à l'entrée de la Gironde, et peut être sur la fausse alerte d'un pilote annoncé par la vigie, nous estimâmes notre route. Bientôt dans les passes le pilote nous accosta, et alors comme si elle avait attendu cet instant, la brise fraîchit, il vint de forts grains. Nous essayâmes vainement de gagner le mouillage de l'île d'Aix, mais nous étions entrés, et vers dix heures du soir nous laissâmes tomber notre ancre en rade du Bosquet. Le vent pouvait maintenant souffler, et souffla en effet, et fut grand frais toute la nuit, et nous l'eussions éprouvé fort peu confortablement à la mer. Au point du jour il était plus variable, nous appareillâmes, et deux heures après nous étions bien amarrés près de l'île d'Aix, au lieu et place où nous devions attendre qu'on nous donnât l'ordre de remonter la rivière pour nous rendre à Rochefort.

Mouillage près de l'île d'Aix

La pluie et le vent furent très violents le 13. Le 14 cela ne fit que croître, enfin le 15 au soir nous pûmes raisonnablement communiquer avec la terre. Comme nous avions bien fait d'entrer le jour de notre atterrissage! Quel coup de cape nous avons paré! Et cela dans le fond du golfe et tout près de la terre, car il nous eut été impossible de nous élever

beaucoup pendant le coup de vent. Cependant une heure de moins de jour le 12, et nous recevions tout ce mauvais temps. Monsieur de Mayer n'eut jamais donné de nuit dans la rade, puisqu'il n'a tenu à rien qu'il n'évitât pas toute reconnaissance faite au coucher du soleil. A quoi servent donc les beaux feux dont on entoure nos côtes? Peut-on avoir des points plus précis pour atterrir ? Ne se voient ils pas beaucoup mieux la nuit que le jour ? Et le pertuis d'Antioche n'est il pas assez large ? Dieu soit loué, nous y sommes maintenant.

22 septembre - Monsieur Lainé prend aujourd'hui le commandement de la *Dryade*. Monsieur de Mayer débarque

Remontée de la Charente jusqu'à Rochefort

Le 15 au soir nous avions reçu l'ordre de nous tenir prêts à entrer en rivière. Le lendemain matin le sous directeur du port vint nous appareiller; on porta tous les canons de l'avant pour diminuer notre différence*, et à deux heures nous voguions à pleines voiles dans la Charente. Au Vergeroux, trois lieues en rivière, le vent se trouvant trop près pour continuer, et un bateau à vapeur qui devait nous remorquer ne s'y trouvant pas, nous mouillâmes, devant partir à la marée du lendemain pour nous rendre au port. Le lendemain nous la manquâmes. C'était cependant encore une grande marée d'équinoxe, mais faute d'ancrages solides, et surtout convenablement disposés, on nous laissa éviter le flot, et la grande difficulté était de faire virer le navire pour remonter. Or nous avions je ne sais combien de fort grelines à terre, un bateau à vapeur qui chauffait depuis longtemps, c'était selon moi, et selon tous à bord, la chose la plus facile. Mais le brave sous directeur voulait rendre le pilote responsable de tout, et celui ci ne voulait avec raison, ne prendre sur lui que de chenaler le navire. On discuta, on prit des mesures, enfin on se décida mais un peu tard. Nous évitâmes parfaitement; le bateau à vapeur prenait nos remorques, mais une terreur panique prit bientôt le capitaine de frégate qui nous commandait: à peine avions nous bougé qu'il donna l'ordre de mouiller. Notre ancre tomba à environ une encablure de la première place. Nous attendîmes deux heures le jusant, puis nous mîmes toutes nos caronades sur un ponton pour alléger la frégate. Quelle journée!

Nous n'avions plus qu'une marée dont nous puissions profiter cette fois, sinon nous ne remontions pas, nous étions obligés d'attendre celle de la nouvelle lune du 29. Les ordres du préfet arrivaient coup sur coup, ils étaient précis, il fallait partir. Dans quelles transes était le sous directeur chargé de nous conduire! Sa tête n'y était plus! Un seul vent nous était favorable, à moins qu'il ne fit calme, auquel cas le bateau à vapeur était là. Le matin nous nous étions, à tout événement, amarré avec une ancre de l'arrière, comme devant rester à poste fixe au Vergeroux jusqu'à nouvel ordre. Enfin à quatre heures nous filions toutes nos amarres, *le Pélican* prit toutes nos remorques, la brise était bonne mais faible, notre navigation fut heureuse, et à six heures et demie nous étions amarrés dans le port.

Ce petit voyage fut délicieux. C'était un dimanche, beaucoup de monde s'était réuni au Vergeroux pour nous voir partir. Les bords, commodes sur tout le cours de la rivière, se trouvaient garnis de spectateurs, on aurait dit une fête ! La frégate couverte de voiles, longeait le canal étroit du fleuve avec une vitesse de cinq ou six noeuds, le courant compris, et les villages et hameaux, les prairies, passaient près de nous comme si nous

avions suivi une grande route en voiture. Pour les spectateurs le spectacle devait être encore plus curieux, car de cinquante ou soixante pas, ils ne devaient plus apercevoir les eaux de la Charente, et ils ont vu le bâtiment sous toutes les allures, depuis le vent arrière, jusqu'au plus près des deux bords, cingler au milieu des roseaux parmi les troupeaux de boeufs et de chevaux qui paissaient dans les prairies.

Désarmement de *la Dryade*

Dès le mardi nous avions le commissaire général à vérifier notre comptabilité. L'inspecteur du port, cette année Monsieur le vice amiral Le Morant, nous vint le lendemain passe la revue du personnel, du matériel, de la tenue et de l'installation. Il eut le talent de nous tenir douze heures debout, et de nous ennuyer considérablement. Enfin nous sommes à peu près libres depuis deux jours; nous reprenons haleine pour le désarmement, ou plutôt la mise en dépôt au magasin de tous les objets qui se trouvent à bord. Il faut que tout soit prêt, et que la frégate soit vide pour lundi 30, afin que nous puissions ce jour là entrer en bassin. Nous avons certes de quoi nous occuper.

Depuis notre arrivée ici, nous sommes encombrés de visiteurs. Tout Rochefort est certes venu à bord; c'est maintenant le tour des environs. Parmi tout ce monde, il y a ma fois de fort jolies femmes, auprès desquelles nous nous empressons d'être galants autant que faire se peut.

1er octobre 1837 - La frégate est entrée hier au bassin; dans moins de six jours nous l'avons vidé complètement. Ce n'est rien de bien extraordinaire peut être avec cinq cents hommes, mais de là il faut distraire état major, maîtres, cambusiers, domestiques, au moins cent hommes, et puis les malades, musiciens ou tambours, et des coureurs de bordée, nous n'avions pas, je suis sûr, trois cents bons travailleurs. Ensuite nous avions souvent des masses à remuer, en somme je trouve qu'on s'est assez bien tiré d'affaire.

Visites à bord

Pendant tout ce chaos d'un désarmement, pendant que nous nous trouvions à peine place de mettre un pied devant l'autre à bord, pendant que nous n'y pénétrions que par les sabords sur une planche qui séparait le bâtiment du ponton auquel il était amarré, nous avons encore eu des visites, et des visites de jeunes femmes fort élégantes. "Pourriez-vous nous permettre Monsieur de visiter votre frégate ?", nous demandait le brave homme qui les accompagnait. "Elle est Monsieur dans un état de désordre complet, tout y est sens dessus dessous". Ces dames trouvèrent à peine place à se retourner, encore coururent elles le risque d'avoir leur robe tachée par le goudron, la rouille ou tout autre saleté. "Oh Monsieur, si seulement il était possible de pénétrer", articulait une petite voix, bien douce et presque suppliante. Désir de femme est un feu qui dévore comme on le sait, et nous les introduisîmes en les accompagnant sur ces planches étroites, puis en les priant de se bien courber pour franchir les sabords de deux pieds et demie de hauteur, seul endroit par lequel on pouvait alors entrer, et elles se pliaient à tout tant était grande leur curiosité. Et puis aux, "comme c'est vaste, comme c'est beau! Je ne l'aurais jamais cru", nous répondions oui, mais comme tout était sale, désordre, du moins apparent! En effet sur le pont, d'un côté c'étaient les caisses à eau que l'on montait de la cale, trouvant à

peine place au milieu des glisses de cordages que l'on empilait partout; c'était le cabestan avec ses longues barres qui prenait tout le gaillard d'arrière, c'étaient les basses vergues qui s'amassaient, des haubans que l'on décapitait. Dans la batterie les cloisons de l'arrière que l'on démontait, les canons retirés des sabords que l'on débarquait, les chaînes que l'on retirait de la cale, la mitraille que l'on faisait passer du puits dans un bugalet*, et par dessus tout cela, trois ou quatre cents hommes en costume de travail qui se démenaient en halant sur des palans, ou en roulant nos grosses barriques de quatre sétiers de la cale aux vins..... Et bien les dames trouvaient tout cela charmant, ce mouvement, cette vie dans un étroit espace, cet espèce de chaos leur plaisait. Puis après nous avoir gracieusement remercié, elles partaient, sans une tache de rouille à une robe blanche, non sans avoir senti à travers leurs petits souliers, la dureté de nos chaînes, des morceaux de fer épars ça et là, ou de nos haubans goudronnée. Elles partaient, et il en venait d'autres, presque toutes certes étrangères au port, car elles ouvraient de grands yeux, elles paraissaient très étonnées ma foi. C'était assez amusant.

Hypothèses sur notre destination future

Depuis notre arrivée que n'a t'on pas dit de notre destination ! D'abord Monsieur Laîné a pris la frégate avec l'ordre verbal du ministre de la faire promptement replâtrer, et de partir le plus tôt possible pour Lisbonne, mais Monsieur de Mayer dit le bâtiment très mauvais, et je le crois. Il y a 28 mois à son départ de Rochefort, la *Dryade* était considérée par le génie comme n'étant pas susceptible de faire une campagne de plus de deux ans. Il n'a reçu aucun ordre du ministre pour ne pas y faire les opérations en tous points convenables, il faut donc la visiter. Ces messieurs ne donnent pas moins de trois mois pour la mettre en état, si elle n'est pas trop mauvaise. Resterons-nous l'attendre ? Lancera-t-on *la renommée* ? Ou bien irons nous chercher une autre frégate dans un autre port ? J'ai peur que non, car Monsieur Tupinier directeur du port, qui veut être nommé député à Rochefort, et qui y a fait destiner la *Dryade*, ne manquera pas de faire en sorte qu'elle, ou un autre bâtiment, y réarme. Il veut obtenir ici des suffrages, ainsi je crois que nous resterons dans ce port.

Nos matelots sont maintenant à la caserne, nous sommes et nous serons toujours embarqués jusqu'au réarmement, et quoique rien ne soit encore décidé, je vois de grandes chances pour le statu quo. Reste pour moi le moyen de passer mon temps, sinon d'une manière agréable, du moins de façon à ne pas trop m'ennuyer. Oh je voudrais bien obtenir une permission d'un mois pour aller à Vannes, mais la chose paraît impossible. L'impitoyable préfet maritime, Monsieur de Freycinet, n'entend accorder que des permissions de dix jours : il n'y a pas moyen de penser à m'en aller pour si peu de temps.

1er novembre 1837 - Aujourd'hui nouveau changement de chef: les quatre compagnies de la *Dryade* débarquent, et passent à la division. Nous voici sous la coupe immédiate de Monsieur de Ricaudy qui la commande. Fort heureusement il vient d'être nommé inspecteur des classes dans l'arrondissement, et il part incessamment pour sa tournée. Je dis fort heureusement, car il nous eut ennuyés ici d'inspections, de revues, d'exercices. J'ai droit de faire ces prédictions de mon ancien pacha de l'*Ariane*, que je dois connaître, et dont j'ai du reste suffisamment parlé durant la campagne de la mer du sud. Nous restons donc sous les ordres de Monsieur Le Bournier, capitaine de frégate,

commandant en second, actif et s'occupant consciencieusement de son affaire. Nous attendrons à la division qu'une frégate nous soit préparée pour l'armer et la prendre, et ce n'est plus la *Dryade*, visitée dans toutes ses parties. Elle n'a pas paru condamnable aux ingénieurs, mais quoique ses fonds n'aient pas été trouvés entièrement mauvais dans quelques parties de l'arrière surtout, ils ont présenté une large espèce de membrure entièrement pourrie. Bref on la laisse au bassin pour s'en occuper plus tard, et l'on a choisi la *Gloire*, jolie frégate de 52 canons, pour nous la donner.

Armement de *la Gloire*

On y a mis immédiatement tous les ouvriers dont peut disposer le port, et on y travaille d'arrache pied. Le génie prétend pouvoir la mettre à l'eau à la fin du mois, mais je crois que ces messieurs attendront la première marée de décembre. Les aménagements de la frégate sont presque faits, toutefois on démonte toutes les cloisons pour les réinstaller sur de nouveaux plans. Le commandant Laîné et Monsieur Lugeat ne sont pas grands installateurs pour rien.

Pour moi, présenté aux salons littéraires par Maitrot, j'y vais régulièrement passer ma soirée à lire les journaux quand il n'y a pas spectacle. Je pioche donc dans ma chambre ou à la bibliothèque; je m'occupe, mais je suis au désespoir de ne pouvoir prendre une petite permission pour aller passer quinze jours à Vannes.

1er Décembre 1837 - Maintenant la *Gloire* est presque achevée, elle est charmante ! Que n'y a-t-on pas changé et refait ! D'abord le pont, dont on a remplacé la moitié des bordages, les bites, les écubiers*, qui du reste n'avaient pas le sens commun, les panneaux et une foule d'autres choses ! Ce sera du reste une frégate d'expérience : c'est, dit on, le premier bâtiment français, excepté toutefois les bateaux à vapeur, que l'on végre (?) au petit bois et en deux cercles obliques aux bandages. Le pont de la batterie est bordé de même obliquement aux bancs. Nous aurons une mâture aussi d'expérience, faite de seize pièces dans la grosseur. C'est comme on le voit, encore du petit bois d'environ trente centimètres d'équarrissage, présentant une énorme économie, plus d'un tiers. Je crois aussi que ce bois étant plus jeune, plus résineux, présentera plus de souplesse, plus de nerf, plus de durée. La main d'oeuvre en est parfaite pour les joints d'assemblage. Nous aurons stoppeur Béchamel, cabestan Barbotin, crémaillère Pinchaud, que sais je moi, toutes les innovations possibles. On lance décidément la frégate le 12, elle est déjà doublée en cuivre, et son ber* est fait. C'est aussi la première frégate que l'on lance sur couettes mortes*, du moins à Rochefort.

A la division nous sommes ennuyés au possible de mutations de personnes, de congés divers, en un mot de détails de compagnie. Hors cela notre service n'est pas extrêmement pénible, nous y faisons la garde chacun à notre tour comme à bord, mais une garde bénigne qui nous force seulement à assister aux appels du soir, à l'inspection de 11 heures, et à quelques exercices.

Mémoire sur un cabestan par différence

Je viens de me débarrasser d'un grand poids; un travail énorme par les détails que j'avais entrepris, et que je voulais pousser à fond vient d'être terminé. C'est un projet de

cabestan par différence que j'ai expédié au ministre, quatre grandes épures et un long rapport composant le susdit projet, ont absorbé tout le temps libre dont je disposais le mois dernier, et une partie du précédent. J'ai pioché franchement, aussi le temps ne m'a-t-il pas paru long, mais ce sur quoi je comptais, c'est sur un petit congé devant couronner mon œuvre. Le préfet m'a parfaitement reçu lorsque je le lui ai présenté, mais quand il s'est agi du congé, il m'a franchement dit qu'il ne ferait pas parvenir ma demande au ministre, ou bien que si j'exigeais qu'elle parte, il l'apostillerait de manière à ce qu'elle ne soit pas accordée. Désappointement complet, et par suite résignation forcée !

Je trouve presque du vide maintenant dans mon existence, je n'ai plus quelque chose qui m'occupe spécialement. Oh je vais chercher une autre occupation sérieuse ! La vie à Rochefort, vie sinon pénible, du moins tout a fait dénuée de distractions et de plaisirs, serait trop longue, trop fastidieuse. Il me faut à moi des épisodes quelconques.

4ème carnet (1838 – 1839)

Introduction …… 165

Station de Lisbonne (frégate *la Gloire*) ……..…. 173

Campagne du Mexique (frégate *la Gloire*) …….…….. 203

Documents officiels ……. 313

Introduction

Nous avons laissé Joseph Kerviler en décembre 1837 à Rochefort après un court séjour au Portugal. Il a 33 ans et est lieutenant de vaisseau de 2ème classe, l'équivalent de capitaine, depuis trois ans, et commande une compagnie sur la frégate *La Gloire*, alors en cours de réfection. Il s'ennuie un peu. Il vient d'envoyer au ministère un projet de cabestan par différence, et la réponse du Conseil des Travaux Maritimes est une fin de non recevoir. Le Conseil, tout en le félicitant pour ses travaux, conclue cependant qu'il est sans intérêt parce que pas assez rapide. Réponse qui inspire à Joseph Kerviler, toujours caustique et peu respectueux de la hiérarchie quand il juge qu'elle faillit à ses devoirs, des remarques peu amènes sur ces « ignorants », qui écrivent des « sottises », parce qu'ils n'ont même pas pris la peine de lire les projets qu'on leur soumet.

La réfection de la frégate s'achève enfin, et elle est finalement lancée en février 1838. Son armement va bénéficier de toutes les nouveautés techniques apparues depuis dix ans, et alors que depuis l'avènement de Louis Philippe un très gros effort est entrepris pour redonner à la France une flotte digne de ce nom. Les bâtiments qui sont alors mis en service constituent l'apogée de la marine à voiles, tandis que sont apparus depuis quelques années dans les escadres les premiers navires utilisant la vapeur, bateaux à vapeur qui joueront un rôle important dans la prochaine expédition du Mexique. On privilégie en particulier les frégates et les grandes corvettes au détriment des lourds vaisseaux à trois ponts, qui constituaient jusque dans les années 1810 le corps de bataille des escadres. Pour sa part la frégate *La Gloire* est dite de 2ème rang, et porte 52 canons avec un équipage de 450 hommes. Les travaux de réfection ont permis une remise à neuf presque complète, faisant de *La Gloire* un bâtiment rapide et très manœuvrant, et Joseph Kerviler ne manquera pas à diverses reprises de nous rapporter qu'elle l'emporte en la matière sur la plupart des bâtiments qu'elle sera amenée à rencontrer, la satisfaction étant plus grande encore quand il s'agit d'un navire étranger, et surtout anglais. Par vent favorable *La Gloire* peut ainsi filer 10 à 12 nœuds, et lors de son retour en France en janvier 1840, elle fera plusieurs jours de suite des étapes de 500 kilomètres en vingt quatre heures. La frégate dispose dans sa batterie unique de 52 canons, dont la majorité est de calibre 30 et 28, les plus performants à l'époque, mais un petit nombre d'entre eux atteint des calibres de 50 et même 80. Les boulets utilisés sont creux, et de très grands progrès ont été faits récemment dans la rapidité de manœuvre, ainsi que dans la vitesse et la précision des tirs par la mise en place de hausses, et l'utilisation de tables de calculs qui permettent d'adapter les charges à la distance et à l'effet souhaité. Joseph Kerviler commande la compagnie de canonniers côté tribord, et une de ses premières tâches va être d'exercer sa compagnie à acquérir la maîtrise de ces nouveaux canons, avec un équipage qui a été totalement renouvelé à l'occasion du réarmement du navire.

La frégate est commandée par Monsieur Laisné, âgé alors de 42 ans. Embarqué comme mousse en 1810 à quatorze ans, il a fait une carrière brillante puisqu'il est capitaine de vaisseau depuis huit ans. Il est reconnu comme un des plus brillants espoirs de la marine française, et on verra que Joseph Kerviler ne tarira pas d'éloges à son égard. Le second est

Monsieur Lugeot, capitaine de corvette, dont nous savons peu de choses, sinon qu'il est « brouillon ». Des autres officiers nous ne saurons rien, Joseph Kerviler n'étant apparemment lié à aucun de ces « messieurs », même s'il nous signale qu'au « quarré » règne une « atmosphère de franche camaraderie ». Il faut dire qu'en plus de ses fonctions d'officier canonnier, il a la charge de la « gamelle », c'est à dire de l'approvisionnement et de la gestion de la table des officiers, fonction qui ne doit pas donner que des satisfactions. Mais ses compétences en la matière doivent être reconnues, puisqu'il avait hérité de la même corvée lors de ses campagnes en mer du sud sur la corvette *L'Ariane*.

L'armement de la frégate se termine au mois d'avril, et *La Gloire* gagne la rade en face de l'île d'Aix. Les derniers préparatifs sont faits. Chacun aménage sa cabine à son goût, et si Joseph Kerviler s'en tient aux recommandations de Monsieur Lugeot sur la nécessité de conserver une certaine austérité militaire à ce qui reste un bâtiment de guerre, ces consignes ne sont pas observées par nombre de « ces messieurs » qui transforment leurs cabines en véritables boudoirs, agrémentés de meubles en acajou vernis au tampon, glaces, dorures à foison….. Mais tout cela reste très long ; il y a des retards dus au mauvais temps, à l'incompétence, bien sûr, des autorités du port. Bref Joseph Kerviler pense qu'il aurait bien le temps de faire un saut à Vannes, mais il sait bien aussi qu'il n'obtiendra jamais une permission officielle. Alors avec l'autorisation verbale de ses supérieurs immédiats, il fait le mur et disparaît pendant 20 jours, pour revenir le jour même de la revue finale d'armement. Il a un peu d'inquiétude, mais tout se passe très bien, et personne ne fait semblant de s'apercevoir de son absence. La discipline dans la marine française souffre encore à cette époque quelques relâchements !

La mission confiée à Monsieur Laisné est d'aller prendre le commandement de la station de Lisbonne. Les principales puissances entretiennent ainsi en permanence dans chaque pays un ou plusieurs navires de guerre chargés de protéger les intérêts de leurs nationaux, de faire respecter le pavillon national, d'assurer la liberté du commerce, d'effectuer là où ils n'existent pas les relevés précis des côtes. En fait leur mission essentielle est d'informer soigneusement leurs gouvernements respectifs de la situation politique économique et sociale dans le pays considéré, et de prévenir ainsi toute évolution éventuelle préjudiciable à leurs intérêts. Le chef de station est en principe placé sous les ordres des représentants locaux du gouvernement français, ambassadeurs ou plus souvent consuls généraux des ports considérés, mais reçoivent surtout des ordres directs du gouvernement, qui en ce sens ne pratiquent pas autre chose qu'une forme plus ou moins édulcorée selon les circonstances, de la politique de la canonnière. Au Portugal l'action du commandant de la station est d'autant plus délicate et importante, que les Anglais en beaucoup de domaines, exercent un gouvernement de fait au Portugal.

Aller à Lisbonne pour Joseph Kerviler c'est se retrouver en pays connu, puisque l'année précédente il y a fait un séjour de près de trois mois. Il avait pu y entreprendre une visite détaillée des environs, et surtout y faire un certain nombre de connaissances agréables, ce qui devrait rendre son prochain séjour nettement plus plaisant. Effectivement dès son arrivée à la fin du mois de mai, il renoue avec le salon de Madame Aroudja, son mentor l'année précédente, participe à quelques soirées avec la bonne société de la ville, et en profite pour s'informer des derniers développements de la vie politique locale. Mais on est déjà à la fin du printemps, et l'été qui arrive va voir tout ce beau monde fuir la chaleur étouffante de Lisbonne. Il faut donc attendre le retour de l'automne pour espérer retrouver ces distractions bien nécessaires pour faire supporter la monotonie de la vie à bord d'un bâtiment, qui la plupart du temps n'a pas d'autre perspective que de rester à quai, ou à proximité immédiate du port.

Mais voilà que par un beau jour d'août la corvette *La Favorite* apporte des nouvelles bien surprenantes. Toutes affaires cessantes *La Gloire* reçoit ordre de gagner Cadix, où elle rejoindra une vingtaine d'autres bâtiments qui sous les ordres du contre-amiral Baudin partiront pour le Mexique, et plus particulièrement pour Vera Cruz. L'escadre ainsi formée doit renforcer le blocus des côtes pour forcer le Mexique à satisfaire à certaines demandes d'indemnisation de la France. Personne n'en sait plus, et si plusieurs de ces messieurs poussent des cris de joie à la perspective de participer à cette expédition, on ne peut dire que Joseph Kerviler partage leur enthousiasme : la perspective d'un aller et retour sur Vera Cruz ne l'enchante guère, ils étaient si tranquilles ici, d'autant plus que les Mexicains vont certainement céder rapidement aux exigences françaises, et donc qu'on ne peut attendre de l'expédition aucune action d'éclat susceptible d'honneurs et d'avancements.

Et d'abord qu'allons-nous faire au Mexique ? Le Mexique est indépendant depuis 1821, gouverné d'une main de fer par le général Santa Anna, qui provoqua la sécession du Texas en 1836.

Suite à la guerre avec les Etats-Unis de 1846 à 1848 (d'où l'épisode de fort Alamo), Santa Anna sera renversé, après une guerre civile violente, et laissera la place au libéral Juarez, mais celui-ci, refusera de reconnaître les dettes du régime précédent à l'égard de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne. Napoléon III formera alors le projet d'installer au sud de l'Amérique un état qui puisse constituer un contrepoids catholique aux Etats-Unis, d'ou l'idée d'une expansion française sous la houlette d'un empereur fantoche, qui sera installé en 1864 : Maximilien de Habsbourg, frère de François-Joseph qui, bientôt abandonné par les troupes françaises, finira fusillé en 1867.

En fait à partir des années 1820, nos relations commerciales avec ce pays se sont développées de façon considérable, si bien qu'en 1835 nos échanges commerciaux avec ce pays représentent les deux tiers de la valeur du commerce anglais. Nous vendons bien sûr des produits de luxe, des vins, des textiles mais aussi des produits manufacturés divers, et nous achetons des denrées coloniales, du bois, du café, des teintures…. En 1834 la valeur des marchandises échangées représente plus de 400 millions de francs. De plus un certain nombre de colons exploitent de grandes propriétés agricoles, gèrent des établissements de commerce en gros, ont des intérêts dans les entreprises minières… Au total plus de 6.000 français sont installés au Mexique, et occupent un rang important dans la vie économique du pays. Mais depuis l'indépendance du pays en 1821, la situation politique se caractérise par une instabilité permanente, instabilité qui s'est accompagnée de troubles, de révoltes, de périodes de véritable guerre civile, tous événements dont ont été victimes en priorité les ressortissants étrangers, considérés bien naturellement comme dépouillant le Mexique de produits de son sol et de l'activité de ses habitants. La France a fini par reconnaître l'indépendance du Mexique en 1831, mais contrairement aux Anglais, nous n'avons pas subordonné cette reconnaissance à la signature d'un traité de commerce garantissant les intérêts de nos concitoyens. Les troubles et les exactions continuant, diverses missions ont été envoyées auprès des responsables mexicains du moment pour exiger des indemnisations, et la punition des coupables. Mais le gouvernement mexicain est passé maître dans l'art de faire traîner les choses, et ces requêtes, même appuyées de menaces n'ont eu aucun effet visible. Des missions « diplomatiques » se sont succédées depuis 1837, notamment celles de l'amiral Laberthonnière, notre chargé d'affaires à Mexico, Monsieur Deffaudis, exerçant par ailleurs une pression constante et insistante sur le gouvernement mexicain. Les négociations portent en particulier sur le paiement d'une somme de 600.000 piastres, somme qui doit servir à indemniser les ressortissants français victimes d'exactions et de pillages, mais les mexicains persistent à dire qu'ils ne sont redevables de rien. En désespoir de cause le gouvernement français s'est résigné à entreprendre le blocus des côtes mexicaines et plus particulièrement

du port de Vera Cruz, par où s'effectuent la quasi-totalité des transactions avec l'Europe et les Etats Unis, ce blocus étant toléré par les Anglais et les Américains qui ont des réclamations du même ordre que les nôtres à présenter. Une première expédition, commandée par le capitaine de vaisseau Baroche, est arrivée devant Vera Cruz en avril 1838, avec comme consigne de s'emparer du fort de Saint Jean d'Ulloa qui commande le port, afin d'amener les Mexicains à de meilleures dispositions. Mais les dissensions entre les commandants des divers navires, et surtout les ravages de la fièvre jaune parmi les équipages, ont empêché tout commencement d'exécution de cette mission, et l'essentiel de la flotte est revenu mouiller à La Havane à l'automne 1838.

Au vu de cet échec le gouvernement décide d'envoyer un homme à poigne régler cette affaire, en lui donnant les moyens nécessaires à la prise du fort, et si besoin est à l'occupation de Vera Cruz. L'amiral Baudin, brillant capitaine de frégate à 28 ans sous l'Empire, rayé des cadres pendant la Restauration, a repris du service en 1830 après l'avènement de Louis Philippe. Capitaine de vaisseau en 1834, il a depuis son retour servi en Méditerranée, et est nommé contre-amiral en 1838 à l'occasion de sa prise de commandement de l'expédition du Mexique, et ceci afin d'assurer son autorité. Il va en effet avoir sous ses ordres au moins trois capitaines de vaisseau, commandants les trois frégates de l'escadre, plus anciens que lui dans ce dernier grade. On peut soupçonner que cet avancement fulgurant, pour quelqu'un qui, dans une marine restée très légitimiste, a pour principaux faits d'armes d'avoir servi l'Usurpateur, n'a guère du être apprécié par ses subordonnés. De plus l'amiral s'est converti au protestantisme à l'occasion de son mariage en 1822, et par le fait des circonstances resté à terre pendant quinze ans pourrait ne pas être au fait de toutes les améliorations apportées à la Royale depuis 1815. Tous ces faits placent l'amiral Baudin, un peu en marge des officiers supérieurs de l'époque.

Ceci explique sans doute en grande partie, l'appréciation très négative que Joseph Kerviler porte sur l'amiral Baudin. A peine en route vers Vera Cruz il s'étonne des manœuvres intempestives imposées par le vaisseau amiral, manœuvres qui lui paraissent traduire une mauvaise connaissance de la navigation. L'amiral s'embrouille dans ce qu'il entreprend, ne prépare pas ses décisions, et n'en mesure pas à l'avance les conséquences, en bref il manque complètement de sang-froid, et cela, pense notre censeur, n'augure rien de bon pour le succès de l'expédition.

Or on peut certainement reprocher à l'amiral un certain nombre de choses, mais sûrement pas de manquer de sang-froid et de sens de l'organisation. Les conditions dans lesquelles vont être menées l'assaut contre le fort de Saint Jean d'Ulloa montrent au contraire des prises de risque calculées après une reconnaissance détaillée du site, une fermeté sans faille dans la conduite des opérations, et la faculté de saisir toutes les opportunités quand elles se présentent, par exemple celle d'obtenir une capitulation quasi immédiate du fort au bout de quelques heures de canonnade, alors que les défenseurs, désarçonnés par la violence du feu, ne sont pas en mesure de se rendre compte que leurs défenses sont encore solides, et tout à fait aptes à résister à une attaque menée uniquement par mer. Mais non, pour Joseph Kerviler, l'amiral a eu de la chance, l'essentiel des succès est dû à l'action de ses subordonnés, et si le commandant Laisné n'avait pas pris des dispositions appropriées, il aurait même pu être capturé le 5 décembre en voulant quitter le môle de Vera Cruz : toujours ce manque de prévoyance ! Plus tard tout est prétexte pour dénoncer les arrière pensées, la fausseté, l'hypocrisie de l'amiral : il renvoie le second de *La Néréide* sur un coup de tête, alors que le malheureux est en fait épuisé, et surtout peu compétent ; il se sépare du lieutenant de vaisseau Page, camarade de promotion de Kerviler, en cédant aux demandes des capitaines de vaisseau, alors qu'en réalité Page est coupable d'un grave manquement à la discipline pour avoir écrit de façon anonyme un article dans *Le Temps* (voir page 320), article dans lequel il

s'en prend de façon véhémente aux « fautes » de ces mêmes capitaines de vaisseau, responsables selon lui de l'échec de la première expédition contre le fort. Lorsqu'une fois la paix signée avec les Mexicains, *La Gloire* apprend quelle restera à Vera Cruz pour s'assurer de la bonne exécution du traité, et de la régularité du paiement des 600.000 piastres d'indemnités obtenues pour la réparation des pertes causées aux ressortissants français, les récriminations se multiplient avec plus de véhémence : C'était à l'amiral de rester puisque c'est lui qui a dicté le traité, et de plus il ne laisse aucun ordre précis en cas de non-exécution des diverses clauses. Joseph Kerviler oublie que dans ce cas les seules instructions possibles doivent venir du gouvernement, et que l'amiral lui-même ne fait qu'obéir à ces mêmes instructions qui dès le mois de mai lui enjoignent de regagner la France, en laissant une frégate seulement sur place. Les autres reproches sont multiples : les comptes de l'expédition sont dans le plus grand désordre, et si on fait semblant de ne pas l'accuser d'avoir utilisé la caisse pour son profit personnel, que peut-on attendre d'un homme qui a été obligé de déclarer en faillite la maison de commerce qu'il avait montée au Havre ! Mais surtout dans l'attribution des avancements et des honneurs conséquences des victoires de Saint Jean d'Ulloa et de Vera Cruz, l'amiral a outrageusement favorisé ses créatures, ceux qui ont su par flagornerie gagner ses bonnes grâces. D'ailleurs il envoie des « espions » sur *La Gloire* pour mieux pouvoir dénigrer auprès du ministère ses subordonnés, et particulièrement Monsieur Laisné. En somme l'amiral est un homme médiocre, et chacun peut voir que …« le masque tombe, l'homme reste, le héros s'évanouit ».

On peut s'étonner de cette irritation permanente, systématiquement alimentée semble-t-il par les commandants des principaux bâtiments, et par Monsieur Laisné en particulier. Il apparaît en effet que ce dernier communique systématiquement à ses officiers la plupart des lettres qu'il reçoit de l'amiral Baudin, communication sans doute accompagnée de commentaires pas forcément respectueux. Curieuse conception de la discipline ! Et d'autant plus mal venue que la totalité des études consacrées à cette expédition du Mexique insistent sur les qualités militaires de Monsieur Baudin : après tout ce n'était pas un petit exploit de s'emparer sans coup férir d'un fort considéré comme le Gibraltar de cette partie de l'Atlantique, fort devant lequel avaient échoué tous les assaillants précédents, et les Anglais en particulier quelques années plus tôt. Ses qualités militaires n'ont d'égales que son sens diplomatique et son souci de ménager l'honneur et la susceptibilité des mexicains, et c'est bien à ce talent diplomatique qu'on doit la signature rapide d'un traité qui satisfait l'essentiel des exigences françaises. Quant aux reproches de n'avoir pas voulu reconnaître les mérites de l'équipage de *La Gloire*, Joseph Kerviler est assez mal venu de se plaindre, puisque c'est sur proposition spéciale de l'amiral qu'il a reçu la Légion d'Honneur, reconnaissant ainsi le rôle éminent joué par les officiers canonniers des frégates dans la prise du fort de Saint Jean d'Ulloa. De même son reproche d'hypocrisie à l'égard de Monsieur Laisné ne tient pas car ce dernier sera nommé contre- amiral un mois à peine après son retour en France, et là encore après interventions répétées de l'amiral.

Si Monsieur Baudin ne trouve pratiquement jamais grâce aux yeux de Joseph Kerviler, il ne tarit pas d'éloges sur le Prince de Joinville, qui à vingt ans à peine commande la corvette *La Créole*. Bien sûr il critique par moments ses « imprudences », mises sur le compte de l'enthousiasme de la jeunesse, mais il lui reconnaît ces qualités de marin qu'il refuse par ailleurs à la plupart des autres commandants de navire, à l'exception notable de celui de *La Gloire*. De plus le Prince ne se prévaut à aucun moment de sa position d'Altesse royale, et les relations qu'il peut avoir avec les autres officiers sont toujours caractérisées par la simplicité, et même la franche camaraderie. La postérité a largement confirmé ce jugement favorable.

On a très peu de détails sur sa vie à bord, y compris sur la façon dont Joseph Kerviler assure les multiples fonctions dont il est chargé à bord. La plupart du temps il se borne à

signaler quelques incidents de navigation, et même lors de la prise du fort, épisode où sa compagnie a été à tous moments en première ligne, il n'y a pas moyen d'obtenir ces détails qui font l'intérêt des récits d'une bataille, où il a eu certainement une conduite remarquable, puisqu'il va être distingué par l'amiral…. On est même mieux renseigné sur la prise de la ville de Vera Cruz, épisode auquel il n'a pas participé ! Mettons cela sur sa modestie naturelle, modestie qui s'accompagne d'un intérêt marqué pour les hommes d'équipage. A plusieurs reprises il signalera des façons simples d'améliorer leur existence à bord, en particulier en leur accordant des permissions lorsque le bâtiment est à quai en France, ou encore en les faisant bénéficier d'un peu plus de place à bord, même si c'est aux dépens de la netteté des diverses parties du bâtiment. Surtout il suggère au commandant en plusieurs occasions le moyen de distraire des hommes, qui après tout sont les seuls français astreints au service obligatoire et pour une durée qui peut atteindre cinq ans. Il n'y a d'ailleurs pas une escale, même très éloignée de la France qui ne voit une tentative d'évasion.

L'essentiel du récit fait donc avec force détails le récit de la prise de Saint Jean d'Ulloa et de Vera Cruz, des diverses péripéties et négociations qui vont conduire à la signature de la paix en avril 1839. Comme à son habitude lorsqu'il visite un pays, il en profite pour nous parler de la situation politique, de la vie économique et sociale. On décèle facilement à la lecture de ses considérations sur le Mexique, et à celles qu'il fait lors de son séjour à Lisbonne, que ses préférences vont aux régimes « libéraux », ou tout au moins à ce qu'on appelle ainsi à l'époque : gouvernement assuré par une bourgeoisie éclairée ; état fédéral ; régime économique basé sur le libre échange. On verra à ce sujet combien il espère au Mexique le succès de la révolte des « fédéralistes » contre les « conservateurs », et combien il peut se faire abuser par de fausses nouvelles si elles vont dans le sens du succès de ses champions. Ces sympathies libérales traduisent sans doute des convictions profondes en la matière, même si à aucun moment il n'évoque par exemple la situation politique en France.

Comme lors de ses voyages précédents il ne perd jamais une occasion d'aller visiter les régions proches du port où *la Gloire* est amarrée. A Cadix il ne veut pas partir sans avoir pu voir tranquillement la ville au petit jour, et vérifier que le poète romantique qui a comparé la ville à une flotte de voiles blanches entourée de la ceinture noire que forme les remparts, a bien apprécié l'aspect de la ville. Romantique il l'est encore quand il décrit le spectacle de Campéche la nuit, avec des accents et des termes que ne renieraient pas Théophile Gautier ou Mérimée dont après tout il est l'exact contemporain. Mais tout l'intéresse et pas seulement les paysages romantiques. A La Havane il se fait inviter à l'excursion en chemin de fer proposée par le Prince de Joinville, et en profite pour étudier un mode de locomotion nouveau pour lui comme pour la plupart de ses contemporains, puisqu'il y à cette date à peine une centaine de kilomètres de voies en France. A Pensacola aux Etats Unis, il admire les projets d'extension de la base navale, s'intéresse aux constructions, et découvre que les Américains ont le génie de mettre en œuvre des moyens techniques relativement simples destinés à économiser la main d'œuvre, et à augmenter la productivité. Découvrant que dans une ville de moins de trois mille habitants il y une banque, et surtout que celle ci a crée un système de chèques avec carnet à souches pour faciliter les transactions, il en analyse immédiatement les grands avantages pour le développement du commerce, mais aussi les risques dès lors que la confiance disparaît. Ce n'est pas tout à fait du Tocqueville, mais la curiosité est la même, et les conclusions dénotent une intelligence supérieure et beaucoup de perspicacité.

Tant au Mexique qu'aux Etats Unis Joseph Kerviler est en contact avec des marins étrangers. Si à l'occasion de cette campagne il fait peu de remarques sur les Anglais, encore qu'au détour d'une phrase on se rende compte que la guerre avec eux est une éventualité permanente, son séjour à Pensacola n'améliore pas son opinion sur les mœurs et usages des américains. Il avait déjà reproché à leurs navires présents devant Vera Cruz de ne pas

observer les règles de courtoisie qui sont de règle entre marines des nations civilisées, mais c'est bien pire chez eux. Les Américains sont des « rustres » qui n'ont aucune éducation. Lors d'un grand bal donné sur *La Gloire*, bal pour lequel tous les officiers et tout l'équipage se sont donné sans compter, et Joseph Kerviler en particulier, pour assurer une décoration originale et un service impeccable, les midships américains se sont tous plus ou moins enivrés, ont désorganisé le service parce qu'on n'avait pas installé de « buvette », se sont précipités au point d'empêcher les dames d'accéder à table….. A aucun moment ils n'ont semblé faire cas des efforts faits pour leur faire passer une soirée agréable, et de plus un amour propre misérable, et l'action de diverses coteries ont empêché que la municipalité puisse organiser un bal d'accueil, comme il est d'usage chaque fois qu'un navire de guerre important entre dans un port étranger. D'ailleurs ces dames elles-mêmes sont le plus souvent « laides » et « sottes », ne semblant même pas apprécier les deux cents couverts, avec porcelaine et argenterie aux armes du navire, les mille mètres de toile aux couleurs variées, les cent quatre vingt dessins confectionnés pour des fanaux triangulaires en papier huilé, les faisceaux d'armes servant de support aux éclairages, les drapeaux, la musique, enfin toute l'originalité et le luxe qui avaient été déployés pour faire de cette fête un événement. Heureusement un séjour de trois mois permet de faire quelques connaissances plus agréables, et un petit groupe va se former autour des filles de l'agent consulaire de France. Au moins dans cette société tout le monde parle français, et de plus ces demoiselles ne sont absolument pas guindées comme en France. Parfois même leur ingénuité est presque confondante, et certains officiers ou élèves officiers de *La Gloire* auront des aventures qui pouvaient se terminer aux dépens de leur honneur ! Mais Joseph Kerviler, très sensible au charme féminin, ne manque jamais de nous faire-part de son avis sur l'allure et les qualités des demoiselles du lieu. Nous saurons ainsi qu'avant son départ de Rochefort il avait remarqué la fille d'un orfèvre qui était par ailleurs sa voisine, et qu'à Cadix il se refuse à se prononcer sur les « belles », car il n'a pu les voir que la nuit dans les rues, et ainsi qu'il nous le dit, « Je veux voir une femme de mes yeux avant de la proclamer jolie ».

Et pourtant La France lui manque, et surtout des nouvelles de se « bonnes sœurs ». Les lettres ne peuvent arriver ou partir que par l'intermédiaire d'un navire de guerre, et parfois par celle d'un bâtiment de commerce, ou étranger, y compris anglais. *La Gloire* est restée pendant plus de six mois entre novembre 1838 et mai 1839 ancrée en permanence devant Vera Cruz, et hors une lettre en décembre Joseph Kerviler ne recevra qu'une seule fois en décembre des nouvelles de Vannes. Il lui faudra attendre onze mois en novembre 1839 pour qu'enfin une nouvelle lettre lui soit remise. Il sera furieux, et d'autant plus furieux que cette lettre est manifestement la seule qui ait été écrite depuis de très longues semaines. On saisit à cette occasion les difficultés et les inconvénients de campagnes très longues, et pendant lesquelles on peut être complètement isolé pendant des mois de ses proches.

Enfin ordre est donné au commandant Laisné de regagner la France. Après une rapide visite à Vera Cruz pour vérifier qu'aucun événement grave n'est prévisible avant l'arrivée du nouveau représentant du gouvernement français, *la Gloire* met le cap sur Brest via La Havane. Au sortir du canal des Bahamas, et malgré les dangers de la traversée de l'Atlantique Nord en plein hiver, la frégate franchit la distance en moins de douze jours. Joseph Kerviler joue le rôle de pilote dans la traversée de la rade de Brest, car tout le monde sait qu'il a une parfaite connaissance des lieux, et le 17 janvier 1840 il est à quai. Malgré le retard pris dans le désarmement du navire à cause du temps affreux qui règne à Brest, il peut transmettre le commandement de sa compagnie le 14 février et partir immédiatement pour Vannes attendre son congé. Il n'a pas vu sa famille depuis 21 mois.

Station de Lisbonne

à bord de la frégate *la Gloire*

1er janvier 1838 – 7 septembre 1838

Lancement de *la Gloire*

1er janvier 1838 - Nous sommes tous embarqués d'aujourd'hui sur la frégate la Gloire, et nous allons nous occuper de l'armer le plus promptement possible. Ce ne sera pas je pense, sans souffler dans nos doigts fort souvent car il fait un froid très intense. Nos bas mâts sont en place, et nous nous occupons maintenant du gréement. Je suis à bord chargé de cette partie qui donne certes le plus de besogne. Ajoutez à cela que j'ai entrepris la direction de la gamelle*, et que la compagnie, comme administration réclame pas mal de temps, aussi mes journées ont-elles été employées de manière à ne pas me laisser le temps de songer que Rochefort n'est pas la ville la plus agréable qu'on puisse rencontrer.

La *Gloire* a été lancée le 12 décembre, par un temps magnifique. Tout Rochefort assistait à cette fête : une tente était disposée comme l'ordinaire pour les dames et les autorités, mais les dames seules la remplissaient. Tout le monde venait examiner le ber* de la frégate, et chacun s'extasiait sur la hardiesse du procédé de lancement, qui faisait glisser une aussi grande masse sur une base si étroite. Ce qu'il y avait d'excitant, c'était la jalousie marquée de toute la direction du port, qui d'après les anciens modes s'occupait presque exclusivement de la confection des bers avec des cordages roustés* liant les épontilles* qui glissaient avec le bâtiment, et qui était cette fois réduite à la nullité la plus complète. Deux ou trois vieux maîtres surtout marquaient les plus vives craintes : A les entendre, il y avait des chances pour que la frégate chavira, et ils n'auraient pas répondu du contraire. De vieux routiniers, tenir de tels propos, passe, mais ce qui m'étonna, ce fut d'entendre des officiers sensés soutenir cet avis. Suivant eux le ber pourrait être écrasé si le bâtiment dans son mouvement, venait s'appuyer sur un seul côté. La chose était absurde, car comment supposer que le poids même de toute la frégate put affaisser une couëtte* établie sur des pièces transversales, plus fortes et plus rapprochées que les baux* ! Ces messieurs étaient très amusants.

En somme les derniers liens coupés, la frégate glissa majestueusement, sans plus pencher d'un côté que de l'autre, sans que la moindre pièce de bois fut dérangée. Il fut même facile de reconnaître au suif fondu par le frottement, qu'elle n'avait pressé que médiocrement sur les couëttes.

Armement de *la Gloire*

Une fois à la mer et à son poste, des corvées de son futur équipage furent tous les jours envoyées à bord de la *Gloire* pour arrimer son lest, préparer la cale aux vivres, et les soutes. Quant à sa mâture nous l'attendions sous quinze jours. On ne put la mettre en place que le 26, et nos hunes* ne furent capelées* que le 30. Tous les travaux sont poussés avec activité dans les ateliers.

Réflexions sur l'organisation des levées

Le préfet n'a voulu accorder de permission aux matelots pendant qu'ils n'ont rien eu à faire à la caserne, et cependant il y a des braves gens bien tranquilles qui sont des environs, et qui ne peuvent pas voir leurs familles avant de partir. Mille écrits sont tous les jours publiés, mille conseils se rassemblent, une foule d'instructions sont données aux inspecteurs, soit du personnel du port, soit du quartier, pour qu'ils présentent un moyen, sinon d'attacher les matelots du commerce au service, du moins pour faire en sorte qu'ils ne l'aient point en antipathie. Aucun de nos amiraux, de nos inspecteurs de nos commandants ne trouvent rien. Cependant cela n'est pas difficile à trouver. Si ces messieurs s'abaissaient jusqu'aux détails de caserne, s'ils venaient demander quelques avis à ceux qui se trouvent constamment avec

les matelots, ils résoudraient, du moins à peu près, ce problème difficile. Ainsi ce qui je pense répugne le plus au matelot des classes (1) qui vient au service, s'il est jeune, s'il n'est pas marié, c'est le long temps qu'il va passer à bord sans revoir sa famille, sans avoir un peu de liberté, car au commerce les campagnes ne dépassent guère un an ou quinze mois, et il rentre un instant chez lui pour repartir ensuite. Au service au contraire, il va rester sur trois ans, souvent six ou huit mois à terre, perspective fort ennuyeuse pour lui, qui se voit près de ses parents, sans qu'il puisse aller les voir. S'il est marié, outre le motif précédent, il va contracter avec l'Etat une dette d'habillement de près de deux cents francs, qu'il n'aura pas payé dans deux ans, lui qui délègue (2) surtout s'il reste à terre. Aussi les voit-on, dès qu'ils arrivent aux divisions, demander à grands cris à embarquer immédiatement, quoique le temps de caserne leur compte comme celui d'embarquement, quoique la fatigue à la mer soit bien plus grande pour eux.

Et bien ces difficultés peuvent se lever peut être sans beaucoup de frais. D'abord lorsqu'une levée ayant été faite, les matelots des classes ont à attendre, un deux ou trois mois aux casernes, qu'on accorde des permissions pour aller chez eux à ceux qui le demandent. Qu'on les leur donne sans solde, ils les prendront certainement, et on fera des économies. D'un autre côté qu'on gratifie ceux qui ont femme, enfants ou parents dans l'indigence, en un mot ceux qui délèguent de la valeur d'un demi sac comme prime d'entrée au corps, et ils ne regarderont pas de si loin l'acquittement de leur dette, et ils n'auront pas tant de répugnance à venir servir l'Etat, lorsque ils verront qu'ils y gagnent quelque chose dès le commencement. Les économies faites en donnant des permissions sans solde, couvriront presque la prime accordée aux plus malheureux, et il y aura gain pour l'Etat, en ce sens qu'il aura à son service des hommes de meilleure volonté. On veut attirer les matelots sur les bâtiments de guerre, et l'on fait tout en dépit des belles idées de nos amiraux, pour les en dégoûter. Les officiers subalternes qui les voient de plus près, ont tous remarqué ce que j'avance, les officiers supérieurs seuls, ne s'en sont pas aperçu.

La revue d'armement se fait attendre

1er février 1838 : Nos travaux n'avancent pas. Les ateliers nous arrêtent : tantôt ce sont diverses parties de la mâture qui ne sont pas prêtes lorsque nous les demandons, tantôt ce sont nos crémaillères*, qui avec le système pénétrant qu'on nous a envoyé de Brest, ne sont pas ridables*. Nous inventons, nous innovons pour parvenir à les faire fonctionner d'une manière commode, et nous trouvons Auriol, l'ingénieur chargé de la frégate, qui n'est pas de cet avis et nous arrête. Il faut courir aux forges, presser les ouvriers qui manquent, ou sont en trop petit nombre. Tout cela nous empêche d'avancer, et puis combien de fois n'a-t-on pas fait et refait à bord. Monsieur Lugeot, tout en ayant de très bonnes idées puisées sur ce qu'il a vu à bord d'un autre bâtiment, n'a pas de système bien arrêté sur certaines parties. Il essaye, il tâtonne, et la besogne ne va pas.

D'un autre côté la saison a été relativement dure. Pendant près de quinze jours notre gréement* a été tellement glacé, qu'il était difficile d'y travailler. Rien ne s'adaptait convenablement, les amorçages* ne pouvaient pas bien se souquer*, notre ridage se faisait difficilement, et nos gabiers souffraient beaucoup du froid. Et bien le Préfet maritime s'est toujours opposé à passer la revue d'armement (3), et ces pauvres diables gèlent et s'échinent, sans leur donner le supplément qu'ils méritent certes à tous égards, et qui leur est dû lorsque ils travaillent.

Ces messieurs prennent le spécieux prétexte que les suppléments (4) de bord ne comptent que lorsque la revue d'armement est passée, et qu'alors ainsi le traitement de table (5) commence à courir. Mais dans les autres ports, où l'on ne va souvent en rade que longtemps

après être armé, les gabiers touchent leur supplément dès que le rôle* est ouvert. Quand un bâtiment est en commission* c'est le port qui doit l'armer et le gréer : or ici il n'y a pas d'ouvriers pour cette besogne, et il la fait faire par les gabiers du bord. Qu'on leur donne donc ce qui leur revient !

Les ports secondaires sont tous comme cela. Ils croient se donner quelque importance en s'appuyant sur quelque vieille ordonnance tombée en désuétude partout ailleurs, ou bien avertis par une foule de dépêches ministérielles à cause de l'inopportunité de la chose. Ici c'est parce que on ne doit pas donner dans le port le traitement de table aux officiers qui ne mangent pas à bord, ce qui du reste est fort juste, qu'on refuse un supplément de trois ou quatre francs par mois, à des hommes qui y ont droit, et qui travaillent du matin au soir par les temps les plus durs. Le gouvernement fait ainsi une économie de deux cents francs au plus par mois sur de pauvres matelots, tandis qu'on dépense à bord des milliers de francs en objets de luxe, en bagatelles. Oh absurdité de certains hommes dont la décision fait loi !!!

1er mars 1838 - Nous devions aujourd'hui passer la revue d'armement, mais le préfet ne nous trouve pas encore assez parés, quoique nous ayons nos perroquets* croisés, notre gréement à peu près achevé, nos emménagements faits, et une bonne partie de nos vivres à bord. Nous eussions bien voulu aussi lui présenter nos voiles enverguées, mais depuis huit jours nous cherchons un instant favorable pour les essayer, sans l'avoir rencontré jusqu'à présent. Les pluies presque continuelles nous ont empêchés de rien faire. Toutefois à la dernière conférence on a remis définitivement la revue d'armement* au 11 mars. Cette nouvelle m'a extrêmement contrarié. J'espérais dans les premiers jours du mois, après avoir payé ma compagnie, pouvoir demander au commandant l'autorisation de m'absenter une vingtaine de jours, et cette revue, à laquelle je dois assister comme les autres, me gêne au dernier point. On va ensuite nous pousser en rade dès que l'on pourra, et ma fois alors si près de quitter Rochefort, que je n'oserai plus réclamer une permission, de peine d'éprouver un refus motivé.

Le conseil des travaux rejette mon travail sur un cabestan par différence

Le 15 mars j'ai reçu du ministre une réponse au rapport accompagné de plans, que je lui adressai en novembre dernier, et dans lequel je proposais à l'essai un cabestan par différence, susceptible d'être employé au halage d'un vaisseau sur les chantiers. Cette dépêche disait que mon rapport avait été soumis du Conseil des Travaux, qui avait applaudi à mon travail, mais qui avait jugé son emploi peu avantageux, parce que je m'étais attaché à produire une grande force avec peu d'hommes, sans m'occuper de la vitesse tandis que l'opération exigeait la plus grande célérité possible, et qu'en conséquence il ne pensait pas qu'on dut faire usage de cette machine.

L'objection présentée par le Conseil des Travaux, me prouve clairement, ou bien qu'il n'a pas examiné mon projet, ou qu'il y a eu mauvaise volonté formelle de l'adopter. Cette objection en est-elle une pour une machine par différence aussi simple que celle que je propose. Si l'on m'avait dit que la construction de mon appareil était trop dispendieuse, que son installation était difficile, que les frottements étaient plus considérables que je ne les avais calculés… j'aurais essayé peut être de rectifier mes plans, ou bien j'aurais cru mon travail inexact et inapplicable. Mais ces messieurs refusent mon projet en contestant, ou plutôt en n'appréciant pas un fait théorique démontré. On peut ne pas examiner un rapport qui vous est soumis, mais y répondre de cette manière c'est s'exposer à se faire passer pour ignorant, plutôt qu'absurde pour son honneur. Le Conseil des Travaux devrait y regarder avant d'écrire de telles sottises. Je fus très embarrassé pour tourner une réponse à cette lettre, aussi je ne fis

qu'appuyer fortement sur ce que j'avais déjà dit, et j'autorisai l'insertion de mon projet dans les Annales (6).

Bals au Sallon

Sous le rapport de ce que l'on appelle les plaisirs, l'hiver a été assez brillant à Rochefort. Peu de soirées particulières mais de forts jolis bals au *Sallon*. Là se réunissait, non seulement la bonne société, l'aristocratie de la ville, mais aussi la bourgeoisie qui ne le cède en rien sous le rapport de la tenue et des jolies femmes. On pourrait en citer plusieurs fort remarquables. Toutefois celle qui l'emporte sur toutes par la grâce, par les traits, et par une peau d'une blancheur et d'une finesse peu commune, enfin par une toilette du meilleur goût, c'était sans contredit une de mes voisines, la demoiselle d'un orfèvre demeurant en face de ma fenêtre. J'avais le plaisir de la contempler depuis longtemps sans sortir de ma chambre, mais jamais je ne l'avais vue si jolie. Mademoiselle Leroux est de ce petit nombre de femmes qui gagnent à être vues au bal. Comme je l'avais fait à Vannes l'hiver précédent, j'assistai à toutes ces soirées tout simplement en amateur, m'y rendant vers dix heures, et partant me coucher à minuit. Je n'y dansais pas, aussi j'observais à loisir, et ma fois le plaisir que j'éprouvais n'était pas moindre. Je suis toujours heureux de pouvoir admirer à mon aise une réunion de jolies femmes.

En somme le mois de février s'est écoulé pour moi assez vite. Mes journées passaient rapidement à bord, ou à courir les ateliers. Souvent je me surprenais sortant de chez moi à sept ou huit heures du matin, et n'y rentrais que pour me coucher. Si on ne s'amuse pas beaucoup à ce métier, du moins on ne s'ennuie pas et je serais heureux maintenant si je trouvais, avant d'entreprendre ma campagne, une petite permission au bout de mes assiduités à bord pendant l'armement de la frégate.

Escapade à Vannes

Mars 1838 - J'ai pu m'échapper et passer vingt jours chez moi. C'est toute une histoire ! Le 7 mars j'appris que le commandant partait le lendemain pour Paris : j'étais perdu si je ne me pressais pas de lui demander mon congé. En conséquence je tâtai Monsieur Lugeot qui n'y vit pas la moindre difficulté. Je me rendis donc chez Monsieur Laisné (7), et après lui avoir parlé service, je lui demandai s'il consentirait à ce que je m'absentasse pendant une vingtaine de jours. Passant la revue d'armement le 11, nous ne pouvions plus mettre en rade que le 23, et je lui promettais d'être à bord à l'instant où la frégate démarrerait. Il me répondit qu'il n'avait pas le droit de m'accorder une permission, que cela dépendait du préfet qui me refuserait tout d'abord, et qu'il ne voyait pour moi rien de mieux à faire que de me contenter d'une autorisation verbale, dont je courrais toutes les chances. C'était tout ce que je désirais.

Je dus donc rester encore à Rochefort jusqu'à ce que les voiles de la frégate fussent essayées. Les jours alors me parurent d'une longueur incommensurable. Le temps était affreux, impossible d'enverguer. Cependant je n'avais pas d'instants à perdre, aussi je me décidai à prier Bellanger de se charger de ma besogne. Monsieur Lugeot y consentit, et je pus partir le 4.

Ce n'était pas tout : un passeport* ne m'inquiétait guère. Malassis, sous commissaire aux revues, un de mes camarades, avait promis de me donner sous main une feuille de route, mais j'avais besoin que le commissaire ne me porta point absent à la revue d'armement. Je fus le trouver en tremblant, car je connaissais Monsieur Gautier pour être quelquefois un peu raide. Il me reçut parfaitement et quand je le priai de fermer les yeux sur mon absence. Il fut plus

loin, et me demanda si je ne pensais pas avoir besoin d'une feuille de route. J'acceptai de grand cœur, et le lendemain je partis heureux, ne craignant autre chose que de rencontrer quelqu'un qui put donner au préfet l'avis de mon escapade.

Voyage mouvementé

Mon voyage ne se présenta pas d'abord sous d'heureux auspices. A une lieue de Rochefort, l'avant train de la malle poste que j'avais prise pour gagner du temps, se brisa. Nos restâmes deux heures sur la route attendre une voiture qui put nous conduire à La Rochelle. Là nous tardâmes encore quatre heures. Enfin une vieille carriole nous fut donnée jusqu'à Nantes : entre La Rochelle et Luçon nous fûmes à deux doigts de notre perte.

Il était nuit. Les chevaux d'emprunt qu'on avait attelés à la malle poste improvisée, habitués à tourner par une traverse s'y présentent. Le postillon avait pris un peu trop largement le coup de l'étrier, il cherche à les diriger trop tard ! La voiture les emporte et nous roulions sur une pente rapide au milieu d'une immense mare d'eau, que les paysans accourus nous dirent très profonde. Heureusement les chevaux craignant d'y entrer, tournent tout d'un coup. L'avant train vient en travers et arrête la voiture. Un marin se noyer dans une mare d'eau sur le bord d'une grande route eut été intolérable ! Cependant peu s'en fallut. Ce que c'est que de nous ! Nous retirâmes à grand peine la carriole du fossé, puis nous continuâmes notre chemin non sans inquiétude jusqu'au jour. Enfin nous arrivâmes à Nantes ayant éprouvé quatre heures de retard.

J'y vis le petit cousin Jean Marie que je quittai le soir, et à six heures le lendemain matin, j'embrassai ma bonne sœur avec tout le plaisir que l'on ressent à revoir, après une longue année, tout ce que l'on a de plus cher…. A Vannes je passai quinze jours délicieux, n'en ayant donné qu'un à ma tante et à Lequiller. Je m'occupai à la maison de quelque affaire, puis le 21 au soir je reparti pour Rochefort, le cœur plein des douces émotions que j'avais éprouvées.

A Nantes je trouvai Le Bobinec embarqué sur le bateau à vapeur *Le Tonnerre* en armement à Indret. Il était venu à ma rencontre, je passai la journée avec lui, et j'arrivai au port le 23 à midi.

J'avoue qu'en approchant du but j'étais inquiet de la réception que j'allais y rencontrer. Le préfet s'était-il aperçu de mon absence ? Allait-il me faire appeler ? Je le voyais furieux. Quelle punition allait-il m'infliger ? Il en référerait sûrement au ministre ! Tout cela me roulait en tête, et j'étais loin d'être tranquille. Je fus donc très satisfait d'apprendre du commissaire de la frégate que je rencontrai sur la place, qu'il n'avait pas été plus question de moi à la préfecture que si je n'avais existé, et que je pouvais me rendre à bord en toute confiance.

Le commandant était de retour de Paris depuis huit jours, et nous devions le lendemain 24 démarrer pour aller en rade, ou du moins en rivière.

En entrant dans ma chambre je la trouvai déserte ; mon mousse* avait eu l'esprit de transporter à bord tout mon bazard. J'appris le soir avec fort peu de satisfaction que je devais prendre mon tour de garde le lendemain à 10 heures, et que nous démarrions à midi. J'étais loin d'avoir le temps de régler à Rochefort toutes mes petites affaires, mais heureusement le 24 il fit mauvais vers midi surtout, les vents soufflèrent de sud-ouest, et une pluie battante força à renvoyer au lendemain notre départ. Je pouvais avoir alors le temps de faire mes dernières emplettes.

Nous descendons la Charente remorqués par un bateau à vapeur et des forçats

Le 24 au matin un temps superbe s'annonça. Le soleil s'était levé par un calme parfait, et plus tard une légère brise de sud-ouest faisait à peine flotter notre pavillon. A midi le bateau à vapeur *Le Pélican*, énorme navire comportant autrefois quatre machines, et auquel maintenant il n'en reste plus que deux, chauffait pour nous donner une bien faible remorque. Quatre cents forçats sont jetés sur les prairies qui bordent les deux rives de la Charente : ils sont chargés d'aider *Le Pélican* dans ses fonctions au moyen de deux longues amarres* qui leur ont été envoyées, et ainsi de contenir la frégate au milieu de la rivière.

A une heure on nous signale que nous avons assez d'eau sous la base de l'avant garde*, et nous démarrons. Malgré le courant contraire nous marchons assez vite, traînés par le bateau, pour forcer les malheureux condamnés de courir avec leurs chaînes dans la boue des prairies, et à mesure que la vitesse du courant diminue, ils nous font plus de mal que de bien, car nous traînons presque toujours nos amarres.

Une foule de monde nous accompagne sur la rive ; on vient nous voir passer au débouché de Martron : le 25 était un dimanche, on trouvait là un but de promenade, et quoique Rochefort construise vaisseaux et frégates, on ne voit pas tous les jours un grand bâtiment de guerre sillonner les eaux boueuses de la Charente. A trois heures nous arrivions à Soubise, premier lieu de station de la rivière, où nous devions nous arrêter si la marée ne nous permettait pas de nous acheminer jusqu'à Vergeroux. Mais le jusant ne commençait pas encore, notre pyroscaphe* faisait des merveilles, nous entraînions les forçats qui furent bientôt obligés de nous abandonner, bref une heure après nous étions au Vergeroux. Le jusant se faisait alors sentir, les eaux avaient baissé d'environ un décimètre, nous désirions tous ne pas rester en route, et comme la rivière de là jusqu'à son embouchure ne présente plus aucune roche à éviter, aucun point dangereux à craindre, on recommanda au *Pélican* de chauffer à tout rompre, et nous continuâmes notre chemin.

Nous pouvions donc nous rendre en rade dans une marée, ayant à bord toute notre artillerie. C'était une merveille, on allait applaudir à Rochefort ! Le port allait recouvrir sa première réputation perdue deux ans auparavant par la sortie de *La Dryade*, qui était restée vingt jours en rivière, rien n'empêchait plus le ministre d'y faire des armements, puisque les difficultés de sortie aux grandes marées n'étaient plus qu'un jeu.

Malheureusement nous n'avions pas vent sous vergue*, et il y a loin de Vergeroux à l'île d'Aix, et quand nous arrivâmes à cinq heures et demie sur la barre* de la rivière, nous échouâmes dans la vase qui la ferme. Ainsi mouillés nous attendîmes la marée suivante. Pendant la nuit le vent avait passé à l'E-NE, et le 26 à trois heures du matin nous affourchâmes* au point que nous devions occuper jusqu'à notre départ.

Maintenant adieu Rochefort ! Le service que l'on ferait retomber sur ses camarades d'un côté, et de l'autre la difficulté de communication allait nous empêcher d'aller souvent à terre. Aussi je me décidai à me confiner à bord, et à y vivre comme si je faisais une traversée des Antilles ou de Bourbon.

Nos chambres, notre carré

Je m'occupai alors à débrouiller mes effets et à installer ma chambre, sinon convenablement et avec le luxe qu'y ont mis plusieurs de ces messieurs, du moins le plus commodément possible en me conformant seul aux exigences du capitaine de corvette au commencement de l'armement. Car ces messieurs, et lui même, ont sauté par dessus toutes ces considérations : ils ont coupé leurs couchettes, ont démoli les caissons en abord*, contre

lesquels j'ai tant crié pour moi, et qu'ils reconnaissent maintenant comme fort incommodes. Plusieurs de ces chambres sont de vrais boudoirs. On peut citer par exemple celle de Bélanger, qui a fait vernir tous ses meubles au tampon couleur acajou, y a mis des glaces des dorures, celle du docteur, celle de Daris… Je me trouve être le plus spartiate du bord.

Notre carré est maintenant orné et très beau. Nous avons une braisière* en cuivre avec un couvercle élégant, et un tuyau qui conduit dans la batterie l'acide carbonique qui se dégage. Nous ajoutons deux glaces derrière notre canapé. Les chapiteaux des pilastres qui séparent les panneaux des cloisons ont été dorés au port. Ces pilastres sont eux mêmes vernis pour répondre à notre mobilier en acajou ; enfin deux lampes astrales* nous éclairent. En somme je n'ai pas encore vu un aussi beau carré.

On désarrime, on arrime, on travaille au gréement, à la batterie, à la coque, on achève ce qui n'a été que commencé dans le port. On installe l'équipage, ou du moins on rectifie les rôles*, enfin on les lance déjà dans des exercices, de sorte que chacun devant surveiller son détail*, ne manque pas de besogne.

18 avril - Nous étions à peine en rade, et déjà le commandant avait reçu, disait-il du moins, les ordres de départ. C'était d'abord du 10 au 15 qu'il devait partir, maintenant c'est du 15 au 20, mais nous sommes loin d'être prêts, et je ne serais pas étonné que le 1er mai nous vit encore à l'île d'Aix fêter la Saint Philippe.

Le 10 je profitai d'une embarcation pour aller faire un dernier adieu à Rochefort, y achever mes emplettes, et terminer diverses affaires de compagnie et de gamelle. J'arrivai le soir assez à temps pour partager le dîner de l'hôtel avec mes anciens commensaux. Clarke n'y était plus, il venait de partir pour Paris avec la destination de Cherbourg. Aufray, Maitrot et Lambert se trouvaient maintenant les seuls à soutenir la réunion, et je doute fort que lorsque ce dernier nous viendra à bord, les deux premiers puissent tenir en tête à tête, d'où résultera la dissolution complète de la société des anciens élèves de l'école. Ce sera malheureux, notre réunion était agréable, et piquante souvent par l'originalité de nos discussions.

Le lendemain je courus toute la journée dans le port, ou dans les magasins de la ville. Le 12, Monsieur Lugeot arriva de Bordeaux, où il était allé passer quelques jours. Le commandant, impatient de nous retenir tous à bord, nous demandait à grands cris, et nous partîmes le soir à sept heures du Vergeroux. Cinq quarts d'heures après, nous étions à bord.

Inspection de la commission des travaux et réception à bord

Le 16 la commission d'inspection des travaux de la frégate nous arriva, mais ne visita même pas le bâtiment. C'était la dernière main que nous donnait la direction du port, nous pouvions maintenant appareiller quand bon nous semblerait. Elle se composait de Monsieur Gautier, major général*, de Monsieur Pujol directeur du port, du père Hubert directeur des constructions, du directeur de l'artillerie, et d'Auriol, ingénieur chargé de la frégate. Ces messieurs étaient accompagnés de plusieurs amateurs, et de dix dames qui venaient en partie de plaisir voir notre navire. Le Commandant avait préparé pour cette réception un confortable déjeuner, et de mon côté comme chef de gamelle de l'état major, en apercevant tout ce monde, je faisais préparer l'omelette hospitalière et la côtelette de l'amitié. Malheureusement pour la fête un vent frais du N-O soulevait en rade une assez grosse mer, dont la frégate se ressentait peu, mais qui agissait avec assez de violence sur les bâtiments de moindre dimension.

Le pyroscaphe* *Le Pélican* nous amenait tout ce monde. Sa longueur lorsque il nous arrivait debout au vent, ne lui faisait éprouver que de faibles tangages, mais quand il s'avisa

de mouiller près de nous, et que le courant l'eut mis en travers de la lame, comme il se trouvait fort peu appuyé par le vent qui prenait son tuyau*, comme d'ailleurs son peu de longueur laissait à la lame tout son effet sur son flanc, il se mit à rouler panne sur panne*, avec des mouvements si durs que les plus forts purent à peine y tenir, et que le mal de mer se fit sentir à presque tous de manière extrêmement intense. Les dames surtout se pâmaient de tous côtés. Les cavaliers, quoique ayant peine à se tenir eux mêmes, leur offraient cependant aide et protection, et la galanterie de plusieurs se montra dans cette circonstance capable de soutenir les plus rudes épreuves. Pendant cette petite diversion aux plaisirs que se promettaient ces dames, une aide plus sérieuse se préparait. Les haubans qui soutenaient l'énorme tuyau du pyroscaphe, haubans qui sans doute n'avaient pas été calculés pour de pareils roulis, manquèrent à la fois, ou plutôt le cercle sur lequel ils étaient tenus, s'affaissa, de sorte que la cheminée s'abattit en travers sur le pont, écrasant le plat bord*, et l'échelle de commandement* par où l'on pouvait descendre. Nous vîmes alors s'élever au ras du pont des tourbillons d'une fumée noire, qui mélangée à la vapeur du tuyau de dégagement pouvait faire croire que le feu venait de se communiquer au bâtiment. Grande dut être alors la frayeur de tous les passagers, qui déjà se voyaient mourir du mal de mer. Nos embarcations, nos pompes sont aussitôt expédiées, mais on éteignit promptement le foyer, et tout danger réel s'évanouit.

Cependant *Le Pélican* roulait toujours, lorsque le patron de la barque eut l'heureuse idée d'essayer de la faire marcher au moyen de la vapeur qui restait encore dans la chaudière. Il réussit à merveille ; on leva l'ancre, et bientôt le lourd navire se traîna lentement à l'abri de la mer sous l'île d'Aix. C'est de là qu'avec la commission en partie fort hypothéquée, nous arrivèrent les dames, plus mortes que vives.

Sans être précisément tourmentés par la lame, nous en ressentions cependant assez les secousses pour que nos visiteuses pussent se remettre à bord de leur indisposition. Le Comandant en fut donc pour ses frais de déjeuner, et si nous autres loups de mer n'avions pas été munis d'un solide appétit, notre omelette n'allait pas trouver de consommateur.

Ces dames étendues sur des coussins, n'ayant pas la force de remuer, passèrent à bord une journée délicieuse, et le soir au flot, nous les expédiâmes avec la commission, dans une chaloupe et le canot du commandant. Vent arrière nos embarcations les remirent promptement au Vergeroux… Il n'est rien de tel pour se divertir qu'une partie qui nécessite une traversée de six lieues en mer !

Départ pour Lisbonne

1er mai 1838 - Après le 15 avril notre départ fut remis au 20 puis au 25, enfin du 1er au 4 mai. Le Commandant paraissait du reste très pressé de quitter la rade, mais il fallait trois et quelquefois quatre jours pour demander et recevoir quelque objet du port, et puis on demandait, et l'on ne voulait pas laisser les maîtres* aller chercher ce qu'on avait mis de côté pour eux, de sorte qu'il y avait de grandes chances que nous partissions en laissant beaucoup de choses à la traîne. Le 29 nous avions mis à bord toutes nos embarcations, puis désaffourché, en un mot au premier vent favorable nous devions sortir.

Le préfet maritime était venu inspecter la frégate. Il n'avait jamais rien vu, disait-il, de si beau, et je ne m'en étonne pas : un préfet qui n'a pas navigué depuis 15 ou 20 ans, ne voit un bâtiment qu'en passant, à Rochefort surtout, et la dernière impression est toujours la plus forte.

Fête du roi

Le 30 nous préparâmes tout pour les salves et les pavois du lendemain. Monsieur Laisné était décidé à appareiller ce jour là, même s'il avait des chances de sortir des passes, car devant se rendre à Rochefort au dîner de l'amiral, il redoutait au possible cette corvée. Cependant les vents du N-O qui régnaient depuis plusieurs jours ne lui promettaient guère les moyens de quitter la rade.

Le 1er mai pendant la nuit les vents du sud s'établirent. A 8 heures il ventait jolie brise, nos pavois flottaient, notre salve avait été faite au lever du soleil. On fit amener tous les pavillons et nous mîmes sous voiles. Nous comptions bien trouver du S-O dehors, mais la mer était belle, et à bord d'une frégate neuve on ne doit pas craindre un coup de cape*. Nous fûmes agréablement trompés. Nous trouvâmes dehors une jolie brise du S-S-O, et maintenant bien que nous soyons un peu sous le vent de la route, nous doublons Notrebonne. Adieu l'île d'Aix, et le bal qui nous y attendait ce soir ! Nous pouvons bourlinguer peut être longtemps dans le golfe, mais notre équipage s'exercera et s'améliorera, il en a grand besoin !

Devant Lisbonne

22 mai - Notre traversée de l'île d'Aix à ici a été charmante, une vraie traversée des mers du sud. Pas un jour de mauvais temps, pas un grain à serrer les perroquets*. Les deux premiers jours des vents d'ouest et de sud-ouest, ne nous laissèrent pas nous élever beaucoup dans le Golfe, mais ils nous mirent cependant à même de pouvoir y essuyer quelques bourrasques. Sans avoir la côte à craindre, les vents passèrent au nord et au nord-est. Nous fîmes route alors, et la frégate nous montra tout ce dont elle était capable : mouvements doux, une marche à étonner tout le monde. Nous avions peu de voiles, nos bonnettes* ne pouvaient pas nous servir tant elles sont mal faites, et cependant nous filions neuf et dix nœuds avec une brise qui eut permis peut être de porter les cacatois* au plus près du vent. On jetait et rejetait constamment le loch*, tant on avait peine à croire à la vitesse qu'elle atteignait sans qu'au sillage apparent on put s'en douter. Nous en étions tous émerveillés, et nous désirions rencontrer sur notre passage quelques bâtiments de guerre pour nous servir de terme de comparaison, car on s'extasie souvent à tort sur un loch ou sur une estime. Au train dont nous allions, nous ne devions pas rester longtemps en route, aussi le 6 au matin doublâmes nous le cap La Bora, et à 11 heures nous étions mouillés un peu en dedans de Belem.

Le commandant voulait y rester jusqu'à ce qu'il put présenter la frégate aux anglais d'une manière décente. Ainsi nous devions nous y peindre, et y faire des exercices continuels : tant que nos matelots n'auraient pas atteint le degré d'agilité et d'ensemble qui leur eut permis de lutter avec le vaisseau *Le Donégal* commandant la station anglaise. Toutefois Messieurs Turpin et Bruat rassurèrent Monsieur Laisné, en lui disant que le vaisseau était loin de la perfection, et que nous n'aurions pas la moindre peine à l'emporter bientôt sur lui.

Le 9 nous levâmes notre ancre. Nous nous laissâmes dériver, et nous mouillâmes encore plus au large que *La Médée*. On disait du reste qu'après son départ et celui du *Moïse*, nous irions prendre plus haut en rivière, la place de celui ci. Mais le surlendemain nous affourchâmes, et je crains bien que nous ne restions ici longtemps.

Réflexions sur les exercices de *la Médée*

La Médée est parfaitement tenue, du moins quant au gréement, et à la propreté tant intérieure qu'extérieure. Les exercices se font en un clin d'œil, les matelots sont vifs et ne

laissent rien à la traîne. Mais Monsieur Turpin, au nom duquel on a ajouté depuis longtemps celui de « Peinture », en intervertissant l'ordre des syllabes qui le forment, n'a pas perdu la manie qui lui a valu son sobriquet. Maintenant comme autrefois, on ne peut aller à son bord, et toucher par mégarde une partie quelconque du navire, sans tacher ses vêtements. Et puis ces exercices, qu'il met la prétention d'exécuter dans un nombre très limité de minutes et de secondes, consistent bien plus en escamotages qu'en manœuvres réelles. On mettra par exemple une demi-heure à préparer des voiles pour être changées, et le tout disposé. L'exécution ne durera que quelques minutes et secondes, mais s'il lui fallait alors appareiller ses huniers*, une empointure* tomberait d'un côté, les fonds de l'autre. On prendra le deuxième ris* dans quelques secondes, mais si on vient à hisser les vergues, il y aura six pouces de jour entre elles et la bande de ris. En un mot rien ne sera souqué*. On guindera les mats de hune en trois minutes, mais il faudra trois quart d'heures pour passer les guinderesses*. Est-ce manœuvrer cela ? Du reste ses hommes vont bien, c'est le fond de l'exercice qui est faux, et qui n'a d'autre but que de jeter de la poudre aux yeux, chose absurde en marine, car cette poudre n'aveugle jamais ceux qui y voient clair. Et puis c'est une série d'hommes d'élite qui exécutent tout cela, les autres ne montent presque jamais système cosy (?), sur ces bâtiments on trouve des hommes qui n'ont jamais mis le pied dans une enfléchure*. Chez ces grands faiseurs de rade, le bout de l'oreille passe toujours.

Le bric *Le Dinoïdie* l'emporte de beaucoup sur *La Médée*, d'abord par la promptitude, ensuite parce que les manœuvres sont mieux faites, mieux achevées, quoique il soit obligé aussi de faire du charlatanisme pour ne le céder en rien à la frégate, parce que un homme quelconque peut être employé à un poste quelconque sans que rien n'en aille plus mal, en un mot parce que tout l'équipage est plus marin parce qu'il a plus de fond pour la mer.

Nous sommes bien loin d'être parvenus au point où en sont parvenus ces bâtiments pour les exercices de rade. Nous sortons du port, notre équipage est neuf, mais je suis persuadé qu'elle ne nous rendrait pas beaucoup de points pour prendre un bas ris à la mer, pour serrer une basse voile ou un hunier par un gros temps, et cela parce que je crois que des hommes habitués depuis longtemps à manœuvrer sans rigorisme d'exécution, sans éprouver des difficultés, s'étonnent bien plus lorsque celles ci se présentent, bien plus que ceux qui n'ont jamais escamoté. Pour nous les rôles sont faits de telle sorte que tout le monde, apprenti marin et matelots, y passent. Nous serons ainsi plus longtemps à réussir, mais nous n'en parviendrons pas moins avec de la persévérance, à des résultats aussi brillants, et bien certainement meilleurs.

Petit bal improvisé

Le 13, un dimanche, je fus faire une visite à Madame Aranjo, que j'avais connue lors de mon séjour à Lisbonne sur la *Dryade*. Je fus reçu, mais ces dames allaient se rendre à une soirée, et elles m'engagèrent à les accompagner. Quoique devant retourner à bord de très bonne heure, j'acceptai et je fus ainsi présenté chez Madame Milo, où nous trouvâmes réunis une société intime charmante. On dansa, et chose extraordinaire, presque incroyable, quelques instants après je fus surpris dans un quadrille avec une demoiselle allemande des plus jolies, et s'exprimant fort bien en français. Nous causâmes longuement de Cintra, que cette demoiselle habitait l'été, et la contredanse me parut n'avoir pas duré une minute. Je ne m'en tins pas là, j'étais lancé, et il n'y avait plus de raison pour que je m'arrêtasse de toute la nuit. Cependant vers une heure, je profitai du canot de *La Médée* pour rejoindre la frégate. J'avais passé une soirée charmante, malheureusement c'était je crois la dernière que donnait Madame Milo. Toutes ces dames partaient incessamment pour la campagne, et Madame Maire, une des intimes amies de la maison, retournait en France sur *La Médée*.

Mes sorties se sont réduites jusqu'à ce jour à quelques promenades sentimentales dans la campagne, sur la rive gauche du fleuve.

Le 15, la frégate portugaise *La Diane*, une des prises de l'amiral Roussin en 1831 (8), entre dans le Tage avec deux corvettes. Ces bâtiments ont été rendus à Dona Maria, et réparés à Brest, d'où ils viennent maintenant.

Le 19 le bateau à vapeur *Le Papier*, relâche ici pour prendre du charbon. Il vient de Toulon, et se rend au passage remplacer *Le Météore*.

Le 20 *La Médée* et *le Dinoïdie* mettent sous voile pour la Méditerranée. Nous allons maintenant rester seuls ici jusqu'à ce que les autres bâtiments destinés pour la station n'arrivent. En attendant nous nous disposons à peigner et noircir notre gréement, puis à peindre la frégate qui en a tant besoin.

On peint la frégate

10 juin 1838 - depuis plus de quinze jours nous sommes en peinture, et j'ai cru que nous n'en finirions jamais. D'abord comme il fallait plusieurs couches, la première devait être sèche avant qu'on put songer à appliquer la seconde, et puis de la pluie qui est survenue juste à l'instant où l'on avait achevé de tracer à l'extérieur nos lignes de batteries bien pures, bien éclatantes. Le beau galimatias que cela faisait le lendemain : du noir coulé sur du blanc, du blanc coulé sur du noir. Il a fallu recommencer après deux ou trois jours de sécheresse, et cette fois encore le bariolage a bien failli se renouveler. Enfin nous voici à peu près parés, mais ce n'est pas sans peine, ni sans avoir plus d'une fois tâché nos pantalons. C'est une vraie calamité que la peinture à bord des bâtiments. Passe encore si tout se faisait à la fois, on serait prévenu, on se tiendrait sur ses gardes, mais ce sont des parties qui n'ont pas encore acquit tout leur éclat, qui ont été touchées par mégarde, que l'on a oublié. Il faut y revenir pendant plusieurs jours, et l'on croit tout bien sec, que l'on est sûr de voir encore du noir dans une foule d'endroits.

Le bien être des matelots

Puis les pauvres matelots qui ne savent où se reposer, où se mettre, sans enlever de la peinture. On a beau placer des filières*, ils en prennent toujours. Pendant tout ce temps on les tenait en pantalon blanc, et Dieu sait s'ils les ont tâchés. Ce n'est peut être pas un mal de les faire prendre du blanc dans ces circonstances, d'abord parce que on reconnaît de suite les délinquants, et parce que craignant aussi de se salir, ils prennent plus de précautions, ils sont plus attentifs. J'approuve cette mesure parce qu'après tout on doit faire en sorte de laisser traîner en longueur le moins possible des opérations de ce genre. Mais ce que je n'aime pas c'est la gêne dans laquelle on les met ensuite. Lorsque tout est bien sec, on veut avoir un bâtiment parfaitement propre, rien de plus simple. On veut que les hommes le soient aussi, d'accord, mais le moyen que l'on emploie pour y parvenir est absurde : on les laisse debout, ou bien pour se reposer, ils sont obligés de se coucher sur le pont, ce qui certes ne rend pas leurs pantalons plus blancs.

Réflexions sur la hiérarchie du bord

A bord des bâtiments nos chefs conçoivent le confort pour eux, mais fort peu pour leurs subordonnés. D'abord le commandant et les officiers ont leurs chambres où ils peuvent se reposer. Dans leurs appartements se trouvent des fauteuils, des chaises, des commodes, en un

mot toutes les choses nécessaires à leur bien être. Voyons ce qu'ils laissent, à bord d'une frégate par exemple, aux matelots qui travaillent. Je parle d'un bâtiment bien tenu, d'un bâtiment modèle : il y a 400 hommes, et le côté de tribord sur le pont doit être entièrement dégagé pour le coup d'œil. Personne ne doit y séjourner. Il en est de même pour le côté bâbord depuis le grand mat jusqu'à l'arrière. Reste bâbord avant, et les hommes ne doivent ni s'appuyer contre le bord pour ne pas tacher la peinture, ni sur les canons qui sont bien astiqués, ni s'asseoir sur les dromes*, qui ne pourraient se conserver propres. Dans la batterie ils ont de même tribord avant ; seulement et quand ils sont trop pressés, ils peuvent pousser jusqu'au cabestan, mais pas plus loin. Le faux pont est toujours dégagé, on ne peut s'y rendre que pour affaire, et avec la permission de l'officier de quart.

Aussi vient-on visiter nos bâtiments, on dirait que certaines parties ne sont pas habitées, tandis que dans d'autres les matelots sont amoncelés debout ou couchés par terre. Allez au contraire sur les bateaux anglais, vous y trouvez quelques hommes de quart sur le pont de l'avant mais des deux bords. Descendez dans la batterie : Oh là les tables et les bancs sont placés en permanence, et des deux côtés. Les matelots s'occupent d'une manière quelconque, ou au moins se reposent sans salir leurs effets, et la propreté, l'arrangement n'en souffrent pas le moins du monde. On vous répondra à cela par exemple que nos hommes n'ont pas les habitudes de propreté des anglais, et que si l'on tolérait cette manière de faire, le bâtiment serait bientôt couvert d'ordures. C'est à dire que l'on ne veut pas se donner la peine d'y veiller les premières fois, et puis chez nous les parties où sont amoncelés les matelots, l'expression n'est pas trop forte, ne se voient pas. Faites les changer de place, comme tout est sale ! On se récrie, mais ils ont à peine de quoi se retourner. Pour moi je ne vois là dedans qu'un peu d'égoïsme, et la manie d'avoir des places énormes inoccupées, propres et belles à voir par l'arrangement et la symétrie : De l'ostentation, de l'éclat beaucoup, du fond, du bien être pour les matelots, fort peu.

Nos gaillards* sont maintenant du reste les plus beaux que j'aie vu. Notre artillerie est superbe, nos poulies, nos taquets sont bien astiqués, nos cuivres, et nous en avons partout, bien luisants ; notre muraille* parfaitement peinte, et la grecque légère qui règne le long des bastingages, avec ses rosaces et ses fleurons dorés est du plus joli effet. Le pont n'a pas encore acquit toute sa blondeur parce qu'il n'est pas parfaitement uni, et que la brique* qui attaque les parties les plus saillantes, ne pénètre pas encore dans les creux du bois, mais dans quelque temps il ne laissera rien à désirer.

Fête du roi de Portugal

Le 30 du mois dernier, les portugais célébraient la fête de leur roi (9). Il y avait grande réception et baise-main au palais d'Ajouda. Presque tous ces messieurs y accompagnaient le commandant, mais il ne me fut pas possible d'assister à la cérémonie : j'étais de quart, et ma curiosité en fut un peu contrariée. Du reste d'ici un an ou dix huit mois, c'est bien le diable si je ne vais pas à une réception.

Le soir il y avait un spectacle à l'occasion de la fête, ce que les portugais appellent un « grande gala ». C'est à dire que la reine et toute la cour y assistent dans la loge de cérémonie. Ce jour là toutes les loges étaient garnies d'une foule de jolies femmes en grande toilette. La salle était pleine, le public s'est parfaitement comporté. On y remarquait divers personnages d'importance, des ministres, des généraux, et parmi les femmes la marquise de Losé, sœur d'un Don Pedro cité pour sa galanterie, la marquise de Ficaille, une des plus jolies femmes de Lisbonne, la comtesse d'Alapa dont la tête et la poitrine étaient chargées de lourdes plaques de diamant, enfin nombre d'autres femmes extraordinaires par leur mise d'une recherche

exagérée, et sans goût. On eut dit des paysannes bretonnes laissées au milieu d'une riche garde robe, et s'étant affublé de tout ce qui leur aurait paru le plus beau.

A l'arrivée de Dona Maria accompagnée du roi et de l'ex impératrice du Brésil, tout le monde se tient debout ainsi que Leurs Majestés pendant que l'orchestre et les premiers sujets du théâtre chantaient l'hymne de la nouvelle constitution. On joua ensuite l'opéra italien de Gemma di Vergi, et un ballet assez brillant, et par la décoration, et par le nombre des figurants.

Je terminai ma soirée avant que le spectacle fut fini. Nous sortîmes à minuit pour nous rendre à bord où m'attendait le quart de quatre à huit heures du matin.

La mauvaise organisation du commerce et de l'industrie du Portugal

Le 7 la goélette* *La Belle Portugaise* mouilla en rade arrivant de Nantes. Le commerce français, comme presque tout autre commerce étranger, est à Lisbonne presque nul. Il y vient à peine trois ou quatre navires français dans toute une année. Les anglais et les bâtiments du nord fréquentent encore le Tage, mais ils y viennent aussi plus rares que jamais. Tout le monde se plaint : les exportations de vins ont diminué de moitié, rien ne se vend, et l'on crie avec raison contre le gouvernement.

Celui ci, dans un combat très louable certainement afin de forcer les portugais à se suffire par eux mêmes, à se créer de l'industrie, a frappé de droits équivalents à une prohibition toutes les marchandises étrangères. Il a cru aussi de cette manière, il est vrai, soutenir ses finances en augmentant les profits des douanes. Car rien ne se fabriquant ici, il faut bien que tout le monde se fournisse des produits manufacturés qui arrivent de l'extérieur, mais cette mesure a été prise en temps on ne peut plus inopportun.

Si l'on avait voulu créer une industrie, il fallait commencer par rechercher laquelle était la plus productive, laquelle pourrait satisfaire aux plus pressants besoins, laquelle enfin convenait le mieux aux goûts, soit des ouvriers du pays, soit des capitalistes qui se seraient chargés de l'exploiter. Alors pour les aider, pour faciliter l'écoulement de leurs marchandises il fallait proscrire toutes celles du même genre qui pourraient provenir de l'étranger, toutes celles qui auraient pu porter quelque atteinte aux établissements nationaux. Il fallait fournir aux industriels tous les moyens de réussir, lever toute entrave à leur commerce, permettre en un mot aux premiers de faire une prompte fortune. Les commerçants se seraient bientôt montrés, et l'industrie eut existé. Mais tout ce que ne pouvait pas produire immédiatement le pays, tout ce qui ne devait pas donner un premier jet au mouvement national vers les arts, pourquoi le proscrire ? Pourquoi empêcher les échanges, car c'est là tout le commerce ? On ne fait pas voyager les capitaux comme du sucre et du café ! Ainsi le vin, la principale, la seule branche peut-être du commerce d'exportation du Portugal, sont amoncelés dans les caves. Les anglais ne viennent plus en chercher parce qu'ils ne peuvent plus donner leurs produits en échange, à cause des droits énormes qui les frappent. Nous n'y apportons plus nos modes qu'en très petites quantités, parce que les transactions commerciales étant anéanties, l'argent s'entasse et ne circule plus. D'un autre côté les caisses du gouvernement se remplissent, mais moins qu'autrefois des produits de la douane. Le papier, les bons qu'il émet ne se négocient qu'à une perte énorme, et les bons entrent pour leur valeur nominale dans le paiement des droits, de sorte qu'au fond, ils ne sont pas beaucoup plus élevés pour les Portugais, tandis qu'au dehors, en Angleterre par exemple, on rejette leur vin, ou bien on ne les reçoit qu'après les avoir soumis à un impôt réel, proportionnel à celui pour ainsi dire fictif qui pèse à Lisbonne sur les produits étrangers.

La gêne du commerce, la misère proviennent donc d'une administration mal entendue.

Hier 9 nous avons embarqué nos voiles, et nous allons maintenant tous les jours faire des exercices pour nous mettre à même de lutter de manœuvre avec le premier bâtiment venu. J'espère que nous ne serons pas longtemps en retard, car nous avons tous les éléments pour bien faire. Seulement de la méthode que nous emploierons dépendra notre plus ou moins grande promptitude à atteindre le but, à obtenir le meilleur résultat.

Procession de la fête Dieu

18 juin - Jeudi dernier 14 j'assistai à la procession de la Fête- Dieu. Tout ce que Lisbonne contient de femmes était je crois ce jour là aux fenêtres. Beaucoup cependant se promenaient en voiture, et ce qui me parut singulier, est qu'elles étaient parées non comme pour participer à une cérémonie religieuse, mais comme pour se rendre à un bal ou à une brillante soirée : des robes décolletées, des fleurs, des plumes, des turbans sur la tête, on eut dit qu'il y avait bal dans chaque maison. Toutes les fenêtres devant lesquelles devait passer la procession, étaient tendues ou encadrées par des bandes de soie, ou d'étoffes rouges brodées, ce qui produisait un effet charmant, car cette disposition avait lieu pour tous les étages.

Cela se fait par ordre de Lisbonne, et des tapissiers se chargent de fournir le tout moyennant, m'a-t-on dit, une rétribution de sept francs par croisée lorsque la tenture est simple. Bien entendu lorsque l'on désire quelque chose de plus relevé, de distingué, le prix augmente en proportion du luxe que l'on veut apporter aux décorations de sa maison. Il est nécessaire qu'une foule de tapissiers se charge de cette besogne, car si quatre ou cinq seulement en avaient l'entreprise ou le monopole, il leur faudrait des magasins immenses pour enfermer après cela toutes les tentures jusqu'à l'année prochaine.

Rien de bien remarquable dans la cérémonie : toujours en avant comme au Brésil, un mannequin représentant Saint Georges avec un chapeau couvert de diamants, puis son homme d'armes, son page, suivi de tous les chevaux de la Cour, richement caparaçonnés. Venaient ensuite une croix de chaque église, quelques chanoines, et le dais porté par les ministres, enfin le Roi, deux ou trois généraux et le Corps Diplomatique.

Ce n'était plus les longues files de moines sortant ce jour là de leurs couvents, couverts de leurs riches habits de fête, et précédés de bannières distinctives de leurs ordres, ces fêtes de pénitence et de corporations à coutumes bizarres, qui prêtaient autrefois tant de singularité et de variété à ces sortes de cérémonies. Plusieurs corps de troupes portugais faisaient la haie dans toute l'étendue des rues, et le cortège rentré, le Roi parti dans la voiture de la Cour, nous vîmes défiler les régiments qui rentraient dans leurs casernes. Ces troupes sont assez bien habillées, bien tenues, et paraissent manœuvrer convenablement.

Emeute faite par les septembristes, réprimée par les chartistes

Alors les belles rues basses de Lisbonne se transformèrent en une espèce de Longchamp. De brillants équipages les parcouraient, une foule de jeunes gens richement montés, caracolaient derrière les voitures. La fête se terminait dans le plus grand calme de ce côté, lorsque une espèce d'émeute vint troubler la paix. Des troupes de peuple se précipitèrent en courant après une voiture vers le marché et la place du Bassio : des cris, des menaces étaient proférés ça et là ; des pierres volaient dans plusieurs endroits ; des masses de curieux arrivaient de toutes parts, enfin un désordre, un brouhaha épouvantable avait lieu dans la rue adjacente à la grande place. Nous accourûmes aussi, et tout ce que nous pûmes voir ce fut un bataillon de chasseurs venant imposer son autorité, quelques patrouilles, plusieurs cavaliers écartant la foule, enfin la voiture du président des ministres de la Bondeira arrivant au milieu

du désordre. Impossible de savoir ce que tout cela signifiait, à qui on en voulait. Pas un individu parlant français ne nous tomba sous la main. Le soir je retournai à terre et j'appris que le peuple avait poursuivi un ex ministre Jose Da Silva Carvalho (10), qui reparaissait pour la première fois à Lisbonne depuis sa proscription, et auquel on en voulait à la mort. Celui ci ayant quitté le cortège après la procession, se rendait chez lui accompagné du préfet de police, on l'avait attendu et poursuivi à coups de pierre, jusqu'à ce qu'ayant atteint le poste de la place de Marché, et s'étant mis sous sa protection, la garde ayant chargé les armes, l'avait sauvé en contenant la multitude. On disait aussi que le préfet de police avait tiré un coup de pistolet sur un homme qui le menaçait d'une énorme pierre, et que ce fait n'avait pas peu contribué à exciter les ennemis, enfin Sa Da Bandeira, en le portant pour apaiser le tumulte, et en s'avançant pour haranguer la populace, aurait été frappé d'un coup de baïonnette par un ex-garde national républicain : son crachat ayant reçu et paré le coup il n'a pas été blessé.

Sur les trois heures, le tumulte apaisé, avant de rentrer à bord nous l'avions vu passer dans la rue d'Or, aussi calme que s'il eut achevé sa promenade. Il était accompagné de l'intendant civil, ou maire de Lisbonne, et répondait gracieusement aux saluts qui lui étaient adressés.

Sa Da Bandiera est un homme du plus grand caractère, d'un sang-froid reconnu. Il est couvert de blessures qu'il a reçues lors de la dernière guerre, et il jouit à Lisbonne de l'estime de tous et d'une popularité méritée.

Le mouvement du jour de la Fête-Dieu a été exécuté par les septembristes, parti républicain, proclamant la constitution de septembre 1826, ennemis jurés des chartistes. Le gouvernement actuel que l'on peut considérer comme un juste milieu entre ces deux partis extrêmes, celui de la Cour et des républicains, a rallié beaucoup de gens amis de l'ordre. Il n'est précisément opposé ni aux uns ni aux autres, mais la haine de ceux ci résiste à toute espèce de projet de conciliation… Or Silva Carvalho, à la mort de Don Pedro était ministre des finances avec Frère et le duc de Terceira. Pendant les premières années de sa gestion, il avait présenté les finances sous un jour magnifique : Jamais le Portugal ne les avait vues dans un état plus prospère. Toutefois il a du faire avec les Anglais des emprunts extrêmement onéreux, mais qu'il n'avouait pas, et l'argent dont il pouvait disposer par la suite était largement distribué aux troupes et à ses créatures. Les journées de septembre arrivèrent. Comme membre du ministère renversé on lui demanda des comptes. Il fut décrété d'accusation, et l'on allait procéder à une enquête contre lui, quand l'incendie du Trésor vint empêcher toutes les perquisitions, en détruisant les pièces qui auraient sans doute servi à sa condamnation. Ce fut alors qu'il s'échappa, qu'il fut proscrit, et soupçonné fortement d'être lui même l'auteur du désastre.

Jusqu'à ce jour il n'avait pu réparer, mais la dernière amnistie avait permis à tous les bannis de rentrer au Portugal. Il arriva, et s'affichait jeudi à la cérémonie de la Fête-Dieu, au point de se mêler aux ministres actuels en grande tenue et décoré, de tous les ordres pour porter avec eux un coin du dais. Ce fut ce qui indigna les républicains, qui trouvant une occasion favorable, se montrèrent dans l'émeute pour essayer leurs forces, et voir s'ils ne rallieraient pas des partisans. Mais les partisans furent peu nombreux, les curieux dominèrent, et la démonstration de la troupe de ligne dut leur prouver que leur parti, s'il n'était pas diminué au moral, avait du moins perdu beaucoup de ses partisans d'action.

D'un autre côté la Cour, où les chartistes ont sans doute voulu essayer leurs forces, en présentant à leurs adversaires dans une cérémonie publique leur ennemi juré, comptait si l'on avait souffert tranquillement cette espèce de provocation, s'appuyer sur ce précédent pour remettre en faveur leur parti. Du reste la journée a été chaude pour Da Silva, car peu s'en est fallut qu'il fut massacré avec le préfet de police, qui avait très mal pris ses précautions pour la

retraite de son protégé. Il comptait peut être un peu trop sur la tranquillité de la cérémonie, et sur le silence respectueux des républicains pendant la cérémonie.

Depuis quelques jours on s'attendait à la sortie que Da Silva a occasionné, car pendant une autre procession locale, la musique d'un régiment de la Garde Nationale, jouant l'air national de la nouvelle constitution une troupe de républicains voulut lui imposer silence, et la forcer à entonner l'hymne de septembre, mais les baïonnettes citoyennes pointées en firent immédiatement raison. La même scène se renouvela jeudi à l'instant où le cortège venait de rentrer à l'église, sans plus de succès pour les fauteurs d'émeutes, mais l'ex-ministre ne leur échappa pas, et ses protecteurs n'ont réussi qu'à moitié.

Hier 16 le gouvernement vient de frapper un coup d'éclat : une ordonnance de la Reine vient de dissoudre six bataillons de la Garde Nationale. Les armes doivent toutes être remises aujourd'hui ; on s'attend à de la résistance.

25 juin - La remise des armes des six bataillons de la Garde Nationale dissous par ordonnance de la reine du 16, s'est opérée sans avoir donné lieu à aucune rixe, à aucune émeute. Seulement on a été obligé d'attendre plusieurs jours les plus récalcitrants. Toutefois la tranquillité de Lisbonne n'en a pas été un instant troublée. Il est vrai que de nombreuses et fortes patrouilles étaient stationnées sur différents points de la ville, enfin qu'on avait pris des précautions pour arrêter l'émeute à sa naissance. Mais tout cela n'eut certes pas suffi à empêcher le désordre si la majorité des bataillons licenciés s'était positivement refusée à rendre les armes, en un mot si elle avait fait un mouvement.

Soirée de monsieur Aranjo

Hier Monsieur Aranjo a donné à l'état major de la frégate une fort belle fête. Nos deux commandants s'y trouvaient. D'abord dîner splendide, puis une soirée charmante, de jolies femmes, de la musique, les voix délicieuses de plusieurs de ces demoiselles, quelques contredanses, des glaces à profusion, enfin tout ce qui est possible de désirer à Lisbonne. Cela dirigé avec une aisance, une connaissance du monde, un tact parfait de la maîtresse de maison. Nous nous sommes beaucoup amusés et le canot de la frégate est venu beaucoup trop tôt nous chercher pour nous ramener sur rade. Si nous sommes ici cet hiver, je le passerai certainement avec beaucoup plus d'agrément que le dernier que je viens de voir à Rochefort.

Le dernier bateau à vapeur venant d'Angleterre, *Le Bragance*, arrivé le 23, a ramené à Lisbonne le fameux duc de Tercire, qui fut exilé du Portugal après la dernière expédition manquée des chartistes qu'il commandait avec le marquis de Soldano, et l'affaire de Campo Ferro, où il fut battu par Sa da Bandeira et Confin. L'amnistie générale et les faveurs dont les chartistes jouissent à la Cour, lui ont permis de reparaître, et l'on disait même hier qu'il pourrait rentrer aux affaires.

30 juin - le 27 la corvette anglaise *Le Talbot* passe à Lisbonne se rendant dans la Méditerranée. Elle est commandée par un capitaine de vaisseau de 26 ans. C'est le fils de l'amiral Codrington. Il était midshipman ou élève à bord du vaisseau *L'Asia*, sur lequel son père avait son pavillon à l'affaire de Navarin. Il y fut blessé, et par la suite obtint cet avancement rapide que la faveur procure en Angleterre. Il commande actuellement une corvette, qui sous les ordres du capitaine Spencer se distingua dans cette journée en soutenant avec *L'Armide* au commencement du combat, tout le feu de l'aile droite des turcs.

Fête du couronnement de la reine d'Angleterre

Le 28 nous célébrons avec les Anglais par des salves et des pavois, la fête du couronnement de la reine d'Angleterre. Il faisait ce jour là une brise du nord très fraîche, c'était presque un coup de vent. Nous donnions une bande considérable, et plusieurs de nos pavillons furent entièrement déchirés. C'est du reste le temps qu'il fait depuis que les pluies ont cessé. Ces grandes brises mollissent à peine la nuit, et le matin elles règnent en permanence, et nous gênent beaucoup pour nos communications avec la terre à cause de la grande distance à laquelle nous nous en trouvons, et la violence du courant au fort duquel nous sommes mouillés. Quand nous rapprocherons nous comme on nous le fait espérer ?

Aujourd'hui *le Talbot* appareille pour sa destination.

Bonne disposition concernant l'horaire des exercices

Nos exercices continuent toujours avec activité. Cependant on en a changé l'heure, et quoique cette disposition nous gêne un peu, elle est bien plus convenable. L'équipage se lève une demi-heure plus tôt, à 4 heures et demie. A 5 heures le déjeuner terminé, les exercices commencent jusqu'à 7 heures, et à cet instant de la journée la chaleur est moins forte. Les hommes ont encore leur costume bleu de la nuit, ils craignent moins de se salir, ils sont plus dispos, et n'éprouvent pas l'inconvénient d'avoir plus promptement digéré leur déjeuner, puis d'avoir une heure de plus à attendre leur repas de midi. Pour nous les contrariétés sont plus grandes : au lieu de rester jusqu'à 8 heures au lit, nous sommes obligés de le quitter à 5 heures, ce qui n'est nullement à l'avantage de notre paresse habituelle. Mais l'intérêt des hommes avant tout, et j'applaudis à la mesure.

4 Juillet 1838 - Le 2 Monsieur Enet part pour la France sur un bateau à vapeur anglais. Il veut bien se charger de nos lettres, et nous ne manquons pas de les lui remettre, car au lieu d'être 15 jours à traverser le Portugal et l'Espagne, elles arriveront en France dans six jours. Nous lui donnons en outre diverses commissions pour nous et notre gamelle. Enet est un brave garçon fort obligeant, de la tournure la plus originale, il a de l'esprit comme les bossus et sa société est des plus agréables. C'est l'avocat et le conseil de Madame de Maraviola chez qui il demeure ici, et où il sera encore longtemps s'il attend auprès d'elle l'issue de son grand procès.

Dîner et bal à bord

Hier le commandant voulant rendre la politesse que l'état major a reçu de Monsieur et Madame Aranjo, les engagea à dîner, en priant madame de lui amener quelques unes de ses amies, et afin de nous associer à l'honnêteté qu'il voulait faire, il invita tous ceux d'entre nous qui s'étaient rendus à la fête qu'elle donna il y a environ quinze jours. Ces dames nous arrivèrent au nombre de 6, des cousines des nièces, toutes fort jolies. Nous les promenâmes dans tous les coins du bord avant de nous mettre à table. Le dîner fut des plus galants, puis on sortit pour prendre le frais, et les pavillons amenés, nous improvisâmes sous les tentes un salon de bal. Nos aimables convives ne se firent pas prier pour danser, la musique entraîna tout le monde, et bientôt nous organisâmes un quadrille charmant. Le temps ce jour là était magnifique, la plus franche gaieté anima la soirée, on s'amusa beaucoup, et minuit sonna beaucoup trop tôt pour ces demoiselles. Madame Aranjo n'entendit pas raison, il fallut se retirer, et je fus avec Combert reconduire ces dames jusque chez elles.

12 juillet - Hier sans qu'aucun d'entre nous s'attendit à autre chose qu'à l'exercice ordinaire du matin, nous désaffourchâmes nous mîmes sous voiles, et à 11 heures, car il fallut

attendre la marée, nous étions mouillés devant la cale de la poissonnerie, à moitié plus près du quai Soudray que nous l'étions précédemment, et dans une position où des vents quelconques nous empêcheront difficilement de nous rendre à terre.

Aujourd'hui nous affourchons péniblement : nous trouvons de grandes difficultés dans cette opération, nos chaînes, nos écubiers* sont mal installés, on n'en finit pas.

Cancans

15 juillet - Le départ pour la France de Monsieur Bois le Comte, notre ambassadeur à Lisbonne, qui a profité le 10 d'un bateau à vapeur anglais, la fugue pour Cadix, de Monsieur Champo, chancelier de la légation, dont les affaires particulières tournaient assez mal par suite d'un procès qu'allait lui attenter un officier français arrivé ici avec l'expédition de Don Pedro, et dont il avait été la dupe, notre changement de mouillage, qui nous rapprochait du centre de la ville, tout cela dans l'espace de quelques jours, a fait fermenter considérablement les cerveaux creux des politiques de Lisbonne. On y disait entre autres que Monsieur Laisné avait été à son arrivée on ne peut plus froidement reçu par la reine, que Monsieur Bois le Comte était depuis longtemps fort mal vu du ministère et de la Cour, avec laquelle il était en opposition constante.

Les plus profonds annonçaient même qu'une rupture était intervenue avec la France, et que la frégate ne s'était rapprochée que pour mieux protéger ses nationaux. Enfin chacun envisageait ce concours de circonstances à travers le prisme de son opinion, et en déduisait des conséquences qu'il eut été facile de prévoir d'après ses idées politiques. Puis voilà comment on écrit l'histoire.

Cependant Bois le Comte a obtenu quelques jours avant son départ un triomphe qui a prouvé combien la plus stricte neutralité au milieu de tous les partis qui divisent les portugais, était dans sa manière de voir, puisque il a dans un dîner diplomatique réuni le duc de Cerneira, de la Bandeira, Bonfim, des ex-ministres de Don Pedro, de la régence, voir même de Don Miguel, et qu'il a montré pour tous la plus franche cordialité.

D'un autre côté Monsieur Laisné, loin d'avoir été mal reçu par la Reine avait été en fait des mieux accueilli dans une visite qu'il lui fit tout dernièrement encore à Ramalho près Cintra où elle passe l'été. Ainsi tous les bruits qui circulent à Lisbonne ne sortent comme je disais tout à l'heure, que de cerveaux constamment en effervescence, qui guettent la moindre circonstance pour la faire servir de base à tout mouvement politique, ou bien qui craignent au dernier point l'influence anglaise à la Cour ou dans le gouvernement.

L'*Alcyon* en relâche à Lisbonne

20 juillet : Hier toute la frégate fut en émoi, et il faut bien peu de chose pour cela dans la solitude, dans l'isolement où nous nous trouvons. C'était l'arrivée d'un bateau de guerre français : vers trois heures la chaleur était très forte, un mirage extraordinaire couvrait, si je puis m'exprimer ainsi, tout le Tage. Les bateaux sortant ou entrant des passes apparaissaient à peine comme des points noirs informes. Cependant on signalait à la vigie d'Ameida, un bâtiment français entrant. Aussitôt toutes les longues vues furent tirées de leurs étuis, sur le pont on se crevait les yeux, et on apercevait un petit navire se dirigeant vers le mouillage. C'était suivant tout le monde, *La Désirée*, ce ne pouvait être qu'un transport, il avait déjà passé Belem, et le corps du bâtiment paraissait si ras sur l'eau ! Quelques uns seulement exprimaient des doutes car la forme des perroquets et des cacatois paraissait appartenir à un bric* de guerre, mais il arrivait vent arrière, et il n'avait pas de bonnettes.

Bientôt on aperçut des pavillons, le numéro du bâtiment. La longue vue monstre du commandant Lugeot dut le faire distinguer la première ; il reconnut *La Cigogne*, on mit l'aperçu*, et le signal fut amené. Le bric s'avança alors sans que personne songea ou ne put même vérifier l'opinion émise par le capitaine de corvette. Mais ô désappointement pour la clairvoyante ! Au lieu de *La Cigogne* qui doit nous rester, on reconnut au capitaine et aux officiers lorsqu'ils passèrent à la poupe que c'était *L'Alcyon*. A bord tous ces messieurs abandonnèrent le dîner pour voir mouiller le bâtiment : on eut dit l'épisode le plus intéressant de la campagne. Il est vrai que nous en sommes privés depuis si longtemps.

L'Alcyon, parti de Cadix il y a huit jours pour se rendre au Passage (11), est en relâche à cause d'avaries dans son gréement, et de l'eau qu'elle fait. Elle a trouvé dehors une mer fort dure, et du gros temps par le travers des Borlingues. Un coup de mer, après avoir presque défoncé son plat-bord, lui a cassé quatre grands haubans. Elle faisait 44 pouces d'eau, et le capitaine Gatier, jugeant qu'avec un vieux bâtiment, s'il tenait contre ce temps, il serait peut-être obligé de relâcher dans un autre port, a préféré venir demander quelque secours à la station. Il doit partir dans quatre ou cinq jours. Il nous a dit que plus de vingt bâtiments étaient en relâche sous les Borlingues, et qu'à Cateau, il y en avait plus d'une trentaine. Cependant depuis huit jours, après les vents du nord constants que nous avons éprouvé, nous n'avons ici que le calme, ou une petite brise d'ouest et d'O.N.O.

Influence anglaise sur les affaires politiques

30 juillet - Le 22 le vaisseau *Le Menden* mouille à Belem et appareille deux jours après. Plusieurs corvettes anglaises entrent et sortent de même, on remarque en un mot beaucoup de mouvement dans la station. Les portugais s'en inquiètent : il n'est pas de bruit qu'ils ne fassent courir. Ils disent que les anglais ont, en croisière devant le Tage, des forces importantes et des troupes de débarquement. Tout cela peut agir contre le moindre mouvement que feront les libéraux, et on craint beaucoup qu'ils ne se montrent aux élections qui doivent avoir lieu le 12 du mois prochain. On va bien plus jusqu'à dire que les français ont aussi là une escadre pour s'opposer à l'entrée de la division anglaise, toutes choses fausses ou absurdes, qui montrent cependant l'antipathie du pays pour les anglais.

Les chartistes de la reine ou bien de la Cour, et les seuls à Lisbonne qui désirent, ou du moins qui ne repoussent pas l'influence anglaise, à l'abri de laquelle ils se mettraient en cas d'une nouvelle crise qu'ils craignent plus que jamais. Les républicains, les patriotes et les partisans du gouvernement, parti mixte entre les deux extrêmes, ont au contraire les Anglais en horreur. Ils voudraient eux l'émancipation du Portugal, et les anglais malgré les nombreux échecs qu'ils y ont éprouvés, s'y opposent encore de toutes leurs forces. Habitués depuis longtemps à fournir le pays de tout ce qui lui est nécessaire, ils renonceront difficilement à ce grand débouché de leurs produits commerciaux. Aussi il n'est pas de sacrifice qu'ils n'ont fait, et qu'ils ne font encore pour se maintenir, et s'assurer le monopole du Portugal. Lorsqu'ils y ont mis le pied pour la première fois, ils ont commencé par détruire toutes les manufactures, et maintenant que plusieurs décrets ont soumis leurs denrées aux mêmes droits que ceux des autres pays, qu'on leur a ôté leurs privilèges, ils se maintiennent encore en livrant à perte des marchandises pour écarter les concurrents. Ainsi une industrie s'établit-elle à Lisbonne, ils encombrent bientôt la place de produits semblables qu'ils donnent à vil prix, et ces manufactures se ruinent. Il y a quelque temps nous y avons envoyé de la morue : ils ont commencé à la discréditer, employant toute espèce de moyen, enfin ils ont livré la leur à des prix tellement bas que cette spéculation a causé des pertes considérables aux négociants français. Une compagnie portugaise a voulu envoyer à la pêche, des anglais se sont chargés de diriger et de conduire le bâtiment : la société s'est ruinée, et par suite ils ont passé un marché

avec le gouvernement pour exploiter à eux seuls cette branche de commerce qui ne s'élève pas à moins de 14 ou 15 millions, chiffre plus élevé que celui atteint par tout le commerce de la morue en France.

Ce sont ces entraves que, dans leurs intérêts, ils portent à l'émancipation du pays, c'est cette dépendance dans laquelle ils le tiennent, qui a fait naître et qui alimente la haine que leur portent les véritables portugais.

Quant à la noblesse, plus ignorante ici que partout ailleurs, remplie de prétentions, ruinée elle même, corrompue au dernier point, tenant à ses titres, ne vivant que d'intrigues et ne cherchant que le pouvoir, peu lui importe que le pays rampe sous la domination étrangère, peu lui importe que malgré les ressources qu'il possède encore, le Portugal croupisse longtemps dans la fange, et devienne enfin une province anglaise, pourvu qu'elle ait en perspective l'apparence du pouvoir, les titres et les honneurs.

Telle est à peu près la situation du Portugal. La dette est considérable, les anglais sont ses créanciers. Les dépenses dépassent les revenus, les impôts pèsent exclusivement sur la classe moyenne et les pauvres. On a imposé ou voulu imposer tous les objets de consommation, aussi la contrebande est immense. Mais les impôts ne se paient pas, et les agents de la force publique, les troupes et les douanes ne reçoivent pas d'appointements. Ici la propriété foncière n'est généralement pas imposée, et lui fit-on payer seulement le cinquième de ce qu'elle donne en France, les revenus des portugais seraient doublés, toutes les charges se solderaient, on pourrait compter sur le service des employés, et le trésor ferait encore de grandes économies. Mais les députés sont tous propriétaires, la noblesse possède des biens territoriaux immenses, et jamais ces messieurs ne consentiront à s'imposer eux mêmes. Ils n'ont pas pour cela assez de patriotisme.

Le 24 *L'Alcyon* appareille pour se rendre au passage. Nos commandants partent avec le docteur pour voir Cintra et Marfa, c'est une partie arrangée depuis quelque temps par Monsieur Aranjo et ses dames, ils seront 10 ou 12 personnes.

Promenade dans les lagunes du haut du fleuve

Nous autres nous profitons de l'absence des commandants pour aller visiter le fond de la baie, et les lagunes qui s'y trouvent. Nous commençons par Casaltas (12) en longeant la côte sur la rive gauche du fleuve, après avoir dépassé les villages de la Piédade, et la propriété située sur le bord de la mer, où Don Miguel se rendait entouré de femmes pour consommer ses basses orgies. Nous longeâmes une côte escarpée formée d'un sable rouge et compact, sur lequel croissent de nombreux bois de sapin. Puis bientôt nous rencontrâmes une longue digue de sable qui forme la limite sud d'un étroit passage conduisant à un long et profond bras de mer. Vis à vis de cette entrée, dominée sur la gauche par un fortin et une tour ruinée, on aperçoit un petit établissement maritime consistant en deux ou trois hangars. Deux bâtiments de guerre désarmés y sont mouillés. Nous tournâmes à droite car cette baie s'étend en patte d'oie à plusieurs branches. Nous longeâmes un canal naturel d'une encablure* ou deux de longueur, sur les bords duquel, adossé à un terrain escarpé, est bâti un joli village de pêcheurs avec ses maisons blanches et ses nombreux bateaux. Plus loin la lagune s'élargit et une baie d'un ou deux milles de profondeur présente sur les coteaux qui l'entourent une suite de jolis villages, ou de charmantes quintas entourées de bois. Après y avoir pénétré, nous longeâmes encore le canal, et nous découvrîmes bientôt un autre espace de mer couvert d'îlots marécageux, au fond duquel se développent des bois qui entourent une habitation et appartiennent à la princesse Isabelle.

Les vents pour cette expédition se trouvaient presque passagers, nous revînmes donc promptement sur nos pas, pour pénétrer dans l'autre branche de la patte d'oie. Celle ci présente encore plus de sinuosités que la première. Plus de bras de mer s'avançant très loin entre des coteaux élevés et fertiles, plus de sites pittoresques et variés. Elle est plus large et bien plus profonde ; nous nous y enfonçons à plus de deux lieues dans l'E.S.E., puis en louvoyant sur un bon bord, nous regagnâmes la pointe de sable de la passe, enchantés de nos reconnaissances, et du pays charmant que nous avions découvert de notre canot. Nous prîmes sur le sable avant de rentrer à bord, un bain de mer, et de retour à cinq heures du soir, nous fîmes honneur au dîner.

Le lendemain nous voulons aller pêcher au chalut, mais nos filets n'étaient pas bien parés. Le poisson manquait, nos pêcheurs n'avaient peut-être pas trop d'adresse. Ce genre de divertissement était assez fade, de sorte que nous nous jetâmes bientôt à la côte pour nous baigner. L'eau était délicieuse mais en sortant je me mis à courir sur le sable avec Daris, à jouter avec lui de vitesse, à faire en un mot le jeune homme de dix huit ans. Ce genre d'exercice ne me convient plus, l'habitude me manque, et par suite de l'excitation dans laquelle je m'étais mis d'une manière aussi forte, le sang me porta à la tête. A peine rentré dans le canot, je n'y voyais plus, j'éprouvai de violentes nausées, et pendant plus d'un quart d'heure je fus très malade. Le calme me mit enfin dans mon état normal, mais je me promis bien qu'on ne m'y reprendrait plus à faire des folies, qui il y a quinze ans n'auraient été pour moi que des exercices amusants et salutaires.

A 10 heures nos commandants arrivent de Cintra, enchantés de leur promenade et de leurs hôtes.

Le 29 nous célébrons à bord par des salves les fêtes de juillet (13). Les anglais saluent comme nous, mais les portugais, prévenus la veille, refusent d'y prendre part, donnant pour raison que, puisque nous ne fêtons pas leurs solennités, ils ne voyaient pas pourquoi ils célébreraient les nôtres. Le raisonnement est juste au fond, mais il pêche en ce sens qu'ils ont mille et une fêtes dans l'année, qu'ils ne les annoncent jamais, et que nous ne manquons pas de pavoiser lors des principales. Je ne sais ce qui adviendra de cette inconvenance, sans doute on s'expliquera. Deux jours après nous recevons à bord la visite du premier ministre Sa da Bandeira. Ses relations avec le commandant paraissent être des plus amicales, tout s'est probablement arrangé. Nous le saluons de 17 coups de canon.

A propos du vaisseau le *Suffren*

16 août 1838 - Monsieur Laîsné reçut il y a quinze jours environ une lettre de Monsieur Le Ray, commandant *La Vendée* à Cadix qui lui annonçait que *Le Suffren* était réparé, que le vaisseau allait partir pour Brest, qu'il se proposait lui de l'escorter jusqu'au cap Saint Vincent, et qu'en conséquence il l'attendrait le 8 dans la baie de Lagos. Nous étions enchantés de faire ainsi une petite sortie, nous nous promettions de lutter de marche avec *La Vendée*, et de la convaincre de notre supériorité. Le commandant souriait aussi à cette idée, mais il n'était pas encore décidé. Les élections à Lisbonne se faisaient le 10, il avait peur de quelque mouvement, et il voulait être là. Tous les jours il attendait des données certaines sur la disposition des esprits, enfin il attendit tant que nous ne partîmes pas. Après tout nous n'eussions pas trouvé *La Médée* au rendez vous, car une lettre du 1er nous dit que le *Suffren*, était sorti seul, je ne sais trop pour quelle raison.

Le 1er août nous apprenons l'arrestation dans les Algraves du fameux chef miquelliste Benichildo. Cet homme auquel s'étaient adjoints des bandes de proscrits et de bandits, ravageait le pays, autant pour faire vivre sa troupe que pour s'approprier le butin qu'il

récoltait, en mettant à contribution tous les endroits sur lesquels, des montagnes, il s'abattait avec ses gens. Il formait là le noyau d'un parti plutôt désespéré que politique, et était devenu d'autant plus dangereux que sa retraite était presque inabordable, et que de nombreuses troupes envoyées à sa poursuite avaient beaucoup souffert sans pouvoir l'atteindre. Une trahison le livra. Il se battit en désespéré. Une commission militaire fut immédiatement nommée, on le condamna, et il fut immédiatement fusillé.

Soirée à bord

Le même jour nous avons à bord une charmante soirée. Le commandant avait à dîner les dames Aranjo, et la partie de Cintra. De notre côté nous invitâmes nos connaissances. On se réunit à huit heures dans une salle décorée de pavillons, que nous éclairâmes au moyen de deux quinquets* construits avec des pistolets et baïonnettes, comportant chacun 18 bougies, puis par un beau lustre de fusils et de mousquetons* entourant le cabestan*, sur lequel on avait disposé un élégant vase de fleurs. Notre musique était nombreuse, les rafraîchissements les glaces, presque à discrétion, la gaieté permanente. Enfin, malgré que nous n'ayons pu réunir qu'une quinzaine de dames, on s'amusa beaucoup jusqu'à minuit que nous fûmes les reconduire en ville.

Excursion au haut du fleuve – visite des salines

Avant hier Monsieur Lugeot, Laborde et moi, nous fîmes une seconde excursion dans le haut du fleuve, plus au nord de la baie que nous avions reconnue le 25. Nous pénétrâmes dans une autre plus large mais peut-être encore plus sinueuse que la précédente, entourée comme elle de maisons de campagne et de villages. Elle est moins pittoresque, en ce sens qu'elle s'ouvre sur un pays bien plus plat, mais elle fournit beaucoup de salines productives, quoique généralement assez mal entretenues. Nous en visitâmes quelques unes, tracées sur des plans analogues à ceux de nos côtes de France, mais dans les œillets desquels on laisse l'eau s'évaporer et le sel se former, jusqu'à ce que la couche en soit très épaisse. Ce sel en contient ainsi plusieurs autres étrangers, que renferme l'eau de mer, et qui le rend plus cru que celui exploité sur les côtes de Bretagne.

La timidité des commandants français

21 Août - Le 18 nous voyons entrer la corvette *La Favorite* commandée par Roland aîné. Suivant l'habitude des capitaines français, au lieu de venir près de nous, il mouille tout à fait en tête de rade, à deux milles de la frégate. On dirait à voir nos commandants qu'ils ne savent naviguer qu'en pleine mer, là où il n'y a ni écueils, ni bâtiments, là surtout où ils ne peuvent être aperçus.

Il est vrai que maintenant on ne peut pas casser un bout dehors*, une vergue de bonnette, sans que toute l'Europe n'en ait connaissance : la moindre avarie que l'on se fait entre bâtiments, surtout étrangers, a tant de retentissement que tous les commandants craignent au dernier point cette célébrité, et que par suite ils naviguent avec une prudence, une timidité qui fait peine, surtout lorsque l'on voit les capitaines de commerce montrer l'aplomb et le coup d'œil qui dénote le vrai marin.

Grande nouvelle inattendue

Nous ne nous étonnons pas le moins du monde de l'arrivée de la corvette. Nous savions qu'elle et *L'Hercule* devaient rentrer dans la Méditerranée. Elle passait seule à Lisbonne voilà tout. Mais ce à quoi nous étions loin de nous attendre, ce à quoi nous n'aurions jamais pensé, c'est qu'elle nous apportait l'ordre de quitter Lisbonne, de nous rendre immédiatement à Cadix, où devait nous rejoindre avec deux bateaux à vapeur l'amiral Baudin sur *La Néréide*. De là nous partirions tous sous ses ordres pour une expédition contre La Veracruz et le Mexique. *La Favorite* conduisait à Toulon des officiers et soldats d'artillerie de marine, destinés à compléter l'armement de 4 bombardes*, qui devaient aussi partir pour nous rejoindre sous le plus bref délai. A cette nouvelle inattendue, nous restâmes tous muets d'étonnement, puis plusieurs poussèrent des cris de joie. Pour moi j'avais peine à y croire, et la perspective d'une promenade au Mexique lorsque j'étais tranquille à Lisbonne, ne me souriait pas beaucoup. D'autant plus que je ne puis considérer cette campagne que comme l'ensemble de deux traversées fort longues, et pas du tout comme un coup de main à donner pour emporter Vera-Cruz, et le fort Saint Jean d'Ulloa. Il me paraît que les Mexicains ne tiendront pas six mois encore au blocus serré qu'on leur fait, et qu'ils seront bien plus disposés à céder qu'à se défendre lorsque nous arriverons là bas.

Comme fiche de consolation, il était dit dans l'ordre que les deux capitaines Laîsné et Le Ray ne quittaient nullement le commandement des stations de Lisbonne et Cadix, que leur mission n'était que temporaire, et que l'amiral devait les renvoyer à leurs postes respectifs dès que leur concours ne lui seraient plus nécessaire. Les affaires du Mexique doivent donc s'arranger 15 jours ou un mois après notre arrivée, soit par la concession du gouvernement mexicain, soit par une déclaration de guerre et la prise de La VeraCruz s'il était récalcitrant, puis nous ferons nous autres immédiatement route pour nos destinations respectives. Une corvette et un bric nous remplaceront momentanément à Lisbonne, mais ces bâtiments n'arrivent pas : nous n'avons pas encore *La Cigogne* que nous attendons de jour en jour.

Le 22 la corvette *L'Eglée* de la station de Cadix mouille en rade. D'après les ordres que nous venons de recevoir, une fois partis, elle attendra quelques jours l'arrivée de *La Cigogne*. Nous devons mettre sous voile le 23 avec *La Favorite,* et nous faisons nos préparatifs pour la campagne prochaine. Ainsi nous complétons une partie de nos vivres, *La Favorite* nous fournit ce qu'elle peut nous donner, on visite, on installe les voiles du gréement…. A terre nous faisons nos adieux aux personnes chez lesquelles nous nous promettions cet hiver de si agréables soirées, et presque certains du retour nous ne songeons plus qu'aux lauriers que nous allons cueillir au Mexique. Le plus contrarié de nous est le pauvre Chauvel qui laisse à Lisbonne sa femme et sa fille, avec une perspective de retour assez éloignée selon moi.

Départ pour Cadix

Enfin le 23 nous mettons sous voile, et nous faisons route pour Cadix de conserve avec *La Favorite*. Au sortir des passes la brise était faible, la corvette venait de se nettoyer au bassin, elle était fière de nous gagner, nous qui affichions quelques jours avant une assez belle marche. Mais une heure après la brise fraîchit, elle s'avisa de nous attendre, et bientôt elle resta à l'arrière couverte de voiles, tandis que sous nos huniers amenés nous la laissions nous rapprocher, et que haut avec la misaine seulement, toutes les bonettes ne la faisaient pas nous attendre. A 7 heures du soir nous doublâmes le cap Saint Vincent, et à 10 heures ce matin nous apercevions Cadix. Mais la brise tombe, et le calme se fait, il est déjà trois heures et je crains bien que nous ne puissions entrer ce soir.

1er septembre 1838 - le 24 août, une heure ou deux avant la nuit, la brise du sud s'éleva, et nous louvoyâmes pour atteindre le mouillage. Quand nous prîmes le pilote il était déjà trop tard : ils nous tirèrent toute la nuit en vue des feux. Le lendemain le vent soufflait bon frais*, nous serrâmes le vent pour entrer, mais prêts à donner entre les roches couvertes qui forment la passe, nous cassâmes notre vergue du grand hunier, et pour ne pas trop passer en dérive, nous fûmes forcés de laisser tomber une ancre. *La Favorite*, plus heureuse, était déjà dans la baie, lorsque son grand hunier fut entièrement enlevé par une rafale. Elle réussit toutefois à prendre son mouillage. Nous remplaçâmes assez promptement notre vergue, mais le vent soufflait avec violence. Le pilote ne voulait pas se hasarder, et nous restâmes à attendre l'embellie.

Le 25 nous vîmes arriver *La Cigogne* : elle entra à Cadix, et on lui signala l'ordre d'être prête à appareiller le surlendemain pour se rendre à Lisbonne relever *L'Eglée*.

Mouillage à Cadix

Le 26 au matin nous appareillâmes par une brise très fraîche, deux ris aux huniers, et après plusieurs bords très courts, nous pénétrâmes dans la baie de Cadix, où nous laissâmes tomber l'ancre vers 6 heures du soir.

La Médée fut tout aussi étonnée de l'ordre que lui apportait *La Favorite*. Rien ne pouvait être plus inopiné pour elle. Maintenant, quand arriverait l'amiral, nous n'en savions absolument rien. Monsieur Sariou était son capitaine de pavillon, il se trouvait à Paris le 20 où il n'avait aucune nouvelle, et *la Favorite* n'avait vu à Brest que *La Créole* au bassin, et *La Favorite* en rade.

Le 27 le bâtiment à vapeur *La Chimère* arriva de Toulon, nous apportant une partie des effets de l'amiral Baudin. Il ne nous annonçait rien d'autre que l'armement de quatre bombardes, dont deux étaient déjà en rade.

Le 28 *La Cigogne* qui ramenait de France Monsieur Evert, part pour Lisbonne. Depuis notre arrivée nous réparons notre gréement, en reprenant notre eau et nos besoins de vivres.

Promenade à Cadix – impression que me produit l'aspect de cette ville

Le soir je fus faire une première visite à Cadix. Il était une heure avant le coucher du soleil, point important à apprécier, car les portes de la ville se ferment au crépuscule, et ne se rouvrent qu'à 11 heures pour laisser rentrer à leur bord les officiers des bâtiments de guerre descendus à terre pendant la soirée.

La première impression que j'éprouvais en entrant à Cadix fut fort drôle. J'en avais beaucoup entendu parler, car quel officier de marine est allé à Cadix, et n'a pas vanté la propreté et la gentillesse de cette ville, la promenade de l'Alaméda parsemée d'Andalouses aux petits pieds, et à la tournure voluptueuse, qui n'a pas prôné le plaisir que l'on y goûte ! C'est la station, la ville par excellence : après avoir passé la porte à l'extrémité d'une place fort irrégulière, je remarquai un assez beau bâtiment, l'hôtel de ville. Nous tournâmes dans une rue sans fin, ayant tout au plus 12 à 15 pieds de large, avec des trottoirs d'un mètre. Les maisons blanches y étaient garnies de balcons très avancés, verts ou jaunes, sur lesquels des persiennes ou fenêtres bornent la vue de telle manière qu'à une extrémité de la rue, on en voit l'autre extrêmement rétrécie et sans ciel, obstrué qu'il était par les balcons rétrécis. Je n'avais encore rien vu d'analogue, si ce n'est les noires maisons et les étroites rues montantes d'Alger

et des villes turques. Toutefois si Cadix n'offre pas dans son intérieur un libre passage aux grands courants d'air, du moins on s'y promène à l'ombre même en plein midi, et la propreté des rues y est d'une recherche extrême.

Nous poussâmes jusqu'à l'Alaméda, promenade donnant sur l'entrée de la baie. Elle est parfaitement entretenue, mais les arbres battus par les vents de mer végétant dans un terrain sans humidité, sont chétifs et de bien mince apparence.

Je m'attendais à voir se pavaner là toutes les belles de Cadix : c'était un dimanche. Pas du tout ! Deux ou trois groupes seulement empêchaient qu'on ne fut absolument seul, mais le soir lorsque le jour disparut, pendant qu'on allumait les réverbères, la promenade se couvrit de monde. Belle avancée, on n'y voyait plus ! Je conçois bien que les individus à imagination vive et ardente, trouvent cette obscurité délicieuse : Une femme laide peut leur paraître charmante, car toute espagnole a de la grâce dans sa démarche. Pour moi je ne me laisse pas prendre à ces apparences, et tout en admirant la tournure, je veux voir une femme de mes yeux avant de la proclamer jolie.

Comme exercice cette promenade peut être agréable pendant une heure ou deux : on y respire le frais, un air pur. Mais de 6 à 11 il y a cinq heures de nuit dans cette saison. Que faire dans les trois dernières quand on ne connaît personne dans une ville ? J'eus alors la plus belle perspective d'ennui qui depuis longtemps se fut présentée à mon esprit. Nous commençâmes par flâner, et nous égarer pour ainsi dire dans le labyrinthe des rues étroites de Cadix. Toutes les boutiques étaient éclairées et ouvertes ; une foule de monde circulait partout, de sorte que si ce n'avait été la prévision des trois heures de marche que j'avais à faire, cette manière de passer quelques instants ne m'eut pas contrarié. Nous arrivâmes bientôt sur la place San Antonio, au beau milieu de la ville : elle est carrée, les arbres y sont élevés de manière à fournir pendant le jour une ombre assez large. Des bancs en pierre ou en bois entourent la place. Une grande quantité de promeneurs s'y était réunie. Nous y fîmes quelques tours, mais je mourais de soif, et nous n'apercevions pas de café. En procédant à la recherche de cette espèce d'asile pour tout individu qui ne sait comment employer son temps, nous parcourûmes la Calle Aucha, seule rue présentable de Cadix. Elle est d'une largeur moyenne, d'une assez grande longueur, formée par de jolies maisons. Enfin elle ne déparerait aucune ville. Nous rencontrâmes pourtant un café, espèce de cour intérieure dans le genre mauresque, que l'on a recouvert d'un dôme en vitraux. J'y terminai ma soirée avec ceux de ces messieurs que l'amour n'emporta pas. Elle fut longue, et je me promis bien ne plus aller de sitôt me faire enfermer cinq heures dans les murs de Cadix.

Quelle différence avec Lisbonne ! Là si les rues sont plus sales et plus sombres, si les promenades qu'elles procurent la nuit sont bien plus désagréables, du moins on a la ressource de fuir dès qu'on s'ennuie, et se jeter dans un bateau que l'on fait pousser immédiatement vers le bord.

La cathédrale

Je n'avais pas vu Cadix car je n'appelle pas voir une ville, s'y promener plusieurs heures de nuit. Aussi je descendis au point du jour, par la porte aux Choux. A cette heure elle était déserte, personne n'était encore levé, et le soleil brillait déjà depuis longtemps sur l'horizon.

Je me dirigeai immédiatement sur la cathédrale (14), monument de grande apparence et dont le dôme couvert en tuiles jaunes vernies, domine toute la ville. Cet édifice qui n'est pas encore achevé, est construit sur des plans et dans une architecture des plus bizarres. Il forme une croix, mais une croix dont les branches sont aussi longues que la nef, c'est à dire que celle ci est prodigieusement raccourcie. Chaque pilier supportant la voûte se compose d'une suite

de colonnes corinthiennes plaquées sur un massif bizarrement découpé. Ce n'est plus l'architecture gothique, si gracieuse, si élancée, ce n'est plus le genre grec si simple, c'est une complication lourde et massive de principes empruntés à tous les genres. L'église a de la grandeur, mais c'est une masse tourmentée, torturée dans tous les sens, couverte de lignes brisées et festonnées, qui saillent en une foule de linteaux de corniches de chapiteaux, qui étonnent par le travail qu'ils ont du coûter, et qui sont pénibles à voir par le mince résultat qu'ils ont produit. La voûte des nefs est en plein cintre, la coupole élevée est hémisphérique, enfin les bas-côtés sont voûtés en arcs de cloître, garnis de nervures plus ou moins découpées. La cathédrale est toute entière construite en calcaire grossier demi poli, et présentant d'assez belles couleurs dans certaines parties. Ce qui fatigue c'est la prodigieuse quantité de corniches, de festons, de rosaces, de lignes découpées et de dentelures que l'on aperçoit partout.

Les remparts et l'arsenal

Après avoir au sortir de la cathédrale, parcouru quelques rues plus ou moins semblables à celle qui produisit sur moi la première impression, j'entrepris de faire sur les remparts le tour de la ville. La mer vient les battre de tous côtés, excepté par la partie de l'isthme qui lie Cadix à l'île de Léon, laquelle est défendue par plusieurs bastions et demi-lunes. Pendant ma promenade je vis plusieurs casernes d'assez belle apparence et nouvellement construites, tandis que d'autres tombent en ruine. Vers la partie du large devant laquelle se trouve le phare est un bel hôpital, et une place destinée à servir d'arsenal. Là sont rangées sur terre environ 400 pièces de canon en bronze de divers calibres, et au moins 200 mortiers ou obusiers. C'est probablement l'armement de tous les environs de Cadix qu'on y a réuni. Je terminai ma courte visite par la douane, vaste bâtiment parfaitement établi.

Je ne sais quel poète ou auteur romantique a dit que Cadix ressemblait à une flotte aux voiles blanches, entourée d'une ceinture de ruban noir. Il avait parfaitement raison. Les façades de toutes les maisons donnant sur la mer sont assez régulières. Elles s'élèvent toutes au dessus du port, sont parfaitement blanches, sans toits, mais au dessus de beaucoup d'entre elles s'élèvent des belvédères à un ou deux étages, qui ressemblent beaucoup de loin aux perroquets des bâtiments à voile. La ceinture de remparts au contraire, noircie par le vent et la mer, d'une hauteur uniforme entoure ces maisons et rend la comparaison du poète frappante.

On ne voit à Cadix aucune fontaine : Toute l'eau que l'on y consomme provient de citernes qui réunissent les eaux de pluie au dessous de chaque maison, ou bien est apportée de Sainte Marie par des bateaux qui font constamment le trajet. En été les citernes s'épuisent souvent, et je ne sais comment Cadix peut supporter à cette époque un blocus un peu serré. Lorsque il est impossible de se procurer d'autres eaux que celles des citernes, peut être la place en recèle d'immenses qui en cas extraordinaire sont livrées à la consommation.

Partie de pèche interrompue par la douane

7 septembre : Le 4 le long filet, la sème*, que nous confectionnons à bord depuis si longtemps, était terminé. Nous fûmes l'essayer sur la plage basse formant la pointe qui à portée de la ligne du Trocadéro, s'étend jusqu'en face de Poutales. Nous partîmes un peu avant le coucher du soleil, après le souper de l'équipage, et nous jetâmes notre filet. Une quinzaine d'hommes étaient descendus du grand canal et se rangeaient sur les funes* pour le haler à terre, lorsque un bateau espagnol longeant la côte tire un coup de fusil pas très loin de nous. Comme un instant auparavant il passait beaucoup d'oiseaux de mer le long du rivage, nous crûmes d'abord que c'étaient des chasseurs, mais bientôt un second coup succéda au

premier. La balle siffla et vint frapper près de notre groupe. Un troisième coup suivit puis un quatrième. L'attaque était dès lors directe, et les balles qui tombaient à nos pieds de nous ne laissaient plus de doute sur la direction des coups de la trincadouré* . Laborde se trouvant le plus à portée, sauta dans le petit canot qui nous accompagnait et se dirigea vers le bateau pour lui demander raison de ses actes d'hostilité. Mais les agresseurs laissèrent immédiatement arriver, armèrent* leurs avirons et s'enfuirent au plus vite. Nous ne pûmes nous expliquer cet acte qu'en supposant qu'une chaloupe de douane avait supposé que nous étions des fraudeurs. La reconnaissance n'en fut pas moins un peu brutale, bref nous n'abandonnâmes pas la partie. Le poisson manquait, et nous revînmes à bord avec tout au plus de quoi donner à manger aux pêcheurs.

Ralliement de la flotte de l'amiral Baudin

Hier soir nous avons connaissance d'un bateau à vapeur français se dirigeant vers Cadix. Ses dimensions de mâture et de voile étaient tout à fait extraordinaires : une énorme fortune* tombait de la vergue de misaine, des huniers, des perroquets ; de larges bonnettes lui donnaient un aspect de bâtiment exclusivement à voiles, et si ce n'avait été la fumée qui sortait à plein tuyau nous eussions certes été trompés, ne sachant pas qu'il y en eut de tels dans la marine. Nous le prîmes un instant pour *Le Vélox,* que Monsieur Béchamel installe à Rochefort autant pour marcher à la voile qu'à la vapeur, et auquel il donnait à notre départ une mâture de corvette. Bientôt de la pointe de Cadix, il s'en démasqua un autre absolument semblable au premier. Nous ne doutâmes plus alors que ce fussent les bateaux destinés à l'expédition du Mexique. Effectivement, un peu après le coucher du soleil ils mouillèrent, et nous reconnûmes *Le Météore,* capitaine Barbotin, et *Le Phaéton,* capitaine Goubier, qui précédaient la division, et venaient à Cadix renouveler leurs approvisionnements, et attendre aussi l'amiral.

Dès que leur destination avait été connue, on leur avait donné des mats plus élevés que ceux qu'ils avaient précédemment, des vergues plus grandes, d'énormes bonnettes, enfin tous les moyens de traverser l'océan sous les tropiques sans avoir besoin de se servir de la vapeur. Ils pouvaient aussi dévisser les palettes de leurs roues, et naviguer absolument comme un bâtiment à voiles.

Ce matin nous sûmes que *Le Météore* venait de Rochefort, d'où il nous apportait quelques rechanges et provisions, et que *Le Phaéton* était parti de Brest le 1er septembre en même temps que l'amiral Baudin sur *La Néréide* et *La Créole,* commandée par le Prince de Joinville. C'est sa première campagne comme commandant. *Le Phaéton* les avait quittés par le travers du cap Ouségal. Ces deux bateaux sont à ce qu'il paraît rien moins que de fins voiliers, et si attendant ici les bombardes, nous faisons route tous à la fois, Dieu sait combien de temps nous mettrons dans notre traversée, à moins que nous ne prissions chacun une bombarde à la remorque.

J'aurais bien désiré pendant mon séjour à Cadix faire une excursion à la Carraque, et à Sainte marie, mais j'ai peur que l'amiral n'arrive d'un moment à l'autre, et qu'alors il me soit tout à fait impossible de réaliser ce projet.

Campagne du Mexique

à bord de la frégate *la Gloire*

1838 - 1839

Composition de la flotte de l'amiral Baudin

15 septembre 1838 - le 8 au soir nous apprenions que *La Néréide* et *La Créole* ralliaient sous toutes voiles la baie de Cadix. Malheureusement le soleil était couché lorsqu'elles se trouvèrent à même de prendre un pilote et de donner dans les passes. Elles restèrent sous voiles, les pilotes n'entrant jamais de nuit les grands bâtiments. A 8 heures le lendemain nous les apercevons, louvoyant pour s'élever au vent, qui pendant la nuit avait passé au nord. *La Créole* mouilla la première sur les midi, puis *La Néréide* vers deux heures. Nous eûmes dans la soirée l'ordre d'être prêts à mettre sous voile le surlendemain. En même temps l'amiral nous jeta à bord 100 soldats d'artillerie de marine, un capitaine et deux lieutenants avec un obusier, des projectiles, de la poudre, des grenades, des échelles d'assaut. Toutefois, ou les commandants eux mêmes ne connaissent pas le mode d'attaque que nous devons employer, ou bien ils le gardent secret. Peut être l'amiral lui même porteur d'un ultimatum de la France, et de pleins pouvoirs pour déclarer la guerre, ne sait-il même pas de quelle manière il s'emparera du fort et de la ville, si les Mexicains refusent les concessions qu'il exige. Toujours est-il qu'on paraît paré à tout événement, puisque l'expédition se compose principalement de trois frégates, de corvettes, bombardes, gabarres et bateaux à vapeur. Les navires de la croisière compris on compte 22 bâtiments. On a monté plus de 300 hommes d'artillerie de marine, des bombardiers, 20 sapeurs du génie, 2 officiers d'état major de cette arme, des obusiers, des pièces de campagne, des échelles d'assaut.

Cependant nous partons sans attendre même les bateaux à vapeur qui n'ont pas encore renouvelé leurs eaux, mais qui sont chargés de charbon. Les versions varient ensuite beaucoup sur la manière dont ils doivent faire la traversée. D'un côté on prétend que d'ici le Mexique ils ne doivent pas se servir de leurs machines, mais arriver prêts à agir avec tout leur charbon. Alors ils y seront bien dans trois mois. D'autres assurent qu'ils doivent d'abord se rendre avec toute la vitesse dont ils sont susceptibles à Ténériffe, y remplacer le charbon consommé, et ne plus chauffer de là au Mexique. En somme les trois frégates et *La Créole* partent seules, et nous ne devons relâcher nulle part sur la route.

L'expédition se compose de *La Néréide, La Gloire* frégates de 52, *la Médée* de 44, *La Créole* corvette de 24, *L'Alcibiade, La Pérouse, Le Voltigeur, Le Cuirassier* brics de 20, *L'Eclipse, Le Denoix, Le Dupetit-Thouars, Le Laurier, Le Zébre,* brics de 16 ; *Le Vulcain, Le Cyclope, le Voleur, L'Eclair* bombardes ; *La Caravane, la Fortune,* gabarres* de charge de 80 tonneaux, enfin *le Météore* et *Le Phaéton* bateaux à vapeur. Ce dernier a tout un système de madriers de planchers et de vergues pour établir à bord une espèce de pont d'assaut.

L'amiral Baudin (15) visite le 10 dans la journée les divers bâtiments. C'est un homme encore vert, grand et sec, à figure sévère. Il a perdu le poignet puis le bras droit sous l'Empire aux beaux combats du Renard, et de je ne sais trop quel navire.

Il trouve *La Gloire* parfaitement installée, et nous couvre d'éloges pour notre tenue qu'il compare à celle de *La Néreide.* Il est vrai que celle ci vient d'être non pas armée précisément, mais expédiée en double. Il retourne à son bord par un vent de médine (?) extrêmement fort, qui, s'il nous pousse à notre sortie, nous fera promptement perdre de vue les côtes d'Espagne.

Nous avons aussi la visite du Prince de Joinville (16), joli capitaine de corvette de 20 ans. Il paraît bon, un peu jeune, mais surtout sans morgue. Il a peint sa corvette en corsaire, corps et mâture noire. Pour moi je ne lui en fais pas mon compliment : je déteste les mâtures noires, elles paraissent lourdes par le grand nombre de manœuvres qui longent le mat, et y forment un massif désagréable à l'œil.

Appareillage pour le Mexique

Enfin le 11 septembre à une heure *La Créole* fait route. *La Néreide* dérape* avec peine et la suit trois quarts d'heures après. Nous mêmes nous appareillons à deux heures d'une manière assez brillante, presque sous le beaupré* du *Météore* ; puis *La Médée* est sous voiles lorsque nous sommes dans les passes. Nous nous débarrassons de nos pilotes et nous faisons route avec un fort vent de sud est. L'ordre de bataille signalé assigne les postes ainsi qu'il suit : *La Néreide, La Créole, La Gloire, la Médée* et l'ordre de marche s'établit sur deux colonnes, *La Néreide* et *La Créole* à droite, *La Gloire* et *la Médée* à gauche.

Le lendemain de notre sortie nous sommes accablés de signaux. Chavel qui en est chargé, reste absolument toute la journée sur le pont. Le télégraphe est constamment en mouvement : c'est pour nous demander combien nous avons de jours d'eau, pour en déterminer la ration aussi resserrée que possible, pour signaler des irrégularités dans la voilure……

Marche des bâtiments

Le second jour aussi nous connaissons presque nos marches : *La Créole* paraît avoir de l'avantage sur l'amiral ; nous le tenons fort bien nous autres, et je pense qu'avec une brise franche nous le dépasserions facilement, surtout quand notre gréement trop raide, et par suite notre mâture, auront pris un peu d'élasticité. La pauvre *Médée* est de l'arrière. Elle force de voiles et a toutes ses bonnettes, tandis que nous autres avec nos seules bonnettes de hunes nous filons 9 et 10 nœuds*. Je trouve cependant, si toutefois l'on peut juger de souvenir sur de telles choses, que notre marche est bien tombée de ce qu'elle nous paraissait en venant à Lisbonne. Il est vrai alors que nous avions un gréement neuf, surtout nous n'avions pas séjourné quatre mois dans le Tage où la carène des bâtiments se couvre promptement de goémon et de moules.

Cérémonie du baptême mal jouée

24 septembre - Nous avons bien coupé le tropique par 39° de longitude. Nous nous dirigeons sur Saint Domingue dont nous devons reconnaître la pointe est le cap Samana. La cérémonie accoutumée du baptême n'est ici comme partout ailleurs qu'une grosse farce de matelot, mais il n'y avait pas cette fois parmi les créateurs un seul acteur décent, pas un original à saillies bizarres et spirituelles. La fête était lourde comme l'atmosphère qui nous entourait, l'atmosphère des tropiques sans la brise fraîche de l'est qui fait supporter la chaleur d'un soleil presque vertical.

Notre route primitive nous faisait passer en vue de toute terre entre Madère et les Canaries, mais des petites brises contraires nous forcèrent à faire du sud et le 17 nous aperçûmes le pic de Ténériffe. Les vents alors passèrent au nord et au nord-est en fraîchissant graduellement. C'était la tête des vents alizés qui ne nous ont pas quittés depuis. Nous passons entre les îles, en les laissant toutes à notre gauche, et en longeant Palma qui nous restait à tribord.

Le 18 il passe une belle idée dans la tête de l'amiral : ennuyé de diminuer les voiles pendant la nuit pour attendre *La Médée*, il lui signale de se rendre en route libre à sa destination, et nous nous formons immédiatement sur une ligne de front. Pauvre *Médée* ! Nous la plaignons tous à cause de son brave commandant, qui doit être extrêmement vexé de cette mesure, et je désirerais bien pour ma part, que prenant une route différente de la nôtre, elle soit favorisée au point d'arriver avant nous. Certes la différence de marche n'était pas

telle que nous ne pussions l'attendre, et qu'elle dut nous faire perdre beaucoup de temps. Effectivement le lendemain au jour elle était en vue, et elle nous gagna même dans la journée. Bref depuis 24 heures elle nous avait éloignés au plus de deux lieues et demie à trois lieues, ce qui peut bien la mettre en retard d'un jour ou deux sur la traversée. En vérité ce n'était pas la peine de froisser à ce point l'amour propre de son commandant, car après tout ce n'est pas sa faute si sa frégate marche moins bien que *La Néreide*.

Le 20 nous l'avions perdu de vue : il est vrai que l'horizon était assez brumeux. Depuis deux jours nous attendons aussi souvent *La Créole*, mais le Prince de Joinville ne craint pas d'être laissé à l'arrière. Il paraît cependant perdre de marche tous les jours. Si *La Médée* pouvait nous rejoindre, elle tiendrait certes maintenant son poste.

Un homme tombe à la mer

Le 25 vers trois heures il nous tombe un homme à la mer. Nous filions six nœuds sous toutes voiles vent arrière, et il passa rapidement le long du bord. Nos bouées sont très longtemps à tomber, deux ressorts les retiennent or ils se trouvent rouillés, et on a beau tirer sur la corde qui les fait agir, rien ne part, et on est obligé de sauter dessus pour en faire tomber une, qui retenue par une ligne à bord, suit le bâtiment jusque à ce qu'on l'ait coupée. L'homme fort heureusement nageait très bien, car la bouée ne s'est trouvée libre qu'à environ 200 pas de lui. Pendant tout ce temps nous étions venus en travers, nous avions masqué* partout, aucune avarie n'en était résulté, nos bonnettes avaient été amenées à temps, enfin un canot avait été promptement armé. *La Néreide* et *la Créole* avaient imité notre manœuvre, et préparaient leur embarcation, mais à bord de *La Créole* il n'y eut pas qu'un sinistre : à la levée de la lame, le croc d'un palan de son canot s'engagea sur le bord, le souleva de côté, le remplit d'eau, et deux hommes tombèrent aussi à la mer.. Mais déjà elle ne faisait plus de sillage, il lui fut facile de les sauver. Notre seconde embarcation avait aussi été amenée, et toutes deux se dirigeaient vers notre naufragé déjà si loin que dans le creux des vagues on ne l'apercevait plus. Les canots le cherchèrent quelque temps, enfin l'un d'eux l'aperçut et il fut sauvé. Il n'avait pas cherché à rallier la bouée, et il se soutenait seulement sur la lame, pour ne pas se fatiguer disait-il, et conserver ses forces. Heureusement il faisait encore jour. Quelque temps avant notre séparation *la Médée* perdit un homme la nuit, toutes les recherches furent inutiles, on ne le retrouva plus. *La Créole* fut débrouillée moins vite que nous, car son canot plein d'eau était difficile à remorquer. Un des nôtres dut lui porter secours, et bientôt la division put continuer sa route.

Inspection de nos bouées de sauvetage

Le lendemain on visita nos deux bouées de sauvetage, dont une n'avait pas pu être jetée à la mer. Il était un peu tard mais c'est souvent comme cela en marine et ailleurs lorsque faute de prévoyance on ne peut plus user des moyens que l'on a à sa disposition pour parer un événement inattendu, immédiatement après, on examine, on met tout en état, on entretient même. Cela dure quinze jours, puis on néglige de nouveau jusqu'à ce qu'un autre incident vienne réveiller de l'assoupissement dans lequel on était tombé. Nos bouées de sauvetage sont très bien installées : elles sont composées de deux grosses boules creuses en cuivre, liées par une traverse sur laquelle est installée une forte tige. A l'extrémité de cette tige se trouve une fusée qui allumée permet la nuit à l'homme en détresse de l'apercevoir. Le feu est mis à cette fusée au moyen d'une batterie de fusil adaptée au système de suspension. Un bout de ligne fait partie de la batterie ; un autre placé à côté, mais bien distinct du premier laisse tomber la bouée. Ainsi rien de plus facile que de la jeter à la mer, si le système est bien entretenu. Mais

la poudre de la fusée renfermée dans une boite en fer était entièrement décomposée ; la batterie était tellement rouillée qu'elle ne pouvait plus faire feu ; enfin la détente qui fait tomber le système ne pouvait plus marcher, quelque force que l'on fit sur la ligne à cause de la rouille dont elle était mangée. Règle générale : ne donner à bord du bâtiment pour un service quelconque, aucune machine quelque peu compliquée qu'elle soit, si elle a besoin d'un entretien intérieur. Car pour l'extérieur, lors que le système est en vue, il sera nettoyé et fourbi tous les jours. Souvent même on le détériorera à force de le frotter. Ainsi à bord des machines dont on peut avoir besoin dans un cas pressant, des crics, des boulons et écrous de gouvernail de rechange que nous avons par exemple presque tout en fer, des pompes, même dont on ne se sert pas souvent, tout cela est hors de service faute d'entretien.

De belles brises nous poussent jusqu'au 29, mais ce ne sont pas cependant ces bons vents alizés qui nous feraient filer constamment 10 nœuds si ils étaient tels que je les ai vu souvent. Celui ci est mou, et nous présage des calmes ou de petites brises ; c'est dit-on la saison.

Exercices, abordages simulés

Nous faisons des exercices continuels et souvent de branle bas de combat. A bord de *La Gloire* ils ne sont pas brillants : nulle part dans ces circonstances je n'avais vu autant de désordre, et malgré l'habitude que nous devrions avoir de ces sortes de mouvements, nous n'en sommes pas plus habiles. Ce qui m'amuse beaucoup alors ce sont ces simulacres d'abordage, où les hommes destinés à sauter sur un bâtiment ennemi, grimpent en masse dans les haubans, et là tirent des coups de pistolet, ou fatiguent l'air à coups de sabre pendant un temps plus ou moins long. Je plains vraiment les commandants qui donnent dans de pareilles idées. Quel résultat obtiennent-ils ? Comme parade ce mouvement est absurde ; il est inexécutable devant l'ennemi, car un coup de canon à mitraille, donc en groupe, ne perdrait pas un biscaïen*. Enfin comme exercice il n'aboutit qu'à laisser tomber, une plus ou moins grande quantité de baguettes, de pistolets, ou même de sabres. Heureux quand quelques maladroits ne se blessent pas !

Expériences de routes obliques

Nous faisons encore des expériences de routes obliques. Nous sommes vent arrière, et bien l'amiral pense qu'en mettant des cargues dans la voile, malgré la route oblique que l'on fait, comme on gagne en vitesse, on doit gagner aussi en chemin direct. Aussi pendant qu'un d'entre nous continue sa route vent arrière, les deux autres loffent* chacun leur bord de deux quarts, pour après un certain chemin faire revenir encore avec deux quarts de cargue*, rejoindre le bâtiment qui a continué son chemin. Il essaie cela à deux reprises différentes, et d'abord lui reste toujours en arrière. Ses expériences ne réussissent pas pour plusieurs raisons : c'est que quoiqu'il paraisse le penser, nous n'avons pas tous les trois la même marche. Ainsi la première fois nous étions bien de l'avant, en ayant suivi la route directe ; la seconde nous avons rejoint *La Créole* qui occupait le centre à peu près au point voulu, tandis que *La Néreide* était à trois lieues en arrière. La seconde raison c'est que si l'effet qu'il cherche à obtenir peut être produit lorsque on file deux ou trois nœuds vent arrière, auquel cas il est possible d'en atteindre quatre ou cinq cargué, la conséquence n'est plus vraie lorsque le route directe donne six à sept nœuds. L'amiral paraît avoir des idées assez bizarres.

Lutte de marche

Octobre 1838 - Le 4 et le 6 octobre sur la demande du prince de Joinville, fier de la supériorité de marche qu'il croit avoir, forcé qu'il est souvent de diminuer de voiles pour ne pas dépasser son poste, l'amiral signale de chasser en avant*. Nous hissons immédiatement toutes nos bonnettes vers 10 heures, à quatre nous attendions l'amiral resté à près de deux ou trois lieues à l'arrière. *La Créole* nous a au plus gagné deux encablures. Le 6 au contraire *la Créole* était de l'avant à l'instant du départ, mais nous filions 7 à 8 nœuds, tandis que l'avant veille nous n'en avions que 5 ou 6 de vitesse ; au point d'arrivée elle était à trois encablures de l'arrière, l'amiral avait le même désavantage que l'avant veille. Enfin le 7 la brise était fraîche de 8 heures à midi, nous avons 6 lochs de 11 nœuds, *La Créole* reste loin de l'arrière, l'amiral est d'abord de l'avant et nous l'avons lui-même gagné de plus de 1.200 mètres dans trois heures, car nous étions d'abord fort loin de lui. Parvenus à notre poste nous le tenions avec notre brigantine* carguée, et l'écoute* de grande voile filée en bande. Mais la brise mollit bientôt, et nous perdîmes un instant tout notre grand avantage. Du reste je n'ai jamais vu de pareilles anomalies instantanées, surtout dans la marche des bâtiments : lorsque *La Créole* est entre l'amiral et nous pendant cinq ou dix minutes, on la voit gagner à vue d'œil, puis un instant après elle cule* aussi rapidement sans que rien ne paraisse avoir été touché à bord. Il en est de même pour nous à l'égard de *La Néreide* quand nous tenant à notre poste par son travers, nous avons la voilure qui nous donne à peu près une égalité de marche. Ces anomalies se renouvellent assez souvent.

Après tout cela nous sommes toujours bien convaincus de notre supériorité, et de leur côté ces messieurs ne la contestent plus. Mais ce n'est pas celle que nous avons montré à *La Favorite* pendant le court trajet de Lisbonne à Cadix, ce n'est pas non plus celle que nous paraissions avoir emmenée de Rochefort. Si nous l'emportons sur *la Néreide* pour la marche, je crois que pour la manœuvre elle ne nous rendra jamais des points, car elle a mis plus d'une demi-heure à changer ses trois huniers, tandis que l'autre jour en attendant l'amiral, nous avons agi sans nous presser et nous n'avons mis que 15 ou 16 minutes.

Exercice du canon à boulet sur un blanc

Le 7 nous reconnaissons le cap Samana, pointe est nord est de Saint Domingue. Le 8 et le 9 nous longeons la côte nord de l'île avec une petite brise. Le 10 nous faisons des exercices à feu à boulet : nous établissons pour cela un blanc* que nous jetons à la mer, nous mettons en panne, et nous tirons à diverses distances trois boulets par pièce. Cinq frappent le blanc ; nous voyons par là que nos hommes ne tirent pas mal. L'amiral et *La Créole* font le même exercice ; nous n'en connaissons pas le résultat.

Nous ne sommes pas aussi heureux pour le tir au fusil : un blanc file derrière à une bonne distance ; il reçoit bientôt beaucoup de balles, mais les hommes tirent gauchement. Ils ne savent pas, ils n'ont pas conscience de leurs armes, et pour le soldat qui attaque ou qui défend c'est tout. Qu'un matelot ne fasse pas bien l'exercice du planton, je n'y tiens pas mais il doit charger promptement son fusil, et tirer en chasseur avec justesse et précision. Il en est de même des pistolets dont il est amené à se servir dans un abordage. On exerce beaucoup les matelots aux manœuvres précises d'infanterie qui les ennuient, et on ne leur fait pas assez brûler de poudre.

Le lendemain grande parade, exercice à feu simple.

Dans la nuit nous donnons entre Saint Domingue et Cuba. Un très fort orage éclate dans la direction du Port au Prince : nous éprouvons pendant ce temps calme plat, auquel succède vers minuit une petite brise qui nous permet de faire route.

Le 12 au matin la vigie aperçoit une voile dans le sud-ouest. Bientôt on la reconnaît d'en bas pour un grand bâtiment. Enfin à onze heures c'est une frégate anglaise ; elle vient en panne au vent à nous. Nous prîmes aussi le travers puis l'amiral et elle s'envoyèrent réciproquement une embarcation. Elle salua ensuite l'amiral et le Prince de Joinville. Nous nous séparâmes vers midi, elle pour se diriger sur la Jamaïque, nous pour continuer notre route dans l'ouest.

Dans la soirée l'amiral signale au commandant que c'est la frégate *Le Madagascar*, qu'elle croise dans le nord de la Jamaïque, que le 1er août on y a proclamé la liberté des nègres sans que cette mesure ait donné lieu à aucun mouvement fâcheux, qu'à La Havane la santé publique était des plus satisfaisante, et que la fièvre jaune n'y avait pas paru cette année. Or ces derniers détails nous intéressent assez car le commandant Laisné s'étant rendu à bord de *La Néreide* nous dit au retour qu'il avait été chargé par l'amiral d'aller à La Havane organiser un service de vivres et d'approvisionnement d'eau pour la division, qu'à la hauteur du cap Saint Antoine il nous quitterait, et qu'avec *La Créole* nous irions passer trois jours dans le port. Il nous disait cela pour que nous puissions nous préparer d'avance à faire des provisions, mais il ne voulait pas que cette nouvelle courut dans l'équipage. Tant mieux ma foi cette relâche va faire diversion dans notre longue traversée !

Conjectures sur les objectifs de l'amiral

Mais il y a quelque chose la dessous : un service de vivres ne doit pas être à organiser maintenant que depuis plus d'un an quinze ou vingt navires bloquent le Mexique. Ils doivent avoir trouvé le moyen de faire facilement de l'eau (17). En commentateur de nouvelles, je pense moi que l'amiral qui veut à toute force avoir une affaire, et à qui un brillant coup de main donnerait une réputation colossale, préfère se présenter seul devant la Vera Cruz, pour envoyer au gouvernement son ultimatum ou la déclaration de guerre, si on n'acceptait pas ses conditions. Les mexicains ne lui voyant qu'une frégate n'en seront nullement intimidés et résisteront. Alors ses forces arrivent sans que l'ennemi s'en doute, et il attaque immédiatement le fort de Saint Jean d'Ulloa, sans même attendre ses bombardes. Voilà ce me semble pourquoi il a toujours été si pressé. Il est parti en double* de Brest, a pris à peine le temps de respirer à Cadix, n'y a attendu ni les bombardes ni les bateaux à vapeur, a abandonné en mer *La Médée*, tout cela pour arriver à sa destination avant que la nouvelle de l'expédition y soit connue. Voilà aussi pourquoi si l'on en croit les bruits qui circulent dans la division on craint tant l'arrivée au Mexique avant nous du bric cuirassier qui, n'appartenant pas à l'expédition, est sorti de Brest avec elle et y porte des plis importants avec dit-on un personnage diplomatique.

Manœuvre devant une frégate anglaise

Devant la frégate anglaise nous avions manœuvré comme des conscrits. L'amiral me fait l'effet de perdre facilement la carte* et de s'embrouiller ainsi facilement dans ce qu'il entreprend. Nous étions sur une ligne de front vent arrière : il rentre ses bonnettes, signale l'ordre de bataille immédiatement, puis la panne. Mais il était entre *la Créole* et nous, à petite distance. Il n'attend pas que nous soyons débarrassés de nos bonnettes, il loffe presque aussitôt qu'il est paré. Nous loffons aussi, et plutôt que de prendre les devants sans hésiter pour se mettre à son poste, il cargue ses basses voiles. Nous autres nous devions culer, mais

comment faire quand il diminue la voilure, et qu'il est à nous toucher sous le vent. Aussi la manœuvre a été longue et embrouillée quoique nous ne fussions que trois bâtiments : les signaux se succédaient avec une rapidité effrayante, et nous n'avons rien fait de bon. Cependant la chose était bien simple, et s'il y avait réfléchi une minute, si surtout il avait donné et pris le temps d'exécuter un commandement avant d'en commander un autre dépendant du premier, rien n'eut été plus facile. J'augure fort mal de ce manque de sang-froid quand nous serons sous le feu de l'ennemi, et je crains le désordre.

L'amiral Baudin paraît du reste très sévère. Il est constamment à faire des signaux de désapprobation pour des riens, à marquer de légères inexactitudes dans la voilure, des hommes dans les porte haubans, qu'ils travaillent ou non, et il demande aussi qu'on lui signale les imperfections que de notre côté nous pourrions remarquer à bord de *La Néreide*. Heureusement que Monsieur Laisné est un homme de tact, qui lui dit toujours que tout va bien à son bord, et qui a dit la première fois qu'un amiral pouvait bien relever les fautes qu'il reconnaissait à bord des bâtiments sous ses ordres, mais qu'il n'appartenait pas à un inférieur de signaler ce qu'il pouvait trouver ne pas lui convenir chez un chef, d'autant que cela retomberait sur le capitaine de pavillon. Cette réponse est selon moi d'autant meilleure qu'elle a été faite par le télégraphe, et par conséquent publiquement ou à peu près.

Le 15 octobre la mer était belle, la brise faible. La division diminue les voiles, les chaloupes sont mises à la mer, et nous donnons trente deux tonneaux d'eau à *La Néreide*. *La Créole* lui en fournit aussi son contingent. Il est maintenant public que nous allons à La Havane, ainsi malgré le secret demandé, la mèche* a publié la nouvelle, et tout le monde l'a bientôt connue. J'ai remarqué que la mèche se trompait rarement.

Indignation dans la division

Monsieur Lecomte, capitaine de corvette de *la Néreide*, est débarqué, envoyé à notre bord pour qu'à La Havane on lui donne les moyens de retourner en France. Ce renvoi à la mer d'un officier supérieur à la veille d'un combat probable, que depuis bien longtemps on n'a pas vu dans la marine, et que personne ne comprend. On aurait droit d'en conclure que cet officier s'est rendu coupable d'une grave faute pour encourir une telle peine. En effet c'est une carrière brisée, une retraite imposée au retour, une tache imprimée à son honneur car en France les suppositions et les calomnies ne manqueront pas. Cependant Monsieur Lecomte est l'homme le plus inoffensif qui existe. Comme officier de marine il a fait ses preuves, et comme second aussi, puisque il a été deux ans chargé du détail à bord de *La Créole* sous les ordres de Monsieur LeMarié. Tous les officiers de *La Néreide* ont été indignés : c'est que cette mesure a été inopinée au possible. Le matin personne n'en savait rien, personne ne s'y attendait. L'ordre fait à 8 heures a été expédié sur le champ. Monsieur Turpin, stupéfait lorsque il l'a connu, a été trouver l'amiral lui disant que, loin d'avoir à se plaindre de Monsieur Lecomte, il n'avait qu'à se louer de ses services, qu'il déplorait cette sévérité, et que pour quelques légers démêlés qu'il pouvait avoir eu avec lui, il n'en appréciait pas moins la manière de servir de cet officier. Rien ne put fléchir Monsieur Baudin, qui cependant ne lui a reproché autre chose que ce qu'il appelait de la mollesse parce que peut-être ses boutades n'étaient pas exécutées à la lettre ou sur le champ.

Une chose que je remarque dans cet ordre que nous avons vu, que Monsieur Lecomte anéanti a accepté sans pouvoir répondre, et qui m'a paru le coup de pied de l'âne, c'est qu'il était donné pour raison de santé, et signé seulement de monsieur Doret, digne aide de camp de l'amiral.

Un débarquement pour cause de santé d'un officier bien portant, et à la veille d'une affaire, c'est indigne ! On assure même que la veille, ou quelques jours avant, Monsieur Baudin cherchant un prétexte quelconque pour se débarrasser du second de la frégate, demandait au docteur si Monsieur Lecomte ne paraissait pas avoir une faible santé, s'il n'avait pas été malade il y avait quelque temps. Puis un ordre de débarquement signé d'un aide de camp lieutenant de vaisseau, lorsque l'ordre d'embarquement est signé du roi ou du ministre, n'est ce pas absurde !! C'est un acte inouï d'arbitraire, c'est dépasser ses pouvoirs de la manière la plus cavalière, et avec un manque d'égards inimaginable. Plus tard monsieur Turpin est encore revenu à la charge auprès de l'amiral, il s'est exprimé avec force contre la mesure prise par lui, et voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, il s'est décidé à remettre à monsieur Lecomte une lettre des plus amicales, dans laquelle il ne lui fait aucun compliment de condoléances sur sa position, mais où il peint vivement la peine qu'il éprouve, où il exprime avec énergie, que loin d'avoir à se plaindre en aucune manière de son peu de zèle et de sa manière de servir, il n'a que des éloges à lui donner sur sa manière de servir à bord, enfin il le peint comme un des meilleurs seconds qu'il ait jamais connu. Monsieur Lecomte a eu un tort dans cette affaire, c'est d'avoir accepté un ordre de débarquement pour cause de maladie. Il devait le demander motivé, et en user ensuite pour provoquer à sa rentrée en France un conseil d'enquête qui put le réhabiliter au moins dans l'esprit de ses camarades. Il a affaire à trop forte partie pour ne point succomber, mais au moins l'opinion de la marine sera pour lui, et c'est à quoi il doit exclusivement prétendre maintenant. Les diverses communications que nous avons eu avec *La Néreide* ont montré que Monsieur Lecomte y était généralement apprécié et aimé, et que tous les officiers étaient indignés de la tyrannie de l'amiral.

Comme il était difficile de commenter cet acte, chacun commente à sa manière, et l'on prétend que la corvette de charge* *La Fortune* est pour quelque chose dans l'affaire. *La Fortune* en se rendant au Mexique a perdu son commandant qui est tombé à la mer, et s'est noyé à Gibraltar. Il lui faut un capitaine et chacun se plaisait à en faire compliment à Monsieur Lecomte. L'amiral qui ne pouvait guère faire autrement disait-on, pour ne plus être gêné dans sa nomination, a peut être jugé convenable de se débarrasser de son capitaine de corvette. Mais de quel procédé il s'est servi ! Plus tard nous pourrons juger, nous verrons.

Dans la soirée *La Néreide* nous quitte, elle continue sa route vers la Vera Cruz, tandis que nous longeons la côte pour reconnaître le cap Saint Antoine. Nous l'apercevons vers dix heures du soir : c'est une terre très basse, et je connais plus d'un commandant qui de nuit ne se serait pas aventuré à attaquer aussi franchement une côte presque invisible, de laquelle nous nous sommes rapprochés à moins d'une lieue, et d'où nous avons fait route pour passer entre deux bancs distants entre eux de douze milles seulement. Le lendemain matin nous étions au large de tous les écueils. Voilà ce que j'appelle naviguer avec la conscience de ce que l'on fait, et de ce que l'on est capable de faire.

21 octobre - Nous louvoyons cinq jours par des brises très variables pour gagner La Havane. *La Créole* se tenait tout près de nous, mais elle n'était plus fatiguée de signaux et de conversations télégraphiques. Dans ce louvoyage nous venions virer à une ou deux lieues du banc des Colorados d'après notre point, car par les vents régnants on ne pouvait rien voir briser, et son accore* était à cinq ou six lieues d'une terre qu'il était impossible d'apercevoir. Toutefois près de la côte de Cuba disent les navigateurs de ces parages, les courants portent plus dans l'est, et quand nous avons notre point nous naviguons en y croyant lorsque nous pensons qu'il est bon. Quelle différence avec mon ex capitaine de *L'Ariane* !

Entrée dans la rade de la Havane

Hier 20 octobre nous pûmes donner dans le port. *La Créole* qui se trouvait devant nous y entra la première, et nous ne tardâmes pas à la suivre. Il était quatre heures et demie du soir. Quelle entrée de rade que celle de La Havane ! A un quart de lieue au large on ne voit qu'une partie de la ville, et sur l'autre bord une citadelle à murailles rouges qui la domine. Il était impossible de se douter que là derrière s'ouvre un bassin commode, assez large et surtout assez profond pour recevoir toute espèce de bâtiment. Le canal est au plus large comme le port de Brest, surtout depuis que les anglais voulant l'encombrer y ont coulé deux carcasses de navires que l'on n'a pas cherché à enlever. La frégate y aurait eu juste évitage*, et en cas d'une saute de vent qui peut très bien survenir quand on s'y trouve engagé, il serait très convenable d'y prendre des amarres….. La baie est beaucoup plus petite que je ne me l'étais figuré, la ville paraît moins considérable que je ne le pensais, enfin je comptais voir une foule de bâtiments de toutes grandeurs et de toutes nations, tandis qu'il n'y avait certes pas deux cents navires.

Rappel du commandant de la flotte du blocus

Nous rencontrâmes au mouillage le cuirassier parti de Brest en même temps que l'amiral. Il n'avait pas, comme nous le pensions dans la traversée, de dépêches pour le Mexique, encore moins de personnage diplomatique, mais l'ordre de rappel des commandants Baroche et Parseval de *L'Herminie* et de *L'Iphigénie.* Huit jours avant notre arrivée il avait en mer rencontré *la Fortune* dernièrement partie de Sacrificios, le 4 je crois, et se rendant à La Havane où elle devait attendre les frégates qui gréaient leurs perroquets lorsque elle mettait sous voile. Le cuirassier crut alors qu'il était inutile de pousser jusqu'à la côte, sûr qu'il était de bientôt les revoir au port. Voilà sans doute pourquoi l'amiral qui voulait se faire un renfort de ces deux bâtiments, craignait tant l'arrivée avant lui du cuirassier.

Le commandant Baroche (18) était rappelé disait-on, pour n'avoir pas agi avec assez de vigueur pendant le blocus, Monsieur Perceval, un peu à cause de sa femme qu'il a toujours à bord, et beaucoup assurait-on pour avoir traité d'entreprise chevaleresque et inexécutable un plan d'attaque de Saint Jean d'Ulloa, disant dans un grand conseil à Sacrificios, où le commandant Baroche qui était d'avis d'attaquer, avait réuni tous les capitaines de navires composant le blocus. Monsieur Perceval s'était opposé à l'attaque, et avait réussi à rallier beaucoup de voix, de sorte qu'on n'avait fait aucune tentative. Cependant dans le principe, assuraient ces messieurs, le fort pouvait être enlevé par un canot, vu que 15 ou 20 hommes sans munitions y étaient seulement enfermés pour sa garde. Bientôt cependant les mexicains y avaient jeté 15 ou 1800 hommes avec une nombreuse artillerie. Mais cette garnison se compose d'américains, d'espagnols, en un mot de tout ce qu'on a enlevé de force sur des bâtiments caboteurs pris sur la côte. Quant à la ville on la dit entièrement abandonnée, les maisons barricadées, et tous les habitants retirés dans l'intérieur. C'est peut-être un peu de peur de la fièvre jaune pendant l'hivernage.

Maladies

D'après ce que nous apprenons ici, deux frégates ont presque constamment stationné à Sacrificios, tandis que les brics croisaient sur la côte. Aussi *L'Iphigénie* y a perdu quatre officiers, un chirurgien, deux élèves, cinquante ou soixante matelots, et *L'Herminie* seulement dix ou douze hommes, mais chacune d'elles a encore 150 à 200 malades sur les cadres*, sans compter plusieurs officiers envoyés en convalescence. L'équipage provençal de la première

était complètement démoralisé, les malades mouraient, on ne les relevait que très lentement. L'équipage breton de *L'Herminie* au contraire a eu beaucoup plus de monde attaqué, mais moins de morts. Pour le croiseur ils n'ont pas éprouvé les ravages de la fièvre jaune, mais plusieurs *L'Alcibiade* entre autres, a été presque entièrement désarmé par le scorbut. Aussi je me trompais fort quand, pendant la traversée je supposais qu'un service de vivres était installé de La Havane à la division. Monsieur Baroche n'a jamais demandé que de très faibles approvisionnements, et on dit même qu'il avait refusé les rafraîchissements qui venaient se présenter à lui. Ainsi un spéculateur ayant armé ici un bâtiment chargé de vivres frais, de bestiaux, de volailles, de fruits, n'a pu rien vendre à Sacrificios. Mais c'est qu'il exigeait un prix énorme de ses denrées ; il voulait rançonner plutôt que vendre. Aussi n'ayant plus de quoi nourrir ses bœufs et ses volailles, il a été forcé de les jeter sur l'île, où bientôt ils ont été achetés un peu moins chers par les malheureux états major et les équipages privés de tout.

Conduite de l'affaire mexicaine

La diplomatie s'est paraît-il fort mal conduite dans cette affaire. Il y a longtemps que tout serait terminé à la satisfaction des deux parties si elle avait voulu. Les mexicains ne refusent pas les fonds demandés, ainsi que beaucoup des réparations exigées, ce sont les formes qui leur répugnent. Il y a de graves fautes commises de part et d'autre, et la conduite du ministre français n'est pas sans reproche, surtout quand il expose pour des mois une station nombreuse aux ravages des maladies, et aux chances d'une mer extrêmement difficultueuse et dure.

D'un autre côté ce qui a empêché Monsieur Baroche d'agir avec vigueur, ce sont probablement ses instructions, et si sa parcimonie a privé la station de rafraîchissements si utiles dans un tel pays, c'est qu'à Paris on lui a plusieurs fois reproché de trop grandes dépenses. Mais il a eu à l'hôpital de La Havane plus de 200 hommes pour lesquels le gouvernement paye 10 francs par jour, et il aurait peut être épargné les frais en se pourvoyant largement d'eau et de vivres : il y a tel bâtiment de la station qui depuis trois mois ne boit que de l'eau de pluie.

Et puis à Sacrificios les affaires étaient toujours sur le point de se terminer. On attendait à chaque instant un accommodement prochain, mais les mexicains traînaient en longueur, persuadés que les maladies et les vents du nord nous forceraient bientôt à abandonner le blocus. Aussi le commandant de la station, arrêté par des instructions ministérielles qui lui prêchaient l'économie, croyait inutile de demander à La Havane des approvisionnements toujours extrêmement dispendieux.

Tout ceci repose du reste sur ce que m'ont dit de plus rationnel les capitaines et les officiers de quelques bâtiments croiseurs, qui ont eu beaucoup à souffrir, et qui différent souvent d'opinion.

Sur la rade se trouve aussi *L'Orette* appartenant à la station des Antilles, envoyée porter des dépêches à Monsieur Baroche. Dans la traversée il a craqué son grand mât, qu'il change ici. Je pense que nous l'emmènerons au Mexique.

Il y a un mois environ, le 10 septembre, la croisière a éprouvé un affreux ouragan dans le golfe. Plusieurs bâtiments de guerre ont été plus ou moins avariés. Une foule de bâtiments de commerce se sont jetés à la côte de la Floride, où les indigènes du rivage les ont pillé et ont massacré les équipages anglais et américains, mais ils ont respecté deux ou trois navires français tombés entre leurs mains. Les malheureux naufragés n'ont été reconnus qu'à force de parler leur langue, et les naturels leur ont prodigué des secours. Ce fait constaté par le retour de plusieurs, et des nouvelles sûres parvenues au consulat, me paraît des plus extraordinaires.

Les brics *Le Laurier* et *L'Eclipse* ont failli sombrer dans ce coup de vent. L'un d'eux après avoir été longtemps engagé, a démâté complètement. Le second a été forcé de couper son grand mât, à moitié chaviré, un coup de mer a défoncé ses panneaux. On ne connaît pas encore le mal qu'ont éprouvé les autres bâtiments.

Promenade à la Havane

Ce matin je vais avec Chanel visiter La Havane pendant une ou deux heures. Le temps couvert nous préservera des rayons d'un soleil ardent à cette époque de la journée, et une petite brise du large rendit la promenade pas trop fatigante. Rien ne parut remarquable, si ce n'est ce qu'on nomme la place d'Armes, espèce de jardin à jet d'eau, dont les larges allées sont pavées de dalles, et au milieu duquel une statue de marbre blanc a été élevée par les havanais à Charles VII. L'hôtel du gouvernement et un autre édifice du même genre forment deux côtés de la place, les deux autres sont formés de maisons fort médiocres. La ville n'est ni grande, ni belle, ni régulière. Les rues à étroits trottoirs, ont été jadis seulement macadamisées, mais ont besoin de grandes réparations. Les maisons, noires et mal entretenues à l'intérieur, n'ont qu'un rez-de-chaussée à hautes et larges fenêtres. On a dit souvent des espagnols qu'ils aiment habiter la rue, ce proverbe est très appliqué aux havanais, car c'est sur la rue que s'étalent les balcons avancés et grillés des vastes salons, où le soir ils prennent le frais, et causent des heures entières. Dans les quartiers commerçants de beaux magasins étalent les produits des deux mondes, et les quais sont extrêmement mouvants, mais si l'extérieur des maisons est ici loin d'être brillant, d'un autre côté l'intérieur en est délicieux. De superbes salons meublés avec tout le luxe imaginable, de larges galeries bien aérées, des appartements frais, rendent les habitations extrêmement agréables dans un pays où la chaleur est extrême surtout pendant les calmes de la journée. En ces matières rien ne paraît plus richement confortable qu'une maison de La Havane. Il est vrai que l'or y abonde, et que les gens riches y fourmillent.

Nombre prodigieux de voitures appelées volantes

On voit ici autant de voitures qu'à Paris ; il est peu de maisons qui n'ait la sienne. Les unes en sont garnies, et les voitures appelées volantes* sont semblables quant à la forme. Elles ne diffèrent que par le plus ou moins de luxe de leur construction et de leurs harnais. Ce sont d'élégants cabriolets traînés ordinairement par un seul cheval que monte le cocher. Elles sont suspendues sur des traverses extrêmement flexibles, et prodigieusement longues. Enfin deux grandes roues très légères sont placées tout à fait à l'arrière, de sorte que le cheval outre le poids du postillon, supporte encore tout le poids de tout le système, et des deux personnes qui s'y placent. On trouve des volantes à tous les coins de rue pour deux réaux, environ 27 sous, la course. J'ai cherché longtemps ce qui avait pu établir la mode exclusive de ce genre de voiture, car le train de nos cabriolets français est bien plus gracieux, mais on m'a dit qu'à la campagne les chemins sont si mauvais, si crevassés, si inégaux que la grande voie des volantes, leur centre de gravité peu élevé, l'élasticité de leurs brancards, les empêche de verser aussi souvent que si dans le pays elles étaient construites sur d'autres plans.

Passages de la baie à Beyla

Beaucoup de monde traverse la rade au village de Beyla qui communique plus directement avec l'intérieur du pays. Dix bateaux à vapeur ou à chevaux sont constamment en route pour faciliter cette communication qui paraît très considérable. Par leur moyen on éprouve la plus

grande facilité à passer de l'autre côté de la baie, même sans descendre de cheval ou de voiture. Ces bateaux ne sont pas construits tout à fait comme ceux que j'ai vu en France : de larges plate-formes en couvrent le pont, qui dépasse de sept ou huit pieds les deux flancs, et leur permet de prendre une quantité considérable de passagers. Tout cela pris du système de communication employé aux Etats Unis paraît commode et lucratif.

Théâtre Tacon

24 octobre - Avant hier je pris un bain dans un établissement fort bien monté, et le soir j'étais au spectacle, théâtre Tacon. C'est une des plus grandes et des plus jolies salles que j'aie vu. Rien de plus aéré, rien de plus léger que les diverses galeries. Il est vrai que chez nous on gèlerait en hiver dans de pareilles réunions, mais à la Havane où l'on sue toujours, quel plaisir n'éprouve t'on pas à trouver de la fraîcheur au spectacle. La salle est aux deux tiers circulaire, décorée très simplement, et vaste sans paraître trop grande, car les formes sont des plus gracieuses. Je ne puis lui reprocher que d'être trop peu sonore. Au parquet toutes les places sont des stalles bourrées, et garnies en maroquin rouge : il est très incliné de l'arrière. A une petite hauteur au dessus du parquet règne un amphithéâtre divisé en compartiments de six à huit places. Au lieu de peintures grossières et de noms d'auteurs dramatiques, il est entouré d'une légère balustrade en fer garnie de pommes en cuivre. Au dessus et un peu plus reculée, règne une deuxième galerie semblable à la première, puis au dessus encore une troisième avec balustrade en fer. Enfin il y en a trois autres plus élevées, mais en bois sur le devant. Les loges ici ne forment pas cabinets comme aux autres théâtres : de simples séparations les distinguent. Rien de plus joli, de plus aérien, que cette garniture en fer et cuivre. Le fond des loges au lieu d'être en bois plein, se compose de jalousies mobiles ouvrant sur les corridors et sur le foyer, de sorte que l'air se trouve entrer de toute part dans la salle. Elle était ce jour là garnie d'une foule de femmes élégantes qui l'embellissaient encore, et dont les toilettes n'étaient pas ici masquées par des planchers surchargés de dorures ou d'ornements de mauvais goût. La scène répond pour la grandeur à celle de l'édifice, elle manque seulement un peu de décoration. Le Prince de Joinville entra peu après le commencement du spectacle ; on y joua quelques vaudevilles espagnols et deux ballets nationaux.

Le général Tacon, ex gouverneur de Cuba

C'est pendant les quatre années que le général Tacon a gouverné Cuba, que le théâtre, une place magnifique à quelques centaines de pas de là, de belles promenades, enfin une ville nouvelle ont été construites. Aussi tous ces lieux portent son nom. Le gouverneur, homme de mérite s'il en fut, a été à ce qu'il paraît unanimement regretté à La Havane, d'où on l'a rappelé en Espagne à cause de certains démêlés qu'il eut avec l'intendant civil. Un monsieur près duquel je me trouvai au spectacle, m'assurait qu 'avant son arrivée, en plein jour, on était assassiné dans la rue, que la nuit on ne pouvait la traverser qu'armé jusqu'aux dents, enfin que la ville était à peine habitable. Dès qu'il eut pris les rênes du gouvernement, une police sévère fut installée, de nombreuses patrouilles et des sérinos veillèrent la nuit à la sûreté des passants, des places furent embellies ou créées, un théâtre construit, une nouvelle ville au delà des portes tracée, et presque entièrement bâtie, des routes impraticables furent rendues à la circulation possible, enfin une foule de travaux furent organisés sans qu'il augmentât le budget de la ville, sans qu'il grevât en rien ses habitants, tant avant lui la dilapidation du trésor était grande. La propriété fut assurée contre le vol et le brigandage, et chacun plaça ses fonds dans des constructions, car la sécurité et la confiance étaient rétablies. Enfin ce monsieur me fit le plus grand éloge de l'ex-gouverneur, en me le peignant comme un homme intègre, désintéressé, et à grandes vues. Le désordre régnait partout autrefois, et en très peu de

temps, il réussit à le remplacer par la plus sage administration. Aussi les adieux des havanais au général Tacon furent des plus touchants. Le gouverneur actuel qui lui a succédé, est dit-on loin de marcher sur ses traces, et cependant il a trouvé tout ordonné, il n'avait qu'à continuer.

Course avec le prince de Joinville sur un chemin de fer

Hier matin de très bonne heure le commandant fit dire aux officiers que le Prince de Joinville allant faire une promenade sur le chemin de fer commencé de La Havane à Sa Jaya, en invitait trois à l'accompagner, et qu'il les attendait à sept heures à son bord. Laborde et moi furent les seuls à se présenter : il me paraissait charmant de courir sur cette espèce de route nouvelle pour moi, d'en examiner les détails de construction, de voir l'intérieur du pays, tout cela sans frais et en fort bonne compagnie (19).

Nous nous habillâmes donc en double*, et nous arrivâmes à l'heure indiquée à bord de *La Créole* : Ces messieurs en partaient. Au quai cinq volantes* magnifiques nous attendaient, et en une demi-heure, après avoir traversé toute la vieille ville, et une partie de la nouvelle dont les rues sont mieux alignées, plus larges, les maisons plus belles et plus régulières, nous arrivâmes au chemin de fer qui commence à une bonne demi lieue des portes. Cette route a maintenant 54 miles, 26 lieues poste françaises. En pleine activité on y travaille encore à environ dix lieues d'une petite ville où elle passera. Elle s'étend ainsi dans l'E.S.E. de La Havane, où elle amène tous les jours une grande quantité d'habitants de la campagne.

Nous trouvâmes là un train de quinze wagons chargés de bois de fer et de rails, destinés pour la continuation des travaux, et le système des sept voitures ou omnibus dans lesquelles nous devions embarquer. Le premier train partit un quart d'heure avant nous. Bientôt on attela une locomotive avec son wagon d'approvisionnement aux voitures, puis nous montâmes au centre dans un immense et élégant coupé* à 24 places. Beaucoup de voyageurs se logèrent dans les autres parties du système, et nous partîmes avec une vitesse qui devenant toujours croissante, s'éleva bientôt à une rapidité que je ne concevais pas auparavant de 20 à 24 milles, 9 à 11 lieues de poste, à l'heure. Les broussailles qui longeaient le bord de la route passaient tellement vite, qu'en les regardant à travers les stores, on ne les distinguait plus, et si nous venions à rencontrer des arbres rapprochés, de grosses pierres, des hommes, ils nous paraissaient projetés à nos côtés avec une vitesse extraordinaire. Le plus grand calme régnait dans les campagnes, et l'air était refoulé avec tant de force qu'un vent très frais nous soufflait à la figure, et que les branches des arbres étaient agitées comme dans un orage. Cette vitesse était quelquefois effrayante. Nous passâmes ainsi sous un tunnel assez court, mais très étroit : le bruit de la voiture, l'obscurité qui y régnait, l'air déplacé qui s'y engouffrait, tout cela présentait un caractère tellement extraordinaire pour moi, que je ne pouvais me défendre d'une vive émotion, non de crainte, il y a deux ou trois ans que l'on fait journellement ce voyage sans accident, mais de cette émotion que fait éprouver un événement presque surnaturel, et auquel on ne s'attend pas.

Nous nous arrêtâmes plusieurs fois à divers établissements de la compagnie pour y prendre de l'eau ou du bois de chauffe, et partis à 8 heures nous étions à 11 au but de notre promenade, à l'extrémité où l'on travaille encore. Pendant le trajet nous n'éprouvâmes pas la chaleur que promettait le calme de la journée, et d'ailleurs les rafraîchissements ne nous manquaient pas. Nous n'étions que 10 dans notre coupé, de sorte qu'une de ses parties, occupée par un domestique, contenait d'excellente bière, de fort bons petits biscuits, et des cigares de La Havane dont nous usâmes avec prodigalité.

Le Prince nous raconta diverses circonstances de sa navigation à bord de *L'Hercule*, et de la dernière traversée pendant laquelle l'amiral lui demandait souvent où il gouvernait, comme

pour lui dire de faire plus d'attention, tandis que c'était *La Néreide* qui embarquait d'un bord et de l'autre. Du reste disait-il, comme l'amiral ne peut mal faire, je lui répondis que je naviguais parallèlement à L'*Union* variant de l'O à l'O.N.O. rien que deux quarts. On causa marine, musique et de beaucoup d'autres choses, et il fut fort aimable comme à son ordinaire, car les officiers de son bord, et j'en connais qui ne sont guère courtisans, assurent qu'ils n'ont pas connu de commandant aux formes plus polies, à l'accueil moins fier et plus avenant. Il était avec nous dans la voiture plutôt comme un camarade, que comme un commandant, et surtout un prince.

A l'extrémité du chemin de fer, en rase campagne, nous descendîmes. Les travaux se continuaient et je pus apprécier les bases de ce système de route. Elles sont tout à fait simples : des poutres sont engagées longitudinalement dans la terre, d'autres assez grossièrement taillées viennent s'y assembler en traverse à un mètre environ de distance les unes des autres. De chaque côté de celles ci sont solidement boulonnées des mâchoires en fer dans les quelles se placent les rails, et qui les maintiennent. Tous les intervalles libres sont remplis par de la terre battue, et locomotive et wagons roulent sur les rails.

Les travaux de terrassement pour cette route n'ont pas encore été considérables. Les environs de La Havane en comportent seulement quelques-uns, ainsi qu'un court tunnel. Plus loin le pays est entièrement plat et ne présente plus aucune difficulté. C'est encore le général Tacon qui a entrepris ce travail ; plus tard une compagnie en a acheté l'entreprise et le continue.

Le pays jusqu'à sept ou huit lieues de La Havane est assez ondulé, et on y aperçoit à peine un champ de canne à sucre ou une plantation de café. La culture est presque entièrement consacrée aux légumes, et aux produits de la consommation de la ville. Ainsi le maïs, le manioc, les ignames, les haricots, les ananas, les choux, les cocotiers couvrent la terre. Plus loin au contraire le terrain change un peu d'aspect, des bois, des sucreries, de belles plantations de café abritées par des bananiers, se montrent à chaque pas, et le véritable palmier croit partout dans la plaine. C'est m'a-t-on dit la distribution de toute la culture des environs de La Havane.

Comme le chemin de fer est à simple voie, et qu'à la partie de la route où l'on s'arrête il n'y a pas les deux demi cercles nécessaires pour tourner, nous revînmes à reculons pendant quatre ou cinq lieues, mais la vitesse n'en fut nullement diminuée, quoique selon moi il y eut bien plus de chance de grave accident, par suite d'une déviation accidentelle et forcée des dernières voitures. Parvenus au point d'embranchement où il nous fut possible de changer de direction, nous reprîmes notre route de retour la locomotive en avant, et nous continuâmes en nous arrêtant souvent pour prendre des voyageurs. Cependant à deux heures de l'après midi nous étions à La Havane.

A environ 6 lieues de cette ville, on trouve un grand bassin d'eau qui la fournit toute clarifiée à la consommation, car celle qui provient des sources est boueuse et mauvaise. C'est un immense filtre au charbon établi dans deux réservoirs, et installés de cette manière que l'un d'eux se nettoie, tandis que l'autre est en activité. Cette eau coule ensuite dans un aqueduc qui n'a de bien remarquable que sa longueur.

Les volantes qui nous avaient conduit au chemin de fer nous ramenèrent au quai, où Son Altesse nous invita Laborde et moi à dîner à son bord. Cette promenade lui a coûté près de 1.100 francs, 24 places à 40 francs et les volantes.

Essais que fait le prince de Joinville sur la Créole

La Créole qui à l'extérieur est un joli bâtiment, ne présente rien de merveilleux à l'intérieur. Elle n'a ni luxe de fourbissage, ni luxe de propreté, ni luxe d'installation et elle est peinte en noir, ce qui l'assombrit beaucoup. Son commandant y met souvent le désordre, il fait le désespoir de son second Péraud auquel il donne une besogne d'enfer par les changements qu'il ordonne continuellement, et qui ne laissent à celui-ci le temps de rien installer à poste fixe. Aussi ne peut-il guère soigner la propreté et le brillant du navire. Le Prince de Joinville ne tient pas dit-on à ce que ses canons soient bien luisants, ses poulies et ses râteliers de manœuvres bien astiqués. Il veut que son bâtiment soit marin et manœuvrant, et comme sans doute il n'en a pas beaucoup vu de cette espèce, il tâtonne pour arriver aux résultats qu'il recherche.

27 octobre - Appareillés ce matin avec *La Créole*, et poussés par une belle brise du N.E., nous faisons maintenant route pour le mouillage de Sacrificios.

Nous devions mettre sous voiles le 25, mais les vents du nord bon frais*, nous empêchent de sortir. Hier ils avaient passé au N.E., le cuirassier *La Fortune* à l'aide d'un bateau à vapeur, et *la Créole* appareillèrent, mais nous autres enfoncés plus avant dans la baie, présentant par une mâture élevée une plus grande résistance au vent, il nous fut impossible, même à l'aide de deux bateaux remorqueurs, de nous mettre en position de quitter le port. Nous passâmes presque toute la journée à nous haler sur la bouée d'un corps mort, d'où nous aurions mis sous voiles si notre opération se fut terminée avant la nuit. *La Créole* qui ne doit pas nous quitter, ne nous voyant pas faire de mouvement, était rentrée vers quatre heures et nous dûmes attendre le lendemain. Le Prince de Joinville avait été à la sortie fort mécontent de son pilote, aussi le soir il ne le reçut pas, et entra seul dans la baie, où il fit un fort joli mouillage au milieu des bateaux de guerre espagnols. Monsieur Despassis que nous vîmes le soir à bord, était enchanté de cette manœuvre. Il a dirigé sa corvette au milieu de la passe étroite du port, et des bateaux nombreux qui l'encombrent presque, avec un coup d'œil rare, et l'aplomb d'un vieux marin. Or pour être marin, ce qui est si rare, il ne faut, outre le coup d'œil qui ne se donne pas, mais qui peut cependant se rectifier par l'habitude, qu'un peu de sang-froid, un esprit droit et un jugement sain. Ce matin encore il n'a pas voulu accepter de pilote pour sortir. Il veut commander son bâtiment, et surtout dans les positions un peu difficiles, mais il est jeune encore, peut-être sera-t-il quelquefois imprudent. Il est malheureux que pendant les traversées il soit constamment indisposé par le mal de mer.

Le commerce de la Havane donne un bal

Le 24 la commune de La Havane donna au Prince un fort beau bal, où plus de mille personnes se trouvaient réunies dans de trop petits appartements. C'était une vraie cohue, on n'avait pas place à se tourner, et les femmes assises étaient écrasées par la faute des hommes qui encombraient le milieu du salon. Un fort bel ambigu* devait être servi à minuit, mais Son Altesse fatiguée ne l'attendit pas. La réunion était brillante de femmes et de toilettes, mais elles étaient généralement laides, et je n'en ai pas une à citer.

Le 25 nous vîmes entrer *L'Eclipse* commandée par Bellecroix.. Il avait pour grand mât celui d'un bateau marchand pris sur les mexicains. Nous avons l'ordre de ramener à La Vera-Cruz tous les bâtiments que nous rencontrerions, aussi *L'Eclipse* va-t-elle réparer le plus promptement possible pour prendre la mer. Le 26 *La Sarcelle* que commande Bérard, et *Le Laurier* qui a failli sombrer lors des ouragans de septembre, mouillent sur rade. On leur communique les ordres, et ils font leurs préparatifs. Tous ces bâtiments ne pourront que nous suivre pendant quelques jours.

Demandes de l'amiral en approvisionnement

Ceux qui partent d'ici pour le Mexique sont chargés de vivres frais de toute espèce. L'ordre de l 'amiral a été de ne rien épargner pour en procurer à la division : ainsi il demande 120 bœufs, et je ne sais combien de moutons par mois. Tout ce que les bâtiments de guerre ne pourront pas porter sera amené par des navires de commerce. Lambert est resté à La Havane pour faire préparer deux citernes de 200 tonneaux*, et le trois mâts *La Sylphide* doit nous suivre avec de l'eau et des provisions fraîches. L'amiral a parfaitement raison, les équipages seront plus dispos, supporteront plus facilement les fatigues de la campagne, seront moins promptement atteints par les maladies, ou bien conserveront plus d'énergie dans les circonstances malheureuses. En somme il économisera en frais d'hôpital ce qu'il dépensera en approvisionnement : une expédition pour qu'elle réussisse à souhait ne doit s'entendre que de cette manière.

Mouillage à Sacrificios

2 Novembre 1838 - Poussés par de bons vents notre traversée ne fut pas longue. Nous mouillâmes le premier à Sacrificios avec *La Créole*. Là se trouvaient l'amiral sur *La Néreide* et *La Médée* arrivée en même temps que lui, quoique il l'eut abandonnée près des Canaries, et qu'il la crut encore bien loin de l'arrière. Il avait tellement l'intention de se présenter seul devant La Vera Cruz pour engager les mexicains à la résistance, que le commandant Laisné avait l'ordre s'il voyait *la Médée*, de l'emmener à La Havane. Aussi fut-il désappointé quand il la reconnut seulement à quelques lieues de terre. Ils entrèrent tous deux le 26 à Sacrificios, et le lendemain ils firent partir pour Mexico Monsieur Le Ray porteur de son ultimatum. On ne l'attend guère que le 10 de ce mois. *La Néreide* a rencontré sur le banc de Campeché les frégates *L'Herminie* et *L'Iphigénie* se dirigeant sur La Havane. Cette dernière après s'être ravitaillée, doit nous rejoindre pour prendre part à l'expédition. Au mouillage étaient encore les brics *Le La Pérouse* et *Le Dunois*. *L'Alcibiade* et *Le Dupetit-Thouars* croisaient en dehors des passes, mais pas de bateaux à vapeur, pas de bombardes. Je doute fort qu'il nous en arrive une seule avant qu'il ne soit temps d'agir. Le soir neuf bâtiments étaient réunis au mouillage, car le cuirassier *la Fortune* et *le Dupetit-Thouars* entrèrent dans l'après midi.

La rade de Sacrificios – aspect de la cote

La rade où nous nous trouvons paraît des plus tristes. Il y a bien quelques touffes de bois verts dominant un peu les dunes, mais des roches où la mer se brise avec violence la bordent sur toute sa longueur. Nous n'avons pour mettre pied à terre que l'île rase de Sacrificios, grande comme quatre fois la frégate, et nous sommes abrités de la houle du large par trois ou quatre lignes de brisants qui nous entourent comme d'une triple ceinture blanche. A une lieue de nous dans le nord est le fort de Saint Jean d'Ulloa, citadelle qui ne me paraît nullement imprenable si l'on peut en approcher, car les brisants l'entourent aussi. Enfin la ville de la Vera Cruz s'étend dans la plaine avec ses maisons blanches, ses édifices publics la dominant, et ses nombreux clochers ou belvédères. Dans quelques jours je l'espère nous saurons à quoi nous en tenir sur notre coup de main, que ne rendra pas je pense bien difficile non l'état, mais l'armement des fortifications. Déjà les relations qu'on a eues avec le général gouverneur ont été des plus amicales, et il s'est même montré à notre égard d'une courtoisie un peu ironique peut-être, mais du moins très recherchée.

8 novembre - Le 3 nous voyons arriver *la Sariette* et *L'Oreste* que nous avions laissé à La Havane se disposant à nous suivre.

L'île de Sacrificios

Pour la première fois je mets pied à terre sur le sol mexicain à l'île Sacrificios, terrain sablonneux d'environ sept à huit cents pas carrés, entouré du côté de l'est d'une bande de récifs qui d'abord lui forment ceinture à une portée de fusil, puis s'allonge assez loin dans le nord. Ces récifs de corail, toujours blanchis par la houle du large, font, ainsi que ceux qui plus loin brisent encore la mer, toute la sûreté de la rade. Sur le sable, que ne couvrent pas les marées, croissent une grande quantité de roseaux, au milieu desquels les cent bœufs que l'on a jeté sur l'île, se cachent et paissent ce qu'ils rencontrent. Je doute fort qu'ils engraissent beaucoup si on les y laisse longtemps. A la pointe nord une pyramide en pierre, et de nombreuse croix marquent le lieu de repos de Saint Aouen, de plusieurs officiers et de soixante malheureux qui dans la division du blocus ont succombé à la fièvre jaune. Faute d'avoir pris la précaution d'entourer ce cimetière d'un petit mur de pierre ou d'un fossé, les bœufs ont déjà renversé toutes les croix, qui gisent maintenant pêle-mêle sur le sable.

Outre deux ou trois goélettes prises sur l'ennemi, on décharge maintenant à Sacrificios le bric mexicain *Le Fils Unique* dont on décharge les riches marchandises dans une cabane en planches, bâtie sur la côte.

Reconnaissance du prince de Joinville sur les glacis du fort de St. Jean d'Ulloa

Dans la nuit du 3 au 4 nous recevons l'ordre d'armer en guerre une embarcation, et de l'expédier rejoindre quatre ou cinq autres canots qui se dirigent vers le nord du côté de la ville. Ces canots vont d'abord sonder l'étroite passe entre le banc qui s'étend à un mille environ dans l'est de Saint Jean d'Ulloa (20), et un autre récif qui en fait le prolongement. Le Prince de Joinville dirige cette expédition. Il assigne un poste à chaque embarcation sur le bord du banc, leur donne consigne de le rallier au premier coup de pistolet qu'il tirera, puis les laissant ainsi de l'arrière, il s'avance dans la direction du fort. Bientôt en se mettant dans l'eau jusqu'aux genoux, accompagné du capitaine du génie, de Desfossés son aide de camp, de Monsieur Doret et de deux ou trois hommes, ne rencontrant personne sur cette plage assez éloignée de la place, les meilleurs continuent à avancer presque jusque sur les glacis qu'ils observent. Mais déjà divers feux avaient paru, et comme sur les remparts on les avait aperçus, de sorte qu'un parti de 40 à 50 hommes débusquant par un chemin couvert vient fondre sur eux, ils n'avaient d'autre parti qu'une fuite précipitée vers leurs canots. Mais serré de près le Prince fut à l'instant de tirer un coup de pistolet sur un des mexicains qui les poursuivait avec le plus d'acharnement. Heureusement il s'abstint car les embarcations accourant un engagement en serait nécessairement résulté, et un engagement pendant que nous avions un parlementaire à Mexico, n'est pas certes un beau vernis que nous jetons sur la cause que nous soutenons. Je ne sais si cette escapade du Prince était connue de l'Amiral (21), s'il l'avait autorisée, mais je doute fort qu'il pensât le voir faire autre chose que sonder la passe où il n'avait rien à craindre. Mais à vingt ans, plein d'ardeur, curieux de voir de près les fortifications que nous allons attaquer, le commandant de *La Créole* ne s'en tint pas là, et ne réfléchit pas aux conséquences de sa conduite. En effet si il avait été fait prisonnier, ce qui n'a tenu qu'à un cheveu, l'expédition était entièrement manquée, et peut être eussions nous été obligés pour le ravoir de conclure un traité, sinon honteux, du moins tout à fait à notre désavantage, tout cela grâce à une incartade de jeune homme. Les mexicains auraient eu beau jeu de nous tenir la dragée haute….. Peut-être en France préconisera-t-on cette reconnaissance qui a réussi, admirant le courage et le sang-froid du Prince qui l'a faite. Pour moi je n'y vois dans la circonstance actuelle qu'une étourderie qui aurait pu entraîner après elle de bien fâcheuses suites : ou bien l'amiral l'a ordonné ou souffert, c'est une faute impardonnable pour le chef d'expédition.

La mauvaise réputation de Page dans la division

J'apprends ce soir que Page (22) un de mes camarades d'école est à bord de *la Néréide*, qu'à sa rencontre avec *L'Herminie* sur le banc de Campéche, l'Amiral d'après les ordres du ministre l'a demandé à son bord, et que le pauvre diable à peine relevé de maladie, n'a pas pensé un seul instant à refuser d'abandonner la frégate. Pendant la dernière campagne, aide de camp de Monsieur Baroche, sur l'esprit faible duquel il avait dit-on une grande influence, tout le monde dans la division, les officiers supérieurs surtout, l'ont accusé de toutes les fautes qu'à commises le commandant, et chacun s'est plu ensuite à le calomnier de la manière la plus indigne.

Je connais Page pour un garçon froid, peu liant, et surtout peu souple, mais je le sais aussi d'un caractère ferme, d'un esprit droit et d'un jugement sain, de sorte qu'il était impossible de croire la moitié de ce qu'on en disait. Il était mon conscrit à l'école polytechnique, et nous nous étions souvent revus dans le Levant. Je fus donc le trouver comme ancien camarade, et de plus comme camarade discrédité et malheureux. Il me raconta toutes les misères qu'il avait éprouvées à bord de *L'Herminie* de la part des officiers, en ce sens qu'il avait été envoyé de Paris comme aide de camp au détriment de l'un d'entre eux, et de la part des commandants de bâtiments qui se trouvaient froissés de ce que Monsieur Baroche ne se pliât pas à leurs avis parce que ils supposaient que Page l'en avait détourné.

Deux ou trois jours avant la déclaration du blocus, déguisé en ouvrier, il avait pénétré dans le fort de Saint Jean d'Ulloa, l'avait parcouru, en avait dressé un plan, et pouvait seul donner des renseignements sur sa situation et ses points faibles. Aussi dans le fameux conseil de guerre réuni à bord de *L'Herminie* (voir page 320), Monsieur Baroche l'avait-il chargé de présenter un plan d'attaque qu'il soutenait lui même. Le tort du commandant est de n'avoir pas présenté le plan comme venant de lui : tous les autres capitaines plus piqués qu'un simple lieutenant de vaisseau fut appelé à leur présenter un mode d'attaque, que pénétrés de la mission grave qu'ils avaient à accomplir en examinant et jugeant ce qu'il pouvait y avoir de bon ou de défectueux, le traitèrent de chevaleresque et d'impraticable, et décidèrent que l'attaque projetée ne devait pas avoir lieu, du moins de cette manière. Mais comme aucun d'entre eux ne put donner un moyen plus rationnel d'en finir avec les mexicains, on se retira en repoussant tout projet de s'emparer du fort, et en se renfermant dans les seules opérations de blocus. Puis il fallut dresser un procès verbal de la séance : Page le rédigea encore pour Monsieur Baroche, et tous ces messieurs le signèrent. « Or dans ce procès verbal », me disait-il, « ils vont signer leur condamnation : ils ont refusé le combat par écrit, et voilà pourquoi ils sont furieux contre moi. Car s'ils ont molli, ce n'est pas manque de courage, loin de moi cette idée, c'est que le plan d'attaque était de moi, présenté par moi, et que Monsieur Baroche qui l'approuvait, n'avait pas voulu s'en charger ». Toutes ces tracasseries, tous ces déboires, les maladies, la fièvre jaune qu'il a éprouvée par la suite, lui avaient rendu cette campagne extrêmement fatigante, sans dédommagements, sans repos.

Ce qu'il y a de bon c'est que le plan d'attaque actuel de l'Amiral et des officiers du génie qui sont à bord de *La Néreide* est à très peu de choses près celui présenté par Page, et que les capitaines du blocus ont refusé d'accepter.

Débarquement sur l'île de Sacrificios

Le 4, le 6 et le 7 on fait des débarquements comme exercice sur l'île Sacrificios. Les troupes sont embarquées dans des canots armés en guerre, on les aligne pour agir au moyen de deux divisions. Mais aucun ordre n'a été assigné d'avance ; leur personnel devant former telle ou telle colonne d'attaque, n'a pas été désigné. Les artilleurs sont embarqués dans les

premiers qui se présentent, de sorte qu'en arrivant à la plage on a pu remarquer le plus beau brouhaha que l'on puisse imaginer. Chacun cherche son peloton qui ne sait lui même où se former ; aucun officier n'a reçu d'instructions. On a cru qu'il suffisait de jeter instantanément 1.200 hommes à la plage pour que tout s'organisât sans que personne eut à s'en occuper à l'avance. A l'instant de partir Monsieur Laisné reçoit l'ordre de diriger l'opération à laquelle il ne conçoit rien. Monsieur Laguerre mène la flottille, mais une fois à terre, le chef de bataillon d'artillerie plus ancien que lui, prétend commander exclusivement son bataillon, et il a raison. Tout cela fait que personne ne s'entend, et que la chose va au plus mal, et que devant l'ennemi une telle descente serait désastreuse. Mais l'Amiral n'a rien prévu, rien examiné, rien ordonné. Il faut qu'il ne conçoive rien à une descente, opération selon moi extrêmement délicate, et difficile à exécuter. La répétition d'hier est un peu meilleure, sans donner encore de bons résultats, les ordres d'exercice arrivant tellement coup sur coup, qu'on n'a le temps de rien arranger, de rien distribuer dans leur intervalle.

Opération de blocus sur une goélette américaine

Le 6 le cuirassier nous amène une petite goélette, portant flamme et pavillon américain. Elle mouille en tête de rade. Son capitaine se rend à bord de l'amiral, mais plus tard elle paraît surprise : son nom, ni celui de son capitaine ne sont portés sur la liste de la marine américaine. A 5 heures on nous signale ainsi qu'à *La Médée* et *La Créole* d'armer en guerre nos embarcations, et de nous porter sur la goélette. Un instant après nous ne devons plus envoyer que notre chaloupe et notre grand canot. Deux ordres contradictoires sont encore donnés avant que nous soyons parés à rien, et tout cela ne hâte pas considérablement les opérations. Enfin dix ou douze canots entourent bientôt le petit bâtiment, comme s'il s'agissait presque d'enlever un vaisseau de ligne. Le capitaine effrayé vient montrer ses papiers à l'amiral : c'est un bateau des douanes dont la mission n'est nullement hostile au blocus, et tous nos canots rentrent à bord, où on les désarme.

Ce déploiement de forces contre un malheureux bateau de six petits canons, mouillé sous notre volée*, paraît passablement ridicule, si on le considère un peu sérieusement, car sans même armer en guerre une seule embarcation, l'amiral pouvait bien envoyer visiter le bâtiment par une yole* sans qu'elle eut rien à craindre. Et s'il pensait qu'il dut s'échapper pendant la nuit, il pouvait encore lui faire porter quelques faux bras*, et le haler au milieu de nous, où il l'eut forcé de mouiller. Une goélette n'a pas beau jeu de faire de l'opposition sous la volée d'une frégate. Décidément monsieur Baudin paraît ne pas avoir plus de sang-froid qu'il ne faut, dans sa position surtout.

D'un autre côté *Le Voltigeur* arrive avec une chaloupe chargée de trente mille cartouches, de sabres, de pistolets qu'un de ses canots a enlevée sur la côte à sept ou huit lieues au nord de La Vera Cruz. Cette chaloupe allait sans doute approvisionner quelques postes de la côte. On distribue la poudre et les armes à bord des divers bâtiments de l'escadre.

Intentions pacifiques du gouvernement mexicain en réponse à la présentation de l'ultimatum

Vers midi Monsieur Le Ray arrive de Mexico. Nous sommes tous à la piste des nouvelles qu'il apporte, tant elles sont intéressantes pour nous….. Le soir nous apprenons que Monsieur Le Ray a été reçu partout avec beaucoup d'honneur, mais qu'en réponse à la présentation de son ultimatum, le président a écrit à l'amiral qu'il avait le plus grand désir d'entrer en arrangement avec la France, que les intentions du gouvernement mexicain avaient toujours été pacifiques, et que la lettre que lui adressait le roi des Français montrait aussi le plus vif

empressement à voir les deux nations renouveler leurs relations amicales. Qu'en conséquence il allait immédiatement nommer des plénipotentiaires qui se rendraient à Xalopa, à 28 lieues d'ici, pour traiter avec lui. Mais il ajoutait que d'après ces dispositions tendant toutes à la paix, il pensait que l'Amiral ferait aussitôt lever le blocus de la côte, et qu'il ne trouverait pas mauvais que le gouvernement mexicain dut s'attendre à ce que l'amiral ferait que les forces françaises fussent éloignées de La Vera Cruz, avant d'entamer les négociations, afin qu'aucune marque d'hostilité ne parut exister entre les deux nations pendant les discussions des articles du traité, que d'ailleurs il était de la dignité de la République que les choses se passassent ainsi.

L'amiral va immédiatement répondre à cette lettre. Monsieur Le Ray ne savait pas en arrivant que des commissaires dussent être nommés, mais il nous apprenait que Santa Anna rassemblait des fédéralistes dans les environs de La Vera Cruz pour marcher avec eux sur cette ville. Déjà notamment Tampico et Tuspan ont renvoyé leurs gouverneurs unitaires, de sorte que le parti fédéraliste sur la côte prend une très grande extension, et menace de près le gouvernement qui ne peut rien lui opposer.

Position critique du gouvernement – les fédéralistes

Monsieur Gloux consul de France, que nous avons à bord, a reçu par le courrier que lui a amené Monsieur Le Ray, deux lettres de Mexico portant que tout y est sens dessus dessous, que le gouvernement est dans la position la plus critique, que le président Bustamente veut traiter à tout prix, même en dépit des Chambres, que les riches négociants nationaux ou étrangers poussent à la paix de toutes leurs forces parce que leurs affaires souffrent cruellement, et qu'ils sont eux mêmes créanciers du gouvernement pour de très fortes sommes. Que celui-ci est épuisé, que les coffres sont vides, et que ne pouvant avoir d'argent que sur la délivrance de bons de douane, le blocus ne lui laisse aucun moyen de s'en procurer.

Les français seulement à Mexico veulent la guerre, à moins qu'on ne force le Mexique à en passer par tout ce qu'on lui demandera. Ces lettres annoncent en outre qu'au départ du courrier, on nommait les plénipotentiaires qui devaient se rendre à Xalopa.

Nous concluons de tout cela que les nouvelles sont à la paix, car les mexicains céderont quoique Monsieur Le Ray leur ait assuré que l'amiral ne traiterait qu'à son bord, et que la division ne bougerait pas. Nous supposons aussi que les commissaires du gouvernement seront à Xalopa à peu près dans huit jours, et que la réponse à la lettre de l'Amiral pour laquelle le général Brincon gouverneur de la province a promis un courrier extraordinaire, pourra être renvoyée ainsi sous sept ou huit jours. D'un autre côté à Mexico les ministres, qui ont fait la plus grande opposition à l'ultimatum de monsieur Baroche, tiennent encore tête, et ne veulent traiter en aucune manière tant que le blocus ne sera pas levé, tant que l'escadre sera mouillée à Sacrificios. Ils considèrent des négociations dans de telles circonstances comme honteuses pour la République, comme compromettant sa dignité. Refuseront-ils ? Accepteront-ils ? On n'en sait rien. Il est cependant facile d'apercevoir que comme ils l'ont déjà fait, ils veulent faire traîner l'affaire en longueur, espérant que l'épidémie ou les vents du nord nous forceront bientôt à abandonner la place.

Le soir les deux bateaux à vapeur *Le Phaéton* et *le Météore* mouillent sur rade. Depuis Cadix ils ont presque toujours navigué à la voile, et n'ont relâché que quatre jours à Santiago de Cuba pour faire de l'eau et prendre du charbon. C'est un puissant secours qui nous arrive : on va les employer à l'attaque du fort en installant sur leur avant un long pont volant qui permettra de s'élancer de leur bord sur le parapet que l'on doit ainsi enlever à l'abordage.

Ce matin 8 novembre, avant que l'Amiral ait pu expédier sa lettre, un coup de vent de nord-ouest nous tombe presque à l'improviste à 5 heures de la nuit. Il était toutefois annoncé par les pronostics ordinaires, les vents du sud, les brouillards, la terre claire et rapprochée. A 2 heures nous dépassons* nos mats de perroquets, nous filons de bonnes touées* de nos chaînes, et nous l'attendons de pied ferme. Il vente grand frais toute la journée, nous sommes entourés par l'écume des brisants, mais pas un navire ne bouge. Nos chaloupes et canots ont été embarqués hier, et nous étalons parfaitement…. Ce soir le vent mollit un peu.

13 novembre - Dans la matinée du 9 l'Amiral peut expédier sa dépêche. Le commandant Laisné nous en donne le contenu : elle porte que la division française est ici et qu'elle n'en bougera pas ; que si la République est dans l'intention de traiter d'après les bases de l'ultimatum, il consent à se rendre à Xalopa ; que sinon, du jour où il recevra la réponse du président, les négociations seront rompues et il commencera les hostilités.

Dans la division on est furieux que l'amiral fasse la concession de se rendre à Xalopa, mais ses instructions sont précises. Monsieur Laisné qui les a vues, nous dit qu'elles lui prescrivent de traiter s'il lui en est fait la moindre ouverture, et même d'épuiser tous les moyens de conciliation avant d'en venir à déclarer la guerre.

Des nouvelles de Mexico parvenues par le courrier du 10 à Monsieur Gloux lui apprennent que le ministre de la guerre et le ministre des finances viennent d'être remplacés par deux hommes très influents, deux riches négociants créanciers eux mêmes du gouvernement, et ayant beaucoup souffert du blocus, ne manqueront pas d'accéder à toutes les exigences de l'ultimatum. Les deux ministres déchus étaient opposants, et l'on dit même que le ministre des relations extérieures Conivos est à l'instant d'être renvoyé. C'est ce Conivos qui a maintenu et suscité la querelle, et qui a toujours refusé de traiter avec Monsieur Deffaudis dont il était dit-on l'ennemi personnel. Toutes les nouvelles sont bien à la paix.

Au fort de Saint Jean d'Ulloa on paraît travailler jour et nuit à défendre les approches de la demi lune du côté de la mer par des palissades et des ouvrages extérieurs. C'est le seul point où l'on puisse débarquer, et certes les exercices qu'ils nous ont vu faire doivent les mettre en garde de ce côté.

Renseignements perdus

Le bric *Le Dupetit-Thouars* mouillé hier nous apporte une fâcheuse nouvelle : deux français nommés Selvé et Déseudier étaient parvenus à débaucher à La Vera Cruz trois pilotes et un sergent du fort qu'ils emmenaient pour s'embarquer avec eux sur un point de la côte avec lequel nous avions plusieurs fois communication, lorsque ils sont rencontrés par l'officier et les hommes de la chaloupe chargée d'armes, qu'une embarcation des voltigeurs a enlevée il y a quelques jours. L'officier a reconnu le sergent, l'a arrêté avec les deux pilotes, et conduit à la ville où on les a jetés en prison. Les deux français n'ont pas répondu à l'appel des mexicains, ils se sont sauvés à cheval. *Le Dupetit-Thouars* les a recueillis sur la côte et nous les amène. Nous sommes privés par cette fâcheuse rencontre de renseignements sur l'intérieur de la citadelle, et de pilotes qui nous y auraient conduits.

Reconnaissance de l'amiral aux glacis du fort

Hier dans la nuit du 12 novembre on arme en guerre quatre grands canots et les quatre yoles de l'amiral, du Prince de Joinville, des commandants Laisné et Laguerre. A 9 heures ils partent pour faire une reconnaissance des approches du fort. Ils accostent en un point où le récif, coupé dans la longueur d'une demi-encablure, leur permet de pénétrer. Ils débarquent

leurs hommes, envoient en avant quelques éclaireurs, et marchent en deux colonnes d'environ cinquante hommes chacune vers la demi lune qui leur fait face. Le commandant d'artillerie et les officiers du génie accompagnent l'amiral. Ils observent à leur aise les abords de la fortification, ils tournent de tout côté s'approchant encore, entendent la conversation de deux sentinelles qui se relèvent, enfin ils ne sont découverts que par les aboiements d'un chien. Aussitôt l'alarme est donnée : ils font halte et bientôt un parti d'environ 40 hommes débarque par le chemin couvert, et se présente pour les reconnaître. On leur crie plusieurs fois « Qui vive ? », sans qu'ils répondent. Enfin leurs observations terminées, et les mexicains ne faisant pas un pas pour s'avancer sur eux, ils retraitent en ordre, retournant à leurs canots comme ils étaient venus, c'est à dire avec de l'eau jusque à la ceinture pendant près d'un demi mille sans être le moins du monde inquiétés…. Est-il rien de plus hardi que cette reconnaissance, et de plus extraordinaire que la contenance de l'ennemi ? Toutes ces sorties pendant des négociations de paix entamées sont-elles bien loyales ? Quoiqu'après tout une trêve n'entraîne pas je pense l'obligation de ne pas prendre toutes les mesures possibles pour les hostilités qui pourraient la suivre.

J'apprends ce matin par Page envoyé l'autre jour porter un pli à La Vera Cruz que le général Bricon lui parlant de la reconnaissance qu'à déjà faite le Prince de Joinville, dit qu'il avait donné l'ordre au fort de ne pas tirer sur des individus ou des canots isolés qui se présenteraient dans les environs. Ceci explique la conduite pacifique que la garnison du fort a tenue la nuit dernière. Du reste Bricon ignorait que le Prince fut de la première expédition. Page la lui donna comme une escapade d'aspirant parti pour la pêche !

Comme le point de débarquement au milieu de ces récifs n'est pas facile à reconnaître, de nuit surtout, l'amiral veut que tous les officiers de la division aillent le visiter. Nous devons donc chacun à notre tour aller y faire une excursion.

17 novembre - le 14 les croiseurs nous annoncent trois bâtiments en vue. Bientôt on reconnaît la frégate *L'Iphigénie*, le bric *L'Eclipse*, et un bâtiment marchand belge qui nous apporte de l'eau et des rafraîchissements. Tous ces navires mouillent à l'île Verte dans l'après midi. *L'Iphigénie* à laquelle monsieur Baroche n'a voulu accorder aucun homme, a complété son équipage avec celui du *Laurier*. Tous les officiers du bric sont ainsi passés à son bord avec le capitaine Duquesne qui est devenu second de la frégate. Après cinq jours de relâche elle est partie de La Havane pour nous rallier. L'amiral, pour reconnaître le zèle des commandants de ces bâtiments, les signale à l'ordre du jour de l'armée, seulement d'une manière un peu trop emphatique. *L'Herminie* retournera en France dès qu'elle le pourra.

Avant hier 15 l'amiral reçoit vers 10 heures une dépêche du gouvernement mexicain, qui lui est apportée par un aide de camp du général Rincon. Elle porte que le gouvernement consent à traiter sur les bases de l'ultimatum, et que la présence de l'escadre française devant La Vera Cruz ne sera pas un obstacle à sa conclusion. En conséquence le ministre des relations extérieures Conivos, envoyé à Xalopa comme plénipotentiaire de la République, y attendra l'amiral Baudin, qui dans sa dernière dépêche consentait à s'y rendre. D'après cela l'amiral fait immédiatement ses dispositions de départ. Il doit être dit-il cinq jours absent, et il remet la direction de l'escadre à Monsieur Laisné, auquel il donne l'ordre d'aller mouiller dans la baie d'Anton Lizardo.

Les nouvelles de Mexico sont aussi toutes à la paix. Beaucoup de monde, le Prince de Joinville entre autres, sont extrêmement vexés de ce que nous n'ayons fait au Mexique qu'une promenade militaire. Mais l'amiral n'a pas pu outrepasser ses instructions, et je crois d'ailleurs qu'il préfère la réputation de diplomate à celle d'homme de guerre. C'est notre départ de Sacrificios qui intrigue le plus de gens : suivant les uns c'est une concession aux exigences des mexicains, tandis qu'on eut pu tout obtenir d'eux sinon amicalement, du moins

par la force. Pour d'autres au contraire, et Monsieur Laisné qui avec toute la correspondance est de ce nombre, c'est simplement galanterie que leur fait Monsieur Baudin. En effet ils ont consenti à traiter en concédant la présence de l'escadre. L'amiral ne se rend donc pas, et il veut, tout en ayant l'air de se montrer courtois, mettre, pendant qu'il sera absent, l'escadre à l'abri des chances de vent du nord, qui deviendront de plus en plus violents à mesure que la saison avancera. Si tous connaissaient la lettre de Monsieur Baudin, et les réponses qu'il a reçues, personne ne pourrait en tirer une autre conclusion.

L'amiral part en négociation à Xalopa

A cinq heures du soir il part avec deux canots pour La Verra Cruz, où il est salué à son arrivée de quinze coups de canon. Il était temps car ses embarcations sont revenues à bord à sept heures du soir, au moment où un coup de vent de N.O. se déclarait. Il n'a duré que 24 heures comme le premier, mais quoique il y ait eut de violentes rafales pendant la journée d'hier, il n'a pas été cependant aussi fort que le précédent.

La brise dure encore mais elle est faible. Temps couvert, et si le commandant Laisné n'appareille pas, c'est qu'il craint d'après les apparences que le vent ne reprenne encore.

18 novembre - Quoique d'après les apparences le coup de vent du nord soit loin d'être à sa fin, nous profitons de l'embellie, et au point du jour, nous désaffourchons. L'ordre est signalé à tous les bâtiments de la division d'en faire autant, et à 7 heures nous sommes sous voiles, nous dirigeant sur la baie entourée de récifs d'Anton Lizardo. La mer dehors est moins grosse que nous le supposions. A 9 heures nous laissons tomber l'ancre par huit brasses* et demie, fond de sable vasard, qui nous paraît excellent pour la tenue. On est ici comme dans un bassin. A l'ouest s'étend une côte assez verte, basse mais mamelonnée. Dans toute la partie de l'est c'est la mer, à l'horizon de laquelle on distingue un ou deux îlots de sable et des têtes noires de rochers. La lame brise avec violence sur les récifs qui nous entourent presque complètement d'une large ceinture d'écume. Nous pouvons étaler ici tous les coups de vent de l'hiver.

Le commandant rallie à Anton Lizardo les quatre frégates et six brics ; deux bâtiments croisent au large. *Le Dunois* servant de pilote à la division est mouillé dans la passe qu'il balise avec des embarcations.

Une lettre reçue dans la soirée nous apprend que l'amiral a été parfaitement reçu à La Vera Cruz. On lui a donné une garde d'honneur, le gouverneur est venu le visiter, les français l'ont accueilli à bras ouverts, enfin une nombreuse et brillante escorte lui a été fournie pour se rendre à Xalopa. En ville mexicains et étrangers, tous désirent ardemment une prompte paix. Les journaux de la localité s'amusent à faire le portrait physique et moral de Monsieur Baudin. Ils ne doutent pas d'un accommodement.

Jusqu'au 12 le temps nous a laissé dans de constantes alternatives de très fort vents à brises maniable, mais toujours cependant de la partie du nord. Dans la soirée nous apercevons le bateau à vapeur *Le Météore* se diriger vers la ville, et quelque temps après en sortir sous pavillon parlementaire, annonciation presque certaine que les négociations ne sont pas terminées.

Le commandant reçoit encore du Prince de Joinville une lettre dans laquelle il exprime sa joie de n'être pas simplement venu au Mexique pour y faire une promenade militaire. Il dit que la guerre est imminente, que l'on discute encore, mais qu'il n'y a pas de grandes chances pour que le gouvernement de Mexico ne cède pas aux justes réclamations de l'amiral.

Conditions évasives des plénipotentiaires mexicains

Dans la nuit une dépêche de l'amiral mande que le ministre Conivos a d'abord été très courant* dans l'acceptation des divers articles du traité, qu'il n'a même pas contesté la liberté du petit commerce pour les français, liberté qui existait déjà depuis longtemps, qu'il voulait toutefois se réserver le droit de ne l'accorder plus tard, que quand il le jugerait convenable, mais que quand l'amiral* a exigé des garanties pour les négociants, et une indemnité lorsque le gouvernement voudrait les interdire, ou bien lorsque ils seraient violemment lésés par suite des révolutions, Conivos a répondu que cette question était trop délicate pour qu'il put prendre sur lui de la décider, qu'il devait pour cela s'adresser au gouvernement, et qu'il n'agirait que d'après ses ordres.

L'amiral impatienté est alors parti, lui disant que si le 27 à midi il ne recevait pas à son bord une réponse favorable, il commencerait les hostilités.

Je suis persuadé maintenant que l'intention du ministre n'a jamais été de traiter. Il n'a été si large sur toutes les autres questions que pour s'arrêter sur l'une d'elles, demander à Mexico des explications, et traîner encore en longueur. Cela me paraît d'autant plus évident que les garanties demandées sont justes puisque la république elle même avoue l'instabilité de son gouvernement.

A la pointe du jour toute la division désaffourche, et se prépare à appareiller d'Anton-Lizardo. Le temps s'est remis au beau, il fait calme, et on n'attend qu'un vent favorable. A 10 heures le bateau à vapeur *le Météore* conduit l'Amiral à son bord. Il lui donne alors l'ordre de sortir *La Médée*, et successivement tous les bâtiments, mais à 2 heures la brise passant au S.E. nous permet de mettre sous voiles. A 4 heures nous mouillons à l'Ile Verte. La mer y entre par beaucoup de points, et nous sommes loin d'y être aussi tranquilles que sur la dernière rade. Pendant notre séjour à Anton Lizardo sont arrivées les deux bombardes *Le Vulcain* et *Le Cyclope* qui nous rendront de précieux services lorsque il s'agira d'attaquer soit le fort, soit la ville.

Nous restons quatre jours à l'Ile Verte, nous préparant au combat en cas que la réponse attendue ne soit pas favorable. Ainsi nous nous débarrassons de nos mats et vergues de rechange. On enlève les cloisons des chambres du commandant dans la batterie, et sur le pont on monte des boulets dans des parcs volants….. Pendant ce temps *la Caravane* chargée de charbon et *la Naïade* arrivent de France. Cette dernière apporte à l'Amiral des dépêches qui lui notifient de ne plus traiter, de s'emparer sous trois mois du fort de Saint Jean d'Ulloa, et d'attendre ensuite de nouveaux ordres pour entrer en négociations.

Mort d'un bon camarade

Un bâtiment anglais de commerce arrive en même temps de La Havane chargé d'eau pour la division. Il nous ramène ce pauvre Lambert mourant. Depuis six jours il était atteint d'une gastro-entérite des plus intense. Sans soins parmi les anglais dont il ne parlait pas la langue, et qui ne le comprennent pas, sa maladie avait bientôt pris un caractère des plus graves. Il avait mangé plusieurs fois, et s'était laissé administrer à deux reprises la médecine de le Ray. Tout cela l'avait réduit à un état tel que le docteur s'en désespérait à son retour à bord. Cependant un traitement énergique qui lui fut administré dès son arrivée le montra beaucoup mieux pendant une demi-journée. Mais le lendemain deux crises nerveuses successives nous l'enlevèrent. Pauvre Lambert ! Nous l'avons bien regretté, c'était un excellent camarade. !!

Le 25 un bateau parlementaire vient de La Vera Cruz à bord de l'amiral traiter des sûretés à accorder aux bâtiments servant d'hôpital, et aux édifices de même nature en ville. Tous les

français se trouvant alors à La Vera Cruz devaient alors s'embarquer sur un navire belge qu'on y enverrait, emportant avec eux leurs bagages. La brise était fraîche du nord, et *le Météore* fut chargé de conduire les officiers mexicains ; le Prince de Joinville, le capitaine des bombardes et quelques officiers du génie profitèrent de la circonstance pour reconnaître les abords de la forteresse de ce côté. *La Naïade* envoie à chaque frégate des fusils de rempart* qu'elle apporte à la division

Nous sommes maintenant devant La Vera Cruz 21 bâtiments de guerre : 4 frégates ; 2 corvettes ; 5 brics de 1er rang ; 3 brics aviso ; 2 corvettes de charge ; une gabarre ; 2 bateaux à vapeur et 2 bombardes*… .. Deux corvettes américaines et anglaises sont en observation à Sacrificios, et attendent sans doute le résultat des négociations.

Attaque du fort de Saint Jean d'Ulloa par les trois frégates, *La Néreide,* amiral Baudin, *La Gloire,* capitaine Laisné ; *L'Iphigénie,* capitaine Parcival ; *la Créole,* capitaine le Prince de Joinville, et les deux bombardes *le Cyclope* et *le Vulcain*.

Le 27 Novembre dans la matinée, la mer était belle quoique un peu houleuse ; il faisait calme. Mais vers midi une petite brise s'éleva du S.E. La réponse du gouvernement mexicain n'arrivant pas, l'amiral ordonna à *la Néreide,* à *La Gloire* et à *L'Iphigénie* d'aller s'embosser* (23) dans le coupé* nord du récif de Galliga. Les deux bateaux à vapeur chauffent pour donner des remorques. *La Naïade, la Créole, la Sarcelle* appareillent pour aller dans la passe nord à l'ouest des récifs, et de là nous signaler la plus ou moins grande justesse de nos coups. Deux brics, *le Voltigeur* et *L'Alcibiade* doivent rester sous voiles dans la direction sud-est de l'attaque.

A 10 heures les bateaux à vapeur vont prendre les deux bombardes et vont les mouiller dans la passe entre Galliga et Galliguila. Elles n'y sont pas très bien car on les voit couler* souvent. Elles peuvent se trouver là à environ 1800 à 2000 mètres du fort, de sorte que leurs mortiers auront des chances pour ne pas tourmenter leur plate-forme. A 11 heures *Le Phaéton* vient prendre l'amiral qu'il conduit au poste qu'il s'est assigné à peu près à 1.500 mètres du glacis. La brise se fait alors et nous appareillons, mais bientôt *le Météore* nous y conduit promptement, et nous nous embossons à une demi encablure sur l'avant de l'amiral. *L'Iphigénie* mouille derrière lui.

Pendant notre mouvement un canot parlementaire est arrivé à bord de *La Néreide.* C'est la réponse attendue. Nous craignons tous maintenant qu'elle ne soit favorable (voir page 314); cependant on nous signale d'être prêts à commencer le feu, en même temps que *la Néreide,* et un canot nous apprend que la dépêche du gouvernement mexicain, loin de tendre à un accommodement, est presque injurieuse pour la France. A deux heures et demie l'amiral a congédié le canot parlementaire, et quand il l'a jugé assez éloigné, il a ouvert son feu auquel nous avons pris immédiatement part. Nos premières volées n'ont pas, ou ont à peine porté. Un nuage de fumée nous enveloppait. Les hommes manœuvraient leurs pièces avec une ardeur incroyable, et n'attendaient souvent pas que la fumée fut dissipée pour bien pointer et envoyer sûrement leur coup de canon. Mais bientôt ils furent plus calmes et tous portèrent. La brise fraîchissant un peu dissipait promptement la fumée de sorte que le pointage en devint extrêmement facile. Les premiers coups du fort furent très bien dirigés, plusieurs boulets nous atteignirent et nous mirent quelques hommes hors de combat. Cependant comme l'on pointait principalement sur les endroits où le feu de l'ennemi était le mieux nourri, ses batteries furent démontées, et nous vîmes une grande partie de leurs boulets tomber à la mer, ou arriver à peine jusqu'à nous en ricochant, tandis que d'autres nous passaient dans le gréement, et tombaient loin derrière nous. Les bombardes de leur côté faisaient un feu continuel, et paraissaient diriger parfaitement leurs mortiers. A 4 heures l'explosion d'un magasin à poudre

dans une batterie rasante qui sur la gauche continuait hardiment son feu, la fit abandonner en y causant sans doute de gros dégâts. Un instant après un cavalier* élevé sur lequel les mexicains s'étaient défendu avec acharnement, fut entièrement abandonné. Nos longues vues faisaient voir toutes ses pièces démontées. A 5 heures une tour de ce cavalier, où se trouvait sans doute une poudrière sauta et s'écroula. Les coups de l'ennemi ne sont dès lors plus bien dirigés, et ne s'entendent que de loin en loin. Ils ne font plus aucun mal.

A trois heures Le Prieur, impatient de l'inaction à laquelle il était condamné, demanda à l'amiral l'autorisation de prendre part au combat. Sur la réponse affirmative il attaqua vivement la partie de l'ouest en restant sous voiles, puis faisant bientôt le tour du récif, il arrive de notre côté, croise sur notre flanc, s'avance jusque à une petite distance de la ville, et fait sur le fort et sur la ville un feu nourri.

A 5 heures 10 minutes l'amiral nous fait signe d'appareiller pour retourner à l'île Verte. *Le Météore* se met par notre travers pour nous donner la remorque : on est long en préparatifs, mais notre feu continue sans interruption. Enfin à 5 heures 40 minutes nous larguons notre embossure*, nous levons notre ancre et le bateau à vapeur nous hale au large. *La Créole* profite de cette circonstance pour exécuter une jolie manœuvre de guerre, d'autant mieux que l'espace dans lequel elle a à le faire est très resserré : entre les récifs et nous il y a à peine une encablure. Dès que nous avons évité pour lever notre ancre présentant l'arrière à l'ennemi, elle vient passer entre l'amiral et nous, puis mettant en panne sous le vent, elle nous couvre de son feu jusque à ce que nous soyons entièrement dégagés. Le Prince de Joinville manœuvre la corvette, et combat avec l'aplomb d'un vieux praticien.

Après notre départ l'amiral se dispose aussi à se faire remorquer par *Le Phaëton*, mais ses remorques cassent. Le bateau à vapeur revient mouiller sur son œuvre, tout s'embrouille, il perd un temps considérable de sorte que son feu et celui de *L'Iphigénie* ne cessent qu'à la nuit.

Le Météore nous conduit au delà du récif de Blanquilla pour nous permettre d'attraper l'Ile Verte en profitant d'une bordée favorable, mais la nuit se fait, les vents sont contraires, l'équipage est horriblement fatigué, et le commandant trouvant là un fond de 28 brasses, mouille en filant 100 brasses de chaîne. On fait immédiatement souper, et on envoie tout le monde se coucher. La brise tombe, le ciel est magnifique, le temps presque calme.

Demande de suspension d'armes

A 2 heures dans la nuit un canot de voltigeurs porte au commandant l'ordre de se disposer à retourner au jour à son poste d'embossage. Il nous apprit que vers huit heures du soir, pendant que *La Néreïde* débrouillait son ancre de celle du *Phaëton*, un canot fut aperçu se diriger vers elle avec un feu. On l'envoya reconnaître, il se déclara parlementaire, et les deux officiers qu'il portait montèrent à bord. Le général Gaona, commandant du fort, demandait une suspension d'armes pour soigner ses blessés, et les retirer des décombres. Ces messieurs avouaient que le fort était en ruine, et que le lendemain il leur était impossible de répondre à notre feu. L'amiral répondit au commandant qu'il ne lui était pas possible de lui accorder une suspension d'armes, qu'il n'avait qu'à se rendre, et qu'il se chargerait lui même de faire panser et soigner ses blessés ; qu'il pourrait cependant lui accorder une honorable capitulation, et qu'il envoyait au fort deux officiers qui rapporteraient sa réponse (voir page 316).

A 4 heures nous faisons lever l'équipage, il déjeune. *Le Phaëton* arrive nous donner la remorque, et à 8 heures et quart nous sommes embossés de nouveau à l'avant de *La Néreïde*. *La Médée* était venue occuper un poste à l'aile droite, et *la Créole* en forme l'extrémité. Nous

apprîmes alors que le canot envoyé par l'amiral avait rencontré à la porte du fort le général Santa-Anna (24) qui venait d'y arriver, et qui après l'inspection de la place, conseillait lui même à Gaoua d'accepter la capitulation. Il devait sortir avec tous les honneurs de la guerre, nos trois compagnies d'artillerie y entreraient immédiatement, et nous fournirions aux mexicains les embarcations dont ils étaient dépourvus pour un pareil mouvement. L'amiral exigeait en même temps une sorte de capitulation de la ville, ou du moins proposait au général Rincon gouverneur, une convention par laquelle la ville conserverait son pavillon, garderait toutes ses autorités civiles et militaires. Sa garnison serait réduite à mille hommes pour faire services des postes, le surplus évacuerait à une distance de plus de dix lieues. Les français émigrés y rentreraient immédiatement, et une indemnité serait payée par la province à ceux qui avaient souffert des exactions du gouvernement ou de la population. La ville fournirait en outre des vivres à l'armée, qui la payerait comptant. Il exigeait la capitulation et la signature de la convention au point du jour.

Capitulation du fort

A huit heures rien n'était encore arrivé. Monsieur Baudin envoya de nouveau un canot dire que si dans une demi-heure ses conditions n'étaient pas acceptées, il commencerait le feu (voir page 317). Déjà on avait vu plusieurs chaloupes évacuer des hommes vers La Vera-Cruz. A 8 heures et demie, un canot apporta l'acceptation de la capitulation du fort, celle de la ville ne vint que plus tard (voir page 318 et 319). Nos embarcations furent immédiatement expédiées, elles transportèrent beaucoup de blessés et environ 800 hommes qui restaient encore, ne laissant là qu'une vingtaine de malheureux, incapables de supporter le moindre mouvement. Parmi ceux ci se trouvait le capitaine de la corvette mouillée sous les murs de la citadelle, et deux autres officiers de marine. Ils avouaient environ 200 morts et 400 blessés : les deux explosions et les éclats de pierre leur avaient fait beaucoup plus de mal que nos boulets.

Le général Gaona sortit le dernier de sa forteresse à deux heures et quart. Aussitôt le pavillon français y flotta, et à bord de tous les bâtiments de l'escadre les hommes passant à la bande* sur les vergues, le saluèrent de trois cris de « Vive le Roi », pendant que leur artillerie tirait 21 coups de canon. Cet instant fut vraiment imposant car nos navires étaient répandus dans la passe du nord et du sud, à Sacrificios à Poscarol, à l'Ile Verte. Nos chaloupes rentrées, nous larguâmes nos embossures, et à 3 heures et demie toute la division d'attaque était réunie à son ancien mouillage.

Cette affaire a été une des plus heureuses qui ait eu lieu depuis longtemps. L'amiral en allant s'embosser ne se proposait que d'essayer la portée de ses canons, car nous étions à une trop grande distance pour supposer que le pointage dut être bien bon. Il se serait même retiré plus tôt, s'il avait reconnu que beaucoup de nos boulets frappant le but, nous devions y avoir produit des dégâts considérables. Son intention était d'y faire donner le lendemain un plus grand nombre de bâtiments, de les rallier tous à une troisième attaque, et alors la place démantelée, d'y donner l'assaut si l'ennemi tenait encore. Il a cédé au premier choc…. Une autre circonstance des plus heureuses, c'est que le jour où il avait annoncé qu'il commencerait les hostilités, il fit un temps magnifique, et que le lendemain déjà nous eussions été dans la soirée par les vents du nord, quoique ils ne fussent pas très frais.

Considérations sur l'affaire de St. Jean d'Ulloa

Dans cette action nous n'avons eu à regretter que peu de monde : à bord de *la Gloire* un homme tué, et deux blessés hors de combat ; à bord de *La Néreide*, un élève tué, deux

officiers blessés et 15 hommes ; à bord de *L'Iphigénie* deux hommes tués et 8 blessés. *La Créole* a reçu plusieurs boulets qui n'ont atteint personne. Les bombardes ont eu aussi quelques légères avaries.

D'après le relevé des consommations il a été tiré pendant les 3 heures et demie d'attaque par les quatre bâtiments qui ont donné, 7733 boulets ou obus, et 300 bombes. Pour notre part nous avons envoyé 2186 projectiles dont 120 obus. C'est une moyenne de 87 coups par pièce. En trois heures on peut juger d'après cela si notre artillerie (25) a été bien servie ; pas un homme n'a été blessé par maladresse dans toute la division. Qu'on dise après cela que les matelots ne peuvent pas remplacer les anciens artilleurs de marine ; ils n'auraient certes rien fait de mieux.

Le gouvernement du Mexique s'est aveuglé sur sa position et sa force. Il a commis une faute immense en ne cédant pas à nos justes réclamations, en nous laissant attaquer sa meilleure place frontière, dont la prise a fait s'évanouir l'espèce de prestige qui s'attachait à cette citadelle réputée presque imprenable dans toute l'Espagne et les deux Amériques. Car à Cadix, à La Havane, on traitait de folie notre expédition, on disait qu'elle n'était pas assez forte, que nous serions écrasés. Et puis nous ne pourrions pas tenir devant La Vera Cruz, à cause de la saison, des redoutables vents du nord. On nous plaignait. Diverses entreprises des anglais n'y ont pas réussi pendant la guerre contre l'Espagne : la carcasse d'un de leurs vaisseaux sur l'accore* d'un récif tout près de la place, y atteste des pertes qu'ils y ont faites. Une expédition espagnole partie de La Havane y a échoué encore tout dernièrement, et cependant en trois heures la place a été forcée, après une belle défense, de céder au feu de trois frégates, une corvette et deux bombardes françaises. J'ai dit une belle défense, car si elle n'a pas été habile, les mexicains y ont du moins montré un grand courage. La garnison se montait dit-on à quinze cents hommes, ils en ont eu six cents hors de combat, et tout général qui résiste quelle que soit sa position, jusqu'à la perte de plus du tiers de son monde, ne cède qu'à la force : il ne peut plus tenir quand son adversaire n'a pas essuyé les mêmes pertes. Honneur encore au courage malheureux.

Etat des destructions du fort

Le 29 il fait déjà assez mauvais temps. La brise du nord a soufflé pendant toute la nuit. Cependant je réussis à aller visiter le fort dans la journée. Les dégâts que nous avons faits sont vraiment extraordinaires : la plate-forme, les réduits sont couverts d'éclats de pierre qui ont du coûter à l'ennemi des pertes considérables. Pas une embrasure des batteries qui pouvaient tirer sur nous n'est intacte ; beaucoup de pièces y sont démontées, en un mot la position n'était plus tenable qu'à moins d'y mettre tout le monde à l'abri, et de nous attendre au débarquement. Là nous eussions peut être échoué. Du reste quand on examine avec attention les dimensions de Saint Jean d'Ulloa, et les matériaux avec lesquels sont construits ses remparts, si l'on s'étonne avec raison de la quantité de coups qui, à la distance où nous nous trouvions, y ont porté, on ne doit plus trouver extraordinaires les dégâts qu'y ont fait nos projectiles de gros calibre. La pierre qui liée avec beaucoup de chaux, entre dans la construction des murailles et des parapets est un calcaire madréporique très tendre, pris sur le récif lui même, et qui vole en éclats au moindre choc. Nos boulets à la distance de 150 mètres et souvent plus, ne devaient pas avoir une grande force, et cependant à cause de leur masse ils pénétraient dans le mur de manière à en détacher des morceaux de pierre énormes. Les obus, les bombes sur d'autres points ont aussi fait sauter deux poudrières, et causé de grands dommages. Il y avait dans le fort pour nous résister 183 pièces de canon ou mortiers, dont 110 en bronze. Ils n'ont pas osé tirer leurs grands mortiers prétendent les officiers blessés, de peur

de voir ou les pièces ou les bombes éclater près d'eux. Ils auraient ainsi pu nous incommoder considérablement pour peu qu'ils sussent les diriger.

Tous les français émigrés sont rentrés en ville. On va y faire des provisions. La corvette anglaise mouillée à Sacrificios, est partie ce matin en faisant compliment à l'amiral sur le beau résultat de son attaque. A la reddition de la citadelle elle a aussi salué notre pavillon de 21 coups de canon. Le capitaine de la corvette américaine qui le 24 est entrée sur rade, n'a pas vu l'affaire du même œil. Il était persuadé d'avance que nous ne réussirions pas, et plus tard dans son humeur jalouse, il a dit que nous enlevions une belle affaire à la marine des Etats Unis, qui dans leur différent avec le Mexique, n'auraient pas manqué tôt ou tard d'attaquer La Vera Cruz.

Comment le gouvernement de Mexico va-t-il prendre cette affaire ? Quelle impression la journée du 27 va-t-elle faire sur lui et les Chambres ? Nous en attendons des nouvelles avec impatience.

Les 28, 29 et 30 novembre on s'occupe à déblayer le fort, à en enlever les décombres, à garnir des meilleures pièces les bastions qui commandent la ville, à mettre les mortiers en état, enfin à y installer un service régulier. Quelques troubles ont éclaté en ville. La garnison qui n'a pas pris part à la défense du fort, prétend qu'il a été livré, et est exaspérée contre les français. Ceux qui s'y trouvaient enfermés au contraire, disent que le gouvernement les y a laissés écraser. Des démêlés, des rixes en sont résultés.

Dès que l'amiral en a connaissance, il a écrit au général Rincon, qu'au terme de la convention il était gouverneur de la province et de la ville, que partant il était chargé de sa police, et qu'il le rendait personnellement responsable des événements fâcheux qui pourraient y survenir. Nos français qui y sont retournés y tremblent de peur. Il n'est pas de bruit absurde qu'ils ne fassent circuler, et qu'ils n'adoptent comme nouvelle officielle.

L'amiral dans un dîner qu'il donne aux divers commandants de la division, indique à peu près à chacun sa destination. *Le Météore* va prendre du charbon pour transporter à Pensacola Monsieur Doret qui se rendra par terre de la Nouvelle Orléans à New York, où il profitera du premier paquebot pour donner le plus promptement possible en France, connaissance de l'affaire du 27. *La Naïade* va directement y porter des détails, et les rapports du commandant et nos lettres. *La Médée* et *L'Iphigénie* les suivent de près. On donne au Prince de Joinville deux brics de 16 pour le renvoyer commandant une division. Ces deux brics sont loin d'être fiers voiliers. J'ai bien peur qu'il ne les laisse en chemin. Quant à nous, Monsieur Baudin a assuré au commandant Laisné que les ordres qui nous concernaient au départ de Cadix étaient les mêmes, mais qu'il nous garderait encore quelque temps, jusqu'à ce que les affaires prennent une tournure un peu plus régulière. Les bombardes s'en vont aussi dit-on, les grands brics restent.

Décembre 1838 - Le 1er décembre *Le Météore* appareille pour Pensacola : il porte quelques unes de nos lettres.

Le 2 les bombardes débarquent au fort leur artillerie.

Inspection de l'amiral – il complimente les équipages

L'amiral vient à bord complimenter l'équipage sur sa belle conduite dans la journée du 27, et le remercie de ses services. Sa courte harangue est reçue par des acclamations de « Vive le Roi », « Vive l'amiral », et surtout « Vive le commandant Laisné ». Oh pour ce dernier cri il est répété plusieurs fois de cœur par l'équipage. C'est qu'il est bien mérité, et c'est que Monsieur Laisné n'est pas un homme ordinaire, c'est qu'un équipage en masse s'y connaît, et

selon moi se trompe rarement sous ce rapport. Monsieur Baudin donne ensuite l'autorisation aux divers bâtiments d'envoyer au fort les chefs de pièce et chargeurs voir par eux mêmes l'effet de coups bien dirigés, afin qu'ils apprécient par eux mêmes toute l'importance des exercices qu'on leur impose.

Le 3 deux bombardes *L'Eclair* et *Le Volcan* arrivent de France après une assez belle traversée. Les malheureuses elles ont fait deux mille lieues pour arriver sept jours trop tard. Le temps présente toutes les apparences d'un coup de vent du nord prochain. Je ne sais pas pourquoi nous n'allons pas tous à Anton Lizardo, il y a deux jours que nous sommes en appareillage pour nous y rendre. Nous serons si tranquilles, si bien là.

La capitulation de la ville est violée

Le 4 décembre dans la journée l'amiral apprend que le gouvernement mexicain, loin d'avoir cédé à l'annonce de la prise du fort de Saint Jean d'Ulloa, loin de ratifier la convention avec le général Rincon relativement à La Vera Cruz, avait lancé un manifeste de déclaration de guerre à la France, investit de pouvoirs Santa Anna, placé sous ses ordres le général Arista et sa brigade, et leur avait enjoint de se rendre sur La Vera Cruz (voir page 321). Il savait qu'une partie des troupes bivouaquait sous les murs de la ville, et qu'elle devenait déserte. Les français qui y étaient entrés, justement effrayés de ces mouvements, s'étaient retirés immédiatement au fort, ou à bord des bateaux.

A cette nouvelle Monsieur Baudin se rendit immédiatement à bord de *la Créole*, mouillée sous les murs de Saint Jean avec le cuirassier et *L'Eclipse*. Il emmène avec lui *L'Alcibiade*, mais il croyait tellement que cette affaire allait promptement s'arranger, qu'il charge Monsieur Laisné de conduire la division à Anton Lizardo au premier vent favorable. Aussitôt arrivé au fort, il écrivit à Santa Anna pour se plaindre de la violation d'un traité conclu, avant qu'on lui eut fait connaître les causes qui en déterminaient la rupture. Il dit qu'après une convention signée, il est indigne d'une nation de la rompre ainsi sans avoir préalablement dépêché une déclaration de guerre. Que maître du fort, il l'était de la ville qu'il avait épargné, et à laquelle il avait bien voulu laisser son pavillon, enfin que si on le forçait à la vengeance elle serait terrible. Santa Anna lui répondit tout simplement qu'il s'était fait interpréter sa lettre, et qu'il ne l'avait pas comprise ; que du reste à 8 heures le lendemain matin, il lui enverrait une réponse dont il serait probablement pleinement satisfait. D'après cela l'amiral voulut avant tout se débarrasser des fortins qui battaient le port, et qui très susceptibles d'être réduits par le fort, auraient toutefois demandé du temps, causé la destruction des maisons environnantes, et pouvaient en outre, une fois occupés, gêner nos communications avec St Juan.

Débarquement à Vera Cruz

A 8 heures du soir un canot de *La Néréide* apporte au commandant l'ordre d'être prêt au premier signal à armer en guerre toutes les embarcations (voir page 322). Cet ordre doit être immédiatement communiqué à toute la division. Nous fûmes d'autant plus étonnés de cette nouvelle, que nous ne songions qu'à nous retirer au mouillage d'Anton Lizardo, et que nous ne savions rien alors de ce qui se passait en ville. A 9 heures et demie un second officier vint nous dire que les chaloupes et les canots bien armés avec les compagnies de débarquement composées d'hommes d'élite doivent se trouver au fort à 4 heures du matin, que tous les commandants de la division s'y rendront avec leurs embarcations, et qu'il ne doit rester à bord des bateaux que deux officiers et deux maîtres. On réclame surtout les charpentiers armés de haches, et des clous en acier propres à enclouer les canons. A 2 heures les embarcations

poussent* du bord avec nos 225 meilleurs hommes, 4 officiers, 7 élèves et 4 premiers maîtres. Le commandant les dirige. Tous les canots des autres bâtiments de l'escadre partent à peu près à la même heure. Les deux chefs de batterie, Laborde et moi, restent seuls à bord avec le capitaine de corvette et un élève.

Un peu avant le jour le temps se couvre d'un brouillard épais ; il fait calme ou très faible brise. Au jour, à 6 heures, nous entendons un coup de canon ; le brouillard nous empêche de voir même les bâtiments les plus rapprochés de nous. A 9 heures et demie encore trois ou quatre coups, puis plus rien. Mais une heure après, les détonations répétées d'une vive fusillade, entremêlées de coup de canon, parviennent bien distinctement jusqu'à nous. Cela dure dix minutes, puis le feu s'éteint ensuite graduellement, puis cesse tout d'un coup. Nous sommes dans la plus grande anxiété : nos camarades, notre brave commandant y ont sans doute été exposés. Quelle a été l'issue de cette fusillade ? Quels sont les vainqueurs et les vaincus ? Nous l'ignorons complètement, et que ces moments sont pénibles !!

Toutefois des coups beaucoup plus rapprochés se font entendre. Ils nous indiquent clairement des canots qui reviennent, et cherchent la division. On bat le tambour à bord, on y fait se succéder les coups de sifflet aigus des maîtres pour leur indiquer à travers le brouillard la direction qu'ils doivent prendre. Après dix minutes nous distinguons une, deux, trois embarcations se dirigeant sur nous. Elles appartiennent à des bombardes. Les hommes qui s'y trouvent ont tous des bonnets de police mexicains. Nous les prenons d'abord pour des prisonniers que l'on ramène, mais bientôt nous voyons clairement que ce ne sont que leurs dépouilles. Le capitaine de *L'Eclair* nous dit que l'affaire est terminée, que les forts ont été enlevés, les canons encloués. Puis il nous parle d'une caserne attaquée, d'un officier d'artillerie tué, de quelques blessés, et il passe son chemin. Mais quelle est cette fusillade que nous venons d'entendre ? Nous ne pouvons encore rien savoir. A 11 heures la brume se dissipe entièrement ; beaucoup d'embarcations reviennent, aucune des nôtres. Du reste à la longue vue nous en distinguons un grand nombre près du cuirassier et des autres bâtiments. A 11 heures et quart *La Créole* commence à canonner la ville. Un instant après les brics mouillés près d'elle ouvrent leur feu, enfin les batteries du fort y prennent part, et lancent beaucoup de bombes. Cette canonnade est bien nourrie, elle dure 3 heures, elle est dirigée sur un seul point.

A une heure le commandant Laisné rentre à bord. Nous le revoyons avec joie, il est profondément ému. Il nous apprend que l'affaire a été chaude, qu'elle nous a coûté beaucoup, que Daris, enseigne de vaisseau de la frégate, et Jauge élève de 2ème classe sont blessés, que nous avons laissé un homme sur le champ de bataille, que les balles en ont atteint plusieurs autres, enfin que l'affaire, brillante d'abord, est devenue à la fin presque désastreuse. Il y a échappé lui même presque par miracle. A huit heures et demie nos canots rentrent, nous apportant huit blessés assez grièvement, parmi lesquels nos deux camarades. Deux autres, qui le sont mortellement sont conduits à bord de la gabarre hôpital *La Fortune* ; A 3 heures la chaloupe revient avec une caisse du trésor, qui ouverte plus tard ne se trouve contenir que 2.500 piastres, environ 13.000 francs.

Déroulement des opérations de l'affaire de La Vera Cruz

Dans la soirée j'ai enfin connaissance des détails de l'attaque (26) de La Vera Cruz. La brume du matin a fait égarer plusieurs canots, de sorte qu'au lieu d'être réunis à quatre heures comme le portait l'ordre, on ne s'est trouvé pouvoir agir qu'au grand jour à 6 heures. Heureusement le brouillard épais, qui était alors dans toute sa force, masquait tous les mouvements de l'expédition.

Les embarcations ont été partagées en trois divisions : à l'aile droite les canots de *La Gloire* et de *La Médée* ; au centre ceux de *La Créole* du cuirassier et de l'artillerie, enfin à l'aile gauche quelques brics et *La Néréide* qui n'arrive que longtemps après. A un signal convenu on s'est porté en masse sur la plage, que l'on a trouvée déserte. Les murailles ont été immédiatement escaladées, et les forts enlevés presque sans résistance. En un clin d'œil les parapets ont été démolis, les affûts brisés, les canons encloués et jetés dans les fossés. Au centre après quelques coups de fusil tirés par les factionnaires et le poste mexicain, les sapeurs du génie ont fait sauter la porte de la ville au moyen d'un pétard. On y a pénétré et on s'est porté à l'hôtel du gouvernement, où l'on supposait que les généraux Santa Anna et Arista étaient logés. Le premier venait de s'enfuir, sans doute en chemise, car on trouva son habit d'uniforme, ses épaulettes, son épée… Arista, un colonel et plusieurs aides de camp y furent pris par le Prince de Joinville lui même. La garde fit quelque résistance, elle fut renversée. La voiture du général en chef était prête et attelée : on coupa les traits des mules, on la brisa. On parcourut alors la ville, détruisant toutes les barricades que l'on rencontrait à chaque pas, et beaucoup de pièces de canon placées sur les plate-formes des maisons, de manière à prendre la rue en enfilade. Dans ces courses Le Prince passant près d'une caserne située à la partie gauche de la ville, y reçut une décharge de coups de fusil à laquelle il riposta, mais l'ennemi avantageusement placé à l'abri des murailles crénelées, avait sur lui un immense avantage. Dès que le commandant Laisné en eut connaissance, il dépêcha à son secours une compagnie d'artillerie, et une division des matelots de *La Gloire*. C'est de là que l'ennemi embusqué fit pleuvoir sur nos hommes une grêle de balles ; c'est de là que vinrent à l'ambulance presque tous les blessés, le chef du bataillon du génie, deux officiers d'artillerie, quatre officiers de marine et beaucoup de matelots. Notre attaque était si désavantageuse ! Bientôt par une rue transversale on commença une barricade. On fit venir deux ou trois pièces de canon, mais le service n'en était pas commode. C'était des pièces prises sur l'ennemi, elles manquaient d'ustensiles convenables. D'ailleurs le but de l'amiral, le but de l'expédition, était rempli : il n'existait plus un canon sur les remparts, ni dans la ville, 96 pièces et plusieurs mortiers avaient été encloués et détruits….. La retraite fut ordonnée, elle se fit avec méthode. Chaque détachement rejoignit ses canots et y embarqua. Mais au centre rallièrent les traînards, les embarcations y furent presque insuffisantes, elles étaient encombrées.

Le commandant Laisné prévoyant cela, et pensant qu'on serait bientôt inquiété, d'autant que l'amiral descendu à terre comme les autres, apportait beaucoup de lenteur à l'embarquement, avait empêché les chaloupes de pousser. Il leur avait donné l'ordre de rester près de la terre, prêtes à protéger du feu de leurs caronades* la retraite des derniers arrivants. Il avait fait même charger une pièce à boulets et mitraille, et l'avait placée à l'extrémité de la jetée pour foudroyer l'ennemi s'il se présentait. Bien lui en pris, car Monsieur Baudin n'avait donné aucun ordre particulier. Il ne restait plus que son canot pour prendre encore lui, les commandants Laisné et Turpin, 3 officiers, 4 élèves et 25 ou 30 matelots. On avait demandé d'autres embarcations que l'on attendait, lorsqu'un piquet de 50 ou 60 cavaliers soutenu par 150 ou 200 hommes d'infanterie se présenta à la porte de la ville, et se précipita sur la jetée. Un homme en veste et en chapeau de paille, monté sur un cheval blanc, et que l'on avait épargné un instant auparavant, était à leur tête. La pièce du môle, chargée à mitraille, tirée sur cette masse à portée de pistolet, l'arrêta un instant. C'est alors que l'amiral s'embarqua dans son canot avec ses officiers et les matelots restés à terre, mais une grêle de balles, tirée surtout des meurtrières pleuvait sur eux. Un élève tomba bientôt mort dans l'embarcation, cinq autres hommes reçurent des blessures graves. Le canot ainsi chargé s'échoua, et il fallut sauter à la mer pour le remettre à flot. On réussit, mais le feu de l'ennemi continuait toujours. Cependant malgré leur courage, et leurs charges réitérées, les mexicains ne purent parvenir jusqu'à l'amiral. Les chaloupes placées là par le commandant Laisné, les mitraillaient constamment. Enfin on put s'éloigner, et les embarcations se replièrent toutes en laissant le môle couvert de

morts. C'était la dernière canonnade que nous avions entendu à dix heures et demie. Monsieur Baudin arriva au fort avec son canot criblé de balles, et donna l'ordre de détruire immédiatement la caserne, dernière ressource des troupes qui désormais voudraient se maintenir dans la ville. Les brics et le fort s'en chargèrent.

Ainsi se passa l'attaque du 5 décembre, très belle par les premiers résultats qui ne nous coûtèrent presque rien d'abord, mais qui par suite de l'imprudence du Prince qui s'en vint heurter de front une caserne crénelée, nous fit perdre bon nombre d'hommes, pour l'abandonner ensuite, puis pour être inquiété dans notre retraite. Si l'on avait évacué à temps, l'ennemi ne serait pas accouru sur nos derrières, pas un coup de canon ne se serait tiré. La cavalerie campée au dehors, ne serait pas arrivée aux détonations qu'elle a entendu, on serait rentré sans perdre un seul homme, et la journée eut été des plus heureuses, car quoique nous ayons cruellement puni les assaillants du môle, nous aurons toujours l'air aux yeux des mexicains d'avoir été forcés à la retraite.

L'amiral a eu un grand tort dans cette circonstance, c'est d'avoir fait participer à cette action les quatre capitaines de vaisseau de la division, tous les commandants des bâtiments, et la plupart des officiers. Il n'aurait pas du juger son ennemi aussi faible. L'attaque devait se faire de nuit à 4 heures du matin, elle n'a pu être exécutée qu'à 6 heures. Heureusement le brouillard a remplacé l'obscurité, mais il pouvait y avoir dans la place plus de monde qu'il ne le supposait : une division était à ses portes, les rues barricadées, les maisons crénelées pouvaient lui présenter la résistance la plus sérieuse, et il pouvait perdre beaucoup d'officiers, et l'élite de ses capitaines de bâtiment. Son étoile n'a pas pâli, il a été heureux, cela rachète bien des fautes….. Cependant il a eu 13 officiers ou élèves hors de combat, dont deux morts, et 30 hommes dont 10 tués, ou qui n'ont pas jusqu'à présent succombé à leurs blessures.

Je ne crois pas que l'amiral soit en goût de recommencer une expédition analogue, ou bien ses mesures seraient prises différemment.

Le service de l'ambulance et des chirurgiens avait été parfaitement fait. Un brave allemand a mis sa maison et tout ce qu'il possédait à notre disposition pour cela. On lui doit une grande reconnaissance. Nous avons ramené tous nos blessés, soignés presque immédiatement, et quatre ou cinq morts seulement sont restés sur le champ de bataille.

Le lendemain 6 la division appareille de l'Ile Verte, et en partie de Sacrificios. Nous allons tous mouiller à Anton Lizardo, profitant du commencement d'un vent de nord, qui s'annonce devoir être assez violent.

A deux heures le 7, la brise bien tombée permettant les communications, le général Arista est conduit à bord de *La Gloire*, où il doit rester jusqu'à nouvel ordre. On le reçoit d'après les intentions de l'amiral, avec les honneurs dus à son rang. Il est général de brigade, c'est un homme de haute taille, d'assez mauvaise tournure, à la figure commune, aux cheveux roux. Il a plutôt l'air d'un anglais que d'un mexicain ; il paraît d'un caractère doux et confiant.

Dans la soirée un canot arrivé de Saint Jean d'Ulloa, nous apprend une nouvelle de la plus haute importance, et qui rend moins grave l'effet de notre retraite, et la perte que nous avons éprouvé à La Vera Cruz. L'homme au chapeau de paille et au cheval blanc, qui en tête de la cavalerie nous chargeait avec tant d'acharnement, était Santa Anna lui même, échappé en chemise de l'hôtel, où on l'a presque surpris au lit. Il s'était réfugié dans la caserne. Lorsque nous l'eûmes abandonnée, il en sortit et vint examiner notre réembarquement. C'est là que l'amiral le fit épargner, le prenant pour un paisible habitant de la ville. Il disparut ensuite pour aller rassembler ses soldats, et vint nous charger rudement sur le môle, mais le feu de nos caronades lui fut fatal. Il tomba avec son cheval tué, une jambe et un bras fracassé.

Nota : Nous avons su plus tard de source certaine, que l'homme au cheval blanc n'était pas Santa Anna, mais bien Paul Orta, volontaire au service mexicain, que le général gouverneur après s'être enfui de la ville par la porte, n'était même pas rentré à la caserne par les derrières. Ainsi il n'avait nullement contribué à la défense de celle-ci. Il était établi en dehors des murailles, derrière les dunes de ce côté, et deux bataillons, dont celui des hidalgos, l'y avaient rejoint. Ce ne fut que plus tard, lorsque l'attaque de la colonne eut cessé, lorsque notre embarquement fut en pleine exécution, qu'il expédia l'homme au cheval blanc pour nous observer. Celui-ci vint l'avertir qu'il n'y avait peut-être pas plus de 300 hommes dans la ville. Il attendit encore plus d'une demi-heure, après quoi à la tête d'environ 400 hommes, il se dirigea vers le môle, fier et palabrant outre mesure. Mais lorsque il vit au détour de la dernière rue que nous avions encore près de 60 hommes sur la plage, car il ne pouvait apercevoir nos chaloupes, il hésita, remit le commandement à l'homme au cheval blanc, et se mit en observation derrière la maison du capitaine de port. L'homme au cheval blanc chargea alors avec quelques braves. Le premier coup de canon lui tua son cheval, et ce sont aussi les premiers biscaïens des chaloupes, qui prenant le môle et la porte en écharpe, sont venus atteindre Santa Anna jusqu'à l'angle de la maison où il était à demi caché. Ces détails ont été depuis publiés dans les journaux mexicains (La République, août 1839).

Il perdit dans cette circonstance beaucoup de monde, et on dit même qu'ensuite les premières bombes tombées dans la caserne y ont produit un effet terrible. On a presque immédiatement amputé la jambe de Santa Anna, mais comme à la suite de cette opération il eut une fièvre très forte, on craignait dit-on qu'il ne put supporter la seconde. En attendant il écrivait à l'amiral qu'il évacuait entièrement la ville, et qu'il se retirait à une lieue dans la campagne.

Détails que nous donne Arista

Arista nous a dit à cette occasion, que c'était déjà l'intention du général, même avant l'affaire. Aussi a-t-il été surpris le 5 au matin : la réponse qu'il faisait attendre jusqu'à 8 heures était nous assura-t-il, pour prévenir l'amiral qu'il s'écarterait de La Vera Cruz jusqu'à une certaine distance, et si la ville était déserte, c'était bien plus la crainte des troupes mexicaines que des français qui l'avait fait abandonner. Arista était arrivé lui même la veille à 10 heures du soir, et s'était couché tranquille jusqu'au lendemain. Il apprit les blessures de Santa Anna sans le plaindre : il les avait trompé disait-il, et se félicitait presque de ne pas être resté longtemps sous ses ordres. Après la capitulation de Saint Jean d'Ulloa, et la convention de Rincon qu'il avait lui même conseillée, Santa Anna recevant du gouvernement des pouvoirs et le commandement de la province, avait fait arrêter et conduire sous bonne escorte à Mexico les deux généraux signataires, qui doivent être conduits devant une cour martiale. Ce fut alors qu'on lui envoya la brigade d'Arista, et que sans donner connaissance à l'amiral du manifeste de la déclaration de guerre dont il était chargé, il avait violé la convention faite avec son prédécesseur en venant camper sous les murs de La Vera Cruz, avec des forces beaucoup supérieures à celles qui devaient en former la garnison. Maintenant perdu, presque sans surveillance, il expie sa trahison et personne ne le regrette.

Arista est tout surpris de l'accueil qu'on lui fait dans la division. Les américains du nord, les ennemis les plus acharnés du Mexique dont ils convoitent toujours les plus belles provinces, leur avaient peint les français comme venant dévaster leur territoire. Ils représentaient la lutte future comme une guerre d'invasion pour placer à la tête de l'empire nouveau que l'on voulait fonder, le Prince de Joinville lui même. Ils nous montrèrent comme ayant la plus grande haine contre les populations mexicaines, comme devant les décimer. C'était vraiment incroyable disait le général, mais malgré soi le patriotisme, le peu de

connaissance que dans le pays on a des idées européennes avait laissé ces étranges opinions s'inculquer dans l'esprit, et fait trouver étonnant que le contraire put avoir lieu. Aussi lui personnellement venait-il nous combattre de bon cœur.

Conivos assurait-il encore, avait voulu se jouer de l'amiral, et n'avait pas en arrivant à Xalopa, la moindre intention de traiter. Comme propriétaire de nombreux établissements industriels et nationaux, il a tout à craindre de la concurrence étrangère. Aussi la guerre seule peut-elle donner à ses usines une grande prospérité, aussi ne désire-t-il rien tant. Seulement il a été maladroit. Au lieu de s'attacher à discuter et à combattre un article important de l'ultimatum présenté par l'amiral, il est tombé sur la clause la plus légale du traité, et il s'y est refusé sans motif raisonnable. Pendant qu'il croyait ainsi tenir Monsieur Baudin en échec, il n'est pas de rapport faux et outré qu'il ne fit contre lui et les français afin d'exaspérer le Congrès et le Sénat, afin de les porter à la guerre. Il a parfaitement réussi. C'est pourquoi à la nouvelle de la prise du fort, le gouvernement s'est empressé de la déclarer à la France, et il a fait adopter une loi par laquelle tous les français habitant Mexico, seront sans exception obligés de quitter la ville sous trois jours, temps suffisant selon ces messieurs pour mettre leurs affaires en ordre. Le même décret défendait de leur délivrer des passeports autres que pour Acapulco, port de la mer du sud sur lequel ils seront dirigés. Le gouvernement voulait par là les forcer à lui adresser des pétitions pour obtenir un service qu'il leur aurait fait payer au prix d'or, comme autrefois aux espagnols. Mais tous refusèrent de se soumettre, en disant qu'on pouvait se disposer à faire le siège de leur maison. Cependant le Congrès reconnaissant le lendemain que son décret de la veille était absurde, et le ferait placer de pair avec celui d'une nation barbare, s'est accordé à leur donner 75 jours, avec la faculté de se retirer où bon leur semblerait.

Le consul anglais à La Vera Cruz a aussi reçu la notification de sortir de la ville comme favorisant les français. Mais il a répondu qu'il n'avait d'ordre à recevoir que de son gouvernement, et qu'on ne le sortirait de sa chancellerie qu'après lui avoir passé sur le corps.

A Mexico on n'a pas encore du connaître les résultats de la journée du 5 décembre, dans laquelle la république vient de perdre deux de ses meilleurs généraux, après en avoir décrété deux autres d'accusation, et cependant je ne pense pas qu'elle fourmille d'hommes de guerre. Dans 15 jours il se sera passé sans doute bien des choses importantes au Mexique ; il y aura du nouveau.

18 Décembre - Nous sommes toujours à Anton Lizardo, mais presque seuls maintenant, c'est à dire *La Néréide, la Gloire, La Caravane, La Sarcelle, Le Voltigeur* et deux bombardes. Avant hier seulement le vent de N.O. a cessé, une petite brise d'E et d'E.N.E. lui a succédé, et *L'Iphigénie, La Médée, Le Cyclope et Le Vulcain* sont partis pour la Havane. Les deux frégates y resteront jusqu'aux nouveaux ordres de l'amiral. *La Créole* et les deux brics *Le Dupetit-Thouars* et *Le Denain* ont aussi appareillé pour aller croiser devant ce port. *La Naiade* va directement en France porter des dépêches ; *L'Oreste* retourne aux Antilles, enfin *Le Zèbre* et le *La Pérouse* se dirigent l'un sur Tampico l'autre dit-on sur Campéche. Toutes ces destinations étaient connues depuis quelques jours, et les bâtiments n'attendaient que des vents favorables pour partir d'ici, et s'élever un peu dans le golfe. Hier la frégate anglaise *La Pique* a mouillé à Sacrificios.

Le 14 on nous dit que les français, à la notification des lois qui les expulsaient du Mexique après 75 jours, avaient tous demandé leurs passeports. Ils s'étaient organisés au nombre de quinze cents hommes environ, et devaient retraiter en corps bien armés, sur La Vera Cruz. Plusieurs déjà arrivés ici, étaient partis immédiatement. Les autres qui ne devaient sortir que dans deux jours, ont été arrêtés, et contraints de rentrer à Mexico, où on les garde dit-on en otage, sans toutefois leur faire éprouver aucune vexation.

Nous reçûmes en même temps deux proclamations ou bulletins officiels sur nos engagements avec les Mexicains. Dans le premier qui rend compte de la prise de Saint Jean d'Ulloa, on dit que onze bateaux français ont fait feu sur la citadelle avec quatre cents pièces de canon de 36, et qu'il a été obligé de céder à un aussi grand déploiement de forces, mais que deux frégates des plus maltraitées se sont retirées du feu : ce ne peut être que nous et *la Créole*, qui s'étant maintenue sous voile s'est éloignée à la nuit.

Bulletin extrêmement curieux de Santa Anna

Dans le second (voir page 324), où Santa Anna nous traite fort gratuitement de vils et de lâches, il dit que pendant des négociations entamées entre lui et l'Amiral dans la nuit du 4 au 5 décembre, les français ayant contre toutes les lois de la guerre attaqué La Vera Cruz, il les a repoussé à la baïonnette jusque dans les canots, que leur amiral en fuyant s'est jeté à la mer, où il s'est sans doute noyé, que nous avons laissé sur le champ de bataille plus de cent morts et une pièce de canon, qui sera conservée par les mexicains comme un trophée de sa victoire, qu'il n'a eu que 25 blessés, et que décidé à évacuer la ville, il en a retiré toute l'artillerie, les armes et les munitions possibles, après avoir détruit tout ce qui n'était pas susceptible d'être emmené. Qu'après avoir été vaincu et repoussé de La Vera Cruz, on avait eu la barbarie de la réduire en cendres, qu'enfin lui blessé et près de mourir, il abjure devant la nation ses erreurs politiques, et qu'il est heureux de terminer sa vie en ayant assuré un nouveau triomphe aux armes mexicaines. Il prie la république de toujours regarder ses fils comme ses meilleurs citoyens, et demande à être enterré dans les dunes de Vera Cruz, théâtre de ses derniers exploits. Quant à Arista, il dit que sa prise est due à la plus noire trahison de notre part.

Ce bulletin, du plus curieux que l'on puisse imaginer, et qu'il termine en quelque sorte par son testament politique, est impayable. Il montre toute la fausseté et la morgue dont sont capables les mexicains. N'ayant pris aucune mesure défensive, refusant de répondre à une lettre de l'amiral, il se considère comme en pleine négociation. Puis il nous repousse l'épée dans les reins lorsque nos derniers hommes sont prêts à rembarquer. Mais ce qu'il y a de mieux c'est qu'il juge à propos en se retirant d'enclouer et de détruite l'artillerie du fort. Oh nous lui avons bien évité cette peine, et il n'a pas eu une grande besogne à faire ! Il nous a pris une pièce de canon et cette pièce qui lui appartenait, était encore le lendemain sur le môle, couvert de ses morts et de ses blessés qu'on n'avait même pas enlevé. Après tout il lui était permis de se tromper un peu sur ses charges à la baïonnette, tombé des premiers, et transporté dans son camp entre dix et onze heures, il écrit au gouvernement à deux heures de l'après midi. Nous tirions encore à cet instant sur la caserne, et certes il y avait alors en ville bien peu de ses hommes pour compter les morts que nous y avions laissé, et ceux qu'il a abandonné sur le môle. Au train où nous allions pour démolir la caserne, il pouvait aussi bien croire que toute la ville serait bientôt en cendres. Mais ce qu'il y a de mieux dans son bulletin, c'est l'enclouage des pièces qu'il a abandonnées au nombre de quatre vingt seize. Nous connaissons parfaitement ce nombre nous autres.

Ces proclamations publiées officiellement, quelques fausses et mensongères qu'elles soient, vont faire une impression bien fâcheuse pour nous dans les provinces où elles vont parvenir, et où les populations les adopteront sans examen. Elles exciteront encore les mexicains contre nos compatriotes, et cela sans compensation car l'amiral n'a rien publié. N'aurait-il pas du lui aussi lancer des proclamations à la suite de chaque affaire, en indiquant le but de ses attaques ? Il eut peut-être atténué l'effet de l'arrogante fausseté des généraux ennemis. Sans doute il leur accordait sa franchise. Il est impossible du reste qu'à Mexico le gouvernement prenne le change sur cette affaire. Rincon et Gaoua s'y trouvent, Arista y écrit,

les journaux de l'opposition seront bientôt informés. La censure ou plutôt la prison les empêchera de parler tout d'abord, mais la vérité se fera jour, là du moins.

Au fort est arrivée une dépêche de Cadaillos, nouveau gouverneur de la province. Elle donne aux français réfugiés, l'autorisation de rentrer dans la Vera Cruz pour enlever tout ce qu'ils ont laissé par suite de leur départ précipité. Ils ont 8 jours pour régler ainsi leurs affaires. Fort peu d'entre eux paraissent vouloir se rendre à cet avis, soit qu'ils craignent encore de nouveaux actes arbitraires du gouvernement, soit plutôt qu'ils ne veulent pas s'opposer aux brigandages de plusieurs bandes de voleurs qui exploitent la ville maintenant qu'elle est entièrement déserte. Ces brigandages ne manqueront pas de nous être attribués.

Négociations pour se procurer des boeufs

Le 15 Laborde avec la chaloupe et le grand canot armé en guerre se rend à la plage d'Anton Lizardo tâcher de s'entendre et d'ouvrir quelques communications avec les habitants de la campagne et de la côte, pour qu'ils nous fournissent des bœufs et des provisions fraîches. Muni d'un pavillon parlementaire il s'avance jusqu'au rivage ; un cavalier s'approche, il écoute ses propositions en déplorant la misère dans laquelle se trouvent les campagnes des environs. Notre diplomate fait valoir que l'argent payé comptant pour les bœufs qu'ils nous fourniraient, est bien préférable à la privation de commerce dont ils souffrent, et surtout à la crainte d'une exécution de notre part, qui leur enlèverait tout dédommagement. Le brave paysan de son côté dit qu'il se compromettra grandement, que des patrouilles parcourent la côte, mais que cependant il va s'entendre avec ses voisins pour qu'à un signal convenu on puise aller chercher les provisions qu'il aura rassemblé.

Lettre de l'amiral à Arista, que celui-ci envoie à Bustamente

Ce matin l'amiral adresse au commandant Laisné une lettre qu'il doit communiquer au général Arista, et dans laquelle il développe toute sa conduite dans la négociation entreprise avec le gouvernement mexicain avant le commencement des hostilités. Il dit d'abord que si la France en avait voulu à l'indépendance et au territoire du Mexique, ce n'aurait pas été seulement avec des vaisseaux, mais bien avec des troupes nombreuses qu'elle serait venue appuyer ses prétentions. Il fait ensuite retomber sur Conivos et Alamon les causes de la guerre, parce qu'ils ont voulu seulement le tromper et temporiser, comptant sur le vent du nord pour disperser la flotte, mais qu'il avait su déjouer leur diplomatie jésuitique. Qu'il s'était montré dans la rédaction des articles du traité beaucoup plus soigneux de l'honneur du Mexique que les ministres eux mêmes, et que ce n'était qu'une misérable question relative à des boutiquiers dont les droits étaient depuis longtemps reconnus qui avait servi de prétexte à la rupture ; qu'il fallait que Conivos pour tenir tant à cette clause, cédât lui aussi aux instigations d'autres boutiquiers mexicains ou étrangers, sans cela sa conduite était inexplicable ; en un mot que les ministres avaient coupé la négociation sans raison aucune.

Arista envoie l'original de cette lettre à Bustamante par l'un de ses amis, tandis qu'il en fait parvenir une copie au général commandant les troupes de la Vera Cruz. Ces lettres sont expédiées par des chefs de poste de la côte.

Les anglais demandent leur part

24 Décembre - Le bateau à vapeur vient en rade, emmenant à bord de l'amiral un ministre plénipotentiaire anglais envoyé au Mexique. Il dit qu'il a mission de son gouvernement pour

réclamer 30 millions dus à l'Angleterre, que la république s'est montrée ingrate envers eux, qu'ils lui fournissent depuis longtemps tout ce dont elle a besoin, que onze bâtiments dont deux vaisseaux viennent appuyer ses prétentions, qu'une corvette est allée à leur rencontre, et qu'aussitôt leur arrivée il se rendra à Mexico faire des réclamations, et déclarer la guerre si on n'y satisfait pas. Pauvre Mexique ! Dans quelle ornière il s'est fourré par l'obstination de Conivos, et l'entêtement de son gouvernement Les anglais demandent la province du Yucatan pour les 80 millions. Nous ne comprenons rien à ces nouvelles. Que nous avons bien fait de nous emparer du fort ! Les forces britanniques viennent sans doute pour nous observer tout simplement, mais quand l'ordre a été expédié d'Angleterre, on ne pouvait pas encore connaître le résultat de nos opérations. Nous avons envoyé une division à La Vera Cruz, ils en ont aussi destiné une pour le golfe, malgré que nous ayons refusé leur intervention, et ils paraissent avoir voulu pour intervenir forcément déclarer la guerre avant nous, et faire même l'expédition si nous attendions trop longtemps. Ils se cassent un peu le nez, mais nous verrons comment ils vont agir. Leurs bâtiments doivent mouiller dit-on à Anton Lizardo. Beaucoup de commentaires se font aujourd'hui sur cette division anglaise. Ils ne peuvent déclarer immédiatement la guerre à la république : il y aurait de la déloyauté à écraser une nation que par la prise de Saint Jean d'Ulloa nous avons mis si bas. Comment toutes ces affaires qui se compliquent terriblement vont-elles se débrouiller ? C'est ce que nous ne prévoyons pas, mais j'ai peur que nous ne restions ici encore bien longtemps.

Les fédéralistes et les unitaires

Nous apprenons le 19 que plusieurs provinces de la république s'étaient séparées du gouvernement, et s'étaient encore prononcées pour le fédéralisme (27). Tout le ministère avait été changé et rechangé à Mexico dans quelques jours : libéral la veille, il était le lendemain du parti centralisé. Conivos et Alamon en avaient été exclus. La chute du gouvernement était disait-on imminente, il ne pouvait plus tenir. Arista qui a toujours été du parti de l'aristocratie, était enchanté disait-il d'être prisonnier. Sa tête est peut-être fort compromise d'après la tournure que prenaient les affaires.

Pour concevoir du reste quelque chose à ces troubles du Mexique, il faut savoir ce que sont les aristocrates, centralistes ou unitaires et ce que prétendent les libéraux ou partisans de la fédération. Lorsqu'en 1824 le Mexique s'est affranchi du joug espagnol, il s'est érigé en république fédérale comme les Etats Unis. Ainsi chaque état, chaque province avait son congrès particulier ; il nommait son gouverneur, ses employés, avait des troupes, espèce de garde nationale bien entretenue. Il percevait ses impôts, il s'administrait lui même en un mot. Toutefois il envoyait des députés au congrès fédéral à Mexico, y avait des sénateurs. Enfin le président de la république et son gouvernement agissait de ce centre d'où émanaient toutes les lois générales. C'était alors la fédération, et le Mexique était florissant. L'intérêt de toutes les classes paraissait attaché à ce mode de gouvernement.

La dernière révolution a engendré au contraire le centralisme : les provinces sont administrées comme en France les départements, ayant des gouverneurs nommés et soldés par le gouvernement qui dispose à son gré des troupes et des emplois. Les deux chambres, le congrès et le sénat existent toujours. Le président a en main le pouvoir exécutif, du moins en partie, mais un conseil composé de cinq membres, sans ressortir en apparence, domine le tout, car il peut entraver à son gré la marche de la machine en annulant aussi bien les ordonnances du gouvernement, que les décrets du sénat et des chambres. Il ne prend l'initiative en rien, mais il a le veto facultatif qui peut arrêter toute mesure. Il n'est responsable de ses actions à personne, pas même à la nation. Vingt fois depuis que ce gouvernement existe, gouvernement d'interrègne, de coteries et d'ambitions, vingt fois le président a cherché à se faire nommer

dictateur pour s'affranchir de cette entrave. Le mode unitaire a pour le soutenir et pour défenseur d'abord toute l'ancienne noblesse espagnole, dont les fortunes sont encore colossales. Ce sont eux qui exploitent presque toutes les mines. Il a le clergé et les couvents dont l'influence est presque toute puissante, par les biens immenses qu'ils possèdent. Enfin il a l'armée qui ne peut exister sans lui, car autrefois les provinces ne s'encombraient pas de généraux et d'officiers supérieurs comme il en existe maintenant. Le président actuel pour se faire des créatures, nomme des généraux à foison, et ces généraux ou colonels ont la faculté de créer des officiers tant qu'il leur plaît. Il n'est pas nécessaire au Mexique d'avoir déjà servi pour être officier, une campagne se donne ici comme elle se donnait autrefois en France aux jeunes gens de famille. Le gouvernement unitaire actuel perçoit les impôts, c'est à dire la douane car ce sont les seuls qui existent dans toute la république, et nomme à tous les emplois…… Souvent les fédéralistes qui voient dans leurs rangs toutes les classes du peuple, ont tenté de se montrer, mais ils s'étaient laissé enlever leurs armes, accaparant de trop vastes terrains pour se réunir ou s'entendre, et les troupes unitaires, quelque mauvaises qu'elles soient, les ont toujours arrêté. Depuis un an le gouvernement ne perçoit plus d'impôts, mais les espagnols et les prêtres lui en fournissent pour soutenir la guerre. Toutefois il est impossible qu'ils résistent encore quelques mois.

Echec de la négociation pour se procurer des vivres

Le 21 au matin on agitait un pavillon blanc sur la côte, et nos canots s'y rendirent immédiatement. Nous comptions sur un résultat heureux de nos négociations précédentes, mais on ne nous remit qu'une lettre pour le général Arista. L'honnête homme qui avait consenti à nous vendre des provisions, et que l'on forçait à venir porter la lettre, car les auteurs n'osaient pas approcher, avait été nous dit-on dénoncé et arrêté, on le gardait à vue. Les volailles et les moutons qu'il s'était occupé à rassembler, lui avaient été enlevés. Les bœufs avaient été dirigés sur Vera Cruz, où Santa Anna les distribuait à ses troupes. Le brave messager protestait toujours de ses amitiés, mais il ne pouvait plus rien faire pour nous. Un décret de mort vient tout dernièrement d'être lancé contre tous ceux qui nous fourniraient des vivres.

Bouleversement à Mexico

Ce soir 24 *Le Phaéton* arrivé d'Ulloa nous apporte une nouvelle de la plus haute importance : Mexico est en pleine révolution, le ministère est encore renversé, les fédéralistes ont fait sortir de prison où il était détenu depuis longtemps, Monsieur Farias, homme d'un très grand mérite dit-on, leur chef le plus consciencieux, et l'ennemi juré des unitaires. Ils l'ont promené en triomphe dans la ville, en proclamant la constitution fédérale de 1824. Conivos, Alamon, Santa Anna, Bustamante même sont, si le parti révolutionnaire l'emporte, dans la plus fâcheuse position, leur tête est assure t'on très compromise. Arista apprend ces nouvelles avec peine, mais il s'applaudit de plus en plus d'être à bord, et par là d'échapper au coup de feu d'un changement de système.

A l'époque du blocus, lorsque Monsieur Deffaudis (28) a menacé les mexicains de la guerre, il y a environ six mois, les états presque en masse adressèrent une pétition au gouvernement pour que l'on changea le mode unitaire, et que l'on adopta la fédération en modifiant la constitution de 1824. Trois députés de chaque province devaient se réunir dans la capitale pour cette modification qui devait s'opérer dans six mois. Le président serait dictateur pendant cette session, mais répondrait après de ses actes au congrès général. Cette demande fut rejetée. Maître des troupes qui n'existent compactes que sous le gouvernement unitaire,

celui ci crut pouvoir se maintenir en déclarant la guerre à la France, pensant rallier à lui toutes les parties dans l'intérêt commun, en les menaçant de l'invasion. La prise de Saint Jean d'Ulloa qui précéda la déclaration de guerre lui fut fatale. Beaucoup d'états à cette nouvelle se prononcèrent ouvertement pour le fédéralisme, et renvoyèrent leurs gouverneurs. Bustamante crut un instant se sauver en remplaçant Conivos et le premier ministère par des hommes pris dans le parti libéral. Il le composa de Monis Pedros et autres, mais on savait que Pedros était un faux frère. La révolution que l'on annonce aujourd'hui le renverse, et le peuple impose dit-on au président de nouveaux ministres, en demandant à grands cris la convocation des états pour réviser la constitution. Que va-t-il résulter de tout cela ?

Hier une forte brise de N.O. pendant laquelle nous avons eu plusieurs embarcations en dérive, a empêché *Le Phaéton* de nous apporter ces nouvelles qui n'arrivent que ce soir.

27 Décembre - Nous apprenons que les fédéralistes n'ont tenu que deux jours à Mexico. Pendant ce temps il y a eu prétend-t-on deux ou trois changements de ministère, puis les unitaires l'ont emporté. Bustamante et Conivos sont restés debout : il paraît que cela n'a été qu'une révolution de cabinet, qui s'est considérablement grossie dans la route qui va de Mexico à Vera Cruz. Ici comme partout ailleurs les imaginations fermentent, chacun commente les nouvelles qu'il reçoit, et donne ensuite des commentaires pour des faits. Bustamante a ce qu'il paraît, cédant à des sollicitations libérales, a voulu essayer si le nouveau système pourrait prendre, et puis ayant rallié quelques bataillons, il a fait pendant ce temps une presse sur la populace, et a réussi à enrégimenter deux ou trois mille hommes, qu'il a fait exercer tous les jours au maniement d'armes. Après cette équipée le gouvernement a repris son ancienne attitude. Les journaux et les rapports de Santa Anna nous invectivent d'une manière atroce. Tout ce qu'ils disent de l'amiral, de Louis Philippe et des français en général est inimaginable. Il faut que les mexicains soient de bien obtus gens pour se laisser conter tout cela.

Arrivée de la division anglaise

29 Décembre - Ca été aujourd'hui la journée des événements (27) ! La division anglaise forte de deux vaisseaux et 7 autres bâtiments dont 3 frégates, que nous avions aperçues au large avant hier dans la soirée, paraît ce matin et entre, partie à Sacrificios, partie à Anton Lizardo. *Le Voltigeur* est sorti pour la piloter ici, mais le commandant du vaisseau a remercié Monsieur Bérard, en disant qu'il connaissait parfaitement les passes. La brise était de l'Est, variable à l'E.N.E., et il lui fallait louvoyer. A son premier bord il s'est échoué sur les bancs de la pointe d'Anton Lizardo. On lui a envoyé des embarcations et deux ou trois heures après, il s'est remis à flot à l'aide d'une de ses corvettes.

Pendant ce temps le feu se manifestait à notre bord dans la cave au vin. On défonçait un baril de rhum, vide depuis quelques jours; un fanal ouvert en était trop rapproché, les vapeurs alcooliques qui s'échappaient du baril s'enflammèrent, et le feu se communiqua promptement au peu de liquide qui restait encore. Les caliers* épouvantés voulurent éteindre la flamme au moyen d'un pétard, mais celui ci répandit bientôt une fumée si épaisse, que l'on fut obligé d'avoir recours aux pompes à incendie. Le signal fut fait à l'amiral et des secours nous arrivèrent de toute part. En moins d'une demi-heure tout était éteint, et on n'avait à regretter qu'un mauvais prelart* et quelques douzaines de barriques. J'étais alors à promener sur le récif avec un petit canot, et à la vue d'un peu de fumée qui s'élevait du bord, et que je pris pour celle de la forge, je ne me doutais guère que *La Gloire* courait des dangers. Quand j'arrivai à bord tout était fini, toutes les embarcations accourues partaient.

Dans la soirée une goélette américaine veut rentrer au mouillage : elle y aperçoit une foule de bâtiments, la mer était belle, les récifs brisaient peu, et elle vient s'y jeter avant qu'une embarcation envoyée pour lui faire changer de route, put être en position de lui signaler le danger. On la retira sans peine, et elle n'a du avoir que son cuivre endommagé… Ainsi aujourd'hui plusieurs événements, mais rien de grave.

Le ministre anglais Packenham (30) va-t-il partir maintenant que ses forces sont arrivées ? Va-t-il arranger nos affaires ou les embrouiller ? Ma foi je n'en sais rien ! Ce qu'il y a de positif c'est que l'amiral dans sa première entrevue lui a dit qu'il était assez disposé malgré la prise du fort, à faire quelques concessions pour en finir. Mais il lui a écrit ce matin, que maintenant que les forces anglaises lui paraissaient supérieures aux siennes, il ne pouvait plus céder en rien sur ses prétentions, car on ne manquerait de dire que c'est à la présence de ces forces que les mexicains ont du les concessions qu'il pourrait faire. Qu'ainsi il se montrerait d'autant plus rigoureux que la division anglaise resterait plus longtemps dans les parages. Monsieur Packenham a fort bien compris ces raisons, et il lui a promis que sous peu de temps il ferait partir ses vaisseaux, et plusieurs bâtiments.

La perte de l'Herminie sur les Bermudes

1er janvier 1839 - La corvette de Sa Majesté Britannique *Le Satellite* mouille à Sacrificios, et nous apporte la terrible nouvelle que la frégate *L'Herminie*, s'en retournant en France, s'est perdue sur les récifs au nord ouest des Bermudes. Cet inconcevable naufrage a eu lieu en plein jour, à trois heures de l'après midi par le plus beau temps du monde. Tout l'équipage s'est sauvé. Monsieur Baroche, en passant près de ces îles, a voulu les reconnaître : il s'en croyait sans doute plus éloigné. La mer brisait peu, et au moment où l'officier de quart le prévenait qu'il était tout près des récifs, et qu'il donnait l'ordre de venir* en grand sur bâbord, la frégate a touché filant sept ou huit nœuds sous toutes voiles. L'eau est immédiatement entrée ; on n'a eu que le temps de mettre les embarcations à la mer. Peu d'effets ont été sauvés. Des canots anglais expédiés aussitôt du port où l'on s'est aperçu du naufrage, ont puissamment contribué à prendre tout le monde. C'est par dessus le récif qu'on s'est rendu à terre. Le lendemain *L'Herminie* avait dit-on disparu. Quel malheur, quelle fatalité s'attache à cette frégate ! Elle arrive ici dans le mois d'avril, elle y reste six mois sans réussir à faire la paix, sans se décider à attaquer le fort. Pendant l'été elle souffre cruellement de toutes sortes de privations et de la fièvre jaune, tout son équipage y a passé. Remontée par l'amiral Baudin, qui engage son commandant à revenir avec *L'Iphigénie*, elle reste à La Havane, part pour la France, et se perd sur les Bermudes. Comment résister à une fatalité aussi soutenue, comment ne pas accuser le sort qui la poursuit !…. Son équipage a du être mis a bord d'une frégate anglaise qui le transportera en Europe, si on ne trouve pas à réaliser d'autres bâtiments.

Dans l'après midi *Le Dupetit-Thouars, Le Zèbre* et *La Sarcelle* arrivent de Tampico. Depuis longtemps cette province avait levé l'étendard du fédéralisme. Le général Ourea qui la commande maintenant, est l'ami déclaré des français qu'il protège. Il n'a pas voulu proclamer la loi d'exception, comme anti-nationale. Il a parfaitement reçu nos bâtiments, et nous promet tous les rafraîchissements et les vivres que nous voudrons aller y chercher. Il y organise maintenant une petite armée que des forces unitaires viennent attaquer, mais elles sont encore loin du pays.

6 janvier - L'ambassadeur anglais Packenham n'est pas encore parti pour Mexico, où il devait si promptement arranger nos affaires. L'on dit maintenant que Santa Anna a reçu des pouvoirs pour traiter avec lui, mais l'amiral n'admettra jamais sa signature dans un traité. Les journaux du gouverneur continuent toujours leur virulence première, ils nous accablent d'invectives.

Le Phaéton manque une expédition de bœufs qu'il devait enlever

Nous commençons non pas à manquer de vivres précisément, mais à n'en avoir plus pour longtemps. C'est le tout si nous pouvons aller jusqu'aux premiers jours de février, si ceux que nous attendons de la Nouvelle Orléans n'arrivent pas avant cette époque. Quant aux provisions fraîches nous n'en avons plus. On a cessé de nous envoyer des bœufs de La Havane. Avant hier *Le Phaëton* était allé nous en chercher à Bernal dans le nord de la Porta Gorda, mais outre qu'il avait été expédié un jour trop tard, il a agi en conscrit. Il est venu se présenter à la côte en plein jour ; or les vendeurs qui avaient réuni leur bétail la veille, et qui l'attendaient à la nuit, le rassemblèrent de nouveau. Mais les postes environnants arrivèrent aussi voir ce que prétendait faire ce bâtiment. Le fournisseur, dit un homme qui a réussi à gagner *Le Phaëton*, se trouva alors fort embarrassé : On le soupçonnait de nous fournir des vivres, et il eut toutes les peines du monde à détourner les poursuites dirigées contre lui. Bref le bateau à vapeur ne put pas communiquer, et il arrive aujourd'hui, non seulement sans avoir pu réussir, mais en ayant gâté notre affaire. Quelle différence de ressource cependant entre un tel bâtiment et *le Voltigeur* qui s'en est procuré plusieurs fois, mais aussi quelle différence entre Monsieur Bérard et Monsieur Goubier !

Nous tachons nous autres de nous procurer des vivres frais au moyen de la pêche. Malheureusement elle n'a pas été jusqu'à présent assez productive pour que l'équipage put en profiter.

Le Lapérouse part aujourd'hui pour La Havane porter dit-on un ordre de rappel à *La Médée*, qui s'attendant à rentrer en France ne reviendra pas avec plaisir.

10 janvier - L'amiral publie que la médiation anglaise est acceptée pour terminer nos différents avec le Mexique, mais il exige le départ d'une partie de la division britannique.

11 janvier - Les deux vaisseaux anglais et une corvette appareillent, se rendant dit-on à La Havane. *La Sarcelle* retourne à Tampico chercher des nouvelles des fédéralistes, et quelques provisions fraîches.

14 janvier - Nous savons par les journaux du pays le discours du président Bustamante à l'ouverture des chambres mexicaines. Il est plus madré que ses proclamations. Il parle de l'échec de Saint Jean d'Ulloa comme d'une éventualité de la guerre ; il appuie sur l'éclatante victoire de La Vera Cruz qui l'a compensé ; il dit un mot de l'intervention anglaise et ne paraît pas éloigné de pencher à la paix. Le gouvernement est du reste dit-on épuisé. Il ne trouve de ressources nulle part : le clergé n'a plus d'argent, les espagnols sont lassés d'en fournir, les bons de douane ne valent plus rien. Il tombera de décrépitude.

Curieuse lettre de Santa Anna

Rien n'égale l'impudence de Santa Anna. Il a écrit à Mexico que parmi les 100 français restés morts dans les rues de Vera Cruz, se trouvaient 10 officiers, et que sur l'un de ces derniers il a trouvé une proclamation signée de l'amiral Baudin, qu'il livre à la publicité. Cette pièce de son cru est des plus curieuse, et prouve combien cet homme est faux, absurde et ignorant, ou plutôt combien il cherche à animer la population contre nous. Nous avons eu un instant cette proclamation entre les mains, et je suis fâché de ne pas avoir eu le temps de la copier. Il fait dire à l'amiral que nous venions envahir le Mexique pour y placer le Prince de Joinville comme despote et tyran. Il engage donc les matelots et les soldats sous ses ordres à faire leur devoir dans l'attaque de la ville, et pour prix de leur bravoure il leur livre ces riches campagnes où l'or abonde, ces châteaux et ces couvents séjours du luxe et de la bonne chère.

A la Vera Cruz après avoir enlevé des églises les richesses qui s'y trouvent, ils en feront des théâtres où les femmes mexicaines qu'ils auront enlevées, après les avoir diverti par leurs danses, leur promettent des plaisirs bien autres que tous ceux qu'ils peuvent imaginer même en France. Et il continue en accumulant dans deux ou trois pages une foule d'infamies de ce genre, qui si elles donnent une bien triste idée de la moralité politique de son auteur, prouverait au moins sous ce rapport, son imagination. Tel est celui que ses compatriotes ont appelé le Napoléon du Mexique.

Nouvelles de France

17 janvier - Il nous arrive enfin de France un bâtiment *le Saumon* qui vient de Brest chargé de vivres. C'est une dérision sous ce rapport car le pauvre *Saumon* n'en porte pas 50 ou 60 tonneaux, et qu'est ce que cela pour la division. Mais d'un autre côté il nous donne des lettres, et c'est une bonne fortune. Malheureusement les miennes sont restées un grand mois à bord : il paraît que le bric est resté au moins tout ce temps en partance à Brest. Les nouvelles de France sont on ne peut plus insignifiantes, cependant nous nous repaissons avec plaisir d'une liasse de journaux qu'a reçu le commandant.

Incendie sur le vapeur *le Véloce* commandé par monsieur Béchameil

A La Havane au contraire est arrivé le bateau à vapeur monstre de 220 chevaux *Le Véloce*, que nous avons vu lancer à Rochefort au début de l'année dernière. Le chef d'œuvre de Monsieur Béchameil, qui le commande, est enfin à l'épreuve. Il commence bien : 29 jours de traversée jusqu'à La Havane, c'est tout ce qu'on pouvait désirer. Il serait venu ici se livrer à notre admiration, si un accident des plus graves ne lui était arrivé, heureusement pour lui le lendemain de son arrivée dans le port. Le feu s'est manifesté à bord dans les soutes avec une extrême violence. De prompts secours lui ont été portés, mais tout cela n'a pas empêché qu'une large partie de son vergage, de ses membres* même, ait entièrement brûlé. Voilà des réparations qui vont coûter énormément cher à la Havane, si toutefois on peut les y entreprendre, et qui nous priveront du phénomène Béchameil pendant deux ou trois mois. Pauvre station du Mexique ! Que de malheurs lui arrivent ! Des maladies au début ; une frégate qui se perd ; un bateau à vapeur qui brûle, et la paix qui est toujours plus éloignée. C'est vraiment inconcevable. Tous ces malheurs n'ont heureusement pas lieu ici sous les yeux des Mexicains, qui nous auraient crus perdus sans ressources.

Deux prisonniers nous servent de guide pour la pêche

Avant hier nous leur avons fait deux prisonniers, ou plutôt nous les avons enlevés aux anglais, qui ont bien fait tout ce qu'ils ont pu pour les soustraire. C'est toute une histoire où ces messieurs se sont assez mal conduits. Bref nous avons profité immédiatement de nos Mexicains de la côte : ils nous ont dirigé à la pêche, et nous ont indiqué des points où l'on a pris beaucoup de poisson, et surtout de nombreuses et fort belles tortues. Quoique la viande fraîche soit bien préférable pour l'équipage, ces moyens de faire diversion au lard salé que mangent nos matelots, ne sont surtout pas à dédaigner.

26 janvier - Une lettre adressée au général Arista, lui dit que le ministre anglais travaille tous les jours avec le gouvernement pour arranger nos affaires. Ourea et les fédéralistes, depuis la victoire qu'ils ont remportée sur les unitaires près de Tampico, commencent à donner de sérieuses inquiétudes au gouvernement. Un second général a été envoyé contre lui pour remplacer celui qu'il a fait prisonnier. A Mexico on sent le besoin de la paix, les

journaux ministériels sont beaucoup moins virulents, leurs invectives contre nous ne paraissent plus que de loin en loin. L'opposition lève la tête un peu plus haut. Un journal de ce parti s'étonnait l'autre jour de ce que Santa Anna, s'étant laissé surprendre et battre par nous à La Vera Cruz, dont il avait perdu toute l'artillerie, n'ait pas encore été mis en jugement. La vérité commence donc à percer dans le public.

Depuis quelques jours nous savons que la blessure de Santa Anna est bien loin de la guérison. L'os de la jambe sort de plus de trois pouces des chairs, de sorte qu'une seconde amputation est absolument nécessaire, et il ne veut pas s'y résoudre. Cet accident provient disent nos médecins, d'abord d'une première opération mal faite, puis de ce que le pansement de la plaie n'a pas été ensuite bien entendu. Le malade est dit-on dans une fort triste position.

Ourea a quitté Tampico et marche sur San Luis de Potoli, où il trouvera beaucoup de ressources en argent, et en armes surtout, qui lui manquent, mais il faut pour cela qu'il s'en empare. Nous attendons sa réussite avec impatience, car une fois les fédéralistes au pouvoir, nous serons sûrs d'une franche et prompte paix. L'amiral a levé le blocus de tous les ports qui ont embrassé le parti libéral, le considérant comme tout à fait ami de la France, et prêt s'il avait le pouvoir à nous rendre toutes les satisfactions que nous exigeons.

Nous recevons aujourd'hui des lettres de La Havane. Elles nous apprennent qu'une frégate anglaise est partie de la Jamaïque pour les Bermudes, ayant dit-on pour mission de se charger des naufragés de *L'Herminie*.

Sensation qu'a fait à la Havane la prise de St. Jean d'Ulloa – le courage des fils du roi

La nouvelle de la prise d'Ulloa a fait à La Havane une sensation extraordinaire : des sommes considérables avaient été engagées en paris pour et contre l'expédition, et ce n'est qu'à l'arrivée de *L'Iphigénie*, quand on a vu sur sa mâture et sur sa coque, l'effet des boulets mexicains, que l'on a considéré l'affaire du 27 comme un fait d'armes. On disait les premiers jours que nous avions acheté le fort.

On ne voulait pas croire non plus à l'affaire du Prince de Joinville à l'attaque de la citadelle. Il n'entre pas dans les idées des havanais qu'un prince du sang puisse ainsi s'exposer aux chances d'un combat, pour satisfaire son amour propre de jeune homme et d'officier, et contribuer à augmenter à l'éclat du pavillon qu'il sert. Ces messieurs n'admettent à ce qu'il paraît aucun courage chez les fils du roi des Français. Ils n'ont donc pas entendu parler et d'Anvers et de Constantine. Dans ces deux circonstances, les rapports ont sans doute exagéré un peu la part qu'à prise les ducs d'Orléans et de Nemours à ces deux faits d'armes, comme on exagère celle qu'à prise le Prince de Joinville aux affaires du 27 novembre et du 5 décembre. Mais de même que personne n'a contesté le courage et le sang froid des deux premiers, tout le monde dans la division dira que celui du Prince de Joinville sur la côte du Mexique avait beaucoup plus besoin d'un frein que d'un stimulant.

19 janvier - Nouvelle officielle : Santa Anna est nommé vice-président, pendant que Bustamante marchera à la rencontre d'Ouréa. Gomez Farias l'homme du peuple, celui qu'il a porté dit-on en triomphe dans les rues de la capitale lors de sa sortie de prison, est attendu avec impatience à Tampico pour former un gouvernement fédéraliste provisoire. Les nouvelles de ce parti nous arrivent par *La Sarcelle* qui depuis près d'un mois fait constamment le voyage de la côte nord.

Arista est mis en liberté

Avant hier 27 le général Arista est parti libre pour La Vera Cruz et Mexico. Il nous a fait des adieux pleins de cordialité, regrettant disait-il que la paix ne fut pas conclue pour pouvoir nous rendre en partie les honnêtetés que nous avions eu pour lui. Je crois cet homme franc et loyal, contrairement au caractère connu de tous les chefs du parti unitaire. Ses opinions sont tout à fait dans ce sens, mais du moins jamais il n'en a changé. Prévenu contre nous à son arrivée à bord après l'affaire du 5 décembre, il a été tout à fait détrompé. D'après l'accueil que nous lui avons fait, loin de nous haïr maintenant, d'être indifférent même sur les français, il les estime au contraire. Il pouvait être libre bien plus tôt, l'amiral le lui avait dit depuis longtemps, mais c'est lui qui a désiré rester, et il ne nous a quittés que quand il a voulu. Je crois que c'est un homme qui nous est gagné maintenant, et qui a pu juger ici mieux que partout ailleurs, combien sont faux et intéressés, surtout ceux qui ont l'air de défendre maintenant la cause de son pays, qu'il aime nous ne pouvons en douter.

De temps en temps on tire sur les forts que ces messieurs viennent inspecter

Au fort rien de nouveau. De temps à autre seulement il paraît sur les bastions dégarnis de Vera Cruz des amateurs auxquels on administre pour les en écarter deux ou trois coups de canon. On a cependant réussi pendant la nuit à enlever une pièce enclouée du pied des remparts. L'autre jour deux officiers généraux Mexicains voulurent inspecter ces batteries que nous avions si bien dégarnies le 5. On les a salués comme à l'ordinaire ; les boulets les ont couverts de poussière, et ils ont immédiatement disparu jugeant qu'ils en savaient assez pour apprécier parfaitement la justesse de nos coups. Nous tenons cette particularité du consul anglais qui réside encore en ville.

Le corps d'observation campé dans les sables à une lieue de la ville n'est plus qu'un fantôme et il est entièrement décimé par les privations et les maladies. On en a fait évacuer tout dernièrement 900 hommes atteints de lèpre, de catarrhes, de rhumatismes, de chiques* de fièvres. Le vent du nord qui pour nous est si sain, est mortel pour eux par les variations de température qu'il leur fait éprouver, et par le sable dont il les couvre.

5 février 1839 - Santa Anna est parti avant hier pour Mexico prendre la vice-présidence. Il a été reçu à son passage à Xalopa on ne peut plus froidement par la population. Les nouvelles sont toutes à la paix, mais il y a si longtemps que nous sommes leurrés de cet espoir toujours déçu, que nous n'y ajoutons pas la plus grande foi, et qu'elles ne font plus sur nous la moindre impression. Cependant depuis cinq ou six courriers, les journaux du gouvernement ont cessé leurs diatribes contre la France, ils n'injurient plus les français ni l'amiral. Le ministre Packenham a écrit à Monsieur Baudin que les affaires étaient en bon train, et qu'avant un mois il pouvait compter sur une entière satisfaction. Les consuls étrangers ont aussi écrit aux nombreux négociants qui sont ici, que dans peu le port de La Vera Cruz serait ouvert au commerce. Des consignataires payent même jusqu'à 100 francs par jour à des bâtiments pour qu'ils attendent les événements. Enfin les bons de douane qui ne valaient il y a quelques jours que 25 piastres sont montés à 40.

Les troupes d'Ouréa montent toujours sur Saint Louis. L'affaire qui aura lieu à la rencontre avec les troupes du gouvernement sera de la plus haute importance. Elle décidera du sort du pays par la chute complète, ou du parti unitaire, ou du parti fédéraliste. De plus avec ceux ci, nous sommes sûrs d'une paix immédiate.

Santa Anna va sans doute à Mexico jouer quelque tour de son métier, se rendre, se montrer nécessaire, et sauver sa patrie ! Il a toujours jusqu'ici soit par ses mensonges, soit en profitant habilement des circonstances, su se donner une importance extraordinaire dans les affaires du

Mexique. Mais gare à lui si Ourea réussit. Le commerce vient d'offrir au gouvernement par l'entremise de Santa Anna cinq millions de piastres hypothéqués sur les douanes de Vera Cruz pour payer les frais de la guerre avec la France, et lui donner des ressources pour quelque temps encore. On ajoute aussi qu'il en a offert cinquante mille au vice-président, s'il contribuait fortement à la conclusion de la paix, et il aurait accepté ce pot de vin. Oh moralité politique !!… la mise en liberté d'Arista a produit dit-on le meilleur effet sur le gouvernement, qui s'imaginait que nous le gardions ici comme un otage.

Un bric américain en détresse – on va à son secours

6 février - Ce matin nous aperçûmes un bric mouillé à l'extrémité nord du récif de l'Amigada de Fuera, à environ trois lieues d'ici en pleine mer. Les vents du nord avaient soufflé bon frais toute la nuit, la houle était très forte, et il se trouvait dans une position d'autant plus fâcheuse, que pour avoir laissé tomber son ancre là dans la nuit, il fallait qu'il ne sut nullement où il était, et qu'il eut été surpris par les brisants qui l'entouraient. Dans la matinée la brise fraîchit encore ; nous avions embarqué nos chaloupes et nos canots. Vers 11 heures nous vîmes le bâtiment sous voiles : il venait en tâtonnant au milieu des récifs, chercher une passe pour donner dans la baie. Il avait son pavillon en berne, renversé et très bas. On eut pu malgré le mauvais temps envoyer un bon canot le piloter, mais on ne le fit pas. Il manœuvra toutefois avec un sang-froid admirable, chercha les passes, en rencontra une, celle de l'est, et vers midi il donna dans la baie. Nous l'avions suivi avec intérêt dans cette position difficile ; nous le croyons sauvé. Mais il conservait toujours son pavillon en berne, et nous reconnûmes bientôt qu'il n'avait plus d'ancre à tribord. On lui voyait seulement un jas* avec la vergue* cassée. Nous signalâmes cette circonstance à l'amiral qui donna aussitôt l'ordre au *Phaëton* d'allumer les fourneaux, et nous lui envoyâmes notre petit canot avec un officier. *La Néreide* en fit autant. On ne porta pas d'ancre, car nous nous attendions à voir bientôt le bateau à vapeur aller lui fournir tout ce dont il avait besoin, et le remorquer même au mouillage, si la force du vent ne l'en empêchait pas. A 2 heures et demie l'amiral demanda au capitaine Goubier s'il croyait pouvoir donner dans la baie avec ce bric en remorque. Il répondit non, et écrivit même que la brise était trop fraîche, et que capable lui seul de l'emporter peut-être sur la force du vent, il était impossible qu'il ramena encore le navire : nous n'avons eu que le soir connaissance de cette lettre. D'après sa réponse, l'amiral lui signale à trois heures d'éteindre ses feux. A la suite de ce signal, nous restâmes tous muets de surprise et d'indignation. Le bâtiment américain avec des marins aux huniers, louvoyait entre les récifs et le terre, en perdant du chemin à chaque bordée, car il avait à la fois contre lui le vent très frais, et un courant de plus de trois nœuds. Il faut que l'amiral ne sache pas ce que c'est qu'un bateau à vapeur, et que Monsieur Goubier pour refuser de partir, pour ne pas demander même avec instance de porter secours à un bâtiment en perdition, soit dans la force du terme un couard ! ... A 5 heures le bric avec nos deux canots et nos trente cinq hommes, était à environ deux lieues sous le vent de notre mouillage, et paraissait prendre la bordée du large. Passera t'il sous le vent de la Cabera, et au vent de l'autre récif qui le suit dans l'est ? Sera t'il hors des brisants avant la nuit ? Et un bâtiment faisant des signaux de détresse, n'ayant aucune ancre, sera venu à moins d'un mille d'une division française qui a à sa disposition un bateau à vapeur ? Et ce bric aura louvoyé pendant 5 heures avec deux ris aux huniers, et il aura été obligé de prendre le large au milieu des récifs, que nous ne connaissons même pas bien nous autres, et on ne lui aura pas porté un secours efficace, et le bateau à vapeur aura répondu par une lettre qu'il ne pourrait pas revenir ce soir s'il lui apportait une aide !!!!…..C'est une infamie ! Personne ne le croira. Monsieur Goubier, en admettant qu'il n'eut pu rallier le soir même, n'avait-il pas son ancre, n'avait-il pas ses machines pour l'empêcher de chasser une fois mouillé avec le bâtiment derrière lui. Par le temps qu'il fait je serais je crois allé avec *Le Phaëton* mouiller par 30 brasses en pleine mer sans aucune crainte.

Du reste dans l'incendie qui se déclara à bord du *Phaëton* le 10 janvier, Monsieur Goubier ne récusa-t-il pas le lendemain le secours des hommes de *La Gloire* qui lui avaient sauvé la vie, parce qu'ils étaient seuls cités sur l'ordre du jour de l'amiral, et cependant il était perdu sans eux. Nous avons à bord pour témoin Laborde, Belleville, Lebeau, qui l'a soigné, et autres. Mais assez de commentaires sur la fatale journée du 6 février, ces faits parlent malheureusement contre la division.

7 février - Le vent a soufflé avec violence toute la nuit, cependant la brise était ce matin maniable. A midi *le Phaêton* reçoit l'ordre d'appareiller : il va à la recherche du bric et doit longer la côte l'espace de 50 ou 60 lieues. S'il le rencontre il l'escortera pour le ramener et le remorquera au besoin. Plaise au ciel qu'il ne soit pas trop tard !

11 février - Tout le jour nous attendons avec la plus vive inquiétude que nos vigiles nous signalent une voile, tant nous sommes inquiets sur le sort du malheureux bric et de nos camarades. Jusqu'à aujourd'hui les vents n'ont pas cessé de souffler du nord très frais, et nous n'avons encore aucune nouvelle. Sans doute il aura pu doubler les récifs et gagner le large, mais constamment tourmenté par la mer depuis leur départ, ils n'auront pas réussi à s'élever assez pour venir sûrement attaquer la côte. Et puis le temps toujours couvert ne leur aura guère laissé le moyen d'avoir une seule observation, de sorte qu'ils battent la mer sans peut-être savoir trop où les a jeté la dérive et les courants.

Bal du prince de Joinville à la Havane avant son départ pour France

A 11 heures et demie la frégate *La Médée*, partie le 16 décembre pour la Havane, et qui de là comptait s'en retourner en France, mouille sur notre rade. Le *La Pérouse* lui a porté l'ordre de revenir avec des vivres et des rechanges. Quel désappointement pour ces messieurs ! Ils nous apprennent que *L'Iphigénie* est maintenant seule dans ce port, que le Prince de Joinville après avoir donné un bal superbe aux havanais sur la frégate de Monsieur Parceval, était parti pour la France, emmenant avec lui *Le Véloce* à peu près réparé. Ce bal a produit beaucoup d'effet dans la ville : il était de la plus grande magnificence, et n'a pas coûté moins de quatre vingt dix mille francs, dont 25.000 pour l'ambigu*. Le prince a fait la galanterie à *La Gloire* de l'attendre près de 15 jours. On croyait à chaque instant nous voir arriver. Les deux bombardes et *Le Denois* sont également partis pour la France.

On nous a dit aussi que les naufragés de *L'Herminie* sont partis des Bermudes pour la Martinique sur des bateaux de transport sans avoir réussi à sauver la frégate, le gréement, les voiles toutes les armes, 15 pièces de canon et leurs affûts. Le pauvre Monsieur Baroche est resté longtemps dans un état affreux d'anéantissement et de désespoir. On assure qu'assis sur un rocher, il a passé 24 heures à contempler les débris de son bâtiment, et à pleurer sa perte. Rien n'a pu le faire sortir de là.

Le bric *Le Zèbre* a aussi mouillé cet après midi, arrivant de Tampico. Nous avons su seulement que deux goélettes chargées d'armes et de munitions pour les fédéralistes y étaient entrées, et qu'on préparait dans ce port diverses expéditions pour la côte.

12 février - L'amiral reçoit aujourd'hui une dépêche de Packenham qui lui annonce que tout est à la paix à Mexico, et que dans dix ou douze jours il viendra avec des commissaires pour conclure définitivement avec lui un traité où toutes les conditions de son ultimatum seront acceptées. L'amiral lui ne paraît plus porté sur la paix. Il n'y croit pas dit-on, et ne parle que guerre. Il voulait hier ou avant hier s'emparer de nouveau de La Vera Cruz, et y établir garnison. Irait-il maintenant mettre des entraves à cette paix que nous désirons tant ? Les dernières conditions qu'il impose seraient elles tellement onéreuses qu'elles ne fussent plus acceptables pour les Mexicains, ou bien tiendrait-il à ce que Santa Anna lui fit amende

honorable, et rétractât toutes ses faussetés ? Je ne prévois pas trop ce qui peut arriver, mais je n'augure rien de bon de ces préliminaires.

13 février - Hier nous avons reconnu au large *Le Phaëton* et notre bric américain. Tout ce que le bord a de longues vues a longtemps été braqué sur eux. La joie était générale. Ce matin ils sont entrés en rade et Bélanger est revenu à bord dans son canot qu'il a réussi à sauver. Celui de *La Néréide* s'est perdu faute de soins. Il nous raconte toutes ses misères, et elles ont été réelles car tous nos hommes et lui les portent sur la figure. Ils ne se sont du reste crus en danger que la nuit où ils ont quitté la baie, jusqu'à ce que la sonde leur a appris qu'ils étaient au large des récifs. *Le Phaëton* ne les a rencontré que le 11, et il a fait toutes sortes de difficultés pour les prendre à sa remorque.

Ce matin nous avons encore eu connaissance d'un second bateau à vapeur dans le N.O. C'était *Le Météore* qui a mouillé vers midi. Il revient de La Nouvelle Orléans, mais il est resté deux mois à ne rien faire. L'amiral est furieux contre Monsieur Barbotin. *Le Véloce* parti avec le prince lui a déjà fait faux bon, et celui ci attendait au milieu des fêtes à l'embouchure du Mississipi, une meilleure saison pour retourner en France. A peine arrivé l'amiral lui a donné l'ordre de se tenir prêt à appareiller. Il a défendu à l'armée de communiquer avec lui, et malgré que le bateau à vapeur lui ait signalé des avaries dans ses machines, après avoir donné une semonce des plus fortes au commandant, il l'a envoyé porter des dépêches à Sacrificios. C'est dit-on une réponse aux lettres de Packenham.

Il nous arrive aujourd'hui de La Havane plusieurs bâtiments qui nous apportent de l'eau du vin et 100 bœufs, ainsi nous avons des vivres frais assurés pour quelque temps.

Tremblement de terre à la Martinique

15 février - Un bâtiment arrivé de la Martinique en apporte de biens tristes nouvelles. Un effroyable tremblement de terre a eu lieu aux Antilles le 11 janvier, la ville de Fort Royal (31) a été détruite de fond en comble, il n'y est resté pour ainsi dire pas pierre sur pierre. 300 personnes on été jusqu'à présent tirées de dessous les décombres, et pour comble de malheur quarante cinq hommes de *L'Herminie* arrivés depuis quelques jours, et entrés malades à l'hôpital, ont été écrasés sous les ruines. L'infortuné Monsieur Baroche pouvait retourner des Bermudes en France, et il a préféré être transporté à la Martinique pour éviter de trop grands frais au gouvernement. Il comptait là trouver des gabarres qui font le service des troupes de la colonie, et il arrive quelques jours avant le désastre pour perdre encore 45 soldats qu'avait épargnés le naufrage et la fièvre jaune. Chose extraordinaire il vient aux Antilles voir son équipage en proie à cette maladie qu'il croyait avoir désormais évité en quittant le golfe du Mexique, et qui fait maintenant des ravages à la Martinique dans une saison où on ne l'y voit jamais. Quelle fatalité ! J'apprendrai sans étonnement que le bâtiment qui partira enfin en France sera perdu à l'entrée de Brest. A Saint Pierre les dégâts y ont été moins considérables, cependant plusieurs personnes ont aussi été ensevelies sous des ruines.

Nous apprenons du fort une nouvelle assez extraordinaire : on dit qu'Arista attaque dans les journaux la conduite de Santa Anna dans l'affaire du 5 décembre. Il l'accuse vigoureusement de n'avoir pris aucune mesure contre l'invasion des français, d'avoir laissé tranquillement détruire toute l'artillerie de la place, et de n'être sorti de la caserne où il s'était retiré que pour venir recevoir sur le môle des coups de canon à mitraille, puis que tout le monde s'était embarqué quand il a paru. Il faut avoir du caractère et des nerfs ce me semble pour attaquer ainsi celui qui vient d'être porté à la vice présidence. Bustamante ne s'attendait pas à voir arriver si tôt Santa Anna, aussi n'est il pas sorti de la ville de peur que le vice président ne s'empressât d'y rentrer.

26 février - Hier *La Sarcelle* entre en rade. Elle arrive de Tuxpan, où elle était allée porter Monsieur Brossard, qu'elle n'y a remis que 15 ou 20 jours après son départ. Elle passe tout le temps à la cape à attendre que la barre fut praticable. Monsieur Bossard est furieux contre le capitaine Bérard qui l'a fort maltraité pendant la traversée, et l'a même prétend-il insulté en plein pont. Aussi s'en est il plaint amèrement à l'amiral, qui a tancé d'importance maître Bérard, et il avait raison. Je conçois que celui ci ne devait pas être très flatté des corvées qu'on lui donnait, mais ce n'est pas une raison pour insinuer publiquement que l'hôte qu'on lui donnait n'était qu'un espion, tandis que nous le connaissions pour un homme honorable et désintéressé, qui rend des services à notre cause, sans parler des fatigues qu'il en éprouve. Dans tous ses actes du reste la réputation de mauvais coucheur qu'avait Bérard n'a pu que se consolider, et j'ai bien peur que si nos deux braves gens ont quelque nouvelle relation ensemble ailleurs qu'au bord de *la Sarcelle* bien entendu, elles ne soient pas très amicales.

Avancée des fédéralistes

Nous apprenons par Rolland que le parti fédéraliste prend tous les jours de l'extension, et fait des progrès. Ourea leur chef supérieur doit être maintenant à Saint Louis ; Média un de ses meilleurs généraux a dépassé Tuxpan et s'avance dit-on vers Vera Cruz, tout en organisant ses bataillons. Quelques troupes unitaires ont marché à sa rencontre, mais elles n'ont guère de chances de l'arrêter s'il se porte en avant avec vigueur. Les divers corps fédéralistes peuvent se monter assure-t-on maintenant à dix mille hommes. Du reste c'est Rolland qui nous donne toutes ces nouvelles, et comme il est un des plus chauds partisans du parti, il a peut-être un peu exagéré leurs forces.

Le ministre anglais Packenham a du arriver aujourd'hui à La Vera Cruz. Les commissaires du gouvernement Gorosistza, ministre des Affaires Etrangères, et le général Vittoria un des cinq membres du pouvoir conservateur sont attendus pour le 2 mars. Traiteront-ils ou soulèveront-ils encore des difficultés ? Je crains tant de la fourberie mexicaine ! Cependant l'amiral tient dit-on beaucoup à s'arranger avec les unitaires, parce que ce sont les seuls gens hostiles aux français et aux étrangers en général. Il a la certitude que si les fédéralistes l'emportaient, ils accepteraient toutes ses conditions, tandis que s'il s'alliait avec eux, s'il les aidait à s'emparer du pouvoir, renversés peut-être par les unitaires, la question du traité serait de nouveau soulevée. Ils n'en accepteraient plus les conditions, il faudrait recommencer, et envoyer peut-être une nouvelle expédition soutenir auprès d'eux nos prétentions.

La Néréide doit aller à Sacrificios, mais le vent du nord qui s'est élevé hier a arrêté le mouvement. Quoique l'amiral ne nous importune guère ici, je ne le verrai pas partir avec peine. Ce Monsieur Turpin chaque fois qu'il vient à bord me produit l'effet d'un cauchemar avec ses prétentions, ses critiques, son système de tout accaparer pour sa frégate, de demander constamment de mettre nos ouvriers déjà fort occupés, à contribution pour des niaiseries, car il ne s'occupe guère dit-on que de cela, et Monsieur Laisné est mille fois trop bon. Mais Turpin fait l'aimable, on le trouve gentil, pas ses officiers toutefois.

Ce soir on disait Perote et Xalopa prononcés pour les fédéralistes, et par conséquent les communications avec Mexico interrompues, pour les plénipotentiaires du moins. Si la nouvelle est vraie, par où viendraient-ils ? A moins que ce ne soit par Orizaba. Oh qu'ils arrivent ! La paix ! La Paix ! Et que nous partions !!

28 février - *La Néréide* remorquée par *Le Météore* quitte Anton Lizardo, et va mouiller devant Vera-Cruz, tout près du fort sur lequel elle prend des amarres. Elle attendra là les envoyés du gouvernement. On craint que Vittoria ne soit pas très porté sur la paix. Cependant Monsieur Baudin a reçu une lettre de Bustamante qui l'assure de ses bonnes dispositions.

Nous n'avons plus avec *la Néréide* de ces luttes de manœuvre où elle avait toujours le dessous, mais qui devenaient fastidieuses à cause des lamentations continuelles de ses officiers. Et puis nous n'avons plus ce que nous appelons des turpinades, des ordres de service dérangés pour nous surprendre, bien inutilement il est vrai pour la frégate amirale. Tout cela était fort ennuyeux. Nous vivrons en paix avec *La Médée* qui l'emportera sur nous peut-être quelques fois, mais nous sommes amis au moins.

Notre équipage a grandi de vingt coudées

Il est de fait que depuis la prise d'Ulloa, depuis que nos matelots ont reçu le baptême du feu, leur esprit a totalement changé : tout se fait par eux à bord de bonne grâce, avec plaisir, avec entraînement. Jamais il n'est nécessaire de les appeler pour les manœuvres ordinaires. Ils sont tous sur le pont longtemps avant l'heure, et le capitaine d'armes ne trouve plus de traînards. Une manœuvre imprévue se présente t'elle, s'agit il de hisser la chaloupe, déverguer une voile, tout le monde est sur le pont, c'est à qui mettra plus de zèle à la manœuvre. Tout va comme par enchantement, l'officier de quart n'a presque plus rien à faire. Il n'a pas un mot à dire au delà de son commandement. Je n'ai jamais vu un service mieux marcher ! A quoi cela tient-il ? Ce n'est que depuis le 27 novembre que notre équipage a ainsi grandi de cent coudées, mais ce ne peut être aussi l'odeur seule de la poudre qui a produit cet effet : c'est je crois qu'il est content de ses chefs, de la manière dont il est traité, et du commandant surtout. Oh pour lui, d'un seul mot il les ferait tous se jeter à la mer. Et puis on ne les accable plus d'exercices qui les ennuient et leur paraissent inutiles ! Ils font bien des corvées souvent pénibles, mais ce ne sont plus des exercices. Je crois que partout on peut obtenir ou du moins approcher de ces résultats en menant bien les hommes, mais je n'ai jamais vu de meilleur équipage que le nôtre, et à Lisbonne, en arrivant ici même on le jugeait faible, mou et sans énergie. Comme on se trompait !

La Fortune appareille deux heures après *La Néréide* : elle a l'ordre de mouiller à Silverato ; elle doit partir demain pour La Havane.

Première entrevue de l'amiral avec Packenham et les commissaires du gouvernement

3 mars 1839 - Hier les commissaires du gouvernement sont arrivés avec Packenham. L'amiral accepte une première entrevue à bord de la frégate *La Pique*, mais il ne veut pas que les conférences aient lieu à bord d'un bâtiment anglais, et il a raison. Certains journaux n'auraient pas manqué de dire que le cabinet de Londres nous avait imposé la paix. C'est à bord de la frégate ou à La Vera Cruz qu'il traitera. Sur *La Néréide* on manifeste quelque craintes : Monsieur Baudin quoique ses conditions aient déjà été dictées, paraît devenir plus exigeant par suite de nouvelles réclamations qui lui sont parvenues. L'affaire n'est pas encore arrangée à moins que les mexicains ne cèdent à tout prix. Il est de fait que poussés par les fédéralistes, à court d'argent, comme le port de Vera Cruz sera immédiatement ouvert après la signature du traité, ils n'ont guère que cette chance de salut.

7 mars - Un coup de vent du N.N.W. a empêché depuis deux jours toute communication entre nous et le fort. Aujourd'hui cependant nous apprenons que l'amiral, rendant visite à Packenham à bord de *La Pique*, a trouvé les plénipotentiaires, et décidé que les négociations auraient lieu à La Vera Cruz, car il considère la ville comme à lui, et il la neutralise pour ne pas effaroucher la susceptibilité mexicaine. Il écrit encore au commandant que d'après les premières relations qu'il vient d'avoir avec les envoyés de la république, les conférences paraissent devoir se terminer amicalement. Toutefois il n'a voulu encore rien entamer avant d'avoir forcé ces messieurs à se poser en amis ou en adversaires, à se dessiner, à se montrer à

lui sous leur véritable jour, afin de pouvoir bien juger de leurs intentions. Une occasion s'est tout de suite présentée.

Avant hier je crois, un canot de voltigeurs fut envoyé par Bérard qui fait la géographie de la côte, sonder près de la ville, et un factionnaire le força à se retirer en menaçant de faire feu sur lui. L'amiral informé de cette circonstance, a immédiatement écrit à Vittoria qu'il était fort étonné qu'un factionnaire mexicain ait eu pour consigne d'empêcher ses embarcations de passer sur la rade ou d'accoster où bon leur semblerait. Qu'il ne considérait pas La Vera Cruz comme une ville ennemie, mais bien comme une place entièrement à sa discrétion, et lui appartenant ; qu'il y avait souffert jusqu'à présent la petite garnison qui s'y trouvait dans le but d'y voir seulement la police maritime, mais qu'à la première marque d'hostilité, il chasserait au loin tous les individus armés qui se présenteraient. Que maître du fort, il l'était nécessairement de la ville, surtout depuis qu'il l'avait démantelée, enfin qu'elle n'existait que par suite de la générosité française.

Le 8 un signal nous apprend que les affaires sont en bon train.

Conclusion de la paix

9 mars - Vivat ! La paix a été signée aujourd'hui à La Vera Cruz. Enfin ce n'est pas une déception ! *Le Météore* nous apporte la nouvelle. Il paraît que ces messieurs ont été bien plus coulants qu'on ne s'y attendait. De la sorte l'amiral dit-on a cédé sur quelques points, le boutiquier par exemple. Packenham a du dire aussi que l'indemnité et les frais de la guerre se montaient à cinq millions de pesos. Il ne reste plus à obtenir que la ratification du congrès, du sénat, et des neuf membres du pouvoir conservateur. Vittoria est du nombre de ces derniers, et sa voix doit être en faveur du traité ! Il a été très mortifié de la lettre un peu dure que l'amiral a fait écrire par Moissain, son chef d'état major, simple enseigne de vaisseau, et l'a manifesté aux Anglais en disant qu'on lui faisait avaler un calice bien amer.

Il faut que le gouvernement mexicain soit aussi pressé d'en finir que nous, car le fort sera évacué dès que l'on connaîtra la nouvelle officielle de la ratification à Mexico. Les habitants de La Vera Cruz ont célébré les préliminaires pacifiques par des feux de joie et des fusées qu'ils ont lancés toute la nuit. Je conçois qu'ils voient avec plaisir leurs portes s'ouvrir au commerce !

Quoique Santa Anna ait été reçu froidement à Mexico, quoique la pièce de canon française, trophée de la victoire du 5 décembre, ait été exposée sur la place publique à la vue du peuple, et qu'elle ait bientôt été reconnue espagnole vu qu'on avait oublié d'effacer la croix de Séville où elle avait été coulée, et les armes d'Espagne qui s'y trouvaient gravées, quoique une partie de ses rapports étonnants aient été reconnus faux par tout le monde, Bustamante ayant déclaré vouloir prendre le commandement de l'armée contre les fédéralistes, il a été élu vice-président de la Chambre, au grand désappointement du président réel, qui ne s'attendait pas à ce revers, et qui maintenant n'ose plus quitter Mexico de peur que son antagoniste l'empêche à jamais d'y rentrer, ce qui est fort probable. Toutefois Santa Anna est loin maintenant de s'opposer à la paix. Il doit recevoir deux cents mille piastres du commerce si elle se fait, et il est trop haut placé maintenant, il sait trop peu résister à la tentation de l'argent, pour ne pas contribuer puissamment à la ratification.

Le 10 les trois frégates ou corvettes anglaises appareillent pour Sacrificios.

11 mars - Un canot du *Zèbre* nous apporte un ordre du jour par lequel l'amiral apprend à l'armée qu'on a signé le traité de paix. Il a été signé une suspension d'armes de 15 jours, après lesquels si la ratification des chambres n'a pas eu lieu, les hostilités recommenceront

avec une nouvelle activité. Pendant ce temps La Vera Cruz et les autres points de la côte sont ouverts à toute espèce de communication.

La veille il y a eu grand dîner diplomatique à bord de *La Néréide*. Les plénipotentiaires s'y trouvaient, on y a porté des toasts à la paix, à l'union des deux nations. En somme on est maintenant les meilleurs amis du monde. Gorotsira est parti le soir même pour Mexico, porteur du traité conclu. Packenham doit le suivre sous peu de jours, Vittoria reste gouverneur de la province.

On ne connaît rien du traité si ce n'est qu'il n'est question que des indemnités demandées dès le commencement par Monsieur Deffaudis et Baroche. Mais l'amiral emporte 12 canons du fort, et les quatre pièces françaises données par Louis XIV au roi d'Espagne, qu'a déjà pris le Prince de Joinville. Voilà tout notre butin. Personne ne conçoit cette générosité de Monsieur Baudin après toutes les dépenses qu'il a faites ici. Monsieur Molé lui écrivait bien dernièrement de ne pas faire de notre démêlé avec le Mexique une question d'argent, et de traiter le plus promptement possible, mais il ne savait pas alors qu'après la prise d'Ulloa, la république nous avait elle même déclaré la guerre, et il ne soupçonnait pas que nous dussions rester ici quatre mois après la prise du fort. Il me semble que dans ces nouvelles circonstances, l'amiral aurait bien pu prendre sur lui d'exiger les frais de la guerre, d'autant plus qu'on n'aurait pas fait la moindre objection à la demande de trois millions de piastres dont Packenham a, assure-t-on, parlé ici avant l'arrivée des parlementaires.

Nous avons donc traité les mexicains en français, c'est à dire en ennemis les plus généreux qui existent. Mais quand plus tard le charme de la prise de la citadelle sera détruit en France, quand l'enthousiasme se sera refroidi, ce qui arrive si tôt chez nous, et quand les comptes de la division seront présentés à la chambre des députés pour en obtenir un crédit supplémentaire, Monsieur Molé et par suite Monsieur Baudin, risquent fort d'attraper sur les doigts par l'opposition pour en avoir agi si largement, et avoir fait payer ses générosités par les contribuables.

Le 11 et le 12 la division anglaise appareille presque toute entière, il ne reste qu'une frégate et deux corvettes à Sacrificios.

Le 16 tous les bâtiments d'Anton Lizardo mettent sous voile pour Sacrificios ou le fort, à l'exception du *Météore* et de *L'Eclipse,* qui se répare et reste à garder les prises qu'on y laisse provisoirement. En route nous rencontrons le *La Pérouse* qui vient de La Havane, et nous annonce la nomination de Monsieur Baudin au grade de vice amiral par une ordonnance du 18 janvier. Ce sont des bâtiments anglais qui ont apporté ces nouvelles, extraites dit-on du Moniteur. Nous apprenons aussi la dissolution (32) de la chambre des députés, et une nouvelle convocation pour le mois de mars.

La Vera Cruz commence à se repeupler. Les habitants y rentrent peu à peu. Tous les bâtiments du commerce y déchargent leurs marchandises : on paraît compter ici sur la ratification.

19 mars - On ne parle maintenant dans la division que des bâtiments qui doivent retourner en France. Les moindres notes de l'amiral, qui n'a encore rien décidé, le moindre ordre donné, fourmillent. Ainsi on parle de la destination des compagnies d'artillerie pour *La Néréide*, pour les petits bâtiments, nous excepté, et tout cela mettrait sous voile aussitôt la ratification. On a demandé au docteur s'il voulait partir pour France, et il a refusé. Mais le commandant ne sait rien, l'amiral ne lui a pas encore parlé de sa destination. Est ce que nous resterons ici ? C'est encore une énigme à débrouiller. Je ne crois rien de ce que l'on me dit, je repousse tous les commentaires. Toutefois j'ai bien peur que nos alarmistes n'aient raison. Il nous manquait cette dernière déception !

Armement des prises

L'amiral vient de donner l'ordre d'armer les trois prises, *L'Ignala, Le Bravo,* et *L'Ouréa*. Laborde (34) a le commandement de la corvette. Je lui souhaite beaucoup de plaisir, et suis loin d'envier son sort. Que de misères il va avoir pour installer son navire, car ce sera aux dépens de chaque bâtiment, et nos commandants se croient désarmés quand on leur enlève 10 hommes sur 400. Leurs seconds craignent de ne plus pouvoir naviguer si on leur demande du bois, des filins, de la toile et surtout de la peinture. Ils font une grimace horrible lorsqu'ils sont obligés de prêter des ouvriers, il y a tant de choses à faire à bord ! Ce pauvre Laborde avant d'être mal armé, et à peine en état de faire sa traversée, se sera donné plus de peine, et aura éprouvé plus de déboires que ne vaut certes son commandement.

On commence à enlever du fort les grosses provisions de guerre et de bouche. Le général auquel doit être remise la citadelle, est déjà à La Vera Cruz avec une compagnie d'artillerie mexicaine. L'amiral croit à la ratification autant qu'on peut croire à un fait probable, mais qui n'existe pas encore. On dit cependant qu'il y a de l'opposition dans les chambres, mais que Santa Anna vice président serait décidé à les dissoudre si elles n'acceptent pas. Il se placerait alors dictateur, et accepterait la paix, mais le reconnaîtrait-on ? J'en doute. Alors seulement il n'y aurait rien de fait. Monsieur Laisné nous dit aussi que Packenham aurait prétendu que si les chambres n'acceptaient pas le traité, elles n'auraient qu'à fermer boutique car l'Angleterre et la France ne reconnaîtraient plus le gouvernement du Mexique.

Nous restons en station ici

21 mars - On voulait hier encore nous prendre une section de la compagnie de Laborde pour l'embarquer sur *L'Ignala*. L'ordre en était même donné au nouveau capitaine, mais le commandant Laisné n'en avait reçu aucune nouvelle directe. Furieux il part immédiatement pour le fort, se rend à bord de l'amiral, et lui exprime tout son mécontentement sur sa manière d'agir à son égard, qui était au moins inconvenante. Il lui avait déjà enlevé deux officiers Laborde et Chauvel, parti pour La Nouvelle Orléans, et qui ne reviendront peut-être pas. Il lui démembre son équipage, et en outre il le fait rester ici en station, car quoique Monsieur Baudin n'en eut pas encore dit un mot, il était maintenant bien clair que c'était à lui qu'il donnait la corvée. Il achève en signifiant à l'amiral que s'il reste ici, il ne lui sera pas enlevé un seul homme de son équipage, à moins qu'il ne veuille recevoir les lettres de commandement qu'il lui apporte. Monsieur Laisné avait raison, on ne laisse pas un bâtiment dans un pays où ces maladies déciment les équipages, si on veut lui retirer des hommes. Monsieur Baudin, étonné de cette sortie, se dresse d'abord, mais il se calme bientôt. Il promet de changer son ordre, ensuite il essaie de dorer la pilule en disant au commandant que la station était un poste important et de confiance, que la situation de nos affaires au Mexique exigeait la présence d'un capitaine de vaisseau, qu'il aurait sous ses ordres trois brics et une bombarde, et qu'après tout il ne resterait ici que jusqu'au parfait paiement des indemnités, c'est à dire quatre ou cinq mois au plus. Ainsi voilà qui est décidé, nous restons ! Encore une déception mais elle est amère celle ci ! Nous comptions tous nous en retourner avec les autres.

Opinion sur l'amiral

D'après tout ce que nous voyons ici depuis cinq mois, je crois que Monsieur Baudin est un homme dont les idées ont peu de suite. Beaucoup de ses ordres portent le cachet d'un caractère brouillon ; il n'a su organiser aucun service, et il paraît que la comptabilité de la

division s'en ressent considérablement. Il a de bonnes intentions, de l'énergie, de la fermeté, c'est un général à frapper des coups forts, justes peut-être. Sa diplomatie paraît franche, mais il n'a aucun esprit de détail. On dit du reste qu'il l'a montré plusieurs fois quand il était au Havre avant 1830 à la tête d'une maison de commerce.

Avant qu'on eut attaqué la citadelle d'Ulloa, il avait fait faire plusieurs exercices de débarquement, pas un n'a été organisé, et l'amélioration qu'on a pu remarquer dans le dernier ne provenait que de ce que chacun y mettait du sien. A l'attaque de La Vera Cruz le 5 décembre, l'ordre a été passé il est vrai, mais toujours est-il qu'il savait ou devait savoir qu'une caserne crénelée existait dans la ville, et que des troupes s'y trouvaient logées. Il avait donc quelques chances d'y trouver de la résistance ! Et bien il donne l'ordre d'enclouer et de détruire toutes les batteries, de faire le tour de la ville, sans se réserver sur les forts qui dominent la caserne quelques pièces pour la foudroyer. Et puis une fois sur place il se promène de tous côtés, laisse agir, apprend la résistance de la caserne, et ne donne d'autre ordre une demi heure après, que celui de la retraite, qui même n'eut pas été couverte si Monsieur Laisné ne s'en était chargé, en empêchant les chaloupes armées de *La Gloire* de *La Néréide* et de *La Médée* de s'éloigner du môle. Il était là passif, n'ayant l'air de s'occuper de rien. Ce n'est pas là un général comme je l'entends, et depuis combien de ses ordres de détails ont été d'une exécution impossible, ou bien ont provoqué les justes réclamations de ceux auxquels ils étaient adressés.

Quand à l'administration, il a certes tout fait et hommage lui en soit rendu, pour que les équipages ne manquent de rien. Les intentions étaient grandes et généreuses, les vivres frais ont toujours abondé ici, ils nous venaient ainsi que l'eau de La Havane pendant que nous ne pouvions pas communiquer avec la côte. Mais la moitié de tout cela était perdu en arrivant ! Les fournitures se sont toutes faites sous contrats : le consul achetait à La Havane et expédiait sans que les conditions de conservation entrassent dans les marchés ou dans les frets. Ainsi nous recevions des bœufs petits et étiques, des fourrages pourris et avariés, des fruits des pommes de terre en grande partie gâtés. Bon, mauvais, on était obligé de prendre, et l'eau qui coûtait ici 45 ou 50 francs le tonneau, combien il s'en est perdu parce que elle avait été mise dans des pièces mal nettoyées ! Les vivres de campagne et autres approvisionnements qui ont été faits à La Nouvelle Orléans se sont trouvés généralement de bonne qualité, mais rien encore ne nous les garantissait bons. Aucune commission n'était là pour les accepter ou les refuser, et tout cela revenait à des prix énormes.

Et beaucoup d'autres comptes de la division, qui les débrouillera, qui les régularisera ? Gare le ministère quand sur de telles dépenses il viendra demander à la Chambre un crédit supplémentaire pour la division du Mexique !

L'idée de l'amiral était grande, était conservatrice, lorsque il a voulu que la division ne manquât de rien, mais il n'a su organiser aucun service. Il a voulu tout faire, et il n'a imparfaitement réussi qu'à grands frais, qu'avec excessives dépenses. Pourquoi au lieu de le renvoyer en France sans aucun motif plausible, n'a t'il pas chargé Monsieur Lecomte de contrôler le service des vivres à La Havane, où après tout il y a toujours un bâtiment de guerre. Certes il eut économisé bien des milliers de francs.

Non ce n'est pas selon moi un homme de tête capable de diriger une expédition un peu délicate. Jusqu'à présent il a été heureux, il a réussi, cela couvre toujours bien des fautes. Mais quand viendra pour le ministère à la Chambre, le quart d'heure de rablais (?), j'ai bien peur que tout n'aille pas de roulettes.

Ratification du traité

On attend aujourd'hui des nouvelles de Mexico : d'heure en heure elles sont à la paix, à la guerre. Les lettres des négociants disent que l'opposition l'emportera, que la ratification n'aura pas lieu. Celles des parlementaires au contraire n'émettent aucun doute sur la réussite de l'affaire, malgré l'opposition que rencontre le cabinet de Mexico.

Le 22 on apprend que le Congrès a signé le traité après une longue discussion, pendant laquelle Gorotzira lui même a dit qu'il avait accepté, mais qu'il protestait énergiquement contre le mot « pagar » (33) insinué dans le traité au lieu du mot « entrégar » qu'il voulait, et qui était plus convenable au gouvernement mexicain d'y placer. A cette nouvelle l'amiral furieux écrivit immédiatement au gouvernement qu'il n'accepterait le traité ratifié qu'autant qu'il n'y serait pas changé un iota, qu'il voulait que le mot pagar y resta, et qu'en outre il considérait la notification comme nulle si tant les chambres que le ministère n'approuvaient pas le traité mot pour mot, sans protestation ni restriction aucune, tant écrites qu'orales ou mentales, qu'il n'entendait là dessus aucune contestation, et qu'ils eussent à réfléchir mûrement à ce qu'ils allaient faire.

Il paraît qu'au Sénat la signature rencontre encore une vive opposition. Au soir un coup de vent du nord assez fort intercepte toutes les communications avec la ville. En voilà sans doute pour deux ou trois jours.

Le 24 mars, dimanche des Rameaux, la ratification du traité textuel avec le mot pagar a dit-on été envoyée à l'amiral. Il attend encore la réponse du gouvernement à sa lettre du 22 à Gorotzira.

Tous les bâtiments français à Sacrificios envoient une forte corvée sur l'île pour enceindre la place où ont été enterrés les malheureux morts dans la division, d'un mur de pierres sèches d'environ quatre pieds de haut. On doit venir mercredi en grande pompe consacrer cette enceinte. L'abbé Audus se charge de la partie religieuse.

Service funèbre pour les hommes morts dans la division

27 mars - Nous avons assisté aujourd'hui en corps à une cérémonie bien entendu, selon moi à un service funèbre (35), pour nos frères d'armes morts en combattant au milieu de nous, ou par suite des maladies qui ont ravagé la division Baroche, et à la consécration religieuse du terrain où ils ont été inhumés. Cette idée que l'amiral avait déjà conçue il y a longtemps, et dont l'abbé Audus a poussé l'exécution est heureuse en ce sens que demain le lieu de repos de nos hommes ne risque pas d'être souillé plus tard par les mexicains, et qu'elle nous conciliera une bonne partie de la population, qui n'abhorre les anglais et les américains que parce que ils ne sont pas catholiques.

Hier Monsieur Baudin avait fait afficher à La Vera Cruz, en prévenant seulement les autorités, et comme si la ville lui appartenait, que le 27 mars un service funèbre serait célébré à la cathédrale pour les français morts pendant l'expédition. Des ouvriers, des artilleurs étaient allés à l'église préparer un catafalque, aux quatre coins duquel s'élevaient des trophées d'armes. On avait disposé des sièges pour les états majors, en un mot nous avions pris possession du lieu. Ce matin des piquets de matelots de chaque bâtiment se rendirent au môle, et se formèrent sur la place près de la porte de la ville. Deux compagnies y descendirent en armes, et à 8 heures nous allions à l'église tambour battant, musique en tête. Un instant après l'amiral et les états majors arrivèrent sous l'escorte d'un détachement d'artillerie. Nous avions là environ cinquante hommes, et une messe des morts fut chantée par l'abbé avec toute la pompe possible.

Le général Vittoria arriva quelque temps après, et assista aussi à la cérémonie accompagné de ses aides de camp, dont un blessé de plusieurs coups de sabre à l'attaque de La Vera Cruz, et pansé par nous, était décoré de la médaille du 5 décembre qu'avait attribué le gouvernement de Mexico aux braves qui, sur le rapport de Santa Anna, avaient repoussé les français de la ville. Ces messieurs payèrent leur maladresse car après la messe, l'abbé Audus prononça un petit discours fort énergique, approprié à la circonstance, et dans lequel rappelant l'affaire du cinq, où nous avions perdu quelques hommes, il rétablissait l'exactitude des faits qu'avaient dénaturé les rapports et les journaux du pays.

La cérémonie funèbre terminée, nous sortîmes en ordre, et nous nous rendîmes à nos chaloupes qui nous reconduisirent au fort, dont l'abbé consacra le cimetière. La scène fut vraiment imposante par la simplicité et son caractère. Les tombes au milieu desquelles celles des deux officiers du bombardier se distinguaient par des pyramides de boulets étaient entourées d'un petit mur autour duquel se rangèrent les artilleurs et les matelots. Les états majors en grande tenue occupaient une élévation à côté, et la musique jouait lentement l'air du dernier couplet de « La Parisienne » (36) :

Tambours du trépas de nos frères

Roulez le funèbre signal….

pendant que le prêtre bénissait et parfumait avec de l'encens dans toutes les directions. Les honneurs militaires furent ensuite rendus aux officiers par plusieurs décharges de mousqueterie. Enfin nous nous embarquâmes tous sur le bateau à vapeur *Le Phaëton* qui nous conduisit à Sacrificios, où la cérémonie s'acheva sur les tombeaux que l'on avait aussi entouré les jours précédents d'un mur de quatre pieds de hauteur.

Depuis 7 heures tous nos bâtiments avaient leur pavillon en berne, leurs vergues en pentenne*, et *La Néréide* ainsi que *La Gloire* tiraient un coup de canon de 5 minutes en 5 minutes. A notre arrivée à Sacrificios les anglais tirèrent aussi, apiquèrent* leurs vergues, arrimèrent à demi leurs coubures (?), et hissèrent un large pavillon français à mi mat de misaine. C'était bien, nous leur en sûmes bon gré, nous les en remercions. Les deux corvettes américaines firent les choses à demi, beaucoup trop tard, comme des imbéciles, des maladroits, et ils sont forts pour cela. Ils avaient mauvaise grâce, et ils auraient certes mieux fait de s'abstenir, car personne n'a pu croire que la part qu'ils ont prise à notre deuil vient du cœur. Ils ont agi trop gauchement.

Tout cela ne se termina qu'à une heure de l'après midi, et sous un soleil perpendiculaire nous eûmes à souffrir d'une chaleur presque insupportable. C'était le cas de dire que pour honorer les morts on fait mourir les vivants. Toutefois personne ne se plaignait, on était content, la chose s'était bien faite.

Nous avons dans la journée des nouvelles de la cote nord. Missika a battu le général Cos près de Tulpan. Toutefois ainsi qu'Ouréa, il se replie dit-on sur Tampico parce que là doivent venir les attaquer toutes les forces centralistes, et que la position y est formidable : La bataille sera décisive. Arista marche avec deux mille hommes, et Bustamante qui s'est enfin décidé à se mettre à la tête des troupes, a réuni toutes les forces du gouvernement pour les y combattre. Malheur à lui s'il est vaincu. Santa Anna quoique vice-président, ne l'épargnera pas, il est perdu. D'un autre côté Ouréa, Miskia et les fédéralistes se battront en désespérés ; ils sont hors la loi, ils jouent leur tête. Nous verrons bien.

28 mars - *le Météore* nous amène ici *L'Iguala* et les deux brics *L'Ouréa* et *le Bravo* que l'on veut armer. La corvette que commande Laborde rentrera peut-être en France, mais on paraît devoir abandonner les deux brics, qui après tout sont hors d'état de tenir la mer, à moins de réparations qu'il est impossible d'entreprendre ici.

Des nouvelles de Mexico disent que le cabinet veut payer les indemnités en bons de douane qui n'ont plus aucune valeur, et on prétend ici que l'amiral n'entend cela en aucune manière. Au milieu des événements qui se présentent, il est assurément fort embarrassé : il ne sait plus s'il doit partir ou rester, évacuer ou garder le fort, et son traité le gêne beaucoup. La bataille qui doit se livrer à Tampico doit être dit-on décisive. Si les centralistes ont le dessus tout ira bien, mais si les fédéralistes l'emportent, le gouvernement est perdu : ils marchent sur Mexico, les provinces se soulèvent incontestablement, la capitale la première. Et le fort rendu, les chefs centralistes, les espagnols, les prêtres s'y réfugient, car la réaction paraît devoir être terrible. Mais de cette forteresse ils tiendront en respect tout le pays, ils anéantiront tout le commerce, et nous qui sommes venus ici pour le rétablir, quelles garanties auront nous ? Aucune. Ce sont les réflexions naturelles qui se présentent, et on dit que Monsieur Baudin considère sa position comme très délicate, car le traité est là, déjà ratifié.

Comparaison entre les gouvernements républicains de Mexico et de Buenos Ayres

Voilà deux républiques du Nouveau Monde avec lesquelles nous avons des différents à régler, et qui toutes deux en guerre civile elles mêmes, présentent des caractères bien différents. Ici c'est la classe élevée, la bourgeoisie, le commerce, ce sont les riches qui l'attaquent, et l'armée c'est à dire la foule immense des officiers est pour beaucoup dans la lutte. Le peuple n'y est pour rien, il voit tous ces mouvements avec un sang-froid imperturbable. La populace des grandes villes seulement en souffre quelquefois, parce que on la presse, on l'enrégimente, et de mendiants, de vagabonds, d'ouvriers de paysans qui viennent vendre leurs denrées au marché, on fait des soldats. Ce sont ici de nombreux colonels, des milliers d'officiers qui, tout en faisant la force du gouvernement centraliste par lequel ils existent, renversent aussi souvent président et ministres. Santa Anna a longtemps manié cette arme avec succès. Les paysans, les habitants de la campagne ne sont généralement pour rien dans la querelle.

A Buenos Ayres au contraire la classe aisée, les personnages riches et influents des villes constituent à peine la résistance. Ce sont les gaoutchos, les habitants des pampas qui font les révolutions. Un ambitieux veut-il s'emparer du pouvoir, s'élever à la présidence, ce sont ces gens là qu'il caresse. Il faut par exemple qu'il soit alerte et cavalier comme eux, ou meilleur qu'eux s'il est possible. Sans cela au lieu de les captiver, il n'exciterait que leur mépris. Une fois qu'il les a gagnés, il vient à leur tête cerner et attaquer la ville, il leur promet le pillage. Mais loin de se heurter contre des remparts, ils la prennent par famine. Ils en ruinent les propriétaires en enlevant le nombreux bétail qu'ils rencontrent, et ils finissent par l'emporter. Rosar est de ces hommes qui maîtrisent la ville, qui dominent le pays à la tête des gaoutchos. Peu leur importe à ceux là le commerce, qu'il y en ait ou non, ils ne mangent ni mieux ni plus mal leur assao, leur tranche de bœuf grillé. Ils ne connaissent aucun des produits du luxe que nous envoyons dans ce pays, et qui n'ont cours que dans les villes. Aussi ce sont eux que courtisent les ambitieux comme au Mexique. Comme au Mexique depuis la constitution militaire, c'est l'armée dont les intrigants cherchent à tirer parti. Voilà pourquoi les fédéralistes ont tant de peine à se faire jour, ce mode de constitution ne comportant pas d'armée active, mais seulement des milices. Cette garde nationale se compose du peuple, des conchéros, des paysans, et quoique ce gouvernement soit tout à fait dans leur intérêt, quoiqu'ils le reconnaissent fort bien, ils sont si difficiles à remuer, qu'ils ne peuvent se résoudre à se soulever ou à s'enrégimenter une bonne fois pour s'établir. Il est vrai qu'ils manquent de chefs et d'officiers, car ceux là ne vivent que du centralisme. C'est ce qui empêche Ouréa de se porter en avant malgré les chances de réussite, que d'après l'opinion des gens qui connaissent bien le pays, il paraît avoir. Les habitants des pampas de Buenos Ayres

sont naturellement remuants ; ceux des montagnes du Mexique ne ressemblent en rien aux montagnards des autres pays, ils sont nonchalants et tranquilles comme leurs paysans de la plaine.

Le Zèbre est aujourd'hui parti pour Tampico : nous l'attendrons avec impatience. Il nous apprendra sans doute quelque grande nouvelle à son retour. Il nous annoncera le résultat du conflit qui se prépare, mais j'ai bien peur que les centralistes n'approchent pas de sitôt leurs ennemis, car ils ne peuvent vivre à 20 lieues de Tampico : en arrivant il faut combattre et vaincre.

1er Avril 1839 - le 29 mars l'amiral a reçu de Mexico des dépêches par lesquelles on lui annonçait officiellement que le cabinet mexicain avait pleinement et entièrement satisfait à toutes ses exigences, et que la paix était enfin définitive. D'après cela il doit évacuer et remettre le fort le 5 ou le 6. Peu de temps après *La Néréide,* dès qu'elle aura expédié *la Médée* et quelques autres bâtiments, partira elle même pour France.

Abandon aux blessés de l'indemnité de prise par les équipages

3 avril - Le commandant reçoit aujourd'hui une lettre surprenante de l'amiral : il lui écrit que ses douze blessés tant au combat du 27 novembre, qu'à l'affaire du 5 étant maintenant rétablis, n'ont aucun droit à la part des fonds trouvés dans la caisse prise au trésor de La Vera Cruz. Il dit que le nommé Meur seul, maintenant invalide, a à en recevoir sa part, et que les autres n'ont rien à réclamer. Le commandant Laisné est atterré de cette lettre. Impossible de l'expliquer d'une manière quelconque en faveur de Monsieur Baudin, car c'est d'après son ordre du jour du 9 décembre qui faisait la part de chacun à 1, 94 F, et d'après l'idée émise dans cet ordre lui-même de distribuer les 11.900 francs de cette caisse aux blessés et aux familles des morts, que tous nos matelots abandonnèrent généreusement ce qui leur revenait. Les blessés doivent donc non seulement y compter, mais ils y ont des droits imprescriptibles. Ainsi, que l'amiral ait pu agir légalement ou non en distribuant immédiatement cette somme aux matelots, peu importe. Par l'ordre du jour elle leur a été partagée, et ils l'ont donnée aux blessés. Dès lors ce n'était plus à lui d'en faire répartition, une commission devait en être chargée, et la distribution en être faite immédiatement. Au lieu de cela il a pris cette caisse sacrée, a donné à certains bâtiments qui allaient à La Havane, à *L'Iphigénie,* à *La Médée,* à *La Créole,* il a sans doute donné à d'autres, en somme il ne reste sans doute plus d'argent en caisse, et nous n'avons rien pour nos hommes, nous qui avons fait la prise, nous qui avons abandonné notre part. Nos blessés sont guéris mais les autres n'ont pas été moins heureux, et les incurables le gouvernement ne s'en chargera-t-il pas ? N'auront ils pas des pensions eux, tandis que ceux ci ne comptent que sur ce léger dédommagement. Cette conduite de l'amiral est tout à fait inapplicable. Monsieur Laisné réclame fortement : il exige la chose la plus difficile à trouver, à fournir, un tableau de répartition. C'est que des soupçons, certainement absurdes, planent déjà sur Monsieur Baudin. Ici nous sommes loin d'être aussi sévères : il est homme d'honneur, et incapable de détourner à son profit un centime des fonds qui lui ont été confiés, mais il a fait des dépenses qu'il était impossible de porter aux comptes, telles par exemple à notre connaissance 30 pioches données en avoir à un pêcheur pris à Anton Lizardo, qui devait être embarqué comme pilote à bord, et qui descendu à terre le lendemain, n'a plus reparu, des longues vues achetées pour le fort …etc …etc…. . Il aura fallu les couvrir, on aura pris dans la caisse sans en tenir note exacte, et pour subvenir au déboursé, on privera nos blessés de la part qui leur revenait. C'est un gaspillage affreux, et le désordre de la comptabilité de la division le prouve du reste. L'amiral n'a pas compté, il a fait le grand, le généreux, mais ce qu'il y a d'absurde, c'est que ce soient nos matelots qui en souffrent.

Du reste Monsieur Baudin a déjà perdu sa fortune par suite d'un désordre des comptes, et d'un gaspillage de fonds. Il paraît qu'il n'a pas été corrigé, qu'il n'a pas agi aussi largement avec l'argent de la France mais la Chambre des députés et le ministère en tiendra compte. Qu'il prenne garde, en France les anguilles sous roche finissent toujours par se montrer, et ce sont des faits à peu près semblables qui ont attiré au maréchal Clausel tous les désagréments qu'il a éprouvé. Il est plus heureux lui que le maréchal ne l'a été, il a réussi. Cependant rien ne se perdra, il ne peut manquer de s'être fait des ennemis, tout chef en a, et ils ont toujours becs et ongles contre le pouvoir.

Quant à nos blessés j'aime à croire qu'ils ne perdront rien. Le commandant leur payera plutôt de ses propres deniers ce qui leur est du, mais ce ne sera pas sans réclamer. Il fera bien.

Dieu que d'hommes qui paraissent grands de loin, et surtout à travers le prisme d'un succès, se rapetissent sans prétention quand on les voit de près. Le masque tombe, l'homme reste, « et le héros s'évanouit ». Comme cette belle idée du poète est souvent applicable. !

Déjà le matin une compagnie d'artillerie et une division de bombardiers ont été embarqués sur *la Médée*. Demain nous devons en recevoir une autre, qui est destinée pour *La Fortune* aussitôt son arrivée.

Evacuation du fort de St. Jean d'Ulloa

7 avril - Hier le fort a été définitivement évacué. La compagnie d'artillerie que l'on y avait laissée jusqu'à la fin a été envoyée vers 10 heures sur le bric *L'Alcibiade* et le *La Pérouse*, qui la transporteront à la Martinique. Les mexicains ont à deux heures pris possession de leur forteresse. Monsieur Chauchard, capitaine de génie, est resté le seul pour le leur remettre. Il était chargé de présenter au général qui en avait le commandement un article du traité secret, portant que lors de la remise du fort aucune réclamation ne pourra être élevée par les mexicains, tant sur son état, que sur l'existant de son matériel. Il est de fait que l'inventaire de ce qui y reste ne sera pas long à faire. On a tout enlevé, tout absolument, jusque aux gueuses* en fer qui en formaient le débarcadère, jusque aux chaises, meubles… etc…. Tout a été vendu ou donné. Outre 25 pièces de bronze que nous emportons, des caronades avec leurs munitions ont été cédées au prix de 25 piastres chacune. C'étaient celles des bâtiments qu'à l'exception de *L'Iguala* on va vendre, sans doute à vil prix. Comme contraste l'amiral achète 700 piastres les voiles d'un bric espagnol, dont l'inventaire a été fait par une commission, et cet inventaire, chose curieuse, les porte toutes hors de service comme vieilles, usées, déchirées, ou mangées par les rats. Et nous avons à la division près de vingt mille mètres de toiles neuves apportés par les bombardes et *Le Saumon*. On vend tout de la main à la main, on achète, et pas un inventaire des prises n'a été fait. Comment plus tard si on réclame, se tirera t'on de là ? Quel gaspillage ! Certes si Monsieur Baudin faisait ainsi les affaires de sa maison de commerce du Havre, il n'a guère du s'enrichir.

Vers 10 heures aussi hier *la Néréide* a quitté le fort pour aller mouiller à l'Ile Verte. Le cuirassier, *Le Volcan, Le Saumon, La Sarcelle* s'y trouvent encore.

Aujourd'hui les mexicains ont fêté leur prise de possession en hissant leur pavillon sur la citadelle et sur la ville, et par trois salves de 21 coups de canon. Les anglais et les américains ont aussi salué l'étendard de la république. Le fort leur a répondu. Il a fallu hier s'empresser d'y porter de la poudre, car on n'y avait pas laissé une cartouche, pas un bouchon d'étoupe pour faire un valet*, pas de quoi confectionner une gargousse*. Comme nous avons perdu à n'être pas partis aussitôt le combat du 27 ! Pourquoi ces entêtés de mexicains n'ont ils pas cédé après la prise de leur fort. Ils ont souffert plus longtemps sans rien y gagner, mais nous avons aussi fait bien des bêtises.

Incendie de la douane à la Vera Cruz

8 avril - Des événements importants ont lieu dans la journée. Le feu prend de très grand matin, à un des bâtiments de la Douane, il y est d'abord concentré, mais un individu se disant ingénieur de la ville, y ayant fait ouvrir les portes et les croisées, l'incendie se propage avec rapidité, et prend un caractère de violence qu'il est impossible de maîtriser. Notre chaloupe qui faisait l'eau à la ville, et plusieurs embarcations de la division, y portent d'abord des services peu efficaces. Bientôt le cuirassé signale ce sinistre à l'amiral, et de toutes parts on y envoie des pompes (37). Les sapeurs de génie s'y portent immédiatement, mais on est bientôt dans la triste nécessité de faire la part du feu. Des valeurs considérables, s'élevant dit-on à 10 ou 12 millions, saisies, toiles de prix…. deviennent la proie des flammes. Malgré l'activité que mettaient nos matelots toujours intrépides à en arrêter le progrès. Plusieurs sont blessés. On dit même que quelques hommes ont été engloutis dans la fournaise par l'écroulement de la plate-forme d'une maison. On ne les connaît pas encore. Les troupes mexicaines qui sont maintenant à La Vera Cruz n'ont pas bougé, elles étaient dit-on fatiguées des veilles de la nuit. La population regardait brûler sans agir. Il n'y avait presque que nos matelots qui fissent quelque chose. Vers midi l'amiral s'est rendu à la ville ; la part du feu était faite et il a renvoyé plusieurs de nos chaloupes.

D'un autre côté on annonçait que les fédéralistes au nombre de 900 à mille hommes, n'étaient qu'à quelques heures de marche de la ville. C'était pour cela que la garnison avait veillé toute la nuit précédente, pendant laquelle on avait fait passer constamment au fort de la poudre et des munitions. Les fédéralistes, commandés dit-on par Mékia, devaient entrer ce soir ou demain. On a placé seulement trois ou quatre pièces de canon sur les fortins à moitié démolis qui commandent la route de Mexico pour les arrêter, mais c'est la seule démonstration hostile qu'on se soit permis de faire. On paraît les attendre avec beaucoup de calme.

Dans l'après midi l'amiral reçoit des dépêches de Packenham, auxquelles il répond immédiatement par courrier extraordinaire. Les anglais envoient devant la ville la corvette *Le Satellite* prête à y débarquer des troupes pour y protéger son consulat.

Nos hommes qui se trouvaient en ville avant le jour assuraient que le feu avait pris aux quatre coins du magasin de la Douane, où ont été amoncelées toutes les marchandises débarquées depuis 15 jours. Si cela est vrai il y a été mis, et pour ma part je ne fais aucun doute que ce sinistre a été causé par les centralistes eux mêmes, qui ne pouvant empêcher leurs ennemis d'entrer dans Vera Cruz, et d'y toucher les frais de douane, ont préféré incendier les marchandises, plutôt que de laisser tomber entre leurs mains les sommes considérables qu'elles leur vaudraient. Peut-être est-ce aussi une malveillance autre que celle des unitaires, cependant les probabilités sont pour ces derniers. Quoiqu'il en soit une partie du chargement de *L'Isambert*, tout celui de *L'Arayo*, ceux de deux grands trois mats anglais, un autre provenant d'un navire du nord fort riche et composé de très belles toiles, ont été complètement dévorés par le feu.

Nous verrons demain ce que vont faire les fédéralistes. Qu'ils se pressent de venir car ils ont beau jeu. S'ils s'emparent de la ville, aurons-nous bien fait d'avoir si tôt évacué et remis le fort ? Aurons-nous agi imprudemment ? C'est une question difficile à décider. Cependant le traité est là, et je crois qu'il est fort heureux que l'amiral l'ait exécuté à la lettre, car il n'a plus à s'immiscer dans ces affaires de partis qui agitent la république. Car il se trouve absolument dans la position d'un chef de division qui arrivant à une station où règne la guerre civile, n'a à s'occuper que de faire respecter par chacun les propriétés et les droits de ses nationaux.

9 avril - Rien encore de nouveau, les fédéralistes n'ont pas paru. Ils se tiennent dit-on sur la côte dans les environs de Bornal, à cinq ou six lieues, et ne font aucune démonstration. Les anglais font rentrer à Sacrificios les troupes qu'ils avaient envoyées à bord du *Satellite* dans le fort. Les nôtres reçoivent au contraire l'ordre d'être prêts à débarquer d'un moment à l'autre. *La Médée* n'est pas partie, et n'a même aucun ordre pour appareiller.

10 avril - *la Médée* appareille enfin dans la matinée. Lorsqu'elle nous passa à poupe notre musique lui joua l'air « J'irai revoir ma Normandie », auquel elle répondit par des saluts répétés. La brise était faible, la frégate s'avançait lentement sous toutes voiles comme si elle nous quittait à regret, et nos adieux, une musique douce, un sentiment de tristesse pour nous qui n'allions pas de sitôt revoir la France, tout cela rendit plusieurs yeux humides. Elle aussi ne paraissait pas se séparer de nous avec joie, quoique les appréhensions de ces messieurs fussent sur le point d'être entièrement dissipées, car ce soir sans doute ils ne seront plus sous la coupe de l'amiral, et ils cingleront pour se rapprocher de leurs amis, pour revoir leur famille.

Le Voltigeur part pour Bornal ; nous ne connaissons pas sa mission.

Considérations sur les navires de guerre

Le 11 la corvette anglaise *la Vestale* met sous voiles. Ce bâtiment m'a paru gros, court, affreux quand je l'ai vu pour la première fois, mais depuis que je l'ai examiné attentivement, il me semble bien plus rationnel que tous nos corvettes du même genre. C'est un bâtiment à batterie que ces messieurs décorent du nom de frégate, quoiqu'il ne porte que 28 pièces, mais ce sont de longs canons de 32. Il est large, haut de batterie, porte parfaitement la voile, et marche dit-on fort bien. En un mot il diffère en tous points de nos corvettes qui n'ont que des caronades, ne sont guère plus belles, ne marchent pas et sont faibles sous l'écoute*, si comme *L'Ariane* elles ne sont pas chargées de lest.

Pour moi je ne connais de bâtiment de guerre capable de combattre que ceux à batterie y ayant des canons, tous ceux à barbette* n'en portant que pour la forme. J'en ferais exclusivement des navires de marche, des bâtiments légers, et si cela leur donnait le moindre avantage, je leur supprimerais les canons, même en temps de guerre. Un aviso ne doit que fuir l'ennemi pour porter promptement les dépêches dont il est chargé. On rase* des frégates de 44 pour en faire des corvettes, et on y laisse des canons bien plutôt faits pour effrayer l'ennemi, que pour lui causer des dommages, s'il sait tirer parti de leur côté faible. En effet dès que ces corvettes manœuvrent, elles ne peuvent plus continuer leur feu, et quand celui ci se nourrit, il leur est impossible de manœuvrer. Pour les utiliser il vaudrait bien mieux leur donner des caronades, avec lesquelles, moins chargées, elles compteraient aussi moins d'hommes, plus de vivres proportionnellement, plus d'eau, et partant elles pourraient tenir plus longtemps croisière. Nos brics de 20 qui ne marchent pas, sont des bâtiments absurdes : Qu'on leur retire 10 canons, et qu'on les fasse naviguer, ou bien qu'on abandonne leur construction.

Je ne conçois en guerre que des avisos, bâtiments légers, fin voiliers, corsaires, et des corvettes à batterie, mais portant des canons de 30, tenant bien la mer, ayant leurs sabords hauts sur l'eau, leur artillerie bien battante, et conservant avec cela une marche avantageuse ; puis des frégates … Etc… Les anglais paraissent avoir compris et atteint ce but dans leurs frégates ou corvettes de 28. Ces bâtiments ne sont pas beaux, ne sont pas gracieux, ils paraissent hauts, gros, courts, mais que sont ces défauts devant un ennemi que l'on force à amener*.

Le La Pérouse part pour Campeche où il remettra le consul pour la Martinique, où il déposera sa demi compagnie d'artilleurs, et enfin pour France.

Un bâtiment arrivé de la Nouvelle Orléans nous apprend la promotion du Prince de Joinville au grade de capitaine de vaisseau. Je n'ai jamais été inquiet sur son avancement, mais attention il a mérité son grade. Ces nouvelles sont du 12 février. Il est extraordinaire, il est inconcevable, que depuis *le Véloce* parti dans les premiers jours de décembre, jusqu'au 11 avril, il ne nous soit pas arrivé un seul bâtiment de France.

La corvette américaine *La Vendalia* met aussi sous voiles. Elle manœuvre toute la matinée pour sortir de la rade, mouille deux ou trois fois, va aborder des bâtiments qui sont à une énorme distance, enfin elle est dirigée comme rougirait de le faire un élève sortant de *L'Orion.* Et ce n'est pas la première que je vois commettre de pareilles bévues ! Ce sont pourtant les premiers marins du monde ! Passe pour les romans de Cooper. Je crois du reste qu'avec quelques sots, ils sont seuls à le dire, à moins que ce ne soit sous le rapport de l'orgueil et des prétentions, oh alors je leur accorde le premier rang !

12 avril - Beaucoup de mouvements dans la division : *L'Alcibiade* va à l'Ile Verte, d'où il ne semble pas partir immédiatement pour aller porter aussi ses artilleurs à la Martinique. *La Sarcelle* vient du fort à Sacrificios, *la Fortune* que nous attendons avec tant d'impatience pour apprendre des nouvelles, arrive de La Havane, et ne nous apporte qu'un chargement d'eau. Elle mouille près de l'amiral à l'Ile Verte.

13 avril - *La Fortune* vient ici ; *le Valence* arrive aussi du fort, il n'y reste plus que le cuirassé. *L'Alcibiade* part pour France.

15 avril - La deuxième compagnie d'artillerie que nous avons à bord, en attendant *la Fortune*, y embarque ce matin. Ces messieurs sont fort aimables, mais nous ne sommes pas fâchés de nous retrouver en petit comité, en famille, d'en être débarrassés en un mot. La frégate anglaise *Le Madagascar* appareille pour la Jamaïque dit-on.

16 avril - *Le Zèbre* s'en va à l'Ile verte, d'où il sera envoyé porter un agent consulaire à Tabacho. *Le Voltigeur* revient de Bernal.

Depuis le 9 il n'est pas plus question à la Vera Cruz des fédéralistes que s'ils n'existaient pas. De peur d'une surprise, on répare en ville les fortins et les murailles détruites qui battent la campagne : on veut se mettre à l'abri d'un coup de main. On a annoncé aujourd'hui qu'Arista avait été battu par Ouréa, qui tient la campagne et s'avance sur Bustamante. Missika se dirigerait sur Puebla, tout près de la capitale, où les deux chefs doivent se réunir. Ce sont après tout des nouvelles comme beaucoup de celles que nous avons reçu des fédéralistes depuis longtemps : ils n'avancent pas, aucun des projets qu'on leur prête ne se réalise.

18 avril - *la Sarcelle* part pour l'Ile Verte, la rade se dégarnit. Nous n'avons plus ici que *la Fortune,* les deux bombardes, et *Le Phaëton*. Mais nous sommes accablés de corvées de toutes espèces pour charger et décharger des bâtiments qui nous viennent avec des vivres, voire même avec du charbon, du bois, et dont on ne sait plus que faire. *La Fortune* va prendre ce qu'elle pourra de ces objets, et de ceux du fort que l'on a déposé à Sacrificios. On vendra le reste.

Réponse de l'amiral aux remerciements de Vittoria concernant les secours apportés lors de l'incendie

L'amiral reçoit ce matin une lettre de Vittoria le remerciant des secours que nos matelots ont portés à l'incendie de la douane. Il disait que sans leur dévouement, leur intrépidité, la ville de Vera Cruz aurait eu à déplorer la perte d'un immense quartier. Que du reste il n'aurait rien moins attendu d'une nation aussi civilisée que généreuse, et il le priait d'être l'interprète de ses sentiments et de ceux de la population auprès des commandants et des officiers qui

avaient si bien dirigé les secours ; que malgré la violence du feu, ils étaient promptement parvenus à arrêter le désastre…etc… L'amiral lui a répondu immédiatement qu'il était sensible à cette marque de reconnaissance, que les français ayant épargné La Vera Cruz pendant la guerre, il était de leur devoir de faire tous les efforts pour qu'elle ne fut pas détruite lorsqu'elle était devenue amie, et que les secours qu'on s'était empressé d'y porter à la première nouvelle de l'incendie, répondaient dignement aux plates invectives, et aux injures grossières que le gouvernement dans ses journaux se plaisait encore à leur prodiguer. Il terminait sa lettre par un éloge pompeux des vertus civiles et militaires de Vittoria. En un mot après lui avoir fait avaler la pilule relativement aux sarcasmes des journaux de Mexico, il la lui dorait par le coup de brosse le plus soigné qu'il put désirer.

Le Censeur de La Vera Cruz du 8 au soir avait déjà en relatant les diverses circonstances de l'incendie, payé un large et juste tribut d'éloges à nos matelots, et l'amiral dans l'ordre du jour du 12, en les félicitant sur leur belle conduite, avait cité ceux d'entre eux qui s'étaient fait remarquer par le plus de courage et d'énergie.

Le commandant communique le procès verbal de la capitulation du fort

Le commandant nous communique aussi une pièce fort curieuse qu'il vient de recevoir de Monsieur Baudin : c'est le procès verbal du conseil réuni dans le fort d'Ulloa pendant la nuit du 27 au 28 novembre, et qui décide que la citadelle se rendra aux français s'ils accordent aux assiégés une capitulation honorable. Cette pièce se compose de plusieurs considérants tels que ceux qui présentent les désastres qu'y ont causé l'explosion des poudrières, la ruine de presque toutes les batteries, l'impossibilité de continuer la défense à cause de la perte de beaucoup de pièces et d'affûts qu'il est impossible de réparer, de munitions qu'on ne peut plus renouveler, de la mort de presque tous les artilleurs, de plusieurs des principaux chefs, enfin la perte du colonel du génie, de trois officiers supérieurs, de treize officiers, de diverses armes et de 207 hommes hors de combat. Ce procès verbal est signé des commandants titulaires ou remplaçants de tous les bastions, de deux ou trois chefs de bataillon, et enfin du général Gaona. Jusqu'alors nous n'avions jamais connu, ou juste nous autres, ce qu'avait souffert le fort pendant l'action, et ce document est pour nous des plus curieux.

Des récompenses mal distribuées

21 avril - Ce matin un bric français venant de La Nouvelle Orléans, chargé d'espars*, de filin de fer, ... pour l'armement de *L'Iguala,* nous ramène Chancel. Il apporte à l'amiral la copie d'une promotion de croix qu'il a prise dans un journal américain, et qui est relative au combat du 27. Presque toutes les demandes en ce genre ont été accordées : plusieurs légionnaires ont été faits officiers, mais pas un grade. Si, trois lieutenants de vaisseau dans la division, deux dans celle de Buenos Ayres, et dix autres à l'amirauté, comme si, surtout lorsqu'il y a encombrement dans les cadres, un grade accordé à la suite d'un combat ne doit pas être considéré comme donné pour une action d'éclat, trois ou quatre enseignes de vaisseau dans les deux divisions.

Nous apprenons encore que la place de contre amiral laissée vacante par la nomination de Monsieur Baudin au grade de vice- amiral pour lequel on a invoqué la loi relative aux actions d'éclat, a été remplie, chose incroyable, par Monsieur Cosy, à qui, lors de la rentrée du vaisseau *L'Hercule*, on proposa de venir au Mexique, et qui refusa la corvée. Ce fait vient du Prince de Joinville. Quant à Monsieur Laisné, son ancien, qui y avait tout autant de droits sans sa participation au combat d'Ulloa, à qui revenait le commandement de l'escadre si Monsieur Baudin succombait, on le fait officier de la légion d'honneur, comme deux ou trois lieutenants

de vaisseau déjà décorés ! Oh Monsieur Rosamel (38), j'avais cru jusqu'à présent que rien en ce genre n'était impossible sous votre ministère, vous qui avez fait capitaines de corvette vos deux fils, sans les avoir même envoyé gagner ici leurs grades après coup ; vous qui allez chercher des enseignes parmi les numéros trois et quatre cents pour les faire lieutenants de vaisseau, sans qu'ils aient certes pour eux un mérite transcendant qui peut légitimer ce choix. Mais je ne vous croyais pas si fort ! Vous comblez la mesure. Il n'est rien de plus dégoûtant que ce grade de contre-amiral donné à Monsieur Cosy, et cette croix d'officier de la Légion d'Honneur envoyée à Monsieur Laisné. Mais il n'était encore que simple chevalier, ne pouvait-on le faire commandeur ou grand-croix ? Il valait mieux ne rien lui donner. Cette récompense est pour lui dérisoire, elle est immorale. Car s'il n'est pas officier, c'est qu'il n'a jamais voulu s'abaisser à demander une décoration qu'on ne lui donnait pas, et qui lui a été plusieurs fois offerte à cette condition. Et vous croyez avoir rempli vos devoirs en mettant pour une action d'éclat un peu d'or sur la croix d'un capitaine de vaisseau, qui a 8 ans de grade, 7 années de mer dans ce grade, et qui pendant 9 ans auparavant avait toujours commandé avec distinction. Mais vous êtes absurde : si pendant ce temps, il n'a pas mérité d'être officier comme tant d'autres, il fallait ne plus l'employer. Dans l'affaire du 27 du moins il a gagné son grade de capitaine de vaisseau ; il n'a pas besoin de votre croix, et il n'en passera pas moins pour un des officiers supérieurs les plus honorables, les plus instruits et les plus capables que nous ayons dans la marine.

Pour récompenser une action d'éclat, un grade d'officier de la légion d'honneur à un ancien capitaine de vaisseau dont le sang froid, la présence d'esprit et la fermeté dans l'attaque du 27 ont été admirables ! Il y a trente ans, passe, on pouvait s'en glorifier, mais en 1839, c'est je le répète une immoralité ! Oh les matelots l'auraient mieux jugé avant l'action pour sa manière de naviguer ; ils l'auraient nommé contre-amiral par acclamations, et si la place avait manqué, ils en auraient crée un pour lui, car si Monsieur Laisné est justement estimé et aimé de son équipage, c'est là son plus grand éloge.

Après tout ces nouvelles nous sont arrivées par des journaux étrangers, sans explication, sans commentaire. Peut-être trouvera-t-on un côté moins sale à la chose, en disant que tout n'est pas fini, que relativement à Monsieur Laisné par exemple, on l'a fait officier de la Légion d'Honneur pour l'affaire du 27, qu'il sera commandeur pour celle du 5 décembre, et la guerre terminée, on lui donnera le grade de contre amiral. Mais Monsieur Rosamel est-il capable d'une telle conception ? J'en doute. L'amiral Baudin est, ou du moins paraît, furieux de la promotion en général, et dit qu'il réclamera de toutes ses forces. Nous verrons… Pour moi je crois aussi que ce n'est pas le dernier mot du ministère, et qu'il nous viendra d'autres récompenses mieux distribuées.

Toute la bile que j'exhale ici ne vient que d'un sentiment d'indignation contre le ministère à la nouvelle des mesquines récompenses qu'il vient de distribuer. Mon intérêt personnel n'y est pour rien, car je suis compris dans la promotion (39) des croix, et c'est tout ce que je pouvais désirer et obtenir après cinq mois de grade. Seulement je suis heureux d'avoir été décoré un des premiers après un combat. Ce n'est pas que j'aie mérité plus que les autres, car le 27 tout le monde faisait son devoir, et je n'ai rien fait de plus, mais quoi que sans doute on n'ait pas pris cela en considération, c'est la quatrième affaire un peu sérieuse à laquelle je prends part. Je suis en outre extrêmement flatté d'avoir été présenté par Monsieur Laisné, l'homme dont j'estime le plus le caractère dans la marine. Encore une fois je n'ai rien fait de remarquable, mais si nos canonniers ont si bien tiré, et produit tant d'effet sur les murailles d'Ulloa, j'en réclamerai toujours ma part à cause de l'instruction qui leur a été donnée dans la campagne.

Pressions pour le 1er paiement des indemnités

25 avril - Comme nos l'avons paré* belle aujourd'hui ! Il ne s'agit de rien moins que d'aller dans la nuit ou demain avant le jour, placer des échelles le long des remparts d'Ulloa, et de prendre le fort d'assaut. Quelque chevaleresque que puisse paraître cette entreprise maintenant que nous connaissons parfaitement la citadelle, elle se fut exécutée, si l'amiral n'avait reçu hier soir du cabinet mexicain tout ce qu'il en réclamait. Que n'eut on pas dit de cette nouvelle attaque, où nous eussions peut-être échoué, car nos ennemis savent aujourd'hui, ou doivent savoir, car on le leur a dit assez, qu'ils ne peuvent défendre victorieusement Ulloa que contre un assaut, et ils y ont actuellement deux canons, des munitions et 400 hommes. Nous avons été bien heureux que le courrier d'hier soir ait apporté de bonnes nouvelles. C'est que tout cela se préparait sourdement sans aucun bruit. Personne n'en a rien su que ce matin par une dépêche télégraphique de l'amiral qui contremandait les échelles qu'il avait donné l'ordre de préparer la veille… Nous apprenons en même temps que le gouvernement n'en agissait pas plus franchement avec Monsieur Baudin, qu'il tergiversait, qu'il cherchait des détours pour éluder certains articles du traité, enfin que ses journaux invectivaient encore bassement les français et leurs chefs. Aussi celui ci écrivait dernièrement à Mexico que si le duplicata du traité ne lui était pas parvenu pour le 25 avril, si un bon sur la douane de Vera Cruz pour le premier paiement de l'indemnité ne lui était pas envoyé à la même époque, enfin si les journaux officiels du gouvernement continuaient encore leurs insultes, il allait considérer le traité comme nul, et recommencer les hostilités. Or ces messieurs sont payés pour croire que l'amiral n'a pas deux paroles, qu'il agit immédiatement dès qu'on ne lui a pas fait raison, et qu'il est difficile de le leurrer par des détours jésuitiques. En conséquence ils se sont empressés d'accéder à toutes ses demandes. Le courrier d'hier soir a apporté une ample satisfaction. Aussi nous nous étonnions tous que les bombardes *La Sarcelle* et *la Fortune* qui a encore sa compagnie d'artillerie, tardassent tant à partir. Cette fois tout cela va mettre sous voiles après demain, et *La Néréide* elle même appareille dimanche pour la côte nord, où l'amiral a un rendez vous à Gaveston avec le président du Texas. Je lui souhaite un bon voyage, cependant il dit vouloir revenir, et être ici dans trois semaines. Tant pis ma fois !

Les américains réclament une dette de quinze millions

Mais voici bien une autre affaire ! Une frégate américaine battant pavillon de commodore, mouillée ici le 22, vient réclamer aussi au Mexique une indemnité ou une dette de trois millions de piastres (15 millions de francs). Le plénipotentiaire des Etats Unis a envoyé un ultimatum avant-hier, et si on n'y fait pas droit, ces messieurs attaquent dit-on Ulloa. Une nouvelle corvette vient d'arriver aujourd'hui, probablement comme renfort.

Pauvres mexicains, ils sont bas maintenant, tout le monde veut les écraser. Aussi pourquoi sont-ils si fiers ? Toutefois je désirerais de grand cœur, si ils sont attaqués, les voir donner une bonne frottée aux américains, car ceux là sont prétentieux au suprême degré. Et cependant ils ont manœuvré tous les jours comme des gens qui se mettront à la côte s'ils s'approchent trop près des récifs, ou bien qui se placeront de manière à ce que leurs boulets ne puissent pas parvenir au fort. Que les mexicains les attendent derrière leurs impostes, que là ils montrent le courage dont ils nous ont donné la preuve le 27, et les américains auront une leçon. Oh je voudrais pour beaucoup voir cela, eux qui étaient si vexés de nos succès, qui débitaient si sottement que si la garnison du fort avait voulu se défendre, nous ne l'eussions pas ainsi écrasée. Je voudrais les y voir pris. Cette petite diversion rachèterait pour nous les ennuis de la station que nous allons continuer.

Le 26 nous avons en vue le matin cinq bâtiments réunis. Nous croyons tous à des nouvelles de France. Vain espoir ! Ce sont cinq goélettes mexicaines qui apportent de Campeche trois cents hommes de troupe pour la garnison d'Ulloa.

27 avril - Ce matin après près trois semaines d'attente et d'indécision, les bombardes, *Le Volcan* et *L'Eclair, La Caravane* et *L'Eclipse* appareillent et partent pour France. Ces bâtiments doivent toucher à la Havane.

28 avril - La frégate et les deux corvettes américaines mettent sous voiles et quittent la côte. Leur a-t-on fait raison ? J'en doute. Peut-être vont-elles chercher du renfort.

L'amiral passe diplomatiquement la matinée à terre, et dans l'après midi il appareille suivi du cuirassier et du *Phaéton*. Nous le saluons ; bon voyage ! Un instant après la ville lui fait une salve de 21 coups de canon, à laquelle il répond. Ceci nous a paru d'autant plus extraordinaire, que nous n'avons pas même salué le pavillon mexicain, lorsque la paix faite, il a été arboré sur le fort et sur La Vera Cruz. C'est que ce jour même les journaux du gouvernement injuriaient encore Monsieur Baudin. Il a bien fait ! Cette fois c'est la poignée de main du départ, elle paraît assez franche, si toutefois c'était possible de trouver de la franchise au Mexique. Nous restons seuls sur la rade avec *le Voltigeur* et *L'Iguala*.

Je ne pense pas maintenant que nous quittions Sacrificios avant le 21 mai, époque des premiers paiements, et peut être *L'Iguala* nous retiendra-t-elle encore car ses bas mâts que nous attendons avec tant d'impatience, n'arrivent pas. Cependant elle ne peut sortir d'ici sans eux. Au moins nous serons seuls à nous débrouiller, et j'aime bien mieux cela que de voir à L'Ile Verte, une frégate nous donner des ordres, nous imposer des corvées, et ne rien faire elle-même.

Promotions et récompenses

29 avril - Aujourd'hui nous voyons arriver de France la corvette *La Naïade* après cinquante deux jours de traversée. Elle vient directement de Brest, d'où le bric *le Griffon* était parti dix jours avant elle. Pourquoi n'a-t-elle pas paru hier ? Impossible de décacheter les paquets de l'amiral, tout est à son adresse, et nous n'apprenons rien de très nouveau que trois ou quatre promotions en grade pour *La Néréide* et *L'Iphigénie* ; rien pour nous. Oh non Monsieur Laisné est trop honnête homme pour le siècle où il vit. Il a dit dans son rapport que tout le monde, officiers et matelots, a parfaitement fait son devoir, et il a demandé des récompenses pour plusieurs d'entre nous, mais toutes n'ont pas été accordées, surtout les grades, parce que il n'a pas fait ressortir ce qu'il demandait, aux dépens des autres, parce qu'il n'a pas fait mousser leur affaire, parce que, en un mot, il n'a pas fait le charlatan, et qu'il n'a pas voulu mentir pour les favoriser. Je ne l'en estime que plus puisque il a été vrai. Mais les faiseurs de phrases l'ont emporté, et il éprouve la peine bien dure pour lui de voir que plusieurs de ses demandes n'ont pas été accueillies.

30 avril - Ce matin *le Griffon* nous arrive avec les premières promotions officielles, et les décorations. Monsieur Dout, chef d'état major qui a porté en France la nouvelle de la prise d'Ulloa est à bord. Mais impossible de rien décacheter, l'amiral est parti. Monsieur Laisné est toutefois nommé commandeur de la légion d'honneur pour l'affaire du 5, mais cela est tenu secret pour nous : cette nouvelle a été raccrochée sous main. Tant pis ma fois, c'est une chance de moins pour qu'on le fasse contre-amiral. Cependant j'ai encore quelque espoir. Voilà deux bâtiments qui nous arrivent le lendemain et le surlendemain du départ de *La Néréide* et qui ne peuvent nous rien dire. C'est avoir du malheur !

Mai 1839 - Le 1er mai fête du Roi, saluts d'usage. Les anglais et les américains y prennent part ; on leur rend leur salut, et on les remercie, ce dont ces derniers paraissent très flattés.

2 mai - *le Griffon* appareille aujourd'hui pour La Havane où il doit attendre l'amiral et lui remettre ses dépêches, et puis *La Naïade* va dans quelques jours les rejoindre pour nous rapporter celles qui nous concernent. Nous avons reçu toutefois par ce bâtiment une excellente nouvelle : Monsieur Vaillant capitaine de vaisseau, a été nommé gouverneur du fort d'Ulloa, et on arme à Lorient une corvette de 32 pour qu'il vienne prendre ici le commandement sous les ordres de l'amiral. Gouverneur du fort d'Ulloa ? Ce n'est pas une plaisanterie. Mais ce qui pourrait nous advenir de mieux, c'est comme du reste Monsieur Laisné le demande à l'amiral, qu'il fit rester ici Monsieur Vaillant commandant de station avec sa corvette, et qu'il nous envoie nous autres à Lisbonne ou en France. Rien ne pourrait nous faire plus de plaisir. Malheur par exemple à ceux qui resteraient au Mexique sous la coupe de Maître Le Vaillant. Il ne s'attend je suis sûr pas à cette botte là. Peut-être du reste le commandement de la station le flatterait-il beaucoup : il est tout jeune capitaine de vaisseau !

8 mai - Avant hier le bric *L'Atorga* vient de La Nouvelle Orléans nous apportant les bas mats de la corvette *L'Iguala*, et une foule de pieux de bois qui peut-être ont été demandés par l'amiral, mais qui ne peuvent servir à rien, et que par conséquent on sera obligés de vendre ici. J'ai dit peut-être car l'amiral avait aussi commandé un mois de vivres pour huit cents hommes, et on en envoie trois mois. Aussi ne savons-nous qu'en faire. Cependant Monsieur Baudin n'est plus ici, le consul de la Nouvelle Orléans a signé, peut-être payé, il faut prendre quitte à nous débarrasser à grande perte de ce que nous serons forcés de laisser une fois nos soutes et celles du *Voltigeur* pleines. Et ces messieurs les consuls et les négociants, ne recevront pas sur les doigts pour de pareils actes ? On aurait grand tort, à moins que ce ne soit un nouveau moyen d'encourager le commerce : j'avoue qu'il est commode mais un peu dispendieux pour le gouvernement.

Les fédéralistes ont été battus près de Puébla

On parlait beaucoup l'autre jour de la défaite de Mékia et des fédéralistes près de Puebla, mais c'était seulement des bruits. Les autorités même de la ville n'avaient rien vu. Le soir le commandant revenant de Vera Cruz nous dit que dans les dépêches qu'il vient de recevoir du chargé d'affaires de France Monsieur Delile, il lui est annoncé qu'en effet Mekia complètement battu par Valencia, a perdu tout son corps d'armée, qu'il a été lui même pris et fusillé sur le champ. Voilà le parti fédéraliste ruiné ! C'était le seul général capable qu'avait Ouréa. On prétend même qu'il lui était bien supérieur en talent militaire. La cause unitaire triomphe, tant pis pour le pays ! (40)

Paiement des indemnités

Une autre nouvelle plus importante pour nous c'est que les fonds destinés pour le premier payement de l'indemnité aux français stipulée au traité de paix, sont partis de Mexico le 1er mai. L'échéance n'a lieu que le 22, ainsi ces messieurs paraissent devoir être exacts. On dit même qu'ils tiennent à honneur d'acquitter scrupuleusement cette dette. Bon signe pour nous qui ne serons plus forcés d'apparaître ici à chaque époque du payement le 22 juillet et le 22 septembre.

10 mai - Nous avons aujourd'hui à bord un plénipotentiaire du Texas, le colonel Bernard By, qui vient réclamer la promesse que Santa Anna prisonnier de guerre a faite aux Texans, de les reconnaître s'il devenait jamais influent. C'était une condition de la liberté qu'on lui

rendait. Sans avoir été précédemment mal reçu de Vittoria à La Vera Cruz, il a craint qu'on ne le séquestrât, et n'ayant pas ici trouvé l'amiral, il est venu réclamer l'hospitalité de *La Gloire* et se couvrir de notre pavillon.

15 mai - Décidément malgré les bruits contradictoires qui circulent depuis plusieurs jours, Mékia est fusillé, et les fédéralistes battus sur tous les points. Santa Anna qui s'était fait transporter à Puebla, emmenant avec lui tout ce qu'il avait pu réunir de troupes, y a dirigé les opérations contre les révolutionnaires, et après la victoire remportée par Valencia, il est rentré presque en triomphe à Mexico. Je ne sais si ce n'est pas un peu trop prématuré, mais on dit le parti fédéraliste écrasé, se retirant sur Tampico, où il se défendra difficilement.

Fièvre jaune ou typhoïde à bord

Pour nous à bord de *la Gloire* nous attendons avec impatience l'époque du premier paiement de l'indemnité pour quitter Sacrificios. Les maladies (41) commencent à sévir à bord, non la fièvre jaune dont nous n'avons eu encore que deux cas caractérisés, et promptement guéris, mais des fièvres intermittentes pernicieuses, fièvres typhoïdes disent les docteurs. Trois hommes en sont morts en moins de 48 heures, et nous avons maintenant 30 ou 40 malades dont les convalescences sont fort longues, car ces fièvres agissent profondément et avec une extrême promptitude. Si on ne se rend pas maître de la maladie dans le premier ou le second jour, il y a peu de chances de guérison. Quelques cas graves de dysenterie se sont aussi présentés. Du reste le moral de nos hommes ne s'affecte nullement de tout cela : ils sont assez occupés, du moins ceux des embarcations, pour ne point y songer.

Les mâts de *L'Iguala* s'achèvent, nous les monterons demain, et le commandant a l'intention de prendre la mer pour quelques jours, afin de faire disparaître s'il est possible ces fièvres qui nous inquiètent. Nous viendrons ensuite mouiller à l'Ile Verte jusqu'à notre départ définitif pour Campeche à la fin du mois.

19 mai - Nous voyons arriver aujourd'hui *Le Phaéton*. Il vient du haut du golfe, de Golveton, où il a quitté le 14 l'amiral, qui de son côté partait pour La Havane. Nous devrions sortir demain pour passer quelques jours à la mer distraire l'équipage, mais sa présence entrave nos projets, car il lui faut du charbon, de l'eau et des vivres, ce qui nous donnera de longues et pénibles corvées.

Le commandant reçoit du consul une lettre qui lui apprend que le paiement de l'indemnité aura lieu après demain 21 à 10 heures du matin. L'amiral craignait à ce qu'il paraît quelques difficultés relatives à ce paiement, car il avait dit à Monsieur Laisné que si le 22, le premier million n'était pas livré, il pourrait courir sus aux bâtiments mexicains, et aujourd'hui il lui en donne l'ordre positif. Le beau gâchis que cela aurait fait ! Ces messieurs n'auraient pas manqué d'user de représailles, et de s'indemniser chez nos négociants français. C'était une nouvelle déclaration de guerre, mais l'amiral en avait-il le droit ? Enfin nous la parons belle encore une fois. Oh qu'il me tarde qu'il soit tout à fait parti.

Répartitions des récompenses pour l'affaire du 5 décembre

27 mai : Il y a aujourd'hui six mois que nous canonnions vigoureusement et avec avantage le fort de Saint Jean d'Ulloa. Dans huit jours il y aura le même temps que l'on envahissait la ville de Vera Cruz, dont on désemparait tous les forts, dont on enclouait tous les canons, et nous étions loin de nous douter alors de ce que nous voyons maintenant. Des récompenses nous disions nous vont être accordées en grand nombre à la division, car tout le monde a bien mérité de la France, tout le monde a fait son devoir, et à bord de *la Gloire*, nous pouvions à

juste titre, et sans grande prétention, nous en attribuer une bonne part, car si à l'affaire du 27 nous avions peut-être moins souffert que les deux autres frégates, nous avions aussi fait plus de mal à l'ennemi. Et en effet notre feu avait pu être mieux dirigé, puisque nous étions au vent, puisque les fumées des autres bâtiments ne nous gênaient pas, puisque notre position nous permettait de mieux prendre qu'eux en écharpe les principales batteries de la place. Et puis les anglais du *Satellite*, tranquilles spectateurs des combats, et qu'on peut accepter pour juges, nous avaient donné les honneurs de la journée, et puis les mexicains eux mêmes avouaient que c'était la frégate qu'ils voyaient à droite qui leur avait causé le plus de dommage.

Dans l'attaque de La Vera Cruz le 5 décembre, c'était encore nous et *L'Alcibiade* qui devant la caserne avions le plus de monde hors de combat, qui avions eu dans l'échauffourée le plus de blessés. Nous pouvions donc sans trop nous vanter prétendre à une part de récompense au moins égale à celle des autres. Et bien dans l'énumération de toutes celles accordées jusqu'à présent, nous trouvons à bord de *La Néréide* 12 avancements et 18 croix octroyées, à bord de *L'Iphigénie*, 8 avancements et 8 croix, et à bord de *la Gloire*, pas un seul avancement et 12 croix, car si je compte la croix d'officier de la Légion d'Honneur donnée à Laborde pour le combat du 27, je ne puis admettre le grade de capitaine de corvette obtenue pour lui par l'amiral dans la promotion relative à l'affaire du 5. Il n'y était pas et la chose est trop absurde. Telle est la part de *La Gloire. L'Acibiade* qui proportionnellement a plus de morts et de blessés qu'aucun autre bâtiment, n'a pas une seule part aux récompenses, et Dieu sait s'il a souffert pendant la croisière, s'il a démérité à l'affaire du 5. Voilà comme Monsieur Baudin a distribué ses faveurs !!! Du reste n'a t'il pas dit que le mérite la bravoure d'un officier n'étaient rien pour lui, que c'était du dévouement de l'abnégation qu'il lui fallait !!! Il n'a pas sans doute été articulé le mot de bassesse, il est par trop ignoble, et il a prouvé ce qu'il avait dit, car tout ce qui lui a un peu résisté, tout ce qui lui a fait un peu d'opposition, a été repoussé, et il a eu l'indignité de comprendre les officiers et les équipages dans sa haine pour les commandants, témoins *L'Alcibiade, Le Météore* qui n'ont rien eu, *La Gloire* dont la part n'a pas été proportionnelle.

Monsieur Laisné nous donne aujourd'hui communication d'un article du *National*, qui extrait du *Moniteur* annonce les propositions d'avancement faites par l'amiral pour l'affaire du 5, propositions toutes acceptées à ce qu'il paraît. On y trouve des choses incroyables. Loin de moi l'idée de contester, même de discuter le mérite des officiers portés sur cette liste, mais on y voit Laborde de notre bord, déjà nommé officier de la Légion d'Honneur pour l'attaque du 27, proposé au grade de capitaine de corvette comme s'étant distingué à l'attaque de la Vera Cruz, et il était resté ce jour de garde à bord de la frégate avec le capitaine de corvette Monsieur Lugeot, et moi. En un mot il n'y était pas. On avait proposé au grade de lieutenant de vaisseau Monsieur La Cour, un de ses aides de camp, mais qui n'était pas arrivé à la division le 27, et qui sur *L'Eclair* où il était embarqué se trouvait le 5 aux arrêts pour insubordination. Et Babin de *La Néréide* n'a-t-il pas été porté blessé sans avoir reçu d'autre égratignure que celle d'un garant* de caliorne* lors de l'appareillage le soir ou le lendemain de l'affaire. Et en cette qualité n'a-t-il pas été décoré et avancé. Et Monsieur Garnier, capitaine de corvette de *La Médée* n'a-t-il pas été officier de la Légion d'Honneur, sans avoir assisté à aucune des deux affaires…etc….etc…. Oh Monsieur Baudin ! Attribuez si vous voulez à vos protégés, à vos hommes de dévouement et d'abnégation, tout le mérite que vous jugerez convenable, donnez leur grades, décorations, commandements, … mais ne mettez pas de braves officiers dans la dure nécessité, ou d'accepter vos faveurs qui s'appuient sur des mensonges, ou de protester noblement contre des récompenses qu'ils enlèvent à leurs camarades !! Et qu'on ne dise pas que c'est sur le rapport des commandants que ces propositions ont été faites, car Monsieur Le Ray n'a pu noter son capitaine de corvette pour

aucune affaire puisqu'il ne s'y trouvait pas, car si Monsieur Laisné a cité justement Laborde pour le combat du 27, il proteste contre sa présence à La Vera Cruz le 5, et il demande inutilement pour Dancauste et Chancel qui étaient aux deux engagements, qui le 27 ont fait leur devoir comme tout le monde, et qui le 5 ont montré autant de courage et de sang-froid que beaucoup d'autres, l'un comme commandant d'un des détachements qui ont eu le plus de blessés, l'autre comme aide de camp de Monsieur Laisné, qui avoue lui même ne l'avoir pas ménagé, et qui en dépit du rapport officiel un peu prétentieux de l'amiral, a eu certes tous les honneurs de la journée.

C'est que le commandant de *la Gloire* lui a dit souvent sa façon de penser sur plusieurs de ses actes, entre autres sur sa manière d'avoir administré les fonds de la caisse que nous avions prise chez Santa Anna. C'est que plus d'une fois il a été en opposition avec lui sur plusieurs points, c'est qu'il n'est pas venu avec beaucoup d'autres lui faire sa cour, et se courber devant la toute puissance qu'il s'attribuait. Et que ne lui aurait-il pas fait le jour où lui donnant la station du Mexique, ou laissant *la Gloire* presque seule ici, il voulait lui enlever un quart de son équipage pour armer *L'Iguala*, quand le commandant enfin protestant contre l'ordre qui lui ôtait une partie de ses hommes dans d'aussi graves circonstances, vint lui présenter ses lettres de commandement. « Vous savez bien », lui dit Monsieur Baudin, « que je ne puis accepter. Vous êtes trop aimé dans la marine, et je m'attirerai toute sa haine…. ». Il avait en effet si bien commencé dans l'affaire Quernel, qu'il n'eut pu mieux finir, mais qu'aurait-il dit à tout autre ? Sans doute il eut agi avec eux comme il a agi avec Monsieur Lecomte. Et c'est l'homme qui en 1830, laissant une maison de commerce en désordre, venait à la tête des gardes nationales du Havre, réclamer à Paris répression des abus, et justice pour tous. C'est bien le cas de s'écrier ici, O tempora, ô mores !!

Le commandant de *L'Alcibiade*, Monsieur Le Guen, n'a pas non plus pour l'amiral l'épine dorsale assez flexible. C'est, il est vrai le frondeur par excellence : dans l'affaire Page il s'est comporté selon moi assez petitement. Son bâtiment est presqu'un enfer, pour ses officiers surtout. Monsieur Le Guen est un des commandants qui se sont mieux comportés dans la division, il a toujours rempli ses missions avec zèle, empressement et capacité remarquable. Les corvées qu'on lui a imposées, et Dieu sait si il en a eu, ont été exécutées avec une rare ponctualité. En un mot son équipage est un de ceux qui a le plus souffert dans tout ceci. Certes lui et son équipage ont mérité des récompenses, et bien pas un avancement, pas une croix, et il a eu proportionnellement plus de morts et de blessés qu'aucun autre ! C'est une infamie ! Car *La Sarcelle* qui était sous ses ordres le 5 a eu un avancement et cinq décorations.

Et *Le Météore* qui nous a retiré du feu le 27, rien ! Et *Le Phaéton* qui a fait presque seul le paquebot de la division, une seule croix pour un officier ! Le grade de capitaine de corvette a été demandé par l'amiral pour tous les lieutenants de vaisseau commandants de la division, Bermont et Goubin exceptés. Bermont le seul lieutenant de vaisseau de première classe parmi eux, et de beaucoup le plus ancien, Bermont qui a été second de *L'Herminie* lorsque elle a eu à souffrir des maladies l'année dernière, Bermont qui a commandé le bateau hôpital, et après tout il était comme tous à l'affaire du 5 ! Et il verra passer avant lui, qui a 11 ans d'honorables services dans son grade, Gueydon qui n'en a pas encore quatre, qui l'a du encore à la faveur comme son commandement, qui n'était pas dans la marine lorsque déjà Bermont était lieutenant de vaisseau, enfin qui ne figure pas dans le rapport officiel de l'amiral comme s'étant particulièrement distingué, et dont personne ne connaît l'action d'éclat qui peut motiver cette préférence ! Oh immoralité !! Mais c'est à donner sa démission, si l'on avait passablement besoin de son état ! Mais ces messieurs sont tarés dans l'opinion de ceux qui n'ont pas vu tout ceci. Ils ont donc démérité….. Il était difficile de distribuer plus maladroitement des faveurs après avoir administré une division avec aussi peu d'ordre !

Le premier paiement de l'indemnité s'est effectué du 20 au 23 avec toute la grâce possible de la part des mexicains, et le 24 les fonds étaient disposés à bord du *Zèbre*.

Pour nous le 25, laissant *L'Iguala* à peu près paré, peindre sa mâture, *le Phaéton* chargé de charbon, attendre la réponse de Mexico à la lettre de l'amiral, *le Zèbre* assurer son eau à La Vera Cruz, nous appareillâmes de Sacrificios où le nombre des malades augmentait tous les jours, et nous fûmes jeter l'ancre à L'Ile verte pour changer d'air, si toutefois ce changement est admissible à la distance de deux milles et plus de la côte. Là, libres de corvées, nous visitâmes nos chaînes, nous nettoyâmes le mieux possible le bâtiment, nous élevâmes un petit monument à la mémoire de ce pauvre Lambert, mort la veille du combat, enfin nous fîmes toutes nos dispositions pour quitter la côte le 1er juin, et rallier le banc de Campeche, où dit-on règne un air plus pur, et où sans doute nos malades se rétabliront mieux qu'ici.

30 mai - Hier *le Zèbre*, *Le Phaéton* qui part pour la Havane, et *L'Iguala* nous rallient au mouillage. Le plénipotentiaire texan Monsieur Bernard By, quoique Santa Anna ait pu lui promettre ainsi qu'à son gouvernement pendant qu'il était leur prisonnier, n'a pas été reçu à Mexico, maintenant que ce prisonnier y est tout puissant, à entamer des négociations. Obligé de quitter le pays, le brave texan, l'homme le plus original que j'aie vu ici, revient à bord réclamer l'hospitalité et un passage pour La Havane. En conséquence, embarqué hier sur *Le Phaéton*, il part aujourd'hui pour cette destination.

Départ pour Campèche

1er juin 1839 - Vers onze heures du matin nous appareillons quittant enfin, du moins pour quelque temps, cette côte où après les deux premiers mois de notre apparition, nous nous sommes tant ennuyés. Nous laissons ici seulement *le Voltigeur*, qui achève la géographie de la côte d'Anton Lizardo, et qui nous rejoindra dans quinze jours. Deux de nos malades viennent encore de succomber, ce qui fait monter jusqu'à présent à 6 le nombre des victimes de la fièvre typhoïde, dont l'invasion n'a commencé que depuis un mois, et qui a le plus rudement sévi sur les premiers qu'elle a frappés. Fasse le ciel que le séjour à la mer et le changement de régime de l'équipage, le préserve dorénavant du fléau.

8 juin - Hier dans l'après midi nous mouillâmes sur le banc de Campéche par 5 brasses d'eau au moins à 6 ou 7 lieues de la ville. Ici nous ne pouvons la voir parce que bâtie sur un terrain plat le long du rivage, l'horizon la cache entièrement. C'est à peine si nous distinguons la série de collines qui assez loin derrière elle, s'étendent dans le sud sur la côte.

La traversée que nous avons effectuée en six jours n'a présenté absolument rien d'intéressant, et si elle a été si longue, c'est que nous étions constamment obligés d'attendre *le Zèbre*, qui ne marche pas, et qui nous faisait souvent perdre les avantages que nous avait donné dans le vent notre vitesse bien supérieure à la sienne. *L'Iguala* elle ne nous a guère retardé, quoiqu'elle manque complètement de voilure derrière, ce qui l'empêche de bien gouverner au plus près, surtout où elle est obligée d'avoir toute sa barre dessous*. Les deux bâtiments sont partis ce matin pour se rapprocher de Campeche, où leur permet d'aller leur faible tirant d'eau. Pour nous nous rallierons aussi un peu dans quelques jours, mais nous serons forcés de nous maintenir à au moins cinq lieues.

Brouille avec le docteur

16 juin : *Le Zèbre* et *L'Iguala* sont partis le 13 pour la France, le premier portant le million d'indemnité, la corvette chargée de nos lettres, et emmenant notre vieux docteur, qui extrêmement piqué de n'avoir pas été fait officier de la Légion d'Honneur avant tous les

autres ou du moins en même temps, en est presque tombé malade. Après avoir positivement refusé au mois de mars la proposition de l'amiral de retourner en France, il l'a demandé maintenant avec la plus grande instance à Monsieur Laisné. Encore une ambition trompée ! Je n'aurais jamais cru qu'à 65 ans on put tenir autant à un grade dans la Légion d'Honneur. L'équipage et ses malades ne le regretteront pas, car il était à leur égard de la plus grande dureté. Il les injuriait même souvent de la manière la plus absurde dans les moments assez fréquents où son irritabilité naturelle était excitée par quelque contrariété. A notre égard au carré, son caractère n'était nullement désagréable, seulement depuis quelque temps il était devenu sombre et rêveur, tourmenté qu'il était par le grade qu'il attendait, et la perspective d'un séjour un peu trop prolongé au Mexique. Nous avons toujours été bons amis jusqu'à l'instant de nous séparer, mais l'avant veille, à propos d'un décompte de gamelle, nous nous sommes brouillés à tout jamais. Certes je n'ai jamais pensé qu'une misérable question d'intérêt put s'élever entre nous, d'autant plus qu'il y avait plus de 18 mois que tout était réglé sous ce rapport, mais il m'accusa publiquement à table de malversations que je ne pus supporter. Le sordide intérêt, trop souvent mobile de la vieillesse, perça tellement chez lui, que lui jetant une somme de 82 francs, portée payée depuis 15 mois sur le cahier de la gamelle, je n'eus plus un mot avec lui, et nous nous quittâmes brouillés. Que le Bon Dieu le conduise le pauvre bonhomme ! Je lui pardonne bien ses injures ; je n'eus cependant jamais pensé qu'il put tenir comme il l'a fait à une aussi sale question. Maintenant des 24 bâtiments qui faisaient partie de la division du Mexique nous restons seuls ici avec *Le Voltigeur*, qui aussi bien ne tardera pas à partir, et tout bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le 14 dans la matinée, nous avons connaissance de la corvette *La Naïade* qui mouille près de nous vers deux heures. Dès que nous l'eûmes en vue, je ne sais quel pressentiment nous assiégea tous, mais nous pensions qu'elle n'avait que de mauvaises nouvelles à nous apprendre. Elle revenait de la Havane et devait nous apporter et des promotions officielles, et les réponses de l'amiral aux dépêches un peu sévères du commandant, enfin une foule de lettres de nos familles que nous supposions amoncelées à la poste depuis longtemps. A peine eut-elle laissé tomber l'ancre, qu'un grain violent nous assaillit. Les communications entre nous se trouvèrent encore retardées, et notre anxiété dura jusque à quatre heures. Nous apprîmes alors qu'à son départ de La Havane, l'amiral s'y trouvait avec le cuirassier qui allait partir pour France : pas un bâtiment n'était arrivé, cependant Monsieur Baudin devait avoir reçu de nouveaux ordres pour rester à la station jusque à conclusion parfaite de l'affaire du Mexique, et le paiement entier de toutes les indemnités. Qu'en conséquence il allait se diriger immédiatement sur Pensacola, où il resterait jusqu'à nouvel ordre du gouvernement. Cependant dans une seule et courte lettre qu'il adressait au commandant, auquel il ne répondait sur aucun point, il lui conservait le commandement de la station du Mexique, avec l'injonction de correspondre dorénavant avec le ministre, ce qui certes n'indiquait pas l'intention de rester dans le golfe. Personne n'y comprend rien. Pour moi je ne crois pas un mot à sa fugue sur Pensacola. D'abord il aurait beaucoup de peine à y entrer à cause du peu d'eau qui se trouve sur la barre, et encore plus à en sortir lorsqu'il le voudrait, vu la direction des vents régnant. Monsieur Baudin aime beaucoup à en imposer à ses subordonnés et à leur donner le change, il veut qu'on dise partout qu'il est encore à la station, tandis que je suis persuadé qu'à son départ de La Havane, après avoir fait fausse route, il se dirigera sur le canal et partira pour France.

Comment d'ailleurs croire un mot à ses paroles après le tour qu'il vient de jouer à Monsieur Granville, commandant de *La Naïade* : il lui dit en l'expédiant qu'il va prendre à La Vera Cruz le deuxième paiement au mois de juillet ; Monsieur Granville part enchanté, et Monsieur Laisné reçoit par lui même l'ordre de remettre le second paiement au *Voltigeur*, et de garder *la Naïade* à la station. C'est se débarrasser selon moi d'une manière absurde des

officiers qui réclament, car pourquoi les tromper ? N'est il pas assez élevé en grade pour donner des ordres ? N'en a-t-il pas le pouvoir ? Si c'était là son premier trait de ce genre passe encore, mais à son départ de La Vera Cruz, il emmène avec lui le bric *L'Eclipse*, le laisse à Tampico en lui disant qu'il va l'envoyer relever, et le malheureux Bellecroix est encore là attendant *le Griffon* qui va enfin le remplacer.

Quarantaine de Monsieur de La Cour

J'ai dit que Monsieur Baudin n'avait rien répondu à tout ce que lui mandait le commandant, qu'il ne lui avait écrit que quelques lignes insignifiantes : je me suis trompé, ça a été au contraire on ne peut plus significatif. Il envoie à Monsieur Laisné pour embarquer sur la frégate Monsieur de la Cour son aide de camp, qui est porteur d'une lettre où l'amiral le recommande comme ami d'enfance, comme un de ses fidèles, de ses dévoués. Or Monsieur de La Cour est depuis longtemps taré ou à peu près dans l'opinion de tous ceux qui l'ont connu. Il n'a pu fraterniser avec personne à bord d'aucun bâtiment. Il était en quarantaine, même à bord de *La Néréide*, et à tort ou à raison il nous est venu à tous la même idée, c'est qu'il était envoyé ici comme espion. Que penser en effet d'un homme récompensé pour l'affaire du 5 pendant laquelle il était aux arrêts à son bord, et qui ami et aide de camp d'un amiral comme Monsieur Baudin, est envoyé par lui à bord d'un bâtiment qu'il n'aime pas, et qui a eu moins de part que tout autre aux faveurs accordées, quoique il se soit trouvé dans les mêmes circonstances ? Peut-on le recevoir comme un camarade, quand surtout il est de notoriété publique que personne ne peut vivre avec lui ? Nous l'avons reçu du reste de manière à ce que, quelle que soit sa mission secrète, il ne dévoilera aucun de nos secrets, il ne connaîtra aucune de nos opinions. Mis immédiatement en quarantaine sévère, nous ne lui avons pas encore dit un mot, et nous sommes convenus de n'entamer aucune discussion ayant trait aux affaires du Mexique, ou à l'amiral. Nous allions vivre en si bonne intelligence au carré, nous nous connaissions depuis si longtemps, parfaitement unis, il ne nous manquait plus pour augmenter les agréments de la station qu'une pareille pomme de discorde. Après tout j'espère que nous tournerons la difficulté, et il faudra qu'il soit bien philosophe s'il tient longtemps à cet isolement, et s'il ne demande pas à débarquer à la première occasion.

Ce matin *la Naïade* part pour La Vera Cruz, où elle porte des passagers venant de La Havane. Elle doit nous revenir ici à la fin du mois.

A deux heures nous autres nous mettons sous voiles pour nous rapprocher autant que possible de Campéche, mais avec toute la bonne volonté imaginable, nous ne sommes guère avancés que d'une lieue environ, le fond ne nous permettant pas d'aller plus loin. Nous mouillons par cinq brasses, avec l'intention d'y rester quelque temps.

21 juin - Le dimanche 16 à l'inspection, le commandant me reçut ainsi que Bellanger et plusieurs sous-officiers du bord, chevaliers de la Légion d'Honneur. La cérémonie ne fut pas longue, mais il y avait du touchant, du profondément sentis dans l'allocution, dans la voix, de Monsieur Laisné. Il était aussi ému que nous, et heureux de ce qu'il faisait. Nous lui en sûmes gré.

Excursion de plusieurs jours avec le commandant

Dans l'après midi je partis avec lui pour Campéche (42), où nous eûmes la satisfaction d'arriver après trois heures et demie de traversée seulement : la brise du large nous avait ce jour la favorisés.

Campéche est une ville espagnole de construction récente, c'est à dire que les rues sont parfaitement alignées, se coupent toutes à angle droit, et sont ornées de trottoirs plus ou moins

bien installés ou entretenus, que les maisons sont généralement basses, à simple rez-de-chaussée pour la plupart, à larges fenêtres grillées s'avançant sur la rue, à toits plats….. Enfin elles ressemblent parfaitement à toutes celles que j'ai eu l'occasion de voir à La Vera Cruz, Montevideo. La partie de Campéche entourée de murailles, n'est pas d'une étendue considérable, mais comme elle est située dans un bassin plat qui longe la mer, et qui à une assez grande distance est dominée par une enceinte de coteaux couronnée de fortins. Elle a des faubourgs immenses qui s'étendent dans toutes les directions, et où les maisons assez écartées les unes des autres, sont accompagnées de jardins ou plutôt de vergers, et ombragées par des forêts de cocotiers, de mimosas et d'une foule d'autres arbres. A l'exception de trois ou quatre rues en ligne droite qui s'écartent de Campéche en ligne droite, ces faubourgs forment une espèce de labyrinthe, tant les ruelles et les chemins de communication sont sinueux et nombreux. Cette promenade est vraiment charmante le matin et le soir, lorsque le soleil ne dardant plus ses rayons perpendiculaires, procure l'ombre des grands arbres qui empêchent de voir à cinquante pas devant soi. Et puis cette population d'indiens à la peau rousse, aux jambes et bras nus, et d'indiennes à la robe blanche, à la mantille de mousseline plus ou moins grossière entourant un visage bronzé, et des bras de même couleur, est tout à fait curieuse. Le soir on dirait des fantômes s'avançant dans l'ombre au milieu d'une forêt de palmiers.

Dîner et bal – la maison Mac Grégor

Après avoir dîné chez le consul Monsieur Pharamond, nous fûmes reçus dans la première maison de Campéche chez Monsieur Mac Grégor, riche négociant américain, dont les trois demoiselles ornèrent d'abord seules le salon et en firent les honneurs. Bientôt suivirent quelques amis, et la soirée se passa en valses et contredanses. Le piano, indispensable dans toutes les maisons espagnoles, fournit à tous un divertissement. Nous ne vîmes selon l'adage ni le maître, ni la maîtresse de la maison, et nous nous retirâmes à 9 heures : à Campéche on se couche avec les poules.

La Maison de Monsieur Mac Grégor est située sur une assez belle place dont la cathédrale forme un des côtés. Son salon au premier étage est précédé d'une large galerie à arcades d'un genre gothico-arabe fort original, d'où l'on aperçoit l'église de trois quart, et le soir elle apparaît comme le fond d'une belle décoration de théâtre. A 9 heures, pendant que l'espèce de musique de la garnison battait ou sonnait la retraite, je pus jouir d'un spectacle délicieux. On se serait cru à une scène nocturne de l'opéra si les sons des instruments avaient été moins discordants. D'abord la lune encore faible jetait une lumière pale sur la façade de la cathédrale, tandis que toute sa masse latérale se dessinait en noir sur le ciel, et sur les coteaux des lointains vers la droite. A gauche, sur la mer, ressortait un vieux bastion et les magasins de la douane. L'orage si commun la nuit dans tout les pays intertropicaux, grondait derrière nous, et tandis que de fréquents éclairs venaient éclairer de leur lumière vive et instantanée, la masse noire du lourd édifice. Bientôt la musique commença : elle se composait de tambours mal timbrés, d'aigres clairons, de flûtes aiguës et de cymbales je crois, produisant la musique la plus infernale qu'ait jamais composée Meyerbeer. Ajoutez à cela le tintamarre répété d'une grosse cloche fêlée sonnant le couvre feu, et vous aurez une faible idée du spectacle dont nous fûmes un instant témoins. Je n'ai rien vu de plus délicieux sous le rapport décoration puisque c'était la nature elle même, et sous le rapport musical, rien de plus curieux, et de plus extraordinaire : un artiste eut pu en tirer quelque chose de magnifique.

En sortant de chez ces dames nous nous rendîmes à une espèce d'hôtel, où trois jeunes naturalistes belges qui ont loué toute la maison, cèdent une chambre à tous les officiers français qui se présentent. Là dans des hamacs, ou sur des lits de sangle, nous essayâmes

vainement de fermer l'œil toute la nuit. Les moustiques nous dévoraient au point que le lendemain j'avais les pieds et les mains couvertes de plus de mille piqûres. Je me déterminai en conséquence les jours suivants à dormir avec des gants, et sinon botté, du moins avec un pantalon et deux paires de bas. Moyennant ces précautions je passai deux nuits un peu tranquilles.

Déjeuner chez la négresse Charlotte

Le lendemain nous prîmes notre déjeuner chez une vieille négresse sinon française, du moins parlant parfaitement français. Il y avait encore là dans le taudis où nous nous trouvions, de quoi faire un tableau de genre de la dernière originalité. Le déjeuner était copieux, assez bien accommodé ; tout avait l'air jeté sur la table avec un désordre admirable, et dans la vaisselle qu'il eut été difficile de composer ailleurs de parties aussi dissemblables. Derrière nous, séparée par une petite cour, était la cuisine, ressemblant assez bien à l'entrée d'un four à chaux ou à briques. Et puis la figure de la mère Charlotte, offrant le type le plus parfait d'une sibylle ou d'une vieille fée, contrastait avec le teint cuivré mais les traits assez agréables de deux autres jeunes indiennes ou mulâtresses, ses petites filles, qui la servaient. Et puis son caractère des plus acariâtres, et puis son jargon, et puis les airs de maîtresse de maison qu'elle se donnait, tout cela était impayable de grotesque et de singularité.

Les naturalistes belges

Le mardi à 5 heures du matin, instant de la journée où l'on respire un air frais et pur, où l'on n'a à craindre ni la chaleur, ni les grains violents qui naissent de l'orage du soir, nous étions avec Messieurs Chiesbrigt et Lourdent nos naturalistes belges, sur les chemins de Lerna, ramassant des insectes et des papillons. La promenade était charmante, mais Lerna est à près de deux lieues de Campéche, nous avions fait la route en flânant de sorte qu'à 8 heures nous étions à peine aux trois quart du chemin, et nous avions la certitude de n'y rien trouver à déjeuner. Nous dûmes donc effectuer notre retour sans avoir visité le village qui du reste n'a rien de curieux. Toutefois avant de rentrer nous prîmes droit pour aller nous rafraîchir à une ferme dite Bellavista située à une petite distance de la mer, et reconnaissable de loin à un énorme mimosa sous l'ombrage duquel pourrait presque se réunir un régiment. Nous avons en effet trouvé soixante pas de diamètre à son ombre, ce qui fait bien en effet cent quatre vingt pas de circonférence. Un peu plus loin se trouve la tienda, abritée par des palmiers, et rafraîchie par deux ou trois bassins que l'on tient toujours pleins au moyen d'un puits profond, dont on y verse l'eau au moyen d'une pompe à chapelet. A Campéche du reste et dans les environs on ne voit pas un ruisseau, pas une source, mais seulement le soir des torrents que procurent pour un instant les pluies abondantes de l'orage, et cela encore pendant une certaine saison. L'eau que l'on s'y procure provient donc ou de citernes, ou de puits profonds qui tarissent rarement.

Le lait de Bellavista

A la tienda nous nous allongeâmes dans des fauteuils en cuir particulier au pays sous une très jolie tonnelle adossée à la maison, et nous étions en devoir de nous désaltérer au moyen de l'eau de plusieurs cocas, lorsque ces messieurs apercevant plusieurs vaches dans la cour, eurent l'heureuse idée de demander du lait, et bientôt on nous en apporta une grande calebasse. Il était blanc, gras et écrémant et appétissant, nous en bûmes à cœur joie. Les circonstances étaient d'ailleurs favorables pour que je lui trouvasse une saveur délicieuse : d'abord la course que nous avions déjà faite, l'air frais que nous respirions après la chaleur qui commençait à se faire sentir vers la fin de notre promenade, un peu de fatigue, et le site enchanteur qui se déroulait sous nos yeux. J'étais presque en extase.

L'exaltation de mes idées peut du reste facilement se concevoir, car depuis notre départ de Lisbonne, c'est à dire depuis près de dix mois, je ne m'étais guère assis qu'à l'ombre des voiles ou des tentes de la frégate. Après avoir ainsi savouré maints bols de lait, nous fûmes

chasser quelques jolis tois (?) à longue queue qui habitent une caverne des environs, puis nous ralliâmes chez la négresse Charlotte notre déjeuner, auquel je ne fis guère honneur tant je m'étais repu à la ferme.

Le soir nous dînâmes comme d'habitude chez le consul Monsieur Pharamond, et j'y pus recueillir, d'après une conversation à laquelle je pris part, quelques notions sur Campéche et le Yucatan en général.

Produits et commerce de la province du Yucatan

Depuis quelque temps des mouvements fédéralistes agitent la province, et si ce parti avait réussi au Mexique, la péninsule y eut applaudit de grand cœur, car son commerce est extraordinairement gêné par les droits énormes que lui impose la métropole pour toute espèce d'importation.

D'un autre côté elle ne peut guère se séparer du Mexique dont elle a besoin dans ce sens qu'il en enlève ses principaux et ses presque seuls produits, son sel qui y est abondant et ses tabacs qu'elle fournit aussi à La Havane, mais dont elle ne se déferait pas si avantageusement si elle se séparait du gouvernement, n'importe pas du bois, des teintures qui est une exportation exclusivement étrangère. Quant aux importations, le Mexique n'y autorise que celle de la farine, et encore dans les temps de disette. Tous les autres produits sont taxés des mêmes droits qu'à Vera Cruz, Tampico, et les autres ports de la côte, droits qui équivalent presque à une prohibition, car l'intérieur du pays peu fertile est loin d'être riche. Mais la contrebande est immense sur toute la côte, et les anglais en occupant dans l'est la petite province de Belize qu'ils se sont appropriés, y introduisent frauduleusement tout ce qu'ils veulent. Et puis il faudrait une armée innombrable de douaniers bien payés, et qui voulussent faire leur devoir, pour empêcher de débarquer des marchandises sur une côte d'un développement immense, peu habitée, devant laquelle on peut mouiller partout des embarcations sans aucun danger. Les droits sont à peu près illusoires dans le Yucatan, et la douane n'y touche guère que ceux de l'exportation du bois de teinture et ceux d'entrée dans les villes.

Le peu de fertilité de la presqu'île y tient à ce que le sol y est constitué d'une couche supérieure de calcaire coquiller grossier très dur sur lequel il se trouve très peu de terre végétale. Cette couche peu épaisse est superposée à des bancs de craie d'une grande profondeur, dans laquelle sont creusés les nombreux puits que l'on rencontre près des habitations, mais aussi l'eau est-elle calcareuse, douceâtre, et souvent saumâtre, même à une certaine distance de la mer, qui y pénètre à travers le terrain crayeux. Telle est à peu près la constitution géologique de tout le pays, qui est généralement plat, se relève en collines de quelques centaines de pieds sur la côte ouest et au centre le long d'une chaîne de hauteurs qui longe la presqu'île du nord au sud comme une arête !

De vastes marais sur les bords desquels les espagnols ont autrefois creusé des canaux, entourent presque entièrement la province à quelque distance de la côte, et faciliteraient beaucoup le transport de ses produits, si ces canaux étaient entretenus, en bon état, mais l'indolence mexicaine jointe à la pauvreté des indiens est un obstacle insurmontable à tout perfectionnement en ce genre.

Enfin hier 20 je rentrai à bord avec le commandant après une traversée de quatre heures aussi heureuse que la première, un peu dévoré par les moustiques, mais enchanté de mes courses, d'avoir passé hors du bord quatre jours entiers, et de la connaissance de nos braves naturalistes belges, qui nous ont comblés d'honnêtetés pendant notre séjour près d'eux.

30 juin - Le 27 *Le Voltigeur* nous arriva de La Vera Cruz, après avoir terminé l'hydrographie des récifs de la rade d'Anton Lizardo. Malgré tous ces travaux la santé de tout l'équipage est parfaite, il n'a pas un malade, tandis que le chiffre des nôtres ne s'abaisse pas en dessous de vingt, et qu'il se manifeste souvent des recrudescences qui le font monter jusqu'à trente et trente cinq. A quoi cela tient-il ? Peut- être à une plus grande agglomération d'hommes.

Monsieur Bérard nous annonce que les fonds pour le second paiement doivent partir de Mexico le 3 juillet, que les troupes du gouvernement ont entièrement défait les fédéralistes sur tous les points, que Tampico leur dernier refuge vient de se rendre à Bustamante, qui y a fait son entrée tout dernièrement. Pendant que ce dernier bloquait la ville du côté de la terre, Arista attaquait les forts de la barre, et s'en emparait, de sorte que les fédéralistes, cernés de toute part, n'eurent d'autre ressource au bout de quelques jours que de se rendre à la discrétion du gouvernement. On ne nous dit rien d'Ouréa et des chefs : je ne sais pas s'ils se sont sauvés, ou s'ils sont compris dans la capitulation. *Le Voltigeur* va repartir dans quelques jours pour achever la côte de Bernal à La Vera Cruz, avant de prendre le deuxième million qu'il doit ramener en France.

Visite à bord d'une partie de dames de Campeche

Hier nous eûmes une nombreuse visite des dames de Campéche. Depuis longtemps beaucoup d'entre elles désiraient visiter la frégate, mais d'autres gens qui sans doute ne pouvaient être de la partie, les en dissuadaient, alléguant pour raison que d'abord le bâtiment étant un de ceux qui avait détruit le fort d'Ulloa, il n'était pas décent que des mexicains s'y rendent en partie de plaisir ; puis que si n'ayant pas été invités par le commandant ou par ses officiers, elles risquaient d'être mal reçues, insulte nouvelle que le pays serait obligé de supporter sans qu'on put en tirer vengeance… etc…. Que de raisons l'envie ne suggère-t-elle pas, mais comme désir de femme est un feu qui dévore ! Ces dames ne tinrent aucun compte de cela, un bric goélette fut fretté, et elles nous arrivèrent vers une heure et demie, après une navigation fort longue car elles avaient été retenues en mer par des calmes ou de faibles brises depuis cinq heures du matin. Toutefois quoique Monsieur Laisné fut assez vexé de cette visite le samedi, jour où le bâtiment est toujours un peu en désordre, où les hommes raccommodent leur linge, il leur envoya deux embarcations, et nous les reçûmes de notre mieux en leur montrant toutes les parties du navire. Comme elles étaient enchantées du parti qu'elles avaient pris ! Comme elles ouvraient de grands yeux ! Car aucune d'elles n'avait encore vu un bâtiment de guerre, et une frégate surtout. Il n'en vient pas tous les jours sur le banc !

Avec le peu d'espagnol que nous savions chacun, nous leur expliquâmes tout de notre mieux, et puis nos braves belges MM Ghisbright, Lendeur et Fumek étaient à bord depuis quelques jours, et nous servirent d'interprètes. Après une heure de promenade on monta sur le pont, où pour compléter la réception nous fîmes danser ces demoiselles, car c'est chez les espagnols une condition indispensable du bon visage d'hôte. Notre musique se montra assez faible dans cette circonstance, mais jamais il n'avait paru rien de mieux à Campéche, de sorte que la partie fut charmante. Tout le monde nous quitta à quatre heures après avoir pris quelques rafraîchissements, assez mesquins par parenthèse, et une belle brise du large dut ramener promptement chez elles nos visiteuses.

Pour moi je compte partir ce soir pour la ville avec nos naturalistes, et profiter encore d'une permission de quelques jours pour me retremper un peu de la vie monotone du bord.

Nouvelle excursion de trois jours à Campeche

5 juillet 1839 : Je ne suis revenu que hier de ma promenade à la côte : elle a été charmante comme la première. La campagne est si belle ici maintenant que les pluies ont depuis quelques temps activé la végétation si vive des tropiques, le lait que l'on prend le matin à Bellavista est si bon, les bains de mer sont si agréables avant les chaleurs du jour. On a bien encore des moustiques qui tracassent toute la nuit, cet inconvénient pâlit devant les avantages de la diversion. Et puis j'ai profité cette fois de l'offre obligeante de Monsieur Pharamond, qui m'a offert chez lui un lit à moustiquaire.

Comme la visite que nous avons reçue l'autre jour a retenti là bas dans les salons. Que de courroux elle a fait naître de la part de celles de ces dames qui par politesse n'avaient pas daigné être de la partie, ou de celles qui avaient refusé d'y venir ! Que de jalousies furent excitées ! On allait jusqu'à dire qu'un article contre les promeneuses allait paraître dans le journal de la localité. C'est que Campéche est petite ville par excellence ; c'est que nos visiteuses étaient enchantées de la réception que nous leur avions faite, c'est qu'elles racontaient des choses si extraordinaires de ce qu'elles avaient vu, que le désappointement des récalcitrantes était aussi complet que possible. Je passai presque toutes mes soirées chez les demoiselles Mac Gregor, centre général de toutes les médisances, et où nous les réunissions de première main.

Dans nos courses et nos promenades aux environs de Campéche, il m'a été facile de me convaincre que cette ville, et ses environs surtout, n'ont pas encore été démoralisés comme ceux des autres localités maritimes et commerçantes par le contact de nombreux étrangers, et surtout par celui de ces millions d'individus qui sous le faux nom de spéculateurs, viennent exploiter la bonne foi des habitants, ou y implanter avec leur personne, les mœurs corrompus qui les ont souvent fait expulser de leur propre pays. Ici le peuple paraît honnête, bon, affable. Loin d'insulter les étrangers, il est plutôt prévenant que froid pour eux. A Campéche on se couche de bonne heure : à 10 heures il n'y a plus un chat dans la rue. Mais au point du jour les paysans arrivent au marché avec leurs denrées, et déjà toute la ville est en mouvement. Le soir la moindre chose extraordinaire trouble ces gens paisibles : tout le monde a parlé l'autre jour de la promenade de quelques uns de nos matelots qui, s'étant avisés de chanter dans les rues à 9 heures du soir, y ont causé, non des débordements, mais une espèce de scandale. Campéche en un mot a encore toute son ingénuité, toute la bonhomie, toute la franchise d'une ville à l'abri de la civilisation européenne, et c'est ce qui pour moi en fait le charme, ce qui en rend la population bonne et intéressante.

Nous appareillons de Campeche pour croiser sur le banc à cause de nos malades

Nous revînmes à bord sur *La Maria*, un peu lentement, mais plus à notre aise que dans un canot, et aujourd'hui on prépare tout à bord pour l'appareillage. Nos malades ont augmenté, plusieurs ont succombé, et nous allons changer d'air pour quelques jours.

Le 6 juillet nous appareillâmes tout simplement pour changer d'air, et par ce moyen tâcher de faire diminuer le nombre de nos malades, car tous les jours se présente un nouveau cas plus ou moins sérieux. Il est d'ailleurs de notoriété dans le golfe, qu'à la mer les équipages sont pour ainsi dire peu sujets aux maladies, et l'année dernière les bâtiments croiseurs*, qui ne mouillaient jamais ou fort rarement, en ont été préservés. Ce n'est pas que l'endroit où nous étions sur le banc ne puisse être considéré comme en pleine mer, puisque c'est le tout si nous apercevons les hauteurs de la côte, mais nous étions là évités, debout au vent. L'air se renouvelait difficilement de cette manière, et peut-être aussi l'activité, le mouvement des

hommes à la mer, contribuera-t-il à atténuer sur eux l'effet des causes morbides quelles qu'elles soient.

Le 9 à midi nous observions et nous contournions les récifs des Arcas (43). Ce sont trois îlots de sable, plats, revêtus de quelques broussailles vertes, du moins le plus grand d'entre eux. Ils sont habités maintenant par une quantité innombrable d'oiseaux de mer, qui à cette époque couvent ou y élèvent des petits. Ce sont des frégates, des fous, des goélands, des mouettes, des hirondelles de mer…. La terre en est couverte, et l'air s'obscurcit dans leur vol. Je ne conçois pas comment les environs peuvent fournir à leur nourriture. Nous eussions bien voulu mettre le pied sur ces îles, mais le commandant ne l'ayant pas jugé convenable, nous retournâmes sur le banc, où nous croisâmes sous petite voile jusqu'au 11, que nous revînmes mouiller devant Campéche, mais cette fois à deux lieues plus loin que la première. Il est de fait qu'à notre premier mouillage nous n'avions pas assez d'eau sous la quille !

A la mer nous avions commencé le désarrimage et l'inventaire de tout ce que nous avions en vivres pour vérifier les comptes du commis déserté à Campéche avant notre départ. Nous l'achevâmes ici : on y trouve un déficit sur presque tous les articles, mais il est peu considérable. Nous apprenons en même temps qu'en ville il a fait courir le bruit qu'il ne quittait le bâtiment que parce que la peste y régnait, et il a du s'embarquer pour La Havane ou La Nouvelle Orléans sur un bâtiment marchand qu'il a trouvé en partance.

La Naïade n'est pas encore arrivée. Nous ne concevons rien à ce retard. Y a-t-il de l'opposition pour le paiement prochain ? Les nouvelles sont-elles mauvaises pour nous ? Allons-nous retourner et rester encore devant Vera Cruz ? Telles sont les idées noires qui nous passent par la tête, et dont nous discutons les probabilités.

Le 13 enfin nous voyons *La Naïade* : elle ne nous annonce rien de nouveau. Tampico n'a cédé si rapidement, que parce que Ouréa en grand chef de la fédération, acheté par le gouvernement, et se voyant compromis, est sorti de la ville sous prétexte de chercher des renforts à Tuspan, où il s'est rendu aux centralistes. La capitulation de Tampico a été honorable pour Ouréa, il a du se diriger sur Pérate, où il a une seconde fois traité avec le gouvernement. Ainsi s'est terminée cette révolution qui au premier abord paraissait si forte, si nationale. Elle l'était bien, mais les ressources, l'argent et surtout l'énergie lui manquaient. Elle n'était que l'écho des vœux de la classe pauvre et moyenne du pays. L'aristocratie et le clergé, car tout cela existe dans la république mexicaine, l'a emporté par sa richesse !

La Naïade est restée mouillée plus avant sur le banc, et plus près de la ville.

Massacre des oiseaux

Le 15 juillet nous appareillâmes pour Vera Cruz, devant passer par les Arcas où nous arrêtions pour nous approvisionner de sable en attendant la corvette. Le 16 nous étions dans le sud de la plus grande île : trois canots furent à terre pour y charger du sable. Outre été leur équipage, ils portaient beaucoup de nos jeunes gens qui y allaient chercher des oiseaux, des œufs, des coquilles…. A peine y eurent-ils mis pied à terre, qu'il s'en éleva une telle nuée d'oiseaux, qu'elle ne présentait qu'une masse noire et mouvante. L'air en était obscurci, et quoique à bord nous fussions encore assez loin de la terre, leurs cris parvenaient jusqu'à nous. Nous vîmes alors nos hommes massacrer à coups de bâton ces pauvres animaux, comme si ils avaient été nuisibles, comme si pour se défendre ils dussent en détruire le plus possible. Ce carnage ne s'arrêta que quand les canotiers, que l'on eut toutes les peines du monde à rallier, y eurent chargé de sable les embarcations, et qu'on les eut rappelé. Dans cet acte barbare il ne pouvait y avoir que l'amour de la destruction, car c'était un très mauvais gibier, et les chasseurs n'avaient même pas le mérite d'exercer leur adresse, puisque ils s'adressaient à des

petits qui n'avaient même pas la force de s'envoler. Comme l'homme est naturellement lâche et méchant ! Je dis lâche car il se plaît plus particulièrement à attaquer des animaux ou des êtres sans défense, et qui ne peuvent lui faire aucun mal ; méchant car il ne tire le plus souvent, comme alors, aucun fruit de sa barbarie. Il aime à détruire lorsque il ne peut en résulter aucun mal pour lui. Il se plaît à ôter la vie à ceux qui ne peuvent la lui disputer. Si nos braves avaient eu affaire à des serpents, des crocodiles ou des aigles susceptibles de défendre leurs petits, la majeure partie d'entre eux n'aurait pas attaqué, et aurait fui. Mais là ils n'avaient qu'à tuer de malheureux oiseaux, qui ne pouvaient même pas fuir, et ils s'en donnèrent à cœur joie.

Nous quittâmes les Arcas le lendemain matin, et nous nous dirigeâmes à petites voiles vers Vera Cruz, où nous mouillâmes le 19 au soir, après avoir aperçu le matin *la Naïade* qui avec sa marche bien inférieure à la nôtre ne put jeter l'ancre près de nous que le lendemain.

Troisième paiement des indemnités

A Sacrificios se trouvent trois corvettes anglaises qui attendaient les fonds des commerces. Ces messieurs nous firent la première visite, et nous donnèrent de grandes inquiétudes, nous apprenant que les fonds pour le troisième paiement étaient en route pour la Vera Cruz, quoique ils eussent été un peu retardés par les pluies et les mauvais chemins, mais que le gouvernement avait vidé ses caisses et n'avait expédié que cent cinquante mille piastres au lieu des deux cents mille stipulées, de sorte que nous allions attendre ici sans doute, ou que tout fut payé, ce qui pouvait nous mener loin, ou menacer de rompre, ce qui certes ne nous ferait pas partir plus tôt. Ils nous annonçaient aussi que les fièvres ne s'étaient pas encore montrées cette année en ville, qu'en un mot il n'y avait pas un malade à la Vera Cruz, pas un au fort, pas un à bord d'aucun bâtiment. Nous sommes donc les seuls à en avoir 20 ou 25. Je ne m'arrêterai jamais à l'idée que cela ne tienne pas à Rochefort, dont une grande partie de nos hommes a peuplé les hôpitaux. Ces messieurs nous dirent encore que *le Voltigeur* avait appareillé la veille pour la côte de Bernal y achever ses travaux d'hydrographie, que *L'Eclipse* était partie pour Pensacola trouver l'amiral, il y avait déjà quelque temps ; que *Le Griffon* avait quitté tout dernièrement Tampico pour la même destination.

Dans l'après midi du 20 le commandant Laisné se rendit à La Vera Cruz chercher chez Monsieur Gloux des nouvelles plus positives. A 8 heures du soir il vient nous mettre un peu de baume au cœur en disant que des ordres avaient été donnés ici, et que le commerce fournirait les cinquante mille piastres sur des bons de douane à 25 pour 100, de sorte que nous serions intégralement payés à l'époque voulue. Il nous annonce encore que la pénurie temporaire du gouvernement venait de ce qu'à la rentrée de Bustamante, Santa Anna et son ministère avaient en partant vidé les caisses de l'état. Celui ci s'était ensuite retiré à son hacienda près de la Vera Cruz, où on lui avait proposé le commandement de la province. Tampico avait capitulé le 5, Ouréa à Tuspan le 11 ; Santa Anna lui avait proposé à Pérote de lui conserver dans l'armée son grade de maréchal de camp et ses titres, mais à condition qu'il irait passer six années en Europe. Ouréa n'avait pas voulu accepter cette clause, et s'était échappé de l'endroit où on l'avait détenu jusqu'alors, de sorte qu'il fut immédiatement mis hors la loi. On dit encore que les mexicains vont réviser leur constitution. Fasse le ciel que cette révision serve à quelque chose ! Mais tandis qu'ici la loi sera un mot, tandis que les administrateurs ne cesseront pas d'être les premiers et les plus grands voleurs de la république, je doute bien que le Mexique puisse prospérer.

24 juillet - Le bric *le Denain* nous arrive de Pensacola. Il nous apprend que l'amiral avec *Le Griffon* en est parti le 5 pour France. En quittant La Havane *La Néreide* avait quelques fièvres jaunes à bord, le nombre de ses malades s'était élevé jusqu'à 3, et elle avait perdu

quatre hommes. Aussi Monsieur Baudin n'est il pas resté longtemps sur la côte sud des Etats Unis : il est parti immédiatement pour le nord nous laissant ici, tandis que lui seul devait y demeurer d'après ses instructions (44) jusqu'à l'entière liquidation de la dette.

Le Denoix nous envoie aussi l'état de répartition de la caisse de Vera Cruz, tant demandé par le commandant, et qui s'est fait si longtemps attendre. D'après ce que nous voyons, des sommes de cinq et six cents francs ont été envoyées aux familles des morts, et envoyées aux blessés incurables ou à peu près, tandis que ceux guéris n'ont rien. Mais comme je l'ai je crois dit plus haut, le gouvernement n'a-t-il pas soin des incurables et des familles ? Ne leur revient-il pas des pensions, tandis que ceux qui sont guéris et qui méritent comme les autres, n'auront absolument rien ? C'est absurde, et puis ce n'était pas à lui seul de faire cette répartition, il a commis un grand abus de pouvoir. Il envoie aussi une somme de deux mille francs comme gratification à l'équipage, environ une gourde* par homme : Je crois que le commandant destine cette somme aux blessés. *Le Denoix* reste attaché à la station.

Le 27 *le Voltigeur* ayant reçu à bord les fonds mexicains avec beaucoup d'argent pour le commerce, mouille près de nous.

Le 28 nous célébrons les fêtes de juillet par trois salves ; les anglais et les mexicains y prennent part, on leur rend leur salut. Pour nous, nous nous sommes abstenus de tirer à cause de nos malades dont deux sont fort mal. Ce qu'il y a d'extraordinaire c'est que depuis que nous sommes mouillés ici, pas un nouveau cas ne s'est présenté, et que l'état sanitaire s'améliore considérablement. Vera Cruz serait-il cette année préservé du fléau ? Il est vrai que les pluies si fréquentes, ou mieux continuelles à cette époque, et pendant lesquelles se manifeste souvent la maladie, n'ont pas encore eu lieu. C'est au point que maintenant que tout devrait être inondé d'eau, sur la côte on se plaint de la sécheresse. Peut-être se feront-elles sentir plus tard ? En attendant nous autres nous allons avec *la Naïade* et *le Denoix* passer la mauvaise saison à Pensacola.

29 juillet - Nous appareillons avec la corvette, le bric et *le Voltigeur* qui en se rendant en France passe par Campeche. A 2 heures nous sommes sous voiles avec une assez jolie brise, essayant nos marches respectives, et nous l'emportons comme l'ordinaire sur *la Naïade* qui ne va pas aussi bien que *le Denoix* et *le Voltigeur* qui eux du moins se réputent* bons voiliers.

Entrée à Pensacola

9 août 1839 : Ce matin nous entrons avec nos deux bâtiments dans la baie de Pensacola, où nous mouillons un peu au large d'une frégate et de trois corvettes américaines, et nous faisons les saluts d'usage qui nous sont immédiatement rendus. Hier soir et cette nuit nous avons atterri, comme le fait toujours le commandant, en marin et en maître. Et bien nous en a pris car cet après midi nous avons éprouvé un grain très violent, qui s'il nous avait surpris sur la côte nous aurait sûrement embarrassé, ou repoussé bien au large. Mais nous étions venus cette nuit avec une jolie brise jusqu'à reconnaître le feu de l'entrée qui peut bien s'apercevoir à trois ou quatre lieues au large, de sorte qu'au point du jour nous nous sommes présentés devant la bouée. Le pilote nous ayant aperçus de bon matin, nous avait promptement ralliés, et la marée haute entre dix et onze heures nous a permis d'entrer aussitôt. Ainsi à midi nous étions affourchés. Quand on navigue bien, on en recueille les fruits en s'évitant les craintes et les embarras qui donnent sur la côte les apparences presque instantanées d'un coup de vent, surtout à l'époque de l'année où nous nous trouvons, saison des ouragans dans le golfe.

Nos onze jours de traversée n'ont été marqués par aucune circonstance extraordinaire. Nos conserves* nous ont seulement retardé d'au moins un jour, surtout *La Naïade* qui ne marche sous aucune allure. Quant au *Denoix* il avait quelque fois l'air de nous tenir, mais ce qui

devait lui paraître extraordinaire, c'est que lorsqu'il était derrière, il nous approchait souvent avec une grande supériorité de marche, et que tout à coup une fois parvenu par notre travers, quoique nous ne paraissions pas avoir touché à la voilure, il s'arrêtait court, c'est à dire que nous prenions bientôt une marche égale à la sienne. Il nous suffisait d'orienter convenablement nos voiles, ou bien comme nous étions légers, de rentrer notre batterie sous le vent, pour lui faire perdre tout l'avantage que paraissait lui donner un instant auparavant une voilure plus considérable que la nôtre. A part ces observations qui apprennent beaucoup aux marins, notre traversée ne nous a fourni absolument rien de remarquable.

Aspect de la rade

Lorsque l'on donne dans la passe de Pensacola, après avoir franchi la barre où nous n'avions au plus qu'un pied d'eau sous la quille, quand on est parvenu entre les deux forts massifs qui la commandent, on a devant soi un charmant point de vue adossé à un bois de pins et de chênes verts. On aperçoit un bâtiment qui sert d'hôpital, et dont la construction à galeries extérieures est charmante de légèreté. A droite est l'arsenal appartenant à la marine militaire : c'est un établissement bien petit, mais les magasins, les maisons qu'il renferme, ont aussi tant de légèreté, qu'on dirait une suite de pavillons chinois, alignés au milieu de bouquets d'arbres d'une verdure délicieuse. Tous ces édifices sont en bois et de peu de durée, mais c'est comme cela que les américains commencent, quitte un peu plus tard, quand ils sont établis, à rendre leurs édifices plus solides.

Une fois la barre et les passes franchies, la rade de Pensacola est large et spacieuse. C'est sur la rive nord que se trouve la ville. Le pays est tout à fait plat ; on le dit très sec et sablonneux, mais à première vue du moins, on le jugerait extrêmement marécageux par suite des nombreux ruisseaux et de la grande quantité de lagunes qui le coupent en tous sens. D'un autre côté cependant la terre y est couverte de sapins, de pins, de mélèzes et de chênes, arbres qui n'aiment guère les milieux humides. Je compte dans quelques jours visiter et parcourir plusieurs de ces lagunes, et m'assurer s'il y a ou non anomalie entre la nature apparente des terrains, et la végétation qui le couvre.

15 août : J'ai parcouru la ville de Pensacola, j'ai visité une ou deux lagunes jusqu'à leur dernier embranchement, et je n'ai plus trouvé rien que de très naturel dans la végétation, quoique toutefois la disposition du sol m'ait paru très extraordinaire. En effet toute la contrée plate sur laquelle se pose ici la vue, n'est autre chose qu'un immense banc de sable fin, au milieu duquel s'ouvrent toutes les lagunes, et je conçois très bien d'après cela que les arbres résineux y poussent avec facilité. Les bras de mer extrêmement sinueux qui pénètrent ce banc, ont tous une barre à leur entrée, et leurs rives de sable, comme le reste du terrain, présentent seulement par intervalle une lisière fort étroite de roseaux, où se logent de nombreux caïmans. Une fois cette lisière franchie, le sol ne s'élève pas quelquefois à un pied au dessus du niveau de l'eau, et les mélèzes, les pins y prospèrent dans un sable sec. Ailleurs de petites collines d'une cinquantaine de mètres au plus, présentent à gravir une pente extrêmement douce, et toute couverte aussi de chênes, de frênes et de sapins. Tel est le pays qui nous a-t-on assuré, présente absolument la même constitution jusqu'à une très grande distance de la côte.

La ville réelle et la ville projetée

Quant à Pensacola qui ne se composait il y a dix ans que d'une cinquantaine de cases en bois, on y trouve maintenant des rues sablonneuses il est vrai, mais extrêmement larges, parfaitement alignées, munies de trottoirs en briques, et plantées d'arbres qui y donnent un charmant ombrage. Les maisons, hors quelques endroits ne se touchent pas encore, mais des

jardins les séparent et en rendent le coup d'œil beaucoup plus gai, toutes à quelques exceptions près en bois, à un ou deux étages, et entourées de larges galeries qui les aèrent parfaitement. Pensacola occupe ainsi un espace immense, et ne compte pourtant que trois ou quatre mille âmes, aussi les rues me paraissent elles désertes. Il est vrai que sa position ne comporte presque aucun commerce. Toutefois on y projette un chemin de fer. Deux bateaux à vapeur la mettent journellement en communication avec la Floride et La Nouvelle Orléans. Elle a des journaux, des cafés, des hôtels, des magasins bien fournis. Elle paraît enfin plus riche et plus aisée qu'aucune de nos petites villes de France de sept à huit mille âmes.

Voilà la ville réelle. Maintenant la ville projetée, tracée et figurant même sur les cartes de la province avec ses noms de rues, ses places, ses édifices publics, tout cela pour mémoire, comportera au moins cent ou deux cents mille âmes. Des canaux aussi projetés la feront communiquer plus directement avec La Nouvelle Orléans dans l'ouest, et la Floride dans l'est. Des chemins de fer iront lui chercher les nombreux produits agricoles de l'Alabama et du Tennessee, enfin son port d'un accès plus facile que tous ceux de la côte, facilitera encore les transactions à l'étranger. Tout cela n'est qu'un projet, mais à la manière dont les villes populeuses s'improvisent aux Etats Unis, je ne serais pas étonné que dans huit ou dix ans tous ces projets, qui en France seraient avec raison traités de chimériques, d'utopie saint-simonienne ou fouriériste, ne soient complètement réalisés. On en trouve un exemple à dire par Mobile, qui il y a quinze ans n'était que la réunion de cinq ou six cases, est maintenant une ville qui ne le cède pas en étendue et en richesse à Rennes ou Montpellier, quoique elle ait peut être une moindre population. Un pauvre jardinier qui n'y possédait alors qu'une mauvaise cabane avec quelques arpents sans valeur de forêt vierge, y est maintenant riche à millions et le plus gros capitaliste de l'endroit. Il a fallu pour cela que la propriété qui lui avait été à l'époque concédée pour quelques piastres par le gouvernement de la province, se trouva précisément à l'endroit où les ingénieurs ont eu l'idée de tracer le plan de la ville actuelle.

Les carnets à souche de la banque

Une des choses qui m'ont le plus étonné ici, c'est l'installation d'une banque. Oui Pensacola, ville de trois mille âmes, possède une banque dont les opérations sont sinon plus étendues, du moins plus larges que celles de la Banque de France. En effet à notre arrivée, pour faciliter tous les achats de vivres, de matériel, ce dont aura besoin la frégate, la banque a fourni au commissaire un livre à souches, sur lequel il souscrit tous les billets dont il a besoin. Il paye avec ce papier et la banque recevra à la fin du mois nos traites sur France, après avoir soldé en attendant à chacun sur le simple billet à souche du commissaire tous les comptes qui lui seront présentés. Est-il rien de plus commode ? Bien plus, un individu quelconque, pourvu qu'il soit connu, vient déposer à la banque une somme de 100, 200 piastres, elle lui donne un pareil livre à souches, et il paye ainsi tout ce qu'il achète jusqu'à concurrence de la somme versée. En un mot tout le monde peut avoir un compte ouvert avec la banque, ce qui certes n'a pas lieu à celle de France qui ne reçoit les billets que sur triple signature, encore faut-il que ce soient celles de maisons solides. Je me suis demandé comment elle bénéficiait sur tous ces fonds, car je n'y voyais qu'une facilité très grande à circulation d'espèces, mais l'argent que l'on dépose ainsi à la banque ne reste pas en caisse, elle le fait valoir elle même, et en retire ainsi les intérêts et les dividendes de ses actionnaires.

Il suffit aux Etats Unis que quelques individus de bonne réputation se constituent légalement en société pour qu'ils établissent une banque. Ce procédé qui exige de la confiance, qui ne vit que par elle, a l'immense avantage de tripler et même de quadrupler les capitaux en circulation, car la société peut émettre elle même des billets tant qu'elle est assurée de cette confiance. Tous les paiements se font ici en papier, et ce ne sont pas des

assignats car il suffit de les présenter au bureau, pour que ce papier soit immédiatement transformé en argent. Je conçois qu'au moyen de ce procédé il se commette quelques friponneries, mais je conçois bien plus la grande extension que peuvent en prendre le commerce et les affaires. Ces nombreuses institutions ont cependant un mauvais côté, c'est qu'en émettant des billets pour des valeurs plus considérables qu'elles n'ont de capitaux, elles ne se soutiennent que par la confiance. Aussi la moindre secousse politique minera-t-elle le pays, et il faut pour que les Etats Unis puissent en agir ainsi que cette nation soit isolée comme elle l'est de tout voisin remuant, il faut qu'elle n'ait aucun ennemi puissant à combattre, que ses relations commerciales avec les autres puissances soient toujours franches. En effet sur mille francs de fonds en espèces, ils en ont quelquefois quatre mille en circulation en papier. De là la facilité de faire démarrer une affaire, de là la grande dilatation que peuvent prendre leurs opérations commerciales, mais la confiance, le crédit n'a qu'à pour une cause quelconque venir à se refroidir, sur quatre possesseurs de billets de mille francs qui viendront le présenter à la banque pour réclamer le montant de leur traite, trois seront évidemment ruinés, ou bien chacun ne retirera que le quart de la valeur de sa traite. Et si les américains nous avaient déclaré la guerre en 1803, ils n'étaient pas en état de la soutenir. Du reste ils avouent eux mêmes que cette manière de procéder est excellente pour qui veut agrandir et édifier, mais que une fois la besogne faite, il faut y renoncer en faveur de la stabilité.

30 août - Notre vie à Pensacola est loin d'être pleine d'événements comme elle l'était à la Vera Cruz, mais d'un autre côté elle est beaucoup plus calme et moins fatigante. Quelques promenades dans les bois où je suis allé chasser et ramasser des insectes et des serpents, deux ou trois visites de dames à bord, et celles que nous avons faites aux officiers des corvettes américaines ont employé une partie de mon temps avec des corvées à la rade sud de la baie. Il y a quelques jours nous avons dévergué nos voiles, goudronné le gréement, et peint la mâture et les gaillards.

L'équipage va laver au sud de la baie

Or pendant ces opérations assez longues pour que la peinture sèche bien, comme le lavage du linge de l'équipage était indispensable, mais en même temps fort gênant à bord, j'ai soufflé au commandant, d'envoyer tout le monde en bordée laver à cette côte, où ils peuvent bien prendre quelques heures de divertissement en se baignant, ou en courant dans la baie, mais d'où il est difficile qu'ils s'échappent pour aller s'enivrer parce que elle est inhabitée à une distance de plusieurs lieues. Il a applaudi à mon idée, et les hommes y ont déjà été expédiés plusieurs fois dans toutes nos embarcations. Mais j'ai crée pour les officiers une série de corvées en ce sens qu'un d'entre eux est toujours obligé d'accompagner la bordée qui s'absente. Du reste je suis celui qu'a atteint le plus souvent cette mesure, et je ne m'en plains pas parce que j'ai procuré à nos hommes un moyen très innocent de quitter le bord, de se baigner en même temps qu'ils lavent leur linge, et de se divertir à cœur joie. Une fois à terre je m'assieds avec un livre à l'ombre d'un grand arbre, et là comme le précepteur de nombreux écoliers, je les vois d'abord nettoyer leurs effets, puis s'amuser avec des démonstrations de joie qui font plaisir. Nous sommes tranquilles tandis que de l'autre côté où l'on voulait d'abord nous envoyer, il eut été impossible de les retenir : la proximité de la ville et les cabarets eussent été pour eux un aimant trop puissant et trop irrésistible.

Nous sommes occupés maintenant à faire deux ou trois mois de vivres que nous avons demandés à La Nouvelle Orléans, et qui sont arrivés sur plusieurs goélettes. Dans cet envoi il y a eu quelques désappointements pour le fournisseur : comme à La Vera Cruz l'amiral recevait tout sans contrôle et sans plainte, ces messieurs ont cru pouvoir en faire autant à Monsieur Laisné, mais celui ci a nommé une commission de recette, et tout ce qui ne se

trouvait pas conforme aux conditions du marché a été refusé. Ainsi par exemple sur 105 barriques de vin, nous n'en avons pris que 63 parce que les autres, ou étaient piquées, ou n'ont pas été jugées pouvoir être conservées trois mois à bord. Si Monsieur Baudin avait agi de même, quoique ses approvisionnements lui coûtassent fort cher, outre qu'il aurait fait des économies au gouvernement, il aurait procuré à l'équipage des vivres mangeables au bout de quelques mois, ce qui n'a pas eu lieu pour nous surtout, qui avons été obligés de condamner une grande partie de nos farines, et qui avons eu, en outre trois ou quatre tonneaux de vin aigre dans la cale. Ce vin ne coûte cependant pas moins de 25 piastres, plus de 125 francs la barrique.

La fièvre jaune

Depuis notre arrivée ici l'état sanitaire de l'équipage s'est tout à fait amélioré. Loin d'avoir eu de nouveaux cas de fièvre typhoïde, tous nos malades ont guéri, et nous n'avons plus que des scorbutiques légèrement affectés.

Dans les villes de la côte au contraire, La Nouvelle Orléans, Mobile, Augusta… la fièvre jaune sévit avec une plus grande intensité. Les populations fuient au loin, ou sont décimées par la maladie. A Mobile, qui n'est qu'à 25 ou 30 lieues de nous, sur trois ou quatre mille âmes qui n'ont pas les moyens de s'éloigner, des familles entières ont été enlevées en peu de temps. Le fléau s'y montre dans toute son horreur, et l'on dit qu'il ne disparaîtra guère qu'aux premières gelées de la fin d'octobre. Pensacola est ordinairement à l'abri de cette maladie, le pays sablonneux, sec et exempt de marais qui l'entoure au loin, en rend la position très saine, du moins sous le rapport des maladies épidémiques, car les changements subits et considérables de la température, y occasionnent des catarrhes et des fluxions de poitrine assez fréquents. La fièvre ne se montre guère ici que lorsqu'elle y est importée. On prend quelques précautions à ce sujet, et du reste l'opinion qu'elle n'est pas contagieuse est partout reçue. Enfin tant dans la division américaine que dans la nôtre, et dans la ville il n'y a pas un fiévreux. Puissions-nous en être préservés maintenant ; je trouve que nous avons déjà assez souffert.

15 septembre 1839 - Quoique à La Nouvelle Orléans et à Mobile, la maladie n'ait pas encore cessé ses ravages, quoique la mortalité n'y diminue maintenant qu'en raison de la décroissance de la population, Pensacola n'a pas eu encore un malade, et il y a des chances pour que nous soyons exempts du fléau, que du reste à bord nous avons éprouvé avec assez de force. Aussi nous conservons toute notre tranquillité.

Nous apercevons une aurore boréale

Le 3 nous avons été témoin d'un phénomène assez extraordinaire dans ces parages, et que plusieurs personnes très anciennes dans le pays n'avaient pas encore aperçu, c'est une aurore boréale. Pour qu'elle puisse être vue en effet sous les 30 degrés de latitude, il faut qu'elle ait été bien forte dans le nord. Vers sept heures du soir, une lueur rouge d'abord semblable à celle d'un vaste incendie, s'est fait apercevoir dans le nord. Bientôt la teinte lumineuse de cette partie s'est élevée et s'est considérablement foncée sur plusieurs points. Sa hauteur atteignait l'étoile polaire, et la plus belle couleur pourpre teignait toute la partie nord de l'horizon. Vers sept heures et demie, milieu du phénomène, de larges rayons d'une lueur large et blanche sont venus couper perpendiculairement la teinte pourpre du ciel. Ces rayons semblaient s'avancer d'est en ouest, en augmentant et diminuant successivement d'intensité. Enfin peu après la lumière a pâli. Elle a repris un instant vers 8 heures, puis a complètement disparu. Je n'avais jamais encore aperçu d'aurore boréale, mais d'après l'ombre que nous en

avons vu ici par 30 degrés de latitude, ce doit être au nord comme je l'ai souvent lu ou entendu dire, un des plus beaux et des plus brillants phénomènes de la nature.

Bal à bord de la Macédonia

On a beaucoup parlé d'un bal que devait nous donner la ville de Pensacola. Une souscription avait dit-on été ouverte à ce sujet, de nombreuses signatures avaient été apposées sur la liste, la salle était désignée, peut-être louée, mais la division s'était mise au camp. Il paraît que certains souscripteurs ne voulaient pas en admettre certains autres ; le mélange de la société n'a pas plu dit-on à ceux qui s'étaient mis les premiers en avant : il n'y a rien de plus aristocrate que les républicains. De sorte que beaucoup se sont retirés, et le bal en est resté là au grand mécontentement des demoiselles. Toutefois soit que la division du commodore Chondrick ait prétendu remplacer l'aristocratie en la convoquant, soit qu'elle ait voulu d'elle même nous donner un bal, le commandant et l'état major de la frégate *la Macédoine* nous ont invité le 5 à une soirée qu'ils ont donnée à bord. Ils y avaient invité ce qu'on appelle le beau monde de Pensacola. La réunion était brillante, nombreuse, un assez joli ambigu y était préparé. Notre musique ajoutait à l'éclat de la fête. Mais tout était fait à l'américaine grossièrement, sans goût, sans égards. La salle était ornée avec deux pavillons et de la verdure, assez mal distribuée comme dans une véritable guinguette, de celles surtout où se donnent dans les environs de Toulon les bals champêtres.

Les dames à l'exception de quelques une étaient généralement laides, peu gracieuses. Elles parlent presque toutes français, et il était difficile de leur en faire dire un mot. Et puis les midshipmans américains qui pullulaient à cette soirée étaient aussi mal élevés qu'il était possible de l'imaginer. Leurs grosses farces, dont riaient quelques femmes, les auraient certainement fait mettre à la porte en France. Des rafraîchissements ont été assez souvent offerts aux danseuses, mais quand les hommes descendaient au carré, ils n'y trouvaient que de l'eau de vie et du madère à emporter la bouche. A l'ambigu, lorsqu'on y fit descendre les dames elles y étaient pressées comme des sardines, et restaient debout. Ensuite tous les jeunes gens se sont jetés sur la table : on y trouvait à peine quelques couverts, on s'arrachait les morceaux, en un mot il n'y avait aucun ordre qui permit aux gens sensés de s'approcher. Le bal s'est terminé vers une heure, et la plupart des braves gens restants étaient ivres. Pour moi j'ai saisi avec empressement l'occasion que m'a fourni le commandant de partir à 11 heures, et celle de me rafraîchir chez lui. Ils ont fait ce qu'ils ont pu après tout, ce sont à ce qu'il paraît les usages du pays.

Le départ de *La Naiade* et du *Denoix* avait été retardé, mais le lendemain matin ces deux bâtiments mirent sous voile, la corvette pour La Vera Cruz, où elle va chercher le dernier paiement, le bric pour Campéche où il vendra *la Maria* et prendra nos hommes qui en forment l'équipage. De là il se rendra à La Vera Cruz prendre les nouvelles qu'il nous apportera ici dans un mois sans doute.

Nous n'avons pas de nouvelles de France

Des nouvelles ! Ce sont celles de France qui nous intéressent. Il y a plus de cinq mois qu'il ne nous est venu un bâtiment de guerre. *La Naïade* est je crois le dernier arrivé après le départ de l'amiral dans les premiers jours de mai, et pour les lettres, mes plus fraîches datent du 8 décembre de l'année dernière. Peut-on abandonner ainsi une division ! Peut-on nous laisser aussi longtemps sans approvisionnements, sans habillement, sans munitions même, car nous n'avons pas encore remplacé dans nos soutes les boulets de Saint Jean d'Ulloa. Ne pas nous rappeler, et ne nous faire parvenir aucune nouvelle ! Nous ne savons de l'Europe que ce qu'en

rapportent les journaux américains, si larges, si étendus, mais tout remplis d'annonces, et si laconiques pour ce qui vient de notre pays. Je crois, presque comme le dit en plaisantant Monsieur Laisné, que nous pourrions vendre la frégate ici sans qu'il en fut question en France, ou bien plutôt y retourner sans ordre, et à notre arrivée on nous dirait : tiens vous voilà ! D'où venez-vous ? Oh c'est vrai, vous étiez au Mexique, nous l'avions complètement oublié. Il faut que les affaires d'Orient soient bien graves et bien importantes ! Il est vrai que pour terminer une question litigieuse entre deux puissances, on a bien plus tôt fait avec l' « ultima ratio regum » qu'avec les protocoles. La diplomatie est loin d'aller aussi vite qu'un boulet de 30, ou qu'une bombe de douze pouces.

Il y a plus d'un mois que nous sommes ici, et nous n'allons encore régulièrement passer nos soirées dans aucune maison. Toutefois nos jeunes gens se sont il y a déjà longtemps lancés dans plusieurs cases où se trouvent de jolis minois. Mais ils s'y sont ennuyés. La société américaine est trop froide pour eux, et puis quoique toutes les demoiselles entendent et parlent même plus ou moins correctement le français, il est difficile de leur arracher une parole. Ensuite le salon est bientôt encombré de jeunes midchipmans ou d'officiers américains. On abandonne alors le français pour l'anglais, et nos braves gens qui ne l'entendent pas s'ennuient prodigieusement à faire tapisserie. Ils ont cédé la place presque partout. Pour moi je n'ai pas eu cette peine : je me suis présenté seulement chez notre agent consulaire Monsieur Jénérarity. Là au moins on parle notre langue quand nous nous y trouvons, et si ces demoiselles ne sont pas des plus jolies, elles ne boudent pas comme les autres. Je ferai ici comme en beaucoup d'autres endroits, ce ne sera qu'à l'instant du départ que je me trouverai en pied partout, et que je commencerai à prendre quelque plaisir.

Pique nique donné par les officiers américains

23 septembre - L'autre jour les officiers américains des divers bâtiments se réunirent à la campagne pour ce que l'on appelle un pique-nique, c'est à dire une partie où chacun apporte ses provisions. Nous y fûmes invités, et nous nous y rendîmes à 11 heures du matin. On s'était établi dans un vaste hôtel bâti il y a quelque temps sur le bord de la mer à l'emplacement de la ville projetée. Au centre de l'établissement qui ressemble beaucoup à une caserne, quoiqu'on ait eu l'intention d'y construire un hôtel garni, se trouve une salle où l'on peut donner bal à 800 personnes. C'est là que ces messieurs avaient reçu une trentaine de dames, que l'on promenait suivant l'usage anglais, que l'on formait des quadrilles, que l'on valsait fort à son aise, enfin que l'on eu put danser le plus beau galop possible si ces demoiselles avaient su galoper. La soirée fut charmante, loin d'être guindée comme à bord de *La Macedonia*, ces dames s'étaient laissé aller à un peu de gaieté. On s'était réuni sans façon et nos hôtes firent parfaitement les honneurs de leur fête. A 8 heures on dîna : le repas était copieux, assez bien servi, tout le monde trouva place à table, et le champagne coulait à grands flots. Ce fut même presque le seul vin qui fut bu. Il n'y a rien qui excite la gaieté comme sa mousse pétillante. La glace abondait, enfin tout le monde parut s'amuser, moi compris. Je trouvai même que l'on rentrait trop tôt à cinq heures, tandis qu'à bord de *la Macédonia* j'étais rentré le premier avec le commandant.

Bal à bord

Cette petite fête et la détermination que nous manifestâmes à Monsieur Laisné de rendre aux américains la politesse que nous avions reçue par un grand dîner, le décidèrent à s'en mêler, et à s'associer à nous pour donner un bal à bord de *La Gloire*. Seulement il ne voulut pas le donner en son nom, et préféra que ce fut Monsieur Lugeot et nous qui fassions les

invitations, mais il mit immédiatement mille francs à notre disposition. Nous nous occupons donc maintenant des préparatifs de notre soirée, nous en réunissons les éléments, nous discutons les invitations, nous nous distribuons les rôles. Je suis chargé pour ma part des décorations, elles doivent s'étendre à tout le pont de la frégate, et sur l'avant du mat de misaine. Nous devons placer l'équipage en amphithéâtre. Le docteur Delatre, Bellanger, et Chancelé s'occupent du souper qui doit être proportionné au grand nombre de personnes que nous invitons. Je pense que notre bal sera bien.

26 septembre - Notre bal s'est donné avant hier, aussi heureusement que possible, c'est à dire avec un temps superbe, quoique la veille et l'avant-veille nous eussions eu le soir de fortes pluies. La société était nombreuse et brillante. Nous avions réuni environ trois cents personnes dont quatre vingt quinze dames. On s'était fait une fête de se rendre à notre invitation : Il y avait beaucoup de personnes qui n'étaient pas sorties de chez elles, qui n'avaient assisté à aucune soirée depuis plusieurs années, et que la curiosité avait amené à bord. On nous fit une foule de compliments, on s'extasiait en arrivant sur le pont, et quand à l'heure du souper on vit dans la batterie à tribord une table de cent vingt couverts parfaitement garnie, avec des assiettes en porcelaine toutes au même chiffre, des plats réchaux* couvercles en argent ainsi que les couverts, et tout cela français, les américains étaient ébahis, car on s'était imposé de ne prendre en ville que le moins possible. Tout était de France, c'étaient les ressources du bord. Ces messieurs nous prenaient pour des Crésus, eux qui comme les anglais ne se servent que de fourchettes en fer. Il est vrai que Monsieur Laisné est on ne peut mieux monté sous le rapport de la table.

Nos décorations étaient aussi assez riches, et si nous n'avions pas été approvisionnés, elles nous auraient coûté des sommes énormes, dans ce pays surtout. Nous avions pu doubler toutes nos tentes en toile lustrée blanche, ainsi que les rideaux d'un bout à l'autre de la frégate. Il n'y avait là pas moins de douze cents mètres de toile. Des guirlandes, l'une en feuille de palmier nain faisant corniche, l'autre en bruyère verte tombant en larges festons, formaient un effet charmant sur cette tenture blanche. Avec deux mille pieds de planches achetées à terre, nous avions installé des canapés entre les caronades tout autour de la frégate. Des matelas de hamac rendaient les planchers moins durs, et tout cela était couvert de pièces de serge rouge, qui tranchait sur la peinture verte du bord, relevée par notre belle grecque avec des rosaces dorées, produisait le plus bel effet. Nous n'avions rien dérangé sur le pont, rien caché. La roue du gouvernail, le cabestan, les caronades, tout cela parfaitement propre ordinairement, était autant de meubles qui ornaient la salle, où l'on avait éclairé deux cents vingt bougies, mais l'arrière cependant manquait encore de lumière. Le cabestan sur lequel s'élevait une belle urne en cuivre remplie de fleurs, était entouré d'un double rang de fusils et de mousquetons portant chacun une bougie, et au dessus un large soleil de sabres réfléchissait leur lumière. Cinq lustres suspendus avaient été construits au moyen de pistolets et de baïonnettes, quatre faisceaux de fusils au pied du grand mat et du mat d'artimon portaient encore soixante lumières, enfin ce qui décorait le mieux notre salle, ce que ces sottes américaines n'ont pas su apprécier, c'était soixante fanaux triangulaires en papier huilé, sur chaque face de qui était un dessin. Nous avions travaillé comme des malheureux pour faire ces cent quatre vingt dessins de toutes couleurs, nous avions épuisé les magasins pittoresques, les recueils de gravures que nous avions à bord, enfin toute notre imagination. Nous avions paysages, marines, diableries, silhouettes, fleurs, animaux, insectes, papillons, danses grotesques, luttes combats à outrance, rien n'était varié comme ces fanaux, c'était charmant !

Comme notre tenture ne présentait aucune allusion nationale, tant pour nous que pour nos hôtes, j'avais entre les dromes* sur l'avant du grand panneau, élevé au moyen de 4 pierriers*, 4 espingoles* en cuivre, quelques fusils, des boulets, des grappins d'abordage, une espèce de faisceau d'armes que surmontaient deux pavillons français et deux pavillons américains

réunis. L'intervalle entre les dromes était encore orné de caisses de fleurs et de verdure. Enfin un vaste amphithéâtre en gradins s'élevait de l'avant, et était occupé par tout l'équipage assis. La frégate *La Gloire* a le pont le plus brillant, le mieux distribué que j'aie encore vu. Il prêtait beaucoup mais je crois qu'à moins d'énormes dépenses, il eu été difficile de faire du pont d'un bâtiment, une plus belle salle de bal surtout en n'y dérangeant rien. Toute la toile qui avait servie venait du fort d'Ulloa, et avait été demandée à La Nouvelle Orléans, et envoyée comme toile à pansement. La serge rouge nous était aussi venue de là, elle devait servir à confectionner des gargousses*, et nous la remportons en France, mais auparavant elle nous a donné pour notre bal un fameux coup de main. En somme modestie à part, notre bal était magnifique. Il nous a coûté deux mille et quelques cents francs, mais c'est peu de choses pour un pays où tout est excessivement cher, et pour un souper où l'on a bu entre autres 92 bouteilles de champagne à dix francs pièce.

Ces dames sont parties de bonne heure entre deux et trois heures du matin, mais il paraît que c'est leur heure, il n'y a rien à dire, et tout le monde paraît s'être amusé. Il y a eu seulement deux petits incidents causés par un midshipman américain ivre, mais qui ont à peine paru, et qui n'ont généralement été connus que le lendemain. Nous avons encore trouvé qu'il était impossible d'établir de l'ordre au souper. Nous avions affaire à des gens qui ont des habitudes, dont l'éducation n'a pas été des mieux soignée, qui se plient difficilement aux usages qu'ils ne connaissent pas, et que nous n'avons pas assez bien apprécié. Nous voulions servir les rafraîchissements à la française, ils étaient abondants, et bien ce service s'est mal fait, parce que les américains sont habitués dans les réunions à avoir ce qu'ils appellent une buvette. C'est un lieu où sur une table on trouve deux ou trois dames jeannes d'eau de vie ou de rhum, bon nombre de bouteilles de madère, et de l'eau. Ils y vont, se font servir, et arrangent leurs rafraîchissements à leur manière, se soûlent du moins quelques uns, et sont heureux. Pour éviter cela, de la part des jeunes gens surtout, nous avions supprimé la buvette. Eh bien ils encombrèrent la partie de la batterie, passaient les plateaux, et peu arrivaient sur le pont. Ou bien pour les hommes les préparations n'étaient pas à leur manière, cela n'allait pas. Au souper nous voulions d'abord placer toutes les dames et les commandants américains auxquels nous donnions le bal. Nous avions chacun des postes désignés pour les servir, mais lorsque vint l'heure du souper, dès que la salle fut ouverte, cette foule qui stationnait dans la batterie se jeta à table, et peu s'en fallut que les dames ne trouvassent pas place. On fut obligé de prier plusieurs de ces honnêtes gens de leur céder leur banc. Après ce premier service nous voulions encore pour les hommes changer les assiettes et les verres : impossible ils avaient déjà tout encombré avant que les dames fussent sur le pont. Il n'y eut pas moyen d'établir de l'ordre parce que d'abord nous avions retranché la buvette. La politesse américaine n'est pas au niveau de nos habitudes.

Pour moi je restai tout le temps sur le pont, et comme j'étais debout depuis trois jours pour présider aux installations, je n'en pouvais plus, j'étais accablé de fatigue. Aussi je ne plaignis nullement de voir la salle s'évacuer : je ne recommencerais pas pour un empire.

Le journal de Pensacola d'hier a retenti de l'éloge le plus pompeux de notre soirée. Il est rédigé sans doute par un homme poli, un homme qui fait exception parmi ses compatriotes, car il a dit qu'il n'y a que les français qui fussent capables de faire ce que nous avions fait. Nous pouvions bien du reste sans beaucoup d'orgueil recevoir le compliment, car nous avons pu comparer.

Le roi confirme monsieur Laisné dans le commandement de la station

5 octobre 1839 _ Nous avons reçu hier des nouvelles fâcheuses au premier coup d'œil, mais qui après une réflexion perdent beaucoup de leur importance. Il y a environ quinze jours

le commandant apprit par une lettre récente de son frère qu'il était rappelé, et on lui disait même que l'ordre devait déjà être en route. Nous sautions de joie à cette annonce, qui transpira bientôt parmi l'équipage, lui fit pousser un hourra de contentement. Aujourd'hui Monsieur Laisné reçoit une seconde lettre de son frère, mais il lui dit qu'il avait été induit en erreur, que son rappel n'avait pas eu lieu, mais que le roi venait de le confirmer dans le commandement de la station du Mexique que lui avait confié l'amiral Baudin. Ceci est bien différent, car cette confirmation tendrait au premier abord à faire penser que nous sommes ici encore pour bien longtemps. Mais d'un autre côté comme elle était nécessaire pour faire jouir Monsieur Laisné des prérogatives de sa position, elle n'implique nullement contradiction avec la première. Toutefois nous nous bercions d'un espoir qu'il faut abandonner maintenant. A bien considérer la chose notre ordre de rappel ne pourra nous être expédié de France que lorsque on y recevra le troisième paiement, ou bien lorsque on saura d'une manière positive qu'il est fait. Et puis ce traité qui devait être ratifié et remis au Mexique sous le délai de quatre mois, est-il arrivé ? Après les contestations des chambres, j'en doute presque. Et maintenant le Mexique nous livrera t'il le troisième million avant qu'il lui soit parvenu ? C'est ce que *Le Denoix* va nous apprendre à son retour. Il est donc impossible, à bien juger, de nous envoyer de France notre ordre de rappel avant décembre, en admettant même que la meilleure intelligence règne alors entre nous et les mexicains, à moins toutefois qu'on écrive au commandant de rentrer dès que les trois paiements seront effectués. Dans le cas contraire l'ordre de retour ne peut nous arriver que dans le courant de février. Patience !

Ce qui m'y engage c'est qu'un congé, maintenant que l'on arme (45) dans tous les ports d'après les nouvelles d'août, qu'un congé dis-je serait pour moi une chose très problématique, et ma foi j'aime autant finir vite cette campagne ici, qui ne peut se prolonger bien longtemps désormais, que d'en recommencer une autre en arrivant. On trouve toujours un petit bien de consolation, en prenant du bon côté les désappointements que l'on éprouve. Mais des lettres ! Bon Dieu des lettres de chez moi !! C'est tout ce que je demande depuis dix mois ! …. Décembre 1838, pas de nouvelles de la maison….. Fasse le ciel que *Le Denoix* m'en apporte.

Messe de musique à Pensacola

13 octobre - Le 6 nous fûmes plusieurs à assister à une grande messe, célébrée à Pensacola en l'honneur de la fête de la paroisse catholique. Le commandant avait consenti à y envoyer la musique de la frégate, de sorte que rien ne manquait à la pompe de la cérémonie, du moins pour la petite église de la ville. On nous y avait réservé des places dans le chœur, et à peine étions nous entrés qu'on vient presque nous forcer à aller les occuper. Après l'évangile, Monsieur l'abbé Le Prieur, presque un compatriote puisque il est de Rennes, prononce un petit discours sur la sagesse et la vertu, puis la messe s'acheva au son éclatant de nos fanfares, qui cependant avaient choisi les airs les plus appropriés à la circonstance. A la sortie de l'église nous fûmes faire un tour de promenade, et je rentrai paisiblement à bord jusque à la soirée, que je fus passer chez Monsieur Barkley, et que sa charmante famille rendit des plus agréables.

Le 8 au soir, vers cinq heures et demie, j'aperçus *Le Denoix* longeant l'île de Santa Rosa, et paraissant disposé à donner dans la passe, mais le jour était trop avancé, il lui fut impossible de les atteindre avant la nuit, et il mouilla au large de la passe. Le mauvais temps qu'il avait éprouvé depuis dix jours, l'avait forcé de déposer les mâts de perroquet.

Le lendemain 9 au point du jour, il appareille, donne sur la barre malgré une mer très grosse, et vient jeter l'ancre en terre de nous vers 11 heures. Il nous apportait des nouvelles très intéressantes de La Vera Cruz. A son départ le 24 septembre, *La Naïade* avait à son bord la plus grande partie du dernier paiement, et le 26 elle devait mettre sous voile pour France.

Quoique les mexicains malgré l'article du traité disant qu'il devait leur être renvoyé ratifié de France sous le délai de quatre mois, quoique les mexicains dis-je, n'aient pas encore reçu cette notification, ils se sont empressés de s'organiser envers nous, afin d'ôter à la France toute espèce de prétexte de les inquiéter encore, ou de soulever quelque autre difficulté. Il paraît qu'ils s'aperçoivent maintenant mieux qu'autrefois, du tort que leur a fait notre blocus. Du reste nos relations avec eux sont maintenant des plus amicales, et aucun nuage ne peut s'élever de ce côté de l'horizon.

Les faits se rétablissent au Mexique

Santa Anna est maintenant en butte aux accusations de ses compagnons d'armes dans la brillante affaire de La Vera Cruz. On rediscute les faits, on oppose la vérité, et des témoignages authentiques, à ses mensonges. Il nomme cela des calomnies, et il appelle ses ennemis devant les tribunaux, mais ces accusations n'ont sans doute été faites que d'après l'instigation de Bustamante lui même, de sorte que l'on pense communément que toute la conduite du général sera dévoilée, et que partout il sera bientôt apprécié à sa juste valeur, à celle du plus faux charlatan des deux hémisphères. Les journaux du pays, les uns pour, les autres contre lui, n'ouvrent presque plus leurs colonnes qu'à des discussions relatives à cette affaire (voir page 327).

Le gouvernement vient de détruire presque jusqu'au germe du fédéralisme, par la défaite, la prise, et la mort du général Linas, dernier soutien de cette opinion. Toutefois Ouréa se promène dit on ouvertement et librement à Mexico, quoique Santa Anna l'ait mis hors la loi, lorsque il s'échappa des mains du colonel Araya chargé de veiller sur sa personne, pendant que celui ci gémit encore dans les prisons d'Uhua pour ce manque à son service de geôlier. On dit aussi que les mexicains vont concentrer leurs forces contre le Texas, qu'ils comptent attaquer par la côte.

La fièvre jaune a fait invasion à La Vera Cruz dans les premiers jours de septembre, et déjà elle a presque décimé sa garnison. Un fait extraordinaire est qu'il n'y a pas un malade au fort. Aussi nous l'avions parfaitement nettoyé des immondices qu'il contenait, aussi ces messieurs suivant notre exemple y ont maintenu la plus grande propreté. Du reste la rade est aussi jusqu'à présent exempte du fléau.

Le Denoix est arrivé à Campéche la veille de la célébration des fêtes de l'indépendance, qui à cause de la guerre n'avaient pas pu avoir lieu l'année dernière. Aussi cette fois les habitants de Campéche leur ont-ils donné toute la pompe dont elles sont susceptibles dans cette localité. Les officiers du bric pendant six jours ont été rassasiés de dîners, de bals, de feux d'artifice….

La Maria que Monsieur Pharamond avait mission de vendre a été payée au dessus de tout ce qu'on pouvait désirer, 1500 piastres, 7550 francs, tandis que les brics du genre à La Vera Cruz ont été livrés pour presque rien. *Le Denoix* nous amène l'équipage que nous y avions laissé, des pièces de vin et différents objets appartenant à la frégate.

Incendies à Mobile

Depuis quinze jours la malheureuse ville de Mobile dont la population est réduite à moins du dixième par les migrations et les maladies, est en proie à un autre fléau peut être encore plus redoutable, en ce qu'il est occasionné et se renouvelle sans cesse par la malveillance, qui choisit ses victimes : quatre ou cinq incendies considérables s'y sont manifesté coup sur coup, et tout dernièrement trois îlots, plus de six cents maisons ont été dévorées. Le feu dure encore, mais on vient de mettre la main sur quelques incendiaires que la justice a eu toutes les peines

du monde à arracher à l'indignation populaire, une foule de familles se trouvant par là entièrement ruinées.

Le prince de Joinville sollicite pour monsieur Laisné

Le 10 le commandant reçoit de son frère à Liverpool des lettres qui lui annoncent en France une augmentation de cadres de 10 capitaines de corvette, 40 lieutenants et 50 enseignes de vaisseau. On a même pourvu à la plus grande partie des vacances, mais chose extraordinaire les officiers de *la Gloire* sont encore exclus des quelques avancements à la faveur qui ont été accordés. C'est que l'amiral Baudin, malgré les demandes réitérées de Monsieur Laisné, y avait mis bon ordre en ne craignant pas d'en calomnier quelques uns. Nous en avons à bord les preuves écrites. Du reste les lettres à Monsieur Laisné, car il en reçoit encore quoique elles portent toutes à peu près la même date, celle de son départ du golfe, montrent de plus en plus la duplicité, l'astuce, la fausseté de Monsieur Baudin. Il le caresse, il lui fait toutes les protestations d'amitié et de dévouement, en lui enfonçant dans le cœur les pointes les plus acérées que peut lui suggérer son imagination. Du reste Monsieur Laisné lui répond de moins en moins. J'ai vu quelques unes de ces lettres, et si notre commandant souffre à la lecture de celles de l'amiral, celui ci ne doit pas rire quand il reçoit les siennes. Fasse le ciel que nous ne soyons plus appelés à servir sous ses ordres !

D'un autre côté Monsieur Laisné n'est pas peu flatté de toutes les marques d'intérêt et d'amitié que lui donne tous les jours le Prince de Joinville, devant lequel certes il a été loin de fléchir le genou, près duquel il n'a jamais employé la flatterie, mais qui a su l'apprécier à sa juste valeur, après mille attentions délicates et bienveillantes que le Prince a montré à notre commandant, en écrivant à son père, en réclamant ouvertement pour lui le grade de contre-amiral. Il a fait promettre au Roi à son départ pour le Levant, qu'il serait nommé à la première place vacante, et tout dernièrement, apprenant que la mort de Monsieur Hamelin avait laissé un vide dans le cadre, il a réclamé de nouveau la promesse qu'on lui avait faite, mais dans le Conseil l'amiral Duperré (47) s'y est opposé, disant qu'il ne voulait pas être sous ce rapport aussi prodigue que Monsieur Rosamel, et qu'il attendrait encore. Ces nouvelles nous ont fait pour le Prince et pour le commandant le plus grand plaisir. Certes nous lui vaudrons cela, en le justifiant des calomnies qui pourront dans la marine être débitées sur son compte. Il montre aussi qu'il sait apprécier le mérite, et que certes la flatterie qui ne manque pas de l'aborder n'a pas pour lui une grande valeur. Bravo ! Prince bravo !!!

On annonce aussi que les armements dans nos ports continuent, et se poussent même avec activité ! Le ministère veut dépenser les 10 millions qui lui ont été alloués, car je ne crois pas que la question d'Orient présente une gravité telle qu'elle ne nécessite, du moins pour nous la présence de 15 vaisseaux.

22 octobre - Nous partons définitivement après demain, du moins pour l'arsenal à l'entrée de la baie, afin d'y attendre une brise et une marée favorable pour franchir la barre. Nous allons directement à La Vera Cruz, où après être resté le temps de recevoir la réponse de Mexico, nous ferons voile pour La Havane voir si des paquets* nouveaux ne nous y attendent pas. Maintenant demeurerons-nous là jusqu'à notre rappel ? Reviendrons-nous ici ? C'est une question qu'il est difficile de décider, car d'un côté le commandant se plaira certainement mieux à La Havane qu'il ne s'amuse ici, mais de l'autre il reçoit de France de son frère des nouvelles bien plus promptes et plus directes par les paquets de New York et par la poste. Aussi après un certain séjour à l'entrée du golfe, s'il ne nous vient rien de nouveau, penchera t'il je pense pour Pensacola, car l'hiver sera pour nous préférable ici : je n'aime pas la Havane, je ne sais pas pourquoi…

Le bric *Le Denoix* devra quitter la baie le 20 novembre pour aller nous attendre à la Havane, et nous porter les lettres qu'il aura reçues, mais j'ai bon espoir que nous trouvions un bâtiment de guerre à La Vera Cruz qui déjouera tous ces projets. Fasse le ciel que ce soit pour nous rappeler en France le plus promptement possible.

Les soirées à Pensacola

Si les premiers temps de notre séjour ici ont été seulement tranquilles, les derniers ont été fort agréables. Nous avons eu des dîners et des soirées tous les jours. Demain encore, la veille du départ, nous devons nous réunir chez Monsieur Le Baron. C'est que nous avons fini par nous créer une petite société presque intime de demoiselles et de gens parlant tous français, et c'est là seulement d'où la gêne et les contraintes sont toujours bannies, que l'on se divertit réellement. Et puis ces demoiselles ici n'ont pas dans une soirée cet air guindé que l'on remarque en France ; elles sont beaucoup plus libres dès qu'on les connaît. Leur ingénuité me paraît même quelquefois extraordinaire, mais leur commerce n'en est que plus agréable. Notre hiver sera charmant si nous revenons. A La Havane nous n'aurions pour remplacer cela que la société espagnole, qui là, plus que partout ailleurs, est guindée au plus haut point, et avec laquelle il est fort difficile de faire connaissance si l'on n'est pas comme moi ferré sur la langue du pays. Ainsi donc faute de mieux, revenons ici. Toutefois je ne suis pas fâché de la diversion qui nous fait passer à Vera Cruz. Nous aurions peut-être fini par nous ennuyer et nous partons avant. Il y en a même parmi nous, surtout parmi les élèves, qui laissent des regrets. Des cœurs se sont rencontrés, se sont compris, et la séparation dans ce cas est toujours douloureuse. Pauvre jeunes gens ! Un épisode assez plaisant dans ce genre s'est encore présenté : une demoiselle qui par exemple n'a plus la candeur et l'ingénuité du jeune âge, a cru ainsi pouvoir retenir dans ses filets un de nos docteurs qui l'avait peut-être un peu trop ouvertement courtisé. Elle n'a pas réussi avec notre vieille civilisation. Son adorateur du reste s'est fort maladroitement tiré du mauvais pas où il s'était engagé, mais de son côté la rusée américaine qui appartient à la Nouvelle Orléans, a été fort heureuse de n'avoir pas eu affaire à plus fin matois.

Les deux goélettes nous ont apporté les vivres que nous attendions depuis longtemps pour partir, mais des brumes constantes et épaisses les avaient retenues. Ces messieurs à terre appelaient cela de la fumée, mais un orage violent le 17 n'a pas réussi à les faire tomber. Cette brume a du reste un caractère particulier, c'est de n'être nullement humide. Elle est parfois épaisse au point de masquer tous les bâtiments de la rade, et ce sont peut-être ces circonstances atmosphériques qui ont déterminé à Pensacola les différents cas de fièvre jaune qui se sont présenté depuis peu. Nous faisons bien de partir, nous qui n'avons aucun malade. Peut-être cette terrible maladie nous atteindrait-elle à bord, et nous savons d'expérience combien il est difficile de s'en débarrasser.

24 octobre - Hier matin nous avons désaffourché et tout disposé pour l'appareillage. Notre soirée d'adieu chez Monsieur Le Baron a été charmante. Il y régnait une gaieté franche, de l'abandon de bonne compagnie, et cette cordialité qui distingue les maîtres de la maison. Toutes les demoiselles de Pensacola nous regrettent : je suis trop modeste pour dire que ce soit pour nous, mais c'est parce que nous les avons fait s'amuser, les braves américains sont si raides, si guindés.

De bonne heure ce matin nous avons appareillé, et mouillé devant Navy-yard (l'arsenal), où nous attendrons des vents favorables pour sortir et une mer convenable pour franchir la barre. La corvette *L'Ontario* en vue dans la journée, entre en rade je crois venant de la Floride.

Visite de l'hôpital de la marine

Dans l'après midi je vais avec le commandant visiter l'hôpital de la marine. C'est un bâtiment très joli, situé on ne peut plus agréablement sur une éminence à l'entrée de la baie. Il se compose de quatre ou cinq logis séparés, autour de chacun desquels règnent de larges galeries. Ces galeries que l'on rencontre au rez de chaussé et à l'étage supérieur, offrent un abri, un air pur et une charmante promenade aux convalescents. L'intérieur est distribué en petites salles de huit lits, qui cependant prennent toute la largeur de l'édifice. Deux larges ouvertures de chaque côté servent en même temps de fenêtres et de portes sur la galerie. Tous ces volets sont à guillotine, et j'en conçois l'avantage en raison de la difficulté de les faire à gonds sans leur donner une masse considérable. Tout cela est d'une légèreté extraordinaire, parfaitement approprié au climat, quoique pendant les trois ou quatre mois d'hiver, il doive faire particulièrement froid. Mais au fond je n'y ai vu que de la quincaillerie digne tout au plus d'un spéculateur. Les murailles seules sont en brique, et encore elles n'ont qu'une très faible épaisseur. Tout le reste est en bois, colonnes, galeries…etc…. En France l'édifice ne durerait pas 20 ans. Toutefois il a coûté ici exhorbitrairement cher, tant la main d'œuvre se fait payer cher. Cet hôpital a encore un autre grave inconvénient, c'est que malgré ses dimensions qui paraissent assez larges, il ne contient pas plus de cent à cent vingt malades. C'est en un mot une habitation charmante, extrêmement gracieuse et agréable, mais non un hôpital digne d'une nation : il ne présente pas assez de chances de durée.

Nous continuâmes notre route jusqu'à un ancien fort espagnol, qui commande la passe en la prenant de front. Les américains pour le reconstruire y amoncellent une immense quantité de briques. Un petit chemin de fer de mille à douze cents pas a été établi pour les y transporter du débarcadère. Ce n'est pas dans un pays où les bras manquent, ou coûtent extrêmement cher, que l'on puisse négliger ce commode moyen de transport. Deux hommes chargent ici un lourd chariot, et un cheval le traînant fait ainsi la besogne d'au moins cent hommes de chez nous brouettant péniblement ces matériaux sur des chemins moins difficiles, puisque ici ce n'est qu'un sable profond et presque mouvant.

Le 25 nous fûmes fort étonnés d'apercevoir au travers la brume la frégate *la Macedonia*, et les deux corvettes *L'Erié* et *Le Levant* venir au mouillage de l'arsenal, car nous savons positivement que le commodore n'a pas l'ordre de sortir. Mais madame Chobrik et sa fille sont à bord, elles ont une peur mortelle d'être prises de la fièvre à Pensacola, et le commodore quoiqu'il soit aux Etats Unis expressément défendu d'avoir sa femme à bord, s'est décidé pendant quelques jours à croiser dans le golfe, en attendant que la maladie cesse d'inspirer des craintes dans la baie.

Lettre annonçant notre rappel

Presque au moment de leur arrivée nous recevons le courrier. Grande nouvelle, nous sommes rappelés ! Le commandant reçoit de son père une lettre datée de Paris du 16 septembre, où il lui dit qu'ayant parlé à Monsieur Duperré, il lui avait demandé si nous étions rappelés. Le ministre lui a répondu que l'ordre en était donné, et que maintenant il pouvait tout au plus risquer une lettre. Notre ordre est donc en route, et peut-être arrivé à La Vera Cruz avec le traité, car après tout il faut bien qu'il soit aussi envoyé ! Quelle joie à bord ! Car tous les matelots voient leurs peines finies, leur congé à la fin de la campagne. Quelques uns peuvent très bien se tromper, mais ils rentreront au moins se retremper en France. Il n'est pas probable que cette nouvelle ci soit fausse comme la première. Après tout d'après ce que nous avons vu jusqu'à présent depuis le commencement de la campagne, nous devons toujours nous attendre à tout.

L'arsenal

Dans la journée je vais avec le docteur Gasté et le commissaire visiter l'arsenal ; c'est fort peu de chose. Il y a un bien petit nombre d'ouvriers, on n'a presque rien à faire, mais l'enceinte existe, avec un petit atelier de forge, un magasin général, un chantier au bois, et deux ou trois petits établissements. Ce qu'il contient de mieux, de plus élégant, et peut être de plus inutile, à moins qu'on ait voulu apprivoiser les officiers chargés de sa direction, ce sont les habitations qui leur sont destinées, et qu'ils occupent maintenant. Elles présentent une rangée de jolies maisons entourées de galeries à colonnes, en bas et en haut comme à l'hôpital. Elles sont séparées les unes des autres par des parterres d'agrément, et ont chacune derrière un jardin potager, et les décharges de basse-cour et de cuisine. Chacune a aussi ses caves dans le rez de chaussée, élevé à environ six pieds au dessus du sol, un beau salon élégamment meublé, à l'étage supérieur trois chambres à coucher, et plus haut des mansardes, le tout agréable au possible, en composent la distribution. Il y a de quoi y faire habiter sa famille. Si l'officier auquel revient le logement n'en a pas, il y vit seul. J'espère qu'il a les coudées franches. La maison du commodore directeur est un peu plus grande que les autres. Elle occupe le centre. En face, et à trois cents pas, des bureaux, petits bâtiments dont l'intérieur est fort bien emménagé. L'arsenal de Pensacola est encore un établissement dans l'enfance, car je crois qu'il a un grand avenir, comme étant le seul port du golfe du Mexique. Aussi doit-on y creuser un grand bassin à flot, quatre bassins de radoub, plusieurs cales de construction. Tout cela du reste n'est encore qu'en plan et en projet. La position n'a pas aussi été des mieux choisies dans la baie, mais il paraît qu'elle est due aux intrigues de l'ancien propriétaire du terrain, qui l'a vendu fort cher. C'est bien souvent comme cela que des établissements surgissent dans la partie d'une côte ou d'une baie, qui n'est pas toujours la plus commode et la plus propre à son exploitation la plus avantageuse.

Le 26 des vents contraires nous empêchent d'appareiller : les corvettes peuvent seules sortir à cause de leur moindre tirant d'eau ;

Appareillage pour la Vera Cruz

Le 27 enfin nous mettons sous voile au point du jour, en même temps que la frégate *La Macédonia.* Nous luttons quelque temps de vitesse avec elle, mais nous la gagnons considérablement. Après l'avoir si bien battue, ainsi que les deux corvettes que nous remontons bientôt, nous souhaitons le bonjour à ces messieurs que nous perdons bientôt de vue dans la brume, et nous faisons route grand largue* pour le Mexique. Je serais bien trompé si nous n'y trouvions pas un bâtiment de guerre français. Ce sera une nouvelle déception à ajouter aux précédentes, et je pourrai l'appeler telle car il y a énormément de chance pour qu'il y en ait un à nous attendre.

La mort du camarade d'Encausse

31 octobre - Nous sommes bien malheureux ! Toute la lie du colire amer que nous buvons depuis longtemps n'est donc pas encore passée. Nous venons de perdre ce 29 un de nos camarades, le pauvre d'Encausse, enlevé en trois jours par une fièvre jaune des plus intense !…. Atteint de maux de tête et de maux de reins violents le 25 au soir, nous l'avons perdu avant-hier malgré tous les secours, et toutes les ressources de la médecine. Terrible maladie qui vous atteint au moment où l'on croyait lui échapper. Fort heureusement il a été le seul attaqué, car nous n'avons maintenant de malades que quelques scorbutiques qui se

rétablissent tous les jours. Pauvre garçon ! 26 ans, à l'instant où nous recevions la nouvelle de notre retour en France, mourir comme frappé de la foudre, avec cette différence des tourments les plus cruels à subir ! Le meilleur caractère imaginable, le meilleur des camarades. Dieu de semblables pertes nous menacent-elles encore !!…. Que nous tombions sous les balles et les boulets de l'ennemi, passe, c'est notre métier, nous nous y engageons. Mais en être épargné après les avoir bravé comme lui à Vera Cruz, et être terrassé par une atroce maladie, qui ne laisse pas le temps de la réflexion, c'est affreux !!…..

Il paraît du reste qu'il était temps que nous partissions, car plusieurs d'entre nous ont été plus ou moins incommodés au départ, et un rien ici transforme une indisposition en maladie mortelle. Lasseley, le commandant Lugeot ont été légèrement malades. Ma petite gastrite, que je pourrais presque appeler chronique, m'a repris, mais quelques heures de diète en ont déjà fait, et en feront j'espère raison. Oh partons vite ! J'aime mieux assister à trois combats que de passer encore un an au Mexique.

Atterrissage manqué à la Vera Cruz

12 Novembre 1839 - Notre traversée de Pensacola à La Vera Cruz a duré 13 jours, c'est beaucoup. Et bien, nous avons fort bien pris le temps en patience. C'est peut-être parce que depuis trois mois nous n'avions pas vu la mer, et que nous l'avons eu belle, du moins jusqu'au 6. Nous trouvant alors seulement à soixante lieues du mouillage, nous avons reçu un petit coup de vent du nord, qui à la cape nous a un peu secoués. Il n'y avait pas de mal. L'effet d'une médecine qu'il a produit sur plusieurs d'entre nous leur a sûrement été salutaire, car le lendemain et les jours suivants tout le monde à bord était frais comme la rose. Lorsque la brise est devenue maniable, nous eussions pu fort bien venir mouiller, et nous avons perdu notre journée. Je ne comprenais plus le commandant, lui qui ordinairement profite si bien de tout. A deux heures du matin le vent était encore frais, mais pas assez pour nous empêcher de forcer la voile. Nous nous étions écartés des terres toute la journée la veille, et nous eussions bien pu faire route. Pas du tout ! Il ne se décida qu'à arriver à huit heures du matin, et encore il ne fit de la toile que jusqu'à midi de sorte qu'il ne nous fut même pas possible de prendre connaissance du mouillage avant la nuit. Nous prîmes donc le large après le coucher du soleil. Il faisait alors un temps magnifique, mais Monsieur Laisné s'était mis dans la tête la veille que le vent qui n'a duré grand frais que 12 ou 15 heures, devait reprendre avec une nouvelle violence. Pas du tout, c'est qu'il tomba tout à fait. Le 8 les courants nous avaient porté de plus de trente milles dans le S.E., la brise d'est ne fut pas assez forte pour nous faire regagner tout cela dans la journée, en outre des chemins que l'estime* nous donnait à faire. Même courant le 9, mais dans la nuit ce jour là nous nous dirigeâmes constamment vers la terre, de sorte qu'enfin le 10 au point du jour, nous étions en vue du fanal de la ville. Oh cette fois nous ne perdîmes pas de temps et à huit heures nous étions mouillés sous l'Ile Verte. Voilà comme quoi la perte de quelques heures nous a fait rester trois jours en mer de plus que nous le devions. En marine le temps est un des principaux éléments d'une bonne et prompte navigation.

Je suis parti de Pensacola avec l'espoir le mieux fondé de rencontrer un bâtiment de guerre français arrivé depuis peu à La Vera Cruz : un instant j'ai cru cet espoir réalisé, car nous avons aperçu au mouillage de Sacrificios un trois mâts, et un bric de guerre. Le trois mâts pouvait très bien être un navire étranger, anglais ou américain, mais le bric nous n'en avions guère vu que de français à cette station, il devait donc nous appartenir. Pas du tout ! La déception n'en a été que plus complète : les deux bâtiments étaient anglais. Je devais au moins avoir des lettres de chez moi depuis onze mois ! Pas du tout. Quelque temps après notre arrivée, les capitaines des deux bâtiments français au mouillage à Vera Cruz arrivent à bord.

Ils avaient bien quelques lettres mais pas une pour moi. Cela me fit mal ! Mais enfin un reste de philosophie l'emporta, j'ajoutai cette déception aux autres. Quand la mesure sera-t-elle comblée !!!

Les nouvelles du Mexique

Hier et aujourd'hui, nous avons appris toutes les nouvelles du Mexique. Au premier abord elles paraissent accablantes pour nous : à en croire ceux qui les proclament la guerre est à nouveau imminente. Tout le monde est furieux contre l'amiral Baudin, le commerce français parce qu'il prétend qu'il a plutôt perdu que gagné au traité, mais quel qu'il fut on devait s'y attendre. Ces messieurs se plaignent toujours, les Mexicains parce que ils prétendent que Monsieur Baudin parle d'articles secrets (46) au traité, et qu'il n'y en a pas, de conditions tacites qu'ils n'ont pas signées ; dans plusieurs journaux des articles qui compromettent selon eux l'honneur du Mexique… etc… . Ajoutez à cela que certaines feuilles écrasent ici Santa Anna, en proclamant la vérité de sa conduite à l'affaire du 5 décembre, tandis que d'autres soutiennent l'héroïque défenseur de Vera Cruz, et tout cela se discute avec une acrimonie mêlée d'injures grossières, qui font rire les gens de sang-froid, s'ils ne haussent pas les épaules en y lisant les plus lourds mensonges.

Au fond nous sommes aussi tranquilles au Mexique que si nous le gouvernions nous mêmes. Les français y arrivent maintenant de toutes parts, plus que jamais, et toute cette fureur apparente des gros bonnets, ou plutôt des journalistes de la république, se résume en quelque amour-propre, ou quelques intérêts froissés. Toute la rage des feuilles publiques n'est autre chose qu'un clabaudage de journaux, maintenant surtout que la liberté de la presse n'est en rien entravée par le chef du gouvernement Bustamante.

En somme nous paraissons au mieux avec la république mexicaine. Cependant Monsieur Baudin n'est dans les bonnes grâces de personne : Victoria et Gorotisza, les deux signataires du traité, ont répondu d'une manière officielle, et qui plus est d'une manière calme, digne et mesurée, aux lettres de l'amiral qui ont trait aux articles secrets, et leur réponse imprimée vient d'être expédiée à la chambre des députés en France, au nombre de 80 exemplaires par plusieurs négociants, d'ici ou de Mexico. Or la Chambre qui ne paraît pas avoir trouvé le traité du 20 mars très honorable pour la France, et qui s'est rejetée d'abord sur le ministère par égard pour le vainqueur d'Ulloa, ne verra sans doute pas avec plaisir que celui ci cherche à en imposer par de fausses publications. On lui a fait pressentir aux dernières séances des articles secrets, et quand elle va voir qu'ils sont illusoires, que Monsieur Baudin a joué le rôle d'un maladroit hypocrite, gare à lui ! Il ne s'en tirera pas les mains parfaitement nettes, car les députés pourraient bien lui pardonner en raison de son beau fait d'armes, mais l'opinion publique qui est plus juste, le tuera pour sa mauvaise foi. Nous verrons….

Des lettres de Monsieur Delille (de Mexico) annoncent au commandant qu'il attend incessamment l'arrivée de Monsieur Mallet de Cyprès, qui vient ici le remplacer comme ministre plénipotentiaire. La lettre disait qu'il était parti de France en septembre, apportant avec lui le traité ratifié. Or un ministre plénipotentiaire qui vient au Mexique avec sa famille ne le peut décemment que sur un bateau de guerre, ou bien on est bien à court dans les ports. Nous devons donc voir arriver d'un jour à l'autre ce bâtiment, qui certes a notre ordre de rappel, et Monsieur Laisné est indécis s'il l'attendra ou non. Toutefois il paraît maintenant déterminé à rester ici plus de 10 jours. Il est encore indécis s'il ira mouiller à Anton Lizardo ou à Sacrificios. Nous avons à bord cent dix scorbutiques, presque tous légèrement atteints, mais qui toutefois demandent des soins pour que leur maladie n'empire pas. Or à Anton Lizardo, on les mettrait à terre au four à chaux, mais il pourrait très bien nous en échapper

quelques uns, et les ressources en rafraîchissements n'y sont pas aussi grandes qu'à Vera Cruz. Je crois donc que nous irons à Sacrificios. Tant pis, j'aimerais autant l'autre mouillage.

12 novembre - Ce matin nous appareillons et après deux ou trois bords, nous allons affourcher à Sacrificios près de la corvette anglaise *L'Inconstant,* beau bâtiment à batterie de 28 pièces de 32.

15 novembre - Aujourd'hui à midi le vent passe au nord joli frais. Nos discussions sur les apparences du vent du nord depuis cinq ou six jours sont très amusantes. Les uns disent tous les jours, c'est demain qu'il prendra, et ils ne pouvaient manquer de deviner une fois juste, puisque dans cette saison on ne passe guère huit jours francs sans vents de nord. Toutefois leurs premières indications ont été fausses, car nous avons eu jusqu'ici le plus beau temps du monde. Leurs meilleurs pronostics étaient l'apparence des montagnes de l'intérieur, des pics d'Oribata, de Pérote et de Saint Martin. Mais ces montagnes ne sont visibles que quand il fait beau, et entre deux vents du nord. Dans les mois d'octobre et de novembre on jouit ici d'un ciel d'une pureté remarquable, ainsi les terres ont été visibles cette fois six jours de suite. Quand on a rien de mieux à faire, et à Sacrificios qu'a-t-on à faire, on discute à bord du beau et du mauvais temps, et les journées passent en attendant le navire qui doit nous rappeler.

18 novembre - Monsieur Laisné reçoit aujourd'hui communication d'une lettre de Monsieur Mallet de Cyprès, qui lui dit que le ministre lui a accordé une gabarre pour la fin d'octobre, mais ni lui ni la gabarre ne seront peut-être prêts avant le 15 novembre. Qu'avons-nous donc besoin de l'attendre ici ? Aussi d'après cela le commandant est décidé à quitter le Mexique le 21 ou 23.

28 novembre - Depuis huit jours il est arrivé deux bâtiments du Havre, mais ils n'apportent que des journaux dont nous avons connu toutes les nouvelles importantes à Pensacola par la voie de New York. Ils ont de 50 à 55 jours de traversée. Pas de lettres du moins pour moi !

Impossible de partir le 23, un coup de vent violent, et qui contre l'ordinaire a duré cinq jours, nous a retenu jusqu'à aujourd'hui. Ce matin il fait beau, nous travaillons en hâte pour tâcher de mettre sous voiles cet après midi.

Les fédéralistes proclament la république norte mexicana

Nous apprîmes officiellement que la guerre d'Ouréa, les restes de l'armée fédéraliste, retirés dans le nord sous les ordres de Canales et Arraya, qui ont proclamé la république indépendante Norte Mexicana, après avoir avec l'aide des texans battu les troupes unitaires commandées par le colonel Pais sur la rivière du Rio Negro, près Monterrey, viennent de s'emparer de Matamoros, un des ports les plus importants du Mexique. Quel coup pour la république ! D'autant que les autres provinces du nord et du nord-ouest n'attendent dit-on qu'une occasion pour se soulever aussi, et proclamer leur indépendance. La cause du fédéralisme, si naturelle dans un pays dont les diverses parties ont des intérêts si différents, l'emportera, j'en suis persuadé, sur un gouvernement aussi immoral que l'est celui-ci.

Arista est dit-on parti de Tampico pour réduire les factieux. On nous assure aussi que Santa Anna est mourant d'une dysenterie très aiguë, dont il souffre depuis quelques jours. S'il succombe je ne pense pas qu'il soit regretté des honnêtes gens, et des vrais patriotes au Mexique, mais ils sont si rares.

Hier 27 les habitants de Vera Cruz ont célébré un service funèbre et commémoratif pour les victimes de cette journée au fort d'Ulloa. Depuis le matin ils ont eu le pavillon en berne, et ils ont fait plusieurs salves tant à la ville qu'au fort. Les mauvaises langues disent qu'ils comptent célébrer par des réjouissances l'anniversaire de la journée du 5 décembre. Ils en sont

capables, mais je n'en crois rien pour mon compte. Les lettres d'Orta, son aplomb en proclamant la vérité, même devant les tribunaux, ont bien détrompé la population. Les défenseurs de Santa Anna ne font que crier bien haut des injures grossières sur ceux qui soutiennent le vrai de la chose.

La corvette anglaise *L'Inconstant* appareille ce matin. C'est assure-t-on le plus fier voilier de l'Angleterre. Je regrette que nous ne puissions nous mesurer avec lui. Pour nous nous ne pouvons mettre sous voiles que dans l'après midi, et pour sûr nous ne le rattraperons pas. Nous allons à La Havane voir si des lettres et notre ordre de rappel nous y attendent. Fasse le ciel que nous ne revenions plus ici !

Traversée vers la Havane

9 Décembre 1839 - Nous sommes aujourd'hui au calme devant La Havane, n'ayant que quelques lieues à faire pour donner dans le port, et cependant ne pouvant nous y rendre, la brise est bien trop faible, mais elle serait je crois encore suffisante si les courants qui portent dans le canal de Bahama, ne nous enlevaient pas le peu de vitesse qu'elle nous donne. Il est trois heures, la nuit se fait à cinq heures, de sorte que nous coucherons cette nuit dehors très probablement.

Jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre de notre traversée. Elle n'a pas été très longue, 12 jours, et nous n'avons essuyé aucun mauvais temps, car je n'appelle pas ainsi une ou deux bourrasques de quelques heures. La fin du dernier coup de vent du nord que nous avons essuyé à Sacrificios, nous a pris dès le soir même de notre sortie du mouillage, et nous a forcés peu après d'entrer sur le banc de Campéche. Là les vents en se maintenant au N.E. jusqu'au 4, nous ont permis de louvoyer avec assez belle mer.

Nous pêchons du poisson

Cependant comme ils n'ont pas été continus, nous avons pu durant quelques heures d'un calme presque parfait, essayer si nous trouvions un fond poissonneux. En effet quelques lignes ayant été jetées à la mer, ont donné plusieurs gros poissons du genre des morues, mais bien moins délicat. Alors tout le monde s'est mis à pêcher, en même temps que pour mon compte je draguais des coquilles. En somme on a pris plus de cinquante de ces énormes poissons, et l'équipage entier en a eu pour un repas. Le lendemain une bonne brise du S.E. nous faisait sortir du banc dans le nord, et nous portait presque sur la pointe des Florides.

Le 7, nous trouvant entre la partie N.E. du banc et la pointe des Tortegas, nous eûmes toutes raisons de croire à un coup de vent du nord, car les vents du S.E. et du N.O. paraissaient dans l'ouest lutter à qui l'emporterait. Les nuages s'y amoncelaient depuis plusieurs heures, et nous pouvions observer à moins d'une lieue de nous, des torrents de pluie et même quelques petites trombes résulter de leur rencontre. En effet vers six heures cet orage s'éleva, nous donna des bouffées de vent très violentes et un déluge de pluie.

Tout cela cependant se dissipa dans la nuit, et nous pûmes continuer notre route pour reconnaître les Tortegas. Les vents étaient alors à l'O.N.O., jolie brise. Le lendemain au lieu des Tortégas que nous devions voir à midi, nous étions sur la pointe de Floride : les courants nous avaient drossés de plus de 40 milles dans l'est. Depuis hier nous avons fait bonne route, mais les courants nous ont encore mené bien plus que nous le supposions, de sorte que ce matin au lieu de nous trouver sur La Havane, ou un peu dans l'ouest, nous étions à l'est à trois ou quatre lieues. Le calme nous a pris, et loin de gagner, nous avons perdu jusqu'à maintenant qu'une légère brise du N.E. nous soutient un peu.

11 Décembre - Avant hier comme je le prévoyais facilement, nous avons passé la nuit à la mer, et le lendemain matin à cause des faibles brises que nous éprouvions, nous nous trouvions à peu près au même point que la veille au soir. C'était beaucoup puisque nous n'avions pas reculé ! Mais le calme ne cessait pas de régner, et jusqu'à deux heures de l'après midi, nous eûmes les mêmes chances que le 8 de rester encore dehors. Alors seulement une brise de N.O. d'abord légère, puis plus franche, nous permit tout juste de doubler le môle de La Havane, et d'entrer en rade à cinq heures du soir. Il était temps, le soleil se couchait ! Notre traversée a ainsi été de 12 jours, et pour la saison elle est moyenne.

Sur la rade nous avons trouvé le bric *Le Dunois*, revenu de Pensacola et nous attendant depuis 17 jours. Il nous dit que depuis notre départ, il n'y avait plus eu de maladie. La frégate espagnole *L'Esperanza*, qu'à notre dernier passage à La Havane, nous avions vu presque désarmée au quai, est maintenant aussi sur la rade avec deux brics de la station.

Une lettre de chez moi

Comme en arrivant ici nous étions avides de nouvelles ! Des paquets nous furent bientôt apportés : ils étaient assez volumineux. On se jeta sur eux, mais pas une lettre pour moi. Ce n'est qu'aujourd'hui vers midi, après une course du vaguemestre à la poste, j'en ai reçu une d'une date pas trop vieille. Mais elle ne m'a pas procuré un plaisir sans mélange, car elle m'a prouvé qu'elle était la seule presque qui m'ait été écrite pendant un temps considérable. Moi qui en attendait tant ! J'étais furieux en achevant de la lire. Quant aux autres nouvelles capables de nous intéresser, le commandant nous apprit hier qu'il recevait cinq expéditions d'une dépêche du ministre datée du 16 septembre, et qui lui enjoignait de prendre à La Vera Cruz le dernier paiement, et puis de revenir immédiatement le rapporter à Brest. Cette dépêche pouvait parfaitement être prise pour une mystification, car le ministère ne devait pas ignorer que c'était le 24 septembre que devait être effectué ce dernier paiement, et que sa lettre du 16 du même mois ne pouvait en aucun cas nous parvenir à temps. Peut-être pensait-il que les mexicains ne recevant pas à cette époque la notification du traité, se refuseraient à satisfaire à leur engagement. Mais il s'est trompé, et sa lettre en tous cas était au moins ridicule expédiée le 16 septembre. La dépêche disait aussi qu'une corvette allait être envoyée pour prendre le commandement de la station, mais nous ne l'avons pas encore vue. C'est sans doute elle qui amène au Mexique Monsieur Mallet de Cyprès. Fasse le ciel que le commandant se décide à partir sans l'attendre !

Nous avons été toute la matinée en salves, et en visite des autorités espagnoles.

16 Décembre - Du 11 au 14 nous disposons notre cale pour recevoir des vivres, et pour cela on va aussi loin que possible, on la désarrime, ce dont elle a le plus grand besoin, car surtout depuis l'incendie que nous avons éprouvé, il s'en exhale une odeur insupportable, qui se répand dans tout le haut fonds, et le rend presque inhabitable. Il s'y trouve tant de saleté accumulée, et qui plus est en fermentation. Peut-être plus tard ne respirerons-nous plus cet air méphitique, car au moyen de la pompe à incendie on a lavé la cale à grande eau.

Projet manqué de promenade du commandant

Le commandant est déterminé à partir sans attendre un remplaçant, mais il est encore indécis sur l'époque de son départ. La traversée d'hiver au cœur du mois de janvier l'effraie sous le rapport du froid et de la longueur des nuits. Et puis il désire jouir de la lune pour sortir du canal de Bahama (48. Cette dernière raison a déterminé la sortie de la Havane au 21 décembre ou au 10 janvier. Je pense que nous partirons le plus tôt possible, car il avait projeté

avec Monsieur Mollien consul général, une partie pour visiter les différents ports de Cuba, course dont il n'aurait été de retour que dans les premiers jours de janvier, et ce projet a échoué. Ces messieurs devaient traverser l'île du nord au sud sur le chemin de fer qui d'ici va maintenant jusqu'à Guinéa. De là des bateaux à vapeur, après leur avoir montré différents points importants des jardins de la Beine, les aurait conduit jusqu'à Santiago de Cuba, la seconde ville de la colonie, d'où ils seraient revenus soit par le nord, soit de nouveau par le sud. Mais les autorités, soupçonneuses comme elles le sont à La Havane, ont prétendu aux deux notes de Monsieur Mollien qui a fait part à quelques uns de ces messieurs de son projet, qu'il était assez extraordinaire de voir un consul général et un commandant de station visiter les principaux points de l'île seulement pour s'amuser ; que le gouverneur ne s'opposerait sans doute pas au désir de ces messieurs, mais que cela ne lui paraissait certes pas de la part de la France un acte de bonne amitié. Toutes ces considérations à peine connues de Monsieur Laisné, si susceptible pour ces sortes de choses, l'ont immédiatement déterminé à renoncer à la partie. Il paraît s'ennuyer pas mal à La Havane, où il comptait sinon s'amuser, du moins se distraire. Nous avons tout lieu de croire que nos vivres terminés, nous serons le 22 sous voiles.

21 Décembre - *Le Denoix* appareille pour La Vera Cruz, où il va sans doute attendre le bâtiment qui doit commander la station, soit qu'il porte ou non le ministre plénipotentiaire du Mexique. En attendant il restera en chef et seul, car nous partons décidément le 22 ou le 23, c'est à dire demain ou après demain.

24 Décembre - Avant hier tous nos préparatifs étaient terminés, nos chaloupes embarquées, notre échelle de commandement enlevée : nos devions appareiller dans la nuit. Mais le lendemain les vents passèrent au N.O. bon frais avec apparence de mauvais temps, de sorte que nous vîmes la partie remise jusqu'après le coup de vent du nord qui se préparait. Dans l'après midi cependant le temps avait beaucoup molli, et la frégate américaine *La Macédonia* vint mouiller en rade après quatre jours de traversée de Pensacola.

En route pour France

Ce matin le calme le plus absolu régnait dans la baie, la mer aux dires des pilotes était encore grosse à l'entrée. Cependant plusieurs bâtiments marchands sortirent remorqués par des embarcations, et trouvèrent dehors une petite brise du sud qui leur permettait de s'élever facilement de la côte. Pour nous ces moyens auraient été insuffisants, si sur les dix heures la même brise ne se fut enfin décidée dans la baie. Nous mîmes alors sous voiles, et une demi-heure après, avec un vent joli frais, nous faisions sous toutes voiles possibles route pour le canal, et cette fois pour la France.

Je n'ai pas trouvé le séjour de la Havane fort ennuyeux cette fois, sans doute parce que il n'a pas été long. Et puis j'ai eu juste le temps de visiter dans un petit bateau tous les contours de la baie. Je suis allé voir le joli théâtre taco, j'ai assisté au spectacle italien, j'ai parcouru les environs de la ville, enfin je me suis donné quelques distractions.

Le gouverneur de La Havane attend prochainement un remplaçant qui va lui être envoyé par une frégate, et celle ci *L'Esperanza* le ramènera en Espagne. Sous la direction du gouverneur actuel la police, service qu'avait organisé Tacon, s'est un peu relâchée. Quelques désordres se sont réorganisés. Toutefois on se promène encore en sûreté dans les rues de la ville. L'administration a couru sur son aire, je ne sais si l'autre continuera ses errements.

Nous avons appris hier par un journal américain une nouvelle assez importante si elle est vraie, c'est que le pacha d'Egypte et le sultan ont fait la paix sous l'intervention des puissances. Il est vrai que c'étaient eux seuls qui souffraient dans la question d'Orient (49.

Cette grande affaire est donc terminée, et nous avons toutes les chances d'obtenir de longs congés par le retour de tous les officiers qui ont été envoyés sur les vaisseaux. Il paraît que les Anglais ne tendaient à rien moins que de s'emparer de Candie et de l'isthme de Suez, tandis que les Russes convoitaient les provinces du Danube, et de l'Asie Mineure du côté du Caucase. Nous autres qui toujours comme des Don Quichotte, n'avions aucune prétention, nous nous en retirons au moins avec les honneurs de la guerre, c'est à dire sans déception.

La frégate *La Gloire* ira-t-elle à Brest ou à Rochefort. Je crois que cette question que nous nous faisons tous les jours est difficile à résoudre, car l'ordre qu'a reçu le commandant ne paraît positif, qu'autant qu'il ait les fonds, et il ne les a pas. Maintenant il a le plus grand intérêt à gagner Rochefort, à cause de la proximité de chez lui, et des facilités qu'il aura de faire transporter ses nombreux effets. Cependant il a je crois l'intention de se diriger sur Brest, et à moins de circonstances majeures à l'atterrissage, nous n'irons pas dans la Charente. Quoiqu'il en soit, je ne pense pas que nous fassions quarantaine, car nous partons d'ici avec une très belle patente nette.

Dans la nuit du 24 au 25 Décembre, nous fûmes favorisés par des vents d'ouest, variables au sud-ouest, qui nous donnèrent constamment de 8 à 9 nœuds de vitesse sous toutes voiles. La joie était à bord dans tous les cœurs, le contentement se peignait sur tous les visages, les matelots exécutaient les manœuvres commandées avec une ardeur qu'ils ne montraient pas ordinairement. Mais cette fois ils retournaient en France, et leurs congés étaient là au bout de la traversée. Pauvres braves gens ! Fasse le ciel qu'aucun d'eux n'y trouve quelque déception !

La frégate sillonnait la mer avec une vitesse qui la faisait disposer de tous les bâtiments que nous rencontrions. Elle sentait l'écurie disaient les hommes. Nous autres officiers de quart, nous eûmes beaucoup à veiller cette nuit. Le canal encore assez large dans lequel nous nous trouvions était encombré de navires marchands qui remontaient à La Havane, ou en Floride, ou dans le golfe du Mexique, et à chaque instant il fallait nous déranger de notre route pour les éviter, car ces messieurs, surtout les américains, ne veillent pas beaucoup lorsque ils croient tenir route sûre. Ils sont gros, forts, et tant pis pour les petits navires qu'ils abordent. Le cas était ici cependant différent, car nous avions les reins plus durs qu'eux, et ma fois si nous ne nous étions pas détourné à plusieurs reprises, nous leur eussions fait un vilain parti.

Le 26 nous étions en plein canal, mais avec des vents du nord faibles et accompagnés d'une grosse houle qui nous faisait craindre quelque bourrasque. Toutefois le courant nous portait dehors, et nous débouquions* malgré ces obstacles. Dans la soirée la brise nous a adonné* en fraîchissant ; notre vitesse a augmenté ; la mer est très clapoteuse, et nous essuyons de forts coups de tangage, qui paraissent fatiguer un peu le navire, car nous nous apercevons en même temps que nous faisons deux ou trois tonnes d'eau à l'heure. Nous attribuons cela au carré*, aux secousses qu'a du éprouver la frégate dans les vents du nord que nous avons reçu à Sacrificios, où nos chaînes d'affourche faisaient un angle beaucoup trop grand.

Le 27 nous étions hors du canal ; le vent avait passé au sud puis au sud-ouest et à l'ouest, fraîchissant beaucoup à quatre heures de l'après midi. Le temps était à la pluie et nous avions le bas ris au grand hunier, et la misaine en ris. Il ventait grand frais, la mer était fort grosse, la frégate fatiguait peu encore, et filait constamment onze à douze nœuds. C'était un temps magnifique pour beaucoup de ces messieurs, et de fait nous ne restions pas en chemin, mais nous n'eussions pu marcher aussi vite sans pluie et sans mauvais temps, et pour moi j'eusse bien préféré cela, et puis on ne peut tout avoir en même temps dans ces parages, grande vitesse et beau temps. Tant mieux nous arriverons plus tôt.

Les 28, 29 et 30 décembre même temps, c'est à dire très mauvais, de la pluie presque continuelle, de très forts vents, des quarts très fatigants, une mer haute comme les nuages, mais bonne route. Nous avons déjà fait presque 500 lieues, et pour peu que cela continue, nous avons la perspective d'arriver en France après une traversée extraordinaire.

La mer nous a tellement caressé les flancs, que toutes les tapes* et les coiffes de nos canons sont déchirées ou enlevées. L'humidité est extrême à bord ; impossible de rien sécher. Nous sommes presque constamment occupés à changer nos voiles que le commandant fait servir jusqu'à la fin : elles ne tiennent pas aux violentes rafales que nous éprouvons, à chaque instant elle déchirent.

Janvier 1840 - Le 1er janvier le temps était un peu moins mauvais ; la mer avait tombé considérablement. Le 2 dans la matinée nous eûmes une tourmente de pluie et de vent, c'était un vrai déluge. Il fallut condamner les panneaux de la batterie dans les roulis, l'eau de la pluie, et celle que les sabords laissaient pénétrer, nous inondait.

Le vent tombe le 3 dans l'après midi. Assez beau le 4, comparativement toutefois, car la pluie ne nous a pas encore manqué. Jusqu'au 9 temps très variable, de la pluie, quelques éclairs, voire même des instants de calme, des brises très variables ; de l'orage. Nous ne savons pas quels vents tout cela nous donnera en définitive, mais nous perdons du temps.

13 janvier - Les jours derniers le temps n'a pas été aussi mauvais que pendant la première période de notre traversée, toutefois nous avons eu à peine un jour sans pluie et sans bourrasque. A midi aujourd'hui nous avons été assez heureux pour prendre des observations. Elles nous mettent sur les sondes* de la côte de France que nous rencontrons en effet par 90 et 100 brasses, et qui nous donne encore 70 lieues à parcourir. Nous pouvons, s'il fait beau à l'atterrissage, entrer demain soir à Brest. Dieu veuille nous protéger car je trouve le voyage assez pénible comme cela, et nous qui pendant cette campagne avons reçu des déceptions, nous mériterions bien par compensation, un instant de bonne fortune. Dans l'après midi nous désespérions presque : de la pluie, une brume épaisse, un vent très fort du sud sont venus nous assaillir. Ce vent nous pousse mais si le temps reste le même cette nuit et demain, le commandant ne s'engagera certainement pas, et il aura raison. Nous mettrons en travers. Voilà qui est terrible à penser, à la porte d'un port, après une si belle traversée

14 janvier - Hier soir le temps s'est mis tout à fait au beau, mais les vents sont restés variables de l'O. à l'O.S.O., et le commandant a craint qu'ils ne changent. Il n'a pas fait assez de voiles. Au jour ce matin il régnait une brume épaisse, la mer n'était pas grosse, mais une houle énorme nous indiquait qu'il faisait derrière nous un temps affreux. A midi nous avons de bonnes observations. Il sera difficile cependant à moins que la brise ne fraîchit beaucoup, d'apercevoir Ouessant aujourd'hui, et si le vent d'ouest force un peu nous sommes sûrs d'avoir de la pluie. Nous continuons néanmoins notre route, et le commandant est décidé à reconnaître les feux ce soir.

Nous apercevons celui d'Ouessant à cinq heures et demie, et maintenant si le temps ne change pas nous avons toutes les chances d'entrer demain.

15 janvier - Il n'y a pas deux heures que nous sommes mouillés sur la rade de Brest, et il fait un temps affreux. Le vent souffle avec violence, la pluie tombe à torrents, on ne voit pas à cent pas devant soi. Comme nous avons bien navigué, comme un temps d'hésitation nous eut été préjudiciable, il eut pu nous être funeste ! Honneur à notre commandant !

Nous entrons à Brest sans pilote

Dès que hier soir nous avons bien reconnu le feu d'Ouessant, nous avons mis en travers, courant du bord de manière à ne pas le perdre de vue. J'avais le quart de minuit à quatre heures : il faisait assez beau temps, clair de lune, petite brise, une grosse houle qui nous prenait de travers. Nous fatiguions beaucoup et nos voiles battaient les mats avec une violence extrême. Combien de fois j'ai tremblé pendant ce quart, car de gros nuages montaient parfois à l'horizon, passaient rapidement par dessus nos têtes, et s'ils nous avaient donné du vent, s'ils nous avaient apporté de la pluie en obscurcissant la côte, en nous cachant les feux, nous étions obligés de prendre le large, et Dieu sait quand nous eussions pu entrer. Mais non, ils passaient seulement, j'en bénissais le ciel. A quatre heures nous connaissions parfaitement notre position par les trois feux d'Ouessant, de Saint Mathieu et du bec du Raz : nous étions au beau milieu de l'entrée de l'Iroise. Le commandant était décidé à donner dans la passe au point du jour, il ne nous fallait donc plus que quelques heures d'un temps favorable. Je fus me coucher dans la plus grande anxiété sous ce rapport. A 6 heures je m'éveillai et je montai immédiatement sur le pont. Deux coups de canon qu'on venait de tirer à bord m'indiquaient qu'on appelait un pilote, et j'étais curieux de voir où nous étions. Le temps sans être beau n'était pas très mauvais ; nous donnions dans l'Iroise à pleines voiles. Pas un bateau à l'horizon, pas de pilotes ! « Et bien », me dit alors Monsieur Laisné, « vous qui prétendez connaître les passes nous piloterez vous ? Pour moi il y a vingt ans de ceci, maintenant il n'y a pas de milieu, il faut entrer ». Si les terres ne s'embrument pas d'ici une heure lui répondis-je, je suis tranquille, je vous indiquerai bien les roches à éviter. Et nous avancions toujours, notre route étant fort bonne. Je courus dans ma chambre chercher pour aider ma mémoire, un cahier de notes que j'avais prises il y avait longtemps, et monté sur le gaillard d'avant, je suivis le chemin que nous faisions avec le plus grand calme, car nous avions vent sous vergue, et une remorque m'indiquait parfaitement la position des dangers. Bref à 9 heures et demie nous avions franchi le goulet, doublé la Roche Meugan. Je descendis déjeuner, et à dix heures et demie nous laissions tomber l'ancre sur la rade de Brest, après 21 jours de traversée depuis La Havane, 1350 lieues.

Enfin nous voilà en France, sur cette terre tant désirée ! Enfin je ne suis plus qu'à 50 lieues de chez moi, de mes sœurs qui m'attendent avec tant de patience, que je brûle de revoir….. Oh qu'il est heureux le jour de l'arrivée, mais qu'il sera encore plus heureux le jour où je les embrasserai !….

Malgré tout le plaisir que nous éprouvons à poser les yeux sur une terre hospitalière, il n'y a pas moyen de nous donner cette jouissance aujourd'hui. Il fait un temps de chien et nous nous ranquillons dans nos chambres, nous félicitant de n'être plus à battre la mer sur la rade, et de nous trouver bien tranquilles sur la rade de Brest. Il peut venter maintenant !….

Désarmement

17 janvier - Nous sommes entrés ce matin dans le port, et amarrés au 10e poste, vis à vis la Direction. J'espère qu'on ne nous a pas fait languir sur rade : nous en avons reçu l'ordre hier soir à dix heures. Nous n'avions pas encore fini de débarquer nos poudres. A huit heures et demie ce matin nous étions échoués au Fer à Cheval, mais il y avait flot, et nous n'avions même pas senti de secousses. Les grelins nous avaient tiré de là au bout d'une demi-heure, et bientôt nous nous hâtions au son de notre musique, qui lorsque on a amené le pavillon à la Chaîne a entonné son dernier *Domine salvum fax*…(50). C'était l'air qu'elle jouait matin et soir, lorsque nous hissions et amenions nos couleurs. Aujourd'hui cet air avait quelque chose qui remuait l'âme. Nous entourions tous notre commandant sur la dunette ; nous allions le

quitter, c'était comme un adieu que nous lui faisions ainsi qu'à notre frégate, à laquelle nous étions tous attachés, peut être parce que nous y avions plus souffert. Hélas nous ne pouvions pas tous entendre ce dernier adieu, et les échos du vieux château de Brest, sous les murailles duquel nous passions, nous apportaient quelques accents lugubres, quelques accents plaintifs des camarades que nous avions laissé là bas !!…. C'étaient les réflexions qui nous venaient à tous aux derniers accords de cette musique, qui bientôt du reste nous rappela des instants de plaisir en jouant les airs favoris de Lisbonne et de Pensacola (51).

Définitivement nous désarmons en commission de rade, mais au poste que nous occupons, rien ne sera ni prompt, ni facile, surtout par le mauvais temps qui continue.

Situation matérielle du port de Brest

Le 20 janvier nous congédions cent trente hommes. Rien de nouveau à Brest. Le 5 ou le 6 les vaisseaux qui ont été armés dernièrement sont partis pour Toulon, il n'y en a plus un seul dans le port, si ce n'est ceux sur les chantiers, et deux ou trois corvettes pourries et condamnées depuis longtemps, mais j'ai rencontré quatorze frégates en état d'être armées, deux corvettes et des brics. Telles sont toutes les ressources actuelles de notre marine dans le premier port de l'océan. Dans les autres, Cherbourg peut-être excepté, il n'y a je crois de vaisseaux que sur les chantiers. Aussi vienne une guerre avec l'Angleterre, toutes nos forces seront renfermées dans la Méditerranée. Mais si nous la faisions bien, nos frégates suffiraient encore, du moins dans le premier temps.

4 février 1840 - Nous avons entré hier la frégate dans le bassin. Son cuivre est dans un état de propreté presque parfait. Il faut que ce soit notre dernière traversée qui l'ait ainsi nettoyé, car je ne puis croire qu'il l'ait toujours été de cette manière, et que les coups de gorets* que nous lui avons donné y aient fait grand chose, du moins dans toutes ses parties. On a aussi découvert ce matin les causes de notre voie d'eau : deux boulets lors de l'affaire de Saint Jean d'Ulloa, nous avaient frappés en dessous de la ligne de flottaison. Le cuivre était froissé, le bordage un peu arraché, mais à la vue de l'empreinte, nous croyions tous que les boulets n'avaient pas pénétré, et qu'ils étaient tombé à la mer à l'instant. Deux romaillets* assez faibles avaient été placés sur ces trous. Ici on a débité le bordage, et trouvé les boulets profondément enfoncés dans la membrure. Ainsi au lieu de s'être arrêtés à la surface comme nous l'avions cru, ils avaient pénétré de plus de deux pieds dans la muraille, et c'est par là que nous venait l'eau que nous avons constamment pompé pendant la traversée.

Depuis notre arrivée à Brest il fait un temps affreux, qui nous a empêché de presser autant que nous l'eussions désiré, notre désarmement : coups de vent sur coups de vent, pluie presque continuelle. Pauvres diables qui bourlinguent maintenant ! Je les plains.

Tout cela n'empêche pas de s'amuser à Brest. Les bals sont très suivis, le spectacle aussi quoiqu'il soit détestable. On paraît jouir du carnaval. Pour moi j'attends qu'on me permette de le passer chez moi, et j'attends avec impatience. Le père de Fretin, le major général, qui parce que il a donné à plusieurs officiers des postes sédentaires aussi insignifiants que possible, s'imagine qu'il n'a personne pour faire le service, et qui écrase les pauvres diables qui viennent de la mer, a longtemps refusé malgré les instances du commandant de faire partir nos demandes de congé. Brave commandant ! Sans lui bien sûr nous resterions longtemps ici. Mais les demandes ne seront-elles pas apostillées impitoyablement, c'est ce que nous craignons. Et cependant nous méritons nos congés, ou ma foi il faut s'abonner dans la marine à naviguer jusqu'à extinction de la chaleur naturelle.

10 février - Nous sommes enfin tous débarqués le 8, et Monsieur Laisné remet le commandement de la frégate à Monsieur Le Grandais. Une compagnie nous y a remplacé, et une foule d'ouvriers y travaille maintenant pour raccourcir sa guibre* qu'on trouve affreuse et trop longue, et changer les formes de ses bouteilles de l'arrière. Hier nous avons payé une partie de ce qui revenait à nos hommes, vingt et quelque mille francs. Quelle corvée !

Dîner d'adieu

Le soir pour nous remettre le commandant nous a appris que nos congés étaient définitivement expédiés. Il nous avait tous réunis chez Crone pour nous donner un dîner d'adieu, qui fut charmant tant il y montra de gaieté, d'aménité, de confiance, tant il nous traitait en camarades. Quelques jours auparavant nous l'avions aussi fêté, mais un individu que nous étions forcés d'admettre puisqu'il faisait partie de l'Etat Major, y était de trop, et pour nous et pour Monsieur Laisné. Nous avons toujours de l'antipathie pour Monsieur de la Cour, de la gêne devant lui, quoique vraiment depuis qu'il est à bord, il ne nous ait donné lieu de le suspecter que par ses antécédents. Les débris de notre musique, car plusieurs de nos artistes ont déjà été congédiés, n'ont jamais manqué à nos parties, et les ont toujours égayé par les souvenirs qu'évoquaient les morceaux qu'ils nous jouaient. Ces réunions de l'état major et du Commandant de *la Gloire*, au lieu d'être des corvées comme cela a lieu quelquefois pour certains chefs, étaient pour nous des fêtes car nous y assistions tous de cœur.

Ce soir Monsieur Laisné et Monsieur Lugeot sont partis pour Bordeaux, d'où le premier se rendra prochainement à Paris. Nous les accompagnons en masse à la voiture. Le commandant nous a donné son adresse, et nous a fait à tous les offres de service les plus obligeantes. Pour moi en le voyant s'éloigner quelques larmes se sont échappées de mes yeux, et il me sembla un instant que je restai seul abandonné à Brest, que j'allais m'y trouver faible et sans appui. Il avait été si bon pour nous Monsieur Laisné, il m'avait montré jusque là tant d'intérêt. Oh je lui écrirai bien sûr quoiqu'il arrive, et puis je ne doute pas qu'à la première promotion on ne lui rende enfin justice, que je ne le salue contre-amiral, ce sera pour moi un beau jour.

Rien d'extraordinaire, rien de curieux comme les lettres qu'il reçoit maintenant de l'amiral Baudin. D'abord celui ci lui a écrit le premier, lorsqu'il a su son arrivée en France. Ce sont des protestations recherchées d'un dévouement protecteur, qui nous paraissent ridicules. Il l'engage à attendre patiemment la prochaine promotion, il fera tout son possible pour lui faire rendre la justice qui lui est due…etc… Et Monsieur Laisné qui lui répond forcément qu'il n'a jamais rien demandé, qu'il n'attend rien pour lui avec impatience, que la seule qu'il éprouve, c'est de voir que tout ce qu'il ne cesse de solliciter pour ses officiers est considéré comme non advenu, et que c'est pour eux qu'il réclame sa protection. Oh Monsieur Laisné peut bien montrer à tout le monde les lettres de Monsieur Baudin, mais celui ci ne montrera jamais la correspondance de Monsieur Laisné.

Le ton, la manière des dernières lettres de notre chef d'expédition, nous fait nous livrer à une foule de commentaires assez curieux sur son compte. Nous savons qu'il n'est pas trop bien au ministère, que son traité du Mexique ne lui a pas été plus favorable, et qu'il est loin surtout d'aimer le commandant. Le voudrait-il maintenant ? Aurait-il peur qu'il dévoila certains secrets, qu'il ne montra sous son véritable jour certaines transactions ? Ou bien sachant que le Prince de Joinville qui revient en France, a appuyé Monsieur Laisné, et va encore le soutenir chaudement, prétendrait-il en le servant ainsi faire sa cour au Prince ? L'hypocrite (52) est capable de tout cela. Comme la franchise et la loyauté de Monsieur Laisné est bien plus indépendante, il marche tête levée lui, jamais on aura matière à commenter sa conduite. Si tous nos capitaines de vaisseaux, si tous nos commandants le valaient !

14 février au matin - Hier nous avons reçu Bellanger et moi l'ordre de remettre nos compagnies, ce dont nous nous sommes acquittés immédiatement. J'ai passé la mienne à Thierry, et le major général nous a accordé la permission d'aller attendre chez nous nos congés. Je pars ce soir ! Enfin un jour de bonheur ! Et demain donc, demain, j'embrasserai mes bonnes sœurs, mes pauvres sœurs que je n'ai pas vues depuis si longtemps !!…

Documents officiels

Seuls les deux derniers ont étés transcrits par Joseph Kerviler dans son journal. Les autres sont extraits d'un livre relatant les événements du Mexique.

Prise de Saint-Jean d'Ulloa

Les progrès de l'artillerie dus aux efforts persévérants de l'amiral Lalande, du lieutenant de vaisseau Labrousse, inventeur de la « charge simultanée » augmentant la rapidité du tir, et à l'emploi des « obus creux » du capitaine Paixharis reçurent une éclatante consécration au bombardement du fort de Saint-Jean d'Ulloa, défendant la Vera Cruz, où le contre-amiral Baudin, glorieux mutilé ayant perdu un bras dans un combat de la mer des Indes, fut envoyé en 1838 à la suite de mauvais traitements infligés à des Français par le gouvernement mexicain.

Le 27 novembre dans la matinée, deux bateaux à vapeur conduisirent les bombardes Cyclope et Vulcain aux postes qui leur étaient assignés, à un mille dans le N.-N.-E. de la forteresse, et les frégates la *Néréide,* portant le pavillon de l'amiral, la *Gloire* et *l'Iphigénie* s'embossèrent beaupré sur poupe à une portée de pistolet du récif de la « Gallega», débordant le fort dans le N.-E., dans une position leur permettant de prendre de flanc les ouvrages, tout en évitant le feu du front principal. La corvette la *Créole,* commandée par le jeune prince de Joinville alors âgé de vingt ans, fut envoyée dans le N.-O. pour apprécier le tir des bombardes.

A 2 h. 25, après le départ de parlementaires venus apporter une réponse dilatoire du gouvernement, les frégates et bombardes ouvrent un feu vif et précis, interrompu de temps à autre pour laisser dissiper la fumée qui dérobe la vue de la forteresse.

« L'Amiral embossa les trois frégates Néréide, Gloire, Iphigénie, celle-ci revenue de la Havane, avec un équipage complété par celui du brick le Duquesne et les deux bombardes, et attaqua le fort. » Et le prince de Joinville (auteur du récit) qui commandait une minuscule corvette la Créole, de 4 canons de 30 et 16 caronades, fut chargé de l'observation du tir. A 3 h. 30, la *Créole,* n'y voyant plus pour se diriger, sort du nuage artificiel qui l'enveloppe et, par une manœuvre hardie, se place sur l'avant de la *Gloire,* où elle joint son feu à celui des frégates « Je prolonge alors la ligne des frégates chaudement engagées, l'Iphigénie surtout. A chaque instant je voyais voler en l'air les éclats de bois projetés par les boulets qui la frappaient. Elle en reçut 108 dans sa coque sans compter la mâture. Le mât de misaine seul en eut 8. C'est miracle que tout ne tombât pas. Ce brave Parseval se promenait sur la dunette, se frottant les mains quand un coup portait près de lui. C'est vraiment beau à voir. » L'artillerie du fort réduite il fallut encore prendre la ville à la baïonnette. Malheureusement la Vera Cruz était un redoutable piège pour la compagnie de débarquement. On dut rentrer à bord sous le feu des guérilleros de Santa Anna, mais le fort de St-Jean d'Ulloa restait occupé.

Sous l'effet du bombardement, *superior a toda ponderacion,* dit une relation mexicaine, de nombreuses explosions se font entendre et au coucher du soleil le feu des ouvrages est à peu près éteint. A 8 h- 30 du soir des parlementaires viennent demander une suspension d'armes pour enlever les blessés ensevelis sous les décombres des forts, et Baudin dicte les termes d'une capitulation qui est signée le lendemain matin. Plus de la moitié de la garnison de 1100 hommes a été mise hors de combat, tandis que les Français n'ont perdu que 4 morts et 29 blessés

La destruction foudroyante de Saint-jean-d'Ulloa eut un immense retentissement dans le monde, car, selon l'expression de lord Wellington, c'était « *le seul exemple d'une place régulièrement fortifiée prise par une force purement navale* ».

D'après *l'histoire de la marine* de l'illustration

Rapport de l'amiral Charles Baudin

Jamais le feu ne fut plus vif et mieux dirigé : Je n'eus d'autres soins que d'en modérer l'ardeur. De temps en temps, je faisais le signal de cessez-le-feu pour laisser dissiper le nuage d'épaisse fumée qui nous dérobait la vue de la forteresse, on rectifiait alors les pointages et le feu recommençait avec une vivacité nouvelle. Vers trois heures et demie, la corvette la créole paru à la voiler, contournant le récif de la gallega, du côté du Nord. Elle demandait par signal le permis de rallier les frégates d'attaque et de prendre part aux combats. J'accordais cette permission. Le prince vint alors passer entre la frégate la gloire et le récif de Lavandera. Il se maintint dans cette position jusqu'au coucher du soleil, combinant habilement ses bondés de manière à canonner le bastion de Saint Crispin et la batterie rasante de l'est. À quatre heures 20 minutes, la tour des signaux, élevée sur le cavalier du bastion de Saint crispin, sauta en l'air couvrant de ses débris le cavalier et les ouvrages environnants. Déjà deux autres explosions de magasins à poudre avaient eu lieu, l'une dans le fossé de la demie-lune, l'autre dans la batterie à la vente de l'Est, dans elle avait fait disparaître le corps de garde. Une quatrième explosion eut lieu vers cinq heures, et dès lors le feu des Mexicains se ralentit considérablement. Au couché du soleil, plusieurs de leurs batteries paraissaient abandonnées, et la forteresse ne tirait plus que d'un petit nombre de ses pièces : je donnai alors l'ordre à la créole d'aller reprendre le mouillage de l'île verte, et je fis remorquer la Gloire large par le météore.

Il importait de désencombrer notre position, les frégates étaient mouillées sur un fond de roche aigues, et elles se trouvaient serrées contre l'accore d'un récif dont elles ne pouvaient s'éloigner que l'une après l'autre, en sorte que le moindre vent du large qui se serait élevé pendant la nuit aurait rendu leur situation fort dangereuse.

J'ordonnai donc le cessez-le-feu à bord de la néréide et de l'Iphigénie, et de faire les dispositions pour recevoir les remorques des navires à vapeur. La forteresse avait complètement cessé son feu, les bombardes seules continuaient de tirer sur elle. À huit heures, ne voulant pas qu'elle dépensâssent inutilement leurs munitions dans l'obscurité je leur fit aussi le signal de cessez-le-feu.

Vers huit heures et demie, un canot parlementaire se dirigea de la forteresse vers la néréide, portant deux officiers mexicains. L'un d'eux, le colonel don manuel Rodriguez de Cela, me dit qu'il était envoyé par le maréchal de camp don Antonio Gaona, commandant la forteresse, pour me demander une suspension d'armes, afin de retirer de dessous les décombres un grand nombre de blessés qui s'y trouvaient ensevelis, encore vivants.

Je répondis que la suspension d'armes avait lieu de fait, puisque je venais de faire cessez le feu, mais qu'elle ne pouvait durer que quelques heures et que j'exigeais une capitulation dont je dictai immédiatement les termes. Le colonel n'était point autorisé à traiter d'une capitulation, le général même, commandant la forteresse, ne pouvait, disait-il, capituler qu'avec l'autorisation du lieutenant-général Rincon, dont il était obligé de prendre les ordres : il demandait le temps nécessaire pour le consulter.

J'accordai jusqu'à deux heures du matin, et je fis accompagner les officiers mexicains jusqu'à la forteresse par M.M. Mengin, chef de bataillon du génie, et Page, lieutenant de vaisseau, attaché à mon état-major. Ces messieurs furent reçus à la barrière par le général Gaona qui s'excusa de ne pouvoir les admettre à une telle heure de la nuit dans l'intérieur de la place, et la conférence s'ouvrit sur la banquette qui borde le fossé.

Appelle de avaient-elles concentré, qu'arrive de lever un cours d'anciens habitants, le général Santa Anna, accompagné de plusieurs officiers. Ils venaient s'informer de la situation de la forteresse. Sa présence interrompit l'entretien du général bien au-delà avec les officiers qui revinrent à bord à 11 heures du soir sans avoir rien conclu.

Je prit alors le parti décrire au lieutenant général Rincon, pour lui faire comprendre l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de défendre la ville devient à cause du côté de laser, après que la forteresse serait réduite, et je lui offris une capitulation aux arables. À deux heures du matin, le colonel mexicain de cela se présenta à de nouveaux abords de la néréide, il apportait un message verbal du général cadre d'un qui reconnaissait la nécessité d'une capitulation pour la forteresse des qui se défendait de traiter son autorisation du général Rincon.

À trois heures, j'expédiai à Veracruz mon chef d'état-major, M. Doret et le lieutenant de vaisseau page, avec ordre de presser le général Rincon, et de lui faire signer une capitulation. Au point du jour, la gloire va reprendre le poste d'embossage qu'elle avait occupé la veille, sur l'avant de la Néréide, j'avais aussi appelé la Médée et la Créole, pour le cas où les Mexicains tenteraient de renouveler le combat. Ces deux navires vinrent s'embosser par le travers de la batterie rasante de l'Est.

À huit heures, les officiers que j'avais envoyés à Veracruz pour traiter avec le général Rincon n'étaient pas encore de retour. J'écrivis à M. Doret de signifier au général Rincon que si la capitulation n'était pas signée dans une demi-heure, j'ouvrirais mon feu sur la ville. Quelques instants après, M. Doret arriva, il n'avait pas reçu ma lettre et ne m’apportait de capitulation signée que pour la forteresse d’Ulloa seulement. Le général Rincon avait refusé de s'engager pour la ville. Mais l'officier porteur de ma lettre, n'ayant pu trouver M. Doret chez le général Rincon, avait fait connaître verbalement la substance de mon message au général qui envoya aussitôt deux officiers chargés de traiter avec moi. La convention relative à la ville fut donc conclue, à quelques légères modifications près, dans les termes que j'avais moi-même offerts.

C'était à midi que la forteresse devrait nous être remise, mais elle n’a qu'une seule porte à laquelle on arrive par un quai fort étroit, dont l'accès se trouvait obstrué par les chaloupes mexicaines coulées bas dans le combat de la veille. D’ailleurs l'encombrement des blessés mexicains étaient-elles que, malgré les efforts des officiers qui commandaient les embarcations de l’escadre, l’évacuation ne pût être terminée qu’à deux heures de l'après-midi.

Ultimatum

Néréide, 2 heures après midi,

sous le récif de la Galegua, 27 novembre 1838

Excellence,

j'ai reçu vos deux lettres de ce jour, l'une officiels l'autre confidentielle, accompagnant une dépêche de son excellence le ministre des relations extérieures de la république.

Le temps me manque maintenant pour répondre au ministre veillez oralement lui faire part que le délai que je lui avais accordé étant expiré aujourd'hui sans qu'il ait été fait une réponse satisfaisante aux demandes justes, modérées et honorables de la France, je ne vois dans l'obligation de commencer les hostilités.

Depuis un mois que je suis arrivé devant la Véra Cruz, j'ai fait selon ma conscience et mes lumières, tout ce que la raison et l'humanité prescrivent pour éviter une rupture violente entre les deux pays. Dieu m'est témoin de la sincérité de mes efforts pour atteindre ce but !

Ma mission de paix est terminée, celle de guerre va commencer. Puissent les conséquences retomber uniquement sur les hommes dont l'iniquité et l'orgueil ont amené ce résultat

Je recommande de nouveaux à l'humanité de votre excellence mes compatriotes restés à la Véra Cruz et le prie d'agréer la nouvelle assurance de mon estime et de ma haute considération.

Charles Baudin

Suspension d'arme

Le contre-amiral, commandant les forces navales dans le Golfe du Mexique,

Excellence,

le général Gaona, commandant le fort de Saint Jean d'Ulloa qui a été attaquée aujourd'hui par une partie de mes forces (trois frégates, une corvette et deux bombardes), m'a demandé, à huit heures du soir, une suspension d'armes. Je la lui ai accordée, seulement pour quelques heures (jusqu'à deux heures du matin). Maintenant, j'exige une capitulation immédiate et j'offre de la rendre honorable pour les défenseurs de la forteresse.

Votre excellence ne peut pas douter que le jour où je voudrai entrer dans le port de Veracruz avec toutes mes forces, je pourrai détruire entièrement une ville qui n'a pas de forces suffisantes du côté de la mer.

Je conjure donc votre excellence, au nom de l'humanité, à ne pas amener, par une inutile résistance, de nouveaux et terribles malheurs à ceux qui pèsent déjà depuis huit mois sur la ville de Veracruz.

Loin d'être votre ennemi, je ne désire autre chose que le retour de la prospérité de votre ville, et ouvrir sa rade à tous les pavillons. Votre excellence continuera à y exercer le commandement, et je m'engage, sur mon honneur, à remettre le château d'Ulloa aussitôt qu'une administration plus paternelle et plus méritante, dans les vrais intérêts de votre pays, que c'est elle qui est à présent à la tête de la république, ait accepté la main que depuis longtemps lui avance la France, afin de fonder l'union sincère des deux puissances sur les bases de la modération et de la justice.

J'ai l'honneur de présenter à votre excellence, l'assurance de mon estime et de ma haute considération.

Charles Baudin

Ordre du jour

néréide, 27 novembre 1838,

onze heures du soir

L'amiral s'empresse de donner à l'escadre connaissance des éléments de la journée.

L'amiral avait annoncé au gouvernement mexicain que si aujourd'hui à midi il ne recevait pas une réponse satisfaisante aux justes réclamations de la France, il commencerait immédiatement les hostilités. La satisfaction demandée n'ayant pas été obtenue, l'attaque du fort a été commencée dans l'après-midi par les frégates et les bombardes embossées.

Monseigneur le prince de Joinville a voulu y prendre part, malgré la faiblesse de l'échantillon de la créole. Le feu a été terrible, A huit heures du soir un parlementaire, envoyé par le commandant de la forteresse, est venu nous demander une suspension d'armes pour pouvoir retirer les Mexicains blessés de dessous les débris.

L'amiral a exigé que la forteresse se rendît demain à la pointe du jour, et a dicté les termes d'une capitulation. Si cette capitulation n'est point acceptée, l'escadre continuera demain son œuvre de destruction.

Vive le roi !

Charles Baudin

Néréide, devant Vera-Cruz, 28 novembre 1838

Mon cher Doret

Le temps s'écoule et je ne vous vois pas revenir. Il y a cinq heures que vous êtes à Vera-Cruz. Il ne m'en aurait pas fallu tant pour achever de jeter bas la forteresse. Veuillez signifier au général Rincon que si dans une demie heure je n'ai pas la capitulation signée, je recommence le feu sur la ville.

Mille amitiés

Charles Baudin

Texte de la convention pour la reddition du fort de Saint Jean d'Ulloa

Convention conclue entre M.M. Doret, lieutenant de vaisseau, chef d'état major de l'escadre française, et Page, lieutenant de vaisseau de la même escadre, au nom de M. Charles Baudin, contre-amiral, commandant les forces navales Françaises dans le golfe du Mexique d'une part,

et M.M. les colonels don Manuel Rodriguez de Cela et don José Maria Mendoza, au nom de don Antonio Gaona, maréchal-de-camp, gouverneur du fort de Saint Jean d'Ulloa.

Art. 1er – La forteresse de Saint Jean d'Ulloa sera occupée aujourd'hui à midi par les troupes françaises, après le départ de la garnison.

Art. 2 – La garnison sortira de la forteresse avec armes et bagages et tous les honneurs de la guerre. L'amiral français leur fournira les moyens de transport, les officiers conserveront leurs épées, toutes les propriétés particulières seront régulièrement respectées.

Art. 3 – les officiers, sous-officiers et soldats prendront l'engagement d'honneur de ne pas servir contre la France avant huit mois à compter de ce jour.

Art. 4 – Tous les officiers, sous-officiers et soldats qui voudront être débarqués sur un point quelconque du golfe de Mexique autre que la Vera-Cruz seront transportés aux frais de la France.

Art. 5 – L'amiral français s'engage à faire soigner les blessés de la garnison par les chirurgiens de son escadre, et à les faire traiter comme les blessés français.

Et pour que la présente convention soit respectée, accomplie et maintenue par les deux parties, après l'approbation de M. l'amiral et de M. le général gouverneur, les commissaires après lecture faite, l'ont signée en double expédition, l'une en français pour M. l'amiral, l'autre en espagnol pour M. le général gouverneur.

Dans la forteresse de Saint Jean d'Ulloa, le 28 novembre 1838.

Doret, Page, M.R. de Cela, J.M. Mendoza

Approuvé la présente convention :

Charles Baudin, Antonio Gaona

Convention du 28 novembre 1838

Convention conclue entre le contre-amiral Charles Baudin, commandant les forces navales françaises dans le golfe du Mexique, et son excellence le général don Manuel Rincon, commandant général du département de la Vera-Cruz.

Art. 1er – La ville de la Vera-Cruz ne conservera qu'une garnison mexicaine de mille hommes, ce qui excédera ce nombre devra quitter la ville dans deux jours et s'en éloignera sous trois à la distance de dix lieues. S.E. le général Rincon, commandant général du département de la Vera-Cruz, conservera son autorité dans la ville et s'engage sur l'honneur à ce que la garnison n'excède pas le nombre fixé de mille hommes jusqu'à ce que les différents entre la France et le Mexique soient entièrement aplanis.

Art. 2 – Aussitôt que la présente convention aura été signée de part et d'autre, le port de la Vera-Cruz sera ouvert à tous les pavillons, il y aura suspension de blocus pendant huit mois, en attendant un arrangement amiable des différents existants entre le Mexique et la France.

Art. 3 - Le commandant de la ville s'engage à ne mettre ni souffrir qu'il ne soit mis aucun empêchement à ce que les troupes françaises qui occuperont le fort de Saint Jean d'Ulloa puissent s'approvisionner régulièrement de vivres frais dans la ville de la Vera-Cruz.

Art. 4 – De son côté le contre-amiral Charles Baudin s'engage à ce que la forteresse de Saint-Jean d'Ulloa sera évacuée par les troupes françaises et restituée au Mexique aussitôt que les différends actuellement existants entre le gouvernement mexicain et le gouvernement français seront aplanis. Il sera fait en même temps restitution de tous les objets de guerre qui seront portés sur les inventaires respectifs.

Art. 5 – Les français, qui par suite des hostilités, ont été obligés de quitter la Vera-Cruz, auront la liberté d'y revenir et seront respectés dans leurs personnes et leurs propriétés, ils seront indemnisés des dommages qui pourront leur avoir été causés pendant leur absence par le fait de la population ou des autorités mexicaines. Les indemnités qui leur seront dues en conséquence seront réglées à dire d'experts ou par jugement des tribunaux de la République.

La présente convention est faite en deux originaux, l'un en français pour le contre-amiral Charles Baudin, l'autre en espagnol pour le général don Manuel Rincon, et lecture faite, les parties contractantes l'ont revêtue de leurs signatures.

A bord de la frégate de S.M. la Néréide, le 28 novembre 1838.

Approuvé

Charles Baudin, Vera-Cruz, 28 novembre 1838

Manuel Rincon

Article anonyme paru dans le journal le Temps du samedi 25 août 1838, à propos de l'abandon de l'attaque par les forces du blocus du commandant Baroche.

Purebla de los Angeles, 23 juin

J'avais rêvé les combats et la gloire ; je croyais déjà voir flotter le drapeau français aux tours du fort de Saint Jean d'Ulloa, et de là, épandre son ombre sur toute la république pour abriter nos nationaux. L'honneur de la France le réclamait, la diplomatie le demandait, tous les Français au Mexique l'appelaient de leurs vœux : ils se serraient en faisceaux pour résister au premier contrecoup ; nul n'avait peur. Les Mexicains eux-mêmes convaincus de leur faiblesse, s'attendaient à s'éveiller chaque matin au bruit des fanfares étrangères ; cette pensée était entrée dans la masse de la nation ; sa réalisation n'eût pas eu d'effets dangereux pour nos compatriotes ; d'ailleurs maîtres d'Ulloa, tels que l'aigle de son aire élevée, nous dominions tout le littoral à vingt lieues de profondeur, et les habitants de cette contrée nous répondaient tête pour tête de la vie et de la liberté de nos concitoyens. Le commandant des forces navales le voulait ; tout était prêt : le plan d'attaque dressé ; nos matelots, exercés depuis longtemps, aspiraient au combat ; l'escadre réunie à Sacrificios n'attendait plus que le signal.

Pour oser cette grande et glorieuse action, il fallait un accord unanime entre les chefs : le commandant de la force navale y crût ; il convoqua ses capitaines en conseil et leur développa son système d'attaque, c'était le seul possible ; il leur peignait l'état misérable de l'ennemi, sa surprise, les Français numériquement supérieurs en force partout où ils porteraient l'attaque ; enfin 180 canons de 30 et de 80 tonnant à la fois contre une vingtaine au plus que les Mexicains pouvaient braquer contre l'escadre.

Mais parmi ces capitaines, l'un avait à son bord sa femme ; les scènes terribles d'un combat pouvaient ébranler sa constitution délicate et frêle ; d'ailleurs, pourquoi courir un danger sans profit ? Pourquoi faire la courte échelle à un ancien compagnon d'armes ? Un autre n'avait pas besoin d'exposer sa vie pour avancer dans sa carrière. Un troisième enfin, ne jurait que sur la foi du premier : le maître a dit !

Les capitaines consultés déclarèrent d'une commune voix que, dans cette rade de la Vera-Cruz où sont entrés tant de vaisseaux de ligne de l'Espagne, deux frégates françaises de soixante canons soutenues de six brics, dont trois portent vingt bouches à feu, ne pouvaient aller s'embosser en faisant taire le feu de deux fortins mexicains dont trois canons seulement pouvaient les atteindre à la fois ; parce que la fuite était presque impossible si nous étions battus … Fuir ! Battus ! Grands Dieux !

O peuple mexicain ! Je n'ose plus te jeter des dédains à la face : ton ombre a fait hésiter nos armes. Un conseil d'officiers supérieurs de la Marine a déclaré que 1500 matelots français armés de 200 canons, avec plus de munitions de guerre que n'en renferme peut-être toute la république du Mexique, ne pouvaient emporter un fort occupé par 200 Mexicains, femmes, enfants, vieillards, galériens, déguenillés, mal armés, mourant de faim, dont 4 à 500 seulement peuvent combattre ! Et notre division navale s'est inclinée devant leur murailles dont les défenseurs tout surpris d'être devenus tout à coup si redoutables.

Les Français établis à Mexico sont tombés dans la stupeur ; ils avaient une si grande foi dans la supériorité de nos armes, dans nos marins si intelligents et si braves, dans la capacité de nos capitaines ! Leur mépris pour les troupes mexicaines est si grand, si profond, ils les ont si souvent vu fuir dans les combats, qu'ils se refusent à croire ce qu'on leur raconte du conseil de guerre ; tous se cachent comme si on leur crachait au visage.

Décret du 1er décembre 1838, fixant les modalités d'expulsion des Français

Le Président de la République mexicaine fait savoir à ses concitoyens, qu'en vertu du décret du Congrès général qui déclare la nation en état de guerre avec la France, il a pris les dispositions suivantes :

I – Tous les Français non naturalisés dans la République sortiront immédiatement du territoire par les points que désigneront les gouverneurs des départements respectifs.

II – Tous les Français non naturalisés, commenceront à sortir de la République sur les ordres que donneront les gouverneurs des départements respectifs. L'exécution de cet article devra avoir lieu dans le terme de 15 jours sur tous les points de chaque département, à dater de la publication de la présente loi.

III - Les gouverneurs, d'accord avec les commandants généraux, désigneront les jours où les Français devront se mettre en route, et les ports où ils devront s'embarquer.

IV - Les Français qui, par une conduite imprudente, troubleraient la tranquillité publique, devront sortir immédiatement du territoire, et sans qu'on leur accorde aucun délai.

V - Sont exceptés de l'art. II les Français mariés légitimement à des Mexicaines, et ceux qu'un état de maladie, constaté par trois médecins nommés par le gouverneur du département, empêcherait physiquement de partir.

VI - Les Français auxquels s'applique l'exception resteront sous la protection fe la République.

VII - Les sujets français seront libres, pour assurer leurs biens, de les réaliser ou d'en laisser la gestion à des personnes de confiance avant de sortir de la République.

Cette loi sera imprimée et affichée et recevra immédiatement son exécution.

Palais du gouvernement national

Mexico, 1er décembre 1838

Anastasio Bustamente

Débarquement du 5 décembre

Ordre

9 heures du soir, 4 décembre

Les compagnies de débarquement avec les pelotons d'élite, y compris les maîtres et seconds maîtres (deux officiers seulement et un élève restant à bord de chaque navire), seront rendus demain à quatre heures du matin, dans le port de la Vera-Cruz, le long du bord des navires qui seront ci-après assignés.

Les grenadiers auront chacun trois grenades et leurs mèches, les charpentiers auront leurs haches et il y aura par escouade de charpentiers deux vrilles, deux marteaux et deux forts clous à crochet que les maîtres et seconds maîtres porteront dans leur poche.

Chaque homme aura vingt coups à tirer.

Les embarcations seront armées en guerre, avec des munitions pour vingt coups. Chacun des seconds maîtres charpentiers porteurs de marteaux aura aussi dans sa poche quatre clous pour enclouer les canons.

[…]

Le but de l'expédition est d'enlever les deux forts qui flanquent la ville dans l'E. et dans l'O. et de faire prisonnier le général Santa Anna, qui est entré dans la ville avec un petit nombre d'hommes seulement, et a violé la capitulation.

La colonne de gauche abordera à gauche du môle et donnera l'attaque au fort de l'E. celle de droite débarquera à droite et enlèvera le fort de l'O. Les canons seront culbutés ou jetés par-dessus les remparts, les affûts seront brisés à coups de haches.

Si l'ennemi n'est pas en force, on passera ensuite sur les remparts en faisant le tour de la ville, et en mettant toutes les pièces hors de service.

Le présent ordre sera communiqué à tous les commandants, qui en feront connaître les principales dispositions aux officiers sous leurs ordres.

Les embarcations ne s'attendront pas réciproquement pour partir, elles viendront au plus tôt parées le long du bord des navires qui leur sont affectés dans le port de la Vera-Cruz, et elles éviteront d'approcher la terre et de s'en faire reconnaître.

Charles Baudin

Joseph Kerviler transcrit dans ses mémoires les deux documents suivants auxquels il fait d'ailleurs allusion à plusieurs reprises notamment après le récit de la prise de Vera Cruz. Malheureusement cette transcription est difficile à lire, et surtout la reliure du fascicule a fait disparaître les deux dernières lignes du texte au bas de chaque page. La compréhension du texte n'en est pas facilitée.

Manifeste de Son Excellence le général Antonio Lopez de Santa Anna, Président par intérim de la République Mexicaine.

Un grand effort fut nécessaire à la fin de l'année dernière pour manifester aux ennemis de la république qu'un revers de l'inconstante fortune, loin de diminuer le noble courage avec lequel les mexicains volèrent aux armes pour défendre leurs respectables morts, était un fort et puissant simulant à ajouter au titre de notre justice, et qu'il fallait venger l'honneur outragé d'un peuple qui a été quelquefois contrarié dans ces luttes, mais qui n'a jamais été avili, ni humilié.

Je me plaçai à la tête des braves qui dans l'enceinte de l'héroïque Vera Cruz, donnèrent une sévère leçon à ceux qui, méconnaissant notre caractère, songeaient à nous vaincre au milieu de nos dissensions. Cette erreur leur coûta cher, de supposer qu'il était chez nous disparu le vrai patriotisme, et qu'il aurait cessé de brûler ce feu sacré qui multiplia les héros et les martyrs dans la sanglante et glorieuse guerre de l'Indépendance

Les résultats de la journée de décembre ont été immenses, attendu que la nouvelle en ayant été transmise en Europe, la sensation grave et profonde qu'avait produite la perte spontanée de Saint Jean d'Ulloa, entre amis et ennemis fut affaiblie.

On s'était figuré qu'un point en face de nos côtes suffirait pour résoudre un problème politique, et que les mexicains effrayés seraient alors plus dociles qu'à Talapa, et moins courageux qu'aux époques d'Hidalgo de Morelos, et d'Iturbide.

Ils se trompaient ceux qui jugeaient d'après les relations des voyageurs superficiels et intéressés, lesquels ignorant peut-être leur propre pays, venaient au nôtre de temps en temps, plutôt pour se faire eux-mêmes connaître que pour approfondir avec succès le génie, les coutumes et la situation véritable de la République Mexicaine.

A Tampico on ne put ravir aux espagnols en 1829 la bravoure héréditaire de leurs descendants, parce que alors on les avait vus plus vaillants, plus fiers, plus déterminés dans leur fuite, mais à Vera Cruz en 1838, on se battit pour détruire les erreurs, et rétablir une renommée qui ne peut se perdre par un revers, ne peut être anéantie, de même que la gloire des armes françaises par la grande et décisive bataille de Waterloo. On a imprudemment méconnu l'énergie d'un peuple qui soutient les droits de son existence. Et le premier honneur de ma vie est d'avoir, au prix de mon sang, placé celui de ma patrie en un lieu d'où jamais ne pourront l'abattre les rigueurs d'une destinée incertaine. Cependant la nation se trouvant divisée en bandes politiques, et les mexicains s'étant attiré l'exécration générale, ont cru qu'ils ne se rangeraient pas sous les lois du gouvernement à la première menace de l'ennemi, ou du moins quand le canon gronderait contre nos forteresses les plus importantes. Mais le crime de ceux qui dans Tampico et Tuxpan réunirent leurs forces à celles d'un ennemi commun, et le mirent à même de continuer contre la république une guerre désastreuse, est un de ceux dont l'histoire ne rappelle le souvenir qu'avec la plus grande indignation.

Je conclus alors que le gouvernement devait se révéler d'une sévérité exemplaire, et faire marcher contre les traîtres ses meilleures troupes, à la tête desquelles devait se placer le président de la république, pendant que moi couché sur mon lit de douleur, qui peut être celui de la mort, j'opposai une fermeté digne de la cause de la nation.

Le magistrat suprême se rendit complètement à mes intentions, et prenant sur lui les fatigues de la campagne, il me désigna pour le remplacer par intérim, ce qui appuyé du

conseil et du congrès national, mérita l'approbation du pouvoir conservateur, quoique dans l'exercice du pouvoir, tant il est vrai que pour moi le temps manque de prestige, je m'inquiétai de celui qui était exposé à périr sur sa route, surtout lorsque dans un changement de climat il était tourmenté par une blessure ouverte et grave, et je me résolus à marcher attendu que les craintes et les dangers ne sont rien pour moi quand au nom de la nation, et pour l'accomplissement légal de sa volonté, on me réclame des sacrifices.

Le 18 mars je pris sur moi l'immense responsabilité de gouverner les destinées de la République, dans le moment le plus critique de son existence, et personne n'ignore ce qu'était sa situation. Peu de jours auparavant il s'était présenté comme intercesseur au nom de Sa Majesté Britannique, un ministre accrédité parmi nous par sa circonspection et sa présence ; et comme il assura que nos différents avec la France pouvaient se terminer de manière à sauver l'honneur, l'indépendance et la souveraineté de la nation, je me prêtais de tout cœur aux conférences, avec la conviction que le système des guerres continuelles et barbares est indigne du siècle, quand la paix se présente en termes raisonnables et équitables. J'ai toujours été persuadé qu'il importe à la nation mexicaine de se maintenir en bonne intelligence avec tous les peuples, parce que ne pouvant leur inspirer de frayeurs, elle leur distribue des avantages inégaux, en échange de ses fruits précieux pour l'entretien de son industrie.

Il paraît qu'en ce siècle de philosophie l'intérêt fatigue tous les peuples, et tranche leurs différents à l'amiable et avec générosité au lieu de s'exposer aux malheurs innombrables de la guerre…… Les efforts de la république mexicaine pour former une grande nation et acquérir une importance notable dans la balance politique se déroulent au milieu de la paix et font naître les sympathies du monde civilisé. C'est pourquoi je considère comme une fatalité que le gouvernement français se laissa entraîner par le désir inutile de faire briller sa force, alors qu'une discussion franche et loyale pouvait fournir des satisfactions aux réclamations. Heureusement on en vint à un traité de paix, que je provoquai tout en exposant ma popularité à des regards peu réfléchis, et je désire maintenant que cette paix se conserve, et que les relations ne s'altèrent jamais avec un peuple, qui s'étant placé au faîte de la civilisation, ne peut faire marcher sa gloire avec des actes d'injustice. C'est de l'intérêt de toutes les nations qui commercent avec nous, que ce peuple ami se maintienne tranquillement, afin de pouvoir lui donner toutes les garanties d'un gouvernement rigoureux, qui se respectant lui même, sache se faire respecter de tous. Veuille le ciel que jamais le risque du scandale d'une guerre extérieure se produise, et qu'il soit nécessaire d'en appeler une nouvelle fois au dévouement et à la constance avec lesquels nous avons soutenu nos droits dans la paix et dans la guerre.

Dans ma vie privée ma politique a été franche et énergique, ainsi que mon caractère. Je n'ai pu souffrir que violant les principes conservateurs de notre existence, on se procura à main armée les armes de nos institutions. Ces actes violents une fois consacrés, la nation se perdrait dans la tempête des factions et des partis. Quiconque conspire contre la nation pour occasionner un bouleversement est un traître à la patrie, dont les destinées ne peuvent être réglées par la volonté tyrannique et inconstante de factieux turbulents. La nation a été assez victime de soucis intéressés, il sera ma force … ?…….. de jeter un frein à l'ambition des régénérateurs supposés. A peine la République a t'elle pu se sauver par les miracles de la présidence dans les fréquents combats de la guerre civile, qui sans aucun profit a divisé les esprits, détruit nos réserves, ensanglanté notre sol et infirmé notre existence, et j'ai châtié les opiniâtres……., et j'ai pardonné à ceux qui ont écouté docilement la voix du gouvernement et le cri puissant de la nation. Il y eut un moment où le plus audacieux des chefs de la révolution, suscité par son orgueilleuse incapacité, se lança sur la ville de Puebla : Je marchai pour présider au triomphe de nos braves et punir une tête de tous les crimes de la révolution, et par un acte de clémence je laissai la vie à 500 prisonniers. La nation est redevable de sa tranquillité à la campagne de San Miguel, Lablanca, dont l'habilité a été

reconnue des généraux qui ont conduit nos troupes à Nuevo Leon et Tuxpan et à Tamaulipas. Grâce à la combinaison de tant d'efforts la révolution la plus immortelle et la plus désastreuse qui ait affligé la république a été terminée. Voici maintenant au moment de la tranquillité l'occasion de considérer si les institutions de 1830 suffisent à tous les besoins de la société, si les limites du pouvoir doivent se renfermer sur elle, et si elles furent revêtues d'une force nécessaire, si on remarque la situation de nos communes, le genre de notre peuple, et les moyens les plus propres à lui conserver la paix et à le rendre heureux. J'ai manifesté mon opinion qui est celle de la plus grande partie de la nation, touchant ce qui est de ses lois constitutives, lesquelles exigent en beaucoup d'endroits des réformes, qui si elle n'avaient pas lieu en termes prudents et légaux, exposeraient la république à de grandes pertes et à une catastrophe générale.

Comme je ne puis trahir ma conscience, ni les obligations que m'impose ma gratitude, j'ai du mettre franchement à jour mon opinion que ….. éloignant la possibilité d'un égarement, ils guériront les maux publics par des moyens efficaces et loyaux. Je ne laisse pas de connaître que ma franchise a déplu à quelques uns, ne voyant que dans l'accomplissement d'un changement de direction, on peut diminuer leur poids dans la gestion des affaires, mais aux intérêts de ce petit nombre d'individus, j'oppose des intérêts plus élevés, ceux d'une société qui a la justice pour améliorer son sort, sans faire prévaloir au préjudice de tous le bien d'un petit nombre. Je désire que les utiles leçons de l'histoire ne se perdent point pour nous, et que les administrations se persuadent que dans une nation libre et maîtresse de ses actions, la volonté est la règle unique, et la prospérité l'unique fin. Une obstination imprudente est féconde en désordres, et pèse mille et mille fois sur ceux qui, pour ne pas marcher avec le temps, courent à en souffrir les reproches. Je me retire avec l'espérance que dans le court intervalle, j'ai procuré de grands biens, et évité de grands maux à une nation constamment généreuse à mon égard.

Je pourrais n'avoir pas été agréable à tous, et une erreur fortuite pourrait avoir motivé leur déplaisir, mais personne ne niera que mon esprit n'a été formé et résolu et attaché à tous les devoirs du gouvernement. Je laisse ce manifeste entre les mains de l'illustre président du conseil, la gravité de nos maux ne me permettant pas d'attendre l'arrivée du légitime président de la république. Les faveurs que je dois à la nation sont incalculables, et si autrefois elle avait besoin de mes services ou de ma vie, je serais comme je fus au 5 décembre 1838, bon Mexicain.

Signé : Antonio Lopez de Santa Anna

Mexico le 10 juillet 1839

Santa Anna

Voici l'exposé qu'a fait l'un des officiers présent à l'attaque de La Vera Cruz, de la conduite tenue en cette circonstance par Santa Anna. Nous avions promis cette pièce curieuse à nos lecteurs, et nous nous empressons aujourd'hui de remplir notre engagement.

A S.E. Le Président

Le citoyen Francisco de Paulo Orta, a l'honneur d'exposer avec respect qu'ayant vu que par suite de la surprise de la place de Vera Cruz le 5 décembre, quelques individus qui n'ont rendu aucun service, ont été exaltés outre mesure, tandis que ceux de l'exposant ont été passés sont silence, il recourt à la justice de Votre Excellence de lui soumettre ce qui suit. Le 4 dudit mois, jour où pour le malheur de la République, S. E. le général Don Antonio Lopez de Santa Anna prit le commandement militaire du département de Vera Cruz, l'exposant alla le trouver afin qu'il l'occupa dans ce moment où c'était un devoir de fuir le repos domestique, et de se battre contre l'ennemi extérieur. S.E lui répondit que sitôt que l'occasion se présenterait, il emploierait ses services.

Le jour suivant malgré la surprise honteuse et complète pour nous que firent éprouver à la place les équipages des navires français, l'exposant sortit au milieu de la fusillade, et se dirigea vers les casernes que les ennemis assiégeaient en ce moment, ce qui l'empêcha de pouvoir y pénétrer. Alors il eut l'idée de prendre la Porte Neuve qui est du côté de la terre, et il rencontra presque aussitôt quelques soldats de la garde de S.E. Santa Anna, sans armes et défenses qui fuyaient suivant l'exemple de leur général, avec d'autres de l'artillerie, qui avec le capitaine Mateo Argon, courraient vers les Pizotos, afin de réunir quelques forces en ce point. Il dirigea sa marche de ce côté, et en chemin il rencontra l'adjudant de l'escadron de Vera Cruz qui fuyait avec sa troupe. L'exposant, honteux et indigné, changea de résolution et montant à cheval, il se dirigea de nouveau sur les casernes afin de se réunir à tout risque, aux soldats qui les défendaient, avec quelques officiers. lorsque il aperçut le lieutenant Manuel Borrea, qui lui dit que le général Santa Anna, qui était à l'abattoir derrière les casernes en dehors de la place le demandait. L'exposant n'hésita pas à se rendre à cet endroit, où se trouvait avec le général le bataillon Hidalgo et une partie de celui de Santoro. S.E. ordonna à l'exposant d'aller à toute diligence à Vergara, au nord de la place, afin de ramener deux compagnies qui y étaient. Cette commission ayant été exécutée avec la promptitude que les circonstances exigeaient, le général lui ordonna de pratiquer une brèche dans la caserne, qui ne put être faite faute d'outils, et de retour à l'abattoir, le général lui ordonna de protéger le rempart de Sainte Barbe avec les hommes du bataillon Landeron. Cette position dominant les casernes, était la seule que l'ennemi n'eut pas. Alors l'exposant voulut faire feu avec les pièces qui se trouvaient là, mais il ne put réaliser ses intentions, parce que les munitions étaient dans la poudrière d'en bas, et que pour les en tirer il aurait fallu briser la porte, opération dangereuse et qui n'aurait pu s'exercer qu'avec la perte des dix hommes. Le général ayant été prévenu de ceci par l'exposant, lui ordonne de demander des munitions à Monsieur le colonel d'artillerie Jave Cadena, et ce chef répondit que les seules disponibles étaient dans le magasin précisé. Alors le soussigné fit charger deux pièces avec quatre charges de fusil chacune, en plaçant la première à la porte de l'esplanade, pour contenir les attaques que l'ennemi faisait contre le fortin, et l'autre à côté dans la direction de la guérite à Moréa dont

les français étaient maîtres, et de laquelle ils battaient le rempart. Enfin ce poste fut renforcé au moment où les ennemis se retiraient par 20 hommes sous les ordres du capitaine d'artillerie D. Juan Gama.

Le danger ayant cessé de ce côté, l'exposant se rendit près du général, et lui ayant fait part que les ennemis se retiraient, il lui ordonna de parcourir la ligne de San Iago et d'Oberon, ces mouvements ultérieurs sur le môle, ce qu'il accomplit avec exactitude, en lui donnant avis qu'ils partaient tranquillement dans leurs chaloupes, et qu'il restait à terre seulement 300 hommes, et que l'artillerie de San Iago et des autres points était enclouée, les affûts brisés, et les fortifications détruites et renversées. Malgré cet avis Mr Santa Anna resta dans l'inaction pendant plus d'une heure, et après la perte de ce temps précieux, ayant formé une colonne de plus de 200 hommes, il se dirigea depuis l'abattoir par la porte de la caserne de Landero jusqu'au môle, où grâce à la lenteur des opérations, il n'y avait plus que 38 marins ennemis, et une pièce de 6 qu'ils avaient prise dans un des fortins de la place. Alors qu'il n'y avait plus de danger de présenter sa poitrine aux balles, le général marcha fièrement à la tête de la colonne, mais quand il fut près du môle, il abandonna le commandement au lieutenant colonel Bartolomeo Arzamindi, en restant caché derrière la maison du capitaine du port, et il laissa seulement découvert la jambe dans laquelle entra la mitraille, au moment où il donnait ordre au dit Arzamandi de charger sur le môle. Ce mouvement ne put s'effectuer parce que un seul coup de canon suffisait pour que la troupe, éprouvée d'avance, se désorganise malgré les efforts d'Arzamandi, qui ne put obtenir que quelques coups de fusil fussent tirés par les meurtrières, et qui ensuite abandonna la place par les ordres de Santa Anna, sans reprendre la pièce qui était sur le môle, laquelle y demeura trois jours jusqu'à ce que le colonel B Hernadez donna l'ordre au colonel Cenobis de la recueillir.

Le cheval que montait l'exposant fut tué du même coup de canon qui a blessé le général, et il reçut à la figure une meurtrissure qui le fit souffrir quelques mois. Pour cette action honteuse pour l'officier général qui a avoué franchement qu'il avait été surpris, et surpris par des matelots, on a accordé des grades et des honneurs à des individus dont les uns étaient couchés, et les autres absents. Parmi ceux ci on compte un capitaine du régiment de Palomar qui alors se trouvait à Salopa, et cependant sur son brevet on lit que son avancement est motivé par sa belle conduite dans l'affaire de La Vera Cruz. Par cette action honteuse on a perdu la 1ère place de la république, et tout le matériel qu'elle renfermait. L'honneur national a été taché, et ce qui est pire encore pour cette action qu'on peut très bien appeler le second acte du drame de San Jacinto, on a vu arriver au pouvoir l'homme qui paraît être né pour le malheur des mexicains.

Signé : F. de P. Orta

Cette pièce a été prise dans le journal *L'Abeille de la Nouvelle Orléans* le 1er octobre 1839.

Nomination chevalier de la légion d'honneur

Paris, le 15 février 1839.

Ministère de la marine et des colonies
Personnel officiers de marine

Je vous annonce avec plaisir, monsieur, que le roi a bien voulu vous nommer, par ordonnance du 10 de ce mois, chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur, en récompense de la conduite distinguée que vous avez tenue à l'attaque de la forteresse de St. Jean d'Ulloa.

J'ai mis de l'intérêt à vous faire obtenir cette décoration qui a été demandé pour vous par monsieur le vice amiral Baudin.

Je vous salue avec considération.

Le vice-amiral, ministre
secrétaire d'état de la marine et des colonies.

Grande chancellerie

Ordre royal de la légion d'honneur

Le grand chancelier de l'ordre royal de la légion d'honneur certifie que M. Pocard Kerviller (Joseph-Marie-Vincent), lieutenant de vaisseau, a été nommé chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur le 10 février 1839 pour prendre rang à dater du même jour.

Paris, le 18 février 1839.

Mémoire

Halage d'un vaisseau au moyen d'un cabestan

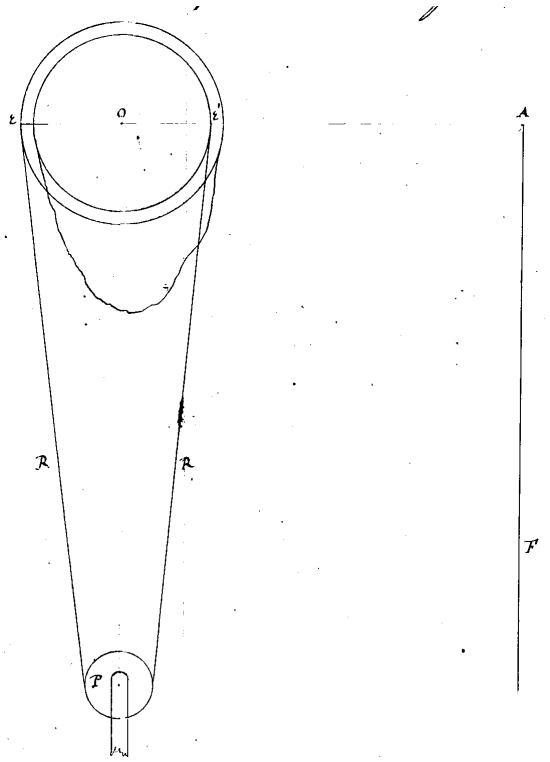
Mémoire sur un projet de halage d'un vaisseau sur une cale au moyen d'un cabestan par différence

Monsieur le ministre

J'apprends qu'à Toulon, l'on a appliqué encore dernièrement aux cabestans qui servent à l'importante opération du halage d'un bâtiment sur le chantier, l'ingénieux mécanisme de monsieur Barbotin, mais c'est au moyen de pignons et de roue dentée que l'on est parvenu à obtenir la force nécessaire pour vaincre et la composante du poids du bâtiment sur le plan incliné de la cale, et l'énorme résistance due au frottement de la quille dans la loulitte (?) et du bâtiment sur la couette.

Il me semble qu'on pourrait tirer un bien autre parti de l'engrenage de chaîne aux cabestans d'après le système Barbotin. En effet, le système permet d'appliquer à la machine le mode d'action par différence dont on se sert avec tant d'avantage pour opérer une très grande pression au moyen de deux écrous et de deux pas de vis peu différent, sur le même axe.

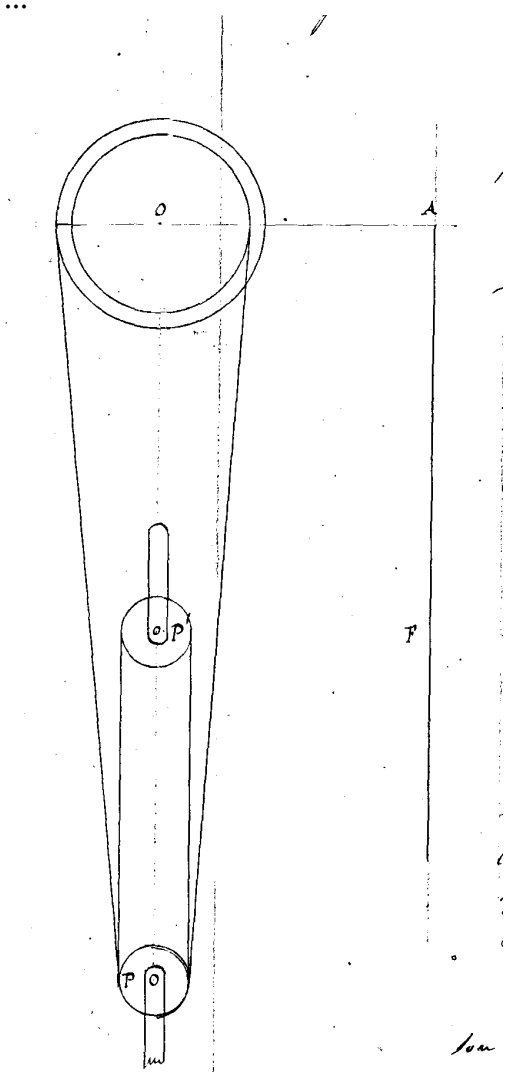
Ainsi, si l'on adapte à un cabestan , pour une même chaîne, deux engrenages Barbotin, l'un en dessous de l'autre, mais confectionnés de telle manière que l'inférieur puisse prendre vingt maille, je suppose, tandis que le supérieur n'en comptera que dix-huit, Si l'on se sert alors d'une chaîne passant par une poulie appliquée à la résistance, puis que l'on garnisse d'une portion de cette chaîne en sens contraire, aux deux voies du cabestan dont il est ici question. soit qu'on le fera agir dans le sens convenable pour engréer la voix inférieure, un tour entier de la machine prendra évidement vingt mailles pendant qu'il s'en dégagera dix-huit seulement de la voix supérieure. Et bien, dans ce tour de cabestan où l'on n'a, de fait, obtenu que deux mailles de la chaîne, on a produit une force égale à celle qu'aurait donné un cabestan armé des mêmes barres, du même homme, mais dont la circonférence du tambour n'aurait été que la longueur des deux mailles obtenues, ou bien n'aurait eu pour diamètre que la différence des diamètres des deux voies. la moindre notion de statique le démontrant.



En effet, soit R la tension de la chaîne qui , passant dans une poulie P appliquée sur la résistance, se répartira également sur les extrémités du rayon or et or'
soient or = l, or' = l' les rayons des deux voies du cabestan
soit enfin OA = L le rayon du point d'application de la puissance que j'appelle F
Pour l'équilibre, la somme du moment des forces du système relatif au point O doit être nulle
on devra donc avoir :
F.L + R.l' - R.l = 0
d'où on déduit
F = R (l - l')
L

Le rapport de la puissance à la résistance, ou à la tension de la chaîne, sera donc celui de la différence des rayons des deux engrenages Barbotin, au rayon du point d'application de la force sur les barres.
(…)

C'est à dire, qu'au moyen de l'application du système que je propose, la force des hommes sur la barre réagira sur la chaîne enroulée à la poulie avec une puissance 60 fois plus considérable, et sur la résistance à cause de la poulie nécessaire P, avec une puissance égale à 126 fois la leur.
...



Cette force serait encore facilement doublée, soit en doublant le nombre des hommes au moyen de deux tambours de cabestan établis sur le même axe, l'un supérieur, l'autre inférieur à la partie où sont situés les engrenages (voir le plan N° 1). soit en formant avec la chaîne, comme le représente la figure cy à côté. Et pour cela, il suffit de faire double la poulie P appliquée à la résistance, et d'en placer une simple P' solidement fixée à une bitte sur l'arrière de la cale.
...

Les plans que je joins à ce rapport présentent l'un un cabestan par différence à deux tambours, de la force théorique de 250 tonneaux. ....
Dans le plan N°2, j'ai représenté un système de cinq cabestans

Rochefort le 28 novembre 1837

il reçut du bureau des travaux de la direction des ports une réponse négative, arguant que :

« En ce qui concerne l'application du système proposé, il est à remarquer qu'on ne gagnerait sur le rapport de la force qu'en perdant du côté du temps; et que dans l'opération de halage, le but qu'on doit se proposer est d'exécuter la manœuvre le plus promptement possible. »

NOTES du 3ème carnet

1 : Cap de Gata: Il est situé à l'extrémité de l'Andalousie, au sud d'Almeira.

2 : Ténériffe et Goméra: Deux îles de la province des Canaries, alors sous domination espagnole.

3 : Cap Vert: Groupe d'îles situées à 500 kilomètres à l'ouest de la côte africaine à hauteur du Sénégal. Les îles du Cap Vert sont alors sous domination portugaise.

4 : Sainte Catherine: Port commercial du sud du Brésil, à mi distance entre Rio de Janeiro et Sao Paulo.

5 : Rade de Rio de Janeiro: La ville occupe la partie sud de la rade, fermée au nord par les îles de Fandao et du Gouverneur.

6 : Don Pedro empereur du Brésil: Chassé de son pays par Napoléon, le roi du Portugal s'était réfugié au Brésil en 1808. Rétabli dans ses droits, il avait préféré rester au Brésil, confiant le Portugal à un régent, le pouvoir effectif étant assuré par le représentant anglais. En 1826 un projet de constitution a en principe transformé le Brésil en une monarchie constitutionnelle, sous la conduite d'un empereur. Mais le fils de Jean VI, Pierre I n'a pas voulu se soumettre à la constitution, et gouverna de façon autoritaire, en s'appuyant sur le parti des grands propriétaires. Combattu par l'autre parti qui s'appuie sur la classe des entrepreneurs et des marchands, parti soutenu par les anglais, il a été obligé d'abdiquer en 1831, et a été remplacé par son fils Pierre II. Le jeune monarque est, comme le signale Joseph Kerviler, placé sous la tutelle d'un parti et des représentants de l'Angleterre, et la constitution de 1826 est théoriquement en vigueur.

7 : Nouvelle Hollande: Il s'agit de l'Australie, et Port Jackson est l'ancien nom de Sydney. Les anglais peuplent la colonie en y expédiant de force des condamnés à des peines légères, des nécessiteux, ainsi que des femmes condamnées pour prostitution.

8 : Cap Frio: Le cap Frio marque le nord de la baie de Rio.

9 : Evénements de Lyon en avril 1834: Il s'agit de la révolte des ouvriers de la soie (les canuts), qui rejetaient à la fois le pouvoir du patronat et l'introduction des machines. La répression, violente, sera conduite par le maréchal Soult alors Premier Ministre.

10 : Le Corcovado: C'est une butte rocheuse élevée de 700m d'altitude située à environ 5 kms au sud ouest du centre de Rio.

11 : 27 juillet: Il s'agit de la commémoration des journées de 1830, qui avaient conduit à l'avènement de Louis Philippe 1er.

12 : Ambigu : repas froid où l'on sert à la fois le dessert et les autres mets.

13 : Gourde : unité monétaire de la république d'Haïti, divisée en 100 centimes – on dit aussi piastre.

14 : Amiral de Rigny: Né en 1782, il a fait les campagnes de Napoléon dans les marins de la garde, et a participé notamment aux campagnes de Prusse et d'Espagne. En 1829, en tant que contre amiral il dirigeait l'escadre française du Levant à la bataille de Navarin, bataille à laquelle participait Joseph Kerviler (voir le 1er carnet). Il était ministre de la marine depuis 1831, et deviendra ministre des Affaires Etrangères en 1834. Il mourra du choléra en 1836.

15 : Mademoiselle de Beauharnais: Il s'agit d'Amélie Auguste, dernière fille d'Eugène de Beauharnais, et donc petite fille de Joséphine de Beauharnais, et indirectement de Napoléon puisque ce dernier avait adopté les enfants qu'avait eut Joséphine de son premier mariage.

16 : Fête de l'affranchissement et de l'adoption de la constitution: En 1810 au moment des premiers mouvements de libération en Amérique du sud, la partie nord du Rio de la Plata constitue une zone tampon entre les possessions espagnoles et portugaises. Montévidéo a été fondé en 1724 pour lutter contre l'expansionnisme portugais. Profitant de ces rivalités la région veut faire sécession d'abord sous la conduite de José Artiguas, qui de 1810 à 1820 lutte à la fois contre le Brésil et l'Argentine avant de se réfugier au Paraguay, puis de ses successeurs, qui avec l'appui de la Grande Bretagne, proclament l'indépendance de l'Uruguay en 1828. A partir de cette date la protection de l'Angleterre permet le maintien d'un état tampon. La France essaie de contrer l'influence anglaise en s'appuyant sur les propriétaires terriens, ce qui explique les trois escales de l'Ariane au cours de la campagne racontée par Joseph Kerviler.

17 : Choléra: de violentes épidémies de choléra se déclenchent à partir de 1830. En 1832 la mortalité est très importante à Paris; En 1834 et 1835 l'épidémie touche surtout l'ouest de la France. L'absence de dispositifs d'assainissement dans les villes favorise la transmission de la maladie par le biais de la consommation d'eau celle ci étant toujours prélevée directement dans le milieu naturel. Les légumes sont également source de contamination, et l'épidémie frappe ainsi toutes les couches de la population.

18 : Iles Malouines et Falkland: Situées par 52° de latitude sud, les îles Malouines, après avoir appartenu à l'Argentine depuis l'indépendance en 1820, sont sous domination anglaise depuis 1833.

19 : Terre des Etats : Extrémité sud de la Patagonie, la Terre des Etats correspond à peu près à la Terre de feu actuelle. A peu près inoccupée à l'époque, elle est revendiquée simultanément par le Chili et par l'Argentine. Le tracé actuel de la frontière a été fixé après une guerre entre les deux pays dans les années 1870.

20 : Talcaluano et Concepcion : Villes côtières situées à environ 400 kms au sud de Valparaiso.

21 : Islay: C'est à cette époque le débouché commercial de la région d'Aréquipa, ville située à environ 200 kms, et qui est le centre d'une région où les cultures irriguées sont très développées. A l'époque, seuls une quarantaine de navires font escale chaque année à Islay, et aujourd'hui le débouché de la région d'Aréquipa est Mollando, un port plus commode au sud d'Islay.

22 : Arica: Port situé à l'extrémité nord du Chili actuel. En 1835 la région est encore sous le contrôle de la Bolivie, mais revendiquée également par le Pérou. Elle sera rattachée au Chili après la guerre de 1883, et est actuellement le chef lieu de la province de Tarapaca.

23 : Patagonie: En 1835 la Patagonie constitue encore une région peu explorée et quasi inhabitée. Elle est simultanément revendiquée par les deux pays riverains, l'affaire ne se réglant qu'en 1879, à l'issue de la guerre opposant les deux pays.

24 : Indépendance du Pérou: Depuis la conquête espagnole, le Pérou est le siège de la vice royauté de Nouvelle Castille, qui a autorité sur la quasi totalité des provinces hispaniques en Amérique du Sud. Les vice-rois sont le plus souvent des hommes énergiques et habiles, et le Pérou restera jusqu'au dernier moment un bastion loyaliste. L'indépendance sera en fait imposée par San Martin et Bolívar, et leurs troupes vénézuéliennes, chiliennes et argentines. Ce n'est qu'au dernier moment, alors que tout le reste de l'Amérique du sud est déjà indépendant, que les grandes familles de Lima se décident à former un gouvernement autonome, après que les dernières troupes loyalistes aient été battues à Ayacucho le 9 décembre 1824. Les résistances à cette indépendance se poursuivront encore quelques années, accompagnées d'une période d'anarchie, le pays étant alors gouverné par des occupants étrangers.

25 : 1er mai: La fête du roi Louis Philippe se célèbre le 1er mai, jour anniversaire de sa naissance en 1773.

26 : Révolte de Salavery: Ravagé après la guerre d'indépendance, pratiquement occupé en permanence par des armées étrangères, le Pérou a sombré dans l'anarchie après 1824. De petites communautés vivent pratiquement en autonomie, le gouvernement central, plus nominal que réel, étant assuré par José de la Mar, général bolivien dont l'autorité est très contestée. Salavery est un officier de l'armée de nationalité péruvienne. Mais comme on le verra dans la suite de la chronique de Joseph Kerviler, de nombreux autres officiers essaient de se faire reconnaître comme autorité suprême.

27 : Santa Cruz: André Santa Cruz, officier général dans l'armée bolivienne, métis qui se prétend descendant d'une princesse inca, exerce une dictature militaire en Bolivie depuis 1829. La Bolivie est une création artificielle de Bolívar, puisque avant l'indépendance, elle ne faisait qu'un avec le Pérou. Le rêve de Santa Cruz est de reconstituer l'ancien état unifié, ce qui explique son intervention dans la guerre civile provoquée par la révolte de Salavery. Son armée est essentiellement composée d'indiens, la Bolivie étant le pays où ils constituent de loin le groupe ethnique le plus important.

28 : Opérations sur l'argent: Depuis la colonisation espagnole Lima est le centre où se traitent toutes les richesses issues de la province minière à cheval entre la Bolivie et le Pérou actuels. On traite en particulier tous les minerais d'argent, qui sont transformés en lingots d'argent pur, une partie d'entre eux étant exportée vers l'Europe et les Etats Unis.

29 : Bâtiments de Lima: Les premiers bâtiments de Lima avaient été construits en style Renaissance, mais après le tremblement de terre de 1606, il est apparu que seule la construction en croisée d'ogives, avec une armature très légère en bois, et un remplissage en briques, permettrait aux bâtiments importants de résister aux secousses sismiques. C'est ce qu'a bien remarqué Joseph Kerviler. Ces contraintes de construction n'ont pas empêché

au 18ème siècle le foisonnement d'une architecture d'aspect baroque, avec des portails retables, caractérisés par l'emploi systématique de lignes courbes, d'arabesques, le tout formant un style particulier que semble peu apprécier Joseph Kerviler.

30 : Dupetit: Il s'agit de Abel Aubert Dupetit Thouars, qui après avoir joué un rôle important lors de l'expédition d'Alger, et que Joseph Kerviler a rencontré à cette occasion, commande en 1835 la station de Rio. A partir de 1837 il va entreprendre un tour du monde à bord de la Vénus, et établira le protectorat français sur Tahiti en 1842.

31 : Ayacucho: La bataille d'Ayacucho au Sud est du Pérou le 9 décembre 1824 a été gagnée par le général Sucre, compagnon de Bolivar, sur des troupes péruviennes essentiellement composées d'indiens restées fidèles au roi d'Espagne.

32 : Cabija; En 1836 Cabija constitue le seul débouché de la Bolivie vers la mer, puisque la province appartient encore à ce pays. La ville constitue également le centre économique de l'exploitation des nitrates. Son importance a beaucoup diminué depuis l'attribution de la région au Chili à la fin du 19ème siècle, et le développement de la ville d'Antofagasta.

33 : Machine infernale: Il s'agit de l'attentat de Fieschi du 28 juillet 1835 qui visait Louis Philippe. Les lois d'association et de réunion ayant été réduites, les républicains recrutèrent Joseph Fieschi, personnage instable d'origine corse, qui inventera une machine composée de 25 fusils disposés sur un châssis, l'ensemble tirant simultanément. L'attentat eut lieu depuis un immeuble situé 50 boulevard du Temple, et épargna Louis Philippe, mais tua 18 personnes dont le maréchal Mortier.

34 : Occupation de Lima: Santa Cruz occupera Lima au mois de novembre 1835, c'est à dire très peu de temps après le départ de l'Ariane. Il en profitera pour reconstituer l'unité de l'ancienne vice royauté en se proclamant président d'une fédération regroupant le Pérou et la Bolivie. Celle ci n'aura qu'une durée de trois ans car ses voisins, le Chili et la Colombie, inquiets de son ambition provoqueront diverses émeutes qui ruineront l'autorité de Santa Cruz, aboutissant à une nouvelle séparation des deux états.

35 : Monsieur Titacheff: issu d'une des plus grandes familles de Russie, qui depuis le 18ème siècle a compté de nombreux gouverneurs, hauts fonctionnaires ou ministres. Dans les grandes familles européennes, il était d'usage d'envoyer les aînés faire un tour du monde pour compléter leur instruction, et se faire des relations parmi les futurs dirigeants. Il est possible que le jeune passager de l'Action soit celui qui sera plus tard ministre du très réformateur tsar Alexandre II.

36 : Ile des Etats: Situé à l'extrémité de la Terre de Feu, dont elle prolonge l'extrémité est.

37 : Chiloe: Grande île prolongeant la cordillère du Chili, par 42° de latitude sud.

38 : Iles Sandwich: Ancien nom des îles Hawaï.

39 : Tigre: Il s'agit ici du jaguar.

40 : Eglise de san Francisco: C'est le chef d'œuvre de l'architecture coloniale à Salvador. L'église date de 1708. Le décor est caractérisé par la prolifération du bois taillé, doré et polychromé. Les murs sont en partie couverts d'azuléros. Contrairement à ce que

pense Joseph Kerviler les autres édifices religieux sont tous remarquables, Salvador de Bahia, foyer culturel important, ayant été capitale du Brésil jusqu'à la fin du 18ème siècle.

41 : Pernambouc: Aujourd'hui Recife

42 : Bélisaire: Il s'agit de l'opéra écrit en 1796 par le musicien français Philidor sur un livret de Dartigny, opéra qui évoque la vie du général byzantin. Cet opéra eut un grand succès jusqu'au milieu du 19ème siècle.

43 : Dona Maria: Enjeu d'une guerre entre Napoléon et l'Angleterre entre 1809 et 1811, le Portugal tombe définitivement sous influence anglaise en 1811. Le général Beresford exerce pratiquement la régence sous le règne de Jean VI qui préfère rester au Brésil. Jean VI rétablit l'absolutisme en 1823, ses deux fils, Pierre le libéral et Michel l'absolutiste, se disputant ensuite le pouvoir. En 1837 c'est la fille de Pierre (Dona Maria), qui est reine depuis 1826. Le régime a une façade parlementaire, mais deux groupes politiques, les chartistes modérés et les septembristes libéraux, se disputent le pouvoir en se servant tour à tour de l'armée. D'où une anarchie presque totale, un développement économique inexistant, et une tutelle anglaise à laquelle Joseph Kerviler ne fait pas allusion.

44 : Duc d'Orléans: Ferdinand Philippe duc d'Orléans, fils aîné de Louis Philippe a épousé Hélène de Mecklembourg Schwerin. Il a participé à la campagne d'Algérie, et d'opinions libérales, il est très populaire. Il se tuera dans un accident de voiture en 1842.

45 : Couvent de Belem: Il s'agit du couvent des Hyéronimites, chef d'œuvre de ce que l'on appelle l'art manuelan. Cet art forme en fait une transition entre l'art gothique dont on a gardé le type de construction en croisée d'ogives, mais qu'on agrémente en tordant les piliers en spirale, et en multipliant les sculptures. Contrairement à ce que pense Joseph Kerviler il n'y a aucune influence mauresque dans ce style.

46 : Palais d'Ajuda: Construit au 18 et 19ème siècle, il présente des aménagements dont les choix esthétiques apparaissent à la majorité des grands artistes très discutables. Aujourd'hui encore il est inachevé. On voit bien que ce qui intéresse Joseph Kerviler dans cette construction est sa régularité et le luxe des matériaux.

47 : Place du Commerce: Actuelle tereiro de Parco. C'est le centre de la ville reconstruite après le tremblement de terre de 1755. Joseph Ier est le monarque qui ordonna cette reconstruction, en s'inspirant d'un cadastre très régulier qui commande encore l'urbanisme actuel de Lisbonne.

48 : Monastère de Marfa: Cet édifice construit à partir de 1717 par des artistes allemands puis italiens, occupe une surface de 4 hectares avec une façade de 220m. Il compte 4500 portes et fenêtres. Les renseignements fournis par Joseph Kerviler présentent donc quelques inexactitudes.

49 : Chateau de Queluz: Construit à l'extrême fin du 18ème siècle dans le style français, avec des jardins inspirés de Le Nôtre. C'est son côté petit Versailles auquel est particulièrement sensible Joseph Kerviler.

50 : Capitulation de Cintra: En 1808 le corps expéditionnaire de Junot envoyé par Napoléon pour soumettre le Portugal est attaqué simultanément par les insurgés et par des troupes anglaises commandées par le futur Wellington. Il décide de capituler, et la

convention de capitulation précise que les français pourront regagner leur pays avec armes et bagages, en embarquant sur des navires anglais.

51 : Faïences peintes: Il s'agit de ce que nous appelons les azuléros.

52 : Constitution de 1826: Constitution accordée par le roi Pierre Ier, qui donnait un certain pouvoir aux assemblées élues, bien que celles ci soient exclusivement composées de notables. Les chartistes sont les partisans de la constitution.

Notes du 4ème carnet

1 : classes : Les matelots ou gens de mer embarqués sur la marine de guerre proviennent de l'inscription maritime. Celle ci recense tous les hommes âgés de 18 à 50 ans qui exercent la profession de marin, ou de marin pêcheur, y compris ceux opérant en rivière. En fonction des besoins l'administration requiert sous forme de levées les personnes qui lui sont nécessaires. Les inscrits sont répartis en 4 classes. La première comprend les célibataires, la deuxième les veufs sans enfants, la troisième les hommes mariés sans enfants et la quatrième les pères de famille. En principe sont appelées en priorité les classes 1 et 2, mais en fonction des spécialités on peut requérir des hommes des classes suivantes, et il y a des hommes mariés sur *La Gloire*, la situation internationale en particulier à cause des événements du Moyen Orient ayant conduit à envoyer à la mer le plus grand nombre possible de bâtiments.

2 : délégation : faculté et somme que chaque marin, avant le départ de son navire, désigne pour être prélevée sur sa solde, somme qui doit être versée à sa femme, ses enfants légitimes ou frères et sœurs éventuellement, afin d'assurer leur subsistance pendant son absence.

3 : revue d'armement : Opération qui consiste pour le préfet maritime à vérifier que l'armement, c'est à dire l'ensemble des personnels et des équipements nécessaires à la mission du navire, ont bien été livrés, mis en place, et sont dans un bon état de fonctionnement.

4 : supplément : C'est la partie de rétribution qui n'est pas fixe comme la solde, et qui n'est prévue que lorsque on remplit certaines fonctions, ou si l'intéressé est en position de service justifiant ce supplément. Normalement aucun supplément n'est accordé quand le navire est à quai en France.

5 : traitement de table : C'est le supplément de table que reçoivent le commandant d'un bateau et certains officiers, nommément désignés par des ordonnances, pour subvenir aux dépenses de leur table à bord. Le traitement de table se paie uniquement pas journée d'embarquement à bord, mais pas si ce navire est à quai. D'où l'ambiguïté signalée ici, *La Gloire* étant encore amarrée dans le port de Rochefort.

6 : Annales : Le titre complet est *Annales maritimes et coloniales*. C'est un recueil en deux parties publié tous les deux mois, et qui présente tous les faits remarquables, l'évolution des techniques, celle de la législation maritime, et d'une manière générale tout ce qui peut intéresser un officier de marine. Les Annales sont présentes dans la bibliothèque de chaque bâtiment de guerre de la marine française.

7 : Monsieur Laisné : Né en 1796 il est entré dans la marine à 14 ans en 1810. Capitaine de vaisseau en 1830 à 34 ans, donc avant le futur commandant de l'expédition du Mexique, il terminera sa carrière en 1860 comme vice-amiral. Il est mort en 1875.

8 : expédition de 1831 : en 1831, l'amiral Roussin força l'entrée du Tage (voir la note 46 du 2ème carnet)

9 : le roi : L'histoire du Portugal bascule en 1807 quand le roi Jean VI, de la dynastie des Bragance, refuse d'appliquer le blocus continental édicté par Napoléon, et se réfugie au Brésil

domaine de la couronne. Les forces françaises d'intervention ayant finalement été vaincues, le pays est en fait gouverné après 1814 par un général anglais. En 1816 le roi revient du Brésil, et après plusieurs années de troubles une constitution relativement libérale est accordée au pays en 1822, constitution à peu près appliquée jusqu'à la mort de Jean VI en 1826. A sa mort, et le Brésil ayant entre temps conquit son indépendance, le fils aîné de Jean VI, Don Pedro, choisit de renoncer à la couronne du Portugal, car il s'est fait entre temps reconnaître empereur du Brésil. Il fait désigner sa fille Dona Maria, encore une enfant, comme reine du Portugal, la régence devant être assurée par son frère Don Miguel. En même temps il promulgue une charte qui modifie la constitution dans un sens absolutiste.

Don Miguel, revenu du Brésil, applique la charte de façon extrêmement restrictive, et finit par se faire proclamer roi en destituant sa nièce Dona Maria. Il s'appuie essentiellement sur les grands propriétaires terriens et l'Eglise formant ainsi le parti des « chartistes », tandis qu'en face se dressent les « libéraux » soutenus par la bourgeoisie commerçante et les puissances étrangères, notamment l'Angleterre et dans une moindre mesure la France. Mais dès 1828 Don Pedro, qui n'a pas accepté l'éviction de sa fille, quitte le Brésil, et débarque à Porto. Il s'ensuit une guerre civile qui durera deux ans, et aboutira à la restauration de Dona Maria, même si dans l'intervalle les rebelles seront pardonnés, et rétablis dans leurs honneurs et leurs propriétés. Au cours des années suivantes le pouvoir fluctue entre chartistes et libéraux sous l'autorité plus formelle que réelle de Dona Maria (Marie II), qui a épousé successivement deux princes allemands, le dernier en 1839, étant un prince de Saxe Cobourg, qui a été fait par la même occasion chef des armées, tandis que les anglais continuent à jouer un rôle prépondérant dans les affaires locales.

10 : Da Silva Carvalho : C'est un des ministres libéraux qui a dirigé pratiquement le gouvernement à plusieurs reprises et notamment entre 1836 et 1840. Sa politique est d'appliquer la constitution de 1822, et Joseph Kerviler se trompe quand il parle de nouvelle constitution : il s'agit en fait de la suspension de la charte absolutiste de 1826. Le gouvernement de Silva Carvalho se caractérise par la mise en œuvre de mesures anticléricales. Il abolit également l'esclavage, ses partisans se reconnaissant sous le vocable de « septembristes », puisque c'est en septembre 1834 qu'une révolution de palais a écarté pour un temps les chartistes alors au pouvoir. Les manifestations décrites par Joseph Kerviler montrent que l'opposition reste forte, puisque les principaux auteurs des troubles de ces dernières années viennent d'être autorisés à rentrer à Lisbonne, d'où il leur sera plus facile de préparer le prochain changement de gouvernement.

11 : passage. Il s'agit du passage qui au sud des îles Bahamas, permet de rejoindre le golfe du Mexique.

12 Casaltas : Localité située en face de Lisbonne sur l'autre rive du Tage. La basse vallée du Tage est envahie par un bras de mer, la mer de Paille, dominée en rive droite par le rebord d'un plateau abrupt. Ce bras de mer est protégé du large par un goulet étroit, « le passage », étroit de 2 kilomètres mais profond de plus de 10 mètres, permettant l'accès de navires à fort tirant d'eau.

13 : fêtes de juillet : Il s'agit de commémorer les journées révolutionnaires des 27, 28 et 29 juillet 1830, qui ont permis l'avènement de Louis Philippe.

14 : **cathédrale de Cadix** : La cathédrale est un édifice complexe commencé en 1722 mais achevé seulement en 1883. La promenade d'Alameda est en bord de mer.

15 : **amiral Baudin** : Charles Baudin né à Paris en 1784, est le fils d'un député des Ardennes, membre de la Convention, qui a voté la mort du roi, et est mort en 1799. Charles est entré dans la marine comme mousse à 14 ans et a participé pour ses débuts à la longue

expédition menée dans les mers australes par la corvette *Le Géographe*. Enseigne de vaisseau, il fait campagne dans l'océan indien contre les Anglais avec la frégate *la Piémontaise*, et se distingue ainsi à l'abordage et à la prise du vaisseau de 44 canons *Le Warren Hastings*. Passé sur la frégate *La Sémillante*, il est gravement blessé, toujours dans l'océan indien, au combat du 15 mars 1808, et doit être amputé du bras droit. Envoyé dans la Méditerranée, chevalier de la légion d'honneur à 25 ans, capitaine de frégate à 28, il commande la frégate *la Dryade*, et défend Toulon en 1814. Stationné à l'île d'Aix à la tête d'une petite division comportant une corvette et deux brics, il désapprouve le retour de l'île d'Elbe, et ne reconnaît le nouveau régime que le jour où Louis XVIII quitte la France. Sollicité après Waterloo pour faire fuir Napoléon vers les Etats Unis, il propose un plan qui ne sera pas retenu en partie par l'indécision de l'intéressé. Dénoncé au retour du roi comme révolutionnaire et personnage dangereux, il est mis en non activité en août 1815, et entreprend pendant 7 ans une carrière de capitaine au long cours, puis d'armateur au Havre, sa maison de commerce faisant finalement faillite. Il s'est converti au protestantisme en 1822, et poussera le scrupule jusqu'à renvoyer sa croix de Saint Louis, l'ordre étant en principe réservé aux personnes professant la foi catholique. Rappelé au service en 1830, capitaine de vaisseau en 1834, commandant la station de Lisbonne, il négocie en Haïti l'indemnisation des anciens colons français. Il est contre amiral en 1838, et vice-amiral en 1839 après le succès de l'expédition du Mexique, il commandera l'escadre de Méditerranée, et sera préfet maritime de Toulon jusqu'en 1847. Admis à la dignité suprême et très rare d'Amiral de France en 1854, il meurt le 7 juin de la même année.

16 : **Prince de Joinville** : Né en 1818 le Prince de Joinville est le 6ème enfant et le 3ème fils de Louis Philippe. Elève très médiocre à Henri IV, il ne prend à cœur ses études que lorsque son père cède à ses demandes incessantes d'embrasser une carrière de marin. Il suit le cursus habituel des officiers : études et examen de sortie sur le vaisseau école *L'Orion* ancré en rade de Brest, puis enseigne en 1835 sur la frégate *Didon* qui fait une campagne en Asie du sud-est. Capitaine de corvette à 20 ans, il fait des pieds et des mains pour participer à la campagne du Mexique, et finit par convaincre, d'abord l'amiral Baudin, puis ses parents. Il prend alors le commandement de la corvette *La Créole*, qu'il fait bien sûr peindre en noir, et participe avec distinction à toutes les actions ainsi que le signale Joseph Kerviler. Il sera ensuite chef d'état major de l'escadre du Levant, et commandera à l'automne 1840 la frégate *La Belle Poule* qui ira rechercher le corps de Napoléon à Sainte Hélène. Il épousera en 1847 la fille de l'empereur du Mexique Pédro 1er, sœur de cette Dona Maria reine du Portugal dont nous parle Joseph Kerviler lors de son séjour à Lisbonne. Contre amiral, puis vice amiral avant 1850, il participe à diverses opérations le long des côtes marocaines, pour forcer les marocains à cesser leur soutien à Abd el Kader : bombardement de Tanger et prise de Mogador en 1844. Populaire parce qu'il s'oppose à la politique de Guizot, il s'exile en 1848, à la chute de Louis Philippe. Napoléon lui refuse en 1870 la possibilité de participer à la guerre franco-prussienne, mais il s'engage sous un faux nom, jusqu'à ce que Gambetta le fasse expulser. En 1871 il est élu député, mais renonce à toute activité politique en 1876. Il a publié des souvenirs agrémentés d'aquarelles, souvenirs particulièrement intéressants pour l'histoire de la marine. Il meurt en 1900.

17 : **faire de l'eau** : Contrairement à ce que pense Joseph Kerviler, ce n'est pas pour se débarrasser des deux bateaux que l'amiral Baudin les envoie faire des réserves d'eau à La Havane. Pendant toute la traversée cette eau a été rationnée parce que les bateaux sont surchargés de 300 soldats artilleurs, en surnombre par rapport aux équipages. De plus aucun service de vivres régulier n'a encore été organisé pour ravitailler l'expédition devant Vera Cruz.

18 : **Baroche** : Le capitaine de vaisseau Baroche était le chef de la première expédition envoyée devant Vera Cruz en avril 1838, et composée principalement de frégates de 1er rang. En raison des maladies qui frappaient les équipages, des réticences des autres commandants concernant le plan adopté pour prendre le fort de Saint Jean d'Ulloa, il était rentré à La Havane avec deux frégates sans entreprendre aucune attaque. Conformément aux ordres du ministre il devait, après avoir réparé ses navires, rejoindre l'amiral devant Vera Cruz. Très déprimé, il ne fera aucun effort pour obéir à ces instructions, et repartira directement pour la France avec sa frégate *L'Herminie*. Au cours de ce voyage de retour la frégate se perdra sur les récifs proches des Bermudes. Passant en conseil de guerre à son retour, il sera acquitté et finira contre-amiral. Son acquittement sera du pour beaucoup à l'intervention de l'amiral Baudin, qui ne lui reprochera jamais d'avoir refusé d'obéir à l'ordre de rejoindre Vera Cruz.

19 : chemin de fer : c'est la première fois que Joseph utilise le train. Il aura une autre expérience dans les environs de Londres en 1847, où là il sera très surpris par la vitesse : « *On semble voler, et j'ai vu sur la route plusieurs oiseaux qui allaient dans la même direction que nous et que nous laissions de l'arrière. Les maisons, les arbres que l'on rencontre près de la route, les ponts sur lesquels on passe semblent projetés sur le voyageur qui met la tête à la portière, comme lancé par un immense mortier* ». Jusqu'ici il n'a jamais utilisé que des voitures à chevaux : diligences, fiacres, …

20 : **Saint Jean d'Ulloa** : le fort de Saint Jean d'Ulloa a été construit par les Espagnols au 16ème siècle, mais a été agrandi et complètement réaménagé tout au long du 18ème siècle. Il est protégé d'une attaque par mer en étant bordé sur trois côtés par des récifs à fleur d'eau qui rendent un débarquement très aléatoire. Il n'a d'ailleurs jamais été emporté, ses casemates qui peuvent abriter plus d'un millier d'hommes, étant par ailleurs très difficiles à atteindre depuis la mer. D'ailleurs lors de l'attaque du 27 novembre les Français ne détruiront que les superstructures, les « cavaliers », et une partie des murailles, mais sans causer de dégâts à ces casemates.

21 : **escapade du prince de Joinville** : L'amiral participera lui-même à une des reconnaissances entreprises pour vérifier dans quelle mesure un débarquement devant le fort est envisageable. Il semble que dès avant son arrivée sa décision ait été prise d'attaquer uniquement par mer, mais il voulait tester les réactions de l'ennemi, et montrer à tous ses subordonnés qu'il avait envisagé toutes les hypothèses. De plus les reconnaissances sont faites pour reconnaître les lieux où dans quelques jours il va embosser les navires menant l'attaque. Ces reconnaissances sont donc tout sauf des improvisations.

22 : **lieutenant de vaisseau Page** : Page a été effectivement chef d'état major de l'expédition Baroche, et est l'auteur du plan initial d'attaque du fort qui prévoyait une attaque simultanée par terre et par mer, plan qui a été rejeté par les principaux responsables de l'expédition, et qui explique leurs récriminations à son égard. Ce qu'oublie de dire Joseph Kerviler, c'est qu'à la suite de cette affaire, Page a commis une faute grave en envoyant de façon anonyme un article au *Temps*, journal d'opposition libérale, article dans lequel il dénonçait la pusillanimité et certaines turpitudes des commandants des frégates. L'amiral Baudin ne pouvait que le renvoyer, dans la mesure où Page venait de reconnaître être l'auteur de l'article. Il lui gardera son estime, et interviendra pour qu'une nouvelle affectation lui soit donnée après que les esprits soient calmés.

23 : **s'embosser** : La décision d'aller placer les trois frégates au ras des récifs est une des causes essentielles du succès. Les frégates placées dans l'angle saillant des fortifications neutralisaient ainsi la plus grande partie de l'artillerie du fort. De plus la position des bombardes était particulièrement bien choisie puisqu'elles étaient placées hors de portée du fort. La position des navires a donc été particulièrement réfléchie, même si l'amiral a pris des

risques dans la mesure ou le moindre coup de vent risquait de pousser les frégates sur des récifs, et dans une zone où elles avaient absolument besoin d'une remorque pour manœuvrer.

24 : **Antonio Lopez de Santa Anna** : Santa Anna est né en 1794. Officier il a d'abord servi les Espagnols dans la guerre d'indépendance, puis s'est rallié en 1821 au chef des insurgés le général Iturbide. Après l'indépendance proclamée cette même année 1821, il contribue à renverser Iturbide quand celui-ci veut se proclamer empereur, et après avoir en coulisses manœuvré les différents partis politiques, il se fait désigner Président de la république en 1833, et gouverne en renforçant la centralisation des pouvoirs alors que le Mexique est en principe un état fédéral. Parti réprimer la révolte des colons du Texas, révolte soutenue par les Etats Unis, il est battu à San Juanito en juin 1836 et fait prisonnier. Libéré sous caution ou évadé quelques mois plus tard, il reprend les hostilités, et est le protagoniste principal de l'épisode d'Alamo en 1837. Il joue un rôle important dans la guerre contre les Français, et renverse le président Bustamante en 1841, et se fait proclamer dictateur à vie en 1853 bien qu'il ait perdu une grande partie du territoire lors de la guerre contre les Etats Unis entre 1846 et 1847, Etats Unis qui annexent alors le Texas, le Nouveau Mexique, et la Californie. Evincé par les libéraux en 1860, il servira Maximilien en 1865, sera condamné à mort par Juarez puis finalement gracié. Il meurt en 1876.

25 : **artillerie** : Les spécialistes discutent encore pour savoir si la destruction du fort est due aux obus creux des frégates ou aux mortiers des bombardes. Ce qui et certain c'est que l'artillerie embarquée a fait d'immenses progrès depuis 1820, et que les officiers canonniers tels Joseph Kerviler, n'oublions pas qu'il est polytechnicien, sont devenus de véritables spécialistes, capables de diriger très précisément leurs salves, et d'en calculer les effets en fonction de la nature des objectifs et de la distance.

26 : **attaque** : L'attaque de Vera Cruz est conforme à la description qu'en donne Joseph Kerviler. Il brode un peu concernant l'imprévoyance de l'amiral, et l'imprudence du Prince de Joinville qui n'a fait qu'appliquer strictement le plan élaboré par l'amiral, celui ci n'ayant jamais envisagé autre chose qu'un coup de main pour détruire les défenses de la ville, mais sans jamais envisager une occupation de longue durée. L'affaire est globalement un grand succès surtout compte tenu de la disproportion des forces.

27 : **fédéralisme** : le Mexique est théoriquement sous le régime de la constitution fédérale de 1822. Mais depuis la prise de pouvoir directe ou indirecte de Santa Anna, les conservateurs poursuivent une politique centralisatrice, qui ôte toute autonomie aux différents états constituant la fédération. En conséquence des révoltes éclatent périodiquement surtout dans les états du Nord, révoltes qui sont la cause principale de l'instabilité constatée au Mexique à cette époque. De plus ces révoltes sont appuyées par les Etats Unis qui veulent mettre la main sur le Nord du pays et y arriveront en 1847. Joseph Kerviler apparaît nettement partisan des fédéralistes « libéraux » contre les centralisateurs conservateurs;

28 : Monsieur Deffaudis : ministre plénipotentiaire français auprès du gouvernement mexicain jusqu'en mai 1838, son intransigeance n'a pas facilité les relations entre les deux pays.

29 : **événements** : Le gouvernement anglais suivait de très près l'expédition française, et nul doute que l'arrivée de l'escadre anglaise comptant 436 canons ait été un acte d'intimidation. Cette escadre avait été préparée à l'origine pour forcer le gouvernement mexicain à se soumettre aux exigences anglaises, qui étaient de même nature que les nôtres, c'est à dire des compensations pour les pertes subies pendant les troubles, et une amélioration de leur traité de commerce. Ils avaient aussi sans doute ordre de prendre des gages territoriaux, mais nous les avions devancés. Ils craignaient aussi qu'après notre victoire nous nous imposions comme partenaires principaux, et tuteurs du gouvernement mexicain. D'où

leur proposition de jouer un rôle de bons offices, et de voir la paix se conclure rapidement. En février 1839 une note menaçante sera envoyée par Palmerston, Premier ministre anglais, au gouvernement français, rappelant que l'Angleterre se sentirait obligée d'intervenir en cas de prolongation du conflit.

30 : **Packenham** : ministre plénipotentiaire anglais à Mexico. Son intervention dans les négociations franco-mexicaines sera facilitée par ses bonnes relations avec l'amiral Baudin, et par un souci de respecter les susceptibilités des deux parties.

31 : **Fort Royal** : Ancien nom de Fort de France à la Martinique.

32 : **dissolution** : Le ministère Molé est violemment attaqué par Guizot, en particulier sur sa politique extérieure au Mexique et au Moyen Orient. Louis Philippe décide donc une dissolution de la Chambre des députés, mais les élections renforceront plutôt l'influence de Guizot qui sera rappelé au ministère quelques mois plus tard.

33 : **Pagar** : Le mot « pagar » veut dire en espagnol payer. Or pour une question de prestige, le gouvernement mexicain ne veut à aucun prix reconnaître qu'il doit « payer » quelque chose aux ressortissants français. Ces ressortissants se sont installés à leurs risques et périls, et sont soumis aux lois mexicaines. Il n'est donc pas possible de leur accorder un régime particulier, différent de celui auxquels sont soumis les autres habitants du Mexique, qui eux aussi ont subi des pertes du fait des troubles et des guerres civiles. Tout au plus le gouvernement mexicain accepte de verser de son plein gré « estregar » une somme au gouvernement pour faciliter la signature d'un traité de paix. Ce traité sera finalement signé, et le mot pagar y figurera.

34 : **Laborde** : Il est 1er lieutenant à bord de *La Gloire* et camarade de promotion de Joseph Kerviler. On devine un peu de jalousie de la part de ce dernier qui à 35 ans se sent certainement apte à commander une corvette, même mexicaine.

35 : **service funèbre** : Ce service a été expressément voulu par l'amiral, bien entendu pour honorer les morts de la division, mais aussi pour prouver aux Mexicains que les Français ne sont pas les gens sans foi ni loi, et dépourvus de religion que décrivent à longueur de colonne les journaux locaux. Il a donc voulu donner à ce service funèbre le plus de solennité possible, et l'a présidé de bout en bout, en y marquant une piété remarquée, alors même que lui-même est protestant et que la liturgie est bien entendu catholique.

36 : La parisienne : Pour célébrer les trois glorieuses journées de juillet, le poète Casimir Delavigne a composé une chanson intitulée la Parisienne dont voici le dernier couplet :

Tambours, du convoi de nos pères
Roulez le funèbre signal !
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal !
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire !
Portons-les ; marchons !
Découvrons nos fronts
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire !

37 : **envoi des pompes** : L'escadre française sur ordre exprès de l'amiral qui se rendra à terre pour vérifier l'efficacité des secours, assurera l'essentiel des efforts faits pour maîtriser le feu. Cette action sera d'autant plus remarquée, et appréciée, que les navires anglais et

américains nombreux, et présents dans le port, se contenteront de se mettre à l'abri de l'incendie.

38 : **Rosamel** : Né en 1774 dans le pas de calais, Joseph Rosamel est d'abord mousse sur un bâtiment de cabotage. Il participe ensuite comme matelot aux diverses campagnes maritimes de la révolution, notamment la tentative de débarquement en Irlande, expédition pendant laquelle il est fait prisonnier. Sous l'Empire il combat surtout en Méditerranée. Capitaine de vaisseau en 1814, et commandant du port de Cherbourg, il adopte une position prudente pendant les Cent Jours, et est confirmé dans ses fonctions par la Restauration. Il part ensuite pour de longues croisières dans l'Atlantique, et aux Etats Unis. Contre-amiral en 1823, il commande successivement les stations du Brésil et du Levant, et est le second de l'amiral Duperré lors de l'expédition d'Alger en 1830. Vice-amiral et député du Var, il est ministre de la marine en 1838, et à ce titre organise et supervise l'expédition du Mexique. Il sera remplacé dans ce poste en mars 1839 par l'amiral Duperré. Il est considéré comme un des meilleurs ministres qu'ait eu la Royale. Il a laissé une importante œuvre législative, et a donné une grande impulsion aux travaux scientifiques et techniques pour l'amélioration de la marine à voile et à vapeur. Il commandera ensuite l'escadre de Méditerranée, et mourra en 1848.

39 : **promotions** : Les promotions sont obligatoirement limitées par les règlements de la marine de guerre qui définissent le nombre maximum d'officiers susceptibles d'être en service actif. C'est ainsi qu'il ne peut y avoir plus de 3 vice-amiraux, 10 contre amiraux, 110 capitaines de vaisseaux, 230 capitaines de frégate, 325 lieutenants de vaisseau de 1ère classe…. Les promotions exceptionnelles ne peuvent donc intervenir que si des postes sont vacants, et l'amiral n'était absolument pas libre d'accorder toutes les promotions qu'il estimait méritées.

40 : les faveurs de l'auteur, on l'a vu, sont clairement pour un état fédéral, avec un gouvernement assuré par une bourgeoisie éclairée libérale et un régime économique basé sur le libre échange.

41 : **maladies** : Le printemps et l'été ramènent régulièrement une épidémie de fièvre jaune sur toutes les côtes du golfe du Mexique. En juin 1839 *La Gloire* a ainsi eu 280 malades du scorbut et de la fièvre jaune, soit près de la moitié de l'équipage.

42 : **Campeché** : Chef lieu de la province du Yucatan à l'ouest de Vera Cruz.

43 : **Arcas** : Petites îles à une centaine de kilomètres à l'ouest de Campeché.

44 : **instructions** : Les instructions de Monsieur Baudin étaient formelles, il devait rentrer immédiatement en France avec la majorité des navires de l'expédition. Il en profitera du moins pour s'arrêter au Texas où il sera reçu en grande pompe, la victoire de Saint Jean d'Ulloa ayant beaucoup frappé les marins américains.

45 : **arme** : Joseph Kerviler n'est pas très pressé alors de rentrer en France car à la suite du conflit qui se développe entre le sultan de Turquie, et son subordonné théorique le pacha d'Egypte Mehemet Ali, on craint une guerre dans tout le Moyen Orient. Mehmet Ali est soutenu par la France qui espère à l'occasion de cette sécession prendre pied en Egypte, tandis que l'Angleterre fait semblant de jouer les arbitres, pour se trouver dans tous les cas dans le camp du vainqueur. En prévision des hostilités on arme donc tous les navires disponibles, et bien sûr on aura besoin de tous les officiers, même ceux qui reviennent d'une première expédition. Finalement les choses vont s'arranger provisoirement, et Joseph Kerviler pourra bénéficier d'un congé à son retour en France.

46 : **articles secrets** : Il n'y a pas d'articles secrets dans le traité, mais un certain nombre de conventions annexes, qui ne sont pas dans le traité mais ont un caractère tout à fait officiel.

Le traité lui-même règle les modalités de paiement de l'indemnité de 600.000 piastres soit environ 3 millions de francs, ainsi que les dispositions qui accordent à la France les clauses de la nation la plus favorisée pour la protection de ses ressortissants, de son commerce, de ses agents. On peut reprocher à l'amiral de ne pas avoir obtenu un traité de commerce spécifique semblable à celui dont bénéficient les Anglais, mais le gouvernement ne lui a pas strictement imposé cette obligation, et surtout lui a demandé de conclure rapidement, pour ne pas indisposer les Anglais. Les conventions annexes soumettent le paiement d'indemnités de guerre à un arbitrage extérieur, et règlent divers points secondaires relatifs au sort des prisonniers, des bâtiments capturés par les Français, … Finalement la France ne demande pas la révocation des fonctionnaires ayant spolié ou emprisonné des ressortissants français, mais encore une fois l'amiral n'a fait en la matière que se conformer aux instructions gouvernementales. C'est pourtant à l'amiral qu'on reprochera, comme le fait Joseph Kerviler, de ne pas avoir profité de sa victoire pour exiger des compensations plus importantes.

47 : **Duperré** : Né en 1775, Victor Duperré participe aux combats de l'époque révolutionnaire, puis de l'Empire, notamment aux Antilles et dans l'océan Indien. Contre-amiral en 1811 et baron d'Empire, il organise la défense des ports de l'Adriatique contre les Autrichiens. Rallié à Napoléon pendant les Cent jours, il est gracié par Louis XVIII, et assure le blocus du port de Cadix pendant l'expédition d'Espagne en 1823. Il commande le débarquement d'Alger en 1830, et est nommé après cet exploit Amiral de France. Il sera plusieurs fois ministre de la marine, et succédera en particulier à Rosamel en avril 1839.

48 : **canal de Bahama** : Les Bahamas qui s'étendent du nord de Cuba jusqu'à Haïti et la République Dominicaine, sont accompagnées de récifs et de hauts fonds qui s'étendent très loin au large. Pour aller de La Havane vers la France, il faut donc suivre le « canal de Bahama » qui longe toute la côte nord de Cuba, passe au nord d'Haïti, et double l'île Tinka pour ensuite gagner le large. Le passage est parfois assez étroit, et sa traversée nécessite une attention permanente car c'est la route obligatoire pour qui veut se rendre en n'importe quel point des côtes du golfe du Mexique.

49: **Question d'Orient** : On regroupe sous ce terme tous les problèmes posés à partir du début du XIXème siècle par la décomposition de l'empire ottoman, décomposition qui multiplie les ambitions des principaux états européens. La Russie souhaite en particulier contrôler les Dardanelles pour obtenir un libre accès à la Méditerranée, et l'Angleterre veut obtenir la maîtrise de l'isthme de Suez, en établissant un protectorat sur l'Egypte. Contrairement à ce que croit Joseph Kerviler, cette *grande affaire* n'est pas terminée, et il aura bientôt l'occasion, dans son 5ème carnet, de rapporter ces événements depuis Alexandrie où il sera en station.

50 : ***Domine Salvum*** : Le *Domine Salvum Fac Regem* est l'hymne officiel français pendant toute la Restauration. Bien que Louis Philippe ait rétabli *la Marseillaise* à son avènement, la Royale restée légitimiste de cœur continue à utiliser l'ancien hymne à bord pour toutes les cérémonies officielles.

La musique est de Lully, voici les paroles :

Domine salvum fac regem

Et exaudi nos in die qua invocaverimus te

(Seigneur, sauve le roi

et exauce-nous au jour où nous t'invoquerons)

51 : ***Retour à Brest*** : Fortuné de Boisgobey dans son « *voyage en Bretagne* » de 1839 raconte le retour de l'escadre à Brest : « nous voici à la pointe de l'entrée du port marchand. La

rade et ses vaisseaux s'étalent devant nous. L'Orion d'abord avec sa carcasse de vaisseau et sa mâture de corvette. L'Atalante, la Néréïde qui rapporte l'amiral Baudin du Mexique et qui finit sa quarantaine aujourd'hui même. Une flamme, une fumée, une explosion voilà la Néréïde qui parle; les vaisseaux frémissent comme de joie au son de la caronade : la terre se pique d'honneur : les batteries du vieux château ouvrent leurs gueules à fleur d'eau et répondent aux frégates : l'amiral va descendre à terre. Que le bruit du canon qui fait si bien partout, fait bien surtout en mer ! voilà le canot commandant qui vole sur les lames; un groupe d'officiers chargés de dorures occupe l'arrière; je cours à la porte du port militaire pour mieux voir: le canon tonne, la musique envoie ses fanfares; l'amiral s'avance le premier, saluant du bras gauche; le droit est resté dans un combat : M. Baudin est du reste un homme jeune encore, d'une assez belle taille, mais d'une figure insignifiante, rougeaude et moutonnière : il est fort envié et fort peu aimé dans la marine et bien qu'on doive se méfier du jugement du corps qui est en général extrêmement jaloux par nature, je crois que M. Baudin a eu plus de bonheur que de talent. Mais que c'est beau, quel que soit l'homme, le triomphe après la victoire. Et les officiers, jeunes, droits, beaux et brillants, avec la croix gagnée devant Saint-Jean et la foule brestoise qui se presse pour les voir et aspirer vers une gloire future. J'avouerai que j'ai suivi, que j'ai admiré, Dufretay, l'élève de deuxième classe, l'enfant de dix huit ans, blanc et imberbe, avec son bras gauche raidi par les balles et son étoile sur la poitrine : il a reçu la croix pour couvrir cinq trous de balles; ma foi ! C'est quelque chose que la gloire! Pourquoi faut-il que les réflexions viennent tuer une à une tous les enthousiasmes qui naissent d'un pareil spectacle. »

52 : **hypocrisie** : Monsieur Laisne sera nommé contre-amiral en mars 1840, c'est à dire à peine un mois après son débarquement, et après une nouvelle demande insistante de l'amiral Baudin.

53 : Iturbide : (27 septembre 1783 - 19 juillet 1824), militaire, homme politique et empereur du Mexique.

Iturbide est né à Valladolid en Nouvelle-Espagne (Mexique actuel), de nos jours appelée Morelia au Michoacán. Il était le fils de parents espagnols arrivés en Nouvelle-Espagne peu avant sa naissance.

Il s'engage dans l'armée espagnole en 1798 et il est promu au rang de lieutenant en 1810. Cette année-là la Guerre d'indépendance du Mexique éclata, et Iturbide se battit au départ avec les troupes espagnoles pour la réprimer.

De plus en plus attiré par la cause mexicaine, il commença des négociations secrètes avec le chef rebelle Vicente Guerrero. En 1820, Iturbide rejoint les rebelles, entraînant avec lui la plus grande part de son armée, qui lui était dévouée. En février 1821, Iturbide et Guerrero présentèrent le Plan d'Iguala appelant à un Mexique uni et indépendant.

Ils réussirent à rallier les autres rebelles et à chasser les royalistes espagnols hors du pays. Iturbide devint le chef de la nouvelle junte. Il signa un accord de compensation avec les émigrants qui retournaient en Espagne pour la valeur des biens qu'ils laissaient. Comme ces Espagnols possédaient les meilleures terres du pays cela épuisa la trésorerie du pays et mit la nation en état de banqueroute (même les cloches en argent et les autels en or furent fondus).

Iturbide était soutenu et influencé par les conservateurs qui désiraient un Mexique avec un monarque issu d'une des familles royales d'Europe, il fut persuadé par ses conseillers de se faire lui-même empereur à la manière de Napoléon Bonaparte. Le 21 juillet 1822, il fut couronné Augustin Ier, empereur constitutionnel du Mexique.

Iturbide essaya de gouverner comme il avait mené l'armée, donnant des ordres et ordonnant que l'on emprisonne ceux qui contestaient. L'opposition à son administration crût, et en 1823 plusieurs gouverneurs et commandants militaires régionaux, dont Guadalupe Victoria et Antonio López de Santa Anna, présentèrent le Plan de Casa Mata, appelant au

renversement d'Iturbide et à déclarer la république du Mexique. Le 19 mars 1823, Iturbide abdiqua et accepta de quitter le pays sans combat.

LEXIQUE

Ce lexique a été établi à partir du "Dictionnaire de la marine à voiles" des capitaines de vaisseau Pâris et de Bonnefoy, dictionnaire paru en 1847, et réédité en 1999 par les éditions du Layeur à Maxéville, Meurthe et Moselle. Pour un même terme il peut exister plusieurs définitions et nous avons retenu celle qui explicite le texte de Joseph de Kerviler. Ces termes sont signalés par des astérisques dans le corps du texte, et classés par ordre alphabétique.

Abattre en bassin: C'est après avoir fait entrer un navire dans un bassin de réparation, le coucher sur le côté opposé à celui où les réparations sont nécessaires, ici changer des feuilles de cuivre qui protègent la carène.

Abattre en carène: C'est disposer le bâtiment hors d'eau de façon à pouvoir réparer la totalité de la partie normalement immergée.

Abord (en) : Mettre une chose en abord, ici des caissons pour ranger les effets des officiers, c'est les placer le plus près possible de la face intérieure de la muraille formant la coque d'un bâtiment.

Accore : Bord d'un banc rocheux, d'un récif, et de la partie submergée d'une côte ou d'un rocher.

Adonner: En parlant d'un vent adonner signifie qu'il devient alors plus favorable qu'il ne l'était auparavant. On peut alors plus facilement se rapprocher du cap fixé.

Affourcher : Lorsque on veut mouiller en un point d'une rade, et y séjourner quelque temps, on laisse d'abord tomber une ancre pour arrêter le navire, et ensuite une seconde en un point calculé en fonction des courants et des vents dominants pour éviter que le navire ne tourne sur lui même. L'ensemble de l'opération est l'affourchage.

Amarre : Chaîne ou cordage qui servent à l'amarrage d'un navire, ou dans le cas présent à son halage.

Ambigu : Il s'agit d'un repas où tous les plats autres que les desserts sont servis en même temps.

Amener : Se dit d'un navire qui reconnaît la supériorité d'un adversaire au cours d'un combat et qui est contraint d'amener son pavillon.

Amorçage : Premiers tours d'un cordage autour d'un objet, ou accroche, permettant de fixer ces mêmes cordages.

Ancre de flot: Ancre placée du côté du jusant, et levée quand on veut contrarier les effets de la marée.

Ancre à jet: C'est une ancre de petite dimensions, employée pour disposer de points fixes dans la mer lorsque le bâtiment doit manœuvrer. On les fait porter par des chaloupes qui les mouillent aux lieux choisis lors des opérations de halage, ou d'évitage.

Aperçu : participe employé comme substantif et qui indique qu'on a vu et compris un signal. On hisse alors le pavillon d'aperçu, ce que fait ici le commandant en second Lugeot.

Apiquer : c'est incliner du haut vers le bas une partie du gréement en particulier les vergues. On apique dans les ports afin de diminuer l'espace occupé par le navire, mais on apique également en signe de deuil, de la même manière qu'on met son pavillon en berne.

Armer (les avirons) : Armer les avirons indique qu'on les dispose de telle façon qu'il suffit d'un ordre pour que les hommes du canot commencent immédiatement à ramer (nager).

Armures: Pièces de bois qui renforcent les tirants ou poutres principales placées en travers du bâtiment pour joindre les deux murailles de la coque.

Arriver (laisser) : C'est manœuvrer le gouvernail et les voiles de façon à faciliter l'arrivée dans un port, ou de rejoindre un autre bâtiment.

Atterrissage: Action de s'approcher de la terre pour la reconnaître et diriger sa route en conséquence. Des manuels précisent les renseignements à rechercher et vérifier selon les lieux et circonstances, lors des manœuvres d'atterrissage.

Aussières: Cordage composé de trois ou quatre torons tortillés ensemble. Les aussières sont souvent goudronnées, et ont entre 8 et 32 centimètres d'épaisseur, et servent à arrimer les navires ou les grosses pièces.

Avant-garde : C'est un vieux bâtiment placé à l'entrée d'un port, et qui reçoit à son bord le personnel chargé de la police et de la surveillance de l'arsenal.

Baille: Sorte de baquet rempli d'eau. Cette eau sert à rafraîchir les bouches à feu pendant une action, ou à mouiller la poudre qui s'échappe des gargousses.

Bande: Ici synonyme de côte ou de côté, quand on parle d'une terre baignée par la mer

Barbette : Terme qui s'emploie pour les bouches à feu destinée à tirer par dessus le plat bord. Les barbettes ne se trouvent donc que sur les bateaux de faible tonnage qui ne possèdent pas de batterie.

Baril: le baril contient entre 25 et 50 litres, et le tonneau représente entre 8 et 9 barils.

Barre : Amas de sable qui s'établissent devant l'entrée d'un port ou d'une rivière. La barre n'est donc franchissable qu'à marée haute, ou avec une hauteur d'eau suffisante sous la quille, même dans les passages entre bancs.

Bâtiment croiseur : C'est simplement un navire qui fait une croisière, une surveillance

Baux : les baux sont les poutres principales placées en travers des bâtiments, pour supporter les bordages des ponts

Blanc : cible

Bout dehors ou Boute dehors: Petite vergue supplémentaire placée à l'avant des vergues principales afin d'en augmenter provisoirement l'envergure.

Barres: les barres de cabestan sont des leviers amovibles qui servent à faire tourner ce treuil placé à l'arrière du grand mat. Le cabestan sert aux travaux qui nécessitent beaucoup d'efforts comme lever les ancres, pu guinder les mats de hune.

Bec: berceau formé par de fortes pièces de bois et par des cordages sur lesquels on fait reposer un bâtiment prêt à être lancé.

Beaupré : Abréviation pour le mât de beaupré qui est incliné de 20 à 30° à l'avant du navire. La plupart des équipements qui sont situés sur ce mât portent également de beaupré. Passer sous le beaupré d'un bâtiment est donc passer extrêmement près de lui.

Ber: ou berceau. C'est une sorte de lit formé de fortes pièces de bois sur lequel on fait reposer un bâtiment qui est prêt à être lancé.

Biscaïen : Eclat d'obus

Blanc: But des canonniers lors des exercices à feu. Une gratification est accordée à celui qui l'atteint de plein fouet.

Bombarde : Terme générique utilisé pour désigner toute embarcation destinée à porter des mortiers. Elles peuvent avoir jusqu'à trois mâts et sont alors équipées d'une batterie. Les mortiers sont établis dans des sortes de puits portant à hauteur des gaillards des plate-formes qui permettent à ceux ci de pivoter dans toutes les directions.

Bon frais : Pour la force du vent correspond à une bonne brise.

Bonnettes: Voiles ordinairement bien carrées, installées à côté et en dehors des voiles principales afin d'augmenter la surface de voilure. Elles se distinguent par l'addition du nom de la voile principale à laquelle elles appartiennent. Elles sont en toile légère, et fixées légèrement pour pouvoir être amenées rapidement en cas de saute de vent. on ne les emploie que par temps calme

Boulines: Cables servant à ouvrir les voiles. Larguer une bouline permet un déploiement des voiles quand on a choisi une route.

Bout-dehors : Les bout dehors sont des vergues supplémentaires placées sur l'avant des vergues principales sur lesquelles elles peuvent glisser ce qui permet d'augmenter l'envergure de la voilure pour y installer les bonnettes.

Bouteilles: cabinets en forme de demi bouteilles qui débordent tribord et babord du plan de la coque. Ils servent de lieux d'aisances pour les officiers. Ils sont équipés d'une sorte de chasse pour assurer la propreté de l'endroit. Celle du commandant comporte très généralement une baignoire.

Bragues: Morceaux de gros filin, destinés à limiter le recul des bouches à feu. Chaque extrémité du filin comporte une roulette en fonte de fer. La brague doit permettre de limiter le recul à une quinzaine de centimètres.

Braisière : Vaisselle en fonte ou en cuivre dans laquelle on fait cuire des viandes à la braise.

Brasse: Mesure correspondant à 5 pieds c'est à dire 1,62 m. La brasse sert généralement d'unité de mesure quand il s'agit de mesurer la profondeur de l'eau sous la quille, et les divisions sur les lignes de sonde.

Brick ou bric: Bric ou Briq, mot dérivant de brigantine, est un bâtiment à deux mâts, avec un grand mât incliné vers l'arrière. Le tonnage va jusqu'à 300 tonneaux. Ils sont rangés en plusieurs classes suivant leur artillerie et l'importance de leur équipage. Les plus importants sont chargés de missions entre escadres ou entre ports.

Brigantine : Voile aurique, c'est à dire triangulaire ou latine, qui en poste fixe est placée sur le mât à l'extrémité arrière du navire. On s'en sert surtout pour manœuvrer.

Brise grand large: Forte brise soufflant de la mer vers la terre. Elle est dite maniable quand elle ne gêne pas les manœuvres d'approche du port.

Bugalet: petit bâtiment à deux mats utilisé dans les ports pour les transports de passagers et de matériel.

Cabestan : Treuil vertical placé sur les ponts d'un bâtiment à l'arrière du grand mât, et qu'on manœuvre à l'aide de barres horizontales. C'est avec cette machine qu'on exécute à bord les travaux demandant les plus grand efforts, comme le mise en place et la fixation des différentes parties des mâts.

Cacatois: Petites voiles carrées qui surmontent les voiles de perroquet et de perruche, et constituent donc la partie extrême de la voilure d'un mat. On ne s'en sert qu'en cas de beau temps affirmé.

Cadres : Lits des malades. C'est aussi le lit des officiers quand ils n'ont pas de couchettes.

Caler: caler un mat c'est abaisser une partie de ce mat le long de la partie inférieure du même mat, par l'intermédiaire d'un cordage appelé guinderesse.

Caliers : se dit des marins spécialement affectés aux travaux et au service de la cale.

Caliorne : C'est le plus gros palan d'un navire. On s'en sert pour embarquer et débarquer les embarcations et autres canots.

Canot major: Canot réservé au transport de l'état major.

Cambuse: Magasin placé sous la surveillance du commis aux vivres, et où l'on entrepose une quantité de vivres qui doit suffire pour cinq jours. On y fait la distribution journalière des rations et il est aménagé en conséquence.

Capeler : Capeler une hune c'est la faire passer par dessus la tête d'un mât pour la mettre en place.

Capeyer: se dit encore capéer, caper ou caperer. C'est tenir la cape.

Carguer : Carguer une voile c'est au moyen de cordages nommés cargues, retrousser une voile sur elle même pour la soustraire à l'action du vent.

Carré: Dans les mémoires de Joseph Kerviler ce terme est systématiquement écrit "quarré". C'est un salon dans l'entrepont où donnent généralement les chambres des officiers. Il voit le jour uniquement par le haut.

Caronades: Bouches à feu ayant une chambre très légère par rapport au poids des boulets pleins qu'elles sont destinées à lancer. Les caronades tirent donc de faibles charges. Elles sont plus légères que les canons, donc plus faciles à manœuvrer. Elles permettent de tirer plus de coups dans un temps donné, et nécessitent moins d'hommes pour les manœuvrer, mais portent moins loin et sont moins précises que les canons. Elles sont particulièrement nombreuses sur les bâtiments légers tels que les corvettes. Elles peuvent être transportées à bord des canots principaux.

Cavalier : Terme de fortification : c'est un amas de terre dont le sommet comporte une plate-forme sur laquelle se dresse une batterie de canons.

Cercle: se dit aussi cercle de réflexion ou cercle de borda. Instrument astronomique qui joue le même rôle qu'un sextant.

Chalut : Filet utilisé comme une sorte de drague. Au milieu du filet se trouve une sorte de sac qui va en se rétrécissant. afin d'empêcher les poissons de sortir quand le filet est traîné sur le fond de la mer.

Chasser : Chasser en avant signifie ici s'efforcer de s'éloigner le plus possible du navire suivant, celui-ci étant censé vous poursuivre;

Chique : Petit insecte des régions tropicales qui se loge dans les pieds et cause des démangeaisons et des affections dangereuse si on arrive pas à s'en débarrasser.

Coins de mire: Pièces en bois mobiles, réglables en hauteur, et placées sur la partie de l'affût d'un canon entre deux curseurs. Le coin de mire est utilisé par le chef de pièce pour les opérations de pointage.

Commission (être en) : Pour un bâtiment être en commission de port signifie préparer l'ensemble du matériel nécessaire à sa mission, mais n'embarquer que la partie de ce matériel non susceptible de se détériorer, le reste demeurant en dépôt à terre.

Conserves : Bâtiments convoyeurs, chargés d'accompagner un convoi, ou un bâtiment principal, ici *La Gloire.*

Cornette: Sorte d'étendard aux couleurs nationales, envergué à un petit rouleau de bois, et dont une extrémité est terminée par deux pointes. Elle est la marque de distinction

hissée par un commandant de navire d'un grade supérieur à celui de capitaine de vaisseau lorsque il commande au moins trois bâtiments.

Corps mort: Le corps mort est formé par un assemblage de chaîne et d'ancres, disposées au fond de l'eau. Une branche de cet amas , l'étagine, remonte à la surface et est accrochée à une chaloupe pontée à laquelle les navires peuvent s'amarrer provisoirement en attendant un vent ou un courant favorable.

Corvette de charge : Un bâtiment de charge est celui qui est destiné à recevoir une charge importante, charge qui affectera la forme du bâtiment et donc son hydrodynamique, et modifiera ainsi ses performances à la mer.

Costiller : Peut-être naviguer en restant en vue d'une côte ?

Couettes ou coites: se dit aussi coittes. Pièces de bois du ber, parallèles à la quille du bâtiment à lancer et dont elles font toutes la longueur. Elles sont vives si amovibles au moment du lancement, ou dormantes lorsque elles servent à maintenir la direction du navire au moment du lancement.

Coup de canon et pavillon de partance: Signaux envoyés pour appeler les retardataires lorsque le commandant a décidé d'appareiller.

Coupé : A l'époque les wagons de chemin de fer sont formés d'une caisse avec une porte d'accès mais sans toit. Il n'y a pas de compartiments.

Coupé (le) : se comprend ici comme l'interruption dans une ligne de récifs ou de hauts fonds.

Courant : Terme ici employé par analogie avec les cordages qui ont une extrémité fixe et une extrémité libre pour pouvoir s'enrouler sur une poulie. On dit que la manœuvre est bien courante quand elle se déroule facilement, comme la négociation en cause ici.

Crémaillère : Sur un navire les crémaillères sont surtout utilisées pour tendre (rider) les haubans. Certaines sont donc situées en hauteur dans ces mêmes haubans.

Cuivre: Toutes les pièces de charpente sont liées par un chevillage en fer. Les chevilles ont parfois sur les bâtiments jusqu'à 5 m de long au marsouin et aux guirlandes. Les perceurs, ouvriers spécialisés, étaient des inscrits maritimes tout comme les matelots, charpentiers et calfats. Des problèmes graves dus à l'effet galvanique naquirent au moment où l'on commença à doubler les coques en cuivre, et cela bien qu'on n'ait plus percé jusqu'à l'extérieur. Aussi fallut-il un chevillage en cuivre rivé sur rondelle. De même le bordage était cloué en cuivre sous la flottaison, pour les mêmes raisons.

Appliqué en feuilles contre la surface extérieure de la carène, le cuivre sert à empêcher l'attaque des vers. Le "cuivre" est l'ensemble de toutes les feuilles appliquées ou clouées, soit le long de la carène, soit un peu au dessus de la ligne de flottaison.

En cours de campagne, on utilisait divers expédients pour le frotter et le nettoyer, pour retrouver la bonne marche du bâtiment.

Cul de porc: C'est un entrelacement de torons qui présente un sorte de nœud épais ou bouton à une des extrémités du filin.

Culer : Se dit d'un bâtiment qui marche par la poupe ou dans le sens de la poupe c'est à dire vers l'arrière. Ici il semble culer parce que en comparant avec les autres navires qui marchent dans la même direction il semble reculer par rapport à eux, sa vitesse étant nettement moins importante.

Cure molle: Machine à curer constituée de vastes pontons munis sur le côté de grandes cuillers qui raclent les fonds de la mer. Les cuillers sont ensuite vidées au moyen de trappes dans des bateaux plats, les "marie salopes", amarrés le long de la cure molle.

Débouquer: Débouquer c'est traverser un canal ou un passage entre deux îles ou deux hauts fonds, pour déboucher en pleine mer. Ici employé au figuré pour marquer l'arrivée sur un plateau après être passé par des passages difficiles.

Déflouquer: sorte de passage marqué entre des îles ou des écueils pour entrer dans la mer libre. Ici il s'agit pour la corvette péruvienne du franchissement de l'entrée de la rade.

Dégréer les perroquets: c'est mettre bas les vergues des mats en question.

Déléguer : Déléguer ou faire une délégation. C'est la somme qu'un marin désigne devoir être décomptée sur sa solde pour subvenir en son absence aux besoins de sa famille.

Dépasser: (les mats); Au sommet de la partie inférieure des mats est fixé le chouquet, pièce de bois disposant d'une entaille circulaire permettant de faire coulisser la partie supérieure des mats, ici ceux de hune et de perroquet, sur la partie inférieure, ici le mat d'artimon. Dépasser les mats c'est fixer ces mats supérieurs sur les mats inférieurs après les avoir fait coulisser verticalement.

Déraper : Lever et retirer sa dernière ancre au moment de l'appareillage.

Désarrimer: Opération qui consiste à enlever les poids qui sont dans la cale d'un bâtiment, poids qui sont disposés de façon à assurer une bonne stabilité, et la ligne d'eau la plus favorable à la bonne marche du navire

Détail: Le détail est le service intérieur du navire, conservation des rechanges, remplacement du matériel, dispositions d'arrimage, mise en place du gréement, de la manœuvre des voiles et des vergues, composition des rôles, police du bord. Le détail est de la responsabilité du second, même si il peut en déléguer une partie aux autres officiers.

Différence: Se dit de l'écart qui existe entre le tirant d'eau à l'arrière du navire (étambot), et à l'avant (étrave). Un navire est à sa différence lorsque celle ci est conforme aux spécifications données au moment de la livraison du navire, éventuellement corrigées par l'expérience.

Drômes: Assemblage de pièces ou rechanges, notamment de mâture, qui sont disposées sur le pont en deux parties, tribord et babord, à hauteur de la chaloupe;

Fosse aux lions: se dit aussi fosse aux lieux et soute. C'est une sorte de magasin dans la cale du navire où l'on range divers cordages. L'élève Duparc y est consigné pour s'être fait appréhender par une autorité étrangère.

Echelle de commandement : escalier démontable en bois garni de rampes, avec des plateformes, et qui fait saillie sur la coque et permet de monter et de descendre du bâtiment. Il n'est en place que lorsque le bateau est à quai.

Ecoute, Etre sous l'écoute: C'est un cordage destiné à tendre et à fixer les points inférieurs d'une voile. Etre sous l'écoute d'un navire, c'est être proche de lui sous le vent.

Ecubiers: Trous pratiqués à l'avant dans les joues du navire pour livrer passage aux cables et chaînes, ou aux cables de chanvre. Il y en a 4, 2 de chaque côté de l'étrave. Ils sont protégés par des manchons pour faciliter les manœuvres des chaînes qui les traversent.

Elonger: C'est disposer une partie de l'aussière, ou de tout autre câble important, pour qu'elle soit facilement utilisable en vue de la manœuvre envisagée.

Embosser: Embosser un navire consiste à l'amarrer à l'ancre de telle manière qu'il puisse changer de direction à volonté, et présenter quelque soit la situation de la mer et du vent, un de ses côtés dans une direction donnée, par exemple celle d'un fort qu'on veut canonner.

Embossure : ou croupière. Gros cordage attaché à l'ancre que l'on va mouiller, et qui sert à manœuvrer un bâtiment à l'ancre. On l'utilise en particulier pour présenter un travers à un fort que l'on va canonner.

Enfléchure : Echelons fixés sur les haubans, et qui servent donc à supporter les pieds des hommes qui ont à monter dans la mâture.

Empointure : Ce sont les angles supérieurs d'une voile carrée. Si il s'agit d'une bande de ris, les empointures en sont les extrémités.

Encablure: C'est la longueur d'un câble mesurant 120 brasses, soit environ 195m. C'est aussi une unité utilisée pour mesurer les petites distances.

Enverguer: Enverguer une voile c'est la fixer à une vergue au moyen de câbles appropriés appelés ralingues, et qui prennent donc le nom de ralingues d'envergure.

Epontille : Appui en fer poli ou en bois tourné, qu'on place sous les parties principales des bâtiments pour les renforcer ou les empêcher de fléchir.

Eprouver: éprouver un minerai c'est mesurer sa teneur en métal.

Espars : Ce sont des bouts de mâts de 8 à 12m de longueur et d'environ de 12m d'envergure.. Ils servent à faire des vergues d'embarcations, des mâts….

Espingole: L'espingole est une arme à feu en bronze, courte et évasée depuis son milieu jusqu'à sa bouche. Elle est utilisée par les matelots perchés dans les vergues, qui l'appuient alors sur le montant des hunes. On ne s'en sert qu'à faible portée, et sert à soutenir les marins partant à l'abordage

Estime : Calcul du point où se trouve le bâtiment, lorsque ce calcul est fait par appréciation du sillage mesuré par le loch.

Etalinguer: C'est faire une étalingure à un câble, c'est à dire une sorte de nœud coulant qui permet de fixer les cordages à l'objet qu'on veut attacher, ici les différentes pièces de la batterie.

Etarquer: Etarquer une voile c'est la hisser de manière à ce qu'elle soit bien tendue.

Etre à terre: Etre à terre d'un navire, c'est se trouver entre la terre et ce navire, ici la frégate de l'amiral commandant la station de Rio.

Eviter: Eviter c'est changer de direction pour un navire amarré dans un port ou dans une rivière. L'évitage peut être naturel en profitant du courant, ou provoqué en utilisant des cordages et des corps morts. Il peut parfois être réalisé par des manœuvres de voiles si le vent est favorable. Lorsq'en évitant, un navire amarré à l'ancre se retourne, on dit qu'il change de cap pour cap.

Faux bras : Le bras ou faux bras est un morceau de filin dont on se sert pour un usage de courte durée. Ici il s'agit d'établir des cordages entre la goélette et les navires français pour empêcher tout changement de position pendant la nuit.

Filière : Cordage tendu horizontalement pour délimiter un espace particulier. Le long des mâts ce sont aussi des garde-corps, et on en trouve jouant le même rôle le long des vergues.

Fortune : La fortune est une voile carrée, souvent volante, gréée accidentellement sur un mât (de fortune), remplaçant un mât cassé ou avarié. On parle donc aussi d'un gouvernail de fortune, de la fortune de mer…

Frais : Associé à un adjectif permet d'apprécier la force du vent. On parle ainsi de petit frais pour une petite brise, de bon frais pour une brise soutenue, de grand frais pour un vent violent…..

Funes : Cordages qui servent à haler les filets de pêche.

Fusil de rempart : Sorte de fusil plus long que le fusil ordinaire. Il porte six rayures. La crosse se prolonge par un bec de fer pour qu'on puisse mieux l'épauler. Les balles sphériques peuvent porter à 600m.

Gabarre : Bâtiments de transport. Elles portent un armement léger de caronades. Leur construction est adaptée à l'usage qu'on veut en faire, navigation en haute mer, cabotage ou navigation en rivière.

Gabier : Matelot chargé du service ordinaire et de la visite des mâts, vergues, voiles et toutes autres pièces du gréement d'un navire. Ils constituent l'élite de l'équipage.

Gaillards :. Parties externes du pont supérieur du navire. Le gaillard d'arrière se trouve à l'arrière du grand mât, le gaillard d'avant en arrière du mât de misaine.

Gamelle : La gamelle est à bord la table des officiers. Celui qui en a la direction est le chef de gamelle et doit régler la dépense.

Garants : Cordages utilisés sur les différents types de palans.

Gargousse : Petit sac du calibre de la bouche à feu, qui retient la charge de poudre. On distingue donc des gargousse de 30 de 12…., adaptées au canons de même calibre.

Gargoussier: Boite cylindrique en cuir destinée à mettre à l'abri les gargousses, c'est à dire les sacs au calibre des bouches à feu qui contiennent les charges de poudre. Les gargoussiers sont utilisés lorsque on porte les gargousses dans la batterie pour l'alimentation des canons.

Goëlette : Petit bâtiment à deux mâts, très fin et très léger, disposé pour la marche. Les mâts sont souvent inclinés vers l'arrière. Ces navires sont surtout utilisés pour le cabotage, et portent généralement 6 à 8 bouches à feu.

Gorets : Sortes de grands balais très raides qui servent à nettoyer les parties extérieures du navire qui sont sous l'eau. Le goret est fait de petites branches maintenues entre deux planches.

Grande bordée: il s'agit de la répartition de l'équipage pour le service de bord. En temps normal le service est assuré successivement par trois divisions ou bordées. En période d'activité il y a deux bordées, tribord et babord, et on dit alors que l'équipage court la grande bordée.

Gréement : Le gréement est l'ensemble des cordages, manœuvres, poulies de toutes sortes et autres objets servant à la mise en place ou à la manœuvre des vergues ou des voiles. De la même manière on peut aussi parler du gréement particulier d'une vergue ou d'une voile.

Grelins: Cordages qui ont entre 16 et 34cm de circonférence. Au delà de 34cm on parle de câbles. Le grelin est constitué de trois aussières, et chaque aussière formée de trois torons entortillés ensemble.

Gueuse : Masse de fer en bloc parallélépipédique de 25 ou 50kg, et qui servent à lester le navire.

Gui: se dit aussi bonne. C'est une sorte de vergue qui s'appuie par un bout terminé en croissant sur la partie inférieure du mât d'artimon. Il sert à border la voile dite brigantine.

Guibre : Assemblage de pièces de bois situé sur la face externe de l'étrave, et qui sert à consolidre le mât de beaupré.

Guinder: Guinder un mat c'est au moyen d'un appareil funiculaire, le hisser dans le sens de la longueur jusqu'à ce que la partie inférieure carrée s'introduise dans la "caisse" qui doit le recevoir, et qui se trouve au sommet du mat inférieur. On bloque ensuite le dispositif à l'aide d'une clef introduite dans le trou de la caisse.

Guinderesse: Cordage principal de l'appareil funiculaire qui sert à guinder les mats pour les assembler en hauteur. Pour les mats hissés ici les mats de hune, les guinderesses sont des cordages à trois torons.

(s)**'Habiller en double** : Signifie s'habiller très rapidement.

Hune : Plate forme située sur la partie basse des mâts, et qui sert à manœuvrer, à tendre (à rider), auxquels elle assure un écartement suffisant. Elle sert de lieu de repos provisoire aux matelots, et de lieu de stockage du matériel nécessaire à la manœuvre des voiles et à l'entretien des mâts.

Huniers: Ce sont des voiles carrées fixées aux mats de hunes, ceux ci surmontant les mats d'artimon. Ce sont les voiles les plus employées parce que elles sont assez élevées pour recevoir la brise dans les meilleures conditions sans faire chavirer le navire, et pour appuyer celle ci quand il fait route de côté.

Jas : Partie d'une ancre. Ce sont deux solides barres de bois qui entourent la tête de l'ancre.

Lampe astrale : Lampe construite de telle façon qu'elle permet d'éclairer les objets de haut en bas.

Largue (**grand**) : On dit qu'un navire est sous l'allure grand largue quand la direction de sa route fait un angle de 12 quarts ou 135° avec celle du vent.

Loch : Morceau de bois lesté sur son axe pour qu'il puisse flotter verticalement, et qu'on jette à la mer à l'aide d'une ligne dont la quantité qu'on file pendant que le navire marche, comparé à un espace de temps marqué par un sablier permet de connaître approximativement la vitesse du navire.

Lofer : Diriger le gouvernail et manœuvrer les voiles de manière à ce que le navire tournant autour de son axe vertical fasse avec la quille et par l'avant un angle moins ouvert avec la direction du vent. Cela sert en principe à mieux se placer dans la direction du vent.

Maîtres : Equivalent de sous-officiers.

Majorité: Ici ce sont les bureaux du major général. Celui ci sous les ordres du Préfet maritime, est à la tête du service militaire des ports.

Manœuvres: Morceaux de cordage ou de chaîne, faisceau de fil de fer ou de laiton, utilisé pour le gréement ou la manœuvre des voiles et des vergues. On distingue donc les manœuvres courantes et dormantes.

Manœuvres dormantes: La manœuvre dormante est la partie fixe du cordage qui résiste aux efforts exercés, la partie mobile étant le courant.

Marguerite: Cordage fixé à un autre sur lequel il y a lieu de faire effort. On augmente l'effet de la marguerite par des poulies dans lesquelles on la fait passer. La marguerite est en simple, en double ou en triple selon le nombre de cordons qui y sont employés.

Masquer : Un navire masque ou est masqué lorsque le vent change et vient frapper ses voiles sur leurs faces antérieures. Au sens figuré signifie être arrêté dans une entreprise ou un projet par une circonstance imprévue ou un obstacle

Mat d'artimon: C'est le plus petit des trois mats d'une corvette, et il est situé à l'arrière du grand mat. Par extension c'est toute la mâture supportée par ce mat. Il est surmonté par un mat de hune et un mat de perroquet.

Mat de hune: C'est la partie supérieure qui surmonte les mats de misaine et d'artimon.

Mat de misaine: C'est la partie basse du mat dont le pied repose sur l'avant de la quille, et près de la pièce de bois qui sert à relier cette quille à l'étrave. Dans les grands bateaux le mat de misaine est lui même formé de plusieurs parties assemblées.

Mats en clef: Les clefs des mats sont des boulons carrés en fer ou en bois, qui traversent la partie carrée formant la base de ces mats, et bloquent ainsi les mats supérieurs. Les mats sont dits en clef quand l'ensemble de la mâture est ainsi déployée.

Membres : Pièces de construction qui s'élèvent symétriquement le long de la quille jusqu'en haut du plat-bord.

Moine: Petite pyramide de poudre. Par extension colline de faible hauteur ayant elle même une forme pyramidale.

Montre marine: Mouvements d'horlogerie qui remplacent avantageusement les observations astronomiques pour calculer la position d'un bâtiment. Le principe est celui d'une montre qui donne à tout moment l'heure du méridien de Paris, tandis qu'on détermine à bord le temps vrai. Par comparaison on obtient la longitude. Les montres marines sont d'autant plus exactes qu'on les protège des intempéries, de la chaleur, et de tous les accidents susceptibles d'altérer leur régularité. Il y en a généralement trois à bord pour corriger l'une par l'autre, et une instruction particulière et un officier sont spécialement chargés de leur sauvegarde.

Morne: Nom donné dans les contrées exotiques et les colonies à une montagne escarpée qui avoisine la côte.

Mousqueton : Arme à feu portative, à canon court et fort calibre.

Mousse : Enfants en dessous de 16 ans, embarqués pour être formés aux métiers de la mer. Chaque officier à un mousse qui lui est attaché et lui sert d'ordonnance.

Muraille : Elle constitue l'ensemble des pièces de bois formant les côtés du navire depuis la ligne de flottaison jusqu'au plat-bord.

Nœud : Le nœud est la 120ème partie du mille marin, c'est à dire environ 15,42m, le nœud étant alors la division du loch. On dit aussi qu'un navire file 8 nœuds quand il parcoure 8 milles marins à l'heure c'est à dire environ 15 kms à l'heure, le mile marin valant 1851m .

Nœuds d'air: La corde qui sert à sonder la profondeur de l'eau sous la quille a des divisions marquée par des petits bouts de cordages épissés qui sont garnis de nœuds dits nœuds d'air. La distance entre chaque nœud est équivalente à une brasse soit environ 6,48m

Œuvres mortes: Les œuvres mortes d'un navire sont l'accastillage, et la partie émergée, et donc par différence les œuvres vives sont le cuivre et la partie immergée.

Palanquins: Ce sont de petits palans surtout utilisés pour manœuvrer les ris. Ils sont placés sur une poutre à l'extrémité des vergues, et en pesant sur les palanquins on peut ainsi "“prendre des ris”.

Paquets : Ce sont les ordres ou instructions remis aux commandants, et que lui seul peut ouvrir d'où la nécessité de les transporter cachetés.

Parer : Ici dans le sens d'échapper.

Parc: ici synonyme d'arsenal.

Partance: Equivalent de départ. Le pavillon de partance est hissé pour indiquer que l'appareillage est imminent, et que les retardataires doivent regagner le bord.

Paquets: Les paquets cachetés sont les ordres ou les instructions secrètes remises au commandant d'un bateau, et qu'il ne peut décacheter que dans des circonstances bien précises. Les bâtiments paquetés sont ceux qui transmettent ces ordres et instructions.

Passe avant: Partie du pont située entre les deux gaillards d'arrière et d'avant, c'est à dire les parties extrêmes du pont. Ils sont généralement larges de trois mètres, et permettent de circuler entre l'arrière et l'avant.

Passent à la bande : Faire passer des membres de l'équipage à la bande, c'est leur ordonner de se rendre dans les haubans et dans les vergues, pour faire un salut à la voix, en répétant des cris indiqués par des officiers à la manœuvre.

Passeport : C'est le congé et la feuille de route d'un marin lorsque il est en permission ou renvoyé dans ses foyers.

Pentenne : En signe de deuil les vergues sont apiquées, c'est à dire inclinées plus ou moins verticalement le long des mâts. Dans le cas de mise en pentenne les vergues d'un navire apiquées du côté du navire qui est bord à bord.

Perdre la carte : S'embrouiller dans ses idées.

Perroquet: Voiles carrées qui surmontent les huniers : on distingue le grand et le petit perroquet. Les perroquets sont croisées quand on ne veut pas les manœuvrer, et afin de leur éviter d'être abîmées par un coup de vent.

Vergue de perroquet de fouque: Vergue qui porte une voile carrée, qui équipe l'ensemble appelé perroquet de fouque formé du gréement, de la garniture du mat, de la vergue et des voiles. Une fouque est par ailleurs un grain, une rafale.

Perroquet de fouque: C'est le nom de la voile et des vergues portés par le mat qui surmonte le mat d'artimon.

Pierrier : Espèce de mortier en métal, très léger, destiné à lancer des pierres, mais seulement efficace à moins de 200 mètres de distance.

Plat-bord : Ensemble des planches horizontales qui recouvrent le sommet des parties supérieures des couples, c'est à dire des pièces maîtresses constituant la charpente du navire.

Plat de matelot: Réunion d'un groupe de matelots, généralement sept, qui reçoivent leur ration en commun et qui mangent ensemble. Par extension c'est le lieu où ils vivent ordinairement quand ils ne sont pas de service.

Portugaise: Type d'amarrage qui permet la réunion de mats ou de cordages, de manière à ce qu'ils soient disposés en chèvre.

A poste: Un navire est à poste lorsque toutes les opérations relatives à son mouillage et à son amarrage sont terminées.

Pousser du bord : S'éloigner du bord.

Prelart : Grosse toile peinte, goudronnée quelquefois pour être rendue imperméable. Elle sert à couvrir les bastingages, câbles, panneaux, marchandises, et en général tous les objets que l'on veut garantir de la pluie.

Prendre des ris: c'est diminuer la surface des voiles, en en serrant une partie nommée les ris. Les ris sont délimités par des "bandes de ris", fortifiées par des renforts, et percées de trous (œils de pie), permettant au moyen de cordages courts (garcettes), de replier le ris sur l'avant de la vergue. Les huniers ont quatre ris.

Primer: Primer un bâtiment dans une manœuvre, c'est commencer avant tout autre navire la manœuvre en question, et l'exécuter plus rapidement qu'eux.

Publier la mèche : vendre la mèche. La mèche est la pièce principale d'un gouvernail ou d'un mât, et vendre ou publier la mèche revient à se saisir de l'essentiel d'un navire. La mèche est aussi une rumeur insistante qui circule dans l'équipage.

Puits: Sorte de soute accessible uniquement par son sommet, et dans laquelle on entrepose les objets lourds, qui n'ont pas d'usage régulier comme les chaînes ou les boulets;

Pyroscaphe : bateau à vapeur à roues à aubes, surtout utilisé pour faire la liaison entre deux bateaux à voile, et les aider à manœuvrer.

La grande rade*:* la partie la plus rapprochée de la mer est la grande rade. On s'y rend à la veille de l'appareillage pour faciliter les manœuvres de départ.

Ranger: Ranger un quai, un ponton ou un repère, c'est se rapprocher du repère en question dans le sens de leur direction.

Raser : Raser un vaisseau c'est enlever sa partie haute, pour en faire un vaisseau rasé, susceptible ainsi de diminuer sa résistance au vent, l'objectif étant d'augmenter sa vitesse.

Réfutent : De l'adjectif réfuté

Revue d'armement : Elle se tient lorsque toutes les opérations d'armement, c'est à dire la mise en place du lest, des mâts, du gréement est achevée, que le personnel et l'artillerie sont à bord. Un officier du port, ou une commission, constate que tous les objets portés sur les feuilles d'armement définies par les règlements, sont bien à bord, et correctement installés. Après la revue d'armement le commandant est seul responsable de l'état de son navire.

Ridable : Du verbe rider :Synonyme de tendre un hauban pour procurer au mât un appui suffisant contre les effets des vents, et les mouvements des voiles.

Ris : Portion d'une voile dans le sens de la largeur comprises entre deux boucles, dites boucles de ris. Les huniers ont généralement 4 bandes de ris, numérotées de 1 à 4 à partir du sommet de la voile. On serre ainsi un ou deux ris quand on replie la bande de ris correspondante pour diminuer la voilure.

Rôles : Ce sont les consignes reportées sur des registres particuliers, et qui indiquent nominativement les tâches affectées à chaque membre de l'équipage, dans les diverses activités intéressant la bonne marche du navire, le quart, la manœuvre, le combat.... Ici on fait un rôle "surprise", pour que les effets d'une éventuelle surprise soient limités.

Un rôle d'équipage est un registre tenu par l'officier d'administration du bord, et qui est ouvert dès qu'un navire est désigné pour une mission quelconque. Ce registre recense l'effectif nominatif du personnel, classé par grade et fonction. Il recense tous les mouvements de ce personnel : embarquement, mutation, avancement, habillement, solde, avances…..

Romaillet : Morceau de bois ajusté pour combler le vide causé par un défaut ou une avarie dans le bordage.

Rouler panne sur panne : Se dit d'un navire soumis à un très fort roulis.

Rouster : Rouster deux pièces de bois c'est les réunir étroitement l'une à l'autre par des tours multiples et serrés d'un filin. On dit aussi faire une rousture.

Salut : les règlements prescrivent le mode de salut pour les officiers généraux, les pavillons, les fêtes, ….

Sème : Filet de pêche de 1 à1,50m de haut, souvent garni en son milieu d'un autre filet. Quand on l'a tendu en mer on le hale sur le rivage au moyen de funes (cordages).

Service de paquebots: Le paquebot est un bâtiment léger marchant bien destiné au service des dépêches, et qui emporte aussi des passagers.

Sillage: C'est la vitesse d'un bâtiment en marche dans le sens de sa route.

Sonder: C'est mesurer la profondeur de l'eau sous la quille. Ici c'est la baleine qui tient lieu de sonde. Pour une baleine s'enfoncer dans l'eau.

Souquer : Raidir serrer fortement. S'emploie surtout en parlant de cordages, ou des tours d'un cordage autour d'un objet. Etre souqué signifie être comprimé, ou être tenu dans une grande dépendance, ou encore être surpris dans son tort.

Sous venté: Un navire sous venté est celui qui se trouve sous le vent de l'endroit dans lequel il croyait ou devait être, et cela par l'effet des courants ou d'une fausse manœuvre.

Spermaceti: Nom scientifique du blanc de baleine. C'est une sorte d'huile qui se trouve dans les sinus du crâne.

Stationnaire: Petit bâtiment de guerre mouillé en tête d'un rade, à l'embouchure d'une rivière ou à l'entrée d'un port, pour exercer la police militaire et sanitaire à l'égard des navires qui entrent ou sortent.

Subrécargue: Agent d'un armateur sur un bâtiment de commerce pour en administrer et régir la comptabilité. Il est le fondé de pouvoir de l'armateur.

Suif: Mélange où le suif domine, dont on se sert pour enduire les mats, les haubans.

Supplément : Partie de la rétribution d'un matelot qui n'est pas fixe comme la solde, et qui n'est perçue par lui que lorsque il occupe certaines fonctions, ou est en campagne en mer.

Tape : Cône tronqué en sapin ou en peuplier, avec lequel on bouche les écubiers, c'est à dire les trous pratiqués dans l'avant du navire pour laisser passer les câbles chaînes et amarres nécessaires à la manœuvre et à l'affourchage du navire.

Taquet : Pièce de bois ou de fer, fixée en divers endroits du navire pour y amarrer des cordages

Tenir le travers: Se mettre ou rester ou tenir le travers, c'est mettre en panne. On met en travers en abattant la plupart des voiles.

Tonneau : C'est un fût qui lorsque il est plein d'eau pèse 1.000 kg. Il correspond à l'équivalent de 4 barriques. Le tonneau est aussi l'unité de mesure pour le port et le chargement d'un navire.

Touée : Cordage servant à haler un bâtiment dans un port . C'est ici la longueur de câble qu'un navire a entre son ancre et lui lorsqu'il est mouillé. Filer une touée c'est

augmenter la longueur de ce câble pour faciliter la manœuvre, et mieux résister aux coups de vent.

Trincadouré : Sorte de chaloupe en service sur les côtes d'Espagne. Ce sont des embarcations fortes, de forme élancée, bien construites avec plusieurs voiles et qui tiennent bien la mer.

Tournevire: Cordage sans fin qui s'enroule sur le cabestan, et fait ensuite le tour du bateau sur l'avant et en dedans. On amarre ensuite un des côtés du tournevire à un câble dont on veut lever l'ancre. Le tournevire sert alors à mettre le navire à pic de l'ancre avant de la relever.

Trois mats barque: Bâtiment trop grand pour être grée en bric (2 mats), mais trop petit pour porter trois mats, et qu'on équipe ainsi d'un petit mat d'artimon sans hune, établi à l'arrière du bâtiment.

Tropiquer: Passer le tropique, ici celui du Cancer.

Tuyau : Autre nom pour la cheminée d'un bateau à vapeur

Vaigre: Nom des bordages d'un navire, bordages qui constituent l'intérieur de la coque.

Valet: Le valet d'une bouche à feu est la bourre qui sert à retenir la charge. Ils peuvent contenir des balles susceptibles de faire mitraille. Elle est donc dimensionnée au calibre du canon, soit ici du 30 et du 18.

Veiller une voile: Prendre toutes dispositions pour la soustraire à l'action du vent

Venir grande rade: La grande rade est la partie de la rade la plus proche de la haute mer. On vient en grande rade pour faire les derniers préparatifs avant de partir en campagne.

Venir en grand sur bâbord. C'est virer fortement et rapidement vers la droite.

Vent sous vergue. Etre vent sous vergue c'est être vent arrière, ou faire route avec un vent qui frappe le navire et les voiles dans la direction de la poupe. Au sens figuré l'expression veut dire que les circonstances sont favorables, et que toutes les manœuvres se passent bien et réussissent.

Volante : Voiture légère à deux roues, tirée par un ou deux chevaux.

Volée : Sous notre volée signifie ici que la goélette est à portée de canon.

Yole : Petit canot élégant, servant aux liaisons ordinaires entre les différents navires d'une escadre.